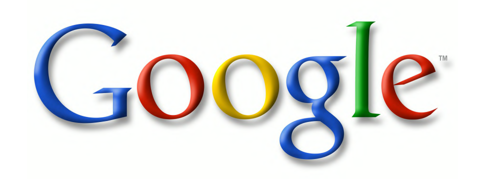
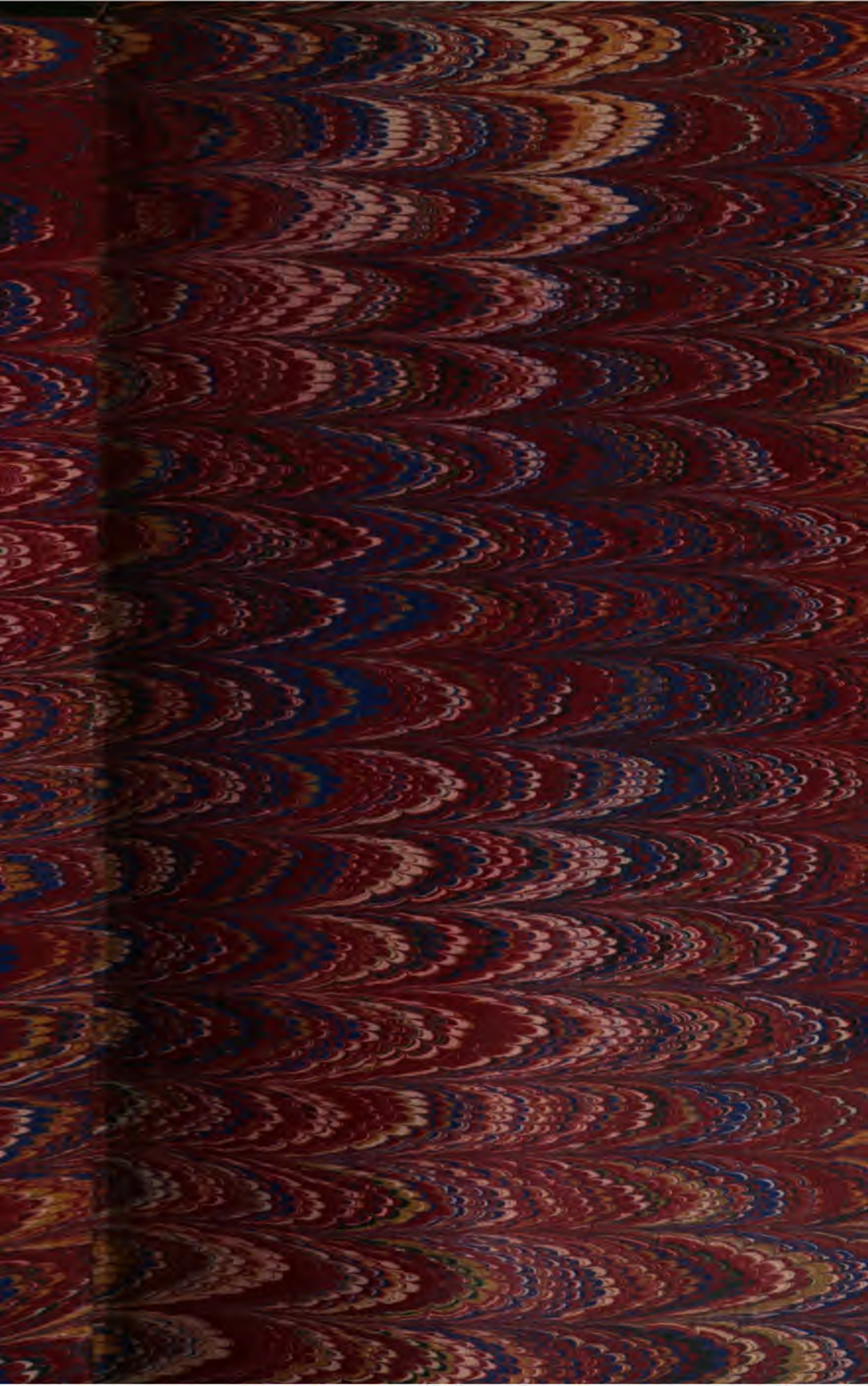






157.d.6.1.
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution.



BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DU

DAUPHINÉ

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE DE F. ALLIER PÈRE ET FILS,
GRANDE-RUE, 8, A GRENOBLE.

RECUEIL DE POÉSIES

EN

PATOIS

DU

DAUPHINÉ

COMPRENANT NOTAMMENT :

GRENOBLO MALHÉROU

DIALOGUO DE LE QUATRO COMARE

COUPI DE LA LETTRA ÉCRITA PER BLANC DIT LA GOUTTA, GRENOBLE INONDA.

La Comare de Garnoblo u mei de le danse.

Lo Banquet de le Faye. — Lo Batifel de la Gisen.

Dialoguo entre deu comare.

Municipalita do Voreppo. — Chanson a l'empero de Franci.

Dialoguo de dou paysan de ley Grange.

Halengo à Madamo de Bouffier et à soun moussu, etc., etc.

MISCELLANÉES

INTRODUCTION, TEXTE REVU ET TRADUIT AVEC COMMENTAIRES

Par J. LAPAUME,

Professeur de littérature étrangère près la Faculté de Grenoble.

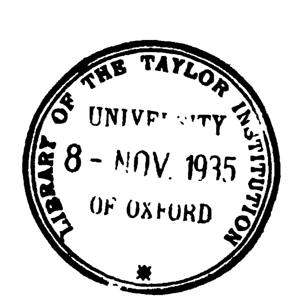
GRENOBLE

Xavier DREVET, Éditeur,

LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE,

14, rue Lafayette, 14

1878



INTRODUCTION

« Si la volupté est dangereuse, ce ne sont pas des plaisanteries qui inspirent cette volupté. »

— *Siècle de Louis XIV*, ch. 33, des Beaux-Arts. —

Sous le titre de *Miscellanées*, ce volume contient vingt-cinq pièces de vers, dont chacune veut être analysée succinctement.

I. *Le Banquet des Fées*, ou *Le Portrait du Jaloux* — Le lieu de la scène est une sourcilleuse montagne, toute ébouriffée de chênes qui semblent faire au ciel la figue ; en d'autres termes, insulter aux astres et menacer le firmament. A l'égal du Parnasse des Grecs, où l'on distinguait les deux sommets Hyampéa et Tithoréa, elle présente deux crêtes, entre lesquelles sont compris des milliers de grottes, où se retirent et font leur séjour toutes les Fées des environs. C'est sur ce mont à la cime géminée qu'elles tiennent leur petit sabbat. Si vous en doutez, interrogez là-dessus les bonnes vieilles femmes du pays ; elles les ont sou-

vent vues folâtrer et bondir dans la prée. Les bergers aussi les ont vues, mais les bergers du temps passé : ceux du temps présent sont trop libres penseurs ; ils vous ont presque tous les allures d'esprits forts ; bref, ils y regardent de trop près. Aussi, en punition de tels mécréants, les chèvres barbues ne rapportent-elles plus à l'étable des mammelles gonflées de lait. Mais avant que les Fées eussent jeté ce sort sur les compagnes des boucs, fruits, vin, blé, tout abondait sous les rustiques toits, alors peuplés d'hôtes ingénus.

La Reine des Fées de la contrée, c'est la grande Jacquemette, sœur, autant qu'on peut l'être, de la Pernette Croque-Marmots. Elles tiennent d'assez près à Mélusine, qui serait, dit-on, leur cousine.

Cette reine, bellè comme le jour, fine comme le cordon de son corset, habite une grotte d'honneur et plus spacieuse que lès autres. C'est là le quartier général de toute la tribu des Fées, chaque fois qu'elles viennent rendre compte de ce qu'elles ont fait au jour le jour ; de ce qu'elles ont entendu conter au four, à la fontaine, au moulin, même à la messe.

Or, l'un de ces derniers jours, Jacquemette avait convié à un banquet sa sœur Pernette, avec les Fées qui ont élu domicile çà et là dans le Graisivaudan. Cent petites Fadettes, vêtues d'une blanche tunique et le sein fermé d'un cordon blanc, faisaient le service de la table. Au beau milieu du repas, la reine s'apercevant que Fleurie, la mignonne Fleurie, n'était pas là, se répandait encore en malédictions contre son absence, quand soudain arriva hors d'haleine celle

qui, dans Grenoble, où elle était allée présider à la naissance d'un gars, s'était attardée plus que de raison à regarder un mari ombrageux accabler sa femme des sévices les plus immérités. « Je courus, s'écria Fleurie, à la maison conjugale, je franchis le seuil ; je passai par la serrure et montai les escaliers. Alors, que vois-je ? — le Juif (il est convenu qu'un chrétien ne saurait être ni jaloux ni cruel), le Juif, ai-je dit, qui, second Barbe-Bleue, tirait par les cheveux une tête qui aurait dû lui être chère entre toutes.

Dans son composé, notre circoncis ressemble fort au Thersite d'Homère ; au moral, il présente des traits dont les plus grands peintres des passions n'eussent pas fait difficulté d'enrichir leurs toiles. Celui-ci, par exemple, n'est-il pas digne de l'incomparable William ? Notre Othello grenoblois brisa, ravagea un nid d'hirondelles ; d'hirondelles qui sont les petits poulets du Bon Dieu : il craignait que les mères hirondelles n'apportassent là, dans leurs pénates suspendus, des billets doux du muguet de sa femme.

De son côté, Molière eût certainement trouvé, reconnu et pris son bien dans le passage qui va suivre.

Si, le soir, il entend bourdonner quelque mouche,
Il saute, enragé, nu, hors de sa couche.
Il tourne-vire partout. Autant en sera-t-il
Si, de nuit, un chat (1) fait cheoir un escabeau ;

---

(1) Cf. La Fontaine, *Le Savetier et le Financier*, VIII, 2 :
« Tout le jour, il avoit l'œil au guet ; et la nuit,
Si quelque chat faisoit du bruit,
Le chat prenoit l'argent............ »

Et quand il entend les cris assourdissants des grillons,
Il dit que pour sa femme ils dansent leurs rondes.

Voulez-vous savoir, poursuivit la Fleurie, pourquoi l'Israélite se livre à de tels emportements; à quoi tient le vacarme que mène ce diable à quatre? C'est qu'il va « ivrogner » tout le jour.

Hier, il vint chancelant, ivre comme une soupe;
Car si vous ne le savez, il s'aide de la coupe:
Il s'était, au dehors, empli de telle sorte,
Qu'il ne pouvait tenir dans toute la rue.

Comme par une permission de Dieu, il trouva un folet

De laquais bigarré, qui jouait au volant

juste devant sa maison; par suite de quoi il s'alla imaginer que tandis qu'il s'était, de jour, si bien pansé,

Sa femme, chez lui, pour se reconsoler,
Se faisait joliment cajoler par quelqu'un;
Et que le bigarré n'attendait pas pour rien.

Ce Juif, à coup sûr, mérite de prendre place dans la galerie des seigneurs Cornélius, créés par l'immortel Poquelin sous les noms de Sganarelle, d'Arnolphe et de Georges Dandin. Mais je reviens à la Fleurie.

Bref, continua-t-elle, si je n'étais arrivée, ce satané Sarrasin allait gaillardement occire sa femme. Mais, en un tour de main, je fis le charme du feu et j'endormis le Judas.

V

Quand elle entend que le Jaloux n'a pas été sévèrement puni, la reine Jacquemette ne peut contenir sa colère, qui éclate en ces termes adressés à la Fleurie:

Pardié, je te ferai danser la martingale,
Pour t'apprendre s'il faut souffrir, en ta présence,
Que ce petit crapaud fasse de telles méchancetés.

Seule, la pitié dont elle se sentait émue pour la victime, avait empêché la Fadette de châtier d'importance le bourreau :

Je fus si attendrie du terrible châtiment
Que je voyais tirer de cette pauvre femme,
Que jamais je n'eus idée ni dessein
De faire à ce meurtrier ni peine ni tourment.
N'eût été cela, vous pouvez bien penser
Que je lui aurais, au moins, arraché la barbe ;
Ou que, du premier coup, sans vous lui crier gare,
Je l'aurais bel et bien changé en hanneton ;
Ou, pour le mieux faire choir devant le couteau,
Je l'aurais fait hibou, chouette, ou chat-marte.

Après cette apologie, Jacquemette annonce qu'elle mourra de douleur, s'il n'est pas donné sur les doigts à ce morveux; Pernette, sa sœur, déclare que c'en est fait de la machine ronde si on tolère plus longtemps de semblables excès :

Comment, diable! il n'est point de si petit crapaud,
Qui ne veuille frapper ! . . . .
Et qui, si on lui dit seulement un outrage ,
Ne vous coure planter les ongles au visage !
Juste Dieu ! où est ce bon temps passé ?
— Que Notre-Seigneur pardonne aux pauvres trépassés —

Ils ne faisaient pas ainsi ; ils auraient eu grand honte
De faire seulement la mine à leurs femmes,
Je ne dis pas de les battre : et ils auraient pu mourir
Plutôt que de leur causer un petit déplaisir.

Mais le monde d'hier est aujourd'hui bien changé
Et il ne sera jamais autrement arrangé
Si nous n'y mettons la main.

A ces causes donc, la reine tient sur l'heure un lit de justice. D'abord elle a recours aux puissances infernales. Si dans le *Faust* de Goëthe, c'est sous la forme d'un petit chien noir que l'amant de Marguerite voit apparaître le malin, ici Jacquemette évoque le diable sous la figure d'un chat, ou plutôt d'une petite chatte :

De part le Diable, sus bientôt, chat, petite chatte.

En même temps, elle prononce, en manière de talisman, des sons cabalistiques, des paroles magiques, tirées du grimoire :

Et tic et tic et tac ; et tic et tic et toc.

Puis, elle fulmine une sentence sans appel contre le Sarrasin.

Incontinent Margot qui était son secrétaire,
D'un beau canon de feu qui servait d'écritoire,
Dégaîna une épine, qu'elle avait aiguisée :
Sur une écorce de hêtre, laquelle était lisse et unie,
Elle se mit à grafigner comme une poule,
Qui à un gros guêpier veut donner la bataille.

Sans figures, ces lignes où tant de savoir s'allie à tant de grâce naïve, ont le sens que voici : La Fée

Margot, faisant fonction de greffier, traça avec une épine en guise de plume de fer, sur le liber d'un arbre, le jugement édicté par la Reine des Fées. Longue et curieuse est la kyrielle des imprécations entassées sur la tête du condamné. S'il est vrai que la vengeance est surtout le plaisir de nos chères sœurs les filles d'Ève, il est naturel qu'elle aille jusqu'aux dernières limites, quand la femme qui obéit à son ressentiment se trouve doublée d'une Fée, de manière à posséder à la fois l'omni-science et la toute-puissance.

Quand Jacquemette eut fini de dicter à son greffier, elle toussa, puis s'arrêta :

> Alors et il fit jour et puis le coq chanta.

Le chant du coq, le *gallicinium*, est pour les Fées l'avertissement de finir leur sabbat et de décamper au plus vite. Le héraut de l'aube naissante met pour ainsi dire en fuite les ténèbres nocturnes, dont ne sauraient se passer les opérations de la magie. Les anciens croyaient pareillement qu'après minuit les ombres rentraient dans les tombeaux sans errer plus longtemps sur la terre; et ils n'appelaient songes vrais ou rêves réels que ceux qui apparaissaient pendant les deux premières veilles, tandis qu'ils tenaient pour de vains fantômes, pour des spectres chimériques les songes ou visions des six heures subséquentes.

II. *Le Portrait du Courtisan.*—Le premier des torts de l'ambition, c'est qu'elle nous absorbe sans retour

ni partage, et qu'elle ne nous laisse pas un pauvre petit moment, de quoi écrire à nos meilleurs amis. C'est là ce qui fait dire à un homme de cour, s'adressant à un de ses intimes qui coule en paix ses jours au fond de la province : Mon cher Maniquet, si j'avais autant de loisir que de bonne volonté, tu aurais déjà reçu de moi plus de feuilles griffonnées qu'un mousquetaire qui peste ne fait voler de B., de F. sur ses lèvres moustachues.

Tu te trompes, ajoute-t-il, sur la chère qu'on fait ici et sur la vie qui s'y mène. A Versailles, on se couche tard, on se lève tôt ; le tout pour aller égayer de lazzis un seigneur, une dame, le roi ou la reine. Après quelques instants d'un sommeil troublé par la crainte d'une disgrâce, on court au château ; on fait au suisse force révérences, on grimpe le grand escalier, on gratte à la porte. Tout à coup un huissier s'avance, qui vous crie :

Qu'avez-vous à heurter ? que demandez-vous là ?
Vertu Dieu ! beau monsieur, vous êtes bien familier ;
Foin ! ôtez-vous d'ici : Monsieur n'est pas levé.

Au petit lever de Monsieur, le courtisan fend la foule, il entre, il est entré.

Monsieur est cependant renversé dans une grande chaise,
Plus glorieux qu'un porc ne l'est dans un champ de raves ;
Car en fronçant le front et retordant le nez,
Il se fait par un barbier joliment testonner.

Une fois sa toilette faite, le seigneur va chez le roi, il y va les mains écarquillées des requêtes qu'il a reçues de droite et de gauche. Cependant notre crétin,

je veux dire le courtisan, compte encore les clous et les panneaux de la porte,

Quand enfin le roi sort pour aller à la messe.
Mais on ne peut le voir qu'à travers une grille
De hallebardes pointues entre lesquelles il est
Plus enfermé que n'est un joli perroquet.

L'office terminé,

Et quand le chapelain, se tournant pour la dernière fois,
D'un *Ite missa est* leur réjouit le cœur,

Tous se séparent pour aller dîner : que notre courtisan ne s'attende pas à être invité.

Force lui sera de se faufiler dans une taverne, où pour lui tout est pire qu'un purgatoire, le pain, l'eau, les viandes et le vin.

Encore pourrait-il tant de maux endurer
Si son gousset garni pouvait toujours durer.
Mais des cabaretiers le perfide troupeau
Écorcherait un pou pour en avoir la peau.
Là vient la grand Gienne ou Catin l'enragée,
Qui font au patient croire qu'il a mangé
Carimentran rôti ; tellement que sa bourse pleine
Ne saurait pas longtemps supporter cette peine.
Quand il a mal dîné, mais bien payé l'écot,
Le pauvre écervelé prend ses jambes à son cou,
Pour voir si le conseil est encore assemblé.

. . . .

. . . .

Quand la nuit est venue, et que la Poussinière
Les presse de rentrer chacun dans sa chacuière (demeure)
Il se va retirer dans quelque cabane,
Ou dedans un rempart ; si bien, mon Dieu ! que la lune,
La pluie, le mauvais temps, avec le vent et le froid,
Lui font toute la nuit tenir le cul serré.

Et si, par malheur, la cabane lui manque,
Il ne peut faire moins que de trouver un réduit
Du valet d'écurie, ou souillard de cuisine.

Après avoir ainsi tracé au vif, pour son ami Maniquet, le tableau de la journée entière, telle qu'elle se passe à Versailles, autour ou plutôt à la suite des grands, le courtisan ne pouvait mieux finir que par ces courtes et judicieuses réflexions, qui sont comme l'enseignement ou l'affabulation de la pièce:

Voilà, mon petit, voilà les grands plaisirs
Dont à la Cour on est assuré;
Tant et si bien que j'aimerais mieux être bon paysan
Tout le temps de ma vie, que d'être courtisan
Seulement un jour. Pourtant ne te chagrine pas
Si de moi tu n'as encore eu vent ni souffle,
En dépit de mes promesses : L'homme prend maintes fois
Des engagements qui l'obligent souvent à se mordre les doigts.

III. *Le Badinage de l'Accouchée.* — Alison avait déjà, depuis quelque temps, poussé ces hauts cris qui accompagnent l'enfantement; et pour elle l'heure était venue de la rôtie sucrée. Or, à midi sonnant, amies, parentes et voisines affluaient dans sa maison et prenaient place à une table splendide; la commère Gambette les servait. Sur la fin du repas, la Marine Jappet, si fine, si déliée qu'elle voit courir le vent, se prit à regretter le temps passé et censura les mœurs présentes. A l'entendre, tout le mal vient de la Huguenoterie; « *C'est la faute à Calvin.* »

Calvin, le grand docteur de cette vilaine science,
Ainsi qu'un président, a lancé sa sentence
Contre tous les plaisirs, qui sont aussi vieux que l'Éden.

Si vous l'en croyez, il faut fuir les réunions brillantes; ne point étaler de beaux vêtements; avoir horreur des violons, qui sont des ministres du diable. Ce n'est pas tout:

On ne se doit trouver en pas un grand banquet;
Ni se parer de fleurs, ni porter un bouquet;
. . . .
Ni surtout de l'Amour savourer les douceurs.

A tant, elle se tut.

Ensuite, Pisse-sain, qui parle comme un livre,
Dit en grinçant des dents: Sans doute, il était ivre.

A son tour, Dame Grosbec prit la parole en ces termes:

Non, encore que Calvin, avec la bande folle
Des ministres sordides, en prît la parole,
Il ne pourrait jamais, pour grand parleur qu'il soit,
M'empêcher de délacer quelquefois mon (1) corset;
Non, par la mère de Dieu, lors même que j'en saurais
Mourir, et que sur ma gorge je verrais le couteau.
. . . .
Lorsque je suis en train, je suis si bien ravie,
Qu'on ne peut estimer si (je) suis encore en vie.

Puis dame Tricota, autrement *Petit-Pas*, soutient qu'il n'y a rien, absolument rien au-dessus de la Danse.

La danse réjouit corps et entendement
Des danseurs et de qui voit leur ébattement.
. . . .

---

(1) Les Latins disent, dans le même sens, *Solvere zonam*.

Si les instruments de musique étaient, comme il le dit,
Ministres de Satan, ou un cas si maudit,
Pourquoi donc, de tout temps, a-t-on mis en peinture
Avec croc et harpon l'ennemi de nature (Belzébuth),
Et les petits anges touchant joyeusement
Du violon, du rebec, et de tout autre instrument ?
Pourquoi nous prêche-t-on que la réjouissance
Du ciel, est d'instruments un bel accord ?
On dit que les étoiles, autour du soleil,
Dansent en ronde d'un accord sans pareil;
Et du ciel radieux la sublime coupole
Fait comme un tourdion sa belle évolution (salutation)
Aux deux lampadaires du grand cercle empyrée.

Vienne donc Calvin, avec la calvinerie,
Détacher sa fureur contre nous et la danse !
Il y perdra son temps, ses paroles, ses pas;
Je croirais aussitôt que le globe n'est pas.

— Ma foi, vous dites vrai, reprend dame Claudette,
Il n'est pas seulement hérétique en brayette (1)
Et en danserie ; mais hors de sens
Il est encore davantage, à l'égard de l'habillement
De l'homme et de la femme. . . . .
Il dit et va prêchant, en ces belles écoles,
Que femme ne doit pas se faire des frisures,
Se peindre le visage, ou natter ses cheveux.
. . . .
On répète pourtant qu'à parer un buisson,
Pour malotru (2) qu'il soit, il semblera baron.

Après ce panégyrique de la Danse par Tricota, Fais-lui-Bien déclare que ses préférences ont pour objet la musique. Mais Cul-Foireux opte pour le jeu, dont elle préconise l'excellence; puis elle montre tout

---

(1) Coitus.
(2) Mal bâti, mal fagotté : *male-astructus*.

ce qu'il y a d'agrément et de profit dans les réunions de la bonne compagnie.

Quant à porter bouquet sur le sein, à la tête,
Corbleu ! je vous soutiens que c'est là chose honnête
Et naturelle aussi : Le ciel aurait-il bien
Tant de diverses fleurs sur la terre épandu,
Si belles, doux-flairant, de forme tant étrange (1),
Afin qu'on les écrase et cache dans la manche ?

Notre commère reproche, en outre, à Calvin de proscrire la Plaisanterie et le Banquet. Le dé de la conversation passe ensuite à Mauvaise-Tête : Elle n'admet pas avec le Picard à la tête chaude, qu'il faille montrer le même visage aux ennemis qu'aux amis ; en d'autres termes, payer de la même monnaie les méchants et les bons.

Enfin la Linotte, à tête légère et sans cervelle, confesse, avec un sourire, qu'elle serait volontiers huguenote en trois points, que voici :

Du jeûne carêmier je me voudrais passer,
Quitter vertugadin, ne pas me confesser.

A l'encontre de la Linotte, Mauvaise-Tête proclame que le maigre de la sainte quarantaine, au lieu de débiliter, de réfrigérer, échauffe et ragaillardit ; que loin d'altérer, d'effacer le teint, il le fait briller d'un plus vif incarnat. Elle prend également en main la défense du vertugadin, dont il vaut mieux sans

---

(1) Étrange, en cet endroit, a le sens de *rare*.

doute se passer, dit-elle, en de certains cas fort rares, mais qui dans aucun ne saurait être un empêchement inamovible et dirimant, pour ne pas dire un vice rédhibitoire. L'orateur en jupon, j'allais dire en crinoline, n'avait pas encore achevé son argumentation, que déjà les sonneurs carillonnaient à toute volée les vêpres à Saint-André: le caquetage de l'Accouchée avait duré de midi à trois heures.

IV. *La Commère de Grenoble au bal.* — Une femme qui ayant beaucoup vécu, a travaillé, souffert beaucoup, et qui, pour cela, ne saurait voir sans un petit grain de jalousie les plaisirs des heureux du siècle, puisque c'est ainsi qu'on les nomme, assiste à un grand bal dans la capitale du Dauphiné. Dès l'abord elle se dit :

Quelle fanfare est ceci?
Que font tant de gens ici?

. . . .

Ce n'est pas, à mon avis, pour faire
Du pauvre monde les affaires.

. . . .

Ce n'est pas encore le temps qu'il faille
Chercher les nocturnes passe-temps,
Comme de vrais Rogers-Bontemps,
Maintenant qu'il n'y a que Purgatoire.
De voir tout cela je me meurs,
Et je m'ébahis, comment,
Dans cette ville de Romans,
Je voulais dire de Grenoble,
Autant le monsieur que le noble
Veulent que tant de ménétriers
Fassent du bruit plus qu'un cloutier,
Ou, pour mieux dire, qu'une ruche d'abeilles
Pour ces morveuses de filles.

. . . .

Oui, je m'ébahis de voir
Que les gens qui devraient savoir
Qu'il faut avoir l'âme bien nette,
En cette pauvre planète,
Fassent tant de folies,
Quand sur la place aux grains (1)
Le blé au poids de l'or se pèse,
Que l'on ne fait plus un brin d'empois,
A cause de la cherté.

La commère n'est pas plus indulgente pour la Parure que pour le Bal. Elle oppose la modeste mise des jeunes filles d'autrefois à la toilette exorbitante de celles d'à-présent :

Ah ! que les filles du temps jadis
Se comportaient toutes mieux !
Elles semblaient par les rues
Des nonnes qu'on ne peut pas voir.
La plus riche n'osait pas
Porter le moindre point-coupé (2) ;
La plus belle ne se montrait
Que quand sa mère l'ordonnait.

Ce qui, surtout, fait bouillonner la bile de cette bonne vieille, c'est la gloriole des servantes :

Les servantes qui portent cuire
La pâte au four, sont étriquées
Comme les culottes d'un laquais ;
Elles portent l'écharpe noire,
Comme la belle Jardinière ;
Et sans considérer s'il pleut,
Elles portent de plus grosses houppes

---

(1) La place *Grenette*.
(2) Espèce de dentelle.

Sur leurs souliers à l'aiguillette,
Que la Claude de la Pernette.

Puis elle parcourt en pensée les divers quartiers de la ville, telle qu'elle était au XVIIe siècle ; et censure tour à tour, en passant, les jouvencelles de Saint-Laurent, de la Perrière, du Bœuf, du banc de Mauconseil, de la rue Chenoise, de Tré-Cloître, de la rue Neuve, de Sainte-Claire, du Breuil, de Saint-André, de la Brocherie, de la rue Courbe et enfin de la rue des Clercs. Après avoir ainsi daubé tant est plus le sexe qui est le sien, elle fustige joliment le nôtre.

Mais tandis que je suis après.
Il faut que je parle de plus près
Aux muscadins de cette ville,
Qui n'ont peut-être croix ni pile (1).

Gare donc au barreau ! procureurs, tremblez ; tremblez aussi, ô vous les gens du roi : préparez-vous tous à recevoir en public les étrivières.

Je connais de méchants avocats
Qui ont plus de bec qu'un bécasson ;
Qui parlent toujours et ne savent
Ce qu'ils mâchent ni ce qu'ils bavent ;
Qui parlent latin devant chacun ;
Qui ne parlent grec qu'à quelqu'un
Qui n'alla jamais à l'école ;
Qui dans leur Jason et Bartole,
Ne trouvent pas de quoi dîner,
Et pas moins vont levant le nez
Et les talons par les rues..........
Ah ! qu'il y en a qui font des jarretières

---

(1) Ni sou ni maille.

De leur manteau de taffetas,
Afin que l'on en fasse état !

....

Qu'il y a qui n'ont pas un liard
Et qui, faute de souliers,
Disent qu'ils ne chaussent la botte
Qu'à cause de trop de crotte !

....

Il y a aussi d'autres vermines,
Et d'autres petites famines
Par dedans les bons procureurs.

....

Combien y en a-t-il qui n'ont pas cinq sous,
Qui ne mangent pas leur soûl,
Pour paraître toujours plus beaux !
Hélas ! qu'il y en a, ah ! que j'en sais
Qui sont de gloriole morfondus,
Et qui font bien les entendus !

Après les robins, c'est le tour des courtauds de comptoir, et la verve de la commère semble leur avoir réservé ses traits les plus acérés.

Mais il faut voir ces marchands.
Il faut que j'en chante mon plein chant,
Puisqu'ils font un peu trop les messieurs.
Il n'y en a pas un qui ne désire
D'être quelque chose à la Cour,
Soit pour porter un manteau court,
Ou plutôt une robe courte,
Avec un gros bonnet en forme de tourte,
Sitôt qu'ils ont trop de pistoles,
Il faut que la moitié s'envole,
Pour un état d'oncle à neveu,
Qui leur fait faire le paon.

....

Leurs femmes semblent des avocates;
Tant elles font les délicates.

Parmi les corps de métiers, les plus maltraités sont les Barbiers, les Apothicaires, les Couturiers ou Tailleurs et les Pâtissiers.

Les Barbiers et les Apothicaires
De la gloriole des Procureurs ne perdent guères;
Mais je n'en ose pas parler,
Parce que quand il faudra aller
Au ciel où sont tous les Fidèles,
J'aurai peut-être besoin d'eux.

Les affaires du temps ne sont pas mises en oubli et la commère donne son avis sur ceci, sur cela, sur tout.

Les pauvres gens ont tant de charges,
Que si notre roi ne décharge
Ce pays de tant d'impôts,
Personne ne sera en repos.
Il ne sait pas, notre bon sire,
Que son cher peuple soupire:
S'il le savait, dans son Paris,
Tous ces chercheurs d'os à ronger,
Comme sont ces commissaires
Qui vont picorant d'ordinaire
Les villages, seraient punis
Depuis l'aube jusqu'à la brune.
. . . .
Que ferons-nous? Tout est perdu;
Car Dunkerque n'est pas rendu.
. . . .
L'almanach, qui est dans mon pétrin,
Menace d'une terrible température;
Dieu veuille que tout ce qu'il songe
Soit autant de mensonges
Et que vous autres deveniez
Plus gens de bien à l'avenir!
. . . .

Mais j'en parle à des fous
Qui n'ont souci que du plaisir.
Pourvu qu'ils tournent une danse
Depuis le lundi jusqu'au samedi,
Il leur semble que, cette année,
Ce sera toujours carnaval.
Mais le Carême qui s'approche,
Comme un ermite par les roches,
Chassera tous les passe-temps,
Qui sont cause du mauvais temps.

En attendant, avant la fin des jours gras, notre commère, altérée apparemment d'avoir tant jaboté, éprouve le besoin de faire trempus, de chiquer une croûte humide de vin, avec une de ses amies :

Cependant, avec la Sivole,
Je m'en vais faire chichole.

V. *Noël* — La veillée s'était prolongée bien avant dans la nuit; déjà, dit le berger, nos gars, cédant au sommeil, serraient les noisettes, qui leur servent d'amusement (1); déjà nos coqs avaient tout plein chanté; et les feux allumés sur les montagnes n'avaient quasi ni chaleur, ni clarté. C'est alors qu'un poupon qui portait une robe d'argent fin, laquelle reluisait ni plus ni moins que l'aube, nous amena le bon temps et la paix.

Il nous dit d'aller voir le petit Jésus nouveau-né ; je suis d'avis de lui offrir deux agneaux.

La vierge a la fraîcheur de la rose qu'au mois de mai la rosée a mouillée.

(1) Autrefois, dans Athènes, Socrate enfant jouait aux noix.

Les langes dont elle emmaillotait l'enfant divin étaient plus blancs que la première neige. Elle savait bien, quand elle les filait, qu'ils serviraient un jour pour ce grand roi.

Il en vint trois qui portaient des tasses toutes dorées; ils les offrirent au fils de Marie. Mais quand Joseph les serra, le roi Maure fit la moue.

Il est plus noir que n'est notre crémaillère,
A les cheveux frisés comme un agneau;
Et le savon ferait un grand miracle,
S'il lui pouvait un peu blanchir la peau.

VI. *Chanson.* — S'il faut en croire J. Millet, les femmes de Grenoble, au XVIIe siècle, n'étaient pas insensibles au tintin des écus:

Faut avoir bonne bourse
Et la faire tinter.

Avec cela, elles étaient douillettes, même sensuelles:

Quand leurs jambes sont lasses,
Il leur faut gratter les pieds;
Quand le sommeil les attaque,
Il faut vite parler bas.

Le matin, leurs premiers soins sont pour leur voix et pour leur toilette:

Quand le jour les réveille,
Des œufs frais il leur faut porter,
A la mode nouvelle
Il les faut attifer.

On ne dîne pas avant qu'elles n'aient dit toutes leurs patenôtres et tonné contre leurs servantes :

Pour dîner il faut attendre
Qu'elles aient bigoté
Et qu'après leurs servantes
Elles aient tempêté.

Au jeu de cartes, à la danse, il faut tout leur passer : heureux qui les laisse être...... ce qu'elles sont :

Aux cartes, aux danses,
Il leur faut tout supporter,
Bienheureux sont les hommes
Qui les laissent être (ainsi).

VII. *Dialogue des quatre Commères.* — En dépit d'Horace(1), qui, dans son *Art poétique*, défend d'étendre la conversation à plus de trois personnages, l'auteur fait babiller entre elles Pisse-Sain, Jappette, Fais-Lui-Bien et Franquette. Les trois premières ont déjà figuré dans le *Badinage de l'Accouchée*, d'où je conclus que Blanc la Goutte n'a pas craint de faire un emprunt à la pièce de Laurent de Briançon.

Pisse-Sain ne veut plus que ses filles sortent le soir ni que les muscadins les trimballent deçà delà : elle les fera coucher quand elle se couchera.

Jappette n'a pas plus à se louer des siennes, qui ne voudraient que danser, que sauter,

Avec leurs amoureux tout le jour banqueter.

---

(1) CF. Flacc. :
« ..... Nec quarta loqui persona laboret. »
— V. 192. —

Fais-Lui-Bien compatit au malheur des filles du pays :

> Tous les meilleurs partis sont pour les étrangères,
> Le monde est convaincu qu'elles sont ménagères.

Franquette aimerait mieux, dit-elle, garder deux pleins paniers de rats,

> Que d'accepter la tâche de surveiller la conduite
> De la moindre fillette attirant les galants à sa suite.

A Franquette qui vient de lui assurer qu'il y a souvent dans le jour quelque méchant quart d'heure, Pisse-Sain réplique:

> Écarte-toi du feu si tu crains la brûlure.

Les épouseurs difficiles, ajoute Jappette, ne trouvent d'abord nul visage assez joli : puis ils prennent des figures mal gracieuses,

> Qui semblent des fagots affublés d'une robe.

Fais-Lui-Bien défend les étrangères : s'il y en a de mal bâties, il y en a de gracieuses qui ne sont ni coquettes, ni gourmandes, ni glorieuses :

> J'en connais bien aussi qui font bonne raison
> Et qu'on voit rarement sortir de leur maison.

Franquette est du même avis: Regardez, dit-elle, la Fleurie; n'est-elle pas bien aimable ?

> Son çorps est fait au tour, neige n'est pas plus blanche,
> Les Claude, les Babet ne lui vont qu'à la manche.

....
Heureux qui, dans un coin, sans témoin ni notaire,
De ses autres attraits pourrait faire inventaire!

Jappette proscrit les étrangères :

L'on voit de tous côtés des mères mécontentes
Et des pères fâchés : leurs filles seront tantes !

Franquette reprend :

Ce qui vous fâche tant s'est vu dans tous les temps.

Fais-Lui-Bien conseille à Jappette de quitter la médisance et d'avoir des ménagements pour les étrangères :

Peut-être cet hiver, la chance changera;
Peut-être un étranger vous débarrassera.

Pisse-Sain se range à l'opinion de Fais-Lui-Bien contre Jappette :

....
Mais votre langue un jour vous fera des affaires :
Pourquoi mal à propos s'attirer de la haine?

Jappette alors, qui les voit se mettre toutes trois contre elle, éclate en menaces :

Je vous ferai bien voir que je n'ai rien à craindre ;
Je veux à la police, à l'instant, m'aller plaindre.

Comme pour éteindre la colère en même temps que la soif de l'interlocutrice, Pisse-Sain offre son vin blanc des Pions ; Fais-Lui-Bien accepte ; accepte

aussi Jappette; et le dialogue se termine par ces mots de Franquette, lesquels rappellent la fin de la pièce VI :

Nous avons prou pour çà dévidé la parole,
Faites rôtir du pain ; en avant, la chichole.

VIII. *Naissance du Dauphin.* — En 1682, un poëte anonyme raconte et décrit à Mlle *** les réjouissances publiques par lesquelles Grenoble célèbre la naissance de Mgr le Dauphin, duc de Bourgogne. La fête dura toute une semaine.

A huit heures du soir, Samedi commença;
De cent cloches le bruit jusqu'au ciel s'élança.

Le lendemain, Monseigneur de Grenoble,

Crossé, mitré, paré de son plus bel habit,
Pontificalement la grande messe a dit.
L'on voyait à son air que du fond de son âme,
Il remerçiait Dieu, la bonne Notre Dame.

Après la messe, procession.

Cependant au-dehors, tout le long des quartiers,
Se rassemblaient sans bruit tous nos gens de métiers :

. . . .

Marchant dévotement, sans rire ni parler,
(Chose rare pourtant) on les vit défiler.
Les Pieds-Déchaux suivaient, comme les autres moines,
Les abbés, les curés, les prêtres, les chanoines.

. . . .

Avant le Parlement, se carrait d'un air fier
L'officier du Prévot, suivi du cavalier.

. . . .

Les huissiers du Palais, dont les robes traînaient,
Leurs verges dans la main, à pas comptés marchaient.

Au retour de la procession, dîner à l'évêché, dîner de soixante couverts; illumination.

Si dans riches maisons se faisaient des banquets,
Ne s'en faisait pas moins dedans les cabarets.
La nuit, à pas de loup, à la faveur des ombres,
Vint éteindre le jour sous ses ténèbres sombres.
Rassure-toi pour voir trois mille pots à feu.
. . . .
Ce feu ne s'amortit que le lundi matin.
A peine le soleil recommençant sa ronde,
Dans Grenoble montra sa chevelure blonde,
Que tous les habitants, joyeux comme pinsons,
Riant et badinant entonnaient des chansons.

Lundi, à midi, dîner à l'Arsenal, au grand bruit du canon, par les soins du Gouverneur et du Chevalier qui,

Tout nobles, tout vaillants, courtois et généreux,
Protègent sans fierté les pauvres malheureux.

Après le repas, la revue précédée d'un *Te Deum* et suivie d'un feu de joie, à la suite duquel l'huissier ayant imposé silence, l'Avocat,

Sur-le-champ, l'avocat, en homme de crédit,
Perché dessus son banc, à haute voix a dit :
Vous savez, braves gens, que toute notre France,
Du Dauphin Monseigneur célèbre la naissance.

Puis coquilles et lanternes prolongèrent la clarté du jour :

Ainsi que le soleil brille dessus la terre,
De Monsieur de Grammont reluisait le parterre.
. . . .

D'un concert enchanté par toute la musique,
Fut suivi le souper de chère magnifique.
Les gens de qualité, comme en plein carnaval,
Quand le jour se leva déguerpirent du bal.

Le mardi matin, l'Évêché fit servir un déjeûner plantureux à sept cents convives, qui reçurent de plus chacun trois sous en présent. Puis toute la ville se rendit à Saint-André,

Dans la collégiale où messieurs de la cour
Pour célébrer leur fête avaient choisi ce jour.
Dessus de grands bateaux, pour un feu d'artifice,
Au milieu de l'Isère on fit un édifice.
. . . .
Vingt mille lampions garnissaient les terrasses;
Cependant sur le quai se marchandaient les places.

Momus, réveillé par le bruit des lances à feu et des serpentaux, court tout en émoi chez le père des dieux et lui dit:

Écrasez les mortels, mettez-les tous en poudre;
Ne perdez point de temps, armez-vous de la foudre.

Jupiter, en mettant le nez à la fenêtre, vit le feu, tressauta.

Foudre n'y avait point; il exécra Vulcain:
Ce traître, disait-il, ce cocu, ce coquin,
Pour me chasser d'ici forge des traits aux hommes.
Mais ce n'était pas vrai; la peur fait des fantômes;
Il se trompa si bien qu'il prit le mont Rachel
Ou pour le mont Vésuve, ou pour le mont Gibel.
Mercure cependant, qui par les airs s'envole,
Avec un plein pouvoir fut mandé vers Æole...
. . . .

Tous les vents déchaînés, sortant de leurs cavernes,
Éteignirent les feux, les lampions, les lanternes.

De son côté, M. l'Intendant donna, le mercredi, festin splendide, belle illumination, comédie, bal.

Jeudi, spectacle gratis : de longtemps le théâtre ne recevra sur ses gradins un public aussi nombreux

Qu'il s'y vit d'écoliers, de clercs, de revendeuses,
De coupeuses de gants et de pauvres piqueuses.

Vendredi et samedi, abstinence, ou pour mieux dire, repos, relâche.

Le dimanche suivant, bal public, en plein air:

Flore, Artémis, Vénus, les Ris, les Jeux, les Grâces,
Parcouraient le Bosquet, le Jardin, les Terrasses.

IX et X. *Copie de la Lettre*. — *Grenoble malheureux*. — Dans l'ordre des temps, le poëme est antérieur de sept ans à l'épître; et si celle-ci précède pourtant, dans notre livre, elle le doit au voisinage immédiat d'une pièce de même nature, sur les fêtes qui ont signalé la naissance du Dauphin.

L'inondation du 20 décembre 1740 est le sujet de la Copie de la lettre écrite par Blanc la Goutte à un de ses amis; et le même poëte chante dans *Grenoble malheureux* l'inondation des 14 et 15 septembre 1733. Les deux sinistres se ressemblent assez et on peut en dire autant des deux récits. Le premier nous montre le Drac et l'Isère débordés

Et faisant marier, dans les murs de Grenoble,
Le prêtre, l'artisan, le bourgeois et le noble.

XXVIII

Blanc la Goutte, autre Josse, est d'avis qu'on ne plaigne que les épiciers ; les pauvres, il est vrai, perdent leurs mobiliers ; mais qu'est-ce que leur bien? un vase de terre, une écuelle ; une fourchée de paille pour coucher sans draps ; la plupart n'ont pas seulement de lampe :

Tout leur habillement consiste en serpilière
Qui pendille souvent jusqu'à la jarretière.
. . . .
L'on ne peut plus passer vers l'église des Carmes,
De partout on entend de nouvelles alarmes.
. . . .
Mais, hélas ! la plupart des pauvres boutiquiers
Se seraient tous noyés, si dedans leurs quartiers,
Ceux qui s'étaient logés dans les plus hauts étages,
Ne les avaient reçus ainsi que leurs bagages.
Mais il ne suffit pas : tel qui peut héberger,
A son hôte ne peut donner de quoi manger.
Les pauvres ont toujours des enfants en grand nombre,
Comment donc se tirer de ce nouvel encombre ?
. . . .
Monseigneur de Caulet, monseigneur de Marcieu
Avaient la voix du peuple, avaient la voix de Dieu.
. . . .
Notre évêque est toujours levé de grand matin,
Ce qu'il mange n'est rien ; il ne boit point de vin.
A toute heure du jour il vous donne audience,
Il écoute chacun avec grand patience.
Que l'on soit riche ou pauvre, à ses yeux c'est tout un :
Partout on reconnaît qu'il est père commun.
. . . .
Les consuls vigilants firent tant, cette nuit,
Qu'on eut le lendemain, pour huit jours, du pain cuit.
. . . .
Ne faut pas oublier monsieur notre major :
Dans tous les accidents, du monde il vaut tout l'or.

Le *Grenoble malheureux* est de plus longue, sinon de plus haute haleine. L'auteur, dès le début, s'adresse à son Mécène, dont il voudrait bien pouvoir faire ouvrir la porte:

Mais d'avoir cet honneur, l'espérance s'envole ,
Je me sens tout crispé, la goutte me désole :
Je ne puis plus marcher, descendre ni monter :
A Pompon-Lorion je me fais transporter.
A peine dans les mains puis-je tenir mon livre,
Je n'ai plus que les yeux et quatre doigts de libre.

. . . .

Malgré tant de chagrin, quand je suis las de lire,
Quelquefois, par hasard, je me mêle d'écrire ;
Je martelle des vers, je fais une chanson
Qui n'a le plus souvent ni rime ni raison.

Après ces confidences personnelles, l'auteur décrit l'inondation.

Les granges, les glacis, les fossés se remplissent ;
Par dehors, par dedans mille cris retentissent;
Commandant, intendant, aux flambeaux vont au Cours;
Font porter des bateaux pour donner des secours.

Ce n'était pas assez de l'eau: un incendie éclate:

Non, jamais, l'Aëtna, dont on fait grand cancan ,
Ne fit tant de fracas que ce nouveau volcan.

. . . .

L'argent, le fer, l'acier, comme plomb s'est fondu,
Et le peu qui resta se trouve confondu.

. . . .

Dans cette extrémité, que faire ? où donc courir ?
Il fait nuit en plein jour; un vent épouvantable
Suit les coups redoublés d'un tonnerre effroyable.

. . . .

Mais quel bruit ! j'ai pâli, je croyais que la foudre
Dévorait la cité, la réduisait en poudre.

. . . .

La lune, le soleil s'arrêtent dans leurs course,
Et l'Isère et le Drac remontent vers leur source.
Un affreux ouragan menace les maisons;
Tout tremble, les bestiaux, les oiseaux, les poissons.

. . . .

Épouse, fille, enfant, tous alors se désolent,
Les hommes consternés faiblement les consolent.
L'un s'enfuit sans savoir quelle route tenir;
L'autre se voyant pris ne sait que devenir.
L'eau nous surgit de loin : déjà sur la Romanche,
L'on ne voit plus de pont, ni de port, ni de planche;
Plus forte que le Drac, elle sait l'écarter;
A son rapide cours rien ne peut résister.

. . . .

L'on cherche des flambeaux, des falots, des lanternes:
Qui court à l'Arsenal, qui s'enfuit aux casernes.
Déjà depuis longtemps la cité malheureuse
Attendait au lever l'Aurore paresseuse.

. . . .

Se cachant dans les flancs du plus épais nuage,
Elle fut dans un saut auprès de Sassenage.

. . . .

Comme jamais aucun n'avait vu tel déluge,
Qui deçà qui delà courut chercher refuge.
Et, dans un tour de main, Grenoble tout entier
Se trouva resserré dans un petit quartier.

. . . .

Ici l'on voit du cuir, plus loin on voit du fer;
Là des hommes plus noirs que des luttins d'enfer!

. . . .

Ceux-ci vont sur le quai pour chercher des bateaux;
Et ceux-là vers le Bœuf construisent des radeaux.

. . . .

Telle qu'on voit la mer au fort de la tempête,
L'Isère fait dresser les cheveux sur la tête.
Un valet empressé, dans l'eau jusques au cou,
A plus de vingt mulets va couper le licou;
En nageant, des chevaux se rendent sur les places;
D'autres par un parquet montent sur les terrasses.

Si l'on voit le fermier promener sa grandeur,
Marcieu le chevalier, toujours vif, plein d'ardeur,
Qui n'a jamais tremblé sur terre ni sur onde,
Pour donner des secours, poursuit partout sa ronde.
Pardonnez, s'il vous plaît, si je tranche son nom ;
Ce n'est pas pour lui prendre un brin de son renom ;
Mais souvent malgré moi ma muse un peu fantasque,
Dans le milieu du coup me vient faire une frasque.
Où suis-je, pauvre-moi ! J'ai perdu le sifflet,
La Goutte ne vaut pas quatre clous de soufflet.
Dans un petit trou d'eau je vais faire naufrage :
Achève qui voudra ce pitoyable ouvrage !

Puis le poëte donne des pleurs aux arches emportées par le torrent :

Mon esprit s'est troublé ; notre pont est détruit,
Ce pont, ce joli pont, si savamment construit !
Ce pont, digne projet d'un intendant illustre,
Par le plus fatal sort a duré moins d'un lustre :
Qui pourrait se flatter de le voir rétabli ?
D'autres qui pressent plus le mettront dans l'oubli.

Enfin le Drac s'est écoulé par cent endroits ; l'Isère semble ne vouloir pas bouger :

Cependant à regret et de dépit honteuse,
Elle s'en va, grondant dans sa couche bourbeuse.
Déjà le cordon bleu, monsieur de Fontanieu,
Nombre de colonels, les messieurs de Marcieu,
Sur leurs fringants coursiers vont juger du dommage,
Et pour le réparer mettent tout en usage.
Les fossés sont tout pleins, les glacis tout rasés,
Tous les ponts sont rompus ; et les chemins, creusés.

. . . .

Isère, ta fureur paraît bien en tout lieu :
Tu devais épargner les temples du bon Dieu.

. . . .

Le savetier du coin, plus mort qu'une marmotte,
N'ose plus ricaner, ni siffler la linote.

. . . .

Muse, change de ton ; laisse les malheureux
Et chante les bienfaits des hommes généreux.
Des anciens Dauphinois subsiste encor la race ;
Il est encor des gens qui font tout avec grâce ;
Des nobles que le rang, les charges, les emplois
Ne rendent pas plus fiers que les simples bourgeois ;
Des gens que leur vertu range du premier ordre
Et que ni les jaloux ni les sots n'ont pu mordre.
Et tels sont les Grammont, de Vaulx, de Dolomieu,
Avec les Saint-André, les Tencin, les Marcieu,
Les Varse, les Gratet, les Vidaud, Simiane,
Les Viennois, les Langon, les Vachon, les Royane.

. . . .

Dans tous les accidents, ainsi qu'aux eaux des sources,
Le pauvre est assuré de puiser dans leurs bourses ;
De ce qu'ils ont donné perdant le souvenir,
Jamais les demandeurs n'ont pu les prévenir :
A bien servir le Roi comme tu les vois lestes,
A soulager les maux de même sont-ils prestes.

. . . .

Sans amuser les gens de promesses frivoles,
L'un chez quatre curés fit porter cent pistoles.

. . . .

Chacun dans son état, en ce temps de détresse,
De ses petits moyens aux pauvres fit largesse.

. . . .

Tant de bien ramassé, réparti sagement,
A plusieurs malheureux donna soulagement ;
Sans doute un meilleur temps adoucira les pertes,
Tant de chagrins cuisants, tant de peines souffertes.

XI. *Grenoble inondé.* — Inondé de poëtes, ai-je failli dire ; car nous voilà bientôt trois tableaux de la même scène : *facit inundatio versum.* Aussi mon intention est-elle de renchérir encore, s'il est possible, sur mon laconisme accoutumé.

L'auteur nous fait donc assister à l'inondation du

21 décembre 1740, laquelle, en raison du jour même où elle eut lieu, est dite communément de saint Thomas.

Pleurez, femmes; pleurez sans vous le laisser dire;
Aussi bien vous n'avez pas grand sujet de rire.

La profanation du dimanche par des œuvres serviles et l'ardente soif du gain sont cause que l'Isère et le Drac ont débordé à qui mieux mieux :

Enfin le ciel, lassé de cet abus extrême,
A trouvé le moyen de s'en venger lui-même.

. . . .

Nous devons désormais toujours nous souvenir
Que le bon Dieu sait bien, quand il veut, nous punir.

. . . .

Chacun vole chez soi se chercher un refuge,
Pour se mettre à l'abri de ce futur déluge.

. . . .

Déjà l'Isère croît et chacun perd courage,
La voyant déborder tout le long du rivage.

. . . .

On fait tout aussitôt rallumer les lanternes;
On voit tous les soldats accourir des casernes.

. . . .

Les boutiquiers tremblants, en voyant ces ravages,
Montaient subitement jusqu'aux plus hauts étages.

. . . .

Qui pourrait exprimer de leurs cœurs la détresse,
Et de tous, en un mot, le chagrin, la tristesse?

. . . .

Tout semble n'annoncer que désespoir et rage,
Les chevaux, pour passer, prennent presque la nage.
En vain sont-ils menés par des gens entendus,
On voit les plus hardis qui s'estiment perdus.

. . . .

Pour pouvoir enterrer, à Saint-Louis, un corps mort,
Il fallut un radeau, qui permît le transport!

. . . .

Un geindre, le matin, ne sachant pas que faire,
Pataugea tout du long, faisant du bon compère;
Se moquant et du froid et de l'humidité,
N'ayant pas seulement ses culottes quitté.

Il barbotta dans l'eau un bon demi-quart d'heure, après quoi un sien compagnon le saisissant par les cheveux,

De l'onde retira ce nageur misérable,
Qui barbouillé de fange était fait comme un diable.

. . . .

Mais ce qui fut pour tous un grand sujet de rire,
Ce que moi sans pouffer je puis à peine dire,
Fut de voir un soldat ivre sur un bateau,
Tombant à tout moment, trempé jusqu'à la peau.

Mais la nuit du 22, quand tous se désolent, les eaux s'écoulent peu à peu.

Tellement qu'à la fin l'on voyait, le matin,
A la pointe du jour, paraître le chemin.
Chacun sort ses effets au milieu de la rue.
L'un, en se démenant, se grime comme un diable;
L'autre, au bout d'un bâton, d'une peau fait (1) un *rable!*

De même que Blanc, le podagre, a réservé, hélas! dans son *Grenoble malheureux*, une large place à l'épice, ainsi Reinier s'est ressouvenu du pétrin, dans son *Grenoble inondé.* Aujourd'hui les plus grands fignoleurs sont loin d'avoir du linge blanc; avec cela, ils ont aux pieds des sabots:

---

(1) Voir le Glossaire, v° *rable.*

Et portent à la main chacun de gros bâtons,
Ressemblant la plupart à de vrais marmitons.
Jamais ne s'était vue une chose semblable,
Ni jamais de journée en tout si lamentable.

. . . .

Mais avant de finir ce récit déplorable,
Annonçons à chacun le zèle incomparable
De Monsieur Jomaron, qui sut si sagement,
Parmi tant de fracas, mettre un arrangement.
Nous devons, en effet, à sa grand prévoyance
Le bonheur d'avoir vu survenir l'abondance.

. . . .

Que dirons-nous encor de cette diligence
Qu'il montra tout d'un coup, lorsque, par sa prudence,
En voyant notre pont tout près de s'écrouler,
Il ordonna soudain des rocs d'amonceler ?

. . . .

Sans lui le magasin des vivres eût péri :
Mais ses ordres prudents le mirent à l'abri.

. . . .

Que feront donc, hélas ! ces pauvres ouvriers
Qui n'ont déjà rien fait depuis cinq jours entiers,
Pour s'acheter du pain de quoi passer les fêtes ?
Ne vous alarmez pas : les curés font des quêtes :
Ils vous soulageront, sans doute, de leur mieux,
Et pour vous consoler seront ingénieux.
Notre digne Prélat, la misère est si grande !
Permet, le vendredi, d'user de la viande.

. . . .

Prions tous le bon Dieu d'apaiser sa colère,
De ne plus nous frapper d'une main si sévère.
Mais si nous désirons de calmer son courroux,
Et d'un juge irrité nous faire un père doux ;
Cessons de l'offenser et faisons pénitence ;
Son cœur cède toujours à notre repentance ;
Et lorsqu'il nous verra dans la contrition,
Il aura, pour le sûr, de nous compassion.

XII. *Le Chapitre brouillé.* — Dans ce dialogue qui,

pour le fond du moins, rappelle tant soit peu le *Lutrin* de Boileau, deux commères s'entretiennent de la zizanie que la Discorde a semée entre les chanoines de Notre-Dame. Charlotte est venue, dit-elle, rendre visite à Jeanneton pour lui faire part des bruits de la Ville :

Sais-tu que le Chapitre est en combustion,
Que jusque dans l'Église est la division?

Jeanneton refuse de croire à cette nouvelle, tant la chose lui semble étrange. Son amie poursuit donc en ces termes :

Tu seras convaincue en voyant leur portrait;
Tu les connaîtras tous : ils y sont trait pour trait.
. . . .
D'abord, pour le doyen, c'est un certain gascon
Dont le nom correspond parfaitement au ton.
Il est minime en tout et n'a pas plus de tête
Que certain appareil qu'on nomme girouette.
. . . .
Il méprise, dit-on, du bon Dieu le service
Et ne voudrait jamais assister à l'office.

Après avoir non moins injustement noirci un second chanoine, la commère crayonne ainsi un troisième, en deux lignes :

Depuis plus de trente ans, il cause le désordre :
On ne verra régner qu'à sa mort le bon ordre.

Le cinquième n'a jamais connu ni foi ni religion; aussi Jeanneton est-elle d'avis de lui infliger une peine exceptionnelle :

Puisque de son devoir il ne s'inquiète guère,
Il faudrait l'envoyer dix ans au séminaire.

Le vicaire général lui-même devait passer par la langue d'aspic de l'une et l'autre bohémienne :

> C'est un petit sujet de toutes les façons,
> Qui mérite une place aux petites maisons.

Enfin, le gérant, le procureur ou homme d'affaires, n'est pas mieux traité que les autres :

> N'ayant assez d'esprit pour faire un libertin,
> Commère, ils l'ont choisi pour garder le butin.

La deuxième partie de cette pièce qui a pour ainsi dire trois actes, est consacrée à peindre les chanoines du camp opposé; et dans la dernière, qui est comme le dénoûment, Monseigneur de Grenoble fait rentrer dans le devoir tous les factieux, plus ou moins repentants.

C'est toujours Charlotte qui tient le dé de la conversation :

> Le premier que je vois, c'est le théologal,
> Qui déserterait tout pour faire un bon régal.
> . . . .
> Il chicane sur tout, bien souvent sans raison ;
> Et voudrait toujours faire aux autres la leçon.

Celui-ci, moricaud à l'air sournois, prétend que la prière se fasse en commun; il discute, argumente et pérore sans cesse dans ce but. A cela Jeanneton ne voit pas grand mal :

> Mais puisqu'il sait si bien manier la parole,
> Laissons-le s'escrimer sur Cujas et Bartole.

Celui-là, reprend Charlotte, ne va au chapitre que pour ferrailler contre ses confrères; il les fait tous trembler :

Et s'il était permis de leur donner la chasse,
Les prendrait à l'affût comme lièvre et bécasse.

Il est un chanoine, pourtant, mais rien qu'un, qui a trouvé grâce même devant Charlotte :

On le voit rarement ; et, chez lui solitaire,
Il s'occupe des soins de son saint ministère ;
Exempt d'ambition, dédaignant tous les rangs,
Est toujours dans l'église et jamais chez les grands.
S'ils étaient comme lui, commère, aussi sincères,
Nous verrions respecter un peu mieux les mystères.
. . . .
Jamais on ne verra la Paix dans le Chapitre,
A moins que de choisir l'évêque pour arbitre.
. . . .
Ils s'accrochent partout et voudraient pouvoir mordre
Tous ceux par qui leur vient tant de fil à retordre.
Pour faire leur service ils ont pris trois pouilleux
Qui crèvent dans leur peau, tant ils sont orgueilleux.

La commère appelle ainsi un trio de chanoines honoraires, qui vont s'imaginant que l'habit fait le moine.

Cependant Monseigneur arrive tout à coup de Paris, où il faisait sa résidence plus souvent qu'à Grenoble.

Or lui qui n'est pas gauche et connaît bien les gens,
Jugea par leur discours qu'ils n'avaient point de sens :
Il les confessa tous sans en absoudre aucun ;
. . . .
Puis changea de tactique et leur annonça net
Qu'il saurait, foi d'évêque, apaiser leur caquet.
L'évêque, en homme sage et qui met le bon ordre,
Suit le projet des huit et n'en veut pas démordre :
Pour n'être pas troublé dedans son jugement,
Il exige un écrit de leur consentement.

A ces mots, Jeanneton s'exclame... Voilà donc qui

est fini? Il n'y aura plus de querelles? A cela Charlotte de répondre :

> Commère, sais-tu pas que jamais les Anglais
> Ne peuvent s'accorder mêlés à des Français,
> . . . .
> Qu'ils s'accrochent partout sans rime ni raison ;
> Que la guerre chez eux est toujours de saison ?

Quoi qu'il en soit, Monseigneur finit par s'écrier hautement :

> Ah ! vous croyez, mes gars, me faire ici la loi !
> Apprenez qu'un Breton vaut bien un Dauphinois.
> . . . .
> Oui, je vais, sans tarder, casser le jugement
> Que vous avez rendu sans mon consentement.

Jeanneton, toute réjouie de voir que force fût ainsi restée à la loi..... religieuse, offrirait volontiers chopine, si elle osait, au prudent et vaillant prélat ; mais Charlotte l'en dissuade ainsi :

> Veux-tu savoir comment lui prouver notre joie ?
> Sur la place, il nous faut faire un bon feu de joie,
> Toutes nous réunir, danser le rigodon,
> Crier à plein gosier : « Vive le Bas-Breton ! »

XIII et XIV. *Chanson* et *Palinodie.* — L'auteur imagine qu'à l'époque de la Terreur, un Grenoblois fait semblant d'être borgne deux fois ; autrement, aveugle autant qu'on peut l'être, afin d'aller, sans être inquiété, par la police (bien que la mendicité n'eût pas encore été prohibée) chantant et quémandant sur la voie publique. Ce nouvel échappé

de la cour des Miracles déplore ainsi le malheur des temps, y compris ses propres infortunes :

Je suis borgne de mes deux yeux ;
N'ai qu'un bâton pour me conduire ;
Peut-être ferais-je bien mieux,
De me taire et de ne rien dire :
Mais, de peur de mourir de faim,
Je chante pour gagner mon pain.

Le pauvre aveugle chante ensuite qu'on ne va plus à la messe; qu'on n'entend plus sonner les cloches; que le décadi fait reposer les gens, les bêtes et les pioches.

Les fêtes, les jours et les mois
Ne sont plus faits comme autrefois.

Puis il ajoute qu'on change de femmes comme de chemises, ce meuble pouvant se trafiquer à l'égal de toute autre marchandise.

Quiconque ose troquer,
De lui se fait toujours moquer.

Après cette pierre jetée dans le jardin du divorce et à travers les jambes des époux trop disposés à danser la Saint-Simonienne, il est fait mention des vieux écus, qu'on n'entend plus tinter dans les poches, des sabots remplaçant les souliers, et des pieds nus de qui n'a pas force assignats. La bonne chère aussi n'est plus qu'un souvenir.

Adieu chapons, adieu volaille,
Adieu poulets, adieu ripaille.
Des pommes de terre, des choux,
Voilà de quoi nous vivons tous.

Plus de gueletons, partant plus d'indigestion, ni de casse, ni de séné, ni de bouillons pointus.

On n'entend plus carillonner
Les mortiers des apothicaires ;
On ne fait plus déboutonner
Les gens pour prendre des clystères :
Quand on n'a pas de quoi manger,
Pas n'est besoin de se purger.

Avec cela, les artisans ne chantonnent plus dans les boutiques: ils ne cessent plus de parler du malheur général. Les pauvres filles sèchent sur pied, elles se fanent, languissant et blêmissant, de voir partir pour la guerre tous les garçons.

Ce bonnet de la Liberté
Qu'ils ont placé sur notre tête,
Ces hymnes de l'Égalité
Qu'ils vont beuglant dans notre fête ;
Tout cela donne-t-il du pain,
A celui qui brame la faim?
. . . .
Le foin, la paille et le froment
Que nous tirons de notre terre
Sont demandés journellement
Pour faire les frais de la guerre :
Si cela dure encor longtemps,
C'est tout flambé, bêtes et gens.
Mon Dieu, donnez-nous donc la Paix,
Pour faire naître l'Abondance.
Nous ne ferons plus tant de frais
Pour nourrir notre pauvre panse:
Moins d'assignats et plus d'argent,
C'est le secret d'être content.

Enfin, les saturnales de la démagogie ont cessé.

Notre aveugle, dès lors, voit clair de ses deux yeux, d'où sont tombées les écailles. Il chante aujourd'hui pour remercier Dieu, qui lui a enlevé la cataracte; et comme il n'a plus ni bâton ni latte,

A l'église il entre en courant,
Pour rendre grâce au Tout-Puissant.

. . . .

Vais à la messe de ce pas:
De partout on sonne les cloches;
Le décadi ne fera pas
Chômer et bêtes et pioches.
Les fêtes, les jours et les mois
Sont revenus tels qu'autrefois.
Nos épouses nous garderons,
Comme un présent du divin maître;
Jamais nous ne les quitterons,
Si grand débat qui puisse naître.

Et nous serons bénis de nos enfants, témoins d'une telle union. Nous entendrons tinter des vieux écus dans nos poches; adieu les sabots, nous aurons aux pieds des souliers et les assignats ne serviront plus qu'à faire des torche-cadet.

Nous allons manger du pain de froment; nous boirons chopine de bon vin; boudins, jambons, andouilles ne nous feront plus faute.

D'eau, de patates et de choux
Depuis longtemps nous sommes soûls.

. . . .

Ça va faire un beau carillon
Chez messieurs les apothicaires :
Faudra déposer le jupon
Afin de prendre des clystères.

Et la raison qu'il en donne, c'est qu'il faut se purger

de temps en temps quand on a le ventre dur. Puis il reprend ainsi :

Nous entendrons chantonner
Les artisans dans les boutiques ;
Plus ne les entendrez parler
De nos infortunes publiques.
Les filles ne sécheront plus :
Les amoureux sont revenus.
. . . .
Ces rouges et sales bonnets
Dont ils affublaient nos têtes ,
Et ces vilains esprits follets
Qui hurlaient tant parmi nos fêtes,
De cela qu'ont-ils retiré ?
Le mépris de l'homme éclairé.
. . . .
Le foin , le paille et le froment
Que nous tirons de notre terre ,
Ne seront plus assurément
Demandés pour faire la guerre.

Tout restera dans les greniers pour rassasier notre faim à venir.

Nous allons voir de tous côtés
Le blé , le vin en abondance ,
De bons poulets , de bons pâtés ;
Nous en gonflerons notre panse :
Plus d'assignats, beaucoup d'argent ,
C'est le secret d'être content.

XV. *Épitre au missionnaire Lambert.* — Cette pièce n'est pas sans avoir quelque rapport de circonstance avec la chanson (palinodie) qui précède.

Excusez-moi, monsieur, si je parle patois,
Ma Muse ne connaît que les chants villageois ;

Cependant elle va commencer son ramage,
Toucher un petit mot de votre bel ouvrage.
Petite folle, allons ; commence à gazouiller;
Dis-nous ce que tu sens, garde-toi de railler.
Étonné des beaux traits que vous savez citer,
Qui pourrait ne pas croire et qui voudrait douter?
Depuis plus de quinze ans tous vivaient dans le crime;
Lambert, vous paraissez et tout sort de l'abîme.

. . . .

Les Voltaires du jour, connaissant leur faiblesse,
Quittent leur esprit fort, embrassent la sagesse.
Un grand homme, en effet, si l'homme a rien de grand,
Plus il a de raison, mieux il voit son néant;

. . . .

Il sait qu'il ne sait rien, son devoir c'est la foi:
Quand le Verbe de Dieu nous guide, plus d'effroi.

. . . .

Vous êtes le ministre de ce Dieu Tout-Puissant,
Lambert; quand vous parlez, c'est fait du mécréant.
Qui mieux que vous, monsieur, aurait pu le confondre?
A vos doctes discours l'avons-nous vu répondre?
Il a beau s'efforcer de paraître vaurien:
Il crève dans sa peau de devenir chrétien.
Déjà pour vous entendre accourent à la fois
Les jureurs, les pilleurs et les briseurs de croix;
On les voit prosternés et la face flétrie
Implorer le pardon de leur mauvaise vie...

. . . .

C'est vous, c'est vous, Lambert, qui faites ce miracle;
Ce que dit votre bouche est sûr comme un oracle,

. . . .

Honneur à qui si bien achève son ouvrage!
De mon cœur attendri je vous offre l'hommage.
Bossuet, Mascaron, Renaudot, Mabillon
Ont soutenu partout notre religion.

. . . .

Ils furent de la foi les premiers protecteurs;
Nous retrouvons en vous plus d'un de ces docteurs:
Comme eux vous serez ceint des rayons de la Gloire,
Vous méritez comme eux le temple de Mémoire.

XVI et XVII. *A l'Empereur de France. — Un autre Charlemagne* (chansons).

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés;
Les Voltaires du jour, dans leur langue importune,
Appellent tout cela jouets de la Fortune,
Hélas ! ô pauvres sots, bronchant à chaque pas,
C'est le jeu de Celui que nous ne voyons pas,
Qui tient dedans ses mains et la Paix et la Guerre
Et change quand il veut la face de la terre.
Consolez-vous, Français ; un siècle a pris son cours
Qui doit nous ramener à jamais les beaux jours.
Il est venu du ciel une race nouvelle :
La France va reprendre une face plus belle.
Bonaparte a chassé l'immonde Directoire ;
Le sang lui bouillonnait d'entendre leur grimoire.
Attendri des malheurs de notre chère France,
Il a pulvérisé cette vilaine engeance.
Il vit le Latium vouloir se révolter ;
Jamais les montagnards n'ont pu le rebuter ;
Et comme les chamois, de vallon en vallon,
On le voyait sautant les mettre à la raison.

. . . .

Le pays fut conquis en moins d'un tour de main
Et reçut du vainqueur des lois, un souverain.
L'Autriche avait voulu se mêler de l'affaire ;
Bonaparte, en trois mois, la culbute et l'atterre.
Et puis le roi de Prusse, un petit aigre fin,
A viré dans la poêle ainsi qu'un matefaim.

. . . .

Les Russes, vrais mâtins, auront beau s'entêter ;
Il reculent, les chiens ! afin de mieux sauter.

. . . .

Si jamais nos vaisseaux s'équipaient à nouveau
Les Anglais pourraient bien faire un plongeon dans l'eau;

. . . .

Il faut que Londres y tombe; gardez-vous d'en douter :
Au grand Napoléon qui pourrait résister ?

Il est vainqueur partout ; plus de sceptre royal.
Jamais sur notre globe on n'a vu son égal.
Courage, Bonaparte, achève ton ouvrage ;
Que la France à jamais brille pure d'outrage ;
Déjà tous les Français te portent dans leur cœur ;
Vive Napoléon pour faire leur bonheur !

Dans la seconde chanson, *Un autre Charlemagne*, ce sont les mêmes idées, il n'y a guère de changé que le rhythme. Enfin, voilà qui est bâclé ; nous avons un empereur en France :

A la tête de son armée,
Il est entré dans l'Allemagne,
Y faisant traluire l'épée
De ce valeureux Charlemagne.

Il ne lui a pas fallu trois mois pour tout soumettre :

Je pense qu'il prendra l'enfer
Malgré les feux de Lucifer.

Et le Prussien et l'Autrichien mordront la poussière; Napoléon battra et abattra l'un et l'autre :

Et soudain ce couple arrogant
Deviendra souple comme un gant.

Les Annibal, les Saxe, les Lowendahl, les Turenne, les Vendôme et les Villars ne sont que des conscrits auprès du nouveau Charlemagne, qui a mis le bon ordre en France, où l'on ne voyait que pillage. Que Dieu nous garde Napoléon !

Car s'il venait à nous manquer,
Nous ne saurions pas où camper.

XVIII. *Dialogue de deux paysans des Granges.* — L'auteur imagine, qu'au plus fort de la Révolution de 93, deux paysans d'un mas nommé les Granges, aux portes de Grenoble, s'entretiennent des affaires du temps. Bertrand est pour le poëte le type de l'ambitieux inepte, propre à rien et qui pour cela, apparemment, ne craint pas d'aspirer à tout; l'autre campagnard, au contraire, joue le beau rôle; il a du sens et il ne lui en coûte pas de rester dans sa condition.

UN PAYSAN.

J'aimerais mieux te voir, mon compère Bertrand,
Faire valoir tes choux que d'être président;
. . . .
Car malgré l'habit noir, qui te pend jusqu'au cu,
Tu ressembles, ma foi, à Bé le pousse-cu.
. . . .
Quitte-moi cet habit, reprends les aiguillons:
Tu vivras beaucoup mieux parmi tes compagnons.

BERTRAND.

Tu te moques, je crois, l'homme à l'homme est égal,
Peut-être suis-je né pour le sceptre royal.
. . . .

LE PAYSAN.

Camarade, d'accord. Tu te crois en état
De prendre le timon, de gouverner l'État,
. . . .
Toi qui jusqu'à présent conduisis les chevaux?
Apprends donc que les gens sont d'autres animaux,
. . . .
Que le fouet jamais ne saura gouverner
Et qu'il faut des raisons à qui veut les dompter.

BERTRAND.

Mon camarade, apprends que j'ai bien fait mes classes.

XLVIII

LE PAYSAN.

Est-ce quand tu portais des herbes sur les places?
Ton rudiment était et la rave et l'oignon ;
Un choux te devenait un nouveau Cicéron.
Tu ne seras jamais qu'un valet d'écurie ;
Reviens vivre avec nous ; trais tes vaches, charrie ;
Voilà le vrai métier de tes braves aïeux :
Ta femme , tes enfants , chez toi , tout ira mieux.

. . . .

En bon voisin j'ai dû te faire la leçon ;
Quitte l'écharpe et viens surveiller ta maison.

. . . .

A propos, dis-moi voir quel est ce savetier
Que je vois en écharpe , impudent estafier ?
C'est mon compère Bé ; cet ancien chausse-pied ,
Pour endosser l'écharpe, ôta le tire-pied.

. . . .

LE PAYSAN.

Eh ! bon Dieu ! n'est-ce pas de quoi faire enrager,
De voir ce malotru si fort se rengorger ?
Un cordonnier, grand Dieu ! pour régir la mairie ,
Ça donne le frisson à toute âme attendrie.

. . . .

BERTRAND.

Comment ! il s'est pourvu d'une bibliothèque.

LE PAYSAN.

C'est là, sur son esprit ce qui mit hypothèque.

. . . .

Son vrai métier était de bien faire une botte
Et de piquer l'alène en sifflant la linotte.
Va-t'en dire à ton Bé qu'il est écervelé,
Et que de lui j'attends soulier bien martelé.

. . . .

Ce grand donneur d'alarme, appelé Chanrier,
Tout le monde sait bien qu'il fut banqueroutier;

. . . .

Un ignorant , un lâche et le plus grand poltron ,
Puisqu'en place Grenette il reçut du bâton.

Ce visage est de Chon, peigneur de chenevière,
Qui fait son important; mais de sens, il n'a guère.
Il a beau se vanter : Je fais ceci, cela;
Il ne sera jamais qu'un grand foutu bêta.

. . . .

Tu sais, tout comme moi, l'affaire du billet;
Quand il l'eut dans la gorge, il fut pris au collet.
Bientôt il fut forcé de faire autre cédule,
Ou bien on vous l'eût mis aussitôt en cellule.
Je te dirai, mon gars: tu penses de travers;
Et puis tu soutiendras des coquins si pervers?
Je fus bien étonné de ce que tu les voies
Et qu'auprès d'un fripon, compère, tu t'associes.

BERNARD.

Que veux-tu que je fasse avec la nation?

LE PAYSAN.

Cadeau, sans hésiter, de ta démission;
Te retirer chez toi, travailler à la terre,
Sinon tu crains, je crois, de pendre au réverbère.
Ce Maurice Audrouin, grec de profession,
Qui cent fois mérita d'être mis en prison,

. . . .

Jugea-t-il rien, que coups de lansquenet,
Toujours accompagné de son ami Toinet?

. . . .

Ne les ai-je pas vus fréquenter le tripot
Et manier le râteau chez le joufflu Jeannot?
Passe encor pour Duvert et Gambis et Deloche;
Voilà de bons sujets, puissants par la caboche;
Car pour ton Mirifa, que tu prones partout,
C'est une bête, un sot, qui veut primer sur tout.
A Paris député pour traiter des affaires,
Il n'appréhenda pas de vendre ses confrères.

. . . .

Il n'est sorte d'engins qu'il n'ait mis en usage,
Afin de présider dedans le grand baillage.
Et là bas qu'a-t-il fait pour s'asseoir au fauteuil?
— Il a su caresser des députés l'orgueil?

L

Envoyons promener un homme de la sorte;
A sa place il n'est point parmi notre cohorte.

. . . .

C'est comme Gavigneau dont ils ont fait un juge;
Il est leur bonnet rouge et sans scrupule il juge.

. . . .

Les braves députés murmuraient dans leurs stalles
De voir pour un pouilleux faire tant de cabales.

. . . .

Monsieur le président (c'est son âme damnée),
A sauté dans la chaire un peu bien étonnée;
Camarades, dit-il, c'est un pauvre garçon,
Qui toujours a prôné la constitution;

. . . .

En tête du district mis sans appointements,
Qu'il vous devienne cher pour ses bons sentiments;
La justice vous guide; et par vos soins, Grenoble
Ne sera point sevré d'un citoyen si noble.

. . . .

Mais pour le Vibremont, c'est un aristocrate,
Qui toujours exécra le parti démocrate.
Amis, en le nommant, vous vous déshonorez
Et de votre parti vous serez abhorrés.

. . . .

A ce discours si sot, un brave député
S'est levé tout à coup et puis a riposté.

. . . .

Monsieur le président, vous nous insultez tous,
Sachez-le, s'il vous plaît, nous ne sommes pas fous,
Quoique tous vos barbets, votre société,
Nous presse jour et nuit jusqu'à satiété:

. . . .

Pour être campagnards, nous sommes braves gens;
Nous jugeons mieux que vous les personnes de sens.

. . . .

Monsieur le Vibremont est nommé à bon droit,
Que votre Gavigneau aille au diable tout droit.

. . . .

En dépit des propos de tant de braves gens,
Le pouilleux reste élu contre tout leur bon sens.

. . . .
Dans Grenoble bientôt un héraut de crier,
Que dans le cloître on vient de se réfugier.
. . . .
Mais Maurice et Chabert, comme deux scélérats,
Ordonnent à Tridon d'amener ses soldats :
« Bonnets rouges, venez ; avancez tout de suite ;
Ces brigands d'aristos, il les faut mettre en fuite. »
. . . .
En effet, des faubourgs Saint-Laurent, la Perrière,
On les voyait en troupe enjamber la barrière,
Les bas sur les talons, sans gilets ni chapeaux ;
Et Perrin se para d'un tablier de peau.
Entré dans le couvent, Thibaut se mit à dire :
Amis, séparez-vous, on veut tous vous occire. »
Il fallut déguerpir devant ces forcenés,
C'en était fait de nous, nous étions trépanés.

XIX. *Municipalité de Voreppe.* — Le fond et la forme de ce dialogue sont les mêmes que dans le morceau précédent; il n'y a de changé, que le lieu de la scène : Voreppe substitué à Grenoble.

XX. *Blaise le savetier.* — Cette comédie en un acte est un vrai chef-d'œuvre en son genre. Blaise, à qui l'ambition a tourné la tête, depuis qu'il est devenu syndic de sa corporation, a projeté de marier sa fille Goton à un négociant. De son côté, la Jouvencelle a donné sa foi à un pauvre batelier, à maître Jean, qu'elle préfère à tous les écus de mons Martin, marchand de peaux de lapin. L'enseignement de la pièce, c'est que le mariage est une opération par laquelle, étant donnés deux cœurs, je ne dis pas deux coffres-forts, l'étole du prêtre et l'écharpe du maire n'ont pas de peine à les réduire à un seul.

XXI. *Une journée de pêcheur.* — L'auteur nous fait assister au lever, à l'assemblée, au départ, à la marche, à l'arrivée. Puis il décrit la pêche elle-même; et après la pêche, le dîner, digne couronnement de cette partie de plaisir.

XXII. *Épître à Madame de Bouffier et à son Monsieur.* — Nous y voyons comment un châtelain et une châtelaine vraiment nobles savent se faire aimer, vénérer et bénir par des paysans dont ils font le bonheur.

XXIII, XXIV et XXV. — A l'égal du Château, le Presbytère et le Clocher éveillent des affections à Sinard: chaque année, le curé, à la tête aujourd'hui chenue, mais au cœur toujours jeune, c'est-à-dire, sans cesse chaleureux et dévoué, voit se serrer autour de lui, le jour de sa fête, la couronne de ses nombreux amis, au premier rang desquels il convient d'inscrire son voisin, son poëte, M. Gabriel Martin.

J. L.

14 Mars 1866.

LO BANQVET DE LE FAYE

OU

LA VIEVTENANCI DU IALOU

La mon, vprés de Venci *, en tiran vers Chatroussa,
En vn' auta montagni enuelopa de moussa,
Et touta eiburifia de fau* et de sapin,
D'izerablo, d'arbou, geneuro, arbepin,
Et de chano si hau, qu'et aui *, per ma figua *,
Que Dié louz aye fat per fare v cié * la figua;

LE BANQUET DES FÉES

OU

LA PHYSIONOMIE DU JALOUX

Là-haut, auprès de Vence, en tirant vers (la) Chartreuse,
Dans une haute montagne enveloppée de mousse,
Et toute ébouriffée de hêtres et de sapins,
D'érables, d'arbousiers, de genièvres, d'aubépins,
Et de chênes si hauts qu'il semble, par ma figue,
Que Dieu les ait faits pour faire au ciel la figue,

Desu la finta cima, entremei de dieu corne,
Son deden lou rochat miliante calaborne *,
Deden lequale von se repeitre le Faye
De tou louz enuiron; et iqui toute gaye,
Drieu et resolacié, sen queition ou deibat
Tenon lour sinagoga et lour petit sabat.
Le vieille du paï, v pru * au du colet,
Prou de fei lez on veu desu lo serpolet *
Sauta com'vn chourot, et en se rigolan *
Fare de cupelié * per un pra pendolan :
Lou Bergié lez on veu; celou de ceteu ten
De le veire burdi n'on pru lour passaten.
Cor v son trot furbi, trop chiet, trop prin prenan,
Et que ne se von pas d'elle entretenan.
Aussi deipeu ceu ten ne fut bonna seison,
Et le chieure barbieu, la possi en la maison

Sur l'extrême cîme, au milieu de deux cornes,
Sont dedans les rochers (des) milliers d'antres
Au fond desquels vont se repaître les Fées
De tous les environs ; et là toutes gaies,
Vigoureuses et reconsolées, sans discussion ni débat,
Tiennent leur sinagogue et leur petit sabbat.
Les vieilles (femmes) du pays, au plus haut du col,
Bon nombre de fois les ont vues dessus le serpolet
Sauter comme un chevreau, et, en se gaudissant,
Faire des culbutes à travers un pré incliné.
Les bergers les ont vues ; ceux de ce temps-ci
A les voir bondir n'ont plus leur passe-temps.
Car ils sont trop fourbes, trop chats, trop fin-prenant *
Et qui ne se vont pas d'elles entretenant.
Aussi, depuis ce temps, ne fut bonne saison,
Et les chèvres barbues, la mamelle à la maison

Botenfla de lacet en deipeu n'aportiron;
Cor le Faye du leu le noz eicumigiron *.
En celeu ten de Dié, vn mondo deiuotiou
(Lo ben veniet v puin sen trauai ni sen siou
Et sen tan talena la terra bona et drua)
Cuillauon * mai de bla, qu'ore auer la charrua;
Le vigne, sen * fessou, forci vin aportauon,
Et de forci de frut louz abro eicoissauon.
De cete Faye ét reina la granda Iaquemeta,
Qu'ét de pare et de mare serou de la Perneta
Migimotet *; qu'vprés de le tine vinouse
Repeire v pertu de le piere preciouse :
Et dion communamen le gen, que Melusina
Lour ategniet vn po, et eret lour cusina.
Ceta reina voz ét vna gai friquandela,
Bela coman lo iour, prima coman cordela *,

Gonflée de lait désormais n'apportèrent (plus);
Car les Fées du lieu nous les excommunièrent.
En ce temps de Dieu, un monde plein de dévotion
(Le bien venait au poing sans travail et sans sueur,
Et sans tant talonner la terre bonne et vigoureuse),
Récoltait plus de blé qu'à présent avec la charrue;
Les vignes, sans le secours de la pioche, force vin (r) apportaient
Et de force fruits les arbres se rompaient.
De ces Fées est reine la grande Jacquemette,
Qui est de père et de mère sœur de la Pernette
Croque-Mormots; qui, auprès des tines vineuses
A sa retraite, au trou des pierres précieuses;
Et les gens disent communément que Melusine
Leur appartenaient un peu, et était leur cousine.
Cette reine (vous) est une gaie rieuse,
Belle comme le jour, fine comme lacet,

Roussa coman frumi ; et elhy vo tralut
Coman la bella eitela, ou coman lo culut *,
Et n'oze, v diablo, l'vna à lei s'apareillié,
A courre, barrieula, ou fare cupelié.
Sa caborna ét pru gran que lez autre ne son ,
Et deden lo rochat de terribla façon ;
Vn ten fut * picota per vna gran parchia *
De Faye que leyen elhy tin empacha
Et que ley son toujour, ne fau dire coman ,
Melamen * empressei a fare son coman.
La porta ét reuiria ver le Solei leuan,
Et touta enuertouilla d'era per lo deuan ,
Et d'vn boisson si fort, que qui n'ét feitureiri,
Iamais, v* grand iamais, ne troue la dresseirei * :
Et si, per malencontro, vn poro maleirou
Ley fune *, incontinen v deuin louberou.

Brune comme fourmi ; et elle (vous) est brillante
Comme la belle étoile *, ou comme le ver luisant ,
Et n'ose , du diable , l'une (des Fées) à elle se comparer
Pour courir dégringoler, ou faire cul par-dessus tête.
Sa caverne est plus grande que les autres ne sont ,
Et (creusée) dedans le rocher de terrible façon ;
Autrefois petite pour une grande réunion
De Fées qu'elle léans tient engagée
Et qui là sont toujours , pas n'est besoin de dire comment ,
Fort empressées à faire ce qu'elle commande.
La porte est tournée vers le soleil levant
Et toute entortillée de lierre sur le devant ,
Et d'un buisson si fort , que qui n'est sorcière ,
Jamais , au grand jamais , ne trouve l'endroit (secret) ;
Et si , par malencontre , un pauvre malheureux
Y arrive , incontinent il devient loup-garou.

Iqui lou roussignou, lou linot, lou senit*,
Lou quinçon, lou tarin vont arreizié lour nit,
Et tout lo cor du iour y tenon leitampel *,
Que vou diria de loin qu'é quoque charamel
Engringotan lour chant vbout d'vna rigola
Que cole gargotan per la bella herba mola.
Iqui le Faye von lour faci miraillié,
Iqui chara leur groin, iqui se gatrouillié *
Et iqui se farda de pou qu'en tirigueina
Ele ne se montron v deuan de la Reina.
Cor, de bona cotuma, e fau que chaque iour
Traque toute alan deuan lei fare vn tour,
Per li rendre raison, quand lhy tin son sabat,
De ce que tout lo iour elez on dit et fat,
De ce que en alan per montagni et plana,
Elez on oui conta, v four, à la fontana *,

Là les rossignols, les linots, les chardonnerets,
Les pinçons, les tarins vont dresser leurs nids,
Et tout le cours du jour, y tiennent (leur) ramage,
(De sorte) que vous diriez de loin que c'est quelques chalumeaux
Modulant leur chant au bout d'une rigole
Qui coule gazouillant à travers la belle herbe molle.
Là les Fées vont leur face regardailler,
Là laver leur visage, là se pomponner,
Et là se farder, de peur qu'en tire-gueuille *
Elles ne se montrent en présence de la Reine.
Car, par bonne habitude, il faut que chaque jour
Amène toutes allant devant elle faire un tour,
Pour lui rendre compte, quand elle tient son sabbat,
De ce que, tout le jour, elle ont dit et fait,
De ce qu'en allant par montagne et (par) plaine,
Elles ont ouï conter, au four, à la fontaine,

V moulin, à la messa, à le seruente, troi
Que dion de lour meitresse et lo bon et lo croi *
Poizier * Iaquemeta en son pertu tenit
Vne gran sinagoga *, où elhy semonit
Sa serou la Perneta et le Faye d'entour,
Que de Grisiuoudan repeiron tout v tour;
Talamen que ne fut filli de bona mare
Que volisse failli à vn si biau afare.
Periquen eli auiet vn banquet asseima,
Si gro, si merueillou, qu'ozo ben aferma
Que solamen lou gniot, lou crozet, le rauiole *
N'eussion pa poi chaui en millianta corniole *:
Et crei que mili bit * venan de labora
Ne louz oussian pa poi d'vn mei deilauora.
Ben furon de raisin cen bone banatei
De le coste d'entour, de Coren apportei,

Au moulin, à la messe, par les servantes, *porcae*,
Qui disent de leurs maîtresses et le bon et le mauvais.
Dernièrement Jacquemette, en son trou, tint
Une grande synagogue, où elle invita
Sa sœur la Pernette et les Fées d'alentour,
Qui de Graisivaudan résident tout autour;
Tellement qu'il n'y eut fille de bonne mère
Qui voulût manquer à une si belle affaire.
Pour cela elle avait un banquet préparé
Si gros, si merveilleux, que j'ose bien affirmer
Que seulement les gniots, les crozets, les ravioles
N'eussent pas pu tenir en mille corbeilles:
Et (je) crois que mille paysans venant de labourer
Ne les eussent pas pu, (en l'espace) d'un mois, dévorer.
Il y eut bien de raisins cent bonnes bannetées,
Des côtes d'alentours, de Corenc apportées,

De Meilan, de Gorget, où le Faye se colon,
Per amour qu'v pru pré de le vigne * chourolon;
Et veiqui donte vin qu'en vigne de montagni
E toujour mai de vin qu'en cele de campagni.
Cen Fayete, veitié d'vna blanchi gonela,
Fremei ver lo tetet d'vna blanchi cordela,
Charreauon lou plat, et cen autre vtour,
Prete à boutcillié, viroliauon vtour * ;
Et n'eussia poi si po lou guignié * de la teta,
Qu'arranda votra lora, n'en fusse vne preta.
La Reina s'auisit, v beau mei du repa,
Que permei ceu tropel la Fleuria n'ere pa;
La petita Fleuria, qu'ét si chieta * et friqueta,
Qu'vn Rei godariet ben auei fat gran pratiqua,
S'u la tegniet vn vepro à son aiso embrassia;
Adon é de sauei si li en fut courroucia.

De Meilan, de Gorget, où les Fées s'attachent,
Pour l'agréable motif que (fixées) au (séjour le) plus près des vignes
Et voilà d'où vient qu'en vignes de montagne [elles grapillent;
Il y a toujours plus de vin qu'en celles de plaine.
Cent petites Fées, vêtues d'une robe blanche,
Fermées vers le téton par un blanc lacet,
Charriaient les plats, et cent autres à l'entour,
Prêtes à verser à boire, tournaient autour des (convives);
Et (vous) n'eussiez pu si peu leur hocher la tête,
Que devant votre lèvre (il) n'en fût une prête.
La Reine s'apercut, au beau milieu du repas,
Que, parmi ce troupeau la Fleurie n'était pas,
La petite Fleurie, qui est si futaie et si enjouée
Qu'un Roi croirait bien avoir fait grande pratique
S'il la tenait un soir à son aise embrassée;
Maintenant il est (temps) de savoir si elle en fut courroucée.

Voi! dit eilli adon, qu'éto ceci, veisine?
Quunta bella maneiri et quunte belle mine
No fa to la Fleuria, petita picarnousa,
Furbia, groin de furet, eceruela, nargousa,
Ore tenan son pitro, et confla verchieci
Soleta demoran, quan chacun ét ici?
O, o, faudra to don, per etre vn po bela,
Que li face touiour ici la dameisela?
Et si li vuteigniet que li n'ét pas, perdié,
Perdié, Dié mou perdon, digna * de deicouchié,
Ie crei ben que ie la... me beuon, me comare,
Et laisson per enqueu cetou menuz afare.
Iquen disit la Reina. Adon, de gran secoussa,
La Fleuria se lancit leyen, plena de poussa,
Si trempa, si treina, et si lassa, qu'à pena
Eli pouiet soufla et tirié son aleina;

Ouais! dit-elle alors, qu'est-ceci voisines?
Quelle belle manière et quelle mines
Nous fait la Fleurie, petite chassieuse,
Fourbe museau de furet, écervelée, morveuse,
En ce moment tenant son cœur (fermé), et oppressée chez elle
Seulette demeurant, quand chacun est ici?
Oh! oh! faudra-il donc, parce qu'elle est un peu belle,
Qu'elle fasse toujours ici la damoiselle?
Et si elle soutenait qu'elle n'est point, pardieu,
Pardieu, Dieu me le pardonne, faite pour découcher,
Je crois bien que je la....... mais buvons, mes commères,
Et laissons pour aujourd'hui ces menues affaires.
Ainsi dit la Reine. Alors, avec grande agitation,
La Fleurie se (é) lança léans, pleine de poussière,
Si trempée, si crottée, et si lasse qu'à peine
Elle pouvait souffler et tirer son haleine,

Et ne poisit iamai la poreta, lacet,
En intran solamen lour dire: Dieu seiset!
La Reina, que la veit veni eiferuchia
Com'vn chin qu'en cusina vl on eicharbucla,
Li disit : Eibaia, qu'y a to, bella rosa?
Perque vo fuye tan, ya to quoque chosa ?
Adonque la Fleuria s'en courit asseta
Arrand vn gro barlet qu'el'auion aporta ;
Trei fei vo l'engrognit; et apre auei beu ,
Commenci souspiran : Si iamai vouz ai veu
Eiquan daiuolamen * que vo tocheit v cour,
Si iamei home fit à fena vilein tour,
Vn petit picarnou. groin de chin, d'auoitrat,
Ceta not, din Grenoblo, à sa fena l'a fat.
Dana, vo saye ben que je ley couri hié
A biau sau, empressa, per vos ala fayé

Et ne put jamais la pauvrette, hélas,
En entrant, seulement leur dire: Dieu (vous) assiste !
La Reine, qui la vit venir effarouchée,
Comme un chien qu'en (la) cuisine ils ont brûlé,
Lui dit : eh bien ! qu'y a-t-il, belle rose ?
Pour que vous fuyiez tant, y a-t-il quelque chose?
Alors la Fleurie courut s'asseoir
Devant un grand barillet qu'elles avaient apporté ;
Trois fois (vous) le porta aux lèvres ; et après avoir bu ,
Commença, soupirant : Si jamais vous avez vu
Quelque catastrophe qui vous toucha au cœur,
Si jamais homme fit à femme vilain tour,
Un petit chassieux, museau de chien , d'avorton ,
La nuit dernière , dans Grenoble , à sa femme l'a fait.
Dame, vous savez bien que là je courus hier,
A beaux sauts, empressée pour vous aller prédestiner

Vn petit motillon, onte, per la mar niera, *
Tou celou de leyen me fazion bona chiera.
Me, tandi que i'étin empressa v Faymen,
I'entr'oissi ne sai qui que faziet grand tormen.
Adon, por' abuzia! ie me pri à pensa,
Que fusse leitampel de quoque trapassa,
Qui, en tiran se pene, à ce gen demandisse
Benfat, per s'alegié, et iqui telenisse:
A, lassa. Ere lo Iui *, que sa fena eipoitraue,
Et lei que per reuencho aigrimen eisiclaue.
I'y cori, trafori, passi per la sarralli,
Monti louz eichalié, iqui vi la batalli,
La batalli, mondié, qne celeu four du cen *
Baillaue, sen pida, à la pora inocen.
Ie nou creirin iames, si ie nou ausso veu,
En la tirigossan, lassa, per lou chaueu.

Un petit garcillon, où, (je le jure) par la mer Noire,
Tous ceux de léans me faisaient bonne mine.
Mais, tandis que j'étais empressée à prédestiner,
J'entr'ouïs (je) ne sais qui, qui souffrait grand tourment.
Alors, pauvre abusée! je me pris à penser
Que (ce) était l'ombre de quelque trépassé,
Qui, en exhalant ses peines, à ces gens demandait
(Un) bienfait, pour s'alléger, et ici criait au loin :
Ah! hélas! C'était le Juif, qui sa femme meurtrissait à la poitrine,
Et elle qui en revanche aigrement s'écriait.
J'y courus, franchis le seuil, passai par la serrure,
Montai les escaliers; là je vis la bataille,
La bataille, mon Dieu! que ce forcené
Donnait, sans s'émouvoir de pitié, à la pauvre innocente,
(Je ne le croirais jamais si je ne l'eusse vu),
En la tirant, hélas! par les cheveux,

Lo Iuda *, que l'auiet ia touta eimarpallia,
S'ere d'entour lo bra sou pei entourtillia;
Et l'eicaraboussan permei louz eichallié,
La fasiet barriula et fare cupelié;
Peu du fon à la cima vncora la treinaue,
Et de la cima v fon vncour la barriulaue.
O ben, Dana, afin que vo lo coneussi,
S'auente que iamai per iqui vo passi,
Ie vo lo voi marqua : Y ét vn tiripelu *,
Que n'a pa l'au d'vn codo, ou de dou, per lo pru,
Qu'at la teta pointio *, et lou peu vrissia
Coman ceu du cropion d'vn verrat corrosia.
Vl ét de l'vn duz eu eiglaiousamen chorlio;
Me, v diablo *, lo quanque le trouaria borlio :
Quan coqu'vn li dit, te; ou quan v vet celou
Que lo fon deipeita et deueni ialou;

Le Judas qui l'avait déjà toute déchirée,
S'était autour du bras ses cheveux entortillé
Et la carabossant du haut au bas des escaliers
La faisait dégringoler et faire cul par-dessus tête;
Puis du fond à la cîme encore la traînait,
Et de la cîme au fond encore la précipitait.
Eh bien! Dame, afin que vous le connaissiez,
S'(il) arrive que jamais par là vous passiez,
Je vous le vais dépeindre : C'est un tire-poil *
Qui n'a pas la hauteur d'un coude ou de deux, pour le plus,
Qui a la tête pointue et les cheveux hérissés
Comme ceux du croupion d'un verrat courroucé.
Il est de l'un des yeux (obliquement) louche;
Mais, au diable (aille), quiconque le trouverait borgne
Quand quelqu'un lui dit, tiens; ou quand il voit ceux
Qui le font enrager et devenir jaloux;

Vl at la bouchi gran, de laquala v rechagne,
Que vo diria, perdié, que le gen vl eichargne.
V semble du menton * vn gran choso eichari
D'vna veilli marina ou mare leuari;
Et ét de tou sou membro aussi mau patrona
Qu'vn de cetou marmot de ciri eimolona,
Que vo veyé pendu deuan lou tabernaclo
Du sain que sauon pro fare de biau miraclo.
Me s'v n'ere ialou, de per lo diablo, vat;
Iquen ét mein que ren, cor auer lo louat*,
Petit crapau quel ét, sa creitura de fena
Porriet amein dura sen auei tan de pena;
Me cel eitron * fluri, pou de sen, pan muzi,
Et si ialou, qu'v part de mala ialouzi.
Que parti poisse tel. Et que diria vo, Dana,
Que ceu quarta * sen fon venit l'autra semana

Il a la bouche grande, avec laquelle il rechigne
(Si bien) que vous diriez, pardieu, que les gens il nargue.
Il ressemble du menton à un grand chose sordide
D'une vieille marinière ou mère lavandière;
Et (il) est de tous ses membres aussi mal modelé
Qu'un de ces marmots de cire moulés,
Que vous voyez pendus * devant les tabernacles
Des saints qui savent bien faire de beaux miracles.
Mais s'il n'était jaloux, de par le diable, passe (encore);
Cela est moins que rien, car avec le louvat,
Petit crapaud qu'il est, sa créature de femme
Pourrait au moins durer sans avoir tant de peine;
Mais cet étron fleuri, peu-de-sens, pain moisi,
Est si jaloux qu'il part de mauvaise * jalousie.
(Que) partir puisse-t-il! Et que diriez-vous, Dame,
(De ce) que ce boisseau-sans-fond vint l'autre semaine,

Eicarfoirié, lacet, vn nin d'ırondelat,
Que de notron Segnou son lou petit polat,
Supeitan que leyen le mare irondele
Du muguet de sa fena aportission nouuele?
Que faria vo iqui de ceu petit tortu,
Que chesi n'a laissia fenetra ni pertu,
Lucana ni larmié, qu'auer bona sarralli
Ferroi, barra, clauel, grosse piere et palli
V n'aye eitopa *, per ota la maneiri,
A sa fena, de vei le gen per la charreiri?
Ne li éto pa aui que deuan son porta
Iamai ne passe neun * que per la li emporta?
Et s'v vet vn creitin à la porta eimussia,
Ne crei tel que deja v la tin embrassia?
Ne broge tel, s'vl ot vna rata grillié,
Qu'é quoque friquendel que la vin virolié?

Ravager, hélas! un nid d'hirondelles,
Qui de Notre-Seigneur sont les petits poulets,
Craignant que léans les mères hirondelles
Du muguet de sa femme (n') apportassent (des) nouvelles?
Que feriez-vous ici de ce petit tortu,
Qui chez lui n'a laissé fenêtre ni trou,
Lucarne ni larmier *, qu'avec bonne serrure,
Verrou, barre, clou, grosses pierres et pieu
Il n'ait bouché, pour ôter le moyen,
A sa femme, de voir les gens dans la rue?
Ne lui semble-t-il pas que devant sa porte
Jamais ne passe personne que pour la lui emporter?
Et s'il voit un malheureux à la porte heurter,
Ne croit-il (pas) que déjà il la tient embrassée?
Ne s'imagine-t-il (pas), s'il entend une rate grignoter,
Que c'est quelque joyeux gars qui la vient tourner et retourner?

Coman, Dana, s'vl ot vna mira iardoiri
Mirona su lo tet, vl en pren tala foiri,
Que mai de quinze iour v ne fat que gicla !
S'vl ot per la charreiri vn motet eisicla,
Alan de not v vin, v pleye son foillet *,
Pensan que set lo sein d'vn amoirou iaillet.
Si, de vespro, vl enten sizina * quoque mouchi,
V saute, enragia, nu, defour de sa couchi,
Et reuire per tout : autan en sara tel,
Si de not vn miron fat cheire vn eiquabel;
Et quan eisordillan vl enten lou morlliet
V dit que per sa fena v danson lou grilliet ! *
En bona compagni v l'on veu prou souuen
Fure, sen dire mot, vito coman lo ven,
Per vei si la dolenta se sariet eisubla
De s'estre auer coqu'vn en amour acoubla;

Comment, Dame, s'il entend une chatte en chaleur
S'ébattre avec les matous sur le toit, il en prend une telle foire,
Que (pendant) plus de quinze jours il ne fait que darder d'humides [éclats,
S'il entend dans la rue un moutard crier,
Allant de nuit au vin, il plie son feuillet,
Pensant que c'est le signal d'un amoureux trompé.
Si, le soir, il entend bourdonner quelque mouche,
Il saute, enragé, nu, hors de sa couche,
Et tourne-vire partout; autant en sera-t-il,
Si, de nuit, un chat fait choir un escabeau;
Et quand assourdissant il entend les grillons,
Il dit que pour sa femme ils dansent leurs rondes.
En bonne compagnie, ils l'ont vu fort souvent
Fuir, sans dire mot, vite comme le vent,
Pour voir si la dolente se serait oubliée
(Au point) de s'être avec quelqu'un en amour accouplée;

Et ne lei trouuan arma, deuan que reuerchié,
Ne laisse per iquen de tre ben la mouchié*,
Iamai, v grun iamai v ne se couchirat
Sen la veire couchia ; iamais ne durmirat
Sen la veire endormia ; et la not mille viagio
Songe qu'auer coqu'vn li fat celouz ouvragio ;
Se resiet en subit ; car le pourpe du cu
Toujour li fon tif, taf, de pou d'etre cocu *.
Ie vous dirai ben mieu : v s'alit eimoucié
Contr'vn que ne sourit vncore se mouchié ;
Non, perdié, se mouchié ; et n'orit pa vncour
De fare la foli ni la poi ni lo cour :
Vl ét vncor trop feblo ; et ne l'a pa, so crei,
Plu gro qu'vne mandola * ou que lo petit dei.
Or su, de pardié, su ; voz oiri la raison
Perque de si mau gei v fit en sa maison.

Et ne trouvant là âme (qui vive), avant que (de) se retrousser,
Ne laisse (pas) pour cela de très-bien la moucher.
Jamais, au grand jamais, il ne se couchera
Sans la voir couchée ; jamais (il) ne dormira
Sans la voir endormie ; et, la nuit, mille fois
(Il) s'imagine qu'avec quelqu'un elle fait ces ouvrages ;
Se remet sur pied tout-à-coup ; car les pulpes du cu
Toujours lui font tif, taf, de peur d'être cocu.
Je vous dirai bien mieux : il s'alla emporter
Contre quelqu'un qui ne saurait encore se moucher * ;
Non, pardieu, se moucher ; et (qui) n'aurait pas encore
De faire la folie ni la puissance ni le courage.
Il est encore trop faible, et ne l'a pas, ainsi (je) crois,
Plus gros qu'une amande * ou que le petit doigt.
Or sus, * de pardieu, sus ; vous entendrez la raison
Pourquoi de si mauvais gestes il fit en sa maison.

Yer v venit bratan *, vro com'vna soupa;
Cor se vo n'v saya, v s'aide de la coupa ;
V s'ere de defour ouilla * en la maneiri,
Qu'v ne poyet chavi en touta la charreiri.
Coman Dié v voliet, v trouit vn folet
De laquei bigarra *, que joyaue v volet
Dret deuan sa maison, don v s'alit pensa
Que tandi qu'v s'eret de iour si ben pensa,
Sa fena vercheci, per se resolacié,
Se faciet gentimen à coqu'vn embrassié.
Et que lo bigarra n'attendiet pa de bada.
Adon li remognan de trauer vn' oillada,
Tout plen de mauuoillenci, en cruçan de le den,
Com' vn dieblo empena v se lancit deden.
Ai, pora! gara te; ai, pora fena, gara!
Fui, fui, vai te cachié; veiquei la mala quara.

Hier il vint chancelant, ivre comme une soupe;
Car si vous ne le savez, il s'aide de la coupe;
Il s'était, au dehors, empli de telle sorte
Qu'il ne pouvait tenir dans toute la rue.
Comme Dieu le voulait, il trouva un folet
De laquais bigarré, qui jouait au volant
Juste devant sa maison, par suite de quoi il s'alla imaginer
Que tandis qu'il s'était, de jour, si bien pansé,
Sa femme, chez lui, pour se reconsoler,
Se faisait joliment par quelqu'un embrasser;
Et que le bigarré n'attendait pas pour rien.
Alors, lui lançant de travers une œillade,
Tout plein de malveillance, en grinçant des dents,
Comme un diable emplumé, il se (é)lança dedans (sa maison).
Aïe, pauvrette, gare-toi; aïe, pauvre femme, gare;
Fuis, fuis, va te cacher; voici le mauvais quart (d'heure).

Quan elhi eu dit iquen, vo l'eussia veu eitreigne
Lo puin, sarra le den, froncié lo fron, empegne
Lo cor, et deimontra d'vn eu eicumigia*;
Si ne fusse le gen, eli l'ausse mingia.
Totefei, la Fleuria ne laissit pa, pertan,
D'auengié son prifat et ploura entretan.
La pora doleirousa, v lumen du cruzieu *,
Pateaue son archi, en cotean monsieu,
Ceu biau monsieu de chin, sen creigne leilauanchi
Du co que lo meichen li portau' en la manchi* :
Ben lo portaue, là! Lo Iuda, testa fola,
Li deitaquit pru to lo cot que la parola.
En mein que d'vn eiloido li fit dessu lo groin
Grela, sen dire mot, miliante cot de poin,
Atretan * su le rein, atretan su la teta,
Tan que voz ussia dit qu'eret vna tempeta

Quand elle eut dit cela, vous l'eussiez vu (le Juif) fermer
Le poing, serrer les dents, froncer le front, (s') empoigner
Le cœur, et regarder d'un œil excommunié ;
Si n'eussent été les gens, il l'aurait mangée.
Toutefois, la Fleurie ne laissa pas, pourtant,
D'achever sa tâche et de pleurer en attendant.
La pauvre souffrante, à (la) lumière de la lampe
Fouillait (dans) son coffre, en cotoyant Monsieur,
Ce beau Monsieur de chien, sans craindre l'avalanche
Du coup que le méchant lui portait en la manche :
Bien (il) le portait, hélas ! Le Judas, tête folle,
Lui détacha plus vite le coup que la parole.
En moins d'un éclair, (il) lui fit dessus le visage
Grêler, sans dire mot, un millier de coups de poing,
Autant sur les reins, autant sur la tête,
Tant (et si bien) que vous eussiez dit que c'était une tempête

Que foudreaue vn chano, asseta su vn trut,
Eiparceliet en l'er et le foille et lo frut.
Iqui voz aussia veu lo chapiron vola,
Ici voz aussia veu oreillete sauta;
Delai lo cornichon, deçai vos aussia veu
A grosse emboutei lou flot de sou cheueu;
Voz aussia deipoi veu vn visagio eicorchia
A bone eigroizasse, et lo san embrochia.
Si voz e iames veu vn voutour charoupié
Mor de fan, eitripa et de bec et de pié
Vna pora colomba, et vn lou enragia
De mala pourmoni, de fan, auei rongia
Et tota eiferbellia vna poura chourota
Su laquala vl at mei d'auentura la plota,
Tau semblaue adon celeu determena,
Celeu Sarrazinat *, qu'ét tout eiforcena

Qui foudroyait un chêne assis sur une éminence,
Éparpillait en l'air et les feuilles et le fruit.
Là vous eussiez vu le chaperon voler;
Ici vous eussiez vu oreillettes * sauter,
Delà la cornette; deçà vous eussiez vu
A grosses poignées les flots de ses cheveux;
Vous eussiez ensuite vu un visage écorché
De bonnes déchirures, et le sang jaillir.
Si vous avez jamais vu un vautour infect,
Mort de faim, étriper et de bec et de pieds *
Une pauvre colombe, et un loup enragé
De mauvaise haleine, de faim, avoir rongé
Et toute dépecée une pauvre chevrelle *
Sur laquelle il a mis d'aventure la pate,
Tel semblait alors ce déterminé,
Ce Sarrazin, qui est tout forcené

Aprés sa pora fena. Ai, lassa ! v la feriet
Si dru et si eiplet, que la pora n'auiet
Lo leizi de brama : non, eli n'auiet pa,
Tan elli auiet lo cour et la bouchi eitopa.
Quan v li eut deitaqua sa premeiri furou,
V dizit : ontei tel, ceteu bel amoirou ?
Elá ! ne sei, n'a poin, repondit la dolenta.
Voz en aue menti, troi, paillarda, meichenta,
Que sei, en auiet vn; mes, per la vertu Dié,
V s'en irat toutore en enfer besognié.
Adon, com'arcanei, sandean, mordean *,
V treisit son eipea, et se la frandean
Tout à l'entour de si, ne laissit eitageiri,
Armeiro, cabinet, archi, bariteleiri,
Banata ni tinel, per mieu l'eipourassié,
Qu'auer cen estocade v n'alisse furgié.

Après sa pauvre femme. Aïe, hélas ! il la frappait
Si dur et si complétement que la pauvrette n'avait
Le loisir de crier : non, elle ne (l')avait pas,
Tant elle avait le cœur et la bouche oppressés.
Quand il lui eut détaché sa première fureur,
Il dit : où est-il, ce bel amoureux ?
Hélas ! (je) ne sais, (il) n'y en a point, répondit la souffrante.
« Vous en avez menti, truie, paillarde, méchante ;
Que si, (il) y en avait un; mais, par la puissance (de) Dieu,
Il s'en ira, à l'instant, en enfer faire la besogne.
Donc, comme archer * jurant par le s[t] nom de Dieu, par la mor-
Il tira son épée, et se la brandissant comme une fronde [dieu,
Tout à l'entour de lui, (il) ne laissa étagère,
Armoire, cabinet, coffre, tonneau,
Bannette ni cuve, pour mieux l'épouvanter,
Que de cent estocades il n'allât remuer comme avec le fourgon.

Aprés quel eut pertout leyen beta lo na,
V vo recomencit vncore de fuma ;
Ne poyan creire, vncour quel vsse ben charchia,
Qu'vn amoirou leyen elli n'eusse cachia.
Peu, veyan à la fin que ne ley auiet arma,
V lhi courit baillié vna pru grossa alarma.
Et si gorreirimen * lo satan l'assiegit,
Qu'v lhi rompit trei cote et la deiuizagit ;
Li eicarfoirit lo ventre et boudrit la forcelle,
Li deibloucit lou peu, deipondit lez eicelle ;
Et li eigarguillit, lo maleirou Iuda,
Iquen qu'à to lo mein v deuiet garanda.
Cor louz aume ne son de ren tan corrossia
Que de furga dedin vn choz eicarcassia ;
Et voz u saue ben*. Lo vin et lo deipiet
Ne li leissauon pa cogneutre son profiet.

Après qu'il eut partout léans bouté le nez,
Il vous recommença encore de fumer *;
Ne pouvant croire, encore qu'il eût bien cherché,
Qu'un amoureux léans elle n'eût caché.
Puis voyant à la fin que (il) n'y avait là âme (qui vive),
Il lui courut donner une plus grosse alarme.
Et tellement en goret le satan l'assiégea,
Qu'il lui rompit trois côtes et la dévisagea ;
Lui déchira le ventre et brisa la fourchette (de l'estomac),
Lui arracha les cheveux, disloqua les aisselles ;
Et lui écarquilla, le malheureux Judas,
Ce qu'à tout le moins il devait sauvegarder.
Car les hommes ne sont de rien tant courroucés
Que de fouiller dans un chose fêlé ;
Et vous le savez bien. Le vin et la colère
Ne lui permettaient pas de connaître son avantage.

Per abregié mateiri, v la voz eitripisse,
Et meurtrisse gaillard, s'on ne ley auentisse.
Me ie ley m'encouri; et si to que j'y fu,
I'u, en viran la man *, fat la charmo du feu,
Et l'endurmi iqui : la Fleuria, patifela,
Voliet vncore mei sigala sa nouela;
Mes la Reina entretan n'auiet poin de repo;
En braman com'vn our, li rompit son propo.
Que ne l'eiuentri tu, dizit eilli, matina?
Que ne li tiri tu four de la peiturina
Lo cor et la ferra, à celeu morfondu,
Cheitiuié * que ne vau le tripe d'vn pendu?
Qne ne l'eichali tu louz eu à biau cotel?
Que ne li parti tu lo ventre et lo ratel?
Ven cay, vin cay, gadri, aya tu si gran pou
De mori, ou d'auei lo repoucho * du cou?

Pour abréger matière, il vous l'eût étripée,
Et meurtrie gaillard(ement), si on ne fût arrivé-là.
Mais je (m'en) courus là; et sitôt que j'y fus,
J'eus, en un tour de main, fait le charme du feu,
Et (je) l'endormis là : la Fleurie, qui batifole,
Voulait encore plus (longuement) conter (à la manière de la cigale) [sa nouvelle;
Mais la reine cependant n'avait point de repos;
En criant comme un ours (elle), lui rompit son propos.
Que ne l'éventres-tu, dit-elle, mâtine?
Que ne lui tires-tu hors (de) la poitrine
Le cœur et le fiel, à ce morfondu,
Misérable, qui ne vaut (pas) les tripes d'un pendu?
Que ne lui arraches-tu les yeux à beau * couteau?
Que ne lui partages-tu le ventre et la rate?
Viens ici, viens ici, ribaude; aurais-tu si grand peur
De mourir, ou d'avoir la marque des coups?

Di, coina de bacon, t'e to ben remembra *
Que la mort recagnia ne no pot encombra?
La bossi t'eitofei, bozié, vieilli charogni,
Tu te deuria ala eicondre de vergogni.
Si ie foi mon deuei, si ie crei mon couragio,
Ie te deirragirei celeu na du visagio;
Vei tu, groin de poitron *, batifela, cigala,
Pardié, ie te farei dancié la martingala *,
Per t'aprendre s'e fau suffri en ta presenci
Que celeu petit bot face tala meichenci.
  Vai, ota te d'ici, durbec, vai te cachié,
Ne me fai pa leua d'ici per te mochié.
Cor la prumeiri fei que ie te griparei,
Ie t'otarei lo na, ou te l'enfondrarei.
E insi la rigardan de trauer, ben marria,
La Reina menassit la petita Fleuria,

Dis, couenne de porc, t'es-tu bien remembrée,
Que la mort camarde ne nous peut incommoder ?
(Que) la bosse t'étouffe, bossue ; vieille charogne,
Tu te devrais aller cacher de honte.
Si je fais mon devoir, si je crois mon courage,
Je t'arracherai ce nez du visage :
Vois-tu, visage de potiron, bouffonne, cigale,
Pardié, je te ferai danser la martingale,
Pour t'apprendre s'il faut souffrir en ta présence
Que ce petit crapaud fasse telle méchanceté.
  Va, ôte-toi d'ici, dur * bec, va te cacher ;
Ne me fais pas lever d'ici pour te moucher.
Car, la première fois que je t'agripperai,
Je t'oterai le nez, ou te l'écraserai.
Et ainsi la regardant de travers, bien marrie,
La Reine menaça la petite Fleurie.

Adon, de gran doulou, se mourcillan lou dei,
La pora, en larmeyan, dicit : si Dié m'eidei,
Ie fu tan apida de la terribla pena
Que ie veyin tirié à cela pora fena,
Que iamei ie n'agui sen ni auisamen
De fare à ceu mutrié ni pena ni tourmen.
Se ne fusse iquen, vo poyé ben pensa
Que ie li ousso, v mein, la barba deibloussa;
Ou que du premié cot, sen li vo dire gara,
Ie l'eusso brauamen fat deueni cocoara;
Ou, per lo fare mieu cheura deuan cotel,
Ie l'ausso fat bobout, ciueta, ou chamartel.
Me que fusse to cela, tan bourrela * fut cilli,
Que n'ausse-t-eu pida? lassa! la pora filli
En terra se batiet, le colen se tordiet,
Que lansaue lo san ; le chambe eitendiet,

Alors, de grande douleur, se mordillant les doigts,
La pauvrette, en larmoyant, dit : Si Dieu m'aide,
Je fus tant attendrie du terrible châtiment
Que je voyais tirer de cette pauvre femme,
Que jamais je n'eus idée ni dessein
De faire à ce meurtrier ni peine ni tourment.
(Si) n'eût été cela, vous pouvez bien penser
Que je lui eusse, au moins, la barbe arraché ;
Ou que du premier coup, sans vous lui dire gare,
Je l'eusse joliment fait devenir hanneton ;
Ou, pour le faire mieux choir devant (le) couteau,
Je l'eusse fait hibou, chouette ou chat-marte.
Mais qui serait celle-là, si barbare fût-elle,
Qui n'eût eu pitié? Hélas! la pauvre fille
A terre se (dé)battait, le cou (elle) se tordait,
Qui lançait le sang ; les jambes (elle) étendait,

Com' vn poro chapon, à qui, per son sopa,
Vn golu mau pidou à la gorgi copa.
Iaquamet eisiclit : ie mourrin de dolou,
Si ie n'erin vengia de celu mouruclou ;
Su, su, abilamen qu'on ly face sa saussa,
Qu'on li aprene d'auei si ben la teta faussa :
Sara to ben reison que cetou merdou d'aume
Leur fene treiteyon ici coman de saume ?
Adonque sa serou dizit : per ma conscienci,
Qui lour endurariet tala vituperanci,
Ele son fricassié ; qui ne lou chatindrat,
Serou, ie voz u dio, lo mondo se perdrat.
Oi da, qu'v se perdrat : cor e n'ét pa possiblo
Qu'ele porteizon pru vn tormen si terriblo.
Coman, dieble! e n'ét poin de si petit crapau
Que ne vollie feri ? ne si peti marpau

Comme un pauvre chapon, à qui, pour son souper,
Un goulu impitoyable a la gorge coupé.
Jaquemette s'écria : Je mourrais de douleur,
Si je n'étais vengée de ce morveux ;
Sus, sus ; prestement qu'on lui fasse sa sauce ;
Qu'on lui apprenne à avoir si bien la tête fausse.
Sera-ce bien raison(nable) que ces merdeux d'hommes
Leurs femmes traitent ici comme (des) ânesses ?
Alors sa sœur dit : Par ma conscience,
Qui leur endurerait tel opprobre,
Elles * sont fricassées ; qui ne les empêchera,
Sœur, je vous le dis, le monde se perdra ;
Oui-da, qu'il se perdra : car il n'est pas possible
Qu'elles (sup)portent plus (longtemps) un tourment si terrible.
Comment, diable ! il n'est point de si petit crapaud
Qui ne veuille frapper ? ni si petit morpion

Que ne face lo gro; ne poin de piou reui *
Que ne se face ore à sa fena serui?
Et que, si on li dit solamen vn outrajo,
Ne vo correi planta lez ongle v visajo?
O, bon Dié, onte é to celeu bon tem passa?
Notron Segou perdon v porou trapassa!
V ne fazion pa ensi, et ussion gran vergogni
De fare solamen à lour fena la trogni,
Ie ne dio pa de batre; et eussion poi bazi,
Pru to que de lour fare vn poro deipleizi.
Et quunt viure faziet! la fena, que per tout
Et ore gormanda, vo gouernaue tout.
Lo creitin de mari de ren ne s'empachaue
Que de li obéi; et quan v se couchaue,
E falliet, per lo mein, que que dir' v seupissc *,
Que tan que li voliet v la vo fringotisse *.

Qui ne fasse le gros; ni point de pou ravigoté
Qui ne se fasse maintenant par sa femme servir?
Et qui, si on lui dit seulement un outrage,
Ne vous coure planter les ongles au visage?
O bon Dieu! où est ce bon temps passé?
(Que) Notre-Seigneur pardonne aux pauvres trépassés!
Ils ne faisaient pas ainsi, et (ils) auraient eu grand honte
De faire seulement à leurs femmes la mine.
Je ne dis pas de (les) battre; et (ils) auraient pu (les) baiser,
Plutôt que de leur causer un pauvre déplaisir.
Et quelle vie (ça) faisait! la femme qui partout
Est maintenant gourmandée, vous gouvernait tout.
Le pauvre mari de rien ne se chargeait
Que de lui obéir; et quand elle se couchait
Il fallait, pour le moins, quoi que dire il sût,
Que tant qu'elle voulait, il vous la caressât.

Peuce * lo lendeman , de pou de l'eiuellié,
Vou l'oussia veu plan, plan de la couch' eiquillié *
Et li far asseima la bona soupa grassa.
Ou lo petit eu fre, auer la bella tassa
Plena du meillou vin, que vo faziet son tour,
Ou son petit daufin, vo reioyet lo cour.
Si to qu'v la sentiet eiueillia, comman bizi
V li coriet charfa et tendre sa camizi,
Li eipuzaue sa cotta, et quan lli s'abillaue,
Lli teniet son mirai, et lli vo babillaue
La petite fauola, et n'ausse pas permei
Que su lei sa seruenta vn eipingla ausse mei.
Touiour lli voz etiet à tabla la premeiri,
Touiour vo l'aussia veu ala per la charreiri
Para com'vn eimagi; et chacun li faziet
La bella reuerenci, et bonjour li diziet;

Puis, le lendemain, de peur de l'éveiller,
Vous l'eussiez vu, doucement, (tout) doucement de la couche [déguerpir,
Et lui faire préparer la bonne soupe grasse.
Ou le petit œuf frais, avec la belle tasse
Pleine du meilleur vin, qui vous faisait son tour,
Ou son petit dauphin * vous (lui) réjouissait le cœur.
Sitôt qu'il la sentait éveillée, comme le vent,
Il lui courait chauffer et tendre sa chemise,
Lui épuçait sa cotte, et quand elle s'habillait,
Lui tenait son miroir et vous lui babillait
Le petit conte, et (il) n'aurait pas permis
Que sur elle sa servante une (seule) épingle eût mis.
Toujours elle vous était à table la première (à la place d'honneur);
Toujours vous l'eussiez vue aller par la rue,
Parée comme une image; et chacun lui faisait
La belle révérence, et bonjour lui disait;

Et sen creindre aussi po son mari qu'vn niquet *,
Toujour ere plongia deden quoque banquet.
Se li preniet d'amour quoque gran volonta,
Elhi s'etiet coitou la migison outa;
Et son poro janin ne fusse si ardi
Que de li auei grogna quan eli auiet burdi.
Car lou mari dadon *, vito coman lo ven,
Eron chargia d'outrajo et de cou ben souuen.
Me lo mondo deiuer ét ore ben changia,
Et ne sarat iamai autramen assigia,
S'v n'y buton la man; cor la granda poissanci
Duz aume, lor a fat prendre tal arroganci
De meitreyé chacun; et ne fon, lou matin,
Mei de contio de no que d'un estron de chin.
Iqui lli se queisit. Adon vn tau sabat
Se leuit per leyen, et vn si gran deibat,

Et craignant aussi peu son mari qu'un niquet *,
Toujours était plongée dedans quelque banquet.
S'il lui prenait d'amour quelque vif désir,
Elle s'était promptement la démangeaison ôté ;
Et son pauvre cocu n'aurait été si hardi
Que de l'avoir grondée, quand elle avait bondi.
Car les maris insouciants, vite comme le vent,
Étaient chargés d'outrages et de coups bien souvent.
Mais le monde d'hier est aujourd'hui bien changé
Et (il) ne sera jamais autrement arrangé
Si nous n'y mettons la main ; car la grande puissance
Des hommes leur a fait (une) telle arrogance,
De régenter chacun ; et (ils) ne font, les mâtins,
(Pas) plus de compte de nous que d'un étron de chien.
Ici elle se tut. Alors un tel sabbat
Se (é)leva par léans, et un si grand débat

Que voz eussia iura qu'erion mile cigale*
Que gringoton du cu, trabaton de lez ale,
En iuin et en iuillet, su lo co de meiiour,
Eisordon lou boisson que lour son à l'entour.
Quan elez on pro brut et pro patifela,
La Reina qu'à son tour vouliet vn po parla,
Et la veyan deja a poin de s'eigruisié,
Bramaue com'vn our, per le fare queisié;
Et de teta et de bra et de pié lou guignave *,
Mai v dieblo lo quanque nenguna cessaue.
Don einsi qu'vn verrat eicuman de furou,
Eli sort de la tabla, et auer bon tourtou
Commencit à torchié en campana martel*,
Vncour, per lo sannon, durit lo baritel
Mei d'vna petit ora; peu elei se queisit,
Maugra que li n'aguisse. Adonque y disit:

Que vous eussiez juré que (c')étaient mille cigales
Qui se trémoussent du cu, battent des ailes,
En juin et en juillet, sur le coup de midi,
Assourdissent les buissons qui leur sont alentour.
Quand elles ont beaucoup brui et beaucoup batifolé,
La Reine qui, à son tour, voulait un peu parler,
Et la voyant déjà sur le point de se déchirer (le gosier),
Criait comme un ours, pour la faire taire;
Et de tête et de bras et de pied (elle) lui faisait signe,
Mais du diable si aucune cessait.
Donc ainsi qu'un verrat écumant de fureur,
Elle sort de (la) table, et avec bons beignets,
Commença à torcher en cloche marteau;
Encore, par le saint nom, dura le tamisage (des paroles)
Plus d'une petite heure; puis elle se tut,
Malgré qu'elle en eût. Alors elle (la Reine) dit:

De par lo dieblo, su, tantôt, muron, mirela,
Sara to vn co prou mena la * gargamela?
Et tic, et tic et tac; et tic, et tic et toc;
Que, beaudié, sara to ceci quan sara cot?
Veici de pitou gei, veici mau diablari;
Eicota me à mau gain et poi vo parlari.
Ie ne volo pa ore entana lo propo
Duz aume; solamen, ie ne volo qu'vn po
Gentimen vo passa la man sur lo galet*
A ceu petit crapau, à celeu marjolet
Que vou fare lo cossio et se vou empachié
De vo magitela sa fena et la torchié.
Incontinent Margot, qu'ere son secreteiro,
D'vn biau canon de feu, que seruiet d'eicriteiro,
Deigueinit vn eipina que li auiet aguzia
Su pelalli de fau que n'ere aguzia;

De par le diable, sus bientôt, chat, petite chatte,
Sera-ce un coup (une fois) assez mouvoir la gorge?
Et tic, et tic, et tac; et tic, et tic et toc;
Que (sera), beau Dieu, que sera ceci quand (ça) sera cuit?
Voilà de misérables gestes, voilà mauvaise diablerie;
Écoutez-moi sans profit, et puis vous parlerez.
Je ne veux pas à présent entamer le propos
Des hommes; seulement, je ne veux qu'un peu
Doucement vous passer la main sur le dos
A ce petit crapaud, à ce marjolet*
Qui veut faire le consul et se veut charger
De vous régenter sa femme et (de) la moucher.
Incontinent Margot, qui était son secrétaire,
D'un beau canon de feu, qui servait d'écritoire,
Dégaîna une épine qu'elle avait aiguisée,
Sur écorce de hêtre qui n'était pointue;

Se prit à grafignié coman vna polalli
Qu'à vn gro bourdelié * vou dona la batalli.
Ie volo tout premié, dizit la Iaquemeta,
Que de rachi et de piou sa teta set mauneta *;
Et qu'v n'aye tallian per se la barbeyé,
Ongle, pigno ni dei per se la neteyé:
Et que de prima grata v set enfarcina,
Sen troua ren que set per se la deifrina.
Iamei ne quaquei * tel que de dure cratole,
Et en l'enfondamen de derbié et d'ampole
I poisse tel auei; et lo lon du ratel
Foronclo et endrat clauela aye tel,
La grauela à la colli, v dei lou pisichin *,
Vz arteu d'oyassat, dansant lou mastachin.
Et per lou ben dancié sou solar seon cour,
Qu'v li chayon du pié, et en tou lou contour

(Elle) se prit à grafigner comme une poule
Qui à un gros guêpier veut donner la bataille.
Je veux tout d'abord, dit la Jaquemette,
Que de rache et de poux sa tête soit infectée;
Et qu'il n'ait (acier) tranchant pour se la raser,
Ongle, peigne, ni doigts pour se la nettoyer;
Et que de fine gratelle il soit enfariné
Sans trouver rien qui soit pour s'en défariner.
Jamais ne *cacet* * que de dures crottes ;
Et dans le fondement, des dartres et des ampoules
Puisse-t-il avoir ; et le long de la rate
Furoncle et endroit clavelé puisse-t-il avoir!
La gravelle à la c...lle, au doigt le panaris,
Aux orteils, des œils-de-perdrix, dansant les mastachins *.
Et pour les bien danser, (que) ses souliers soient courts,
Qu'ils lui tombent des pieds , et (qu') en tous les contours

Per ont' v passarat n'y aye pa vna piera
Qu'v ne choquei du pié : sa seruenta pru fiera
Li set qu'vn piou reui; et toiour son valet
L'outragei, gourmandei, et prenet v colet.
Iamei ne beuue tel vin, eigua, ni beuragio
Qu'v ne trouvei amar ; et deuan son visagio
Vianda ne set beta, que coman de charogni
Fleiran v ne trouei; et que de gran vergogni
En la sout * du cayon vito s'alei cachié,
De pou d'être troua et iqui ben mochié.
Lo poissson to feri le fene et le fille,
Et iqui memamen vn gro plen bru d'auille
L'aleizon * marpauda et bere lo bon san,
Auer dou ou trei cen du pru pognan tauan,
Que seyon en vendeime *, auer dou mille gueipe
Que li mordion lo cu; et que troua ne seipe,

Par où il passera, (il) n'y ait pas une pierre
Qu'il ne heurte du pied : (que) sa servante, plus fière
Lui soit qu'un pou ravigoté ; et (que) toujours son valet
L'outrage, gourmande, et prenne au collet.
Jamais ne boive-t-il vin, eau ni breuvage,
Qu'il ne trouve amer ; et devant son visage
(Que) viande ne soit mise, que comme de charogne
Ayant odeur il ne trouve ; et que, de grand honte,
En l'étable des cochons vite (il) s'aille cacher,
De peur d'être trouvé et ici bien mouché.
Puissent le frapper les femmes et les filles,
Et (que) ici mêmement une grosse pleine ruche d'abeilles
L'aille dévorer, et boire le bon sang,
Avec deux ou trois cents des plus poignants taons
Qui soient en vendange, avec deux mille guêpes
Qui lui mordent le cu ; et que trouver (il) ne sache

Reuengio ni moyen de s'en deipatrollié ;
Et per mieu lo puni qu'en tormen, babillié
Sa fena y aleit per li dire : Bauar.
Yurogni, maloutru, petit vercoat, cornar,
N'a tu poin de regret d'auei fat tan de pena,
Per si petit de fat, à ta brizi * de fena?
Iamei ne poisse tel ala per la charreiri
Sen s'eitordre lo pié : sa fena pru gorreiri *
Que li ne fut iamei, aye vn amoirou ;
Qu'à chac ora du iour, lo face tel ialou
Et cocu tout ensem ; et qu'v n'osei grognié,
Vncore qu'en sa barba v l'aleizon guignié.
Que la premeiri fei qu'v la voudrat feri,
Lo puin lli deipondi * et veyeize mori
Iquen que mieu vl aime, et ja ne se leuei
De not, qu'vn eicabela à son pa ne trouei,

Défense ni moyen de s'en dépêtrer.
Et pour mieux le punir qu'en tourments, babiller
(Que) sa femme y aille pour lui dire : Bavard,
Ivrogne, malotru, petit pourceau châtré, cornard,
N'as-tu point de regrets d'avoir fait tant de peine,
Pour si peu de chose, à ton bijou de femme?
Jamais ne puisse-t-il aller dans la rue
Sans se tordre le pied ; (que) sa femme plus dissolue
Qu'elle ne fut jamais, ait un amoureux ;
Que, à chaque heure du jour, il le fasse jaloux
Et cocu tout ensemble; et qu'il n'ose (le Juif) grogner,
Encore qu'en sa barbe ils l'aillent envisager.
Que la première fois qu'il la voudra frapper,
Le poing lui tombe, et (qu'il) voie mourir
Ce que (le) mieux il aime ; et (que) désormais (il) ne se lève
De nuit (sans) qu'un escabeau à son pas (il) ne trouve,

Ou que contr'vn fornel tout de piera de rochi,
V fron ne se fazei vna gran cacarochi.
Quan vl irat v chan, que toiour v troueize
Quoque bon eipinat que lo na l'eigroizeize;
Et adon qu'v sarat d'afare pru coita,
Su vn chiua reitit toiour set el monta
Deiferra du dou pié, sen peitra ne cropeiri,
Se bote deissolei; et en tala maneiri
Marchei tel à la pleui, auer vn cur mantel,
Legié, pertuzola coman vn baritel:
Vn bonet su sa teta, fat à petit rebra;
Son perpoin deicopa, deiguiriat per lo bra;
Qu'v mei de son chamin la not vo l'atrapeise,
Et que per lou logi persona ne troueise
Per lo li enseignié; et que, en deipeitan,
Se debloussei lou peu et louz eu en fretan;

Ou que contre un fourneau tout de pierre de roche,
Au front (il) ne se fasse une grande contusion.
Quand il ira aux champs, (que) toujours il trouve
Quelque bon buisson d'épines qui le nez lui déchire;
Et alors qu'il sera d'affaires (le) plus pressé,
Sur un cheval rétif toujours soit-il monté,
Déferré des deux pieds, sans bricole ni croupière,
Ses bottes dessemelées; et en telle façon
Puisse-t-il marcher, à la pluie, avec un manteau court,
Léger, percé çà et là comme un tamis:
Un bonnet sur sa tête, fait à petits rebords;
Son pourpoint découpé, déchiré au bras;
Qu'au milieu de son chemin la nuit (vous) l'attrape,
Et que par les logis personne (il) ne trouve
Pour le lui enseigner; et que, en pestant,
(Il) s'arrache les cheveux et les yeux en (les) frottant;

Et louz eiberbellan, en sorte la piquerna,
Per y veire aussi ben qu'auer vna lanterna.
Iqui la Iaquemeta, en tussant, se plantit ;
Adonque, et fut iour et lo polet chantit.

Et les éparpillant, (qu'il) en fasse sortir la chassie,
Pour y voir aussi bien qu'avec une lanterne.
Ici la Jaquemette, en toussant, s'arrêta.
Alors, et (il) fut jour et le coq chanta.

LA VIEVTENANCI DV COVRTIZAN

Maniqvet, si i'auin atretan * de leizi
D'eicrire, chafrignié *, per te fare pleizi,
Coman de volonta, ie te iuro, per m'arma,
Qu'arcanei, bigarra, franc archié, ni jand'arma
N'eut iamei, en colera, atretan de mordié
Que t'eussia eu de mi de foilhe de papié;
Me que, per lo san nom, ie ce ai de doulou
Trenta milli fei mei que n'at vn gratelou *

LA PHYSIONOMIE DU COURTISAN

Maniquet *, si j'avais autant de loisir
D'écrire, (de) griffonner, pour te faire plaisir,
Que de (bonne) volonté, je te jure, par mon âme,
Que rouge *, bigarré, franc-archer ni gendarme
N'eut jamais, en colère, autant de mordieu
Que tu aurais eu de moi de feuilles de papier;
Mais, que par le saint nom, cela m'est douloureux
Trente mille fois plus que ne souffre un grateleux

A qui lo cour fermiole en pru gran migizon
Que sul auiet su si vn millié d'artizon :
Talamen que ie n'ai lo leizi de pensa
A poin de mouz ami, ni vi ni trapassa.
Tu te broge, atretan qu'ilei tu te rigole
En migian a gogo de crozet, de rauiole ,
De iambe de bacon, et de gigot uz au,
Qu'on ne cei mige ren que poigne * de rampau.
Tu te trompe, te dio, et si t'eria ben sagio,
Tu ne te metria pa iquen din lo coragio *.
Que pense tu qu'eyet d'être en ceta Cour ?
Vn goutou, dei crochu, qu'at sou solar trot cour ;
Vn'arma fricassia v feu de purgateiro ;
Vn qu'ét tout mor de fan, eibarnet vn armeiro
Ont vn autro golu n'at du tout ren leissia ;
L'autro porte su si vn gipon petassia,

A qui le cœur fourmille en plus grande démangeaison
Que s'il avait sur lui un millier d'artisons :
Tellement que je n'ai le loisir de penser
A pas un de mes amis ni vivants ni trépassés.
Tu te figures, (d') autant que là-bas tu te réjouis
En mangeant à gogo des crozets, des ravioles *,
Des jambes de porc (salé) et des gigots à l'ail (aux aulx),
Qu'on ne mange ici que gâteaux des Rameaux.
Tu te trompes, (je) te le déclare ; et si tu étais bien sage,
Tu ne te mettrais point cela dans l'esprit.
Que penses-tu que ce soit d'être en cette Cour ?
Un goutteux aux doigts crispés, qui a ses souliers trop courts,
Une âme fricassée aux feux du purgatoire ;
Un (tel) qui est tout mort de faim, ouvre toute grande une armoire
Où un autre goulu n'ai rien laissé du tout ;
L'autre porte sur lui un jupon rapetassé.

Vn mutrié que se sin v crotou entreprei *,
Vn glouriou que se vet de sotizi reprei,
Vn rout * que vat coitou su vn chiua de trot,
Vn à qui, de malheur, sa fena dure trot,
Vn vilein qu'a chié si trei ou quatre jandarme *,
N'a pa dedin lo cour la meita tant d'alarme
Ni de malenconi, com'vna fei lo iour
At celeu que cei fat quoque po de seiour :
Non da, de la meita. Cor per que lo creitin
V se repeire tar, et se leue matin?
Per ala coyacié * apré vna chargueina
De Segnou ou de Dama, ou de Rey ou de Reina.
Et quan, de not, vl ét couchia dedin sa couchi,
V ne pot repoza, per amor que la mouchi
Lli gatille l'oureilli, et lo cour li trabat,
Lo ventre lli brutasse et l'eitomat li bat;

Un meurtrier qui se sent par le croupion tout entrepris,
Un glorieux qui se voit de sottise repris,
Un criminel (rompu) qui va, à la hâte, sur un cheval de trot,
Un (époux) à qui, par malheur, sa femme dure trop,
Un vilain qui a chez lui trois ou quatre gendarmes,
N'a pas dedans le cœur la moitié autant d'alarmes
Ni de mélancolie (tristesse) qu'une fois le jour
(En) a celui qui ici fait quelque peu de séjour :
Non da, (de) la moitié. Car pourquoi le sot (qu'il est)
Se retire-t-il tard et se lève-t-il matin?
Pour aller plaisanter derrière une *carnem fœtidam*
De Seigneur ou de Dame, ou de Roi ou de Reine.
Et quand, de nuit, il (le courtisan) est couché dedans sa couche,
Il ne peut reposer à cause que la mouche
Lui chatouille l'oreille; et le cœur lui palpite,
Le ventre lui bruït fort, et l'estomac lui bat;

Et de pou de n'auei son deipachio à la Cour,
Continualamen li chironet lo cour.
Apré s'être leua, vl ét pru empressa
Que n'ét vn maniglié lo iour du Trapassa;
V s'en vin v Chatel et lo trouan sarra,
E faut per lo fin mein, s'u lei se vou fourra,
Qu'à vn tiripelu * de pourtié v faceizet
Cinquanta reuenence, et son chapel outeizet,
Et vo lo monsseieit, coman un chicanou
Qu'eiberbelan de pou, ajournet vn segnou.
Apré quel ét intra de cela nobla sorta,
V poye la vizeta; et quan pré de la porta
Vl ét de son monsieu, vo lo verria veni
Plan, come su deuiet prendre la mare v ni :
V n'oze pa chapla, me faut qu'v gratuzeize *
De la pointa du dei, de pou qu'v ne meneize

Et de peur de n'avoir (pas) son emploi à la Cour,
Continuellement (en lui) se déchire le cœur.
Après s'être levé, il est plus empressé
Que n'est un sonneur le jour des Trépassés;
Il s'en vient au Château, et le trouvant fermé,
Il faut à tout le moins, s'il veut là se fourrer,
Qu'à un tire-poil de portier il fasse
Cinquante révérences, et ôte son chapeau,
Et vous l'appelle Monsieur, comme un chicaneur
Qui palpitant de peur ajourne un Seigneur.
Après qu'il est entré de cette noble façon,
Il monte l'escalier; et quand près de la porte
Il est de son monsieur, vous le verriez venir
Doucement, comme s'il devait prendre la mère au nid:
Il n'ose pas frapper, mais il faut qu'il gratte
Du bout des doigts, de peur qu'il ne mène

Vn petit trot de brut; autramen, su son groin
Lli fariet aplata * quoque bon co de poin.
Einsi quel at conta tou lou clou de la porta,
Vn lussié, recagnia, sor la teta, de sorta
Qu'vna serpen copa ne fat pa, en eifat,
Si gran pou uz enfan que ceu dieblo li fat.
Cor d'vn œu eyjardou vl i dit: « Qu'est-ce là?
» Qu'aués vous à hurter? que demandés vous là?
» Vertu Dieu, beau monsieu, vous estes bien priué* :
» Bran*, ostés vous d'ici, Monsieur n'est pa leué. »
Et, coman s'vl etiet un pitau de vilagio,
Lo plantet à la porta, la lli sarr' v vizagio.
Patienci, Dié la prit. Lo creitin ét contrein
De se modre le lore ou de rongié son frein;
Cor si tan solamen v lei auiet grognia,
De cen alabardié v sarit empugnia.

Un peu trop de bruit; autrement sur son visage
Lui serait d'aplomb donné quelque bon coup de poing.
Alors qu'il a compté tous les clous de la porte,
Un huissier, (d'un air) rechigné, sort la tête, de (telle) sorte,
Qu'un serpent coupé ne fait pas en effet
Si grande peur aux enfants que ce diable lui fait.
Car d'un œil hagard il lui dit: « Qu'est-ce là?
» Qu'avez-vous à heurter? que demandez-vous là?
» Vertu (de) Dieu, beau monsieur, vous êtes bien familier:
» Foin, ôtez-vous d'ici, Monsieur n'est pas levé. »
Et, comme s'il était un piteux campagnard,
Le plante à la porte, la lui ferme au visage.
Patience, Dieu la prit: le malheureux est contraint
De se mordre les lèvres ou de ronger son frein;
Car si tant seulement il avait là grogné,
Par cent hallebardiers il serait empoigné.

Aussitô que Monsieu ét defour de la palli,
Vl intre din la sala ; et adon la marmalli
Lei fut, s'entrechouchian ; si ben, qu'vna trollia
Su la conchi d'vn trui, en molon patrollia,
N'ét pa si ben chouchia ; car chacun qu'at enuizi
De s'aprochié de leu, per li dire vna brizi
Solamen de son fat, s'v deuiet trepassa,
S'afiche, per afin qu'v poisseize passa.
Lo premiè que ver leu de bon eur s'eichacole
Li dit, à conseillon, solamen trei parole ;
Et n'a pa solamen leizi de comencié
Qu'vn autro afichiou vin devan s'auancié.
Monsieu ét, entretan, enuer din vna cheiri,
Pru glouriou qu'vn cayon n'et dedin la raueiri.
Cor en fronçan lo fron et regrignan lo na,
Se fat à vn barbié gentimen testona ;

Aussitôt que Monsieur est dehors de la paille,
Il entre dans la salle ; et alors la marmaille
Là (s'en) fuit, s'entrefoulant si bien, qu'une pressée de raisins
Sur la conche * d'un treuil, en monceau patrouillée,
N'est pas si bien foulée ; car chacun qui a envie
De s'approcher de lui pour lui dire un brin
Seulement de son affaire, quand il devrait trépasser,
S'acharne, (pour) afin qu'il puisse passer.
Le premier qui vers lui par bonheur se glisse
Lui dit, à voix basse, seulement trois paroles ;
Il n'a pas seulement (le) temps de commencer
Qu'un autre opiniâtre vient devant s'avancer.
Monsieur est cependant renversé dans une grande chaise
Plus glorieux qu'un cochon n'est dedans la ravière,
Car en fronçant le front et retordant le nez,
(Il) se fait par un barbier joliment testonner ;

Lou fazan de sou mout plu granda chiareiti
Qu'vn chapelan ne fat per s'ala reueiti.
Quan vl ét abillia, v s'en fut entremei
De cela chinari, et s'en vat ché lo Rey,
Fuyan tan come v pot, lou dei eigarguillia ,
Du papié qu'en la man lo mondo lli a ballia.
Notro poro creitin vo conte, entretan,
Lou carron de la cour, ou per argen contan
Pren de quoque furbi vna tala messongi,
Qu'v li asseure auei vna prefaci longi,
Tout ensi com' a fat vn pare Cordelié ,
Que de fare la queta enten ben lo meitié.
Lo Rei sor, à la fin, per ala à l'Eigleizi :
Et ne le pot on vei que per vna dareizi
D'alabarde pointieu, dedin lequale vl ét
Pru ensarra que n'et vn ioli perroquet ;

Lui faisant de ses mots plus grande cherté *
Qu'un chapelain ne fait pour s'aller revêtir.
Quand il est habillé, il s'enfuit au milieu
De cette canaille, et s'en va chez le Roi,
Fuyant autant qu'il peut, les doigts écarquillés ,
Des papiers * qu'en la main le monde lui a donnés *.
Notre pauvre crétin (vous) compte, en attendant,
Les carreaux de la cour, ou pour argent comptant
Prend de quelque fourbe un tel mensonge,
Qui lui assure avoir une * préface longue,
(Tout) ainsi qu'a fait un père Cordelier,
Qui de faire la quête entend bien le métier.
Le Roi sort, à la fin, pour aller à l'Église ;
Et ne le peut-on voir qu'à travers une grille
De halebardes pointues, entre lesquelles il est
Plus enfermé que n'est un joli perroquet ;

Et tou sou courtizan lo siegon, einsi come
Le mouche lo lacet et lou cayon le pome.
V lli coron apré, einsi qu'vna * porchia
Sin l'arei * qui, apré s'étre ben eimochia,
Se penset, en couran, souta la mouchi jalli *
Qui v pertu du cu li donaue batalli.
Or quan lo chapelan, fazan son darrié tour *,
D'un *ite missa est* lou rejouit lo cour,
Chacun la vo reuerche, et s'en fut enfourna
Che si, s'vl en a poin, per s'en ala dîna.
Et si notre aume a prei, entretan, apetit
De migié vn bocon ou de bere vn petit,
E ne fau pa, vncour que prou lo coneisseizon,
Qu'v s'atende iamei qu'v vo lo semoneizon.
Cor s'v s'y atendiet, per tu fare pru cour,
E sarit dangeirou qu'v dinariet per cour *.

Et tous ses courtisans le suivent, (ainsi) comme
Les mouches le lait et les cochons les pommes.
Il lui courent après, ainsi qu'une truie
Sent le vérat qui, après s'être bien trémoussé,
S'imagine, en courant, s'ôter la mouche tâchetée
Qui au pertuis du cul lui donnait bataille.
Or, quand le chapelain, faisant son dernier tour *,
D'un *ite missa est* leur réjouit le cœur,
Chacun alors (vous) revient et s'enfuit enfourner
Chez soi, s'il en a (un) brin (de chez soi), pour s'en aller dîner.
Et si notre homme a pris, en attendant, désir
De manger une bouchée ou de boire un petit (coup),
Il ne faut pas, encore que plusieurs le connaissent,
Qu'il s'attende jamais (à ce) qu'ils (vous) l'invitent.
Car s'il s'y attendait, pour te le faire plus court (le récit),
Il serait à craindre qu'il dînât par cœur *.

E fau don qu'v s'alei fichié din vna tenda,
Onte lo mauuei groin, et la trot longi atenda,
Lo matin que voz ét aussi nier qu'vn charié,
L'eiga tota breichousa * et le viande purrié,
Que sinton lo freichat*, lo vin, que ne vau gueiro,
Li son pi, milli fei, que n'ét vn purgateiro.
Vncore pourrie tel celou mau endura,
Si la boursa garnia pouiet toujour dura;
Me du cabareitié le maleirou tropel
Eicouchirion vn piou per en auei la pel.
Iqui vin la gran Giena *, ou Caton * l'enragia,
Que fon v doleirou creire quel a migia
Carametran ruti; tant, que sa boursa plena
Ne pot pa longimen endura cela pena.
Quan vl at mau dina et ben paya l'eicot,
Lo poro four du sen * fut tant come v pot,

Il faut donc qu'il s'aille ficher dans une taverne *,
Où la mauvaise mine et la trop longue attente,
Le pain qui (vous) est aussi noir qu'un charrier *,
L'eau toute malpropre, les viandes pourries,
Qui sentent le relent, le vin qui ne vaut guère,
Lui sont pire (chose), mille fois, que n'est un purgatoire.
Encore pourrait-il ces maux (là) endurer,
Si la bourse garnie pouvait toujours durer ;
Mais des cabaretiers le malheureux troupeau
Écorcherait un pou pour en avoir la peau.
Là vient la grande Gienne, ou Catin l'enragée,
Qui font au patient croire qu'il a mangé
Carmentran * rôti ; tellement que sa bourse pleine
Ne peut pas longtemps endurer cette peine.
Quand il a mal dîné et bien payé l'écot,
Le pauvre écervelé fuit tant qu'il peut,

Per vei si le Consei ét vncour assembla ,
Que li fat tan souen v cor l'arma trembla,
De granda pou quel at, qu'vna sentenci fola
Lei outeizc en vn trat lo ben et la parola.
Si lo Consei se tin , tou lo fin cor du iour
E faudrat qu'à la porta v faceize sejour !
Ayan tojour tendu lo sen, l'oureilli et l'eu,
Per vei si d'auentura on parlarat de leu.
Et s'v ne se tin pa, sa meillou contenanci
Et de se promena ou se grata la panci,
O ben de s'en ala, atendan, rigarda
Lou page en vn carro, que vo ioyon v da,
Auoi celou laquei bimbola de coulou,
Que tenon à la man chacun vn bon * tourtou,
Dedin loqualo at vna gross' eipinola,
Per vo piqua lo cu si vo tene parola,

Pour voir si le Conseil est encore assemblé,
Lequel lui fait si souvent au corps l'âme trembler,
De (la) grande peur qu'il a qu'une sentence folle
Lui ôte tout à la fois le bien et la parole.
Si le Conseil se tient, tout le saint cours du jour
Il faudra qu'à la porte il fasse séjour !
Ayant toujours tendu l'esprit, l'oreille et l'œil
Pour voir si d'aventure on parlera de lui.
Et s'il ne se tient pas, sa meilleure contenance
(Est) de se promener ou (de) se gratter la panse *,
Ou bien de s'en aller, en attendant, regarder
Les pages en un carré qui (vous) jouent aux dés,
Avec ces laquais bigarrés de couleurs,
Qui tiennent à la main chacun un bon gourdin,
Dedans lequel est une grosse épine,
Pour vous piquer le cul si vous tenez parole,

Propo, ni deuisi de lour ieu solamen,
Ou si vo reprené lour gran reneïmen.
Et si vo lou fâchié, vo baillon, ben souuen,
Quoque cot de baton, vito come lo ven.
Et de se reuengié n'ét pa poin de queition;
Cor v son mei de cen que vo prendran queition
Et deibat tout ensem. Veiqui donque coman
V vo fon barrieula * lo poro courtizan.
Quan la not ét venua, et que la puzineiri
Auertit que chacun charcheit sa chacuneiri,
V se vat repeirié deden quoque cabuna,
Ou deden vn assaut, si badié que la luna,
La pleui, lo croi ten, aver l'ora et la fret,
Li fon tota la not teni lo cu eitret*.
Et si per deifortuna* la cabuna li faut,
V ne pot fare mein que troua vn brifaut

Propos ou devis de leur jeu seulement,
Ou si vous reprenez leurs grands démentis.
Et si vous les fâchez, (ils) vous donnent, bien souvent,
Quelques coups de bâton, vite comme le vent.
Et de se revancher (il) n'est pas ombre de question;
Car ils sont plus de cent qui vous chercheront noise
Et querelle tous ensemble. Voilà donc comment
Ils vous font basculer le pauvre courtisan.
Quand la nuit est venue, et que la poussinière (étoiles)
Avertit que chacun cherche son chez soi,
Il se va retirer dans quelque cabane,
Ou dedans un rempart, si bien, mon Dieu, que la lune,
La pluie, le mauvais temps, avec le vent et le froid,
Lui font toute la nuit tenir le cul serré.
Et si, par malheur, la cabane lui manque,
Il ne peut faire moins que de trouver un réduit

Du valet de l'eitablo, ou souillar de cusina,
Per étre abregia coman troi en giacina,
Vpré de sou chiva, ou peuce lo matin
Du peu et de lour bouse *, auer d'eitron de chin,
V se troue emplatra, come son cette vache
Qu'on vtour du colen cin ou siei grosse * lache.
Iquen ne sarit ren, si lou piou, le bardanc,
Lou lenceu ben foirou et le male * semane
Et la coutri ben dura et plena d'eitancot *,
Ne li faziet sembla vn enfer de la not.
Veiqui, mon picota, veiqui lou gran pleizi
Duqualo à la Cour on est assegrezi * ;
Tant que i'amarin mei étre bon payzan
Tout lo ten de ma via, que d'étre courtizan
Vn iour tan solamen. Pertan ne te marcora *,
Si de mi te n'a eu vncora ven ni ora,

Du valet de l'écurie, ou souillard de cuisine,
Pour être abrité comme *porca* en gésine,
Auprès de ses chevaux, où ensuite, le matin,
Des poils et de leur bouse, avec des étrons de chien,
Il se trouve emplâtré, comme sont ces vaches
Qui ont autour du cou cinquante grosses mouches.
Cela ne serait rien, si les pous, les punaises *,
Les draps bien foireux et les mauvaises semaines (les mois),
Et le matelas bien dur et plein de souche,
Ne lui faisaient trouver un enfer dans la nuit.
Voilà, mon petit, voilà les grands plaisirs
Dont à la Cour on est assuré;
Tant (et si bien) que j'aimerais mieux être bon paysan
Tout le temps de ma vie, que d'être courtisan
Un jour (tant) seulement. Pourtant ne te chagrine pas,
Si de moi tu n'as eu encore vent ni souffle,

47

Coman i'auin promei : L'aume fat meinta fei
Promesse que li fan souen modre lou dei.

Comme je (t') avais promis : L'homme fait maintes fois
(Des) promesses qui lui font souvent mordre les doigts.

LO BATIFEL DE LA GISEN

SATIRA CONTRA LE FASSON DU GRAN SEIECLOU.

Meijour ere sona, et deija d'Alison
Fermiolaue de gen la cour et la meison;
Et n'ere bona amia, parenta, ni veisina
Que n'y fusse courrio per la veire en giassina
Auei bra pendolan; car elli eret v jour
De le sope, vqualo on sat que de toujour
Se fat la meillou chiera et la pru grossa feta
Que face la gisen. La dana Malateta,

LE BADINAGE DE L'ACCOUCHÉE

SATIRE CONTRE LES MŒURS DU GRAND SIÈCLE.

Midi était sonné, et déjà d'Alison
Fourmillait de gens la cour et la maison;
Et (il) n'était bonne amie, parente, ni voisine
Qui n'y fût accourue pour la voir en couche
Avoir bras languissamment pendants; car elle était au jour
Des soupes, auquel on sait que de tout temps
Se fait la meilleure chère et la plus grande fête
Que fasse l'accouchée. La dame Mauvaise-Tête,

La Marina Iappet, Gloudeta, Cu-Fouirou,
Pisse-Sen, Fei-li-ben, Gro-Bec et sa serou
Y eron auentei, et tout ce qu'en Guernoblo
Vous aue de meillou, de pru biau et de noblo.
Ia fumauon lou plat, ja resioyet lo na
La sintou du ruti; la pogni * ensofrana
Luyet dessu la trabla; et louz au, qui fleirauon,
Du cour lo pru languei la vigou reueillauon;
Et lo bon vin de coute v veiro entassa
Vsse reuicola la cour d'vn trapassa:
Talamen qu'en son ran chacuna s'approchaue,
Et dents et meisselar *, couragiousa, amolaue *.
Gran fut lo batifel, gran fut lo parlamen
Qu'elle firon leyen à l'encomencimen.
Car, tout ensi qu'vn giai qu'at choqua de chicole,
Ellez auian v pitro * vna nya de parole,

La Marine Jappet, Claudette, Cul-Foireux,
Pisse-Sain, Fais-lui-bien, Gros-Bec et sa sœur
Y étaient arrivées, et tout ce qu'en Grenoble
Vous avez de meilleur, de plus beau et de noble.
Déjà fumaient les plats, déjà réjouissait le nez
La senteur du rôti; la tourte ensafranée
(Re)luisait dessus la table; et les aulx qui étaient fragrants,
Du cœur le plus languissant la vigueur réveillaient;
Et le bon vin des coteaux dans les verres entassé
Eût ravigoté le cœur d'un trépassé :
Tellement qu'en son rang chacune s'approchait,
Et dents petites et grosses, courageuse, aiguisait.
Grand fut le badinage, grand fut le caquetage
Qu'elles firent léans au commencement.
Car, (tout) ainsi qu'un geai qui a bu des rasades de vin pané,
Elles avaient à la poitrine une nichée de paroles,

Qui le gardit lon ten de se poire assola;
Mei deipeu que chacuna vn co fut atala,
Vouz eussia veu eiplet remena le babine
Eicarteirié chapon, eicropiona gialine,
Eimarpaillié patié, eitouillié murusson *,
Fare crusse * la pel d'oye et de couchon,
Llifra * gnot et croset, et sen mena gran poussa,
S'oindre lou barbillon * de bona sauça roussa.
La comare Gambeta, en rodan sen sejour,
Lez alaue seruan, en grobinan toujour
Quauque petit morcel; et come charamella,
Allaue gringotan mainta chanson nouella.
Don, einsi que du ventre alez eron soulei,
Lour cour se repeissiet de ce rossignolei.
La marina Iapet, vers la fin de la feta,
Se prit à marmota, à secourre la teta

Qui les empêcha longtemps de se pouvoir asseoir;
Mais dès que chacune une fois fut attablée,
Vous eussiez vu toutes remuer les babines,
Écarteler chapons, écroupionner poules,
Éventrer pâtés, crever andouilles,
Déchirer la peau d'oie et de cochon,
Bafrer gniots et crozets, et sans soulever * grand'poussière,
S'oindre les lèvres de bonne sauce au roux.
La commère Gambette, en rôdant sans relâche,
Les allait servant, en soutirant toujours
Quelque petit morceau; et comme chalumeau,
Allait modulant mainte chanson nouvelle.
Par suite de quoi, ainsi que du ventre elles étaient rassasiées,
Leur cœur se repaissait de ce rossignolet.
La marine Jappet, vers la fin de la fête,
Se prit à marmotter, à secouer la tête

Et picqua son tranchou, montran veisiblamen
Qu'eilli auiet din lo cour vn fei de pensamen:
Tan que pertout, leyen, fut fait 'vna gran pausa,
Car ele sauian ben que n'ere gin sen causa
Qu'eilli brogiaue dinci, et qu'en l'olla bouilliet
Quauque ca merueillou, que dire eilli voliet.
Et, à la verita, eilli et fena si sagi,
Si prima, si suti, que iamei cela Bagi,
Bagi tant renoma, n'aguit, de la meita,
A si bonne reison la ceruella arreita.
Car à chaque * aramella eilli sat vne fora,
A tou pertu, chauilli; et li vet courre l'ora.
Et n'ét si eijardou ne perillou dangié
Don, en viran la man, ne vous seipe allegié.
Talamen que le gen courron, en tout affare,
Se conseillié à lei, tout einsi qu'à lour mare.

Et enfoncer son couteau, montrant visiblement
Qu'elle avait dans le cœur un faix de soucis :
Tellement que partout, léans, fut faite une grande pause,
Car elles savaient bien que ce n'était pas sans cause
Qu'elle ruminait ainsi et qu'en la marmite bouillait
Quelque cas merveilleux, que dire elle voulait.
Et, à la vérité, elle est femme si sage,
Si fine, si déliée, que jamais cette Bagi *,
Bagi tant renommée, n'eut, de (la) moitié,
A si bonnes raisons la cervelle arrêtée.
Car à chaque (petite) arme elle sait un fourreau,
A tout pertui, cheville; elle voit courir le vent.
Il n'est si hasardeux ni périlleux danger
Dont, en un tour de main, (elle) ne vous sache alléger.
Tellement que les gens courent en toute affaire,
Prendre conseil d'elle, (tout) ainsi que de leur mère.

Eilli sat fare brié, eilli sat coniura
Lou mau lou pru coizan et pru deseipera.
Eilli fat lo fardun, eilli fat eitresseure,
Eilli sat du fillun gari lez entaneure,
Lou tetet debreya *, et la peu pendolan;
Eilli sat ensarra lo mari routolan
Apré lez autre fene; et d'oreison poissanta,
Lo fare du tout naquo, et la coa flapissanta
Remettre en sa vigou. Eilli sat engroissié,
Fare la fena turgi, et l'aumo entrelassié
Din lo lat d'amitanci; et touta autra mateiri
Qu'ét ordineiremen à fena necesseiri.
Quand eilli eut prou pensa, auei vn gran surpi
Eilli se commencit à batre la * crupi;
Et peu dissit: Ma fei, ma sorta n'ét gin tala,
D'éta si longimen de fare la cigala

Elle sait faire court *, elle sait conjurer
Les maux les plus cuisants et (les) plus désespérés.
Elle fait le fardelet *, elle fait étrécissements *,
Elle sait du fillage guérir les entameures,
Les tétons débraillés, et la peau mollement pendante;
Elle sait enfermer le mari couraillant
Après les autres femmes; et d'oraison puissante,
Le faire tout à fait soumis, et la *cauda* languissante
Remettre en sa vigueur. Elle sait engrosser,
Faire la femme stérile, et l'homme entrelacer
Dans le lacet d'amitié; et toute autre matière
Qui est ordinairement à femme nécessaire.
Quand elle eut beaucoup pensé, avec un grand soupir
Elle commença à se battre la hanche;
Et puis dit: (Par) ma foi, ma manière n'est point telle,
(D') ainsi si longuement de faire la cigale

Et coragiousamen vouz eilancié defour
Tout ce que i'ai de croi ou de bon su lo cour
Mei lo gro pensamen, qui baille la batailli
V cour eimalicia, come la mouchi jailli
Que quauque maufasan tout eipru a buta
Sou la coua d'vna sauma, et la fa repita,
Me brouille, de façon que ie ne sçai, biau sire,
De quin flan me virié, per vouz v pouei dire.
Granda en ét l'eipoitranci, et qui merite ben
Que chacun y pensei, qui demande son ben.
Per vouz v fare cour, Comare, ij brogiauo
V ten de notrou pare, et peu l'acomparauo
A tant de gro malhur, don ore lo marpa
Deu po de ten en çai, tin lo mondo * agropa.
Notrou bon deuancié, en deipeu lour naissanci,
Viuian iusqu'à la mor plein de regiouissanci,

Et courageusement (je) veux lancer dehors
Tout ce que j'ai de mauvais ou de bon sur le cœur.
Mais le grand souci qui donne la bataille
Au cœur malade, comme la mouche bigarrée
Que quelque (espiègle) malfaisant tout exprès a mise
Sous la queue d'une ânesse et (qui) la fait retarder,
Me brouille de (telle) façon que je ne sais, beau sire (Dieu),
De quel côté me tourner, pour vous le pouvoir dire.
Grande en est l'importance, et qui mérite bien
Que chacun y pense, qui demande son bien.
Pour vous le faire court (le récit), Commère, je songeais
Au temps de nos pères, et puis le comparais
A tant de grands malheurs dont maintenant la serre,
Depuis peu de temps en ça, (en arrière) tient le monde étreint.
Nos bons devanciers, depuis leur naissance,
Vivaient jusqu'à la mort pleins de réjouissance,

Sen cogneutre barat, ou fare chatoni *;
Touiour lo gran chamin on lour veyet teni,
Sen iamei s'en fouruia *. Sen hagi ne muraill
Eran lour possession; et sen poin de sarailli
Asseuria du larron, sarrauon lour meison
D'vna bella * tacola : v se fazien reison
Et iurtici, ellou-memo; et sen cetez eitache
Du greffié * grippareu, fazian toute lour pache.
Car un Oi de lour bouchi ou vn Non solamen,
Sen iamei papeirie, eret vn eitrumen.
V ne parlauon ren de renouo o d'vsura,
Mei seguian simplamen la norma de natura :
Si fazian l'vn à l'autro, à chaque ora, pleizi,
Sen autro paymen, sinon de courteisi.
V nurian lourz enfan v ven et à la pleiui;
Et come vn passerat eicapa de la geiui,

Sans connaître tromperie ni faire flatterie.
Toujours le grand chemin on leur voyait tenir,
Sans jamais s'en écarter. Sans haie ni muraille
Étaient leurs propriétés; et sans ombre de serrure,
Garantis des voleurs, (ils) fermaient leurs maisons
D'un simple tourniquet * : ils se faisaient raison
Et justice eux-mêmes; et sans ces attaches (signatures)
Des greffiers rapaces faisaient tous leurs contrats.
Car un Oui de leur bouche ou un Non seulement,
Sans jamais scribes, était un instrument (une pièce).
Ils ne parlaient point d'intérêts ou d'usure,
Mais (ils) suivaient simplement la règle de nature :
Se faisaient l'un à l'autre, à chaque heure, plaisir,
Sans autre payement que de courtoisie.
Ils élevaient leurs enfants au vent et à la pluie;
Et comme un passereau échappé de la cage,

Lou vou laissauon courre, et à lour volonta,
Sen poin de magite, tout lo iour folata;
Tan que vo lo veya, deu la teta à la planta
Creisse de iour en iour, come vna bela planta
Que dedin son iardin vn genti meinagié
Laisse liberaumen *, à son eiso, frogié.
Iamei, ioque à vint an, braye v ne portauon,
Aussi iusqu'v genou lour c... lle lou trenauon,
Gran, plene de sustanci : Vl eron si gaillar,
Que le plote duz our ne le den du senglar
Ne lour fasien eijar; n'ét si mala tempeta
Que lour fisse chignié ou abaissié la teta.
V viuian grossamen; et, sen tan de mestion,
Ne se pleignion iamei de pou de digestion :
Iamei n'eron maria qu'v n'eussion la poissanei
De porta lo tracat de l'amoirousa danci.

(Vous) les laissaient courir, et à leur volonté,
Sans ombre de magister, tout le jour folâtrer;
Tant (et si bien) que vous les voyiez de la tête à la plante (des pieds)
Croître de jour en jour, comme une belle plante
Que dedans son jardin un gentil ménager
Laisse largement, à son aise, végéter.
Jamais, jusqu'à vingt ans, culottes ils ne portaient,
Aussi jusqu'aux genoux leurs c...lles leur traînaient,
Grandes, pleines de substance * : ils étaient si gaillards,
Que les pattes des ours ni les dents des sangliers
Ne leur causaient souci; (il) n'est si mauvais temps
Qui leur fît (eût fait) pencher ou baisser la tête.
Ils vivaient grossièrement; et sans tant de mixtions (sauces),
Ne se plaignaient jamais de peu de digestion.
Jamais (ils) n'étaient mariés qu'ils n'eussent la puissance
De (sup) porter le tracas de l'amoureuse danse.

Et m'a conta ma gran autrefei, que souen
Son mari l'a furga si couragiousamen
Qu'v lo lhi faziet coire ; et, ne pouuan l'attendre,
Ere lo mei du ten contrainta de se rendre.
Tou lo biau lon de l'an, à chacun on veyet
Cherchié rejouissanci autant come v pouiet.
Tout ere plen de ieu, de dance, de barboire *,
De morisque, de gen que ioyauon histoire ;
Et en chaque canton que vou fussia planta,
Eussia veu batelou sutimen * trageta,
Fare l'abro fourchu, joié de passa-passa,
Ou lou groin farinou, grimassié vna farsa
Si pleisan, que le gen, sen iamei en bougié,
En perdian, bien souuen, lo bere et lo migié.
La not, per le charreire, v fasian de cambade,
Disian milli chanson ; et, à bellez arbade,

Et m'a conté ma grand (mère) autrefois, que souvent
Son mari l'a fourgonnée si courageusement
Qu'elle le lui faisait cuire ; et (que) ne pouvant l'atteindre,
(Elle) était la plupart du temps contrainte de se rendre.
Tout le beau long de l'an, (à) chacun on voyait
Chercher réjouissance autant qu'il pouvait.
Tout était plein de jeux, de danses, de masques,
De mauresques, de gens qui jouaient (des) histoires ;
Et en chaque canton que voùs fussiez arrêté,
(Vous) eussiez vu bateleurs adroitement sauter,
Faire l'arbre fourchu, jouer des tours de passe-passe,
Ou, le visage enfariné, grimacer une farce
Si plaisante que les gens, sans jamais en bouger,
En perdaient, bien souvent, le boire et le manger.
La nuit, par les rues, ils faisaient des gambades,
Disaient mille chansons ; et, avec belles aubades *,

Alauon eibatan la Dama per Amour,
Qui d'vn ri lour auiet eicharbucla lo cour,
Sen que pare ne mare s'en misse en la teta
Du ma de ialousi la maudita supeta.
Peu, quan en leu propicio v la pouuian teni,
La sauian contenta; et si ben chateni
La lenga, gata-tout, que meme lour chamisi*
Ne sauiet de lour fat solamen vna brisi.
Plena de tan de ben voz eret lour meison,
Qu'v ne sauian qu'en fare; et la mala seison,
Ou la pesta mutriri, et la guerra eifrayousa
Ne lour fasian auei la faci larimousa.
Iamei grifié, surgian, ne gen d'arma affama,
Ne gripaue lo ben qu'vl auian eitrama;
Et iamei medecin, barbié, n'abutiqueiro
Ne lour fasian potus*, emplatro, ne cristeiro :

Allaient réjouissant la Dame d'Amour *,
Qui d'un (fou) rire leur avait embrâsé le cœur,
Sans que père ni mère s'en mît en la tête
Du mal de jalousie le maudit soupçon.
Puis, quand en lieu propice ils la pouvaient tenir,
(Ils) la savaient contenter ; et si bien brider
La langue, gâte-tout, que même leur chemise
Ne savait de leur fait seulement un brin.
Pleine de tant de bien (vous) était leur maison,
Qu'ils ne savaient qu'en faire ; et la mauvaise saison,
Ou la peste meurtrière, et la guerre effrayante
Ne leur faisaient avoir le visage larmoyant.
Jamais greffier, sergent, ni gendarme affamé,
Ne grippait le bien qu'ils avaient amassé ;
Et jamais médecins, barbiers, ni apothicaires
Ne leur faisaient potion, emplâtre, ni clystère :

Vl eron touiour san, leur via ere tre longi
Et ne mourian iamei que de fina veillongi.
Ore, tout v rebour, v mondo ne verri
Que barata l'un l'autro, et fare trompari;
Et l'aume no se pot asseura d'amitanci,
Parenta, compeirajo, ou bona veisinanci:
Tout lo fat tremola; de tout ét supeitou,
Et at de sa chamisi et de son ombra pou.
Lo pare du motet, et lo motet du pare
Ne s'asseure sen fianci; et lou frare v frare
Fan touiour l'eicharguet*, come vn chet accapa
Deuan quauque pertu per vn rat attrapa.
Veiqui don son venieu le pache cantelouse
Don lo mondo se sier, et lez ensauourouse
Parole qu'vn y met; et vncore on ne pot
D'vn bon charauillon chateni lo tricot.

Ils étaient toujours sains, leur vie était très-longue
Et (ils) ne mouraient jamais que d'extrême vieillesse.
Maintenant, tout au rebours, au monde (vous) ne verrez
Que duper l'un l'autre et faire tromperie;
Et l'homme ne se peut assurer d'amitié,
Parenté, camaraderie, ou bon voisinage :
Tout le fait trembler; de tout il est soupçonneux,
Et (il) a de sa chemise et de son ombre peur.
Le père du garçon, et le garçon du père
Ne s'assure sans garantie; et les frères aux frères
Font toujours les aguets, comme un chat accroupi
Devant quelque trou pour un rat attraper.
Voilà d'où sont venus les contrats cauteleux
Dont le monde se sert, et les (en) savoureuses
Paroles qu'on y met; et encore on ne peut
D'une bonne chicane écarter le tricot *.

Aussi l'aume, per po qu'vl ayeise de terra,
Ne se pol garanda de procez et de guerra;
Et lou coquin, que n'an que lo cu et le * den,
Son lou pru abrina à se lancié deden.
Vo n'aue si bon chin, ne si forta murailli,
Porta si ben sarrei, ne si bona sarailli
Qui poisse-t-empachié lou larron cautelou
De s'eiquilli * chié vou, affama come vn lou.
On ne se preite vn car * sen vsura et sen fianci;
Et se Notron-Seignou, per sa bona amitanci,
No tramet de meina, nou lou fozon nuri
Si fleiron et mignar, qu'ét vna moquari :
Nou lou tenon, toujour sarra din vna boita,
Toujour enpelissia * et auon tala coita
De lou veire nuri, que, sen poin de reison,
Nou lou creuon de vianda insi que de cayon.

Aussi l'homme, pour peu qu'il ait de terre,
Ne se peut garantir de procès et de guerre;
Et les coquins, qui n'ont que le cul et les dents,
Sont les plus prompts à se lancer dedans.
Vous n'avez si bon chien ni si forte muraille,
Porte si bien fermée, ni si bonne serrure
Qui puisse empêcher les larrons cauteleux
De planter piquet chez vous, affamés comme un loup.
On ne se prête un quart (de sou) sans intérêts et sans caution;
Et si Notre-Seigneur, par sa bonne amitié,
Nous transmet des enfants, nous les faisons élever
Si gâtés et (si) mignards, que c'est une moquerie :
Nous les tenons toujours (en) fermés dans une boîte,
Toujours encapuchonnés; et (nous) avons si grande hâte
De les voir (bien) nourris, que, sans ombre de raison,
Nous les crevons de viande ainsi que des pourceaux.

Aussi son ti mausan, et de pora deifeta,
Petit crapau que n'an que de cu et de teta,
Sen poi, sen vaillentisi; et qui, druman toujour
V foyé, pereisou demoron tou lo jour
A se grata le coisse et à bere à gran forci,
Si ben qu'v son toujour oillio come vna bossi *,
Aussito qu'v son gran, vl on si mauuei cour,
Qu'v leisson lo veillun du pare sen secour,
Sen eida ne confor, et sen iamei li tendre
Ben, per se soulagié ou se pouuei defendre.
S'v prenon d'amitanei vn co la volonta,
V vo son à la coa sen cessa a fringota,
Brignola, perfuma de musquet et de rose,
Mistodin, marjolet; et si dion prou de chose;
Mei quan vin à se joindre, v n'en on pa de bon
Din lo choso languei per fare vn cacabon.

Aussi sont-ils malsains et de pauvre défaite,
Petits crapauds qui n'ont que cul et tête,
Sans puissance, sans vaillance; et qui dormant sans cesse
Au foyer, paresseux demeurent tout le jour
A se gratter les cuisses et à boire à (grand) force,
Si bien qu'ils sont toujours emplis comme un tonneau.
Aussitôt qu'ils sont grands, ils ont si mauvais cœur,
Qu'ils laissent la vieillesse du père sans secours,
Sans aide ni confort, et sans jamais lui tendre
Bien, pour se soulager ou se pouvoir défendre.
S'ils prennent d'aimer une fois la volonté,
Ils vous sont à la *cauda* sans cesse à fringuer *,
Frisés, parfumés de musc et de roses,
Muscadins, marjolets; néanmoins ils disent assez de choses;
Mais quand (on) vient à se joindre, ils n'en ont pas de bon
Dans le chose languissant pour faire un pâté (d'encre).

Si ben que la chalou de la fena maleısı
S'en apeise aussi po come d'vna forneisi
Lo brasié farean se pourrit amorta
Si vna clachi d'eiga on y auiet gita.
Et lo piz ét qu'v n'an pleya lour marchandisi,
Ne la pora dolen abeissia sa chamisi,
Qu'v lo van iappolié, s'v deuian se dona
V gran dieblo pelou, tan son ditermena.
V se marion souen sen cogneutre lour force;
Talamen que i'ai veu, l'endeman * de lour noce,
Le pore fene s'être à lurtici grusei,
Enragié de se veire en natura abusei.
Vo n'oyé qu'aragnié, qu'outragié, que deibattre;
Vo ne veyé persona à cet ora s'eibattre;
Tou passa ten son mor; et le gen, doleirou,
S'en von la teta bassa, insi que louberou,

Si bien que la chaleur de la femme difficile
S'en apaise aussi peu que d'une fournaise
Le brasier flambant se pourrait amortir
Si une tasse d'eau on y avait jeté.
Et le pis est qu'il n'ont (pas plutôt) plié leur marchandise,
Ni la pauvre patiente (n'a) baissé sa *camisia*
Qu'ils le vont clabauder, (comme) s'ils devaient se donner
Au grand diable velu, tant (ils) sont déterminés.
Ils se marient souvent sans connaître leurs forces;
Tellement que j'ai vu, (le) lendemain de leurs noces,
Les pauvres femmes s'être à * Thémis adressées,
Enragées de se voir en nature abusées.
Vous n'entendez que quereller, qu'outrager, que débattre;
Vous ne voyez personne à cette heure s'ébattre;
Tous passe-temps sont morts; et les gens, chagrins,
S'en vont la tête basse, ainsi que loups-garous,

Marmotan deiper ello * et rauasson sen cessa
Come v pourran baillié ou fure vna trauersa*,
Et n'ere lo fenun *, que s'ét vpiniatra
A manteni pleisi, v fusse-t-enpautra,
Lon ten-z-a, din la terra ; et n'en fusse memoiri
Sinon come d'iquen que l'on sat per istoiri.
Tout ben lou vat fuyan, quinta pena et tormen
Qu'v preneison du cor et de l'entendimen ;
Et la terra einoya de si fachousa chargi *,
Ore lour-z-ét eicharsa autan qu'eilli ere largi
A le seison passei. Vou veyé fare fret
V ten de la chalou; lo cié lour ét eitret *
De pleiui en sa seison, et peusse lour en verse
Quant v ne deurit pa; et le chose renuerse
Tou sen deuan derrié; lo ben qu'vl at gita
Su terra, incontinen ét v dieblo enporta;

Marmottant à part eux, et (ils) rêvassent sans cesse
Comment ils pourront donner ou fuir une traverse,
Et n'était la femme, qui s'est opiniâtrée
A maintenir (le) plaisir, il serait enfoui
Il y a longtemps, dans la terre ; et (il) n'en serait mémoire
Que comme de ce que l'on sait par (l')histoire.
Tout bien les va fuyant, quelque peine et tourment
Qu'ils prennent du corps et de l'entendement;
Et la terre ennuyée de si fâcheuse charge,
Maintenant leur est avare autant qu'elle était large
Aux saisons passées. Vous voyez faire froid
Au temps de la chaleur ; le ciel leur est chiche
De pluie en sa saison, et puis leur en verse
Quand il ne devrait pas ; et les choses (il) renverse
Tout sens devant derrière ; le bien qu'il a jeté
Sur terre, incontinent est au diable emporté ;

Nieuola, pleiui rota *, tempeta, gialandro,
Ore ver et chamille, et touz autro eiclandro,
Come brigan de boi lour rauisson duz eu
Lo ben tan regrena, aussito qu'v l'an veu.
Tan qu'v son assailli, sen cessa, de famina,
De pesta langourousa et de guera mutina,
De touta poreta, maleur, et cheitiuié;
Et cudan en sailli, y tornon recheiuié,
De sorta que la Mor, à chacun efrayousa;
Lour vin deuan lo ten, et lour ét amitousa.
Quant à mi, ij ne sai ce que vouz en diri;
Mais ij dio qu'iquen vin de l'Oguinotari,
De l'Oguinotari, qui come la trauersa
Nassa tout à vn co, butet à la renuersa
Meison, abro, gerbié, et tout ce qu'amassa
Auiet vn labourou, per son yuer passa.

Brouillard, pluie par averse, tempête, gelée,
A présent vers et chenilles, et tous autres sinistres,
Comme brigands des bois, leur ravissent des yeux
Le bien tant désiré, aussitôt qu'ils l'ont vu.
Tant (et si bien) qu'ils sont assaillis, sans cesse, de famine,
De peste langoureuse, et de guerre sourde,
De toute pauvreté, infortune et misère;
Et cuidant en sortir, y (re)viennent de rechef;
De sorte que la Mort, pour chacun effrayante,
Leur vient avant le temps, et leur est amicale.
Quant à moi, je ne sais ce que vous en direz;
Mais je dis que cela vient de la Huguenoterie,
De la Huguenoterie, qui, comme la bourrasque,
Née tout d'un coup, jeta à la renverse
Maison, arbre, meule de gerbes, et tout ce qu'amassé
Avait un laboureur, pour son hiver passer;

A, sen dessu dessot, tout enuersa; de sorta
Que, de vrai, on dirit que la natura ét morta,
Tan eilli a l'eiperit et lo cor eimurti
Du mondo qui, lasset*, s'y ét assujeti.
Cor deuan que su terra eilli prisse naissanci,
On n'auié poin de ma, et de ben abondanci;
Mei en deipeu que l'aume v cour l'a retenu *,
Lo ben s'ét auali, et lo ma ét venu.
Crauin *, lo gran dotou de ceta puta scienci,
Inci qu'vn presiden, a gita sa sentenci
Contre tou lou pleisi, louqualo eipeilli
Son einci que lo mondo, et qui an abelli
A celou qui premié su la terra naissiron,
Qui deipeu, à lour guisa, à lour gen en leissiron
Come vn bel eritagio ; et einsi sen cessa,
V son de pare à fi iuqu'à no trapassa,

(Elle) a, sens dessus dessous, tout renversé ; de sorte
Que, en vérité, on dirait que la nature est morte,
Tant elle (la Huguenoterie) a l'esprit et le corps amorti
Du monde qui, hélas ! s'y est assujetti.
Car avant que sur terre elle prît naissance,
On n'avait point de mal, et (on avait) de bien abondance ;
Mais depuis que l'homme au cœur l'a (re)tenue,
Le bien s'en est allé, et le mal est venu.
Calvin, le grand docteur de cette vilaine science,
Ainsi qu'un président, a lancé sa sentence
Contre tous les plaisirs, lesquels, éclos
Sont ainsi (en même temps) que le monde, et qui ont plu
A ceux qui (les) premiers sur la terre naquirent,
Qui depuis, à leur guise, à leurs gens en laissèrent
Comme un bel héritage ; et ainsi sans cesser,
Ils sont (ont été) de père à fils jusqu'à nous transmis,

Cundissan notra via, que, de laboriousa
Qu'eilli ét de sa natura, v rendon amitousa.
Or noz ayan baillia ceta Reformation,
L'eiperit n'ayan pru l'honeta ocupation,
Qu'vl auiet à cherchié lou pleisi de natura,
S'ét aussitô lancia, à la mala ventura,
Din lo gour * de maufat: cor v ne pot choma
Sen fare quoque chosa ou de ben ou de ma.
Et d'iqui son gerna tou lou biau vasselagio
Don l'aume fat à si et à natura otragio;
Et d'iqui vin auoi * que Dié, per l'en puni,
Li vou manda lo ma, et lo ben reteni.
Or ceteu poitron * dit que no ne deuon siégre
Le grande compagnié, plaisante et alliégre;
Mei que deuon pru to notron ten empleyé
A lire souz ecrit, qu'à rire ou fouleyé.

Assaisonnant notre vie, que, de laborieuse
Qu'elle est de sa nature, ils rendent aimable.
Or, quand (Calvin) nous eut donné cette Réformation,
L'esprit n'ayant plus cette honnête occupation
Qu'il avait à chercher les plaisirs de (la) nature,
S'est aussitôt lancé, à la mauvaise aventure,
Dans le gord * de méfait: car il ne peut chômer
Sans faire quelque chose ou de bien ou de mal.
Et de là sont éclos tous les beaux vasselages
Dont l'homme fait à lui et à (la) nature outrage;
Et de là vient aussi que Dieu, pour l'en punir,
(Vous) lui envoie le mal, et le bien retient.
Or, cette *vetula* dit que nous ne devons (pas) suivre
Les grandes compagnies, plaisantes et joyeuses;
Mais que (nous) devons plutôt notre temps employer
A lire ses écrits, qu'à rire ou folâtrer.

V dit qu'e ne fau pa que le gen se pareison
De biau abillimen; v ne vou qu'v danceison
En noce ni en feta; v dit que lou violon
Son menitro du Diéblo; v vou que tou du lon
Du iour on demoureise à fare sa besogni,
Sen ieu ne passaten! Si vo fete la trogni
A votroz enemi, ou ben que vo risi
A celeu que tojour voz a fat courteisi,
V dit qu'i ét gran pecha; et que tojour d'vn étre,
Autan v mauvoillien qu'à l'ami, on det étre;
Que d'intra din l'Eigleisi, ou s'on l'a regarda,
Et autant que d'ala v borde paillarda;
Et que d'oire vna messa ét chosa tro mauueisi,
Et qu'eilli ét à le gen verimousa et puneisi;
Qu'on ne se det troua en poin de gran banquet,
Se para de guerlan, ou porta de boquet,

Il dit qu'il ne faut pas que les gens se parent
De beaux habillements; il ne veut (pas) qu'ils dansent
En noces ni en fête; il dit que les violons
Sont ministres du Diable; il veut que tout du long
Du jour on demeure à faire sa besogne,
Sans jeu ni passe-temps! si vous faites la mine
A vos ennemis, ou bien que vous (sou) riiez
A celui qui toujours vous a fait courtoisie,
Il dit que c'est (un) grand péché; et que toujours d'un (même) [errement,
Autant au malveillant qu'à l'ami, on doit être;
Que d'entrer dans l'Église, ou si on l'a regardée,
(C') est autant que d'aller au lupanar paillarder;
Et que d'ouïr une messe, (c')est une chose trop mauvaise,
Et qu'elle est pour les gens vermine et punaise;
Qu'on ne se doit trouver en pas un grand banquet,
Se parer de guirlandes, ou porter des bouquets;

Dire mot ne sorneta, agencié son visagio,
Et, qui ét ce que mei a gata lo potagio,
Ij ne pourrin iamei v dire sen ploura,
Que la fena ne del se fare laboura.
Iqui li se plantit. Adonque ele aguiron
Lo cour si apida qu'entre toute se priron
A gonfa, a gula, et à fare tau jei
Que le mire que son de chalou enragei.
A la fin Pissi-sen, qui parle come vn liuro,
Sarran le den d'encrou *, dissit : vl eret yuro,
Oy ma fei qu'v l'éret, ou sen entendimen,
Quan v nou defendit ceu bel eibatimen :
Cor v sarit pru to en natura possiblo
De teni la sizampa ou l'eiga din vn quiblo,
Que de pouei iamei lo mondo chateni
De tata de si granda et bona chatoni.

Dire (bon) mot ni sornette, ajuster son visage,
Et, (chose) qui est ce qui (le) plus a gâté le potage,
Je ne pourrais jamais le dire sans pleurer,
Que la femme ne doit (pas) se faire *arare*.
Là elle s'arrêta. Alors elles eurent
Le cœur si ému de pitié qu'entre toutes (elles) se prirent
A se démancher, à gueuler, et à faire tels gestes
Que (font) les chattes qui sont de chaleur enragées.
A la fin Pisse-Sain, qui parle comme un livre,
Serrant les dents avec craquement, dit : Il était ivre ;
Oui, ma foi, qu'il l'était, ou sans entendement,
Quand il nous défendit ce bel ébat ;
Car il serait plutôt en (la) nature possible
De tenir le vent coulis ou l'eau dans un crible,
Que de pouvoir jamais le monde empêcher
De tâter de si grande et (si) bonne chaterie.

La natura, de si, tojour requier iointura*,
Et ne pot endura que set point d'vuertura
Voida et sen eitopon : la chambra onte nou son
Ore à batifela, ét plena de façon,
De meinagio, de gen, d'er de quauque vessina
Qu'en eitranglan vn pet on laiche en iassina.
Qu'e n'y a ren de voidou; et ne pourrit-on pa
Y troua pertusola à clorre et eitopa.
De ceta norma vin que la fena, poreta!
Ne chomarié iamei sen mena la sangueta,
Et se fare fressi lo beneiro pertu
Que natura li a mei vpré de la boitu *.
Assi vet on souuen qu'encor à mala pena,
On li pot assoula la chalou de la vena
Du cu, qui farean tout einsi qu'vn tison,
Iusqu'v bout duz arteu l'y baille migison.

La nature, de soi, toujours requiert jointure,
Et ne peut endurer qu'il soit ombre d'ouverture
Vide et sans bouchon; la chambre où nous sommes
Maintenant à batifoler, est pleine d'ornements,
D'enfants, de gens, d'air de quelque vesse
Qu'en étranglant un *peditum* on lâche en gésine,
(De sorte) qu'il n'y a rien de vide (ici); et (aussi) ne pourrait-on pas
Y trouver (un) petit pertuis à clore et boucher.
De cette règle vient que la femme, pauvrette!
Ne chômerait jamais sans mener la *mentulam*
Et se faire *obturare* le bienheureux pertuis
Que nature lui a mis auprès de la *pelvim*.
Aussi voit-on souvent qu'encore à grand peine,
On lui (à la femme) peut assouvir la chaleur de la veine
Du *podicis*, qui flambant (tout) ainsi qu'un tison,
Jusqu'au bout des orteils lui donne démangeaison.

Et peusse lo pleizi de cela douci enserra
Surepasse tout ben qu'on a dessu la terra,
Oi, lo bere et le migié et touz autrou vncour
Don natura nous blusse * et gatille lo cour.
On vet comunamen que le pru fiere betié
S'en van aprieuizan et deuenon dometié ;
Et que iamei dangié ne pot l'aume troubla
Mean qu'v se posseize à sa coinda acoubla,
Vncour en ai ij veu qui ayan iouissanci
De cela qui lo cour lour eipoin d'amitanci,
Cour * failli, langoirou, auanclo et charmuzi,
Per ne se pouei pa soula de tau pleizi ;
Et d'autrou virallié, einsi qu'vna naueta,
Per se pouuei ota lo jar de la brayeta ;
La jar qui affichou, lour pique pru auan
Lo cour et l'eiperit, que ne fat lo tauan,

Et puis le plaisir de cette douce étreinte
Surpasse tout bien qu'on a dessus la terre,
Oui, (même) le boire et le manger et tous autres encore,
Dont la nature nous favorise et chatouille le cœur.
On voit communément que les plus farouches bêtes
S'en vont (s')apprivoisant et deviennent domestiques ;
Et que jamais danger ne peut l'homme troubler
Moyennant qu'il se puisse à sa belle accoupler.
Encore en ai-je vu qui avaient jouissance
De ce qui leur cœur stimule d'amour,
Tomber en pamoison, languissants, énervés et exténués
Pour ne se pouvoir pas rassasier de tels plaisirs ;
Et d'autres tournailler ainsi qu'une navette
Pour se pouvoir ôter l'aiguillon de la brayette ;
L'aiguillon qui acharné, leur pique plus avant
Le cœur et l'esprit, que ne fait le taon,

Adon que bourdonan, et d'vn ala ligieiri,
V sort enuerima defour de sa tauneiri,
Encro, * vou bataille et lo groin et lo na
Du garçon qu'à son dan l'ét venu ateina;
Qui trepet deitressi, et brut come l'Yzera,
Et fat pru pitou jai que la mala fouzera.
Lo mondo en ét si chet *, qu'e ne tin qu'à pouuei,
Qu'on ne s'y attaleise à chaque ora cen vei.
Me natura, que vou garanda son ouuragio,
Nouz en fat leitachet solamen quoque viagio;
Autramen, on verrit lo mondo * enfoulati,
Et étre, en po de ten, de la Mor trangluti.
La fena, memamen, que la natura a feta,
Toute le vei qu'on vou, à la besougni preta,
Vrai Dié, quan li se sin dessu l'aume poyé,
Et, en metre passa, su vn bra s'appoyé,

Alors que bourdonnant, et d'une aile légère,
Il sort envenimé dehors de sa tanière,
Frémissant, veut attaquer et la bouche et le nez
Du garçon qui, à son dam, l'est venu joindre;
Qui trépigne, déchire et bruît comme l'Isère,
Et fait plus pitoyables gestes que la mauvaise foudre.
Le monde en est si friand, qu'il ne tient qu'à vigueur (absente),
Qu'on ne s'y attelle à chaque heure cent fois.
Mais nature, qui veut sauvegarder son ouvrage,
Nous en fait obligation seulement quelquefois.
Autrement, on verrait le monde encombré,
Et (être), en peu de temps, par la mort englouti.
La femme, surtout, que la nature a faite,
Toutes les fois qu'on veut, à la besogne prête,
Vrai Dieu, quand elle se sent sur (elle) l'homme peser,
Et, en maître passé, sur un bras s'appuyer,

Et auei l'autra man li souleua la coissi;
Peu quan, tout eicuman d'vna amoirousa angoissi,
D'vn choso reposei, gro come vn murusson,
La furgue fort et fert en diuersi façon;
Et remenan lo cu, eiplet come cigala,
Li dance su lo cor la bela martingala.
Et quan lei, qu'ét dessout, repon de* galico,
Et couragiousamen li fa milli brico,
En morteiran du cu, einsi qu'vna seruenta
Qui breye en vn mortié ou sa ou saucimenta;
Quan plena de furou on la vet * trafassié,
Et de iambe, de bra lo cor l'intrelacié;
Sintan lo berlingau qui de genti bizola
V fin pertu du cu li fat la finigola;
Peusse quan à la fin l'vn et l'autro eipami,
Ne se buge non pru que s'vl ere endurmi :

Et avec l'autre main lui soulever la *coxam*;
Puis quand, tout écumant d'une érotique angoisse,
D'un chose reposé, gros comme une andouille,
Il la fourgonne fort et *ferit* de diverses façons;
Et remuant le *podicem*, tout-à-fait comme une cigale,
Il lui danse sur le corps la belle martingale;
Et quand elle qui est dessous répond en un clin d'œil,
Et courageusement lui fait mille *suavia in ore*
En pilant du *podice*, ainsi qu'une servante
Qui broye en un mortier ou sel ou épices;
Quand pleine de fureur on la voit changer de visage,
Et des jambes, des bras le corps lui entrelacer;
Sentant le berlingot, qui de gentille bisette (pointe)
Au fin pertuis du *podicis* lui fait la bonne bouche;
Puis quand à la fin l'un et l'autre pâmé
Ne se bouge pas plus que s'il était endormi :

Ie ne crei pa que set chosa pru amitouza
En touta la natura, et que la beneirouza
Arma du trepassa ayeise en paradi,
Per preuon qu'eilli y set, tau meon de burdi.
Et peu mosse Grauin, pru poissen que natura,
Nouz outarat si granda et douci conortura ?
Ou sarat lo poitron, que iamei lo caquit ?
Celeu qui lo premié de son dit se moquit,
Fut sa fena, qui tan fit sangueta * son ochi
Qu'vl en aguit lo fron aussi rion qu'vna fourchi.
Celei sarit ben nassa vn iour malencontrou,
Qui creirit le reison de celeu maleirou.
Ij ne sarei gin, don, cela malencontrousa,
Dissit dana Gro-Bec. Peu que ij fu eipousa
Auer ceu Dandinel qui ne pot eirubi *,
Ij me sui fat cen vei et cet autre furbi

Je ne crois pas qu'il soit chose plus aimable
En toute la nature, et que la bienheureuse
Ame des trépassés ait en paradis,
Pour preuve qu'elle y soit, tel moyen de bondir (de joie).
Et puis messer Calvin, plus puissant que nature,
Nous ôtera si grande et (si) douce consolation ?
Où sera la *vetula* qui jamais le *cacavit* ?
Celui qui le premier de son dire se moqua,
Fut sa femme, qui tant fit *pungere* de la lancette son entaille,
Qu'il en eut le front aussi aigu * qu'une fourche.
Celle-là serait bien née un jour malencontreux,
Qui croirait les raisons de ce malheureux.
Je ne serai point, donc, cette infortunée,
Dit dame Gros-Bec : (De)puis que je fus mariée
Avec ce Dandinel qui ne peut fonctionner,
Je me suis fait cent fois et cent autres fourbir

Mon pouro * banatru : ij vo diou, de maneiri
Que lo trein s'en oyet iuque en la charreiri;
Et peu ne me seu pa d'vn solet contenta,
Mei me sui fat souent la chauilli planta
A quatre, cin et sié, per * vei si en la batailli
V son tout * aussi reido et de pareilli tailli.
Toujour migié d'vn pan et toujour d'vna cher,
Me fache à la fin: si ben, que celeu per
Son ten, qui va pensan que la fena poisseize
Si ben se chateni, qu'à vn li se teneise.
Ne vet on pa lo ten changié et deueni
Ore biau, ore laido, et iamei ne teni
Vna mena tempora ; et lo groin de la Luna,
La coursa du Solei la marina * Fortuna
Et tout ce que natura at v mondo pata,
Changié de cop en cop, et iamei n'arreta?

Mon pauvre corbillon : je vous le déclare, de (telle) façon *
Que le bruit s'en entendait jusque dans la rue;
Et puis (je) ne me suis pas d'un seul contentée,
Mais (je) me suis fait souvent la cheville planter
Par quatre, cinq et six, pour voir si en la bataille,
Ils sont tous aussi raides et de pareille taille.
Toujours manger d'un pain et toujours d'une viande,
Me fâche à la fin : si bien, que celui(-là) perd
Son temps, qui va pensant que la femme puisse
Si bien être continente, qu'à un (seul) elle s'(en) tienne.
Ne voit-on pas le temps changer et devenir
Tantôt beau, tantôt laid, et jamais ne garder
Une même température ; et la face de la Lune,
La course du Soleil, la maligne Fortune
Et tout ce que nature a au monde créé,
Changer coup sur coup et jamais ne (s')arrêter?

La Terra, dessu tou, nouz en montre la scienci;
Cor si vo li changié de plan et de semenci,
Eilli portarat tan et tan, que lou granié,
Lou celié et le caue en saron tou garnié.
Autramen, eilli ét turgi et touta langoirousa,
Ne porte que chardon et ronzi aragnouza.
Brié, nou n'auon v mondo vn ressoulacimen
Meillou, qu'en toute choze vsa de changimen.
Et peu, ceu qui iamei ne me baillit secoussa,
Qu'a lo choso flapi einsi qu'vna simoussa,
Et aussi rebuti qu'vn murusson grillia,
Pensa, pensarit e que, per m'auei baillia
De biauz arbillimen, per me fare gran chiera,
Per m'auei achita meinta baga ben chiera,
Et me veni pregié * de no sai quint honou,
Contenta ce qua mei notra natura vou?

La terre, (par) dessus tout, nous en montre la science;
Car si vous la changez de plants et de semence,
Elle portera tant et tant, que les greniers,
Les celliers et les caves en seront tout garnis.
Autrement, elle est stérile et toute langoureuse,
Ne porte que chardon et ronce hargneuse.
Bref, nous n'avons au monde une consolation
Meilleure, qu'en toutes choses user de changement.
Et puis, celui qui jamais ne me donna secousse,
Qui a le chose flétri ainsi qu'une lisière de toile
Et aussi crispé qu'une andouille grillée,
Jugez, penserait-il que, pour m'avoir donné
De beaux habillements, pour me faire grand chère,
Pour m'avoir acheté mainte bague bien chère,
Et me venir enrichir de (je) ne sais quels honneurs,
(Il) contente ce que (le) plus notre nature veut?

Non : vncor que Crauin, auei la benda fola
Du menitro eichari, en prisse la parola,
V ne pourrit iamei, per gran parlou qu'v set,
Me garda d'eicursié quoque fei mon corset,
Non, par la mare Dié, vncor que i'en seipissou
Muri, et lo cotel en ma gorgi ij vissou.
Ma mare m'a cen vei et cen autre conta,
Que Iana Ricandela et Thoni Maupata
Disian qu'ayan ben po de que s'empli la panci,
V fare quoque co, lou seruiet de pidanci.
Quant à mi, ij vou diou, qu'iquen ne me sier pa
Solamen de pidanci et d'vn trebon repa,
Mei me fat eissubla la caua et l'armeiro,
Auei tout autro ben, tan set e necesseiro :
Et quan ij seu en trin, ij seu ben si rauia,
Qu'vn ne pot eitima si ij seu pru en via.

Non : encore que Calvin, avec la bande folle
Des ministres sordides, en prît la parole,
Il ne pourrait jamais, pour grand parleur qu'il soit,
M'empêcher de délacer quelquefois mon corset,
Non, par la mère (de) Dieu, lors même que j'en saurais
Mourir, et (que) le couteau en ma gorge je verrais.
Ma mère m'a cent fois et cent autres conté
Que Jeanne Ricandelle et Toinette Mal-Bâtie
Disaient qu'ayant bien peu de quoi s'emplir la panse,
De faire quelques coups, leur servait de pitance.
Quant à moi, je vous déclare que cela ne me sert pas
Seulement de pitance et d'un très-bon repas,
Mais me fait oublier la cave et le buffet,
Avec tout autre bien, tant soit-il nécessaire :
Et quand je suis en train, je suis bien si ravie,
Qu'on ne peut estimer si je suis encore en vie.

Iqui Dana Tricota, apré la reuenenci,
Comencit son perpo d'vna gran eloquenci :
Dane, ij ne dio gin, non da, ij ne dio pa
Que d'auei reidamen la fendaci eitopa,
Ne set vn gran conor, oi, et de tala sorta,
Qu'v reuicolarit vna persona morta.
Mei peu que l'on ne vet si reido veiroillet
Qu'ayan prou tracassia, ne pleyeise foillet;
Ie volo manteni, que nou n'auon pidanci,
Peu que pidauci y a, si genti que la danci,
Non, ma fei, que la danci. Et crei que ceu pendu
N'en a, iour de sa via, la maneiri entendu;
Mei fat come lo chin, qui iamei fen ne toche,
Et garde que lo bo de sa creipi n'aproche,
Li rechigni de den; et per li fare pou,
Aussi conflo qu'vn bot, li iappe, enueyou.

Alors Dame Tricota *, après la révérence,
Commença son propos d'une grande éloquence :
Dames, je ne dis aucunement, non-da, je ne dis pas
Que d'avoir raidement la falaise étoupée,
Ne soit une grande consolation, oui, et de telle sorte
Que le ravigoterait une personne morte.
Mais, puisque l'on ne voit si raide virole
Qui ayant beaucoup tracassé ne plie * feuillet;
Je veux soutenir que nous n'avons pitance,
Puisque pitance il y a, si gentille que la danse,
Non, ma foi, que la danse. Et (je) crois que ce pendu
N'en a, (aucun) jour de sa vie, la manière entendu;
Mais (il) fait comme le chien qui jamais femelle ne touche,
Et garde que le bœuf de sa croupe n'approche,
Lui rechigne des dents; et pour lui faire peur,
Aussi gonflé qu'un crapaud, lui jappe, envieux (qu'il est).

Car, s'v sauiet que c'ét, v ne sariet si beti
D'usa de tau vieutin à chosa si dometi,
Si douci et natura, et qui chasse defour
Tota mala deifieci et changrogni du cour.
Mei, gittan lai sa roba, et freide contenance,
Se vindrit, affichou, frandeyé din le dance.
La danci rejoyet cor et entendimen
Du dançou, et chacun qui vet l'eibatimen ;
Et n'ét aume confla d'vn'enconi si mala,
Qui, tout eissoulacia, ne gogeise l'eipala
V son du tabourin. Car vl at no sei que
D'enueisibla vertu, qui, sen sauei per que,
Noz enchante lo sen, eibodit lo couragio,
Et nou fat, en vn cot, tont changié de visagio.
Et si louz eitrumen eron, inci qu'v dit,
Menitrou de Satan, ou vn ca si maudit :

Car, s'il savait (ce) que c'est, il ne serait (pas) si bête
(Que) d'user de telle défense pour chose si domestique,
Si douce et (si) naturelle, et qui chasse dehors
Toute mauvaise défiance et chagrin du cœur ;
Mais jetant là sa robe, et (sa) froide contenance,
(Il) se viendrait, empressé, lancer (comme une fronde) dans les [danses.
La danse réjouit corps et entendement
Des danseurs et de quiconque veut l'ébattement ;
Et (il) n'est homme gonflé d'une tristesse si mauvaise,
Qui, tout consolé, ne dilate l'épaule
Au son du tambourin. Car il a (je) ne sais quoi
D'invisible vertu, qui, sans savoir (qu'on sache) pourquoi,
Nous enchante l'esprit, réjouit le cœur,
Et nous fait, tout d'un coup, changer de visage.
Et si les instruments (de musique) étaient, ainsi qu'il (le) dit,
Ministres de Satan, ou un cas si maudit :

Perque don, de tojour, at on mei en peintura
Auei croc et arpi l'enemi de natura,
Et lou peti Anjou, touchan joyousamen
Du violon, rebequet et tout autro eitrumen ?
Perque no preiget on que la reiouissanci
Du cié ét d'eitrumen vna bela accordanci?
V dion que lez eitele, à l'entour du Solei,
Dançon en viroillet, d'vn accor sen parei.
Et du cié traluyan la merueillousa vouta
Fat, comme vn tourdion, sa bela virivouta
V dou crisinamen du grand ceclo * emperou.
S'iquen ét vrai, ij diou que la douci furou
Qui nou fat tricota, sen iamei auei pausa,
Non broille din lo cour per vna mema causa.
Quant à mi, e m'ét ben aui que Dié me tin,
Quand vn ver compagnon en son bra me sutin,

Pourquoi donc, de tout temps, a-t-on mis en peinture
Avec croc et harpon l'ennemi de nature,
Et les petits anges, touchant joyeusement
Du violon, (du petit) rebec et (de) tout autre instrument?
Pourquoi nous prêche-t-on que la réjouissance
Du ciel est d'instruments un bel accord?
Ils * disent que les étoiles, à l'entour du soleil,
Dansent en ronde, d'un accord sans pareil.
Et du ciel resplendissant la merveilleuse voûte
Fait, comme un tourdion *, sa belle évolution
Aux deux lampadaires du grand cercle empyrée.
Si cela est vrai, je vous dis que la douce fureur
Qui nous fait tricoter (des jambes), sans jamais avoir repos,
Nous brûle dans le cœur pour une même cause.
Quant à moi, il me semble bien que Dieu me tient,
Quand un vert compagnon en ses bras me soutient,

Viroillan una vorta; ou quan, friqua et gaillarda,
Ie voi deichicotan * lou pa d'vna gaillarda,
Ou secouyan vn brando, ou quoque fulati
De danci, qu'ét vn pou de mauuei deicouti.
Hei, que ij seu contenta, quan v mei de la sala,
Mon marjolet me ioin eipala contra eipala;
Et, me sarran lou dei, me dit, à conseillon,
Quoque perpo que fat leua lo parpaillon;
Quant v me fat virié vna vorta gorreiri,
Et montra trei bon dei dessu la iarreteiri,
Et quan peusse, affara d'vn amoirou brasié,
V me vin conforta la bouchi d'vn beisié!
Beau Dié! qu'e fat bon vei vna gai fricandela
Repita, sautillié com' vna sautarela,
Auancié, recula; et toujour, de façon
Qu'vn veyeise acorda se bricole v son

Dansant une valse; ou quand, vive et gaillarde,
Je vais déchiquetant (découpant) les pas d'une * gaillarde,
Ou exécutant avec secousses un branle, ou quelque folie
De danse, qui est un peu d'un mauvais décousu.
Ah! que je suis contente, quand au milieu de la salle,
Mon marjolet me joint épaule contre épaule,
Et, me serrant les doigts, me dit, à voix basse,
Quelque propos qui fait lever le papillon.
Quand il me fait tourner une valse grivoise
Et montrer trois bons doigts (au) dessus (de) la jarretière;
Et quand ensuite enflammé d'un amoureux brasier,
Il me vient conforter la bouche d'un * baiser!
Beau Dieu! qu'il fait bon voir une gaie rieuse
Regimber, sautiller comme une sauterelle,
Avancer, reculer; et toujours, de façon
Qu'on voie accorder ses bonds au son

Duz eitrumen! Et crei que n'y a eiguilleta
Que posseise adon reteni la brayeta
De l'amoirou iaillet, qui, come vn arc tendu,
La vat beuan duz eu, tant vl ét eiperdu.
Et peusse no n'auon ocasion si bona
De fare desira et vei notra persona
A notrouz amoirou, ni meon de parla
Et de l'hora et du leu de noz entacoula,
Com' on at en dançan. Car, iqui, sen supeta,
On se pot ben ota ce qu'vn at en la teta;
Et, pare ne mari, ne mei la ialouzi
N'en pourrian pa grognié, s'v deipisson bazi.
Vigne donque Crauin, auei la crauinanci,
Deitaqua sa furou contra nou et la danci;
Vl i perdra son ten, se parole et sou pa:
Ij creirin aussito que lo mondo n'ét pa.

Des instruments! Et (je) crois qu'il n'y a aiguillette
Qui puisse alors retenir la brayette
De l'amoureux trompé, qui, tendu comme un arc,
La va buvant des yeux, tant il est éperdu.
Et puis (nous) n'avons occasion (aus)si bonne
De faire désirer et voir notre personne
A nos amoureux, ni moyen de parler
Et de l'heure et du lieu de nous enfermer,
Qu'on (en) a en dansant, car là, sans craindre,
On se peut bien ôter ce qu'on a en la tête;
Et pères ni maris, ni (non) plus la jalousie
N'en pourraient pas grogner, s'ils pestent morfondus.
Vienne donc Calvin, avec la calvinerie,
Détacher sa fureur contre nous et la danse;
Il y perdra son temps, ses paroles et ses pas.
Je croirais aussitôt que le monde n'est pas.

Ma fei, vouz ei reison, dissi Dana Gloudeta;
V n'ét pa solamen heretico en brayeta
Et en la dansari; mei four de sentimen
Vl ét encora mieu dessu l'harbillimen
De l'aume et de la fena; et einsi nou vou fare
Louberou, come leu, en tou notrouz affare.
Ie leisso l'aume à par, v soura ben chuzi
L'vpinion qui pru to li vindrat à pleizi.
Car vl at, de natura, et couragio et poissanci;
Ij veno su la fena et la vituperanci
Que ceu meichen eicot li fat, en bauardan
De cele que lon vat, curiou, regardan,
Come bele eimage, ala per le charreire,
Ben parei, ben fardei, binbolei, et gorreire.
V dit, et va perijan, en se bele eicole,
Que la fena ne det se fare de brignole,

Ma foi, vous avez raison, dit dame Claudette;
Il n'est pas seulement hérétique en brayette
Et en la danserie; mais hors de sens
Il est encore davantage dessus l'habillement
De l'homme et de la femme; et ainsi (il) nous veut faire
Loups-garous, comme lui, en toutes nos affaires.
Je laisse l'homme de côté, il saura bien choisir
L'opinion qui plutôt lui viendra à plaisir.
Car il a, de nature, et courage et puissance;
Je viens à la femme et au blâme
Que ce méchant écho lui fait, en bavardant
De celles que l'on va, curieux, regardant,
Comme de belles images, aller par les rues,
Bien parées, bien fardées, barriolées, et grivoises.
Il dit, et va prêchant, en ses belles écoles,
Que la femme ne doit (pas) se faire des frisures,

Si pinta lo visagio, entortillié lo pei,
Ala deibaterna, et montra quoque fei
Iuqu'v bou du tetet; mei que li set contenta
D'aussi po s'agencié qu'vna pora seruenta.
Non pru ne vout e pa qu'eilli aye sou colet
A gran freiza, empeza, come * ale de volet;
Ne que dessu son cor tralueise bordura,
Ne cheina, ne carcan, ne vergi, ne dorura;
Qu'eilli ne portei pa roba deichicota,
Ne la mangi * flocan, ne lo bor picota
De seya ou passament; et que sen vertu gala
Eilli ayeise lo cu plat come vna cigala,
Et que l'harbillimen li bateise entremei
De le coisse, aussi flapio et mou, come ij crei,
Qu'ere son bracamar, et qu'elli ale soleta,
Per dana qu'eilli set, einsi qu'vna ciueta.

Se peindre le visage, (s')entortiller les cheveux,
Aller déboutonnée, et montrer quelquefois
Jusqu'au bout des tétons; mais qu'elle soit contente
D'aussi peu s'ajuster qu'une pauvre servante.
Non plus ne veut-il pas qu'elle ait ses cols
A grand fraise, empesés, comme ailes de volant;
Ni que dessus son corps brille broderie,
Ni chaîne, ni collier, ni broche, ni dorure;
Qu'elle ne porte pas robe déchiquetée (tailladée),
Ni la manche avec rubans noués en flocon, ni le bord piqué
De soie ou passementerie; et que sans vertugadin
Elle aille le *podice* plat comme une cigale,
Et que l'habillement lui batte au milieu
Des cuisses, aussi flasques et molles, comme je crois,
Qu'était son bracamar; et qu'elle aille seulette,
Si dame qu'elle soit, ainsi qu'une chouette.

Mei ij volo, v rebour, mou chaueu brignola,
Oi, lo peu de mon chousou; et volo pintola
Visagio et peiturina; et en diuersa sorta
Me tresse entortillié. Vuer come vna porta
Ij volo auei lo sen, afin que l'amoirou
Lo veyan bel et blan, en intreit en furou.
Ij volo biau colet, et de freiza vna teila
Aussi reida qu'vn pa *, à forci de l'empeiza;
Et que tout traluyan set mon cor d'afiquet,
De cheine, de carcan, de bibié, de boquet;
Roba deichicota, vertugala à ma guisa,
Et la garsa apré mei, maugra la barba grisa.
E se dit ben souen que son pare boisson,
Per malotru que set, v semblera baron;
Et que, souente fei, bon dret a besoin d'aida:
Inci, si vou gencié vna fena qu'ét leida,

Mais je veux, au contraire, mes cheveux friser,
Oui, (même) le *pilum* de mon chose; et (je) veux (me) peindre
Visage et poitrine; et en diverse sorte
Mes tresses entortiller. Ouvert comme une porte
Je veux avoir le sein, afin que l'amoureux
Le voyant bel et blanc, pour cela entre en fureur.
Je veux (de) beaux cols, et de fraise une toile
Aussi raide qu'un échalas, à force d'empois;
Et que tout reluisant soit mon corps d'affiquets,
De chaînes, de colliers, de bijoux, de bouquets;
(Je veux) robe déchiquetée (avec crevés), vertugadin à ma guise,
Et la fille après moi, malgré la barbe * grise.
Il se dit bien souvent que si on pare buisson,
Pour malotru qu'il soit, il semblera baron;
Et que, souventes fois, bon droit a besoin d'aide:
Ainsi, si vous ajustez une femme qui est laide,

Vou la rendri passabla; et la bella, para,
Sara de pru en pru duz abit honora.
Lo bel agencimen nou recure de chose
Que nous defondrarion, s'elez eron deiclose.
Ne vet on pa souen bosse et cor tortu,
Vn tein d'aren soret, vn colen rabotu,
Vna tailli eicharia, vna tachi v visagio
Se cachié, si l'on sa prendre son auentagio?
Ne vet on, mente fei, lo perfun recuri
Lo fla d'vna eissela ou citoma purri?
Et lo na pru punei que n'ét vna bardana,
Louz eu eigarguilla, gitan vna fontana,
Le den pru chironei qu'vn fromagio gata,
Lou tetet pendolant, flapiou et maupata,
Pedre, din po de ten, tou celou maleificio,
Si l'on se vou eida d'vn genti artificio?

Vous la rendrez passable; et la belle, parée,
Sera de plus en plus des habits rehaussée.
Le bel ajustement nous écure des choses
Qui nous perdraient, si elles étaient ouvertes.
Ne voit-on pas souvent bosses et corps tortu,
Un teint de hareng saur, un cou raboteux,
Une taille gâtée, une tache au visage
Se cacher, si l'on sait prendre son avantage?
Ne voit-on (pas), maintes fois, le parfum purifier
L'exhalaison d'une aiselle ou (d'un) estomac pourri?
Et le nez plus punais que n'est une punaise,
Les yeux écarquillés, lançant une fontaine,
Les dents plus cariées qu'un fromage gâté,
Les tétons languissamment pendants, flasques et malbâtis,
Perdre, en peu de temps, tous ces * maléfices,
Si l'on se veut aider d'un gentil artifice?

Dison tout, solamen : sen louz * eitreissemen
Qui nous fan , benheirou , tan de soulagimen,
Que sari to de nou? Comare, notra eisina
Sarit pru deibraillia qu'vna vieilli fargina,
Pru flapi, peillourousa, et pru eipoitrassia
Que lo co iailloula d'vn dindo eimalissia.
Si ben que n'ét chalou, n'amitanci que fisse
Que dieu fei atenen l'aume s'y enrecisse;
Et si de cop à cop eilli n'ét neteya,
Chara come vn bassin et souen barbeya,
Qu'ét eilli incontinen? lasset! la toma iteissi,
Lo merlut vermenou, la seipi * refuzeissi
Ne fleiron pa si ma; et son bor tripoillou
Comme vn groin de barbet ét toujour baffouillou.
Et peu, quan notron ventre ét si conflo de groissi,
Que no ne pouon veire vbout de notra coissi,

Disons tout, seulement : sans les étrécissements
Qui nous font, bienheureux, tant de soulagements ,
Que serait-il de nous? Commères, notre batterie de cuisine
Serait plus débraillée qu'une vieille paillasse
Plus flétrie, (plus) salie, et plus époitraillée
Que le cou bigarré d'un dindon exaspéré.
Si bien qu'(il) n'est chaleur ni amitié qui fît
Que deux fois consécutives l'homme s'y (en) racinât;
Et si de coup en coup elle n'est nettoyée,
Écurée comme un bassin, et souvent savonnée et peignée,
Qu'est-elle incontinent? hélas! le fromage séché,
La merluche vermineuse, la sèche * repoussante
Ne sentent pas si mauvais; et son bord très-poilu
Comme un groin de barbet * est toujours farfouillé.
Et puis, quand notre ventre est si gonflé de graisse,
Que nous ne pouvons voir au bout de notre cuisse,

Si de diuersa ointura v n'eret aplagnia,
Come deuindri e? Mare Dié, ricagnia
Come vna vieilli gueipla ; et sa pe deicourousa
Sarit pru refleya qu'vna boursa d'eipousa.
La fena a bon besoin se fare apetissan
Autan come eilli pot; car louz aume, qui fan
Mei de ma qu'vn lou gri, n'en fan, autramen, feta;
Et per ben po de fat, se l'oton de la teta.
  Brameise, don, Crauin, tan qu'v voudra brama;
Iamei, v gran iamei, ie ne pourrin choma
En sa Reformation : i'amo miu estre braua,
En deipiet de se den, son prejou * et sa baua.
Per ma fei, sangueta, dancié, et se para,
Quoque fei fa gran ben v cour et la ferra,
So dissit Fei-Li-Ben, et la sorta en ét tala,
Qu'on y avera ibiqua vna amitousa gala.

Si de divers baumes il n'était aplani (frotté),
Comment deviendrait-il? (Par la) mère (de) Dieu, (il deviendrait [ridé
Comme une vieille gaîne ; et sa peau écœurante
Serait plus repliée (plissée) qu'une bourse * de mariée.
La femme a bon besoin (de) se faire appétissante
Autant qu'elle peut ; car les hommes, qui font
Plus de mal qu'un loup gris, n'en font (pas), autrement, fête;
Et pour bien peu de chose, se l'ôtent de la tête.
  (Que) clabaude donc Calvin, tant qu'il voudra clabauder;
Jamais, au grand jamais, je ne pourrais chômer
En sa Réformation : j'aime mieux être jolie,
En dépit de ses dents, (de) son prêche et (de) sa bave.
Par ma foi, user de la lancette, * danser et se parer,
Quelquefois fait grand bien au cœur et (à) l'entourage,
Ainsi dit Fais-Lui-Bien *, et la sorte en est telle,
Qu'on y aura çà et là (parfois) une érotique *scabiem*.

Mei marina natura a le gen a dona
Prou d'aussi gran pleisi, qui s'y vout adona.
Ij ne diou gin iquen par fare de l'eitreita,
Car ben me seu souen fa gatillié la creita;
Oi da, et si i'auin autan de biauz eicu
Come de berlingau m'an tarbuta lo cu,
Ij n'arin ben ma par; autan veni me poisse
De ben, que d'arguillete an ita din me coisse !
  Mei, ij dio, mi, qu'on pot auei prou d'autro ben,
Qui ne coute pa tan, et fat autan de hen,
Et qui nou dure mei; et fusse la * fusica
D'vna bela chanson ben ditta per musica.
Car celou mau pleizi, de vou tan aplagnia,
Ne se fan pa iamei sen étre acompagnia.
On ne pot ne s'arbillié ne para sen seruenta,
On ne pot ne dancié, ne mei planta la menta

Mais maligne Nature aux gens a donné
Beaucoup d'aussi grands plaisirs, (pour) qui s'y veut adonner.
Je ne dis pas cela pour faire de la rigide,
Car bien (vrai), (je) me suis souvent fait chatouiller la crête :
Oui-da ; et si j'avais autant de beaux écus
Que de berlingots m'ont tarabusté le *podicem*,
J'en aurais bien ma part ; autant venir me puisse-t-il
De biens, que d'aiguillettes sont allées dans mes *coxas*!
  Mais, je dis, moi, qu'on peut avoir assez d'autre bien,
Qui ne coûte pas tant, et fait autant de profit,
Et qui nous dure plus; et (par exemple) fût-(ce) le chatouille-[ment
D'une belle chanson bien dite en musique.
Car ces mauvais plaisirs, par vous si caressés,
Ne se goûtent jamais sans qu'on soit accompagné.
On ne peut s'habiller, ni (se) parer sans servante,
On ne peut ni danser ni (non) plus planter la *mentulam*

Sen l'aida et lo secour de quoque bon garson ;
Mei vou poue ben dire vna bela chanson
Sen que iamei segon vouz i set necesseiro.
Et peu, celôu pleizi iamei ne duron gueiro ;
Et ne se fan iamei sen pena et sen passion,
Et sen laissié lo cour brouillo d'alteration
Et pru anequeli * que celeu qui trauaille
Tout lo iour, per auei de pan per se marmaille.
Vou n'éte pas si to auei l'aume eitachia,
Que lo pleizi s'enuole et vouz ét deipachia :
Vou demoura peinou, fasan la contenanci
D'auei eu mei de ma que de rejouissanci.
Aussi, quan vouz avez vn po de ten dancia,
Vou ne poue soufla, vouz ete eilancia,
La chambe vou fan ma, vouz ete de tout lassa,
Et sua come vn cayon, si vouz ete vn po grassa.

Sans l'aide et le secours de quelque bon gars ;
Mais vous pouvez bien dire une belle chanson
Sans que jamais (un) second vous y soit nécessaire.
Et puis ces plaisirs ne durent guère ;
Et (ils) ne se prennent jamais sans peine et sans souffrance,
Et sans laisser le cœur brouillé d'altération
Et plus épuisé que celui qui travaille
Tout le jour, afin d'avoir du pain pour ses marmailles.
Vous n'êtes pas si tôt avec l'homme attachée,
Que le plaisir s'envole et vous est enlevé :
Vous demeurez souffreteuse, faisant la contenance
D'avoir eu plus de mal que de réjouissance.
Aussi, quand vous avez un peu de temps dansé,
Vous ne pouvez souffler, vous êtes exténuée,
Les jambes vous font mal, vous êtes tout-à-fait lassée,
Et suez comme un *sus* si vous êtes un peu grasse.

Vouz aue tan, auoi, de pena à vou para,
A vou * terna, lichié, et à vou falera *,
Que n'ét fena si drio, si gaillarda et si sana,
Qu'y poisseize * torna diu fei de la semana.
Mei vou n'ete pa soula ou lassa de chanta,
Quan durarit vn an sen iamei vou planta;
Et vouz y entende, sen que l'arma en senteize
Iamei poin d'eimotion ou lo cor s'en lasseize.
Et si de la chanson lo mot va s'acordan
V dezir eigruisou qui lo cour va mordan,
Eilli vou fat cessa aussito son alarma,
Et vou l'assegrezit. Car le passion de l'arma
Ne se gareisson pa come cele du cor,
De qui le maladi et lou mau lou pru for,
Per reison natura et de tout * necesseiri,
Prenon solagimen de la chosa * contreiri.

Vous avez tant, aussi, de peine à vous parer,
A vous frotter, lécher, et à vous caparaçonner,
Qu'il n'est femme si luronne, si gaillarde et si saine,
Qu'elle puisse recommencer deux fois dans la semaine.
Mais vous n'êtes pas soûle ou lasse de chanter,
Quand ça durerait un an sans jamais vous arrêter;
Et vous y entendez sans que l'âme en sente
Jamais ombre d'émotion ou (que) le corps s'en lasse.
Et si de la chanson le sens va s'accordant
Au désir âpre qui le cœur va mordant,
Elle vous fait cesser aussitôt son alarme,
Et vous le calme (le désir). Car les souffrances de l'âme
Ne guérissent pas comme celles du corps,
De qui les maladies et les maux les plus forts,
Pour raison naturelle et de tout point nécessaire,
Prennent soulagement de la chose contraire*.

Si vouz ete amoirou et vou chanti d'amour,
Vou sinte appeisia la tempeta du cour,
Et d'vn dou oignimen votra doulou eiteinta !
Si la chanson a prei son sojet d'vna pleinta,
D'vn changio, d'vn refu, de s'étre entertenu,
Ou de s'étre jouya, viota * tou mare nu
Din lou bra de sa coinda, ou de lez autrez ore
Don l'auoitrou Amour charauille le pore
Zarme * duz amoirou : iquen vou fa choma,
Et étre pru patien et v ben et v ma.
Et s'eilli ét composa de quoquc fat de guerra,
Li vou fa vuteni et lo cié * et la terra ;
S'eilli parle du chan et de lour gai biauta,
Lo pleizi de lou vei vouz en ét aumenta ;
Si du chan duz useu, de bu d'vna fontana,
D'vna gaillarda comba, ou d'vna bela plana,

Si vous êtes amoureux et que (vous) chantiez (paroles) d'amour,
Vous sentez apaisée la tempête du cœur,
Et d'un doux baume votre douleur éteinte !
Si la chanson a pris son sujet d'une plainte,
D'une infidélité, d'un refus, de s'être entretenu *,
Ou de s'être gaudi, roulé tout purement nu
Dans les bras de sa belle, ou des autres œuvres
Dont l'avorton * (d') Amour tourmente les pauvres
Ames des amoureux : cela vous fait chômer (attendre) *,
Et être plus patient et dans le bonheur et dans le malheur.
Et si elle est composée sur quelque fait de guerre,
Elle vous fait soutenir et le ciel et la terre ;
Si elle parle des champs et de leur riante beauté,
Le plaisir de les voir vous en est augmenté ;
Si du chant des oiseaux, des bouillons d'une fontaine,
D'une réjouissante * combe, ou d'une belle plaine,

Du brut d'vna rigola a trauer lou caillou,
Vou trouua tout iquen pru aleigro et meillou.
Si vouz ete solet en vn leu solateiro,
La chanson lo vou fat agreablo repeiro;
Ou si vou trauaillié, vouz ete soulagia
Deuan que vouz ayé la chanson auengia.
Lo bouié en chantan son beition reconforte,
Et fa que pru ioyou son trauai v suporte;
Montran ben per iqui, que lo chan a pouei
De betie et de gen lou couragio eimouuei.
I'ai entendu du clié, que lo cié et la terra
Se menauan peicia * vna mortala guerra;
Si ben, qu'en vn molon tout ere confondu;
Mei que deuz aussito qu'vl vron entendu
La voi ben acordan de notron Seignou memo,
Lour batailli cessit, v s'en aliron peimo

Du bruit d'une rigole à travers les cailloux,
Vous trouvez tout cela plus gai et meilleur.
Si vous êtes seulet en un lieu solitaire,
La chanson vous le fait (un) agréable séjour;
Ou si vous travaillez *, vous êtes soulagé
Avant que vous ayez la chanson achevé.
Le bouvier en chantant son (gros) bétail reconforte,
Et fait que plus joyeux son travail il supporte,
Montrant bien par là, que le chant a pouvoir
D'exciter le courage des bêtes ainsi que des gens.
J'ai entendu des clercs (des savants), que le ciel et la terre
Se faisaient jadis une mortelle guerre;
Si bien qu'en un monceau tout était confondu;
Mais que (dès) aussitôt qu'ils eurent entendu
La voix bien accordant (bien d'accord) de Notre-Seigneur [même,
Leur bataille cessa: ils s'en allèrent fatigués

Chacun rendre en son leu; talamen qu'en eifat
De chanson et d'acor tout lo mondo fu fat.
Lou clié m'an dit, auoi, qu'v trouon per memoiri
Que non sai quinte gen an beta lour istoiri
En de bele chanson, per afin que le gen,
Qui son pru à chanta qu'à lire diligen,
Aprisson, s'eibatan, l'honorabla pratica
De la vertu * cundia du mié * de la musica;
Si ben, que lour renom n'ét iamei auali,
Mei de la not du ten toujour ét cipeli.
Et verai que Crauin vou ben que lon chanteise
Lou sarmo de Dauid, et qu'on s'y eibateise:
Mei lou mot son si sagio et parlan tant de Dié
Qu'v son pru to lo ca de quoque cordelié.
Et peu lour chan ét fat de si mauueisi graci,
Que i'amarin autan entona la prefaci;

Chacun (se) rendre en son lieu; tellement qu'en effet
De chansons et d'accords le monde fut fait.
Les clercs m'ont dit aussi qu'ils trouvent de mémoire *
Que (je) ne sais quels peuples ont mis leur histoire
En de belles chansons, pour (afin) que les peuples,
Qui sont plus à chanter qu'à lire empressés,
Apprissent, s'ébattant, l'honorable exercice
De la vertu piquante de la mélodie de la musique;
Si bien que leur renom n'est jamais englouti,
Mais de la nuit du temps toujours est sauvé.
Il est vrai que Calvin veut bien que l'on chante
Les psaumes de David, et qu'on s'y ébatte,
Mais les mots sont si sages et parlent tant de Dieu
Qu'ils sont plutôt le cas de quelque cordelier.
Et puis leur chant est fait de si mauvaise grâce,
Que j'aimerais autant entonner la préface.

Et crei que d'vn miron mioulan su lou cuuer
Ou lou chan du boubout ne son pa si diuer.
Inci, don, ceu potron n'ere pa en ceruela,
Quan v nou deifendit vna chosa si bela
Come son le chanson : v ne fu iamei na
D'vna fena de cher, mei d'vn Dieblo enpena.
Adonque, apré auei eicrachia, la comare
Cu-Fouirou comencit à conta son affare.
Or, su, de par Dié, su : vou n'aue ren parla
Du ieu, que nou deifen ceu vilein cupela;
Ij vou dio, mi, du ieu ; ét qui * dit que la sorta
Et vna danation, et d'enfer vna porta.
Prumeirimen, ij dio, que l'on n'a passaten
Si gran come lo ieu, ne qui rende conten
Tou lou sen de natura, et qui mein damageise
La conscienci de l'aume et la li machureise.

Et (je) crois que (le sabbat) d'un chat miaulant sur les toits,
Ou les chants du hibou ne sont pas si discordants.
Ainsi, donc, ce *catulus* n'était pas en cervelle*,
Quand il nous défendit une chose (aus)si belle
Que la chanson : il ne fut jamais né (ne naquit)
D'une femme de chair, mais d'un diable emplumé.
Alors, après avoir craché, la commère
Cul-Foireux commença à conter son affaire.
Or sus, de par Dieu, sus : vous n'avez point parlé
Du jeu, que nous défend ce vilain cu-pelé;
Je vous parle, moi, du jeu ; il est (tel) qui dit que l'espèce
Est une damnation, et d'enfer une porte. (dont s'agit)
Premièrement, je dis que l'on n'a passe-temps
(Aus)si grand que le jeu, ni qui rende contents
Tous les sens de nature, et qui moins (en) dommage
La conscience de l'homme et la lui machure (noircisse).

Ij dio, qu'vl ét v cour si for apetissan,
Que la pru par du ten lou juaire ne san
S'v son ou mor v vi; et n'an la souuentanci
De migié ne de bere, ne prendre * sutanci,
Ne de se solagié en le necessitai
Don le persone son per natura incitai.
Et, per v fare cour, l'arma en ét surepreisa
De si douci façon que, sen fare repreisa,
Vl i demourarion iuqu'v gran Iugimen,
S'v n'eran deitourba de poin d'empachimen.
Et peu, quan l'aume iuye, v ne pencet en chosa
Que set de mal affare ; et a son arma closa
V mauuei pessamen, dont eill ét empachia
Dedin lo trabichet de ma et de pechia.
Car vl at tan d'enuei de * gagnié la vittoiri,
Qu'v ne sourit auei autra chosa en memoiri;

Je dis qu'il est au cœur si (fort) appétissant,
Que la plupart du temps les joueurs ne savent
S'ils sont morts ou vifs; et (ils) n'ont le souvenir
De manger ni de boire ni de prendre (du) corps,
Ni de se soulager dans les nécessités
Par qui les personnes sont naturellement excitées.
Et, pour le (récit) faire court, l'âme est surprise
De si douce façon que, sans faire reprise (désemparer),
Ils (les joueurs) demeureraient jusqu'au grand Jugement,
S'ils n'étaient incommodés d'aucun empêchement.
Et puis, quand l'homme joue, il ne pense à chose
Qu'il soit mal de faire; et (il) a son âme fermée
Aux mauvaises pensées, dont elle est enlacée
Dans le trébuchet du mal et du péché.
Car il a tant d'envie de gagner (remporter) la victoire,
Qu'il ne saurait avoir autre chose en mémoire;

Et quand de cen passion v sarit acabla,
Sito qu'vl ét en trein, v lez at eisubla.
Talamen que lo ieu ét vna douci scienci,
Que ioyou nou mantin toujour en innocenci.
Laisson l'eibatimen que sen ma on y pren;
Ij volo manteni que lo mondo y appren
A se ben gouerna en tout fat de fortuna,
Set que li nou rieise ou nou set importuna,
Chosa ben d'eitima. Car e n' ét ren que tan
L'eiperit et lo cor aleize tormentan,
Come lo changimen, qui ore nouz aproche
A la cima du cié, et ore nou deiroche
Iusqu'v fin fon d'enfer; tan que n'ét si bon cour
Qui ne perde lo sen en si eitrangio tour,
Et ne set eiperdu d'aiso ou d'eiperanci,
Sen l'aida de reison ou de l'acoutumanci.

Et quand de cent passions il serait accablé,
Sitôt qu'il est en train (de jouer), il les a oubliées.
Tellement que le jeu est une douce science,
Qui joyeux nous maintient toujours en innocence.
Laissons l'ébattement que sans mal on y prend;
Je veux soutenir que le monde y apprend
A se bien gouverner en tout fait de fortune,
Soit qu'elle nous (sou)rie ou (qu'elle) nous soit importune,
Chose bien à apprécier. Car il n'est rien qui (au)tant
L'esprit et le cœur aille tourmentant,
Que le changement, qui tantôt nous approche
De la cîme du ciel, et tantôt nous précipite
Jusqu'au fin fond d'enfer; tellement qu'il n'est si bon cœur
Qui ne perde le sens en si étrange évolution,
Et ne soit éperdu d'aise ou d'espérance,
Sans l'aide de (la) raison ou de l'accoutumance.

Or si iamei ren fut per hazar gouuerna,
Si l'on vet ren changié, et coitou se tourna
D'vna en autra sorta; et si l'on pot apprendre
De siegre l'ocasion et v chaueu la prendre;
Si l'on pot per eissemplo et pratica sauei
Qu'v miserablo mondo on ne pot iamei vei
Chosa qui set durabla; et si de la Natura
Et de ce qu'eilli pot on a poin de peintura,
Nouz v veyon v ieu; vl en tin l'eitampé
Et tout nouz v recorde inci qu'vn magité.
Car ceu qui benheirou a ceta hora comande,
Qui vo vutin chacun, magitele et gromande,
S'vl at mal à perpo vna resta tenu,
Et en vn viri-man belitre deuenu;
Et celeu qu'ét coquin, deuin poissan et richo.
On y vet vn eichar miserablamen chicho

Or, si jamais quelque chose fut par (le) hasard gouverné
Si l'on voit quelque chose changer, et vite se tourner
D'une (en) autre sorte, et si l'on peut apprendre
A suivre l'occasion et aux cheveux la prendre;
Si l'on peut, par exemple et pratique, savoir
Qu'au misérable monde on ne peut jamais voir
Chose qui soit durable; et si de la Nature
Et de ce qu'elle peut on a (un) brin de peinture,
Nous le voyons au jeu; il en tient le tableau
Et tout nous le rappelle ainsi qu'un magister.
Car celui qui bienheureux à cette heure commande,
Qui vous soutient chacun, régente et gourmande,
S'il a mal à propos un reste (re)tenu
Est en un tour de main bélitre devenu;
Et celui qui est coquin devient puissant et riche.
On y voit un avare misérablement chiche

D'vn malheur persegan mieu suteni l'eifor
Que celeu qui mausagio, ét libera et for
Prodigo de ço-cen *; et celeu qui s'hazarde
En tout, la teta bassa, et à ren ne rigarde,
Trechi souentefei, et defour de seizon,
Fare la figa v na à la mare Reizon.
On y vet que lo trico, auei rusa et cassada,
Fa fare à son veisin quoque fei la cambada,
Et quoque fei la fa lui memo; et affina,
Y per louz eitiueu, et s'en tin per lo na.
On y vet que celeu qui, orguillou, meiprise
Lo petit eremi, et ren que si ne prise,
Enyura de sa gloiri, a tanto fat lo saut;
Et l'humblo, lo garda de piera et de ressaut.
On y vet que celeu qui frit tout d'impatienci
V per, lo mei du ten, et honou et chauenci *;

D'un malheur acharné mieux soutenir l'effort
Que celui qui mal sage est libéral et fort
Prodigue de son avoir *; et (l'on y voit) celui qui se hasarde,
En tout, la tête basse, et (qui) à rien ne regarde,
Tricher souventes fois, et hors de saison
Faire la figue au nez à la mère Raison.
On y voit que le tricheur, avec ruse et mensonge,
Fait faire à son voisin quelquefois la gambade,
Et quelquefois, la fait lui-même; et trompé,
Il perd les coups et s'en * tient par le nez.
On y voit que celui qui, orgueilleux, méprise
Le petit ennemi, et rien que soi ne prise,
Enivré de sa gloire, a bientôt fait le saut;
Et (on y voit) l'humble (l'humilité) le préserver de pierre et de [cahot.
On y voit que celui qui grille tout à fait d'impatience,
Il) perd, la plupart du temps, et honneur et richesse;

Et ceu qui sa lo ten attendre et patienta,
En barba du malheur la vittoiri emporta.
On y vet que celeu qui d'vn ardan couragio
Vout vpiniatramen vengié tou souz outragio,
Y demore per gagio ; et vn aume endrumi,
Quan v n'y pense pa, berfi son eremi.
Per abregié, l'on pot sa via rendre pru sagi,
En iuyan et cognutre, inci qu'en vna eimagi,
Com' v mondo on se po manteni sagimen,
Et sen poin de passion porta tout changimen.
Lou vieu, si vou voulia lour filles en mariagio,
Essayauan v ieu si vouz era ben sagio.
Car, s'on a la ceruela v ieu ben composa,
On l'at en tout affare et sagi et reposa ;
Memo per endura lo bruit et la tempena
Qu'apportet auer si la douleirousa fena,

Et celui qui sait le temps attendre et patienter,
A (la) barbe du malheur la victoire emporter.
On y voit que celui qui, d'un ardent courage,
Veut opiniâtrément venger tous ses outrages,
(Il) demeure pour gage ; et un homme endormi,
Quand il n'y pense pas, berne son ennemi.
Pour abréger, l'on peut sa vie rendre plus sage
En jouant, et connaître, ainsi qu'en une image,
Comme au monde on se peut maintenir sagement,
Et sans ombre de souffrance (sup)porter tout changement.
Les Anciens, si vous vouliez leurs filles en mariage,
Éprouvaient au jeu si vous étiez bien sage.
Car, si on a la cervelle au jeu bien réglée,
On l'a en toutes affaires et sage et reposée ;
Surtout pour endurer le bruit et le tintamare
Qu'apporte avec elle la fâcheuse femme,

Qu'ét, la pru par du ten, de si mau gouerna,
Que lou pru eicoutan y son deipassiona.
Celeu, don, qui deifen lo jeu et son vsagio,
Nouz otet, enueyou, lo meyon d'étre sagio ;
Et come vn Bersebut et eremi morta
Du repo de notra arma. et la voudrit buta
V gour de perdition. La Dana Mala-Teta
Sur iquen commencit à fare sa proteta :
Vouz aue, per ma fei, toute parla
Si ben, que i'ai lo cour grossamen consola
De tan de bon perpo. Et verai que Marina
Iappet, en nou contan ce que l'arma malina
De ceu bot nou deifen, dit de moquarié,
Qui ne meriton pa d'étre meise en arrié.
Car, à la verita, ele son dangeirouse,
Et qui pourrian, vn iour, nou fare malheirouse,

Qui est, la plupart du temps, de si mauvaise gouverne
Que les plus écoutant en sont désaffectionnés.
Celui, donc, qui défend le jeu et son usage
Nous ôte, envieux, le moyen d'être sage ;
Et comme un Belzébuth et ennemi mortel
Du repos de notre âme, il la voudrait jeter,
Au gord (étang) de perdition. La dame Mauvaise-Tête,
Sur ce, commença à faire sa harangue :
Vous avez, par ma foi, toutes parlé
Si bien, que j'ai le cœur grandement consolé
De tant de bons propos. (Il) est vrai que Marine
Japet, en nous contant ce que l'âme maligne
De ce crapaud nous défend, dit des moqueries
Qui ne méritent pas d'être mises en arrière (de côté);
Car à la vérité elles sont dangereuses,
Et qui pourraient, un jour, nous faire malheureuses,

Si du comencimen le ne son eibrutié.
Ij vou leisso de par l'Igleizi et lo Moutié,
La Messa et louz auta ; car, de vrai, i'aurin crainta
De parla folamen d'vna chosa si sainta;
Iou leisso deitubli à notrouz encura,
Qui sauran mieu que mi deifendre et percura
Lo ben du perrochian, d'elou et de l'Igleizi,
Et n'en leissié cola lo gro d'vna cireizi.
Ij veno sur iquen que celeu marfondu
Nouz a le compagnié, louberou, deifendu,
Onte tou genti cour voluntié se retroue,
Appren ben et honou; met defour et eiproue
Tout ce qu'vl at apprei de ben et de vertu.
Car, si iamei vn aume ét misto et ben veitu,
S'v recorde sou mot, s'v met en eiuidenci
Ce qu'vl at de meillou; s'vl at la contenanci

Si dès le commencement elles ne sont ébruitées.
Je (vous) laisse de côté l'Église et le moutier,
La messe et les autels ; car, en vérité, j'aurais crainte
De parler follement d'une chose si sainte ;
Je laisse cela à établir à nos curés
Qui sauront mieux que moi défendre et soigner
Le bien des paroissiens, d'eux et de l'Église,
Et n'en laisser là la grosseur d'une cerise.
J'arrive à ce que ce morfondu
Nous a les compagnies, loup-garou, défendu,
Où tout gentil cœur volontiers se retrouve,
Apprend bien et honneur ; met dehors et éprouve
Tout ce qu'il a appris de bien et de vertu.
Car si jamais un homme est paré et bien vêtu,
S'il (se) rappelle ses (bons) mots, s'il met en évidence
Ce qu'il a de meilleur ; et s'il a la contenance

Bela et ben arreita; et si, per abregié,
Vl ét len à maufare, à ben fare legié,
Iquen ét, s'v se troue v biau mei d'vna bela
Et bona compagni. Car vna tartauela *,
Vn toulour, vn pesogio *, vn sot y ét reprei
Et, subla de chacun, s'y trouet entreprei.
E se dit que la Lei de Dié et de Natura
At ita faita afin que touta creatura
Viueise en compani, en pai et vnion.
Le betie maufazan, come son lou lion,
Our, griffon, louberou, colores eifrayouze,
Viuon touiour de par; lez autrez amitouze,
Que ne fan que profiet, son touiour assemblei
En bela tropela; iamei ne son troublei,
Sinon quan eilli son defour de la presenci
De lez autre. Et peu, per ma bona cunscienci,

Belle et bien assurée; et si, pour abréger,
Il est lent à malfaire, et à bien faire léger (prompt),
C'est s'il se trouve au beau milieu d'une belle
Et bonne compagnie. Car une crécelle,
Un lourdeau (tout lourd), un fâcheux, un sot y est repris
Et, sifflé de chacun, s'y trouve embarrassé (emprunté).
Il se dit que la loi de Dieu et de Nature
A été faite afin que toute créature
Vive en compagnie, en paix et union;
Les bêtes malfaisantes, comme sont les lions,
Ours, griffons, loups-garous, couleuvres effrayantes,
Vivent toujours à part; les autres, amies,
Qui ne font que profit sont toujours assemblées
En belle troupe; jamais (elles) ne sont troublées,
Sinon quand elles sont hors de la présence
Des autres. Et puis, par ma bonne conscience,

Quan nou son de fillun malamen empachié,
La compani nouz aide à nouz en deipachié.
On vet que lo marchan vout auei sa botiqua
Su placi ou gran charreiri, afin que sa patriqua
En set touiour meillou; vncore, non conten,
En veuua de chacun sa marchandizi eiten
Gentiment arreisia, per enuei nouz en fare.
Inci, si vou voule de filli vou deifare,
Montra la me souen en bona compani,
Afin que per biauta, per graci ou chatoni
Eilli atrapei quaucun; car, sen qu'eilli set veuua,
Eilli eitara lon ten de mari deipourueuua;
Et toujour, s'amerman, languirat v cindrié,
Et, en vn bon besoin, se farat engroissié.
  Quant à porta boquet v sen et à la teta,
Ij volo manteni qu'iquen ét chosa honeta

Quand nous sommes dẹ filles diablement embarrassés,
La compagnie nous aide à nous en débarrasser.
On voit que le marchand veut avoir sa boutique
Sur place ou grand'rue, afin que sa pratique
En soit toujours meilleure ; encore, non content,
En vue de chacun, sa marchandise étale-t-il
Gracieusement arrangée, pour envie nous en faire,
Aussi, si vous voulez d'une fille vous défaire,
Montrez-la (moi) souvent en bonne compagnie,
Afin que par beauté, par grâce ou calinerie
Elle attrape quelqu'un ; car, à moins qu'elle soit vue,
Elle restera longtemps de mari dépourvue ;
Et toujours s'aigrissant, languira au cendrier (coin du feu),
Et en un bon besoin se fera stuprare.
  Quant à porter bouquet au sein et à la tête,
Je veux maintenir que c'est chose honnête

Et naturala auoi. Cor, arit to ben Dié
Tan de diuerse flou su la terra eibandié,
Si bele, bon fleiran, de façon tan eitrangi,
Afin qu'on le portei cachié dedin la mangi?
Notron Seignou n'a ren su la terra buta,
Que ne set tout per l'aume, et per li conorta
Lo cour et l'eiperit; ne point de chosa faita
Que per li obeï et étre sa sogeta.
Si, donque, dessu si v portet eitachia
Ou boquet ou guerlanda, iquen é to pechia?
Or, parlon per eicot de ceu rei de cornagio,
Qui nou deifen auei lo profitablo vsagio
De raillié et piqua de quoque mot coyan
Celeu qui, deibauchia, la vertu va fuyan;
Ou qui, na malheirou en fortuna batarda,
Ne pot fare de si chosa que set gaillarda.

Et naturelle aussi, car Dieu aurait-il bien
Tant de fleurs diverses sur la terre épandu,
Si belles, doux flairant, de forme si ' étrange,
Afin qu'on les porte cachées dans la manche?
Notre Seigneur n'a rien sur la terre placé
Qui ne soit tout pour l'homme et pour lui réjouir
Le cœur et l'esprit, ni ombre de chose fait
Que pour lui obéir et être sa sujette.
Si donc sur lui il porte attaché
Ou bouquet ou guirlande, cela est-ce pécher?
Maintenant parlons en détail de ce roi de cornage
Qui nous défend (d')avoir le profitable usage
De railler et piquer de quelque mot cuisant
Celui qui, débauché, la vertu va fuyant;
Ou qui, né malheureux en fortune bâtarde,
Ne peut faire de lui-(même) chose qui soit gaillarde.

Ij vou leisso de par qu'vn raillard po teni
Ioyousa, en farcean, touta vna compani;
Et qu'vn cour deifeciou de pleizi v conforte :
Lo raillimen nou fa profiet en prou de sorte.
V nouz apren lo ben, fa cognutre lo ma;
Ce que det être fut, ou qui det être ama;
Et, v deipen d'autrui, nou recorde l'vsanci
D'être de tout gaillar en fat et contenanci;
V reforme celeu qui, mauuei ou toulour,
S'adonne à maloutruisi, et qui sintan toujour
D'vna fasson mordan eicharognié sa rogni,
Se cogneut à la fin de son fat à vergogni,
Se chatiet de sa fauta; et petit à petit,
Pren deicour de maufare, et de ben, appetit.
On m'a dit autrafei qu'en nossai quinta vila,
En guerra couragiousa, et à la pai habila,

Je (vous) laisse de côté, qu'un raillard peut tenir
Joyeuse, en disant des farces, toute une compagnie;
Et qu'un cœur affadi, de plaisir il ranime.
La raillerie nous fait profit de beaucoup de façons :
Elle nous apprend le bien, (nous) fait connaître le mal;
Ce qui doit être fui, ou (ce) qui doit être aimé,
Et aux dépens d'autrui nous rappelle la manière
D'être tout-à-fait gaillard en actions et en contenance;
Elle réforme celui qui, mauvais ou lourdaud,
S'adonne à dépravation, et qui sentant toujours
D'une façon mordante arracher sa rogne
S'aperçoit à la fin de son fait à (sa) honte,
Se châtie de sa faute; et petit à petit
Prend dégoût de malfaire, et de bien faire, appétit.
On m'a dit autrefois qu'en (je) ne sais quelle ville,
Au combat courageuse et sage (en temps) de paix,

Lou parez aprenian vz enfan de raillié,
Per la pru gran lisson qu'v lour pouian baillié;
Per afin que celeu qui louz autro moquaue,
Apprisse, en s'eibatan, iquen que meritaue
D'étre fut ou prisia; et lo foal orgoillou
Cognussisse sa dechi et se fisse meillou.
Celeu, donque, qui raille ét inci que lo métre,
Qui, ce que ren ne vau, en po de ten fat étre
Quoque chosa de bon, et qui po profita,
Ou à nuri lo mondo, ou à lo conorta.
   Deiputon, ore auoi, de la sotta deifensa
Qu'v nou fa du banquet, et d'y fare deipensa.
V sa, lo maliciou, qu'v furon inuenta
Deipeu lo memo iour que l'aume fut pata,
Per fare, manteni, et creisse l'amitanci,
Alleugié lo trauai, et chassié deipleisanci.

Les pères apprenaient aux enfants à railler,
Étant à leurs yeux cette leçon la plus grande qu'ils pussent donner.
Pour (afin) que celui que les autres tournait en ridicule
Apprît, en s'ébattant, ce qui méritait
D'être fui ou prisé; et (que) le fol orgueilleux
Connût son déchet et se fît meilleur.
Celui donc qui raille est ainsi que le maître,
Qui, ce qui rien ne vaut, en peu de temps fait être
Quelque chose de bon, et qui peut profiter,
Ou à nourrir le monde ou à l'embellir.
Discutons, maintenant aussi, de la sotte défense,
Qu'il nous fait des banquets et d'y faire dépense.
Il sait, le malicieux, qu'ils furent inventés
Dès le jour même où l'homme fut créé,
Pour établir, maintenir et (ac)croître l'amitié,
Alléger la fatigue et chasser déplaisir.

Car, si iamei vn aume ét conten et ioyou,
Iquen ét en banquet ; s'vna persona vou
Gagnié lo cour d'vn autro, vl vure son armeiro,
Banquetet auer leu, et bet en meimo veiro ;
Et lo cortei qui vou souz ami manteni,
Tan souen come v po che si lou fa veni,
Et d'vn genti banquet vou lour fa bona chiera.
Et si douz aume son en vna grossa et fiera
Querela, lourz ami, per mieu louz appointa,
Vou lou fan bere ensen et souen banqueta.
Si, donque, du banquet on nouz ote la sorta *,
Incontinen la pai et l'amitanci ét morta.
Or, ij confesso ben que l'aume fa tre ma
D'outragié l'eremi, lo maudire et blama ;
Mei qu'on deiue montra vn aussi bon visagio
Et vsa d'aussi dou et amitou lengagio

Car si jamais un homme est content et joyeux,
C'est en (un) banquet; si une personne veut
Gagner le cœur d'un autre, il ouvre son armoire (buffet),
Banquette avec lui, et boit en même * verre ;
Et le (chrétien) courtois qui veut ses amis conserver,
Aussi souvent qu'il peut chez lui les fait venir,
Et d'un gentil banquet (vous) leur fait bonne chère.
Et si deux hommes sont en une grande et âpre
Querelle, leurs amis pour mieux les ajuster (accorder),
(Vous) les font boire ensemble et souvent banqueter.
Si donc des banquets on nous ôte l'usage,
Incontinent la paix et l'amitié est morte.
Or, je confesse bien que l'homme fait très-mal
D'outrager l'ennemi, (de) le maudire et blâmer ;
Mais qu'on doive montrer un aussi bon visage,
Et user d'aussi doux et amical langage

A leu come à l'ami ; ij dio, qu'iquen n'ét pa
Ne possiblo ne vrai ; ou e faudrit coupa
La teta à l'amitanci ; et eitima l'iniura
Autan que courteizi nou serui en natura*.
Ij preo, donc, à Dié et la Viergi Maria,
Que de tou deipleizi à iamei set marria
La persona Oguinota ; et que ben to s'en fasse,
Per lo volei de Dié, toute pute eitrasse.
Iqui la Mala-Teta auengit de parla,
Et peusse en vn canton s'allit acocola.
Adonque, en rignolan, li dissit la Linota :
Ij sarin volantié en trei chose Oguinota ;
Cor du iour Careimié ij me voudrin passa,
Alla sen vertugala, et ne me confessa.
Et, à la verita, cete trei chose gaton
Lou principau pleizi qui le fenez eibaton.

Envers lui qu'envers l'ami, je dis que cela n'est pas
Possible ni vrai ; ou il faudrait couper
La tête à l'amitié et estimer que l'injure
Autant que courtoisie nous sert en réalité.
Je prie, donc, (à) Dieu et la Vierge Marie,
Que de tous déplaisirs à jamais soit marrie
La personne huguenote ; et que bientôt (il) s'en fasse,
Par la volonté de Dieu, toute vilaine déconfiture.
Ici la Mauvaise-Tête finit de parler,
Et puis en un coin (s') alla s'accroupir.
Alors, en souriant, lui dit la Linote :
Je serais volontiers en trois choses huguenote ;
Car des jours de Carême je me voudrais passer,
Aller sans vertugadin et ne me (pas) confesser.
Et, à la vérité, ces trois choses gâtent
Les principaux plaisirs qui les femmes transportent.

Prumirimen, ij vei que la petassari
De viande de Careima eiflancan lo mari;
E ne li fan auei si gaillarda poissanci
Que quan vl ét nuri de viande de sutanci.
Ij cogneusso, à l'essei, que meimo l'amoirou
Qui deurit tout builli de feu ct de furou,
Et estre, sen cessa, à s'amoirousa en croupa,
Et toujour, en ceu ten, aussi mo qu'vna soupa.
Et peu i'ai vpinion que cela vianda eitein
Notra viua colou, nouz engrosseit lo tein,
Et nou fat molinasse. Aussi la malheirousa
Vertugala ét en tout et tout ten empachousa;
Si ben qu'eilli me fat souen merauillié
Come v mondo de Dié on s'en vout arbillié.
Eilli gate le chausse, amasse tan de fangi,
Que faut vn deicrotou touiour dedien sa mangi;

Premièrement je vois que la mauvaise qualité
Des viandes de Carême efflanquent le mari
Et ne lui font avoir si gaillarde puissance
Que quand il est nourri de viandes substantielles.
Je sais, par expérience, que même l'amoureux,
Qui devrait tout bouillir de feu et de fureur
Et être, sans cesser, sur son amoureuse en croupe,
Est toujours, en ce temps-(là), aussi mou qu'une soupe.
Et puis m'est avis que cette viande éteint
Notre vive couleur, nous (en) grossit le teint
Et nous fait molasses. De plus le malheureux
Vertugadin est, en tout et tout temps, embarrassant;
Si bien qu'il me fait souvent m'émerveiller
Qu'au monde de Dieu on s'en veuille habiller.
Il gâte les chausses, amasse tant de fange
Qu'il faut un décrottoir toujours dedans sa manche;

Vouz empache d'alla, de passa per le porte,
Et vou tin entrauei en mei de milli sorte.
Si vou ginga de iour, l'aumo en pourrit auei
Vn pié, vouz en perde toujour quatro bon dei,
Qu'ét vn gran deipleizi. Peu vou saue, comare,
Que sen étre ben join on ne pot iquen fare.
Toutefei, eilognié vou tin son bor merdou,
Qu'vn anó tout chargia passarit entre dou :
Et ventarit autan troua quoque barreiri
Ou vn char enuersa v mei d'vna charreiri.
Peu, dolen, e m'eichape à fare la fuli,
Que i'aualo aussi dou qu'vn culié de coli.
Et ij ne voudrin pa dire à vna charogni
D'encura, qui m'en fat vna mauueisi trogni,
Me gare de trauer; et, de mala affetion,
Fa l'ano d'en baillié, coitou, l'assolution.

(Il) vous empêche d'aller, de passer par les portes
Et vous tient entravées en plus de mille sortes.
Si vous fringuez de jour, l'homme en pourrait avoir
Un pied, vous en perdez toujours quatre bons doigts
(Ce) qui est un grand déplaisir. Puis vous savez, commère,
Que sans être hermétiquement joints on ne peut faire çà.
Toutefois, éloignés vous tient son bord breneux,
(Tellement) qu'un âne tout bâté passerait entre deux :
Il vaudrait autant trouver quelque tonneau
Ou un char renversé au milieu d'une rue.
Puis, dolente, il m'échappe de faire la folie,
Que j'avale aussi doucement qu'une cuillerée de coulis (con-
Et je ne voudrais pas dire à une *carni fœtidæ* [sommé).
De curé qui m'en fait (une) mauvaise mine
Mes écarts de travers; et (qui), de perverse obstination,
Fait l'âne * (afin) d'en donner, vite, l'absolution.

Tan que i'en ai souen la faci larimousa,
Vissino de deitressi ; et, touta vergognousa ,
Maugreo entre me den et lo iour qu'v fut na,
Et ceu qui, malheirou, l'at enchapelana.
Mala-Testa dissit : Hei ! pora folinela,
Ne vou buta iamei iquen din la ceruela ;
Car louz aume son mei en Careima paillar
Qu'en tout autra seison, pru reido et pru gaillar ;
Et touiour an la coua affara, de maneiri
Qu'eilli lour va fuman come vna charboneiri.
Le viande fan iquen !... temoin cetou cagot,
Menimou et Chatrou, qui, come d'eicargot,
Son touiour reuerdi auei la corna dreita,
Preita de vo baillié de son aiga beneita.
Et quant à vo brouillié lo tein et la colou,
Ne creyé pa iquen ; ele la fan meillou :

Tellement que j'en ai souvent la face larmoyante,
Voisine de détresse ; et, toute rouge de honte,
(Je) maudis entre mes dents et le jour qu'il fut né (naquit),
Et celui qui, malheureux, l'a fait chapelain.
Mauvaise-Tête dit : Hélas ! pauvre follette,
Ne vous mettez jamais cela dans la cervelle ;
Car les hommes sont plus en carême *salaces*
Qu'en toute autre saison, plus raides et plus gaillards ;
Et toujours ont la *cauda* en feu, de sorte
Qu'elle leur va fumant comme une charbonnière.
Les viandes font cela ! témoins ces cagots,
Minimes et Chartreux, qui, comme des escargots,
Sont toujours ravigotés, avec la corne droite,
Prête à vous donner de son eau bénite.
Et quant à vous brouiller le teint et la couleur,
Ne croyez pas cela ; elles la font meilleure :

Rigarda me lo groin de cete pore coine
De seur de santa Clara et de lez autre moine
Qui ne mingion de cher ; lour tein vouz ét touiour
Lico et frai, qu'on dirit qu'ele teton vncour ;
Et dessu tout lour cor on ne vet vna tachi.
Quant à la Vertugala et sa terribla empachi,
Eilli ne fu troua sinon per recuri
De coissez eicrussié et de cu eichari.
Mei si Dié vouz a fat vna coissi refaita,
Lez anche ben furnie, ou la chamba ben faita,
Ne la porta iamei. Et quant à empachié
Conon, nou sauon ben come vou l'eitachié ;
Vouz en aue deifat aussi to l'arguilleta
Come lo compagnon deitacha sa brayeta ;
Et la pourri posa. Et de se confessa
N'ét pa chosa si gran qu'on pourrit ben pensa :

Regardez-moi la face de ces pauvres couennes
De sœurs de sainte Claire, et des autres religieuses,
Qui ne mangent (pas) de chair ; leur teint (vous) est toujours
Limpide et frais (tellement) qu'on dirait qu'elles tètent encore ;
Et dessus tout leur corps on ne voit (pas) une (seule) tache.
Quant au vertugadin et (à) son terrible embarras,
Il ne fut inventé que pour écurer
Des cuisses exténuées et des *podices* flétris.
Mais si Dieu vous a fait une cuisse refaite,
Les hanches bien fournies, ou la jambe bien faite,
Ne le portez jamais. Et quant à gêner
Conon *, nous savons bien comme vous l'attachez ;
Vous en avez défait aussi tôt l'aiguillette
Que le compagnon (a) détaché sa brayette ;
Et (puis vous) le pourriez mettre bas. Et de se confesser,
(Ce) n'est pas chose aussi grande que l'on pourrait bien penser :

Lo pechia qu'aue dit iamei n'eicandiuole
L'encura, qui souen come vou s'en rigole;
Meimamen s'vl ét ioino. Et, à la verita,
Vn ioino chapelan vou sa mieu deicrota
La fena en confession, que le vieilli charogne,
Qui ne valon pru ren qu'à peillota lou * rogne.
Et peusse, e ne fau pa iamei étre empachia
Du dire franchimen. Cor ij dio, qu'à pechia
Qu'on fa si pre du cu, oyé ben ma sentenci,
E ne fau solamen qu'vn pet de penitenci.
Laissié don l'oguinot auei son tartauel,
Et ne vou lo buta iamei din lo ceruel,
Per si po de reizon. Iqui, à mala peina,
— N'eussion * poi tirié plu lontem lour aleina, —
Finit lour Batifel : et ia lou maniglié
Auian carillona Vepre à Sainct Andrié.

Le péché qu' (vous) avez dit jamais ne scandalise
Le curé, qui souvent comme vous s'en délecte;
Surtout s'il est jeune. Et, à la vérité,
Un jeune chapelain vous sait mieux décrotter *
La femme en confession, que les vieilles *carnes fœtidæ*,
Qui ne valent plus rien qu'à peler leurs rognes.
Et puis, il ne faut (pas) jamais être embarrassé
De le dire franchement. Car je dis qu'à péché
Qu'on fait si près du *podicem*, écoutez bien ma sentence,
Il ne faut seulement qu'un *peditus* de pénitence.
Laissez donc le huguenot avoir sa manivelle,
Et ne vous la mettez jamais dans le cerveau,
Pour si peu de raison. Là, à grand peine,
— (Elles) n'auraient pu tirer plus longtemps leur haleine —
Finit leur Badinage : et déjà les sonneurs
Avaient carillonné (les) Vêpres * à Saint-André.

LA COMARE DE GARNOBLO

V MEI DE LE DANSE.

Quinta fanfar' é to cecy?
Que fon to tan de gen icy?
E semblet vna synigoga.
Sont to deija le danse en voga,
Ou si cey at que deibat?
Veicy vn terriblo sabat.
N'ét gin, à mon aui, per fare
De le pore gen louz afare;

LA COMMÈRE DE GRENOBLE

REPRÉSENTÉE A UN BALLET.

Quelle fanfare est ceci?
Que font tant de gens ici?
Ça semble (on dirait d')une synagogue:
Les danses sont-elles déjà en train,
Ou si ici (il n'y) a que dispute?
Voilà un terrible sabbat.
(Ce) n'est pas, à mon avis, pour faire
Des pauvres gens les affaires;

Mei ben per drugeyé tandı
Qu'vl afanon lo Paradi,
Et que l'vn et l'autro deifaille;
N'ét gin inco lo tem que faille
Charchié de not lou passatem,
Coma de vray Rougibonten,
Ore que gnat que Purgatoiro.
De veire tout içon ie moiro,
Et ie m'eibaisso coman
Den ceta villa de Roman,
Ie volin dire de Garnoblo,
Autan lo monsieur que lo noblo
Volon que tan de meneitrié
Fasson de brut mei qu'vn cloutrié,
Ou ben pluto qu'vn breu d'auille,
Per cette nargouse de fille.

Mais bien pour se réjouir, tandis
Qu'ils (les pauvres gens) gagnent péniblement le Paradis,
Et que l'un et l'autre (plus d'un) tombe de défaillance;
Ce n'est pas encore le temps qu'il faille
Chercher les nocturnes passe-temps,
Comme de vrais Roger-Bontemps,
Maintenant qu'il n'y a que Purgatoire.
De voir tout cela je meurs,
Et je m'ébahis comment
Dans cette ville de Romans,
Je voulais dire de Grenoble,
Autant le monsieur que le noble
Veulent que tant de ménétriers
Fassent du bruit plus qu'un cloutier,
Ou bien plutôt (pour mieux dire) qu'une ruche d'abeilles
Pour ces morveuses de filles.

Oey, ie m'eibaisso de vey
Que le gen que deurion sauey
Que faut auey l'ama bien netta,
En cesta si pora planetta,
Fasson tan de folatari.
Veyre qu'à la granatari
Lo bla v pey de l'or se pése,
Que l'on ne fat plu point d'empése *,
A cause de la chareiti;
Et que tau qu'auiet auerti
D'auey de bo à l'ordineiro,
N'a pa sou de pan à l'armeiro!
Tau n'at qu'vn plen foyou d'efan,
Que tout chié leu bramon de fan;
Et tel auiet fort bona mina,
Que transit de mala * famina.

Oui, je m'ébahis de voir
Que les gens qui devraient savoir
Qu'(il) faut avoir l'âme bien nette,
En cette si pauvre planète
Fassent tant de folies.
Voir qu'à la place aux grains *
Le blé au poids de l'or se pèse,
Que l'on ne fait plus ombre d'empois
A cause de la cherté;
Et que tel qui avait accoutumé
D'avoir du beuf d'ordinaire
N'a pas seulement du pain dans l'armoire!
Tel n'a qu'un plein foyer d'enfants,
Qui tous chez lui crient de faim;
Et tel avait fort bonne mine
Qui se morfond (par suite) de (la) cruelle famine.

Mei qui porriet to vicota?
Tout ét si chier, que la meita
Du mondo languit sur la terra,
Perce que gnat ren eu que guerra,
Et que lou soudar qu'ont passa,
Ont tout racla et amassa;
Souqua lou gojat, vray canalhe,
Ont nibla toutte le polalhe,
Qu'ét causa qu'vn œu coust' vn sou.
Jamei lou soudar n'estion sou;
Toutta la not v chicolauon,
Et que de migié ne parlauon.
Eyet eifrayou du conta;
Car de quin ten qu'ayet eita,
E ne set veu tau ravageo.
Lou paysan en son sauuageo,

Mais qui pourrait vivoter?
Tout est si cher que la moitié
Du monde languit sur la terre,
Parce qu'(il) n'y a rien eu que guerre,
Et que les soudards qui ont passé,
Ont tout raclé et (r)amassé.
Seulement (rien que) les valets d'armée*, vraies canailles,
Ont comme des milans pris toutes les poules.
(Ce) qui est cause qu'un œuf coûte un sou.
Jamais les soudards n'étaient rassasiés:
Toute la nuit ils buvaient du vin pané
Et (ils) ne parlaient * que de manger.
C'est effrayant de le raconter.
Car de quelque temps * qui ait été,
Il ne s'est vu tel ravage.
Les paysans en sont sauvages,

Et en sont deuenu pelou.
Car à golei, coma lou lou,
V viuion quan tout bolicaue
De l'infantari que passaue.
Veiqui perqu'v lieu d'apporta,
V cey venon tout achita;
Et v lieu de cey veni vendre
Quoque pidanci lo divendre,
Cey venon tout lou dey voyan.
Hela! deipeu* auantoyan,
La chareiti tout lou jour double;
Car duz ignon le moindre couble
Couston quatro sou, et le raue
Qu'autrefei lo mondo donaue,
Sont aussi chiere que lou chou.
Veiqui perque de mon mouchou

Et en sont devenus pelés.
Car à (la) goulée comme les loups,
Ils vivaient quand tout grouillait
De l'infanterie qui passait.
Voilà pourquoi, au lieu d'apporter,
Ils viennent ici (à la ville) tout acheter,
Et au lieu de venir vendre ici
Quelque pitance le vendredi,
Ici ils viennent tous les doigts (mains) vides.
Hélas! depuis plus d'un an,
La cherté tous les jours double;
Car des oignons les moindres couples (paquets)
Coûtent quatre sous, et les raves
Qu'autrefois le monde donnait,
Sont aussi chères que les choux.
Voilà pourquoi de mon mouchoir

Ie me pano souen le vialhe.
Eh! qui payrat to le talhe?
Cellou son four de jugimen,
Qui n'en on quoque pensamen.
Mais i'ay biau m'en rompre la testa,
Le gen n'en font que plu gran festa.
V se chalhon de me raison
Autant que de mez oraison.
I'ay biau remonstra qu'eyet orc
Que faudriet mieu meirié le lore
Per lez eigleise que iamei.
Tan mei per deipit, et tan mei
V rechagnont à gorg' vuerta,
Et pui vont branda la couuerta
Per cella grossa vilani
Que fat l'honou tout empani.

Je me nettoye (essuye) souvent les yeux.
Eh! qui payera les tailles?
Celles-là sont hors de sens,
Qui n'en ont quelque préoccupation.
Mais j'ai beau m'en rompre la tête,
Les gens n'en font que plus grande fête.
Ils se soucient de mes raisons
Autant que de mes oraisons (prières).
J'ai beau représenter que c'est maintenant
Qu'il faudrait plutôt remuer les lèvres *
Dans les églises que jamais.
Plus apparaît misère, (et) plus
Ils rient à gorge ouverte (déployée);
Et puis (ils) vont remuer la couverture
Pour cette grosse vilenie
Qui fait l'honneur tout terni.

Faut pa s'eibay si la pesta
Fat mei de ma que la tempesta,
Ni si la fan que me deiplat
Fat v poro lo ventre plat ;
Ni si la guerra ét v doublou
Causa du malheur et du troublou.
Lo mond' ét ore si peruer,
Que tout ce qu'ét, vat de trauer.
Lo mond' en tout se deigomine ;
Ie ne sauo ce qu'v divine ;
Vo veyé qu'vn home bien fat
En prou d'oure se contrafat ;
V s'abilhet en toute mode,
Et iamei bien ne s'accommode ;
Tanto vl ét plu bigarra
Qu'vn Savoyard de Pontcharra ;

(Il ne) faut pas s'ébahir si la peste
Fait plus de mal que la tempête,
Ni si la faim qui me déplaît
Fait aux pauvres le ventre plat ;
Ni si la guerre est doublement
Cause du malheur et du trouble.
Le monde est maintenant si pervers,
Que tout ce qui existe va de travers.
Le monde en tout se contrefait ;
Je ne sais ce qu'il devient ;
Vous voyez qu'un homme bienfait
En beaucoup de vêtements se rend difforme ;
Il s'habille selon toutes (les) modes
Et jamais (il) ne s'arrange bien.
Tantôt il est plus bigarré
Qu'un Savoyard de Pont-Charra ;

Tanto veitu à l'Espagnola,
Et tanto à la Carmagnola.
Tanto tout couuert de clinquan,
N'obliet pa son boquinquan ;
Tanto faut qu'v porte et qu'vl aye
Lo mantet court, iusqu'à le braye.
Vl ét tesmoin nostron veisin,
Meita figua, meita reisin.
Per ceste belle dameiselle,
Que font tan de miron mirelle,
Ele porton mey d'attifet
Su la testa, que lo buffet
D'vn marchand de chose nouuelle.
Car tout sur elle carcauelle.
Elle s'enfarinon lou peu;
Elle se miralhon, et peu

Tantôt (il est) vêtu à l'Espagnole
Et tantôt à la Carmagnole *.
Tantôt tout couvert de clinquant,
(Il) n'oublie pas sa peau de bouc ;
Tantôt (il) faut qu'il porte et qu'il aie
Le manteau court, jusqu'aux (même les) culottes.
Il (en) est témoin (la preuve) notre voisin,
Moitié figue, moitié raisin.
Pour ces belles demoiselles,
Qui font tant de mironmirelles (minauderies),
Elles portent plus d'attifets (ornements)
Sur la tête, que le buffet (la montre)
D'un marchand de nouveautés ;
Car tout sur elles résonne creux.
Elles s'enfarinent * les cheveux ;
Elles se regardaillent, et puis

S'enfrageon de grossez eitache,
Auey lour colet d'eipinache.
Et per far' enragié du tout
Lou meina que couron pertout,
Elle paron de prima tela
Lour affeitari de moutella.
D'elle ne faut pa s'eitona;
Ell' ont de que se pimpona.
Mais quan cette filhe de chambre,
De qui la plus part s'eicalambre,
Per fare mieu lou fournelet,
Font de lour maistre lour valet,
Per porta autan de besogni,
N'ét to pa vne vray vergogni!
Elle se copon lou chaueu,
Chousa que iamey ne s'ét veu.

S'étreignent de grosses attaches,
Avec leurs cols (en forme) de buisson d'épines.
Et pour faire enrager complétement
Les garçons qui courent partout,
Elles parent de fine toile
Leur afféterie de belette.
D'elles (il) ne faut pas s'étonner;
Elles ont de quoi se pomponner.
Mais quand ces filles (femmes) de chambre,
Dont la plupart (s')écarte(nt) les *crura*
Pour faire mieux les petits fours,
Font de leurs maîtres leurs valets
Pour porter autant de besogne (parure),
N'est-ce pas une véritable honte ?
Elles se coupent les cheveux,
Chose qui jamais ne s'est vue ;

I se font de si gran bergnole,
Que vo diria que tout s'enuole;
I son plu gloriouse qu'vn pet;
I se font toutte lo topet.
I'en veyo vna que se cache,
Qu'at mey qu'vn laquay de mostache.
Ne sont ti pa bien deiuerguey
De se coiffié comm'vn laquey?
Elle semblon de sarrazine.
Regarda me proche veisine:
Elle monstron lou bella pet
Et lour tetet iusqu'v poupet;
Et si n'estiet quoque pourassi,
Elie monstrarion la * fendassi.
Veiqui d'où vin que lou Monsieu
Font souen branda lou lencieu,

Elles se font de si grandes frisures,
Que vous diriez que tout s'envole;
Elles sont plus glorieuses qu'un *peditus ;*
Elles se font toutes le toupet;
J'en vois une qui se cache,
Qui a plus qu'un laquais de moustaches.
Ne sont-elles pas bien *déviergées* (éhontées)
De se coiffer comme un laquais?
Elles semblent des sarrasines,
Regardez mes proches voisines :
Elles montrent leur belle peau
Et leurs tétons jusqu'à la fraise;
Et (si) n'était quelque grand peur,
Elles montreraient la falaise.
Voilà d'où vient que les messieurs
Font souvent sauter les draps,

Et puissaprés, quand y sont plene,
Le menasson de le berbene.
Mais i'ay biau lour chamarela :
E ventariet autan parla
A cella muralhi qu'à elle.
Car ie volo que l'on m'eipelle,
Si deman vo ne le verri
Plu belle qu'vn perut purri,
Ou qu'vna poma din la palhi
Que n'a de biau que la pelalhi.
Vo le verri eiparpalhié
Coma la cima d'vn palhé.
He ! qu'elle se mordron le lore
Per lez auei plu roge qu'ore!
Lour ca n'ét que lichonari,
Lour ca n'ét que fistonari.

Et puis après, quand elles sont *gravidæ*,
(Ils) les menacent des verveines *.
Mais j'ai beau leur chanter (mon refrain) ;
Il vaudrait autant parler
A cette muraille qu'à elles.
Car je veux que l'on m'écorche ,
Si demain vous ne les verrez (pas)
Plus belles qu'une poire pourrie,
Ou qu'une pomme dans la paille,
Qui n'a de beau que la peau.
Vous les verrez éparpillées
Comme la cime d'un monceau de paille.
Eh! qu'elles se mordront les lèvres
Pour les avoir plus rouges que maintenant!
Leur fait n'est que gourmandise ,
Leur fait n'est que ripaille

Ma qu'y fasson la prima bouchi
Com' vna vray saincta ni touchi;
Et qu'i sachon se deimena,
Louz ét aui que lou meina
Son plus fou de lour bonne grace
Qu'vn gro capon n'ét de se biasse.
Ah ! que le filhe du tem vieu
Se comportauon toute mieu!
I semblauon per le charreire
De none qu'on ne pot pa veire.
La plu richi n'osaue pa
Porta lo moindre poinct coupa;
La plus bella ne se montraue
Que quan sa mare v comandaue.
Mais ore la plu leida vat
Ronflan comm' vn vray charauat;

Pourvu qu'elles fassent la fine bouche (bouche en cœur)
Comme une vraie sainte n'y touche;
Et qu'elles sachent se démener,
Il leur semble que les garçons,
Sont plus fous de leurs bonnes grâces,
Qu'un gros mendiant ne (l')est de ses besaces.
Ah ! que les filles du temps jadis
Se comportaient toutes mieux !
Elles semblaient par les rues
Des nonnes qu'on ne peut pas voir.
La plus riche n'osait pas
Porter le moindre point-coupé ;
La plus belle ne se montrait
Que quand sa mère le commandait.
Mais à présent la plus laide va
Ronflant comme un vrai chat-huant;

Et la plus pora sur sa cota
Met plu valhen qui n'at de dotta.
Talla n'at que cinquant' eicu
Qu'at de bandageo iusqu'v cu ;
Iamei ie ne vi tan de gloire :
Le servente que porton coeire
La pat' v four, vont eitrinquey
Coma le braye d'vn laquey;
Elle porton l'eicherpa neiri
Coma la bella iardineiri ;
Et sen considera si plot,
Elle porton de plu gro flot
Sur lour solar à l'aiguilhetta,
Que la Lhauda de la Pernetta.
Et quan quoque poro creitin
Lez at prei per quoque buttin,

Et la plus pauvre sur sa cotte
Met plus vaillant (de valeur) qu'elle n'a de dot.
Telle n'a que cinquante écus
Qui a des bandes (volants) jusqu'au *podicem ;*
Jamais je ne vis tant de gloriole :
Les servantes qui portent cuire
La pâte au four, vont étriquées (serrées)
Comme les culottes d'un laquais ;
Elles portent l'écharpe noire
Comme la belle jardinière * ;
Et sans considérer s'il pleut,
Elles portent de plus grosses houppes
Sur leurs souliers à l'aiguillette *,
Que la Claude de la Pernette.
Et quand quelque pauvre malheureux
Les a prises pour quelque butin,

I se conflon mieu que le meitre,
Ou qu'vn dindo que l'on vet creitre.
Cellei n'ét to pa trop forfat?
Ie vo iuro que cellei fat
Parla tout lou iour sur sa porta
La Bruanda que n'ét pa morta.
Celle qu'on bon bec coma lei,
Per en parla decei, delei,
Fon bien de quitta lour besogni
Per louz en fare la vergogni.
Per mi, ie ne lour cacho ren;
Lour plaisi m'ét indiferen :
Ie volo que lo mondo sache
Que tale filhe son de vache;
Et tan que ie pourrei alla,
Ie lour direy ma ratela,

Elles se gonflent plus que les maîtresses,
Ou qu'un dindon que l'on voit croître.
Cela n'est-il pas trop fort ?
Je vous jure que cela fait
Parler tous les jours sur sa porte
La Bruande*, qui n'est pas morte.
Celles qui ont bon bec comme elle,
Pour en parler deçà, delà,
Font bien de quitter leur besogne
Pour leur en faire honte.
Pour moi, je ne leur cache rien;
Leur plaire m'est indifférent :
Je veux que le monde sache
Que (de) telles filles sont des *vaccæ*;
Et tant que je pourrai aller,
Je leur dirai mon radotage,

Sen oublié cette niflouse,
Ni cette petite pissousc,
Qui per sauei vn po dansié,
Se regardon deijà pissié.
Et to bien de besoin qu'on ale
Tochié tou lou not le timbale
A le filhe de Saint Loren?
Lour faut, coma dit lo Marren,
Vna pugna de remonstranci,
Et non pa iour et not la dansi.
Car i n'ont pa lit la meita
Du liuro de Ciuilita.
Per le filhe de la Pereiri,
Qui ne danson qu'à la charreiri,
Lo mondo sat prou ce qu'i sont.
Passon donqua decei lo pont,

Sans oublier ces renifleuses,
Ni ces petites pisseuses,
Qui pour savoir un peu danser,
Se regardent déjà pisser.
Est-il bien (de) besoin qu'on aille
Toucher toutes les nuits les timbales
Aux filles de Saint-Laurent ?
Il leur faut, comme dit le Marren *,
Une poignée de remontrances,
Et non pas jour et nuit la danse ;
Car elle n'ont pas lu la moitié
Du livre de civilité *.
Pour les filles de la Perrière,
Qui ne dansent que dans la rue,
Le monde sait assez ce qu'elles sont.
Passons donc en deça du pont,

Et parlon du Bo, où le filhe
Ioyon iour et not à le bilhe.
Ie vo iuro que la meita.
A si auerti de preita
Que faut que la moindra lo preite
Inco que lhi se desereite.
Celle du ban de Mauconsei
Font aui qui n'ont ni fan ni sei ;
I ne font ren qu'aprés lour testa,
Set to iour oure, set to festa.
Ma qui seyont dessus vn ban
Bien empaquetei de riban,
Vprés de l'heritié Deseine,
Louz ét aui qui sont de Reine.
I voudrion vei son compagnon
Den la pel de Iean de Lignon.

Et parlons du Bœuf, où les filles
Jouent jour et nuit aux billes.
Je vous jure que la moitié
A si accoutumé de prêter,
Qu'il faut que la plus petite le ' prête
Encore qu'elle se déshérite.
Celles du banc de Mauconseil
Font penser qu'elles n'ont ni faim ni soif ;
Elles ne font rien qu'après leur tête,
Soit-il (que ce soit) jour ouvrable, soit-il fête
Pourvu qu'elles soient dessus un banc
Bien empaquetées (enlacées) de rubans,
Auprès de l'héritier (de) Deseine,
(Il) leur semble qu'elles sont des reines.
Elles voudraient voir son compagnon
Dans la peau de Jean de Lignon ;

Cel eicruci la grand Pelalhi
V ratelié de la volalhi,
Et toute tale sorte de gen
Dedin le griffe du sergen.
Le filhe de la Rochanœisa,
Deipuis Chouuin iusqu'à l'Anglœisa,
Savon que trop, y at lon tem,
Que lou meina son mauconten
Si ne son tousiour vprés d'elle.
I fon bien aui qui son belle.
Car i ne mantenon l'Amour
Qu'auec lou monsieu not et iour.
Ie trouo qu'en cella charreiri
Tou lou monsieu ne fon pa feiri,
Incora qu'v fasson tochié
D'aubade quand se faut couchié.

Cet amaigri la grand'poulaille
Au ratelier de la volaille,
Et toutes telles sortes de gens
Dedans les griffes des sergents.
Les filles de la rue Chenoise
Depuis Chouvin jusqu'à l'Anglaise *
(Ne) savent que trop, (il) y a longtemps,
Que les garçons sont mécontents
S'ils ne sont toujours auprès d'elles :
Elles pensent bien qu'elles sont belles.
Car elles n'entretiennent l'amour
Qu'avec les messieurs nuit et jour.
Je trouve qu'en cette rue,
Tous les messieurs ne font pas férie (fête),
Encore qu'ils fassent toucher
Des aubades * quand il se faut concher.

E faut passa vn po plu outra,
Per vei ce qu'on fat en Tracloutra :
Le filhe amon mei tout du lon
Dansié auec lou gro vioulon,
Qu'alla eicota lo biau Pére,
Qui en cheiri se desespere.
Si lon danse per lou vergié,
Ellez en placon lo migié.
Celle de la charreiri Noua,
Que son toute fait à l'eiproua,
Ne son ren d'vna bona lei ;
Car i creyon que lo solei
Ne se leue ren que per elle,
Tant i font de le Dameiselle.
Lour ca n'ét que de tricota,
Que lour deueise conta.

Il faut passer un peu plus loin
Pour voir ce qu'on fait en Tré-Cloître :
Les filles aiment mieux tout du long (du jour)
Danser avec les gros violons,
Qu'aller écouter le beau * Père
Qui en chaire se désespère.
Si l'on danse par (les) vergers,
Elles en laissent de côté le manger.
Celles de la rue Neuve,
Qui sont toutes faites à l'épreuve,
Ne sont pas d'une bonne loi (de bon aloi) ;
Car elles croient que le soleil
Ne se lève rien que pour elles,
Tant elles font les demoiselles.
Leur cas n'est que de danser,
Que leurs devis (ra)conter.

Cellez iqui de saincta Clara
Ont mei que lez autre de tara :
Car en disan lour chapelet,
I penson à lour mariolet.
I marchon sen touchié le piere;
Et per monstra qu'elle son fiere,
Meipreison, maugra lo Caton,
La velhongi qu'ét v baston.
Celle du Breu ont tropt des oure *;
Car e gnat pa vna que ploure
De vei lo bla a siei florin ;
Elle chanton mei qu'vn tarin;
Et son toute si ricandelle
Que le gen ne parlon que d'elle.
Per celle belle du grand poi,
Ellez amon toute la croi;

Celles(-là) de Sainte-Claire
Ont plus que les autres d'imperfections :
Car en disant leur chapelet,
Elle pensent à leurs marjolets.
Elles marchent sans toucher les pierres ;
Et pour montrer qu'elles sont fières,
Méprisent, malgré (le) Caton,
La vieillesse qui est au bâton.
Celles du Breuil ont trop de restes ;
Car il n'y en a pas une qui pleure
De voir le blé à six florins * ;
Elles chantent mieux qu'un tarin ,
Et sont toutes si follement rieuses
Que les gens ne parlent que d'elles.
Pour ces belles du grand puits,
Elles aiment toutes la croix ;

Et surtout cella du visageo
Duz amoirou qu'en on l'vsageo.
Ellez amon mei vn garçon
Qu'at prou d'argen, pou de façon,
Qu'vn qu'at vn plein ceruet de scienci,
Et coma mi bona conscienci.
Celle de Sainct Andre ne font
Que dansié, tant qu'on se marfont;
Elle son vn po trop friquette.
Car, quand i sont à lour goguette,
Set v bal, set din la maison,
Inco que set pora saison,
Elle menon de l'entiuela
Mei que la dana Patifela.
Le filhe de la Brochari *
Vont, à la moda de Pari,

Et surtout celle* du visage
Des amoureux qui en ont l'usage.
Elles aiment mieux un garçon
Qui a beaucoup d'argent, peu de manières,
Qu'un (autre) qui a un plein cerveau de science,
Et, comme moi, bonne conscience.
Celles de Saint-André ne font
Que danser, jusqu'à ce qu'on se morfonde ;
Elles sont un peu trop fringantes.
Car, lorsqu'elles sont à leurs réjouissances,
Soit au bal, soit dans la maison,
Encore que (ce) soit pauvre saison,
Elles jouent de l'éventail
Plus que la dame Batifolle.
Les filles de la Brocherie
Vont, à la mode de Paris,

Meiran du cu, com' vna cana;
Ellez ont le jaute d'arcana;
Per veire celleu que le sert,
Leuon la testa com' un cerf.
Celle de la charreiri Courba
Du Clerc, ou l'on ne fat que fourba,
Que s'en vat lei ver Phalarei,
Son touiour deuan lo mirei.
Car per se vei, estant solette,
Font deuan leu mille plongette.
Tanto guincheton de trauer
La saraband' a bra vuert,
Per se regarda sur l'eipala;
Tanto monstron lour den de pala;
Tanto plouron de fachari,
Per acheui la singeari.

Remuant du *podice* comme une * oie;
Elles ont les joues d'arcannée *;
Pour voir celui qui les sert,
(Elles) lèvent la tête comme un cerf.
Celles de la rue Courbe
Des Clercs, où l'on ne fait que fourbe,
Qui s'en va là vers Phalaret *,
Sont toujours devant le miroir;
Car pour se voir, quand elles sont seulettes,
(Elles) font devant lui mille petits plongeons.
Tantôt (elles) visent de travers
La sarabande (danse) à bras ouverts,
Pour se regarder sur l'épaule;
Tantôt montrent leurs dents (en forme) de pêle;
Tantôt pleurent de fâcheries,
Pour achever la singerie.

Regarda la foli du mondo;
D'en parla tan ie me marfondo.
Mais tandi que ie seu aprés,
Faut que ie parlo de plus prés
V mistodin de cetta villa,
Que n'ont pot estre croi ni pila.
Ie cogneusso d'Aduocasson
Qu'ont mei de bec qu'vn begasson,
Que parlon touiour et ne sauon
Ce qu'v machon, ni ce qu'v bauon;
Que latinison deuan chacun,
Que parlon grec qu'à quoqu'un
Que ne fut iamei à l'eicola;
Qui den lour Iason et Bertola
Ne trouon pa de que disna,
Et pa moin vont leuan lo na

Regardez la folie du monde;
D'en parler tant je me morfonds.
Mais tandis que je suis après,
(Il) faut que je parle de plus près
Aux muscadins de cette ville,
Qui n'ont peut-être croix ni pile.
Je connais de méchants avocats
Qui ont plus de bec qu'un bécasson,
Qui parlent toujours et ne savent
Ce qu'ils mâchent ni ce qu'ils bavent,
Qui parlent latin devant chacun,
Qui (ne) parlent grec qu'à quelqu'un
Qui ne fut jamais à l'école;
Qui dans leur Jason et Bartole
Ne trouvent pas de quoi dîner,
Et pas moins vont levant le nez

Et lou talon per le charreire.
Ah ! que gnat que fon de iarteire
De lour mantet* de tafatat,
Afin que l'on en fass' eitat !
Mais lo mondo sat ce qu'v tenon.
Car le filhe ne s'entretenon
Que de ce qu'vl ont tou lo flat
D'estre plu fret que n'ét lo glat,
Perce qu'v porton de coustuma
D'argen com'vn crapau de pluma.
Quant gnat to que n'ont pas vn liar,
Et qui, à fauta de solar,
Dison qu'v ne porton la botta
Que per l'amor de tropt de crotta !
E gnat mei que ie ne voudrin
De peti et de gran Flandrin

Et les talons * par les rues.
Ah ! qu'il y en a qui font des jarretières
De leur manteau de taffetas,
Afin que l'on en fasse état !
Mais le monde sait ce qu'ils ont.
Car les filles ne s'entretiennent
Que de ce qu'ils ont tous le vent (le renom)
D'être plus froids que n'est la glace,
Parce qu'ils portent d'ordinaire
(Autant) d'argent qu'un crapaud de plume.
Qu'il y en a qui n'ont pas un * liard
Et qui (par) faute de souliers,
Disent qu'ils ne portent la botte
Qu'à cause de trop de crotte ?
Il y a plus que je ne voudrais
De petits et de grands Flandrins,

Qu'on laisse per gueiro qui valhon;
Honoran cellou que traualhon,
Et louz umblo, qui lour chapet
Leuon plusto que Galipet.
Y at auoei d'autre vermine
Et d'autre petite famine,
Per dedin lou bon procurou,
Que sont inco plu glouriou.
I'en cogneusso vna douzena
Qu'ont lez ale de ratapena.
Car v tombon tou rebuti
En choquant le moindre parti;
V volon volla sur l'eicuma;
Mais lourz ale n'on point de pluma;
Lour rognon ne son pa cuuert
Per se garanda de l'hyuer.

Qu'on laisse pour (le) peu qu'ils valent;
Honorant ceux qui travaillent,
Et les humbles qui leur chapeau
Lèvent plutôt que Galipet *.
Il (y) a aussi d'autres vermines
Et d'autres petites famines,
Par dedans les bons procureurs,
Qui sont encore plus glorieux.
J'en connais une douzaine
Qui ont les ailes de rate-empennée (chauve-souris)
Car ils tombent tout crispés (crochus)
En heurtant les moindres parties *;
Ils veulent voler sur l'écume (des flots),
Mais leurs ailes n'ont point de plume;
Leurs crânes pelés ne sont pas couverts
Pour se garantir de l'hiver.

Pa moin à veire lour piaffe,
Vo diria que den l'or tout gaffe.
Quant gnat to que n'ont pa cinq sou,
Que ne migeon pa à lour sou,
Per pareitre touiour plus brauo ?
Hela ! que gnat, ha ! que i'en sauo
Que son de gloeiri marfondu,
Et qui fon bien duz entendu !
I'en sauo que sariont en pena
De plaideyé per vna fena
Que voudriet repeta son dret;
Que ne sauon pa far adret
Vne requetta fromentala,
Ni far una demanda tala
Qu'on det balhié quand est besoin.
Si lou plaideyan n'ont lo soin

Pas moins, à voir leurs grands airs *,
Vous diriez que dans l'or tout patrouille.
Combien y en a-t-il qui n'ont pas cinq sous,
Qui ne mangent pas (jusqu') à leur soul
Pour paraître toujours plus beaux ?
Hélas ! qu'il y en a, ah ! que j'en sais
Qui sont de gloriole morfondus
Et qui font bien des entendus !
J'en sais qui seraient en peine
De plaider pour une femme
Qui voudrait revendiquer son droit,
Qui ne savent pas faire adroitement
Une requête alimentaire *,
Ni faire une demande telle
Qu'on (la) doit donner quand (il) est besoin.
Si les plaideurs n'ont le soin

De s'adreissié à la boutiqua
D'vn que sache mieu la practiqua,
Lour ca eirat de mal en pi;
Car cellou lourdin assoupi
Ne sauon pa far' vna ligni
Duz ipothequo d'vna vigni.
Ah! que de petiz ignoran
Volon teni lo premié ran!
Qu'y a de clerc et de noteiro
Qui, d'vn eitat herediteiro,
Font per la villa de cancan,
Mei que d'vn flaco vn coquan,
Vnco qu'v ne pouon pa viure!
Si à tenen ie volen suiure,
I'en trouarin de ceu meitié
Plu digno d'estre cocatié

De s'adresser à la boutique
D'un (procureur) qui sache mieux la pratique*,
Leur cas ira de mal en pis;
Car ces lourdauds assoupis
Ne savent pas faire une ligne
Des hypothèques d'une vigne.
Ah! que de petits ignorants
Veulent tenir le premier rang!
Qu'il y a de clercs et de notaires
Qui, d'un état héréditaire,
Font par la ville du cancan,
Plus que d'un flacon * un croquant,
Encore qu'ils ne puissent pas vivre!
Si, les uns après les autres, je voulais suivre,
J'en trouverais de ce métier
Plus dignes d'être cocatiers

Que de porta vn escriteiro ;
Cellei voz ét que trop notoeiro.
Mais faut veire cestou marchand;
Faut que i'en chanto mon plen chant,
Puis qu'v font vn peu trop lou sire.
E gnat pa vn que ne desire
D'estre quoqua ren à la Cour,
Set per porta vn mantet court,
Ou plusto vna rauba courta
Auec vn gro bone tde tourta;
Ou du patricot de Godran,
Per porta vn gro balandran.
Si to qu'vl ont tropt de pistole,
E faut que la meita s'enuole
Per vn eitat d'oncl' à neuon,
Que lou fat fare lo pauon,

Que de porter une écritoire.
Cela (ne) vous est que trop notoire.
Mais il faut voir ces marchands ;
Il faut que j'en chante mon plein chant,
Puisqu'il font un peu trop les messieurs.
Il n'y en a pas un qui ne désire
D'être quelque chose à la cour,
Soit pour porter un manteau court,
Ou plutôt une robe courte
Avec un gros bonnet (en forme) de tourte ;
Ou du patricot de Godran,
Pour porter un gros balandran *.
Sitôt qu'ils ont trop de pistoles,
Il faut que la moitié s'envole
Pour un état d'oncle à neveu *,
Qui leur fait faire le paon,

Inco qu'v ne sauon ren fare
Per se meila du bonz afare.
Vo lou veyé de gro colen
Auec lou freze de molen;
Tant v se conflon d'estre richo.
Ie vo dio, et ie voz aficho
Qu'v font tou plu lou gro quasi
Qu'vn qu'at tout à sa fantaisi.
Lour fene semblon d'Aduocate,
Tant i font de le delicate.
Regarda vn po lour courtaut,
Despui Thoma iusqu'à Bertaut :
Vo lou verri qu'v creyon d'estre
Din la boutiqua quoque maistre.
De chacun v dion lour aui;
Si l'on lou parl', v son raui ;

Encore qu'ils ne sachent rien faire
Pour se mêler des bonnes affaires.
Vous leur voyez de gros colets
Avec leurs * fraises (en forme de meule) de moulin;
Tant ils sont bouffis d'être riches.
Je vous dis et je vous certifie
Qu'ils font tous plus les gros quasi
Qu'un (homme) qui a tout à sa fantaisie.
Leurs femmes semblent des avocates *,
Tant elles font les délicates.
Regardez un peu leurs courtauds *,
Depuis Thomas jusqu'à Bertaut :
Vous verrez qu'ils croient être
Dans la boutique un maître.
De (sur) chacun ils disent leur avis;
Si l'on leur parle, ils sont ravis;

V ne sauon pa mieu respondre
Qu'vu home de ney qu'on vet fondre;
V son de vray sarrapatat
De qui ie foey autant d'eitat
Que du bit, qui de le montagne
Venon per pigna de colagne.
Sont ti pa plu sutti que mi?
V ne prenon que la demi
Quand v beuon din quoque caua *.
VI ont tou lo goust d'vna raua
Qu'ét iala, quand v sont vtour
D'vna filhi que fil' v tour.
Et su se trouon à la dansi,
Que vint touiour aprés la pansi,
Si to que l'on tin lo caquet
Que lou faut bailli le boquet,

Ils ne savent pas mieux répondre
Qu'un homme de neige qu'on voit fondre;
Ils sont de vrais serre-guenilles,
Dont (il) se fait autant d'état,
Que des rustres qui des montagnes
Viennent pour peigner des quenouilles *.
(Ne) sont-ils pas plus fins que moi?
Ils ne prennent que la * demie
Quant ils boivent dans quelque cave *.
Ils ont tous le goût d'une rave
Qui est gelée, quand ils sont autour
D'une fille qui file au tour.
Et s'ils se trouvent à la danse,
Qui vient toujours après la panse (le régal),
Si tôt que l'on tient le propos,
Qu'il leur faut donner le bouquet (*aux danseuses*),

V prenon tou la coulou morta,
Et s'enfuyon defour la porta.
A tabl' v ne sont iamei sou,
Perce qu'vn gro pan de dou sou
Lou fat autant qu'vna chatagni :
Quan faut payé, v font la cagni.
Laisson dong cellou ploura pan
Auec lour grosse den copan.
Lou barbié et apotiquairo
De lour gloeiri ne perdon gueiro;
Mais ie n'en oso pa parla,
Perce que, quand faudrat ala
V ciel où son tou * lou fidello,
I'auray pot estre besoin d'ello.
Lou cousturié font mei de ma
Que l'on ne sauriet estima ;

Ils prennent tous la couleur * morte,
Et s'enfuient hors de la porte.
A table ils ne sont jamais soûls,
Parce qu'un gros pain * de deux sous
Leur fait autant qu'une châtaigne :
Quand (il) faut payer, ils font la * cagne.
Laissons donc ces pleure-pain,
Avec leurs grosses dents incisives.
Les Barbiers et les Apothicaires,
De leur (des procureurs) gloriole ne perdent * guère;
Mais je n'en ose pas parler,
Parce que, quand (il) faudra aller
Au ciel où sont tous les fidèles,
J'aurai peut-être * besoin d'eux.
Les couturiers (tailleurs) font plus de mal
Que l'on ne saurait penser.

Car v prenon per lour coustura,
Com'vn mounié doubla moutura,
Sur lez eitofe de vellou,
Ou d'vn bon drap lo moin pelou.
V ioyou mieu à la tarifla
Que louz efan à la botifla.
Lou patissié son de plautru,
Et quasi to de gro ventru,
Qu'amon mei vna grossa soupa,
Per lo profit de lour charoupa,
Que lo sermon d'vn pié deichau
Qu'enduret la fret et la chau.
V ne font Dieu que de lour ventre;
Car faut que iour et not lour entre
Den lo corp lou meilhou bocon:
V son plu gra que le baccon

Car ils prennent pour leur couture,
Comme un meunier double mouture,
Sur les étoffes de velours,
Ou d'un bon drap le moins velu.
Ils jouent mieux à la tarifle *
Que les enfants à la botifle *.
Les pâtissiers sont des patauds,
Et presque tous de gros ventrus,
Qui aiment mieux une grosse soupe,
Pour le profit de leur *fœtidæ carnis*,
Que le sermon d'un Pieds-Déchaux *
Qui endure le froid et le chaud.
Ils ne font Dieu que de leur ventre;
Car (il) faut que jour et nuit (il) leur entre
Dans le corps les meilleures bouchées:
Ils sont plus gras que le *lard*

Que pendole din lour tauerna.
Veyé Lhaudo de la Payerna :
Vl a le groin d'vn gro Priou,
Lo cu de Piero Loriou,
Lo ventre d'vna fena grossa
Et lo corp fat com'vna fossa.
E gnat prou d'autro coma leu,
Tout nier, ormi lo blan de l'œu,
De la greissi que louz eitofe :
La peste creue le galhofe !
V son causa que lou bouchié
Ne balhon ren à bon marchié,
Et qu'v meinageo l'on ne frippe
Que quoque fricassia de trippe.
Héla ! lou poroz artisan
Se sentiron, mei de diz ans,

Qui est pendu dans leur taverne*.
Voyez Claude de la Payerne :
Il a la mine d'un gros prieur,
Le *podicem* de Pierre Loriot,
Le ventre d'une femme grosse,
Et le corps fait comme une fosse*.
Il y en a beaucoup d'autres comme lui,
Tout noirs, hormis le blanc de l'œil,
De la graisse qui les étouffe :
La peste crève les goinfres !
Ils sont cause que les bouchers
Ne donnent rien à bon marché,
Et qu'au ménage l'on ne mange avidement
Que quelque fricassée de tripes.
Hélas ! les pauvres artisans
Se (res)sentiront, plus de dix ans,

De cesta granda malheuranci
Qu'at coru per toutta la Franci.
Lour trauai ne lour pot* teni
Que de pan per se sousteni;
Et quan faut payé lou loyageo,
Faut qu'v metteison tout en gageo:
V n'ont pa enuey de ginga,
Mais plusto de se deibringa.
Le pore gen ont tant de charge,
Que si nostron Rey ne deicharge
Cetteu paï de tant d'impo,
Nengun ne sara en repo.
V ne sat pa, nostron bon sire,
Que son poro peuplo suspire :
S'vl v sauiet, dedin Pari,
Cettou charchou de rongeari*,

De ce grand malheur
Qui a couru par toute la France.
Leur travail ne leur peut fournir
Que du pain pour se soutenir.
Et quand (il) faut payer leur loyer,
(Il) faut qu'ils mettent tout en gage:
Ils n'ont pas envie de ginguer,
Mais plutôt de se lamenter.
Les pauvres gens ont tant de charges,
Que si notre Roi ne décharge
Ce pays de tant d'impôts,
Personne ne sera en repos.
Il ne sait pas, notre bon sire,
Que son pauvre peuple soupire:
S'il le savait dedans Paris,
Ces chercheurs d'os à ronger*,

Coma sont cestou comisseiro
Que vont picoran d'ordineiro
Lou vilageo, sarion puni
Deu l'auba iusqu'à l'embruni.
No n'aurion pa tant dez alarme
Du passageo de le gendarme.
Que faron no? tout ét perdu ;
Car Dunkerque * n'ét pa rendu;
Lo siegeo n'a pa fa retreita :
La bona pey n'ét pa dong feita.
I'ay gran pou qu'aprés cet hyuer,
Qne lou chamin saront vuert.
Sur tout v tem de le cocoare,
N'y ait de terribloz afare.
Car lou soudar perqui a mont
Deuon torna den lo Piemont,

Comme sont ces commissaires
Qui vont picorant d'ordinaire
Les villages, seraient punis
Depuis * l'aube jusqu'à la brune.
Nous n'aurions pas tant d'alarmes
Du passage des gendarmes.
Que ferons-nous? Tout est perdu ;
Car Dunkerque n'est pas rendu ;
Le siége n'a pas fait retraite :
La bonne paix n'est donc pas faite.
J'ai grand peur qu'après cet hiver,
(Alors) que les chemins seront ouverts,
Surtout au temps des hannetons,
(Il) n'y ait de terribles affaires.
Car les soudards par là-haut
Doivent (re)tourner dans le Piémont,

Per prendre du Duc la deipolhi.
I'en tremblo coma fat la folhi.
Si celley ét, lou barbabout *
Saront de requeta per tout;
Le gen, à fauta de farina,
S'en farciron la peiturina;
Cellou que saron mau nurri,
Tombaron mieu que lou purri.
Potestre vna tala tempora.
Vindrat que tropt à la * mal'hora :
L'armagna qu'ét din mon ama
Menasse d'vn poro climat.
Dieu volhe que tout ce qu'v songe,
Seeyson * autant de mensonge;
Et que voz autro deueni
Plu gen de bien à l'adveni,

Pour prendre du duc la dépouille.
J'en tremble*, comme fait la feuille.
Si cela est, les *balibots* *
Seront recherchés partout;
Les gens (par) faute de farine,
S'en rempliront la poitrine.
Ceux qui seront mal nourris,
Tomberont plus que les *putridi*.
Peut-être un tel temps
(Ne) viendra que trop par malheur :
L'almanach *, qui est dans mon pétrin,
Menace d'une pauvre température.
Dieu veuille que tout ce qu'il songe,
Soit autant de mensonges,
Et que vous autres deveniez
Plus gens de bien à l'avenir,

Afin qu'on n'ale plu à l'Ila,
Ou à Fornet préts de Perila,
Chanta lo kyrie * eleison.
Iusqu'à qu'on set din sa maison *,
E fau craindre la quarantana
Autan que la fiebura quartana.
Mais i'en parl' à de folaton *
Que n'ont souci que du tinton *.
Ma qu'v virolheison vn brando
Deu lo dilun iusqu'v dissando,
Louz ét aui que, cestu an,
Sarat toujour caramentran.
Mais la careima que s'approche,
Com'vn hermita per le roche,
Chassirat tou lou passatem,
Que son causa du mauuay tem.

Afin qu'on n'aille plus à l'Ile *,
Ou à Fornet près de Périle,
Chanter le* *Kyrie eleïson*.
Jusqu'à ce qu'on soit dans sa * maison,
Il faut craindre la quarantaine
Autant que la fièvre quarte.
Mais j'en parle à des fous
Qui n'ont souci que du plaisir.
Pourvu qu'ils tournent une danse
Depuis le lundi jusqu'au samedi,
Il leur semble que, cette année,
(Ce) sera toujours carnaval.
Mais la quadragésime (le carême) qui (s')approche,
Comme un hermite par les roches,
Chassera tous les passe-temps,
Qui sont cause du mauvais temps.

Cependant, auec la Siuola,
Ie m'en voey far' vna chichola.

Cependant, avec la Sivole,
Je m'en vais faire une tasse de vin pané.

NOEL.

I.

Notrou meyna sarrauon lez ollagne;
Notrou polet ayen tot pier * chanta,
Et lous eyssarts qu'v fon pe le montagne,
N'ayon quasi ni chalou ni clarta,
Quand vn efan que portaue vna roba
De fin argent (si fin n'en fut iamey)
Que traluyet ni mey ni moins que l'auba,
Noz adussit * lo bon tem et la pey.

NOEL.

I.

Nos garçons serraient les noisettes;
Nos coqs avaient tout plein chanté,
Et les feux qu'ils font par les montagnes,
N'avaient quasi ni chaleur ni clarté,
Quand un enfant qui portait une robe
D'argent fin (aussi fin (il) n'en fut jamais)
Qui reluisait ni plus ni moins que l'aube,
Nous amena le bon temps et la paix.

II.

V nous dissit d'alla vey la pucella
Qu'a fait la pey en faisan son efan;
Quand ie deurin engagié ma veyssella,
I'y volo alla lou dou bras pendolan;
N'y alla pa saryt vna vergogni,
N'y rian porta sarit encora pi;
I'ai douz agneu que n'ont pas prey la rougni,
Ie seu d'auis de lous alla aufri.

III.

La Viergi a la fraichou de la rousa
Qu'v mey de may la rousa a mouilla,
Et sou tetet, pe dire toute chousa,
Mey de blanchou que n'a notra caillia;

II.

Il nous dit d'aller voir la *puellam*
Qui a fait la paix en faisant son enfant;
Quand je devrais mettre en gage ma vaisselle,
J'y veux aller les deux bras négligemment pendants * ;
N'y aller pas serait une honte,
N'y rien porter serait encore pis ;
J'ai deux agneaux qui n'ont pas pris la rogne,
Je suis d'avis de les aller offrir.

III.

La Vierge a la fraîcheur de la rose
Qu'au mois de mai la rosée a mouillée,
Et ses tétons, pour dire toute chose,
(Ont) plus de blancheur que n'a notre (lait) caillé ;

Sou dou poupeu semblon à la mayousse *
Don la rogeou a plaisi d'eclata,
Et son motet la trouaue si douce
Qu'a mala pena v la poyet quitta.

IV.

Lou pailliassieu dont y l'emmaillotaue
Erion plu blanc que la premieri ney;
V sauiet ben, quand elle lou filaue,
Qu'v seruirion vn iour pe ceu grand rey.
N'en venit tre que portauon de tasse
Tote dore : les offron à l'efan;
Mais quand Iousset le sarrit din se biasse,
Lo rey moret * s'en allit depetan.

Ses deux bouts (de sein) ressemblent à la fraise
Dont la rougeur a plaisir d'éclater,
Et son enfant la trouvait si douce
Qu'à grande peine il la pouvait quitter.

IV.

Les langes dont elle l'emmaillotait
Étaient plus blancs que la première neige;
Elle savait bien, quand elle les filait,
Qu'ils serviraient un jour pour ce grand roi.
Il en vint trois qui portaient des tasses
Toutes dorées : (ils) les offrent à l'enfant;
Mais quand Joseph les serra dans ses blouses,
Le roi Maure s'en alla (se) dépitant.

V.

Vl ét plus nier que nét notron cumaclo,
A lou chaueu frisa comme vn agnet,
Et lou sauon farrit vn grand miraclo
Si ly poyet vn pou blanchi la pet.
V depetit; mais quand sa conscienci
Li reprochit, vl * en fut si mari,
Qu'vl eussiet fat trey mey de penitenci
S'il eusse pouy la fare à Mont Fleury *.

V.

Il est plus noir que n'est notre crémaillère,
A les cheveux frisés comme un agneau,
Et le savon ferait un grand miracle
S'il lui pouvait un peu blanchir la peau.
Il (se) dépita; mais quand sa conscience
(Le) lui reprocha, il en fut si marri,
Qu'il eût fait trois mois de pénitence
S'il eût pu la faire à Mont-Fleuri.



CHANSON.

Le fene de Grenoblo
Son de mau contenta;
Faut auey bona boursa
Et la fare * tinta.

Quand lour chambe son lasse,
Lou pied lour fau gratta;
Quand la son les attaque,
Fau vite * chuchuta.

CHANSON.

Les femmes de Grenoble
Sont des mécontentes;
(Il) faut avoir bonne bourse
Et la faire * tinter.

Quand leurs jambes sont lasses,
Les pieds (il) leur faut gratter;
Quand le sommeil les attaque,
(Il) faut vite * chuchotter (parler bas).

Quand lo iour le reueille,
D'œu frai lou fau porta ;
A la moda nouuella,
Le faut * attifesta.

Per dina faut attendre
Quelle ayont bigotta,
Et qu'aprés lour seruente
Ley ayont * tempesta.

A le carte, à le danse,
Lour fau tout supporta :
Bienheurous sont lous home
Qui le layssoun eyta.

Quand le jour les réveille,
Des œufs frais (il) leur faut porter ;
A la mode nouvelle
(Il) les faut * attifer.

Pour dîner (il) faut attendre,
Qu'elles aient prié Dieu,
Et qu'après leurs servantes
(Elles) aient * tempêté.

Aux cartes, aux danses,
(Il) faut de leur part tout supporter :
Bienheureux sont les hommes
Qui les laissent attendre.

DIALOGUO

DE

LE QUATRO COMARE

PISSISEN, IAPPETA, FALIBEN, FRANQUETA.

PISSISEN.

Non, ie ne volo plu que me fillie sorteison,
Ni que les mistoudin toiour le charonteison;
Dussion tei deipeita, lamenta, se fachié,
Quand ic me couchirey, ie le farey couchié.

DIALOGUE

DES

QUATRE COMMÈRES

PISSE-SAIN, JAPPETA, FAIS-LUI-BIEN, FRANQUETTE.

PISSE-SAIN.

Non, je ne veux plus que mes filles sortent,
Ni que les muscadins toujours les voiturent;
Dussent-elles (se) dépiter, (se) lamenter, se fâcher,
Quand je me coucherai je les ferai coucher.

Ne farey ie pas bien, qu'en dite vo, comare?
Vo saucy mieu que mi coma von louz affare ;'
Vl aurion prou d'enuei, lassa! de se logié ;
Mais din lo tem present eyt en vain d'y songié ;
Lou bourgeois, lou marchand que se marion à Grenoblo,
Demandon mey d'argen qu'v tem passa lou noblo ;
Incou passe to tot pe bague, pe ioyau,
Pe coyfe, pe ruban, ou pe d'autre affutiau :
Veiquia, de vrai, perque lou pare que son sageo,
Metton plu tar qu'v pon lou garçon en meynageo,
Et perque le fillie que iason tot lour sou
On bien prou d'amoeyrou et for pou d'eypouzou.

IAPPETA.

Comare, vo parla coma fena de scienci,
Tan de corratari me fon perdre patienci ;

Ne ferai-je pas bien? Qu'en dites-vous, commère?
Vous savez mieux que moi comment vont les affaires ;
Elles auraient assez d'envie, hélas! de s'établir.
Mais, dans le temps présent, (c')est inutile d'y songer ;
Les bourgeois, les marchands qui se marient à Grenoble,
Demandent plus d'argent qu'au temps passé les nobles ;
Encore passe-t-il tout en bagues, en joyaux,
En coiffes, en rubans, ou en d'autres affiquets :
Voilà, de vrai, pourquoi les pères qui sont sages,
Mettent (le) plus tard qu'ils peuvent les garçons en ménage,
Et pourquoi les filles qui jasent tout leur soûl,
Ont bien assez d'amoureux et fort peu d'épouseurs.

JAPPETA.

Commère, vous parlez comme une femme de savoir,
Tant de courses çà et là me font perdre patience ;

Le mienne ne voudrion que dansié, que sauta,
Auecque lour galan tot lo iour ciueta;
Se fat tan de foly, i'ay pou qu'y s'oblieyson,
Qu'en arriuey malheur, et que le gen parleyson.
Celou que le veyon son de fran tirynot*,
Que pe lez attrapa roulon v tour du pot;
De petit ferluquet, de contou de nouuelle,
Que ne fon que cori de femelle en femelle.
Aue lour serimen dont i n'en tenon point,
V le fon deueni plu iaune que de coin:
Temoin ceu panegun que demore a man dreyta,
Qu'at amuzia douz an ma cosina Beneyta,
Que deuiet l'eypousa, ce diziet, ceteu mey,
Et que vin de fiancié du coutié de Veurey.
La poura creytura! ly faziet cent caresse;
Cependan vo veyé l'eyfat de se promesse:

Les miennes ne voudraient que danser, que sauter,
Avec leurs galants tout le jour se régaler:
(Il) se fait tant de folies, j'ai peur qu'elles (ne) s'oublient,
Qu'il (n')en arrive malheur, et que les gens (ne) parlent.
Ceux qui les voient sont de francs tire-noix,
Qui pour les attraper rôdent autour du pot;
De petits freluquets, des conteurs de nouvelles,
Qui ne font que courir de femelles en femelles.
Avec leurs serments, dont ils n'(en) tiennent aucun,
Ils les font devenir plus jaunes que des coings:
Témoin ce pengouin qui demeure à main droite,
Qui a amusé deux ans ma cousine Benoîte,
Qui devait l'épouser, ce disait(-il), ce mois(-ci),
Et qui vient de faire les fiançailles du côté de Veurey.
La pauvre créature! Il lui faisait cent caresses;
Cependant vous voyez l'effet de ses promesses:

Ah! si je lo tenin, ceu petit dadolin,
le farin ce qu'on fat le fillie de Tullin.

FALIBEN.

Voey! que me dite vo? sari to veritablo?
Lou meinau d'viordheu son tou de deceuablo;
Ne s'ere iamais veu gen que s'amission mieu;
Ceu gonet, m'ét auis, la migeaue duz yeu;
Le fillié du pays, ma fey, son malheyrouse:
Entre cen, queteu yan, gnia que quatro d'eypouse;
Tandi que du defour v venon pe croquet,
Lour migié lou pan blanc, lour rafla lour muguet.
Tou lou meillou parti son pe lez etrangiere,
Lo mondo est enteta qu'elle son meynagiere;
L'on aura biau prechié que faut se chateni,
Si dure com' iquien, porrat on le teni?

Ah! si je le tenais, ce petit nigaud,
Je ferais ce qu'ont fait les filles de Tullin.

FAIS-LUI-BIEN.

Ouais! que me dites-vous? serait-il vrai?
Les garçons d'aujourd'hui sont tous des trompeurs;
(Il) ne s'était jamais vu gens qui s'aimassent mieux;
Ce vaurien, (ce) me semble, la mangeait des yeux;
Les filles du pays, ma foi, sont malheureuses:
Entre cent, cette année, il n'y (en) a que quatre de mariées;
Tandis que du dehors elles viennent par bandes,
Leur manger leur pain blanc, leur rafler leurs muguets.
Tous les meilleurs partis sont pour les étrangères,
Le monde est convaincu qu'elles sont ménagères;
L'on aura beau prêcher qu'il faut s'abstenir,
Si (ça) dure comme ça, pourra-t-on les tenir?

Gnia mey de la meyta qu'enragiron sans mordre,
Et din le famille tot sarat en desordre.

FRANQUETA.

Per mi ie voz v dio, sarat ce que sarat *,
l'amarin mey garda dou plen panié de rat,
Que d'auey lo prifat de veillié la conduita
De la moindra filli qu'a tan se pou de suita :
Combien en a t on veu qu'on ne quittaue pa,
Et que maugre celey se son leissia trompa?
Ly a souen din lo iour quoque mechen quart d'heura.

PISSI-SEN.

Faut s'ecarta du fio si l'on crain la bruleura;
Quand on a de fille, faut le teni de cour,
E ne fau pa souffri de trop longues amour.

Il y en a plus de la moitié qui enrageront sans mordre,
Et dans les familles tout sera en désordre.

FRANQUETTE.

Pour moi, je vous le dis, (il en) sera ce qu'il (en) sera,
J'aimerais mieux garder deux pleins paniers de rats,
Que d'avoir la charge de (sur)veiller la conduite
De la moindre fille qui a tant soit peu de (pour)suite;
Combien en a-t-on vu qu'on ne quittait pas,
Et qui, malgré cela, se sont laissé tromper!
Il y a souvent dans le jour quelque méchant quart d'heure.

PISSE-SAIN.

(Il) faut s'écarter du feu si l'on craint la brûlure;
Quand on a des filles, (il) faut les tenir de court,
Il ne faut pas souffrir de trop longues amours.

Din lo commencimen lou meinau le careisson ;
Mais lo rat lou pren to, louz inconstan le leisson.
I'en connaisso que fon le sainte mitoche,
Que le volon choisi ioene, iouillie, riche,
Qui sieson de bon sens, vertuouse, bien faite;
Pe tot dire en un mot, v le volon parfaite.

IAPPETA.

Porrit louz arriua com'a Patagoulliat,
Qui n'en trouaue point per leu d'assez ioulliat,
Et qu'a prei per iquien vn visageo de platro,
Vna giena san den, vn fatras, vn emplatro.
Remarqua que celou que fon lou defeciou,
N'amenon per ici que de groin mau graciou,
Que grousse maupatey que fon touiours la bauba,
Que semblon de fagot vetu din vna roba;

Dans le commencement les garçons les caressent ;
Mais le rat les prend-il, les inconstants les laissent.
J'en connais qui font les saintes mitouches,
Qui les veulent choisir jeunes, jolies, riches,
Qui soient de bon sens, vertueuses, bien faites ;
Pour tout dire, en un mot, ils les veulent parfaites.

JAPPETA.

(Il) pourrait leur arriver comme à Patagouillat,
Qui n'en trouvait point pour lui d'assez jolie,
Et qui a pris pour cela un visage de plâtre,
Une Jeanne sans dents, un fatras, un emplâtre.
Remarquez que ceux qui font les difficiles,
N'amènent par ici que des figures malgracieuses,
Que grosses malbâties, qui font toujours la moue,
Qui ressemblent à des fagots vêtus d'une robe;

De polaille empiagea, de vache, de cabat,
Plus pingue qu'vn lutin, plus neire qu'vn corbat;
Qu'on souen iusqu'v cu mey de dou deigt de crota :
Pe cachié tot iquien vl on plu grossa dota.

FALIBEN.

Contra lez etrangiere ete vo si facha?
Cele poure fene que voz ont eilli fa ?
Si gnia de malbati, gnia prou de graciouse,
Que ne son coquete, gromande, ni gloriouse;
I'en sauo bien auouey que fon bona raison,
Et qu'on veyt raramen sorti de lour maison.

FRANQUETA.

Regarda la Fleuria, n'ey tey pas bien aimabla ?
Ney * vo din la villa que ly siet comparabla?

Des poules empiégées, des vaches, des chouettes,
Plus grasses qu'un lutin, plus noires qu'un corbeau ;
Qui ont souvent jusqu'au *podicem* plus de deux doigts de crotte :
Pour cacher tout cela, elles ont (une) plus grosse dot.

FAIS-LUI-BIEN.

Contre les étrangères êtes-vous si fâchées ?
Ces pauvres femmes que vous ont-elles fait?
S'il y en a de malbâties, il y en a beaucoup de gracieuses,
Qui ne sont coquettes, gourmandes, ni glorieuses;
J'en sais bien aussi qui font bonne raison ;
Et qu'on voit rarement sortir de leur maison.

FRANQUETTE.

Regardez la Fleurie, n'est-elle pas bien aimable ?
En avez-vous dans la ville (une) qui lui soit comparable ?

Deypeu quil eyt maria, la veyé vo changea?
Son air eyt enchanta, sa marchi degagea,
Son cor ey fat v tour, la ney n'eyt pa plu blanchi:
Le Liaude, le Babet ne ly von qu'a la manchi;
Vo n'en trouari poin de si bella que ley.
Souz yeu son plu brillan qu'eytela ni soley;
Dessu son tein vni le Grace officiouse
Deblousson iour et not et de lis et de rouze;
L'Aurora ly fourni se charmante coulou;
Sa bouchi, sou tettet farion lou dieu ialou;
Heirou qui din vn coin, san temoin ni noteire,
De sez autre beautez pourit fare inuenteiro!
Ie n'ai pa lo bonheur de porta lo chapet,
Incou en la veyan ie creuo din ma pet.
La maro duz amour n'a ren fa de si brauo,
Lo Rey que la verrit deuindrit son esclauo;

Depuis qu'elle est mariée, la voyez-vous changer?
Son air est enchanté, sa marche dégagée,
Son corps est fait au tour, la neige n'est pas plus blanche;
Les Claude, les Babet ne lui vont qu'à la manche;
Vous n'en trouverez point d'(aus)si belle qu'elle.
Ses yeux sont plus brillants qu'étoile et (que) soleil;
Dessus son teint uni les grâces officieuses
Font éclore jour et nuit et des lis et des roses;
L'Aurore lui fournit ses charmantes couleurs;
Sa bouche, ses tétons feraient les dieux jaloux;
Heureux qui, dans un coin, sans témoin ni notaire,
De ses autres beautés pourrait faire inventaire!
Je n'ai pas le bonheur de porter (le) chapeau,
Pourtant, en la voyant, je crève dans ma peau.
La mère des Amours n'a rien fait de si beau,
Le roi qui la verrait deviendrait son esclave;

Et si ie ne cregnin de vo fare chagrin,
Gnia tan d'autre san ley que ie vo nomarin.

IAPPETA.

Voz ey biau le vanta, ie ne poey pa le veyre;
Quand ie dio quoqua ren, ie seu fena de creyre;
Que ne demoron tey tote din lour pay?
V ne son din ceteu que pe se fare hay.
L'on veyt de tou coutié de mare mecontente,
Et de pare facha que lour fillie son tante *.
Si l'on le laisse iqui planta pe reuerdir,
Notra poura villa se vat abatardir;
Ou faudra, maugra no, fonda de monasteiro
Et le teni sarra coma de reliqueiro.

Et si je ne craignais de vous faire (du) chagrin,
Il y en a tant (et tant) d'autres sans elle que je vous nommerais.

JAPPETA.

Vous avez beau les vanter, je ne puis pas les voir;
Quand je dis quelque chose, je suis femme à croire (digne de foi);
Que ne demeurent-elles toutes dans leur pays?
Elles ne sont dans celui-ci, que pour se faire haïr.
L'on voit de tous côtés des mères mécontentes,
Et des pères fâchés que leurs filles soient tantes:
Si l'on les laisse là plantées pour reverdir,
Notre pauvre ville se va abâtardir;
Ou il faudra, malgré nous, fonder des monastères
Et les tenir (en)fermées comme des reliquaires.

FRANQUETA.

Cele qu'on tin geney pareisson sagete;
On tey la cla du cham, elle son coquete,
Plongey iusqu'v colen din la faineantisi,
Ne pensan qu'vz abit et a la gourmandisi;
Enfin, to bien pesa, ne faut ren affecta:
Vente mieu lou laissié l'honeta liberta.
Quoque fey de pa ren l'on se fa de fantome,
Le trop de precaution fa deypeta louz home;
Ce que vo fache tan a eyta de tou ten,
Et ceu que pren fena v fa come v l'enten.

FALIBEN.

La comare a raison, ie seu de son auy,
Fau to pe de peyat auey tan de soucy,

FRANQUETTE.

Celles qu'on tient gênées paraissent sages;
Ont-elles la clé des champs, elles sont coquettes,
Plongées jusqu'au cou dans la fainéantise,
Ne pensant qu'aux habits et à la gourmandise;
Enfin, tout bien pesé, (il) ne faut rien affecter:
(Il) vaut mieux leur laisser l'honnête liberté.
Quelquefois de rien l'on se fait des fantômes,
Le trop de précaution fait (se) dépiter les hommes;
Ce qui vous fâche tant a été de tout temps,
Et celui qui prend femme, le fait comme il l'entend.

FAIS-LUI-BIEN.

La commère a raison, je suis de son avis,
Faut-il pour des payses avoir tant de souci,

Ni tan de rancuna contra le villageoise,
Que son de chair et d'os to coma le bourgeoise?
Quand Grenoblo deurit en etre tot clafi,
Faudra que l'Izera couleyse pe son fi;
Creyé me, Iappeta, quitta la medisanci,
Et pe lez etrangeire ayé de complaisanci;
Belio que, ceteu yan, la chanci virira,
Et que quoque etrangié vo debarrassira.

PISSISEN.

Faliben ne dit ren que ne se poesse fare;
Mais votra lengua un iour vo fara dez afare;
Perque mal a propou s'attirié d'ennemi?

IAPPETA.

Coma! vo vo meta tote trey contra mi?

Et tant de rancune contre les villageoises,
Qui sont de chair et d'os tout comme les bourgeoises?
Quand Grenoble devrait en être tout couvert,
(Il) faudra que l'Isère coule en suivant son fil (d'eau);
Croyez-moi, Jappette, quittez la médisance;
Et pour les étrangères ayez des complaisances,
Peut-être que, cette année, la chance changera,
Et que quelque étranger vous débarrassera.

PISSE-SAIN.

Fais-Lui-Bien ne dit rien qui ne se puisse faire;
Mais votre langue un jour vous fera des affaires:
Pourquoi mal à propos s'attirer des ennemis?

JAPPETA.

Comment! vous vous mettez toutes trois contre moi?...

Ie vo farey ben vey que ie n'ai ren a craindre,
Car à la policy ie volo m'alla plaindre.
Foeta que lo iugeo goutara me raison :
Ainsi voutrou consey ne son plu de saison.

PISSI-SEN.

Voz ey de biau dessein, poura gata parola;
Quesié vo, ie creyo que vo deuindry fola;
Vo ney pa mey de sen que voutra caleta ;
Incou vo pretendey de reforma l'etat :
Vo voley qu'vn iugeo rendeyso une ordonnanci
Contra le coutume que son d'vsageo en Franci.

IAPPETA.

D'ou vin que lou meynau se von maria defour ?
Ie l'en volo auerti pe lou iouyé lo tour.

Je vous ferai bien voir que je n'ai rien à craindre,
Car à la police je veux m'aller plaindre.
Peut-être que le juge goûtera mes raisons :
Ainsi vos conseils ne sont plus de saison.

PISSE-SAIN.

Vous avez de beaux desseins, pauvre gâte-parole ;
Taisez-vous, je crois que vous deviendrez folle ;
Vous n'avez pas plus de sens que votre coiffe;
Néanmoins vous prétendez de réformer l'état;
Vous voulez qu'un juge rende une ordonnance
Contre les coutumes qui sont d'usage en France.

JAPPETTE.

D'où vient que les garçons se vont marier (au) dehors ?
Je l'en veux avertir pour leur jouer le tour.

Quan ne sara permey qu'à la seula noblessa,
Noutre poure filié ouron toute la pressa :
Gnia tan don lou tetet commenson de flapi!
Si l'on n'y mette accour, irat de mal en pi;
Ie penso ben auoué que sari necessairo
De noma per iquien vn adret commissairo;
Vl ouri teu gagna sa roba, son raba;
Tou lou huit iour v moin v farit vn verba;
Quan ben quoque griuois farit la contrabenda,
Celou qu'v princirit defichirion l'amenda.

FALIBEN.

Ne vau gin la pena de vo tan deimena,
Lo iugeo pourrit ben vo manda promena.

Quand (ça) ne sera permis qu'à la seule noblesse,
Nos pauvres filles auront toutes la presse:
Il y en a tant dont les tétons commencent à se flétrir!
Si l'on n'y met remède (ça) ira de mal en pis;
Je pense bien aussi qu'(il) serait nécessaire
De nommer pour cela un adroit commissaire;
Il aurait tôt gagné sa robe, son rabat;
Tous les huit jours au moins il ferait un (procès) verbal;
Quand (bien) même quelque grivois ferait la contrebande,
Ceux qu'il pincerait payeraient l'amende.

FAIS-LUI-BIEN.

(Il) ne vaut pas la peine de vous tant démener,
Le juge pourrait bien vous envoyer promener.

IAPPETA.

Soaye : I'ai trop regret de vey que tan de poune
Passon lour plus biau iour coma de vieilla noune,
San que qui que ce siet du gran ni du peti,
Per empachié celey preneyse lour parti.
Vo me reprochié tan que ie crio, que ie grondo !
De dire que i'ai tort, eyt se moqua du mondo.

FRANQUETA.

Ne vo marcora * pa, vindrat quoque veuuo ;
Prié lou medecin de trauaillié per vo,
Veyé lou chirurgien et louz apoticairo ;
Son cele braue gen que lou fon d'ordinairo :
Tot coma de fene qu'on dez homo pourou
Que ne dormirion pa si ne couchauion dou ;

JAPPETA.

Soit : j'ai trop regret de voir que tant de jeunes filles
Passent leurs plus beaux jours comme de vieilles religieuses,
Sans que qui que ce soit des grands ni des petits,
Pour empêcher cela, prenne leur parti.
Vous me reprochez tant que je crie, que je gronde !
De dire que j'ai tort, (c'est) se moquer du monde.

FRANQUETTE.

Ne vous chagrinez pas, (il) viendra quelque veuf :
Priez les médecins de travailler pour vous,
Voyez les chirurgiens et les apothicaires ;
(Ce) sont ces braves gens, qui les (mariages) font d'ordinaire :
Tout comme des femmes qui ont des hommes peureux
Qui ne dormiraient pas s'ils ne couchaient deux.

Et tau qu'a auerti de migié de pidanci,
Auec de pan solet ne rempli pa sa panci.

IAPPETA.

Vo que ney plus qu'vna, vous sied bien de parla,
De vous moqua de mi et de me querella :
Vou badina toiour, ren ne vouz interesse;
Per mi, ie sauo ben onte le bat me blesse.

FRANQUETA.

Vous mey tan fat parla que lo gozié me cot.

PISSISEN.

I'ai de vin blanc du Pion, voudria vou beire vn cot?

Et tel qui a accoutumé de manger de (la) pitance,
Avec du pain sec ne remplit pas sa panse.

JAPPETTA.

Vous qui en avez plus qu'une (n'en a), (il) vous sied bien de [parler,
De vous moquer de moi, et de me quereller:
Vous badinez toujours, rien ne vous intéresse;
Pour moi, je sais bien où le bât me blesse.

FRANQUETTE.

Vous m'avez tant fait parler que le gosier me cuit.

PISSE-SAIN.

J'ai du vin blanc des * Pions, voudriez-vous boire un coup?

FALIBEN.

Ne sari gin ma fa, i'y pensauo tot ore,
Dona m'en tan se pou pe me mouillié le lore.

IAPPETA.

Fa tan fret pe defour, echoudon lo dedin,
Migeon de saucisse, fricasson de boudin.

FRANQUETA.

Noz on pro per iquien deuouida la parola,
Faite routi de pan, et fazon la chichola.

FAIS-LUI-BIEN.

(Ça) ne serait pas mal fait, j'y pensais à l'instant,
Donnez-m'en tant soit peu pour me mouiller les lèvres.

JAPPETTA.

(Il) fait si froid (par) dehors, échauffons le dedans,
Mangeons des saucisses, fricassons des boudins.

FRANQUETTA.

Nous avons assez, pour cela, dévidé la parole,
Faites rôtir du pain et faisons la chichole*.

ÉPITRE

SUR LES RÉJOUISSANCES PAR LESQUELLES GRENOBLE CÉLÉBRA, EN MDCLXXXII, LA NAISSANCE DE MONSEIG[R] LE DAUPHIN, DUC DE BOURGOGNE.

A MADAMEISELLA ***.

Te m'aya ben promey de quitta tous afare
Quan te sauria lo iour qu'on farit le fanfare;
Ie t'envoyi Piarrot tu * dire de ma part,
Ie t'ally v deuant diuendre su lo tart,
Ie t'atendy long temps; n'y faliet pa songié:
Ie me couchy, cretin, san beyre ni migié.
Te vin de me manda que te n'v pas leizy,
Que si ie t'ecrivin, ie te farin pleizy;

A MADEMOISELLE ***.

Tu m'avais bien promis de quitter toutes affaires
Quand tu saurais le jour qu'on ferait les fanfares *;
Je t'envoyai Pierrot te le dire de ma part,
J'allai au-devant de toi vendredi sur le tard,
Je t'attendis longtemps; (il) n'y fallait pas songer:
Je me couchai, malheureux, sans boire ni manger.
Tu viens de me mander que tu n'eus pas (le) loisir,
Que si je t'écrivais, je te ferais plaisir;

Te vodria lo detal de touta cela Feta :
Pe te lo fare bien faudrit vn autra teta.
Faziet biau vey, ma poura; e pe te contenta,
Du mieu que je sourey ie tu voy raconta;
En patoy, san façon, te m'ordone d'ecrire;
Dacord; mais, su ma fey, t'ourez pena du * lire.
A huit heure de not dissando comencit,
De cent cloche lo brut iusqu'v ciel s'entendit;
Dimenchi, quan fut iour, chacun se bolicaue;
Qui decey qui deley selon l'ordre coiuave;
L'vn faziet tapissié, l'autro per son valet
Faziet planta de clou lo long du talapet;
Lous vn de lor leincieu fazion posa de tente,
D'autro fazion laua la rue a lor servente;
Tout eyre si ioyou que din dou tour de man
Fut tendu pe dessu, tapissia pe deuan.

Tu voudrais le détail de toute cette Fête :
Pour te le faire bien (il) faudrait une autre tête.
(Il) faisait beau voir, ma pauvre (chère); et pour te contenter,
Du mieux que je saurai je te le vais raconter.
En patois, sans façon, tu m'ordonnes d'écrire;
D'accord; mais, sur ma foi, tu auras peine à le lire.
A huit heures de nuit (du soir) samedi commença,
De cent cloches le bruit jusqu'au ciel s'entendit;
Dimanche, quand (il) fut jour, chacun se remuait;
Qui deçà qui delà selon l'ordre balayait;
L'un faisait tapisser, l'autre par son valet
Faisait planter des clous le long des volets.
Les uns de leurs draps faisaient dresser des tentes,
D'autres faisaient laver la rue à leurs servantes;
Tout était si joyeux que dans deux tours de main
(Tout) fut tendu par en haut, tapissé par devant.

En vain se vit roula sept ou huit comissairo,
V n'euron pa pena d'ouuri lor ecritorio,
V viron que chacun faziet ce qu'v deuiet;
Cependant din l'Eglezi intraue que pouuiet.
Te ne sca beliau prou, car deia ie me troblo,
Pe te dire coman Monseignou de Grenoblo,
Crossa, mitra, para de son plus bel habit,
Pontificalamen la grand messa dizit;
L'on veyet à son air que du fon de son ama,
V remerciaue Dieu, la bona Notra Dama
Du pretiou prezen que n'on * receu du cieu;
Lou pretre de respet baissauon tou lous yeu,
Vfran v Rey du Rey du pouro la priery,
Priauon de manda loin de no la misery.
Duran ceu temp, defour, tout du lon du quartié,
S'assemblauon san brut noutre gen de metié,

En vain (il) se vit rouler sept ou huit commissaires,
Ils n'eurent pas (la) peine d'ouvrir leur écritoire,
Ils virent que chacun faisait ce qu'il devait;
Cependant dans l'Église entrait qui pouvait.
Tu ne sais peut-être (pas) assez, car déjà je me trouble,
Pour te dire comment Monseigneur de Grenoble,
Crossé, mitré, paré de son plus bel habit,
Pontificalement la grand'messe dit;
L'on voyait à son air que du fond de son âme,
Il remerciait Dieu, la bonne Notre Dame
Du précieux présent que nous avons reçu des cieux;
Les prêtres de respect baissaient tous les yeux,
Offrant au Roi des Rois des pauvres la prière,
Priaient (Dieu) d'envoyer loin de nous la misère.
Durant ce temps (là), dehors, tout le long des quartiers,
S'assemblaient sans bruit nos gens de métiers,

Tou pe la procission, a l'envey l'vn de l'autro,
Bien raza, bien poudra s'eyron mey su lor propro,
De flou tou lou priou s'eyron enbouquetta;
Lou sauatié maunet s'eyron tou decrotta;
Vn chanoino sortan fit comencié la marchy.
Le baniere leuey, chacun prenit sa placy,
Marchan deuotamen, san rire ny parla,
(Chouza rara pa moin) l'on lou vit defila.
Lou pié dechau suiuion coma lous autrou moino,
Lou clergeon, lou curau, lou pretre, lou chanoino;
Dessout lo dey tenu pe quatre grou Monsieu,
L'Eveque, tout dora, portaue lo bon Dieu;
Du grand brut du canon le meizon ressautauon,
Le vitre se rompion et le fene tremblauon.
En suita du Prelat, son iugeo, son griffié,
Venion tou sou valet et tou sous officié;

Tous pour la procession, à l'envi l'un de l'autre,
Bien rasés, bien poudrés, s'étaient mis sur leur propre;
De fleurs tous les prieurs * étaient embouquetés,
Les savetiers mal nets * s'étaient tous décrottés;
Un chanoine sortant fit commencer la marche.
Les bannières levées, chacun prit sa place,
Marchant dévotement, sans rire ni parler,
(Chose rare néanmoins) l'on les vit les défiler.
Les Pieds*-Déchaux suivaient comme les autres moines,
Les abbés, les curés, les prêtres, les chanoines;
Dessous le dais tenu par quatre gros messieurs,
L'évêque, tout doré, portait le bon Dieu;
Du grand bruit du canon les maisons tressautaient,
Les vitres se rompaient et les femmes tremblaient.
A la suite du prélat, (de) son juge, (de) son greffier,
Venaient tous ses valets et tous ses officiers *;

Vn pou aprés venion, en bona contenanci,
Lou Messieu de Villa, gen d'esprit et de scianci,
Lou coussiou eyron veti de robe de velou;
Vl eytion preceda de sept ou huit mandou,
Suivi de l'auocat, procurou, secretairo,
Du griffié, de l'hussié, du portié, du notairo.
Deuan lo Parlamen marchaue d'vn air fier,
L'officié de Prevot, suiui du caualier;
Lous hussié du Palais, don le robe trainauon,
Lor verge din la man, a pa compta marchauon;
Messieu lou secretairou precedan Monseignou,
Seguit dix presidan d'vn port maiestuou;
Vn chiualié d'honou dont l'illustra naissanci
Surpasse lo haut reng et la magnificenci;
Cinquanta conseillié; messieu le Gen du Rey
Din lor robe rouge ceu iour se firont vey.

Un peu après venaient, en bonne contenance,
Les Messieurs de Ville, gens d'esprit et de savoir;
Les consuls * étaient vêtus de robes de velours;
Ils étaient précédés de sept ou huit mandeurs *,
Suivis de l'avocat, (du) procureur, (du) secrétaire,
Du greffier, de l'huissier, du portier, du notaire *.
Devant le Parlement marchait d'un air fier,
L'officier de Prévot, suivi du cavalier;
Les huissiers du Palais, dont les robes traînaient,
Leurs verges dans la main, à pas comptés marchaient;
Messieurs les secrétaires précédant Monseigneur *,
(Il) suivit dix présidents, d'un port majestueux;
Un chevalier d'honneur dont l'illustre naissance
Surpasse le haut rang et la magnificence;
Cinquante conseillers; messieurs les gens du Roi
Dans leurs robes rouges ce jour (là) se firent voir.

Qu'vn autro plu sçauan, coneyssan ma foiblessi,
Te dieyze lor vertu, lor zelo, lor noblessi;
De vanta tale gen ne fut iamey mon fat:
Faut sçavey lo latin, faudrit etre auocat.
Tantiat, tou douciment, continuan mon contou;
Paruron lou Messieu de la Chambra du Comptou,
Suiui d'vna fola tan d'homme que garçon,
De gen de tous eytat, de toute le façon.
Ne s'ere iamey fat de procission si bella,
Si nombrousa, si loin, ni mey si solemnella:
V fut à Saint Andre, Saint Louis, v Jesuite,
De pertout s'entendiet cinfoni, petard, bouite;
I'eu la benedition trey fey din ceu traiet,
Enfin ie m'enueny pe migié vn morcet.
A l'evechié se fit pe soixanta personne
Vn dina don le sauce eyron toute bien bonne;

Qu'un autre plus savant, connaissant ma faiblesse,
Te dise leurs vertus, leur zèle, leur noblesse;
De vanter (de) telles gens (ce) ne fut jamais mon fait:
(Il) faut savoir le latin, (il) faudrait être avocat.
(Un) tantinet, tout doucement, continuons mon récit;
Parurent (les) Messieurs de la Chambre des Comptes,
Suivis d'une foule tant d'hommes que (de) garçons,
De gens de tous états, de toutes les façons.
(Il) ne s'était jamais fait de procession si belle,
Si nombreuse, si loin, ni non plus si solennelle:
Elle alla à Saint-André, (à) Saint-Louis, aux Jésuites.
De partout s'entendait symphonie, pétards, boîtes;
J'eus la bénédiction trois fois dans ce trajet,
Enfin je m'en vins pour manger un morceau.
A l'évêché (il) se fit pour soixante personnes
Un dîner dont les sauces étaient toutes bien bonnes;

Tout eyre fin ragout, ruti, patissari,
V semblaue, se dion, ceu de Iean de Pari;
De le gen du clergié la tete venerable,
Lou Noblo, lou consul remplission cele table.
Si din le gran meyson se faziet de banquet,
Ne s'en faziet pa moin dedin lou cabaret:
A Saint Loren lo vin couriet pe la charreyri,
L'aigua ne troublit pa celou de la Pereyri,
De la via ne se vit tant migié, tant chanta,
Tan fare de fouli, tan dansié, tan sauta.
La not, a pa de lou, v milieu de les ombre,
Venit couuri lo iour de se tenebre sombre.
De meme qu'en ete, quan lo temp s'obscurcit*,
Le cloche de pertout su lo champ l'on sonit,
Non pa du tristo ton que chasse la tempeta,
Mais coma pe Chalande * ou pe quauqu'autra feta;

Tout était fin ragoût, rôti, pâtisserie,
Il (le dîner) ressemblait, se disait-on, à ceux de Jean de Paris;
Des gens du clergé la tête (l'élite) vénérable,
Les nobles, les consuls remplissaient ces tables.
Si dans les grandes maisons (il) se faisait des banquets,
(Il) ne s'en faisait pas moins dedans les cabarets:
A Saint-Laurent le vin courait par la rue,
L'eau ne troubla pas ceux de la Perrière;
De la vie (il) ne se vit tant manger, tant chanter,
Tant faire de folies, tant danser, tant sauter.
La nuit, à pas de loup, au milieu des ombres,
Vint couvrir le jour de ses ténèbres sombres.
De même qu'en été, quand le temps s'obscurcit,
Les cloches de partout sur-le-champ l'on sonna,
Non pas du triste ton qui chasse la tempête,
Mais comme pour Noël ou pour quelque autre fête;

Lo iour n'eyre pa loin, y n'eyre qu'eclipsa ;
Dedin vn heura v plu, cela not fut passa.
Pegazo, à mon secour! ie ne pouey plu marchié;
Si te ne m'aide pa, ie m'en vouey me cachié.
Miena, tout ey perdu, lo sat et le quille;
Tale n'y penson pa que von resta fille :
Du fin fon de l'enfer l'on vey sorti de flame;
La vila va brula, n'y a plu de bones ame;
Diantre syet de chivat qu'on ne pot pa monta!
Ie n'ey fat que lo vey, y m'at epouvanta;
V fat dire les oure autramen qui ne passon:
S'en serue que vodrat, dison ce que no sauon.
Rassura te pe vey trey mille pot a feu,
Miliante couquille qu'eblouysson lous yieu,
De chandele per tout, pe trou et pe fenetre,
Chieu noble, chieu bourgeoi, chieu lou moino, chieu pretre,

Le jour n'était pas loin, il n'était qu'éclipsé;
En une heure au plus, cette nuit passa.
Pégase, à mon secours! Je ne puis plus marcher;
Si tu ne m'aides pas, je m'en vais me cacher.
(Chère) mienne, tout est perdu, le sac et les quilles;
Telles n'y pensent pas qui vont rester filles :
Du fin fond de l'enfer l'on voit sortir des flammes;
La ville va brûler, (il) n'y a plus ' de bonnes âmes;
Diantre soit d'un cheval qu'on ne peut pas monter!
Je n'ai fait que le voir, il m'a épouvanté;
Il fait dire les faits autrement qu'ils n'arrivent:
S'en serve qui voudra, disons ce que nous savons.
Rassure-toi pour voir trois mille pots à feu,
Mille coquilles qui éblouissent les yeux,
Des chandelles partout, par (les) trous et par (les) fenêtres,
Chez (les) nobles, chez (les) bourgeois, chez les moines, chez les prêtres,

Su porte, su balcon, pe cour et pe iardin,
Feu que ne s'amortit que lo dilun matin.
Le gen, coma de fou, pe le ru, pe le place,
Allauon et venion, fazion de iambe lasse;
Aurit falu cens yeu pe vey tout ce qu'on fit,
Et durant tout ceu temp, persona ne dormit.
A pena lo Soley recomençan sa ronda,
Din Grenoblo montrit sa cheveleura blonda,
Que tou lous habitant, gay coma de quinson,
Badinauon, rizion, chantauon de chanson;
Hor le porte lous un s'allauon promena,
D'autro din lou logi courion pe deieuna;
Le boutique sarrey, ne se vit trauaillié
Que lou cabaretié, boulongié, poulalié.
De matin se coiffit gran nombro de comare,
Coma pe saint Crepin*; le tripe furon rare;

Sur (les) portes, sur (les) balcons, par (les) cours et par (les) jardins,
Feu qui ne s'amortit que le lundi matin.
Les gens, comme des fous, par les rues, par les places,
Allaient et venaient, faisaient des jambes lasses;
(Il) aurait fallu cent yeux pour voir tout ce qu'on fit,
Et durant tout ce temps personne ne dormit.
A peine le Soleil recommençant sa ronde,
Dans Grenoble montra sa chevelure blonde,
Que tous les habitants, gais comme des pinsons,
Badinaient, riaient, chantaient des chansons;
Hors les portes les uns s'allaient promener,
D'autres vers les maisons couraient pour déjeuner;
Les boutiques fermées, (il) ne se vit travailler
Que les cabaretiers, boulangers, coquatiers.
De (bon) matin (il) se coiffa (un) grand nombre de commères,
Comme pour (la) Saint-Crépin; les tripes furent rares;

De tout coutié se vit, dc coin et de recoin,
Sorty des etrangié; n'en venit de bien loin;
Combien de Savoyard en carrossi, en leiteiri!
Tout Chamberi partit a chiuat ou en cheri.
T'ouria trop rit de vey ceu drolo de tropet;
L'vn n'auiet point d'etrieu, l'autro poin de mantet,
L'vn portaue vn chapet plu gran qu'vna pailliassi,
L'autro vety de vert, que faziet la grimaci.
Le fene binboley, bien parey de riban,
Portauon de panié que semblauon de van.
A meyiour l'arcenat fut rempli de carosse,
Celou qu'eyron dedin, gay coma gen de noce,
Du plu gourman morceu furon tou regala,
De ce noblo banquet sara longtemp parla,
De chair et de peisson se fit quatro serviço,
San compta lo dessert que sortit de l'offiço.

De tout côté, (il) se vit, des coins et des recoins,
Sortir des étrangers ; (il) en vint de bien loin;
Combien de Savoyards en carrosse, en litière !
Tout Chambéry partit à cheval ou en chaise.
Tu aurais bien ri de voir ce drôle de troupeau;
L'un n'avait point d'étriers, l'autre point de manteau,
L'un portait un chapeau plus grand qu'une paillasse,
L'autre (était) vêtu de vert, qui faisait la grimace.
Les femmes barriolées, bien parées de rubans,
Portaient des paniers qui ressemblaient à des vans.
A midi, l'arsenal fut rempli de carrosses,
Ceux qui étaient dedans, gais comme gens de noces,
Des plus friands morceaux furent tous régalés;
De ce noble banquet (il) sera longtemps parlé :
De chair et de poisson (il) se fit quatre services,
Sans compter le dessert qui sortit de l'office.

V grand brut du canon se but du meillou vin,
A la sante du Rey, de Reyna, du Dauphin.
Que Dieu, pe sa bonta, no faseize la graci
De tou lou conserva, sans chagrin ny degraci!
Monsieu lo Gouuernou, monsieu lo chiualié
En toutes ocasion lor zelo fon brilié;
Tou noblo, tou vaillan, courtois et generou,
Proteigeon san fierta lou pourou malheirou.
Couetta, ie n'en poey plu, e seu la de conta:
Ne te lasse tu ren ti mema d'ecouta?
Deia tranta tambour battion la generala,
Lo mondo pareissiet d'vna ioey sans egala,
Decey deley se vit soudar et habitan
Prepara lor fesuit, lor epeye, lor gan.
La trompeta sonant, parut la Preuota,
Officié, caualié, tou proprou, bien monta,

Au grand bruit du canon (il) se but du meilleur vin,
A la santé du Roi, de (la) Reine, du Dauphin.
Que Dieu, par sa bonté, nous fasse la grâce
De tous les conserver, sans chagrin ni disgrâce!
Monsieur le Gouverneur, monsieur le Chevalier,
En toutes occasions leur zèle font briller;
Tout nobles, tout vaillants, courtois et généreux,
(Ils) protègent sans fierté les pauvres malheureux.
Poulette, je n'en puis plus, je suis las de (ra)conter:
Ne te lasses-tu pas toi-même d'écouter?
Déjà trente tambours battaient la générale,
Le monde paraissait d'une joie sans égale,
De çà de là (il) se vit soudards et habitants
Préparer leurs fusils, leurs épées, leurs gants.
La trompette sonnant, parut la Prévote,
Officiers, cavaliers, tout propres, bien montés,

Lo sabro din la man, v milieu de mil ame:
L'on lou vit se posta deuant de Notre Dame,
Ou, pou de temp aprés, lo Parlement venit.
Monseignou de Gramont a lor teta y intrit;
Duran lo *Te Deum* lou canon s'entendiron,
Du pistolet trey fey lou caualié tiriron;
La cour se retirit : quan tout fut achaui,
L'eveque s'en allit, de son clergié suiui.
Lou Messieu de Marcieu, gran nombro de noblessa,
Avecque prou pena sortiron de la pressa;
Le basse, lou vioulon, et lous haubois ioyan,
Lou Messieu de Vila s'en alliron riyan.
Royal Artillari, troupa de richi tailli,
Su la placi deia pareissiet en batailli;
Soudar et officié, legié coma cabrit,
Tout de lor vniformo portauon lous habit;

Le sabre dans la main, au milieu de mille âmes:
L'on les vit se poster, (au)devant de Notre-Dame,
Où, peu de temps après, le Parlement vint.
Monseigneur de Grammont à leur tête y entra;
Durant le *Te Deum* les canons s'entendirent,
Des pistolets trois fois les cavaliers tirèrent;
La cour se retira : quand tout fut achevé,
L'évêque s'en alla, de son clergé suivi.
Les messieurs de Marcieu, grand nombre de noblesse
Avec assez de peine sortirent de la presse;
Les basses, les violons, et les hautbois jouant,
Les Messieurs de la Ville s'en allèrent riant.
Royal-artillerie*, troupe de riche taille,
Sur la place déjà paraissait en bataille;
Soudards et officiers, légers comme cabris,
Tous de leur uniforme portaient les habits;

A lor gauchi se vit lo brauo Penonageo,
Tout de gen bien choisi, bien nourri, de bon ageo.
Plumet blanc v chapeau, en habit galona,
Lous officié bourgeois no viron promena.
Le Prince Gouvernou, son lieutenant absan,
Lo seignou de Gramon, qu'ét segon presidan,
Comandant pe lo Rey dedin cetta Prouinci,
A tou duran ceu iour fit vey sa vigilenci :
Y fut v Iacobin, ou l'attendion lou noblo
De le grande meison que son dedin Grenoblo;
Avec leu d'vna sala sorti sa compagni;
Lou coussiou, lor mandou, coma la cinfoni;
Deuan leu se veyon sous les arme lou garde
De monsieu d'Orleans, marchan en deu brigade;
V tour du feu de ioey, apres trey tour qu'v fit,
En roba de palay, d'vn flambeau l'alumit :

A leur gauche se vit le brave* Pennonage,
Tout de gens bien choisis, bien élevés, de bon âge.
Plumet blanc au chapeau, en habit galonné,
Les officiers bourgeois nous vîmes promener.
Le Prince-Gouverneur, son lieutenant absent,
Le seigneur de Grammont, qui est second président.
Commandant pour le Roi dedans cette province,
A tous durant ce jour fit voir sa vigilance :
Il fut aux Jacobins, où l'attendaient les nobles
Des grandes maisons qui sont dedans Grenoble.
Avec lui d'une sale sortit sa compagnie,
Les consuls, leurs mandeurs, comme la symphonie;
Devant eux se voyaient sous les armes les gardes
De Monsieur d'Orléans, marchant en deux brigades;
Autour du feu de joie, après trois tours qu'il fit,
En robe de palais, d'un flambeau (il) l'alluma :

Le flame din l'instant perciron lou nuageou,
De la mousquetari se fit plusieur dechargeou.
Tou lou tambour battion, l'on n'entendit que cri,
Du brut de cent canon l'on etiet etourdi :
Monsieu lo commandan se ritirit en ordre,
Et tout ceu grand fracat se passit sans desordre.
Siet din la comedi, siet din lo cabaret,
Tout eyre plen pertout, din l'vn et l'autro endret.
Ganimede, rempli de meillou vin mon pot * ;
Calliopa, venez *, descendez de Rabot,
Du mot lo plu choysi i'ai fauta d'vna liassi,
Pe chanta ce que fit lo iugeou de la placi:
Su quatro gran pilié que leu memo plantit,
Din lo fin biau milieu, tranta fagot pozit;
Vn tounet, pe dessu non san pena plassia,
Fut corona de bouy, la table fut dressia;

Les flammes dans l'instant percèrent les nuages,
De la mousqueterie se fit plusieurs décharges.
Tous les tambours battaient, l'on n'entendit que cris,
Du bruit de cent canons l'on était étourdi :
Monsieur le commandant se retira en (bon) ordre,
Et tout ce grand fracas se passa sans désordre.
Soit dans la Comédie*, soit dans le cabaret,
Tout était plein partout, dans l'un et l'autre endroit.
Ganymède, remplis du meilleur vin ma coupe;
Calliope, venez, descendez de Rabot;
Des mots les plus choisis j'ai besoin d'une liasse,
Pour chanter ce que fit le juge de la place.
Sur quatre grands piliers que lui-même planta,
Dans le fin beau milieu, trente fagots (il) posa;
Un tonneau, par dessus non sans peine placé,
Fut couronné de buis, la table fut dressée;

Allan, venan, soudar, migeaue que voliet:
S'y chaplit tan de vin qu'on creyet qu'y plouiet;
Saucisson, murusson, iambon, patié, rauiole,
Fricassié, moliandron remplission le courniole.
Lo procurou braman voulit etre ecouta,
L'auocat concluyt que faliet tou chanta;
Iamey ne s'entendra de musiqua si drola.
Tou s'acordauon bien a virié la gandola,
Le fene du quartier secoyan lor deuan,
Viran coma Voget, se tenion pe le man.
Lo griffié san parey, que parle pe sentence,
Fit apela l'hussié per imposa silence;
Su lo champ l'auocat, qu'ét home de credit,
Percha dessu son ban, a hauta voy dizit:
Vous sçauey, braue gen, que touta notra Franci
Du Dauphin Monseignou celebre la naissanci :

Allants, venants, soudards, mangeait qui voulait:
(Il) s'y versa tant de vin qu'on croyait qu'il (le vin) pleuvait;
Saucissons, andouilles, jambons, pâtés, ravioles,
Fricassées, ragoûts remplissaient les corbeilles.
Le procureur criant voulut être écouté,
L'avocat conclut qu'il (leur) fallait tous chanter;
Jamais (il) ne s'entendra de musique si drôle.
Tous s'accordaient bien à virer la gandole,
Les femmes des quartiers secouant leur tablier
Tournant comme* Voget, se tenaient par les mains.
Le greffier sans pareil, qui parle par sentence,
Fit appeler l'huissier pour imposer silence.
Sur-le-champ, l'avocat, qui est homme de crédit,
Perché dessus son banc, à haute voix dit:
Vous savez, braves gens, que toute notre France
Du Dauphin Monseigneur célèbre la naissance:

Dauphin signifiet Prince du Dauphina,
Paï que fu touiour farci de bon meina
Que de serui lo Rey se son touiour fat gloiri;
No deuon no garda de sali lor memoiri.
L'on les a veu cent fey affronta lous hazard,
Vo sey tou ce qu'a fat lo chivalié Bayard:
Conten en temp de pay, vaillan en temp de guerra,
Com'ello no deuon viure su cetta terra.
Pe montra noutra iouey, quan fau se deuerti,
Que ne se veyey point de renou, d'emurti;
Crion viue l'efan! viue sou pare et mare,
Que son causa qu'icy nou fon tan de fanfare!
Faite porta de vin, abada lo barra,
Et sortez de la mat ce que sarat sarra.
Ce que fut dit fut fat, l'on en fit bon vsageo;
Ce que l'on aportit se metit v pillageo.

Dauphin signifie prince du Dauphiné,
Pays qui fut toujours farci de bons garçons
Qui de servir le Roi se sont toujours fait gloire;
Nous devons nous garder de salir leur mémoire:
(L')on les a vus cent fois affronter les hazards;
Vous savez tous ce qu'a fait le chevalier Bayard:
Contents en temps de paix, vaillants en temps de guerre,
Comme lui nous devons vivre sur cette terre.
Pour montrer notre joie, quand (il) faut se divertir,
Que l'on ne voie pas de récalcitrants, d'amortis;
Crions: Vive l'enfant! vivent ses père et mère,
Qui sont cause que nous faisons tant de fanfares!
Faites (ap)porter du vin, mettez à discrétion le tonneau,
Et sortez de la mai (huche) ce qui sera enfermé.
Ce qui fut dit fut fait: l'on en fit bon usage;
Ce que l'on apporta se mit au pillage.

Le fene du festin fasion bien lous honou,
Le vache du paï tiron coma lou bou.
Lo iugeo cependan, come vn home de scienci,
Dedin sa boutiqua courit prendre seanci.
Vn hussié l'y pretit sa roba, son bonnet,
Vn malautru rabat que n'eyre pa trop net.
Trenta veysin arma pe pare cela feta,
Lo ioigniron bien tou; leu, san branda la teta,
Lo suiuan, fit trey tour, puisce allumit son feu.
Qui n'a pa veu celey, de brauo n'a ren veu.
Que de coup de fezuit su lo champ se tiriron!
Que de veyro de vin cela not se beuiron!
Lanterne, pot à feu du ban de Mauconsey,
Corne, de tout coutié lo mondo venit vey.
Tout coma lo Soley relut dessu la Terra,
De monsieu de Gramon reluiziet lo parterra;

Les femmes du festin faisaient bien les honneurs;
Les vaches du pays tirent comme les bœufs.
Le juge cependant, comme un homme de savoir,
Dedans sa boutique courut prendre séance.
Un huissier lui prêta sa robe, son bonnet,
Un mal bâti rabat qui n'était pas trop propre.
Trente voisins armés pour parer cette fête,
Le joignirent bientôt; eux, sans branler la tête,
Le suivant, (il) fit trois tours, puis alluma son feu.
Qui n'a pas vu cela, de beau n'a rien vu.
Que que coups de fusils sur-le-champ se tirèrent!
Que de verres de vin cette nuit se burent!
Lanternes, pots à feu du banc de Mauconseil,
Cornets, de tout côté le monde vint voir.
(Tout) comme le Soleil reluit dessus la Terre,
De monsieur de Grammont reluisait le parterre;

Dix mille luminon, adretamen rengeat,
En surprenan la veüa, fasion vn bel effat.
La fontana de vin a sa porta coulaue;
Din sous apartamen qui que vouliet intraue;
Sale, chambre, parquet, iardin et basse cour,
Partout eyre plu clar que n'ét a plen meyjour.
D'vn concert enchanta de touta la musiqua
Fut suiui lo soupa de chiera magnifiqua;
Le gen de condition, com'à lo carnaual,
Quan lo iour pareissit, finissiron lo bal.
De loyé ceu seignou ie n'ay pa l'hardiessa,
Mon stilo ét trop comun, i'en sçauo la bassessa.
Ma Brisi, veiquia ben a pou prés ce qu'on fit
Iusqu'v dimar matin, que l'on recommencit.
Quan l'Aurora parut, fraichi com' vna rouza,
Lou pourou se leuan preniron tou lou * coursa;

Dix mille lampions, adroitement rangés,
En surprenant la vue, faisaient un bel effet.
La fontaine de vin à sa porte coulait;
Dans ses appartements quiconque voulait entrait;
Salles, chambres, parquet, jardin et basse-cour,
Partout (il y) faisait plus clair qu'il ne fait en plein midi.
D'un concert enchanté par toute la musique
Fut suivi le souper de chère magnifique;
Les gens de condition, comme (durant) le carnaval,
Quand le jour parut finirent le bal.
De louer ce seigneur je n'ai pas la hardiesse,
Mon style est trop commun, j'en sais la bassesse.
Ma Mignonne, voilà bien à peu près ce qu'on fit
Jusqu'au mardi matin, où l'on recommença.
Quand l'Aurore parut, fraîche comme une rose,
Les pauvres se levant prirent tous leur course;

De fene, de fille, des home, des efan
L'euechié s'emplissit, l'on en comptit sept cen ;
De pan, de vin, de chair, pe lo Prelat donna,
Touta cela guerlanda * eut vn bon deieuna.
Pe que durant lo iour y fussion tou conten,
A chacun de trey sou on fit incou presen;
Ceu prince * generou lou comblit de caresse:
Celou de la preison sintiron se largesse.
Tandy que lou marchand, a dret et a coutié *,
Din la ru pe dina fazion quoque partié,
Abbez, clers et courtauts courtizauon lor belle;
Su le place lou vieu contauon de nouuelle;
De tou lou boulongié, du malautru bouchon,
Lou ouuriers desœuura remplission le meyson :
Lo caffe parisien, qu'ét astheura à la moda,
Fit bien se ferrete : chieu leu se vit la voga.

De femmes, de filles, des hommes, des enfants
L'évêché se (r)emplit, l'on en compta sept cents ;
De pain, de vin, de viande par le prélat donnés,
Toute cette guirlande eut un bon déjeuner.
Pour que durant le jour ils fussent tous contents,
A chacun de trois sous on fit encore présent;
Ce prince généreux les combla de marques de tendresse:
Ceux de la prison sentirent ses largesses.
Tandis que les marchands, à droite et à gauche,
Dans la rue pour dîner faisaient quelques parties,
Abbés, clercs et courtauds courtisaient leurs belles;
Sur les places les vieux (ra)contaient des nouvelles ;
De tous les boulangers, des malbâtis bouchons,
Les ouvriers désœuvrés remplissaient les maisons;
Le Café parisien, qui est à cette heure à la mode,
Fit bien ses frais : chez lui se vit la vogue.

En placy Saint Andre, vn echauffaut dressia,
De l'ordre du consul, de tonneau fut gencia;
De quatre fontane lo meillou vin pissaue,
A tiri larigot lo peuplo chicolaue.
Din la collegiala lou Messieu de la Cour,
Pe celebra lor feta, auion choi ceu iour;
Inscription, pinture, riban de gentia sorta,
Soutenan de feston se voyon su la porta.
Comptou et Parlamen que von touiou ensen,
Intran din Saint Andre firon couri le gen;
Messieu de la Vila furon prendre lor place.
Lou menetrié tandi fazion ronfla le basse,
Cinquanta musicien su lo thiatre monta,
Acordon lor vioulon, s'apreston pe chanta;
Lo *Te Deum* comence, et d'home et de fille
Le plu touchante voix frapon les ourille;

Sur (la) place Saint-André, un échafaud dressé,
Par l'ordre des consuls, de tonneaux fut orné;
De quatre fontaines le meilleur vin *mingebat*,
A tire larigot le peuple buvait.
Dans la collégiale les messieurs de la cour,
Pour célébrer leur fête, avaient choisi ce jour;
Inscriptions, peintures, rubans de gentille façon,
Soutenant des festons, se voyaient sur la porte.
Chambre des Comptes et Parlement qui vont toujours ensemble,
Entrant dans Saint-André firent courir les gens;
Messieurs de la Ville allèrent prendre leurs places.
Les ménétriers cependant faisaient ronfler les basses,
Cinquante musiciens sur le théâtre montés,
Accordent leurs violons, s'apprêtent pour chanter.
Le *Te Deum* commence; et d'hommes et de filles
Les plus touchantes voix frappent les oreilles;

De tou lous instrumen la meillou cinfoni
Charmaue, rauissiet, mais fu trop tou fini.
Dessu grand bateu, per vn feu d'artifiço,
V mey de l'Izera, se fit vn edifiço ;
La tour eyre garni de tela, pintura
D'emblemo, d'inscription, du sçauan admira;
L'on y veyet l'amour, lo respet, l'esperanci,
La ioey qu'a lo païs de l'heirouza naissanci.
Quand fut not, lo Palais fut tout illumina,
De lanterne vitrey lo iardin fut orna.
Vingt mille luminon garnission le tarrasse;
Cependant sur lo quay s'achitauon le place ;
Deley l'aiga balcon, fenetre, galari,
Tout eyre retenu, loyat coma a Pari.
Su le tuille lous un auec pena montauon,
D'autro su lou dou pont san crainta se logeauon.

De tous les instruments la meilleure symphonie
Charmait, ravissait; mais (ce) fut trop tôt fini.
Dessus de grands bateaux, pour un feu d'artifice,
Au milieu de l'Isère se fit un édifice ;
La tour était garnie de toile, peinte
D'emblêmes, d'inscriptions, des savants admirés ;
L'on y voyait l'amour, le respect, l'espérance,
La joie qu'a le pays de l'heureuse naissance.
Quand (il) fut nuit, le Palais fut tout illuminé,
De lanternes de verre le jardin fut orné.
Vingt mille lampions garnissaient les terrasses ;
Cependant sur le quai s'achetaient les places ;
(Par) delà l'eau balcons, fenêtres, galeries,
Tout était retenu, loué comme à Paris.
Sur les tuiles les uns avec peine montaient,
D'autres sur les deux ponts sans crainte se logeaient.

V brut de vint tambour, de trompete sonan,
Lous officié boûrgeois paruron su lou rang;
Ly eut moin de carillon lo iour qu'a la Marsalli,
Noutrou brauon François gagniron la batalli.
L'aiga dans lo momen pareissit touta en feu,
Te nu * creires iamey, ti que nu a pa veu.
Le grousse de fuzey jusqu'aux astre montauon;
Coma moulin a ven s'en veyet que virauon.
Si ie paru surprey ie ne fu pa solet.
Plouiet d'or, de Dauphin, plouiet des etele;
Lance a feu, serpentau eclairauon la terra,
Tandi que lou petar v ciel fazion la guerra.
Mome * lo medizan, que ceu brut reueillit,
Vito, pe raporta, com'vn fou se leuit,
Courit tout en eichat du dieu charchié lo pare,
Qu'eire pres d'vn tendron, que parlaue d'affare:

Au bruit de vingt tambours, de trompettes sonnant,
Les officiers bourgeois parurent sur les rangs;
Il y eut moins de carillon le jour qu'à la Marsaille,
Nos braves Français gagnèrent la bataille.
L'eau dans l'instant parut toute en feu;
Tu ne le croiras jamais, toi qui ne l'as pas vu.
Les murmures des fusées jusqu'aux astres montaient;
Comme (des) moulins à vent (il) s'en voyait qui tournaient.
Si je parus surpris je ne fus pas seul:
Il pleuvait de l'or, des Dauphins, il pleuvait des étoiles,
(Des) lances à feu, (des) serpentaux éclairaient la terre,
Tandis que les pétards au ciel faisaient la guerre.
Momus, le médisant, que ce bruit réveilla,
Vite, pour rapporter, comme un fou se leva,
Courut tout en émoi des dieux chercher le père,
Qui était près d'un tendron, (et) qui parlait d'affaires:

Iupin, que faite vo, que von no deueni?
Mey vo faite de bien, mey vo e d'enemi;
Acrasa lou morter, meta lou tou en poudra ;
Ne perde poin de temp, arma vo de la foudra.
Autrumen din lo iour fau pana lo vioulet:
V se chalion de vo tout coma d'vn siblet.
Y dizit. Iupiter en ouuran sa fenetra
Vit lo feu, ressautit, criyt; tout fut alerta.
De foudre n'y ayet poin, v maudizit Vulcain.
Ceu traitre, diziet ei, ceu cocu, ceu coquin,
Pe me sorti d'icy forge des armes vz home.
N'eire pa vrai; la peu li fit vey de fantome;
Y se trompit si bien qui prenit mont Rachel
Ou pe lo mont Vesuue, ou pe lo mont Gibel.
Mercure, cependant, que pe lous air s'enuole,
Auec vn plen pouuey fut manda vers Æole.

Jupiter, que faites-vous? qu'allons-nous devenir?
Plus vous faites de bien, plus vous avez d'ennemis;
Écrasez les mortels, mettez-les tous en poudre;
Ne perdez point de temps, armez-vous de la foudre.
Autrement dans le jour (il) faut nettoyer * le chemin:
Ils se soucient de vous comme d'un sifflet.
Il dit: Jupiter, en ouvrant sa fenêtre,
Vit le feu, tressauta, cria; tout fut (en) alerte.
De foudres (il) n'y avait point, il maudit Vulcain.
Ce traître, disait-il, ce cocu, ce coquin,
Pour me sortir d'ici forge des armes aux hommes.
(Ce) n'était pas vrai; la peur lui fit voir des fantômes;
Il se trompa si bien qu'il prit (le) mont Rachel
Ou pour le mont Vésuve, ou pour le mont Gibel.
Mercure cependant, qui par les airs s'envole,
Avec un plein pouvoir fut mandé vers Æole.

Y n'eut que trop teu fat sa bella commission,
Lo maître fut serui suiuan son intention:
Tou lou ven decheina sortan de lor cauerne,
Amortiron lo feu, lou lampion, le lanterne;
D'epaisse niuole l'Olympe se couurit;
Gressa, pieui tomban, lo mondo se sauuit.
  Lou premies officié de noutrou Penonageo
Iusqu'v granié sala poussiron lor voyageo,
Ou dessout lo chapit qu'on lous auiet preita,
Depensan prou d'argent, furon bien ma traita.
Ceuqui, que mu contit me defendant du dire,
Ne me defendit pa, mon ange, de t'ecrire:
Enseigne, lieutenant firon de bon repa;
Tou los autro bourgeois ne s'oubliyron pa.
Din l'Hotel de Vila lo consei fit bonbanci;
Gibié, ragout, bon vin, tout fut en abondanci.

Il n'eut que trop tôt fait sa belle commission,
Le maître fut servi suivant son intention:
Tous les vents déchaînés sortant de leurs cavernes,
Amortirent les feux, les lampions, les lanternes;
D'épais brouillards l'Olympe se couvrit;
Grêle, pluie tombant, le monde se sauva.
  Les premiers officiers de notre Pennonage
Jusqu'au grenier à sel poussèrent leur voyage,
Où dessous la charpente qu'on leur avait prêtée,
Dépensant beaucoup d'argent, (ils) furent bien mal traités
Cela, qui me le conta me défendant de le dire,
Ne me défendit pas, mon ange, de (te) l'écrire:
Enseignes, lieutenants, firent de bon repas;
Tous les autres bourgeois ne s'oublièrent pas.
Dans l'Hôtel-de-Ville le conseil fit bombance;
Gibier, ragoûts, bon vin, tout fut en abondance.

Chieu monsieu l'Intendant ly eut vn ample regal,
Bella illumination, la comedi, lo bal:
A sou depen chieu leu lou comedien iouyron.
De Dame, de messieu sept table s'emplissiron;
Deuant ello se vit, en granda profusion,
Lo plus biau, lou meillou qu'y eusse din la saison;
A le porte le gen per intra se portauon;
Dou mille bougeye din se chambre brulauon;
Leyen coma d'anchois lo mondo eire chouchat;
De tout coutié couriet limonado et orgeat.
A regonfo de tout ly eut pe ampli le pance,
Et lo iour paraissan finissiron le dance.
Se dit ben qu'arriuit vn pou de broulliari,
Quoqu'autro contarat cela barrassari.
Diiou lou comedien n'empliron pa lor boursa,
Su lor thiatre parut madama la ressourça :

Chez Monsieur l'Intendant il y eut un ample régal,
Belle illumination, la comédie, le bal:
A ses dépens chez lui les comédiens jouèrent.
De dames, de messieurs sept tables se (r)emplirent;
Devant lui se vit, en grande profusion,
Le plus beau, le meilleur qu'il y eût dans la saison;
Aux portes les gens pour entrer se portaient;
Deux mille bougies dans ses chambres brûlaient;
Léans (là dedans) comme des anchois le monde était pressé;
De tous côtés couraient limonade et orgeat.
A satiété de tout il y eut pour emplir les panses,
Et le jour paraissant finirent les danses.
(Il) se dit bien qu'arriva un peu de brouillerie,
Quelque autre (ra)contera cet embarras.
Jeudi les comédiens n'emplirent pas leur bourse,
Sur leur théâtre parut madame la ressource :

Tout lo peuplo ceu iour intraue pe paren *;
I n'ouron de long temp, m'ét auis, tan de gen,
Que s'y vit d'ecolié, de cler, de reuendouze,
De cousouze de gan, et de poure piquouze.
De Saint André, la not, lou messieu du clergié
Illuminiron bien lor porta et lor clochié.
I'ai dit ce que sei fat de curiou et de raro;
Lo dimancho suiuant, fut pas moin lo plus brauo.
Vs abro du iardin le lanterne posey
Furon toute alumey v couchié du Soley;
Su lo thiatre dressia lou violon viouloniron;
A tort et a trauers, garçon, fille dansiron;
L'aueuglo petit dieu, pe mieu ioyé sou tour,
Se fourrit pe lo mey d'vna troupa d'amour;
Le fontane de vin plu grou qu'vn bra pissauon;
Tou celou qu'auion sey a pleisi se desiauon *.

Tout le peuple ce jour(-là) entrait pour rien;
Ils n'auront de longtemps, m'est avis, (au)tant de gens
Qu'il s'y vit d'écoliers, de clercs, de revendeuses,
De couseuses de gants et de pauvres piqueuses.
De Saint-André, la nuit, (les) messieurs du clergé
Illuminèrent bien leur porte et leur clocher.
J'ai dit ce qui s'est fait de curieux et de rare;
Le dimanche suivant, fut néanmoins le plus beau.
Aux arbres du jardin les lanternes posées
Furent toutes illuminées au coucher du soleil;
Sur le théâtre dressé les violons violonèrent;
A tort et à travers, garçons, filles dansèrent;
L'aveugle petit Dieu, pour mieux jouer ses tours,
Se fourra par le milieu d'une troupe d'Amours;
Les fontaines de vin plus gros qu'un bras *mingebant*;
Tous ceux qui avaient soif à plaisir se désaltéraient.

L'on etiet enchanta, l'on ne veyet que feu,
Ici de lumignon, iqui de pot à feu.
Lo parterra su tout coma lo ciel brillaue,
V tour et pe dedin chacun se promenaue;
Dou millié de crusieu planta su de piquet
De cent gentié façon formauon de bouquet;
Vn melengeo charman de flou et de lumeire
Me pamit: ceu veyan, i'ayin pena du creire.
Traluyet ben, si bien, a dret et a coutié,
Qu'on ne sayet quasi de quun flan se virié.
Te deuia cey veni, ma poura ricandella :
Ne se farat iamey vna feta si bella!
T'ouria veu Cupidon, y t'ourit caressia;
Y ta touiour ama depeu qui ta blessia.
Diana, Flora, Venus, lou Ri, lou Ieu, le Grace
Parcourion lo boi, lo iardin, le terrasse.

L'on était enchanté, l'on ne voyait que feu,
Ici de lampions, là de pots à feu.
Le parterre surtout comme le ciel brillait;
Autour et par devant chacun se promenait;
Deux milliers de lampes plantées sur des piquets
De cent gentilles façons formaient des bouquets;
Un mélange charmant de fleurs et de lumière
Me fit tomber en pamoison. Ce voyant, j'avais peine à le [croire.
(Tout) reluisait bien, si bien, à droite et à côté,
Qu'on ne savait quasi de quel flanc se tourner.
Tu devais ici venir, ma pauvre rieuse :
(Il) ne se fera jamais une fête si belle!
Tu aurais vu Cupidon, il t'aurait caressée;
Il t'a toujours aimée depuis qu'il t'a blessée.
Diane, Flore, Vénus, les Ris, les Jeux, les Grâces
Parcouraient le bois, le jardin, les terrasses.

De tan de rarete ie fu ben si charma,
Que ie n'ai point de mot pe tu bien exprima.
Pe te suiure, Phœbus, faudrit aue de rente;
Manda me pe fini, Muse, voutre seruente;
Vo vo moqua de mi; parbleu ie seu bien fat;
Ie n'en pouey plu de sey, ie vouey beire, i'ai fat.
Adieu, miena, bon soir, tin te touiour iouiousa,
Dieu volié que din pou ie te veïeso epousa!
V pied du mont Rabot, tout vprès du rafour,
Ma Museta me laisse et s'envole à la Tour.

De tant de raretés je fus bien si charmé,
Que je n'ai point de mots pour te le bien exprimer.
Pour te suivre, Phébus, (il) faudrait avoir des rentes;
Envoyez-moi pour finir, Muses, vos servantes;
Vous vous moquez de moi : parbleu, je suis bien fat;
Je n'en puis plus de soif, je veux boire, j'ai fait.
Adieu (chère) mienne, bon soir, tiens-toi toujours joyeuse,
Dieu veuille que dans peu je te voie mariée!
Au pied du mont Rabot, tout auprès du four à chaux,
Ma faible Muse me laisse et s'envole * à la Tour.

COUPI DE LA LETTRA

ECRITA PER BLANC DIT LA GOUTTA *

Ie profito, monsieu, de cetta occasion,
Per dire quauqua ren de l'inondation
Qu'at, dit on, fa merié dedin votron Garnoblo
Lo pretre, l'artizan, lo bourgeois et lo noblo,
Que ie n'apello plu Garnoblo malheirou,
Puis qu'vl ét deuenu per lo pouro vn Peirou,
Qu'vl at migea de chair son saou, cette fete,
Et qu'vl at oublia le perte qu'vl at faite.

COPIE DE LA LETTRE

ÉCRITE PAR BLANC DIT LA GOUTTE

Je profite, monsieur, de cette occasion,
Pour vous dire quelque chose de l'inondation
Qui a, dit-on, fait marier * dedans votre Grenoble
Le prêtre, l'artisan, le bourgeois et le noble,
(Dans Grenoble) que je n'appelle plus Grenoble malheureux
Puisqu'il est devenu pour le pauvre un Pérou,
Puis qu'il a mangé de la viande (tout) son soûl (pendant) ces * [fêtes
Et qu'il a oublié les pertes qu'il a faites.

Ne faut plaindre euiourdheu que lou marchand grossié,
Lou marri tisserant auec lous epicié.
Lou pourou, ét ben vray, perdon tou lor manleua ;
Mais qu'é to que lor bien? vn tupin, vna ecuella,
De pailli vna fourcha, per couchié sen lincieu ;
La plu granda partia n'at pa ne de crusieu ;
Tou lor habit consiste en quauque serpeleri
Que pendolet souuen iusques à la iarteri.
On vat louz habillié de sarge, de sardis :
Y saron plu conten que saint de Paradis.
Mais coma tout ceu bien ne vint qu'aprés l'aygageo,
Me faut donc commencié a parla du damageo.
Ie ne marquaray pa ni lo temps ni lo iour,
Parce qu'icy lo temps recommence touiour.
Que qu'en set, est venu sçay qu'vn drole en * galoche,
Vetu d'vn gran gilet que n'ayet point de poche,

(Il) ne faut plaindre aujourd'hui que les marchands en gros,
Les attristés tisserands avec les épiciers.
Les pauvres, (il) est bien vrai, perdent tout leur mobilier*;
Mais qu'est-ce que leur bien? un vase de terre, une écuelle,
De paille une fourchée, pour coucher sans draps;
La plus grande partie n'a pas seulement de lampe;
Tout leur habillement consiste en quelque serpilière
Qui pendille souvent jusques à la jarretière.
On va les habiller de sarge, de filasse :
Ils seront plus contents que saints de Paradis.
Mais comme tout ce bien ne vient qu'après l'inondation,
(Il) me faut donc commencer à parler du dommage.
Je ne marquerai (pas) ni le temps, ni le jour,
Parce qu'ici le temps recommence toujours.
Quoi qu'il en soit, je sais qu'(il) est venu un drôle en sabots,
Vêtu d'un grand gilet qui n'avait point de poches,

Que croisaue deuant, a dou rang de bouton;
Ses braye descendion iusque su sou talon.
Ie deuini d'abord, a ceu brauo equipageo,
Qu'eret vn marinié de notron veysinageo.
Il informe en intran monsieu notron griffié
De son nom et surnom, de son ageo et metié.
Ensuita dou soudar lo menon à la porta
De l'endret ou l'on tint le gen de cella sorta.
Coma ie voulin vey celeu nouuei venu,
Ie fis signo v soudar, de qui i'eitin connu.
Ceu drolo en m'aprochan me fit la reueranci,
Se creyan que i'eitin vn home d'importanci.
— San façon, ly dissi ieo, et point de compliment;
Tout ét semblablo icy, du memo regiment.
T'es tout ce que ie seu : nou ne son que des ombre
Que deuon habita cette demore sombre.

Qui croisait devant, à deux rangs de boutons;
Ses culottes descendaient jusque sur ses talons.
Je devinai d'abord, à ce bel équipage,
Que (c')était un marinier de notre voisinage.
Il informe en entrant monsieur notre greffier
De son nom et surnom, de son âge et (de son) métier.
Ensuite deux soldats le mènent à la porte
De l'endroit où l'on tient les gens de cette sorte *.
Comme je voulais voir ce nouveau-venu,
Je fis signe aux soldats, de qui j'étais connu.
Ce drôle en m'abordant me fit la révérence,
S'imaginant que j'étais un homme d'importance.
— Sans façons, lui dis-je, et point de compliments;
Tout est semblable ici, du même régiment.
Tu es tout ce que je suis : nous ne sommes que des ombres
Qui doivent habiter ces demeures sombres.

Deuan que sieze pou, te sares ben instruit
De ce que faudrat fare en ton petit reduit *.
Ainsi laisson celey, ie veyo a ton corsageo
Qu'etes quauque habitan d'vprés de Sassenageo.
Vouz avey tiria iusto ; oué, monsieu, ét ben vray
Que ie seu batteley natif de Noyarey.
Ie picauo lou bou de patron la Riueri ;
Nouz etion remonta quasi lo dret de Geri ;
Mo do bou perdan terra et fasan vn fau pas,
De dessus de lor ioug me traissiron à bas,
Et per malheur per mi, l'Izera qu'eret forta,
M'entrainit en Tracloutra, v dessout de la porta.
I'y demori crocha, i'eu biau cria marci,
Negun ne repondit, chacun songean à si.
Me restauet incou quoque foibla esperanci
De m'en pouuey tirié auec vn pou d'aizanci ;

Avant qu'(il) soit peu, tu seras bien instruit
De ce qu'il faudra faire en ton petit réduit.
Ainsi laissons cela, je vois à ton gilet
Que tu es quelque habitant d'auprès de Sassenage.
— Vous avez tiré juste ; oui, monsieur, (il) est bien vrai
Que je suis batelier, natif de Noyarey.
Je piquais (aiguillonnais) les bœufs de maître la Rivière ;
Nous étions remontés quasi en face de Gières ;
Mes deux bœufs perdant terre et faisant un faux pas,
Du haut de leur joug me tirèrent à bas,
Et par malheur pour moi, l'Isère qui était forte,
M'entraîna en Tré-Cloître, au-dessous de la porte.
J'y demeurai (ac)croché, j'eus beau crier merci *,
Pas un ne répondit, chacun songeant à soi.
(Il) me restait encore quelque faible espérance
De m'en pouvoir tirer avec un peu d'aisance ;

Mais per malheur per mi, lo pont leui chessit;
Et me poussan v fon ma teta fracassit.
Veyet la cacarochi, elle est incoura neri :
Me fallu donc songié à parti per la gloeri *.
Et ie me seu trouua, quasi din vn moment,
Entoura de soudar din ceteu logiment.
I'entendi en passan v quai, a la Pereri,
V faux bourg de Tracloutra et dins notra charreiri :
V secours, v secours ! helas ! tout ét perdu;
L'ayga a deia gagna lo coin de Maupertu.
L'on ne pot plu passa vers l'egleysi du Carme,
De tous flans on ouiet de nouuellez allarme;
Chacun fuyet pertout sen se determina
A sorti de chieu si ço qu'i puuiet sauua ;
Et negun ne sçauiet donna ni tour ni vouta *
Per trouua vn endret a se bettre à la souta.

Mais par malheur pour moi, le pont-levis tomba;
Et me poussant à fond ma tête fracassa.
Voyez la contusion, elle est encore noire :
(Il) me fallut donc songer à partir pour la * gloire.
Et je me suis trouvé, quasi en un moment,
Entouré de soldats dans ce logement.
J'entendis, en passant au quai, à la Perrière,
Au faubourg de Tré-Cloître et dans notre rue :
Au secours ! au secours ! hélas ! tout est perdu;
L'eau a déjà gagné le coin de Maupertuis.
L'on ne peut plus passer vers l'église des Carmes,
De tous côtés on entendait de nouvelles alarmes;
Chacun fuyait partout sans se résoudre
A sortir de chez soi ce qu'il pouvait sauver;
Et pas un ne savait donner ni tour ni détour
Pour trouver un endroit à se mettre à l'abri.

La plu granda partia du pourou boutiquié
Se sarion tou neya, si dedin lor quartié,
Celou qu'eron logea din lou plu haut etageo,
Ne louz eussion receuz auecque lo bagageo.
Mais ne suffisiet pa : tau que pot albergié,
A son hoto ne pot donna de que migié.
Lou pourouz ont touiour dez effans en gran nombro.
Coman donc se tirié de ceu nouuel encombro?
I'entendis, d'autre flanc : consola vo, meyna ;
Ne vo manquarat rien ; Dieu voz a destina
De gen qu'auron lo soin de vou fourni de viure :
Lo fio, l'ayga, la ney, la glaci ni le giure
N'on iamey betta boena a lor gran charita;
Ils prouoyon de tou, que que poesse couta.
V deuon v pluto vou betta touz a l'ayso,
Et per vo rassura, fau que ie lou nomayso :

La plus grande partie des pauvres boutiquiers
Se seraient tous noyés, si dedans leurs quartiers,
Ceux qui étaient logés dans les plus hauts étages,
Ne les avaient reçus avec leurs bagages.
Mais (ça) ne suffisait pas : tel qui peut héberger,
A son hôte ne peut donner de quoi manger.
Les pauvres ont toujours des enfants en grand nombre.
Comment donc se tirer de ce nouvel emcombre ?
J'entendis, d'autre part : Consolez-vous, enfants ;
(Il) ne vous manquera rien ; Dieu vous a réservé
Des gens qui auront le soin de vous fournir des vivres :
Le feu, l'eau, la neige, la glace, ni le givre
N'ont jamais mis obstacle à leur grande charité ;
Ils approvisionnent de tout, quoi qu'il (en) puisse coûter.
Ils doivent au plus tôt vous mettre tous à l'aise,
Et pour vous rassurer, (il) faut que je les nomme :

Monseignon de Caulet, Monseignon de Marcieu.
Vz ont la voix du peuplo, vz ont la voix de Dieu;
On pot louz appela d'homez incomparablo,
En veyan ce qu'y font per tou lou miserablo.
Notro eueque ét touiour leua de gran matin,
Ço qui mige ét peu d'oura, ey ne bet poin de vin.
A quunta heura que siet v vou done audianci;
Vl eicote chacun auey gran patienci;
Que lon sieze monsieu ou ben pouro, ét tout vn.
V se montre pertout qu'il ét pare commun;
Vl ét plu retenu qu'vn capucin nouicio,
At toute le vertuz et n'eut iamey de vicio;
Vl ne prenit iamai de diuertissimen:
Lo soin de son troupei fat tout son pessamen.
V n'a pa son parey dedin touta la Franci.
   Mais ie veyo de loin Marcieu que pren l'auanci;

Monseigneur de Caulet, monseigneur de Marcieu.
Ils ont (pour eux) la voix du peuple, ils ont la voix de Dieu;
On peut les appeler des hommes incomparables,
En voyant ce qu'ils font pour tous les malheureux.
Notre évêque est toujours levé de grand matin,
Ce qu'il mange est peu de chose, il ne boit point de vin.
A quelque heure que (ce) soit, il vous donne audience;
Il écoute chacun avec grande patience;
Que l'on soit monsieur ou bien pauvre (c')est tout un :
Il se voit partout, qu'il est père commun ;
Il est plus réservé qu'un capucin novice ,
(Il) a toutes les vertus, et (il) n'eut jamais de vices;
Il ne prend jamais de divertissements ;
Le soin de son troupeau fait tout l'objet de ses pensées :
Il n'a pas son pareil (de)dans toute la France.
   Mais je vois de loin Marcieu qui prend l'avance;

Veyez vo coma v vogue auey sou do batteu?
V son chargea de pan, d'ayga, de chair, dez œuf.
Vl a deia couru per trey fey le charrere;
Sez armone iamey ne furon le darrere.
L'on n'en ét pa surprey: cel home ét coutumié,
A la guerra et pertout, d'être touiour premié.
Monseignon de Barral fat coula de se poche
Vna mina d'argen per toute le perroche;
Vl comencit d'abort per cinq cens biaux ecu.
Touta sa familli s'est betta presque a flu;
De la Garda surtout, que dez aygue si grande
Ne puront amorta l'ardeur de sez offrande.
On lo veyet gaffa dedin plusieur quartié,
Per alla visita lou gueu din lou granié.
Monsieu de Montcarra, monsieur de Rochechinard
A tout ce qu'eyt de bien souuent son per un quart.

Voyez-vous comme il vogue avec ses deux bateaux?
Ils sont chargés de pain, d'eau, de viande, des œufs.
Il a déjà (par)couru par trois fois les rues;
Ses aumônes jamais ne furent les dernières.
L'on n'en est pas surpris: cet homme est coutumier,
A la guerre et partout, d'être toujours en tête.
Monseigneur de Barral fait couler de ses poches
Une mine d'argent par toutes les paroisses;
Il commença d'abord par cinq cents beaux écus.
Toute sa famille s'est mise presque à flots;
De la Garde surtout, (tellement) que des caux si grandes
Ne purent amortir l'ardeur de ses offrandes.
On le voyait patauger (de) dans plusieurs quartiers,
Pour aller visiter les gueux dans leurs greniers.
Monsieur de Montcarra, Monsieur de Rochechinard
A (dans) tout ce qui est (se fait) de bien souvent sont pour un quart.

Per porta lor armona en raset s'enbarquiron ,
D'ou, deuan que fini leur coursa, y cupeliron ;
Ne s'en fallit de ren qu'y ne fussion neya,
Car de la teta v pied y furent bien bagna.
Monseignon de Caulet reuin dessu la scena ;
Per tou lou malheirou veicia nouuella aubena * ;
Y scat assaisonna sou don de complimen ;
Semble qu'on ly fat graci acceptan son argen.
Monseignon de Piolenc voulut vey per leu meimo
Ce que s'eret passa din ceu gran stratageimo.
La veilli du delieugeo vl auiet eu lo soin
De fare arrey de tout ce que fasiet besoin.
Monsieu de Iomarron et touta l'intendanci
Se pourtiron a tout auey grand diligenci.
Lou coussio vigilan firon tant, cella not,
Qu'on eut lo lendeman per dix iour de pan cot ;

Pour porter leurs aumônes en radeaux (ils) s'embarquèrent ,
D'où, avant que (de) finir leur course, ils culbutèrent ;
(Il) ne s'en fallut pas de beaucoup qu'ils ne fussent noyés,
Car de la tête aux pieds ils furent bien baignés.
Monseigneur de Caulet revint dessus la scène ;
Pour tous les malheureux voici nouvelle aubaine * ;
Il sait assaisonner ses dons de compliments ;
(Il)semble qu'on lui fait grâce (en) acceptant son argent.
Monseigneur de Piolenc voulut voir par lui-même
Ce qui s'était passé dans ce grand stratagème.
La veille du déluge il avait eu le soin
De faire provision de tout ce qui faisait besoin.
Monsieur de Jomarron et toute l'intendance
Se portèrent à tout (partout) avec grande diligence.
Les consuls vigilants firent tant, cette nuit,
Qu'on eut le lendemain pour dix jours du pain cuit ;

Et per proportion on aurat eu de soure
De lor prouision en toute sorte d'oure.
Ne faut pa essibla monsieu notron maior:
Din tou louz acciden, du mondo v vaut tout l'or.
Itou, pour euita quauque nouuella perta,
Notrouz angenieur etion touiour *a l'erta.
Messieu du bataillon et de l'artillari
Se bettauon pertout din la patrouillari.
On ne pot trop venta toute le gen de guerra :
Vz allauon din l'ayga ainsi que sur la terra;
Et sen lo promp secours de touta la troupa,
On aurit barbota trey mey din la loupa.
  Nous fallit separa : Lou soudard que menauon
Lo ioeno batteley, trop s'impatientauon.
Enfin, per coupa court, ceu garçon m'at aprey
Que vouz auias moins d'aiga en sept cent trente trey.

Et à proportion on aura eu des restes
De leurs provisions en toutes sortes de choses.
(Il) ne faut pas oublier monsieur notre Major :
Dans tous les accidents, du monde il vaut tout l'or.
De plus, pour éviter quelque nouvelle perte,
Nos ingénieurs étaient toujours alertes.
Messieurs du bataillon et de l'artillerie
Se mettaient partout dans le patrouillis.
On ne peut trop vanter tous les gens de guerre :
Ils allaient (cheminaient) dans l'eau ainsi que sur la terre;
Et sans le prompt secours de toute la troupe,
On aurait barboté trois mois dans le gâchis.
  (Il) nous fallut (nous) séparer : les soldats qui menaient
Le jeune batelier, (par) trop s'impatientaient.
Enfin, pour faire court, ce garçon m'a appris
Que vous aviez moins d'eau en sept cent trente-trois,

Et que de grosse gen, mais surtout lor femelle,
Deuan que fusse iour, sortiron de chieuz elle.
Vous iugiés ben, monsieu, qu'v ne m'at pa tout dit;
Si donques i'ai fat fauta en ceu petit recit,
Ou sauta quauqua ren, faut qu'on m'v pardonneyse,
Mon dessein n'etan pa d'offença qui que siese.
A * Dieu sias! faite dire vna bonna oreison
Per Blanc dit la Goutta, de placi Claveyson.

Et que de grosses gens, mais surtout leurs femmes,
Avant qu'(il) fût jour, sortirent de chez eux.
Vous jugez bien, monsieur, qu'il ne m'a pas tout dit;
Si donc j'ai fait faute en ce petit récit,
Ou sauté quelque chose, (il) faut qu'on me le pardonne,
Mon dessein n'étant pas d'offenser qui que ce soit.
A Dieu soyez-vous! (recommandé) faites dire une bonne oraison
Pour Blanc dit la Goutte, de (la) place Claveyson.

GRENOBLO MALHEIROU

Quan ben ne vou chaut ren de le gen de ma sorta,
Ie voudrin ben pouey fare vuri voutra porta,
Intra chieu vou, Monsieu, vou leua mon chapet,
Vou rendre mou deuey, vouz vffri mou respect.
Mais d'auey cell' honnou l'esperanci s'enuole;
Ie seu tout rebuti, la goutta me deisole;
Ie ne poey plu marchié, deicendre, ni monta:
A Pompon Lorion * ie me foey charronta.

GRENOBLE MALHEUREUX

Quoiqu'il ne vous soucie aucunement des gens de ma sorte,
Je voudrais bien pouvoir faire ouvrir votre porte,
Entrer chez vous, Monsieur, vous lever mon chapeau,
Vous rendre mes devoirs, vous offrir mes respects.
Mais d'avoir cet honneur l'espérance s'envole;
Je suis tout crispé, la goutte me désole,
Je ne puis plus marcher, descendre, ni monter:
A Pompon-Lorion je me fais voiturer.

A pena din le man poey ie teni mon liuro,
Ie n'ai plu que louz ieux et quatro deigt de libro;
Ie seu sans apetit, ie ne poey ren dormi,
Enfin iamey goutou ne souffrit tant que mi.
Maugra tant de chagrin, quan ie seu las de lire,
Quoque fei per hasard ie me meilo d'eicrire;
I'estropio quoque vers, ie foey quoque chanson,
Que n'ont lo plu souent ni rima ni raison,
Et qu'amuzon pamoin le iouene ricandelle
Que voudrion touiours vey de babiole nouuelle.
Grossié ! me diri vou, faudrit parla françois.
— V ne me revint pas si bien que lo patois.
Quand à me delassié ma Musetta m'inuite,
Ie metto par eicrit ce que la fola dicte,
N'attendan de celey ni profit ni renom;
Passan * mou tristouz an, i'instruirai mou neuon,

A peine dans les mains puis-je tenir mon livre,
Je n'ai plus que les yeux et quatre * doigts de libre;
Je suis sans appétit, je ne puis pas dormir,
Enfin jamais goutteux ne souffrit (au)tant que moi.
Malgré tant de chagrin, quand je suis las de lire,
Quelquefois par hasard je me mêle d'écrire;
J'estropie quelques vers, je fais quelques chansons,
Qui n'ont le plus souvent ni rime ni raison,
Et qui amusent néanmoins les jeunes rieuses
Qui voudraient toujours voir des babioles nouvelles.
Grossier ! me direz-vous, (il) faudrait parler français.
— Il ne me revient pas si bien que le patois.
Quand à me délasser mon humble Muse m'invite,
Je mets par écrit ce que la folle dicte,
N'attendant de cela ni profit ni renom;
Passant mes tristes ans, j'instruirai mes neveux.

Veyquia ce que m'a fat barboulié prou d'ouurageo,
Sans crainta qu'on blamey mon barbaro langageo.
  Ore ie parlarai tant de l'inondation
Que duz autro suiet que causon l'affliction.
  A peina rassura de la pou de la pesta,
Creyan d'auey fleichi la colera celesta,
Lou pourouz habitant de to lo Dauphina
Viuion, tant bien que ma, du iour * à la iourna.
A Grenoblo, su tout, lou pleizi commençauon,
Lo bon temp reueniet, lou bit s'aprіueysauon;
Le gen de qualita payauon lou marchan ;
Si vou voulia de sou, vous 'n avia su lo champ;
Lo bla, lo vin, la chair, coma l'autra pidanci ,
De per tout lo paï veniet en abondanci.
Din lo sein de la Pay * louz artisan conten
Beuion quoque picote et passauon lo temp.

Voilà ce qui m'a fait barbouiller beaucoup d'ouvrages,
Sans crainte qu'on blâme mon barbare langage.
  A présent je parlerai tant de l'inondation
Que des autres sujets qui causent l'affliction.
  A peine rassurés de la peur de la peste,
Croyant (d')avoir fléchi la colère céleste,
Les pauvres habitants de tout le Dauphiné
Vivaient, tant bien que mal, du jour à la journée.
A Grenoble, surtout, les plaisirs commençaient,
Le bon temps revenait, les montagnards s'apprivoisaient;
Les gens de qualité payaient leurs marchands;
Si vous vouliez des sous, vous en aviez sur-le-champ;
Le blé, le vin, la chair, comme l'autre pitance ,
(De) par tout le pays venaient en abondance.
Dans le sein de la Paix les artisans contents
Buvaient quelques chopines et passaient le temps.

Mais, din lo moin d'vn an, toute chouse changiron;
L'argent se ressarrit, et lou viure augmentiron;
Tant y at que du deipui tout va de mal en pi.
Vint vn nouveau malheur quan l'autro eyt assoupi :
L'on n'enten raconta que de triste nouuelle;
L'on ne veit que brigand, que proceis, que querelle;
La religion se perd, n'y at plu de regulié;
Le gen d'Egleizi fon coma lou seiculié;
Lo palai retentit du proceis qu'ont lou preitre;
N'y at plu de sureta, pa meime den lou cloitre.
Mille contrebandié remplisson le preison,
Celou deiterinina tuon lou sauta buisson.
Lou loup de tempz en temp rauageon cetta terra;
Lo ciel, l'aigua, lo feu nou deiclaron la guerra.
Vn an, n'y at point de bla; l'autro, n'y at point de vin;
Et l'or fond din le man, san sauey qu'v deiuin.

Mais, dans (le) moins d'un an, toutes choses changèrent;
L'argent se resserra, et les vivres augmentèrent;
Tant il y a que désormais tout va de mal en pis.
(Il) vient un nouveau malheur quand l'autre est assoupi:
L'on n'entend raconter que de tristes nouvelles;
L'on ne voit que brigands, que procès, que querelles;
La religion se perd, (il) n'y a plus de Réguliers;
Les gens d'Église font comme les séculiers;
Le palais retentit des procès qu'ont les prêtres;
(Il) n'y a plus de sûreté, pas même dans les cloîtres.
Mille contrebandiers remplissent les prisons,
Ces déterminés tuent les saute-buissons.
Les loups de temps en temps ravagent cette terre;
Le ciel, l'eau, le feu nous déclarent la guerre.
Une année (il) n'y a point de blé; l'autre (il) n'y a point de vin;
Et l'or fond dans les mains, sans savoir (qu'on sache ce) qu'il devient.

Si n'eyre lou soudar que son din la prouinci,
La boursa de prou gen sarit incou plu minci.
Qui pourra to pensa que de contrebandié,
De manan que n'ont ren, de meichan garaudié *,
Ayezon fat complot d'extermina lou garde?
Louz vn lou metton nud, font incan de lourz arde;
Louz autrou d'vn logi tiron dou malheirou,
Et lou font ressenti ce que pot la furou,
A la couat du chiuau lou sorton d'vn villageo,
Lou donon mille coup, lou coupon lo visageo,
Lo pistolet en man lou meinon dın lo bois,
Et lou font prendre fin, lou veyan vz abois.
Ne s'eyre iamey veu de talez insolence,
Ne s'eyre iamey fat de si grand violence.
Nou lez ont veu fini, quan per ordre du Rey,
En Savoey, en Contatz y eut de troupe reigley

(Si) n'étaient les soudarts qui sont dans la province,
La bourse de beaucoup de gens serait encore plus mince.
Qui pourra penser que des contrebandiers,
Des manants qui n'ont rien, de méchants vauriens,
Aient fait complot d'exterminer les gardes?
Les uns les mettent nus, font encan de leurs hardes;
Les autres d'un logis tirent deux malheureux,
Et leur font (res)sentir ce que peut la fureur,
A la queue des chevaux les sortent d'un village,
Leur donnent mille coups, leur coupent le visage,
Le pistolet en main les mènent dans le bois,
Et leur font prendre fin, les voyant aux abois.
(Il) ne s'était jamais vu de telles insolences,
(Il) ne s'était jamais fait de si grandes violences.
Nous les avons vues finir, quand par ordre du Roi,
En Savoie, en (dans le) Comtat (il) y eut des troupes réglées

Qui sans coup de fezuit, ni sans donna bataill,
Dispersiron bientou touta cela canailli.
Cent sont alla rama, mais lor maitre Baret
At eu lo meimo sort que Cartouche et Niuet.
Tantou lo Drac *, groussi de le ney que se fondon,
Ou du rut qu'en bruyan de tou lou rochié tombon,
Coulan rapidamen tout lo long duz ila,
Vin metta la frayou iusqu'à din la villa;
Lez arche vainamen l'y barron lo passageo,
En versan pe dessu per tout y fat rauageo;
Tout lou Champz Elysez sont couuert de grauié;
Lou meublo, lou toneau floton tout chieu Reinié.
Lo païsan que veit que l'aiga l'enuirone,
Fat sorti son * beitial, lo chasse, l'abandone;
La garda du canon, lo mounié de Canel
Monton su lo couuert, tout coma * chantarel.

Qui sans coups de fusil, ni sans donner bataille,
Dispersèrent bientôt toute cette canaille.
Cent sont allés ramer (aux galères), mais leur maître Baret
A eu le même sort que Cartouche et Nivet.
Bientôt le Drac, grossi des neiges qui (se) fondent,
Ou des torrents qui en bruyant de tous les rochers tombent,
Coulant rapidement tout le long de l'ilot *,
Vient mettre la frayeur jusque dans la ville;
Les arches vainement lui barrent le passage,
En versant pardessus (débordant) par tout elle fait ravage;
Tous les Champs-Élysées sont couverts de graviers;
Les meubles, les tonneaux flottent tous chez Reinier.
Le paysan qui voit que l'eau l'environne,
Fait sortir ses bestiaux, les chasse, les abandonne;
La garde du canon, le meûnier de Canel
Montent sur le toit, tout comme (un) ramoneur.

Le grange, lou glaci, lou foussé se remplisson ;
Pe dehor, pe dedin, mille cri retentisson ;
Commandant, Intendant, v flambeau vont v cour,
Font parti de batteu pe donna de secour.
Mais, lassa ! su lo champ l'aigua deuint si forta,
Qu'y fat tomba lo pont qu'aboutit à la porta.
Prou gen que son dessu chayon din lou deibri,
Et vn ioëno maria funestamen peirit.
Tantou lo loup surpren vn efan que s'eigare,
Tantou le vint nafra din lou brat de sa mare ;
L'vn tuët vna filli, l'y trauerse lo Drac,
Iquy l'on veit vn pied, yley l'on veit vn bra ;
L'autro pren v colen vn home qui labore,
Qu'en bien se deifendan 'n eit quitto pe se lore ;
Et vn hardi bergié que s'eit preicautiona,
Reuin du champ, sanglant, et sans man et sans na.

Les granges, les glacis, les fossés se remplissent ;
Par dehors, par dedans mille cris retentissent ;
Commandant, Intendant, aux flambeaux, vont au Cours,
Font partir des bateaux pour donner des secours.
Mais, hélas! sur-le-champ l'eau devient si forte,
Qu'elle fait tomber le pont qui aboutit à la porte.
Beaucoup de gens qui sont dessus tombent dans les débris,
Et un jeune marié funestement périt.
Tantôt le loup surprend un enfant qui s'égare,
Tantôt le vient blesser dans les bras de sa mère ;
L'un tue une fille, lui fait traverser le Drac,
Ici l'on voit un ' pied, là l'on voit un bras ;
L'autre prend au cou un homme qui laboure,
Qui en bien se défendant en est quitte pour ses lèvres ;
Et un hardi berger qui s'est précautionné,
Revient des champs, sanglant, et sans mains et sans nez.

D'où vint to tant de brut, qu'eit to mei que i'entendo?
V feu! Lo tokacin reueille tout lo mondo,
Vl eyt ver l'Arcenat; tout court de ceu coutié,
Le gen de polici sont chieu lou banatié;
D'aigua! tout eit perdu; veyé monta le flame;
Gara lou Recole, l'eueche, Notre Dame!
Vitou de charpentié pe coupa lo couert,
Tandi que pe monta lo chamin eit ouuert!
Auec l'ora que fat, chaque quartié deit craindre:
L'on veit vola le feu, l'on veit vola le cindre.
Et iamey l'Aëtna, dont on fat grand cancan,
Ne fit tant de fracat que ceu nouuet volcan.
Combien de famille sont ruiney sans ressourça!
'N y at que n'on ren sauua, meublo, lingeo, ni boursa.
L'argent, lo fer, l'acier coma plomb s'eit fondu,
Et le pou qu'a resta se troue confondu.

D'où vient tant de bruit, qu'est-ce encore que j'entends?
Au feu! le tocsin * réveille tout le monde,
Il est (le feu) vers l'Arsenal; tout court de ce côté,
Les gens de police sont chez les bennatiers *;
De l'eau! tout est perdu; voyez monter les flammes;
Préservez les Récolets, l'Évêché, Notre-Dame!
Vite des Charpentiers pour couper le toit,
Tandis que pour monter le chemin est ouvert!
Avec le vent qu'(il) fait, chaque quartier doit craindre:
L'on voit voler le feu, l'on voit voler les cendres.
Et jamais * l'Etna, dont on fait grand cancan,
Ne fit (au)tant de fracas que ce nouveau volcan.
Combien de familles sont ruinées sans ressource!
(Il) y en a qui n'ont rien sauvé, meubles, linge, ni bourse.
L'argent, le fer, l'acier comme plomb s'est fondu,
Et le peu qui est resté se trouve confondu *.

L'eueque, l'intendant font de grande largesse,
Pe soulagié celou que la mala * fan presse.
Ici ie cessarin de vouz entreteni,
Mais las! noutrou malheur ne sont pas tou fini.
Tot ore m'eit aui que quoqua * ren me pousse,
Ou que d'vn tremblament ie sinto le secousse;
Ie ne sei si la terra ou lo ciel va s'vuri.
Din cell'extremita, que fare ? et où couri ?
Deuin not à plen iour; vn vent eipouuantablo
Suit lou coup redoubla d'vn tonnerro effroyablo;
La pleiui se meilan pe dedin louz eiclair,
De moment en moment, fait dispareitre l'air.
Quinto brut ! i'ai pali, ie creyin que la foudra
Brulaue la villa, la reduiziet en poudra:
Vna poura fena qu'y n'a fat que touchié,
Eit tomba, de ceu coq, reida sur son planchié.

L'évêque, l'intendant font de grandes largesses,
Pour soulager ceux que la cruelle faim presse.
Ici je cesserais de vous entretenir,
Mais hélas ! nos malheurs ne sont pas tous finis.
A présent il semble que quelque chose me pousse,
Ou que d'un tremblement je (res)sens les secousses;
Je ne sais si la terre ou le ciel va s'ouvrir.
Dans cette extrémité, que faire ? et où courir ?
(Il) fait nuit en plein jour; un vent épouvantable
Suit les coups redoublés d'un tonnerre effroyable;
La pluie se mêlant par dedans les éclairs,
De moment en moment, fait disparaître l'air.
Quel bruit ! J'ai pâli, je croyais que la foudre
Brûlait la ville, la réduisait en poudre :
Une pauvre femme qu'elle n'a fait que toucher,
Est tombée, de ce coup, raide sur son plancher.

Musa, ne me fui pa, veicia bien d'autrez oure.
A teu quoque chagrin? te fa lo groin, te ploure.
Ie foey ce que ie poey pe te fare pleizi,
Tin me donc compagni tandi que i'ai leizi.
Eh ben ! te ne dit mot? pesta, de la quintouza!
Ore que faut parla, deuindres tu reiuouza?
Conta ce que te sça de la deisolation,
Du malheur, du deigat, qu'at fat l'inondation.
Ie conaisso ton ma, te voudria touiour rire;
Lo temp passa n'eit plu, n'eit pa de ioie que vire.
Quunt deisordre, grand Dieu! qui pourrat l'exprima?
Home portan chapet verra to tant de ma?
La terra dispareit, le montagne se beisson;
A veu d'œu, lou tourrent et le riuiere creisson.
Grenoblo et son terroir eit vne pleina mer;
Tomba d'aigua du ciel, et 'n en sort de l'enfer;

Muse, ne me fuis pas, voici bien d'autres faits.
As-tu quelque chagrin? Tu fais la moue, tu pleures.
Je fais ce que je peux pour te faire plaisir.
Tiens-moi donc compagnie, tandis que j'ai (du) loisir.
Eh bien! Tu ne dis mot? peste soit de la quinteuse!
Maintenant qu'il faut parler, deviendrais-tu rêveuse?
Conte ce que tu sais de la désolation,
Des malheurs, du dégât qu'a faits l'inondation.
Je connais ton mal, tu voudrais toujours rire;
Le temps passé n'est plus, (ce) n'est pas de joie qu'il tourne*.
Quel désordre, grand Dieu! qui pourrait l'exprimer?
Homme portant chapeau verra-t-il tant de mal?
La terre disparaît, les montagnes se baissent;
A vue d'œil, les torrents et les rivières croissent;
Grenoble et son terroir est une pleine mer;
(Il) tombe de l'eau du ciel et (il) en sort de l'enfer;

La luna, lo soley s'arreiton din lor coursa ;
Lo Drac et l'Izera remonton vers lor sourça.
Vn ouragan furiou menace le meison ;
Tou tremble, lou bestiau, louz vzeu, lou peysson ;
Le fene, le fille, louz efan se deisolon ;
Louz home consterna faiblamen lou consolon ;
L'vn s'enfuit sans sçauey quinto chamin teni ;
L'autro, se veyan prey, ne sça que deueni.
L'aigua nous vint de loin : deia su la Romanchi
L'on ne veit plu de pont, ni de port, ni de planchi ;
Plu forta que lo Drac, y lo fat ecarta ;
A son rapido cour ren ne pot resista.
A pena son tey ioint qu'inondan lou villageo,
Din lo milieu du champ, le betie fon naufrageo ;
Versan de tout coutié, deitruisan lou barfey,
Le terre, le prali, son toute deigressey.

La lune, le soleil s'arrêtent dans leur course ;
Le Drac et l'Isère remontent vers leur source.
Un ouragan furieux menace les maisons ;
Tout tremble, les bestiaux, les oiseaux, les poissons ;
Les femmes, les filles, les enfants se désolent ;
Les hommes consternés faiblement les consolent :
L'un s'enfuit sans savoir quel chemin tenir ;
L'autre, se voyant pris, ne sait que devenir.
L'eau nous vient de loin : déjà sur la Romanche,
L'on ne voit plus de pont, ni de port, ni de planche ;
Plus forte que le Drac, elle le fait écarter ;
A son rapide cours rien ne peut résister.
A peine sont-ils réunis que pendant qu'ils inondent les villages,
Dans le milieu des champs les bêtes font naufrage ;
Parce qu'ils débordent de tout côté, (qu'ils) détruisent les [digues,
Les terres, les prairies sont toutes dégraissées.

De Clay din la villa n'y at point de chamin libro,
Semble que l'Izera lo tint din l'equilibro.
Le pleyue de Sauoey, qu'ont dura plusieur iour,
Ont mey à la vola tout lou rut d'alentour;
Aussi fut tey iamey si groussa, ni si forta ;
Et qui l'auiet to veu s'etendre de la sorta?
Touta la valeya ne semble qu'vn etang ;
Louz abro, lou fenié, lou gerbié vont flottant;
Minet*, grange, meyson, le deitruit, le renuerse;
Enfin din lou faux bourg l'on s'aperceyt qu'y verse.
Tout louz ingenieur deia sont à chiuat :
Qui court cey, qui cour ley, l'vn vint et l'autro vat;
Tandi que l'ou curiou din le ru se promenon,
Pe dona de secour lou soudar se deimenon;
A lour teita l'on veit lo seignou commandant
Auec touta sa cour, ainsi que l'Intendant.

De Claix à la ville il n'y a point de chemin libre,
(Il) semble que l'Isère le tient (Claix) en équilibre (balance).
Les pluies de Savoie, qui ont duré plusieurs jours,
Ont mis au plus haut point les cours d'eau d'alentour ;
Aussi ne fut-elle (l'Isère) jamais (aus)si grosse, ni (aus)si
Et qui l'avait vu s'étendre de la sorte? [forte;
Toute la vallée ne semble qu'un étang ; [flottant;
Les arbres, les meules de foin, les monceaux de gerbes, vont
Tas de blé, granges, maisons, elle (l'Isère) les détruit, les ren-
Enfin dans les faubourgs l'on s'aperçoit qu'elle déborde. [verse;
Tous les ingénieurs déjà sont à cheval :
Qui court ici, qui court là, l'un vient et l'autre va ;
Tandis que les curieux dans les rues se promènent,
Pour donner des secours les soudards se démènent ;
A leur tête l'on voit le seigneur commandant
Avec toute sa cour, ainsi que l'Intendant.

Louz ordre sont dona pe cantonna deux porte;
Pe chargié de fumié l'on mene de barrote;
Chacun fat son deuey, si tou dit, si tout fat.
Cependant plot touiour, l'aigua creyt, la not * chat:
L'on charche de flambeau, de falot, de lanterne;
Qui court à l'Arcenat, qui court à le * cazerne.
A pena Niuernois, que veniet d'arriua,
Eut quitta l'abresac que failli deriua *.
Sortiet d'eigua pertout, louz egout, le bialeyre
Auion deia bouchat trey ou quatro charreyre.
Dessout lo pont de bois, su lo quay, ver lo Bou,
Darnié lou Cordelié, l'Izera faziet pou;
Le gen de Saint Loren, celou de la Pereyri
De toute le façon eyron din la miseri:
La pou d'etre neyat, la pou d'etre ecrasa
Ne lou donaue pa lo leizi de pensa.

Les ordres sont donnés pour cantonner * deux portes;
Pour charger du fumier l'on mène des brouettes;
Chacun fait son devoir, (aus)si tôt dit (aus)si tôt fait.
Cependant (il) pleut toujours, l'eau croît, la nuit tombe:
L'on cherche des flambeaux, des falots, des lanternes;
Qui * court à l'Arsenal, qui court aux casernes.
A peine Nivernais, qui venait d'arriver,
Eut quitté le havresac qu'il fallut partir.
(Il) sortait de l'eau de partout: les égouts, les canaux
Avaient déjà bouché trois ou quatre rues.
Dessous le pont de bois, sur le quai, vers le Bœuf,
Derrière les Cordeliers, l'Isère faisait peur;
Les gens de Saint-Laurent, ceux de la Perrière
De toutes les façons étaient dans la misère:
La peur d'être noyés, la peur d'être écrasés
Ne leur donnait (laissait) pas le loisir de penser.

Trey quart de le meyson coma cloche brandauon.
V trauer de la ru le fene se sauuauon,
L'vna chieu son veyzin, l'autra pe le vigne*,
L'vna chargea de fi, l'autra de coulagne.
Tandi que lou tambour battion la generala,
L'intendant vigilant fit deigarni sa sala,
Prit un deitachiment, volit sans se troubla
Du magazin du Rey fare enleua lo bla.
Lou coussio su la champ sagimen reisonniron :
A tout lou boulangié de coire commandiron;
Sans celey lou soudar ourion manqua de pan,
Et prou dez artisan ourion endura fan.
V son de trompetta se publiit vn ordre
D'illumina pertout, de crainta du deisordre ;
La garnison, ceu not, sans couchi ni carret,
Coma lor epeye couchit din son fourret.

(Les) trois quarts des maisons comme des cloches branlaient.
Au travers de la rue les femmes se sauvaient,
L'une chez son voisin, l'autre par les vignes ;
L'une chargée de fil, l'autre d'étoupes.
Tandis que les tambours battaient la générale,
L'intendant vigilant fit dégarnir sa salle,
Prit un détachement, vola sans se troubler
Des magasins du Roi faire enlever le blé.
Les consuls sur-le-champ sagement raisonnèrent :
A tous les boulangers de cuire (ils) commandèrent ;
Sans cela les soudards auraient manqué de pain,
Et beaucoup d'artisans auraient enduré (la) faim.
Au son de la trompette (il) se publia un ordre
D'illuminer partout, de crainte du désordre.
La garnison, cette nuit, sans couche ni carreau,
Comme ses épées coucha dans son * fourreau.

Deia depui long temp la cita malheirouza
Attendiet v leua l'Aurora pareissouza,
Quand, pe chassié la not, ou lieu de se coulou,
De pou de meichent air eilli prenit son loup*;
Se cachan pe darnié lo plus eipais nuageo,
Eilli fut, din vn saut, vprés de Sassenageo *.
Louz habitan surprey, veyan que tout lor not,
Fermon lor boutique; et bagage que pot.
L'aigua gagne pertout; le garde de le porte,
Pe l'empachié d'intra, ne se trouon pas forte.
Ne se verrat iamey pareilli confusion :
Tant crain to lo petit que ceu de condition,
L'vn ploure son cousin, l'autre ploure son frare,
L'vn craint pe sa fena, l'autro pe sa comare;
L'on ne reconneit plus ni maitre ni valet;
Talo qu'at dix laquai se troue tout solet,

Déjà depuis longtemps la cité malheureuse
Attendait au lever l'Aurore paresseuse,
Quand, pour chasser la nuit, au lieu de ses couleurs,
De peur de mauvais air, elle prit son * loup;
Se cachant (par) derrière le plus épais nuage,
Elle fut dans un saut auprès de Sassenage.
Les habitants surpris, voyant que tout leur nuit,
Ferment leurs boutiques; et décampe qui peut.
L'eau gagne partout; les gardes des portes,
Pour l'empêcher d'entrer, ne se trouvent pas (assez) fortes.
(Il) ne se verra jamais pareille confusion:
(Au)tant craint le petit que celui de condition,
L'un pleure son cousin, l'autre pleure son frère,
L'un craint pour sa femme, l'autre pour sa commère;
L'on ne reconnaît plus ni maîtres ni valets;
Tel qui a dix laquais se trouve tout seul,

Et coma personna n'auiet veu tau deilugeo,
Qui decey, qui deley couriet charchié refugeo.
Aussi, din moin de ren, Grenoblo tout entier
Se trouuit resserra din vn petit quartier.
Din toute le meison, de pertout l'aigua entraue.
Eilli ne couriet pas, semblaue qu'y volaue.
Cela rapidita surprend lo plus prudant:
L'vn tançonne son vin, l'autre son aigardan *.
Lo drapié deigarni toute sez eitageire ;
De meme lo mercié, de meme le lingeire.
Ceu quitte son plan pied, l'autro son magazin;
Qui court chieu son parent, qui va chieu son veisin;
Pe sauva son sene ceuquy perd sa rubarba.
L'autro veit son sauon que se fond à sa barba.
Pe garanda son bien n'y at personna d'oisif:
L'vn sort d'huilo de noi *, l'autro d'huilo d'olif;

Et comme personne n'avait vu tel déluge,
Qui deçà qui delà courent chercher refuge.
Aussi, dans moins de rien, Grenoble tout entier
Se trouva resserré dans un petit quartier.
Dans toutes les maisons de partout l'eau entrait;
Elle ne courait pas, (il) semblait qu'elle volait.
Cette rapidité surprend les plus prudents :
L'un (é)tançonne son vin, l'autre son eau ardente *.
Le drapier dégarnit toutes ses étagères ;
De même le mercier, de même les lingères.
Celui-ci quitte son rez-de-chaussée, l'autre son magasin ;
Qui court chez son parent, qui va chez son voisin ;
Pour sauver son séné, celui-ci perd sa rhubarbe *.
L'autre voit son savon qui se fond (à son nez et) à sa barbe.
Pour garantir son bien il n'y a personne d'oisif:
L'un sort de l'huile de noix, l'autre de l'huile d'olive ;

L'vn porte de sucro, l'autro de cassonnada;
Ceu pose son caffe pe sauua sa moutarda.
Iquy l'on veit de cuir, iley l'on veit de fer,
Icy d'home plu nier que de lutin d'enfer;
La mare din sou brat emporte sa marmailli;
L'efan tout eitourdi prend son pare en carcailli *;
L'vn charge sa serou, l'autro sa cousina,
L'vn deu de se fille, vn autro sa fena.
Pertout l'on veit gaffa de garçon, de seruente;
L'aigua, lo brut, l'effrey, la confusion augmente;
Celou vont su lo quai pe cherchié de batteu,
Louz autro ver lo Bou construison de radeu;
Louz vn ont de mulet, de bidet, ou de rosse;
Louz autro font sella lor chiuau de carrosse.
Si 'n y at que vont pe vey, 'n y at d'autro qu'ont lo soin
De soulagié celou qu'ont vn pressant besoin :

L'un porte du sucre, l'autre de la cassonnade;
Celui-ci pose (laisse) son café pour sauver sa moutarde.
Ici l'on voit du cuir, là l'on voit du fer,
Ici des hommes plus noirs que des lutins d'enfer;
La mère dans ses bras emporte sa marmaille;
L'enfant tout étourdi prend son père sur son dos;
L'un charge sa sœur, l'autre sa cousine,
L'un deux de ses filles, un autre sa femme.
Partout l'on voit patauger des garçons, des servantes;
L'eau, le bruit, l'effroi, la confusion augmente;
Ceux-ci vont sur le quai pour chercher des bateaux,
Les autres vers le Bœuf construisent des radeaux;
Les uns ont des mulets, des bidets, ou des rosses;
Les autres font seller leurs chevaux de carrosse.
S'il y en a qui vont pour voir, il y en a d'autres qui ont le soin
De soulager ceux qui ont un pressant besoin:

Monsieu de Maillibois, en granda diligenci,
Montan su son battet, se rend à l'Intendanci;
Iquy lou Gouverneur, colonel, officié,
Vprés du General venion de tou quartié;
Lou soudar din lo lour deipui long temps, nageauon,
Celou qu'eyron dessout v dessu se logeauon;
L'Etat Maior doutan qu'y fussion surament,
De louz alla queri 'l y eut vn commandement;
Din lo pou de terrain que l'aigua nous laissauc
En sortan du battet, lo Maior lou plaçaue.
V clochié Saint-André, Musa, ti qu'és monta,
Ce que t'a veu d'iquy te deuria raconta.
Tala qu'on veyt la mar v fort de la tempeta,
L'Izera fat dressié lou chaueu de la teta.
Grenoblo, t'es perdu! lo monstro t'engloutit;
Mal auisa fut ceu qui si bas te plantit!

Monsieur de Maillebois, en grande diligence,
Montant sur son bateau se rend à l'Intendance;
Là les gouverneur, colonels, officiers,
Auprès du général venaient de tous quartiers;
Les soudards dans le leur depuis longtemps nageaient,
Ceux qui étaient dessous au-dessus se logeaient;
L'état-major, doutant qu'ils fussent en sûreté,
De les aller quérir il y eut un commandement;
Dans le peu de terrain que l'eau nous laissait
En sortant du bateau, le Major les plaçait.
Au clocher (de) Saint-André, Muse, toi qui es montée,
Ce que tu as vu de là tu devrais (le) raconter.
Telle qu'on voit la mer au fort de la tempête,
L'Isère fait dresser les cheveux de la tête.
Grenoble, tu es perdu! le monstre t'engloutit;
Mal avisé fut celui qui si bas te planta!

De plainte redoubley tout louz eicho gemisson,
De te vey tant souffri le roche s'attendrisson;
l'entendo la serpen et lo dragon sibla;
Te tombe à tout moment de Charibbe en Scylla.
Su lour gouffrou profond 'l y at de chamin frayable,
Mais, helas! su cettou 'n y a point de nauigablo.
Faudra to prendre fin entre la terra et l'air?
D'y songié solamen fat frisonna la chair.
Mon sang din me vene deuint plus fret que mabro,
Veyant de poure gen su le pointe duz abro,
Pe l'aigua, pe la fan, en dangié de mouri,
Sans que qui ce siet poesse lou secouri.
Lo deigat que pareyt ne se pot bien comprendre :
L'on ne veyt rien de set tant que veua pot s'eitendre;
Le Grange son cachey, la Plana, l'Isla Vert;
Et celou de Saint Roch son dessu lou couuert.

De plaintes redoublées tous les échos gémissent,
De te voir tant souffrir les rochers s'attendrissent;
J'entends la serpente et le dragon siffler;
Tu tombes à tout moment de Charybde en Scylla.
Sur leurs gouffres profonds il y a des chemins frayables,
Mais, hélas! sur eux il n'y en a point de navigables.
Faudra-t-il prendre fin entre la terre et l'air?
D'y songer seulement (çà) fait frissonner la chair.
Mon sang dans mes veines devient plus froid que marbre,
Voyant (quand je vois) de pauvres gens sur les pointes des [arbres,
Par l'eau, par la faim en danger de mourir,
Sans que qui que ce soit puisse les secourir.
Le dégât qui paraît ne se peut bien comprendre :
L'on ne voit rien de sec, tant (aussi loin) que (la) vue peut [s'étendre;
Les Granges sont cachées, la Plaine, l'Ile-Verte;
Et ceux de Saint-Roch sont dessus les toits.

Cependant lou batteu voguon pe le charreyre ;
L'on rencontre pertout miseyre su miseyre;
Din lou treyz hopitau pareyt tout renuersa;
Pe darnié, pe deuan, le bialeyre ont versa.
Lou malado, lou san craignon de meima sorta,
Et talo que n'a ren voudrit passa la porta.
De crainta de peri, le sœur Carmelite
Dedin la Charitei se refugion toute;
Lou pere de lour soin lou donon bella marqua;
V son tout batelié, lor portal sert de barqua.
Celou pouro quartié son ben si ma traitta
Que tout louz inquelin songeon de lou quitta.
Pe la ru Saint François, pe la nouuella enceinta,
L'on veyt autant de ma que ver la maison * peinta;
Vn valet d'ecuiri, din l'aigua iusqu'v cou,
A mey de vingt mulet va coupa le licou;

Cependant les bateaux voguent par les rues;
L'on rencontre partout misères sur misères;
Dans les trois hôpitaux tout paraît renversé;
Par derrière, par devant les rigoles des prés ont débordé.
Les malades, les bien portants craignent de même façon,
Et tel qui n'a rien voudrait passer la porte.
De crainte de périr, les sœurs Carmélites
Dedans la Charité se réfugièrent toutes;
Les Pères, de leurs soins leur donne (une) belle marque;
Ils sont tous bateliers, leur portail sert de barque.
Ces pauvres quartiers sont bien si maltraités,
Que tous les locataires songent de les quitter.
Par la rue Saint-François, par la nouvelle enceinte,
L'on voit autant de mal que vers la maison * peinte;
Un valet d'écurie, dans l'eau jusqu'au cou,
A plus (de) vingt mulets va couper le licou.

En nagean, de chiuau se rendon su le place;
D'autro per vn parquet monton su la terrace.
Si l'on veyt lo fermier promena sa grandeur,
Marcieu lo cheualié, touiour vif, plen d'ardeur,
Que n'a iamey trembla sur terra ni sur l'onda,
Pe donna de secour, poursuit pertout sa ronda.
Pardonna me, siou plait, si ie trancho son nom:
N'eyt pas ren pe ly outa brisi de son renom;
Mais souuent maugra mi, ma Musetta fantasqua
Din lo milieu du cop vint me fare vna frasqua.
Ou seu ie, pouro mi! ie perdo lo siblei,
Et ie ne valo pas quatro clou de soufflei;
Din vn petit goliat ie voey fare naufrageo.
Finisse que voudrat cetteu meichent ouurageo!
Mon esprit s'eyt troubla: noutron pont eyt deitruit,
Ceu pont, ceu brauo pont, si brauamen construit!

En nageant, des chevaux se rendent sur les places;
D'autres par un parquet montent sur les terrasses.
Si l'on voit le fermier promener sa grandeur,
Marcieu le chevalier, toujours vif, plein d'ardeur,
Qui n'a jamais tremblé sur terre ni sur l'onde,
Pour donner des secours, poursuit partout sa ronde.
Pardonnez-moi, s'il vous platt, si je tranche son nom:
(Ce) n'est pas pour lui ôter (un) brin de son renom;
Mais souvent, malgré moi, mon humble Muse fantasque
Dans le milieu du coup vient me faire une frasque.
Où suis-je? pauvre-moi! (hélas!) je perds le sifflet,
Et je ne vaux pas quatre clous de * soufflet*;
Dans un petit trou d'eau * je vais faire naufrage.
Finisse qui voudra ce méchant ouvrage!
Mon esprit s'est troublé; notre pont est détruit,
Ce pont, ce beau pont, d'une si belle façon construit!

Ceu pont, digno proiet d'vn intendant illustro,
Pe lo plu fatal sort, à moins dura d'vn lustro:
Qui pot to se flatta de lo vey reitabli ?
D'autro que presson mieu lo mettron din l'oubli.
Qu'yet to que ie veyo su ceu radet que flotte ?
Ceu que, deipui qu'eyt jour, dessu son chiuat trotte,
Monsieu de Montferra qu'à tan de poure gen
Porte de pan, de vin, et lou baille d'argen;
L'on l'a veu ver lo Bou, ver lo Pey, pe Tra Cloutra,
Tout crota, tout mouilla, tout perci d'outra en outra.
Enfin, pe centz endret, lo Drac s'eyt eicoula.
Semble que l'Izera ne voudrit pas mola;
Cependant maugra ley, et de deipit hontousa,
Eilli s'en vat grondan din sa couchi bourbousa.
Deia lo cordon bleu, monsieu de Fontanieu,
Nombro de colonel, lou messieu de Marcieu,

Ce pont, digne projet d'un intendant illustre,
Par le plus fatal sort a duré moins d'un lustre:
Qui peut se flatter de le voir rétabli ?
D'autres qui pressent plus le mettront dans l'oubli.
Qu'est-ce que je vois sur ce radeau qui flotte ?
Celui qui, depuis qu'(il) est jour, dessus son cheval trotte,
Monsieur de Montferrat qui à tant de pauvres gens
Porte du pain, du vin, et leur donne de l'argent;
L'on l'a vu vers le Bœuf, vers le poids (de ville), par Tré-Cloître,
Tout crotté, tout mouillé, tout percé d'outre en outre.
Enfin, par cent endroits, le Drac s'est écoulé.
(Il) semble que l'Isère ne voudrait pas bouger ;
Cependant malgré elle et de dépit honteuse,
Elle s'en va grondant dans sa couche bourbeuse.
Déjà le cordon-bleu, monsieur de Fontanieu,
Nombre de colonels, les messieurs de Marcieu,

Su lour fringuant chiuau vont veyre lo domageo,
Et pe lou repara metton tout en vsageo.
Lou foussey sont tout plen, lou glaci tout rasa,
Tou lou pont sont rompu, lou chamin tou creusa.
Ne faudrit pas songié de sorti pe la Grailli :
Lo pont eyt renuersa tout coma la murailli.
Ceu de Bona pressant d'eitre racommoda,
'l y at pe y travaillié de soudar commanda.
Pe dedin Saint Loren nombro de meyson fendon,
'n y at trey que son tombey et prou d'autre que brandon.
Pe touta la villa, de crainta du segrot,
L'on defend de roula carosse ni barrot.
Chacun deuan chieu si coïve, neteye, laue;
Qui tire sou tonneau, qui fat voïda se caue.
Si lou grand pe lor gen se fon complimenta,
Celou du tier eitat couron se visita :

Sur leurs fringants chevaux, vont voir le dommage,
Et pour le réparer mettent tout en usage.
Les fossés sont tout pleins. les glacis tout rasés,
Tous les ponts sont rompus, les chemins sont creusés.
(Il) ne faudrait pas songer de sortir par la Graille.
Le pont est renversé, tout comme la muraille.
Ceux de Bonne pressant d'être raccommodés,
Il y a pour y travailler des soudards commandés.
Par dedans Saint-Laurent nombre de maisons se lézardent
Il y en a trois qui sont tombées et beaucoup d'autres qui branlent.
Par toute la ville, de crainte de l'éboulement,
L'on défend de rouler carosses ni brouettes.
Chacun devant chez soi balaye, nettoye, lave ;
Qui tire ses tonneaux, qui fait vider ses caves.
Si les grands par leurs gens se font complimenter,
Ceux du tiers-état courent se visiter :

L'vn va vey sou parent, sou gendre, sou beaufrere;
L'autre sou creiancier, souz amis, sou confrere;
Ceu va chieu son patron, ceu chieu son debiteur,
Et la bigota court charchié son directeur.
Coma lo matelo eichapa de l'orageo
Racomode sou mat, sou voilo, sou cordageo,
De meime l'habitant, din sa meyson ferma,
Tache, du mieu qu'y pot, de repara son ma,
Emode souz efan, sou garçon, se servente;
Mais vn nouet souci l'inquiete et lo tourmente:
N'y at ren den son amat, ren à son ratelié.
Lou four ni lou moulin ne pon pa traualié;
Lou bouchié ne tuon pa, lor betié sont perduë;
Lou vin sont empesta, lez aigue corrompuë,
Auec l'or l'on a tout, dion le gen quoque fey;
Ore, auec leu, pamoin l'on ourit fan et sey,

L'un va voir ses parents, ses gendres, ses beaux-frères;
L'autre ses créanciers, ses amis, ses confrères;
Celui-ci va chez son patron, celui-là chez son débiteur,
Et la bigotte court chercher son directeur.
Comme le matelot échappé de l'orage
Raccommode ses mâts, ses voiles, ses cordages,
De même l'habitant, dans sa maison fermé,
Tâche, du mieux qu'il peut, de réparer son mal,
Fait bouger ses enfants, ses garçons, ses servantes;
Mais un nouveau souci l'inquiète et le tourmente:
Il n'y a rien dans son pétrin, rien à son ratelier.
Les fours ni les moulins ne peuvent pas travailler.
Les bouchers ne tuent pas, leurs bêtes sont perdues;
Les vins sont empestés, les eaux corrompues.
Avec l'or l'on a tout, disent les gens quelquefois;
A présent, avec lui, néanmoins, l'on aurait faim et soif,

Si lou coussio prudent ne donauon dez ordre
D'adure de pertout quoqua ren de que mordre.
Pe nou facilita de mieu nou * manleua,
Durant trey semane tou lou dret son leua :
L'intendant attentif, coma farit vn pare,
Nou fat din tou lou tem tou lo bien qu'v pot fare.
Izera, ta furou pareyt bien en tout lieu :
Te devia garanda lou templo du bon Dieu ;
Iusqu'à su louz autel et din lo sanctuairo,
T'es veniot profana noutrou sacro mistairo.
Carme, vouz v scave ; cordelié, capucin,
Faillit de son palais sorti le Saint du Saint.
Lou pourou Recole, durant vingt an de queta,
Ne pourron repara la meita de lour perta ;
Dedin lor grand couvent, l'egleizi, lo dortoir
Son san dessu dessout, coma lo refectoir.

Si les consuls prudents ne donnaient des ordres
D'amener de partout quelque chose de quoi mordre.
Pour nous faciliter (de) mieux nos mains-levées,
Durant trois semaines tous les droits sont levés :
L'intendant attentif, comme ferait un père,
Nous fait dans tous les temps tout le bien qu'il peut faire.
Isère, ta fureur paraît bien en tout lieu :
Tu devais épargner les temples du bon Dieu ;
Jusque sur les autels et dans le sanctuaire,
Tu es venue profaner nos sacrés mystères.
Carmes, vous le savez ; Cordeliers, Capucins,
(Il) fallut de son palais sortir le Saint des Saints.
Les pauvres Récollets, durant vingt ans de quête,
Ne pourront réparer la moitié de leur perte ;
Dedans leur grand couvent, l'église, le dortoir,
Sont sens dessus dessous, comme le réfectoire.

Faut que lou Iacopin recouvreison lour tombe.
Heirou louz Augustin, si lor cloitre ne tombe!
Eyt tout bouleversa chieu lez Vrseline,
A la Visitation, chieu lez Orpheline.
Iesuite, Penitent, Paroisse, Seiminairo,
Vous aue ressinti ceu malheur populairo;
Minimes, qu'eutes pou non san justa raison,
Ne sara set d'vn an din voutre deu maison.
L'aigua se fit chamin dedin la cathedrala,
Et enfin m'exemptit que la collegiala,
Egleizi soleta, din lo nombro de vingt,
Où l'on ne cessit pas lo serviço diuin,
Fachou ressouveni du plu tristo spectaclo!
Themis, din son palais, ne rendiet plu d'oraclo;
Maugra tou souz effort, lo liquido element
Intrit coma * darbon din souz appartement;

(Il) faut que les Jacobins recouvrent leurs tombes.
Heureux les Augustins si leur cloître ne tombe!
(Tout) est tout bouleversé chez les Ursulines,
A la Visitation, chez les Orphelines.
Jésuites, Pénitents, Paroisses, Séminaire,
Vous avez ressenti ce malheur populaire;
Minimes, qui eûtes peur non sans juste raison,
(Çà) ne sera sec d'un an dans vos deux maisons.
L'eau se fit chemin dedans la cathédrale,
Et enfin n'exempta que la collégiale,
Eglise seule, dans le nombre de vingt,
Où l'où ne cessa pas le service divin.
Fâcheux ressouvenir du plus triste spectacle!
Thémis, dans son palais, ne rendait plus d'oracles;
Malgré tous ses efforts, le liquide élément
Entra comme une taupe dans ses appartements;

Souleuant son planchié de meime que de liegeo,
Renuersit son bureau, souz armeiro, sou siègeo;
Et din l'affrou seiiour ou reigne Bigillon,
Lou criminel mouillia sortiron du crotton.
Y fut din la Grand ru iusqu'à la cour de Chaulne;
'n y auiet, chieu lou drappié, de l'hautou de lourzaulne.
Tant y at n'y eut ren de set que la Poulaliari,
Le ban de Mau Consey et la ru Brochari,
La placi Saint Andre, cela de la Volailli,
Et l'Isla Claveyson, où ie seu pe la pailli.
En l'an cinquanta et un louz vn dion que 'n y eut moin,
Louz outro que 'n y eut mey, mais n'y at plu de temoin.
Qui pourrat habita cetta villa puanta,
Cimenta de trey pied d'vna bourba gluanta,
Plu neiri que pegit, plu sala que bertou,
Qu'infecte le meyson, et que nou iaunit tou?

Soulevant son plancher de même que du liége,
Renversa son bureau, ses armoires, ses siéges;
Et dans l'affreux séjour où règne Bigillon,
Les criminels mouillés sortirent des cachots.
Elle (l'eau) fut dans la Grand'rue jusqu'à la cour de Chaulnes;
Il y en avait, chez les drapiers, de la hauteur de leurs aunes.
Tant il y a (qu'il) n'y eut rien de sec que la Poulaillerie,
Le banc de Mau-Conseil et la rue Brocherie,
La place Saint-André, celle de la Volaille,
Et l'île Claveyson, où je suis par la paille.
En l'an cinquante-et-un * les uns disent qu'il y en eut moins,
Les autres qu'il y en eut plus, mais il n'y a plus de témoins.
Qui pourrait habiter cette ville puante,
Cimentée de trois pieds d'une bourbe gluante,
Plus noire que (la) poix, plus sale que * bré,
Qui infecte les maisons, et qui nous jaunit tous?

Qui verrat sans fremi ceu sans parey domageo,
Tant d'habitan ruina, que quitton lor loyageo,
De gen de tou louz art, et de tou lou metié,
Que demandon lor pan dedin chaque quartié?
Veyé pe Saint Loren, veyé pe la Pereyri,
Veyé pe lo faux bourg, malheirousa charreyri :
Iquy l'aigua couriet dessu lou talapet;
Lo blanchié n'a plu ren, alun, huilo, ni pet;
N'y at plus de cheneuou chieu lou pourou pigneiro,
Etoupe, colagne sont partié pe Beaucairo.
Le fene deisoley, possedey du folet,
Von chieu lou tesseran pe charchié lour tele;
L'vna troue son fi din la loqua bourbouza,
L'autra veyt sa tela, sablonouza, terrouza :
Poura mi, dit l'vna, veyquia tout mon tresor,
Mon fi qu'eyre si fin, et plu iauno que l'or;

Qui verra sans frémir ce sans pareil dommage?
Tant d'habitants ruinés qui quittent leur logis loué,
Des gens de tous les arts, et de tous les métiers,
Qui demandent leur pain dedans chaque quartier?
Voyez par Saint-Laurent, voyez par la Perrière,
Voyez par le Faubourg, malheureuse rue :
Là l'eau courait dessus les auvents ;
Le blanchisseur n'a plus rien, alun, huile, ni poix;
(Il) n'y a plus de chanvre chez les pauvres peigneurs,
Étoupes, poupées de quenouille sont parties pour Beaucaire.
Les femmes désolées, possédées des follets,
Vont chez les tisserands pour chercher leurs toiles;
L'une trouve son fil dans la laque bourbeuse,
L'autre voit sa toile, sablonneuse, terreuse :
Pauvre-moi ! dit l'une, voilà tout mon trésor,
Mon fil qui était si fin, et plus jaune que l'or ;

L'autra cryet en plouran: n'en dite ren, comare,
Mon home ne sçat pa que i'en fazezou fare.
Iquy lo sarralié derouille souz outit,
Iley lo gargotié detarra son pontit;
Le chapellié gemit d'auey perdu se forme;
A leu lo boulongié se ioint et se conforme;
De repara son four ne vaut pa la pena:
Il a perdu son boi, son bla, sa farina.
Veyé ceu tinturié, la fumeyri l'citofe,
Fau de tou sou marchan replongié lez eitofe;
Ici lo bonnetié relaue sou bonnet,
Iley lo menuisié troue sou chantié net;
Lo terralié contrit ne se deimeine guero,
Sou pot son tou cassa, se bouteille sou uero;
Lo sellié fat sechié se vache de Roussi,
Lo cordanié, sou cuir et sou viau qu'ont muzi;

L'autre criait en pleurant: N'en dites rien, commère,
Mon homme ne sait pas que j'en faisais faire.
Ici le serrurier dérouille ses outils,
Là le gargotier déterre son bac;
Le chapelier gémit d'avoir perdu ses formes;
A eux le boulanger se joint et se conforme;
De réparer son four (ça) ne vaut pas la peine:
Il a perdu son bois, son blé, sa farine.
Voyez ce teinturier, la fumée l'étouffe,
(Il) faut de tous ses marchands* replonger les étoffes;
Ici le bonnetier relave ses bonnets,
Là le menuisier trouve son chantier net;
Le potier contrit ne se démène guères,
Ses pots sont tous cassés, ses bouteilles, ses verres;
Le sellier fait sécher ses vaches de Russie,
Le cordonnier, ses cuirs et ses veaux qui ont moisi;

Lo sauatié du coin, plu paimo * que marmota,
N'auze plu ricanÿé, ni sibla la linota* ;
Qui decey, qui deley, chacun s'en sentirat,
Et tau n'y pense pa, que s'en souuentarat :
L'epicié, meita mort, soupiran de miseyri,
Peiche din sa meyson lo reste de sa feri ;
Que d'huilo, d'audeui, de girofło perdu !
Que de poiuro gata, qne de sucro fondu !
L'esquina, lo gayat, et la salsapareilli
Se trouon meilangea din lo bol et l'orseilli ;
L'on troue tout enscn lo the, lo quinquina,
Le gingembro, l'anit, et l'ipekakuana.
Chieu l'vn n'a ren resta din se caisse de mana,
Ni point d'huilo d'aspic dedin sa dama lana;
Chieu l'autro le verdet s'eyt fondu coma sa;
Din de nier de fuma son miel s'eyt renuersa.

Le savetier du coin, plus engourdi qu'une marmotte,
N'ose plus ricaner, ni siffler la * linotte ;
Qui deçà, qui delà, chacun s'en (res)sentira,
Et tel n'y pense pas, qui s'en souviendra :
L'épicier (à) moitié mort, soupirant de misère,
Pêche dans sa maison le reste de sa férie ;
Que d'huile, d'eau-de-vie, de girofle perdu !
Que de poivre gâté, que de sucre fondu !
L'esquinaut (fleur de gazon odoriférant), le gayac et la salse-
Se trouvent mélangés dans le bol et (aussi) l'orseille *; [pareille
L'on trouve tout ensemble le thé, le quinquina,
Le gingembre, l'anis et l'ipékakuana.
Chez l'un (il) n'est rien resté dans ses caisses de manne,
Ni point d'huile d'aspic * dedans sa Dame-Jeanne;
Chez l'autre le vert-de-gris s'est fondu comme sel ;
Dans du noir de fumée son miel s'est renversé.

De toute le coulou lo bizarro melangeo
Barbouille louz ouvrié, lou fat pareitre etrangeo :
L'ocro, lo minion, lo cinabra, l'alun,
L'azur et l'indigo se trouon din lo glun.
L'vn fat sechié son blanc, son tournasol, sa laqua ;
L'autro son amidon qu'y tire de la laqua.
Combien de chandelle et de coton mouilla,
De fromageo pourri, de buro patrouilla,
Dez eitofe gatey, de drap de toute sorte !
Combien de vin versa, combien de beitie morte !
Lo bla du grenatié din l'entrepos germa !
Enfin tout s'en sintit, et chacun eut de ma ;
N'y eut personna d'exempt, et louz apoticairo
Perdiron lor sirop et lorz electuairo.
Musa, changi de ton, laissi lou malheirou ;
Faut parla du bienfat duz home generou ;

De toutes les couleurs le bizarre mélange
Barbouille les ouvriers, les fait paraître étranges ;
L'ocre, le minium (vermillon), le cinabre, l'alun,
L'azur et l'indigo se trouvent dans la glu.
L'un fait sécher son blanc (céruse), son tournesol, sa laque
Combien de chandelles et de coton mouillés, [(gomme) ;
De fromages pourris, de beurre foulé aux pieds,
L'autre son amidon qu'y (re)tire de la * laque.
D'étoffes gâtées, de draps de toute sorte !
Combien de vin répandu, combien de bêtes mortes ?
Le blé du grenetier dans l'entrepôt germé !
Enfin tout s'en sentit et chacun eut du mal ;
(Il) n'y eut personne d'exempt, et les apothicaires
Perdirent leurs sirops et leurs électuaires.
Muse, change de ton, laisse les malheureux ;
(Il) faut parler des bienfaits des hommes généreux ;

Duz ancien Dauphinois 'l y at incou de la raci ;
'L y at incoura de gen que font tout auec graci ;
De noblo que lo reng, le charge, louz emploi
Ne rendon pa plu fier que lou simplo bourgeoi;
De grand que la vertu renge du premier ordre,
Et que ni lou ialou, ni l'enuey n'ont pu mordre;
Talou sont lou Grammont, de Vaulx, de Dolomieu ;
Talou, lou Saint Andre, lou Tencin, lou Marcieu,
Lou Varse, lou Gratet, lou Vidaud, lou Simiana,
Lou Viennoi, lou Langon, lou Vachon, lou Bayana;
Tale, cent famille pe qui la Renomma
Ouuririt se bouche si lou faillet nomma.
Din tou louz accident, coma dedin de source,
Lou pourou pon compta de poizié din lour bourse;
Iamay lou demandou ne pon lou preueni;
De ce qu'yl ont donna perdan lo souueni;

Des anciens Dauphinois il y a encore de la race ;
Il y a encore des gens qui font tout avec grâce ;
Des nobles que le rang, les charges, les emplois
Ne rendent pas plus fiers que les plus simples bourgeois;
Des grands que la vertu range du premier ordre,
Et que ni les jaloux, ni l'envie n'ont pu mordre;
Tels sont les Grammont, de Vaulx, de Dolomieu ;
Tels, les Saint-André, les Tencin, les Marcieu,
Les Varse, les Gratet, les Vidaud, les Simiane,
Les Viennois, les Langon, les Vachon, les Bayane ;
Telles, cent familles pour qui la Renommée
Ouvrirait ses bouches s'il les fallait nommer.
Dans tous les accidents, comme dedans des sources,
Les pauvres peuvent compter de puiser dans leurs bourses ;
Jamais les demandeurs ne peuvent les prévenir ;
De ce qu'ils ont donné perdant le souvenir ;

A bien serui lo Rey, ainsi qu'on lou veyt lesto
A soulagié lou mau, de meime son tey presto.
Din ceu darnié malheur nou 'n ont veu louz efat;
Que n'ont tey pa donna, quun * bien n'ont tey pas fat?
Sans amusié le gen de promesse friuole,
L'vn chieu quatro curau fit porta cent pistole;
De pareilli somma plusieur firon presen;
Vn grand, din son quartié, donnit de bla, d'argen;
Vn prelat que de l'or coma de ren fat conto,
Baillit abondammen, coma lo corps du Compto.
Iquien n'empachit pas lou don particulié:
Tout lachit, presiden, gen du Rey, conseillié;
L'Eveque, louz abbe, din cela trista criza,
Ainsi que l'intendant, donniron bien lor miza;
Louz home d'epeyat, louz home de barreau,
Tou louz entrepreneur, lou commi de bureau,

A bien servir le Roi, ainsi qu'on les voit lestes
A soulager les maux, de même sont-ils prestes.
Dans ce dernier malheur nous en avons vu les effets:
Que n'ont-ils pas donné? quel bien n'ont-ils pas fait?
Sans amuser les gens de promesses frivoles,
L'un chez quatre curés fit porter cent pistoles;
De pareille somme plusieurs firent présent;
Un grand, dans son quartier, donna du blé, de l'argent;
Un prélat qui de l'or comme de rien fait compte,
Donna abondamment, comme le * Corps des Comptes.
Cela n'empêcha pas les dons particuliers:
Tout lâcha, présidents, gens du roi, conseillers;
L'évêque, les abbés, dans cette triste crise,
Ainsi que l'Intendant, donnèrent bien leur mise;
Les hommes d'épée, les hommes du barreau,
Tous les entrepreneurs, les commis des bureaux,

Chacun din son eitat, din ceu temp de deitreissi,
De sou peti moyen v pouroù fit largessi :
Qui donnit dix loui d'or; qui cinq, qui vingt eicu;
Ceu ce que 'l y faillet, l'autro son superflu.
Per ellou lou Chartrou, louz hopitau coessiron;
Lou bourgeoi, lou marchand, qui pou, qui prou don-
Tant de bien ramassa, dipersa sagimen, [niron.
A plusieur malheirou donnit soulagimen;
Beliau qu'vn meilou temp adoucirat le perte,
Tant de chagrin coyan, tant de peine soufferte;
Mais y ne rendra pa le terre, le prali,
Lou iardin, le vigne, lez isle, lou tailli.
La serpen d'Izera, le long de son riuageo,
At fat en pou de temp vn surprenant rauageo;
Noz avon veu passa de meublo, de toneau,
De gerbié, de fenié, de planchié, de * plateau,

Chacun dans son état, dans ce temps de détresse,
De ses petits moyens aux pauvres fit largesse :
Qui donna dix louis d'or; qui cinq, qui vingt écus;
Celui-ci ce qu'il lui fallait (le nécessaire), l'autre son superflu
Pour eux les Chartreux, les hôpitaux mirent le pain au four;
Les bourgeois, les marchands, qui peu, qui beaucoup don-
Tant de bien ramassé, dispersé sagement [nèrent.
A plusieurs malheureux donna soulagement;
Peut-être qu'un meilleur temps adoucira les pertes,
Tant de chagrins cuisants, tant de peines souffertes;
Mais il ne rendra pas les terres, les prairies,
Les jardins, les vignes, les îles, les taillis.
La serpente d'Isère, le long de son rivage,
A fait en peu de temps un surprenant ravage,
Nous avons vu passer des meubles, des tonneaux,
Des gerbes de blé, des meules de foin, des planchers, des plateaux,

D'etablo, de couuert, et de boi de charpenta;
Tantou l'on la veyet (l'Yzera), comma vna isla flotanta,
Garnia d'abro frutié, d'araro, de chariot,
D'echiele, de rateu, dez herpie et de barot,
Tantou roulan le roue de quoquez artificio
Et lez engloutissan dedin son precipicio.
On ne sçourit nombra le betie sumergey,
Lou moulin renuersa, ley meyson deilabrey,
Lou batteu qu'ont peri, tant lou plen que lou vouido,
Lo bla que s'eyt gata din louz andret humido;
Din lo grenié du Rey, la sa qui s'eyt fondiot,
Ni tant de farina chieu lou mounié perdiot.
Cependant le danrey de iour en iour augmenton,
Sort pertout de troupe, que vers Briançon monton,
Per alla iusqu'iquy faut fare de circuit,
Quinze pont, pe lo moin, sont tout à fat deitruit,

Des étables, des toits, et des bois de charpente;
Tantôt l'on la voyait (l'Isère), comme une île flottante,
Garnie d'arbres fruitiers, de charrues, de chariots,
D'échelles, de rateaux, de herses et de brouettes,
Tantôt roulant les roues de quelque machine
Et les engloutissant dedans son précipice.
On ne saurait nombrer les bêtes submergées,
Les moulins renversés, les maisons délabrées,
Les bateaux qui ont péri, tant les pleins que les vides,
Le blé qui s'est gâté dans les endroits humides;
Dans le grenier du Roi le sel qui s'est fondu,
Ni tant de farine chez les meuniers perdue.
Cependant les denrées de jour en jour augmentent,
(Il) sort partout des troupes, qui vers Briançon montent,
Pour aller jusqu'ici (il) faut faire des circuits,
Quinze ponts, pour le moins, sont tout à fait détruits,

Fau charchié de chamin v trauer de les Alpe,
Faut virié, faut tourna, faut changer lez eitape.
Enfin l'infantari commence de fila,
La caualari suit louz ancien defila :
En iouey et en sante Dieu volie lou conduire !
Quan ben i'en ay prou dit, 'n en reste bien à dire.
Mais per ore, Monsieu, ie seu voutrou valet ;
Ma Museta s'endort : Je veillo tout solet.

(Il) faut chercher des chemins au travers des Alpes,
(Il) faut virer, (il) faut tourner, (il) faut changer les étapes.
Enfin l'infanterie commence de filer,
La cavalerie suit les anciens défilés :
En joie et en santé Dieu veuille les conduire !
Encore que j'en aie beaucoup dit, (il) en reste bien à dire.
Mais pour le moment, monsieur, je suis votre valet ;
Mon humble Muse s'endort : Je veille tout seul.



GRENOBLO INONDA

Ploura, fene; ploura sans voz v laissié dire;
Aussi vo n'aue pa gran suiet de rire :
Et souuenta vo bien du iour de sain Thoma,
Ou lo ciel noz a tous a bon dret alarma.
En effat, n'ey to pa chousa bien deplorabla,
Et que no pareitra touiour intolerabla,
De veyre tou louz an ceu gran iour profana?
Et ne semblo to pa que l'on vou se damna?

GRENOBLE INONDÉ

Pleurez, femmes; pleurez sans vous le laisser dire;
Aussi (bien) vous n'avez pas grand sujet de rire :
Et souvenez-vous bien du jour de saint Thomas *,
Où le ciel nous a tous à bon droit alarmé(s).
En effet, n'est- ce pas chose bien déplorable,
Et qui nous paraîtra toujours intolérable,
De voir tous les ans ce grand jour profané ?
Et ne semble-t-il pas que l'on veut se damner ?

Car ce que proue bien l'impieta completa,
Eyt de veyre chacun profana cela feta.
L'vna passe lo iour a des ba tacona;
L'autra a fare son pan, per lo vito enfourna;
L'vn trauaille lo iour et la not tot enteyri;
L'autro per deypachié trauaille a la lumeiri,
Per amassa de sou per pouey gourmanda,
Et ne fat poin de cas de ce qu'eyt commanda.
Mille lichonnari vna femela aprete,
Affin de regala tou souz ami le fete.
Per la gueula, en vn mot, chacun eyt empressa;
Mais on en veyt bien pou qu'alon se confessa.
Enfin lo ciel lassia de cel abus extremo,
A troua lo moyen de s'en venger leu memo,
Et noz at obligea tou, maugra noutre den,
De quitta lo trauail forci de mauuais ten.

Car ce qui prouve bien l'impiété complète,
(C')est de voir chacun profaner cette fête.
L'une passe le jour à des bas ravauder*;
L'autre à faire son pain pour le vite enfourner;
L'un travaille le jour et la nuit tout entière;
L'autre pour (se) dépêcher travaille à la lumière,
Pour amasser des sous pour (de quoi) pouvoir faire bonne chère,
Et ne fait point de cas de ce qui est commandé*.
Mille friandises une femme apprête,
Afin de régaler tous ses amis (durant) les fêtes.
Pour la gueule, en un mot, chacun est empressé;
Mais on en voit bien peu qui aillent se confesser.
Enfin le ciel lassé de cet abus extrême,
A trouvé le moyen de s'en venger lui-même*,
Et nous a obligés tous, malgré nos dents,
De quitter le travail (par) force de mauvais temps.

No no souuentaron de ce iour remarquablo,
Qu'at eytat, san menti, vn iour bien lamentablo;
Et no deuon enfin touiour no souueni
Que lo bon Dieu sat bien, quand v vou, no puni.
Din lo tem que chacun de son mieu tracassaue,
Et qu'a se regala chacun se disposaue,
En vn mot din lo tem qu'on ne pensaue à ren,
Pendan dou ou trey iour s'eleuit vn gran ven,
Que semblaue deuey, per son soufflo agreablo,
Changié lo tem d'hyver en vn printen aimablo :
Le tem ere, en vn mot, chaud l'on ne pot pa mey,
Et ce tem de redou fasit fondre la ney.
Talamen qu'on veït, pendan celez aleure,
Creitre notablemen l'Izera din treyz heure.
Lor on se souuenit qu'on auiet eyta prey
Per semblablo malheur en sept cen trenta trey.

Nous nous souviendrons de ce jour remarquable,
Qui a été, sans mentir,un jour bien lamentable;
Et nous devons enfin toujours nous souvenir
Que le bon Dieu sait bien, quand il veut, nous punir.
Dans le temps que chacun de son mieux tracassait,
Et qu'à se régaler chacun se disposait,
En un mot dans le temps qu'on ne pensait à rien,
Pendant deux ou trois jours s'éleva un grand vent,
Qui semblait devoir, par son souffle agréable,
Changer le vent d'hiver en un printemps aimable :
Le temps était, en un mot, chaud l'on ne peut pas plus,
Et ce temps de *redoux** fit fondre la neige.
Tellement qu'on vit, pendant ces trains (là),
Croître notablement l'Isère en trois heures.
(A)lors on se souvint qu'on avait été pris
Par semblable malheur en sept cent trente-trois*.

Chacun s'encourt chieu si se cherchié vn refugeo,
Per se mettre a couuert de ceu futur delugeo,
Que l'eiga, que creissiet, semblaue d'annoncié.
Boutique, magazin falit deybarrassié ;
Pendan tota la not, chacun se deypachaue ;
Et lo plu pereizou, per lo cot, trauaillaue
Du meillour de son cour, per sauua son butin
Et transporta lo tot chez son procho veysin.
L'vn saisi de la pou caque dedin se chausse
Et per sauua son vin court tançonna se bosse ;
L'autro, per precaution, songe d'ala cherchié
D'eyga, de chair, de vin, et de pan, per migié.
Deia lo grou Didey, saisi de la pourassi,
S'encourt à Chalemon s'asseura d'vna placi,
Et mene auec leu sa fena, souz efan,
Portan de que migié, per crainta de la fan.

Chacun (s'en) court chez soi se chercher un refuge,
Pour se mettre à couvert de ce futur déluge,
Que l'eau, qui croissait, semblait (d') annoncer.
Boutiques, magasins (il) fallut débarrasser ;
Pendant toute la nuit, chacun se dépêchait ;
Et le plus paresseux, pour le coup *, travaillait
Du meilleur de son cœur, pour sauver son butin
Et transporter le tout chez son proche voisin.
L'un saisi de la peur foire dedans ses chausses
Et pour sauver son vin court (é) tançonner ses tonneaux ;
L'autre, par précaution, songe d'aller chercher
De l'eau, de la viande, du vin et du pain, pour manger.
Déjà le gros Didier, saisi de la peur,
(S'en) court à Chalemont s'assurer d'une place,
Et mène avec lui sa femme, ses enfants,
Portant de quoi manger, par crainte de la faim.

Enfin, a la meynot, l'on veyt, per le charreire
Nobloz et roturier, auecque de lumeire,
Que couron sur lo quai, per veyre l'Izera,
Preveyan en tremblan ce qu'en arriuara.
Enfin l'Izera creyt, vn chacun perd courageo,
La veyan deborda tot lo long du riuageo.
L'alarma se repand per tot din lo momen;
Tot lo mondo pareit dedin l'etonaman.
On fat tot aussi tou raluma le lanternc;
On veyt tou lou soudars sorti de le cazerne,
Courans à Saint Andre, deuan lo Parlamen,
Ou l'on lour accordit trey iour lo logimen.
Enfin n'y en a pas vn, din ceu desordo extremo,
Qui ne seye transi et tot hors de si memo.
L'eyga vat en creissan, ne trouan point de cour;
Intre din le meison, a la pointa du iour.

Enfin, à la mi-nuit, l'on voit par les rues
Nobles et roturiers, avec des *lumières*,
Qui courent sur le quai, pour voir l'Isère,
Prévoyant en tremblant ce qu' (il) en arrivera.
Enfin l'Isère croît, (un) chacun perd courage,
La voyant déborder tout le long du rivage ;
L'alarme se répand partout dans le moment ;
Tout le monde paraît (de) dans l'étonnement.
On fait tout aussitôt rallumer les lanternes *;
On voit tous les soldats * sortir des casernes,
Courant à Saint-André, devant le Parlement,
Où l'on leur accorda (pendant) trois jours le logement.
Enfin (il) n'y en a pas un, dans ce désordre extrême,
Qui ne soit transi et tout hors de soi-même.
L'eau va (en) croissant, ne trouvant point de cours ;
Entre dans les maisons, à la pointe du jour.

Lou boutiquié tremblan, en veyan ceu rauageo,
Monton subitamen iusqu'au plus haut eytageo,
Veyan auec doulour lez aiguez abonda,
Et lou ba logimen tot-a-fat inonda.
Qui pourrit exprima de lour cour la detressa,
Et de tous, en vn mot, lo chagrin, la tristessa?
On n'enten que ploura et gemi de tot flanc,
Veyan la Greneta que ressemble vn etang.
Tot semble n'annoncié que desespoir et ragi;
Lou chiuau, per passa, prenon presque la nagi.
En vain son tey mena per de gen entendu:
L'on veyt lou plu hardi que se creyon perdu.
Louz * inquelin deia sont monta chez lour maitre;
L'on veyt de toute part le gen per le fenetre.
L'eyga des lo meyiour eyt a siex pied de haut,
Et lo pied de la Croui dispareit , pou s'en faut.

Les boutiquiers tremblant, en voyant ces ravages,
Montaient subitement jusqu'aux plus hauts étages,
Voyant avec douleur les eaux abonder,
Et tous les bas logements tout-à-fait inondés.
Qui pourrait exprimer de leurs cœurs la détresse *,
Et de tous, en un mot, le chagrin, la tristesse?
On n'entend que pleurer et gémir de tous côtés,
Voyant la (place) Grenette qui ressemble (à) un étang.
Tout semble n'annoncer que désespoir et rage;
Les chevaux, pour passer, prennent presque la nage.
En vain sont-ils menés par des gens entendus:
L'on voit les plus hardis qui se croient perdus.
Les locataires * déjà sont montés chez leurs maîtres *;
L'on voit de toutes parts les gens par les fenêtres.
L'eau dès (le) midi est à six pieds de haut,
Et le pied de la Croix * disparaît, peu s'en faut.

Enfin, iusqu'à la not, l'eiga creyt davantageo,
Et vat, dan dez endret, presqu'v premié eytageo.
Et tot lo lendeman, qu'ere lo vingt dou,
L'eiga ne bougit pa, ce qu'augmentit la pou.
Lou pourou aurion peri fauta de subsistanci.
Mais Dieu lour enuoït promptamen assistanci;
L'on vit lou grou seignour, su de bateu, couri
Dedin tou lou quartié, per lou tou secouri.
Lo premié Presiden pareissiet a lour teta,
Et per rendre en tou poin la charita completa,
V donnaue de pan v pourou, de son mieu;
Ce que fasiet aussi lo comto de Marcieu,
Qui ne voulan manqua occasion si bella,
S'en alaue per tot, dedin vna penella,
Donnan vz vn de vin, a quoqu'autrou de pan;
Din cel' occasion, de ren se meprisan.

Enfin, jusqu'à la nuit, l'eau croît davantage,
Et va, dans des endroits, presque au premier étage.
Et tout le lendemain, qu' (il) était le vingt-deux,
L'eau ne bougea pas, ce qui augmenta la peur.
Les pauvres auraient péri faute de subsistance;
Mais Dieu leur envoya promptement assistance.
L'on vit les gros seigneurs, sur des bateaux, courir
(De) dans tous les quartiers, pour tous les secourir.
Le premier Président paraissait à leur tête,
Et pour rendre en tout point la charité complète,
Il donnait du pain aux pauvres, de son mieux;
Ce que faisait aussi le comte de Marcieu,
Qui ne voulant manquer (une) occasion si belle,
S'en allait partout, (de) dans une péniche*,
Donnant aux uns du vin, à quelques autres du pain;
Dans cette occasion, de rien (ne) se croyant humilié.

Mais Monsieu Iomaron, tot rempli de tendressa,
Voulit, de son coutié, montra sa largessa,
En donnan, à son tour, secour v malheirou,
Mais singulierimen a de pourouz hontou.
De Monsieu de Barral lo zelo incomparablo,
Din cel' occasion, parut tot admirablo;
Ayan donna de pan per mey de cent ecu,
Ne fasan a pas vn de son secours refu.
Mais qui ne sariet pa tot ebaubi, de veire
Notron digno Prelat ala per le charreire,
Ayan, din dez endret, d'eiga iusqu'v genou,
Per pouuey promptamen donna secour a tou,
Son zelo surprenan ne pouuan pas attendre
Que dedin vn batet l'on venisse lo prendre?
Ah ! que Dieu scourat bien, dedin l'eternita,
A son tour couronna semblabla charita !

Mais Monsieur Jomaron, tout rempli de tendresse,
Voulut, de son côté, montrer sa largesse,
En donnant, à son tour, (des) secours aux malheureux,
Mais singulièrement à des pauvres honteux.
De Monsieur de Barral le zèle incomparable,
Dans cette occasion, parut tout(-à-fait) admirable ;
Ayant donné du pain pour plus de cent écus,
Ne faisant à pas un de son secours refus.
Mais qui ne serait pas tout ébaubi de voir
Notre digne Prélat aller* par les rues,
Ayant, dans des endroits, de l'eau jusqu'aux genoux,
Pour pouvoir promptement donner (des) secours à tous,
Son zèle surprenant ne pouvant pas attendre
Que (de) dans un bateau l'on vînt le prendre ?
Ah ! que Dieu saura bien, (de) dans l'éternité,
A son tour couronner (une) semblable charité !

On l'a veu, vers lo Bou, monta per vn' echiela,
De dessu lo batet, dret chiez vna* femella,
A dessein de pouuey de sa man baptisié
L'efan dont v veniet, depuis pou, d'accouchié.
Rien ne lo reteniet, son zelo l'emportaue
Chiez tou lou malheiron, et v lou consolaue
Auec tant de bonta, qu'v restauon charma
De souffri en douçour la rigour de lour ma.
Mais, o cas etonnan! Eh ! qui pourra to creire
Vn semblablo recit, a moins que dez v veire?
A vn homo mouran a falu promptamen,
A chiual, aporta lo tres Sain Sacramen :
Et per pouuey intra, a falu que lo pretre
Montissiet en grimpan a trauer le fenetre.
Per pouuey enterra, a Sain Louis, vn corps mort,
Falut, sur vn razet, en fare lo transport;

On l'a vu, vers le Bœuf, monter par une échelle,
De dessus le bateau, (tout) droit chez une femme,
A dessein (dans le but) de pouvoir de sa main baptiser
L'enfant dont elle venait, depuis peu, d'accoucher.
Rien ne le retenait, son zèle l'emportait
Chez tous les malheureux, et il les consolait
Avec tant de bonté, qu'ils restaient charmés
De souffrir en douceur la rigueur de leurs maux.
Mais, ô événement étonnant ! Eh ! qui pourra croire
Un semblable récit, à moins que de le (l'événement) voir ?
A un homme mourant (il) a fallu promptement,
A cheval, apporter le très-saint Sacrement :
Et pour pouvoir entrer, (il) a fallu que le prêtre
Montât en grimpant à travers les fenêtres.
Pour pouvoir enterrer, à Saint-Louis, un corps mort,
(Il) fallut, sur un radeau, en faire le transport ;

Et ce que no causit vna granda surpreisi,
Fut de veire enterra vn pourou din l'égleisi.
No fau dire dou mot d'vn pourou mulatié
Que montrit ne sauey pa trop bien son metié :
V partit, lo matin, auec son equipageo,
De trey mulet chargea, sans craindre lo rauageo
De l'eyga que creissiet, tot a beaux yeu veyan.
De sorti d'embarras vainamen essayan,
En deypit de le gen, sortit hor de la porta ;
Mais, quand v fut dehors, l'eyga venit si forta,
Que chacun lo veyan, auiet lo cor transi.
V paruenit pourtan iusqu'a sur lo glaci,
Ou v ne rencontrit que bien pou d'esplanada,
Longua de douze pied per tota promenada.
Din ceu petiot endret v demorit trey iour,
San pouuey espera de receure secour.

Et ce qui nous causa une grande surprise,
(Ce) fut de voir enterrer un pauvre dans l'église*.
(Il) nous faut dire deux mots d'un pauvre* muletier
Qui montra ne savoir pas trop bien son métier :
Il partit le matin, avec son équipage,
De trois mulets chargé, sans craindre le ravage
De l'eau qui croissait, tout à beaux yeux voyant (à vue d'œil).
De sortir d'embarras, vainement essayant,
En dépit des gens, (il) sortit hors de la porte ;
Mais, quand il fut dehors, l'eau (de) vint si forte,
Que chacun le voyant, avait le cœur transi.
Il parvint pourtant jusque sur le glacis,
Où il ne rencontra que bien peu d'esplanade,
Longue de douze pieds par toute (la) promenade.
Dans ce petit endroit, il demeura trois jours,
Sans pouvoir espérer de recevoir (de) secours.

A la fin v sortit d'iqui, de guerra lassa.
D'abord qu'vl aperçut que l'eiga veniet bassa,
Vl ere deisola, per lo cop, de la fan,
Et migit à la fey quatro liure de pan.
Mais raconton vn pou lez auanture drole
Qu'arriuiron, ceu iour, a plusieur tete fole
Qu'alauon, sans besoin, couri su de razeu,
Mouilla iusqu'à la chair: qualou drolou de ieu!
L'on veyet de frater, de valet de boucheire
Allan et reuenan per tote le charreire,
Dessu celou razeu, de perches à la man,
Que lou seruion d'arpic. On louz enten braman
Tot coma de vrai fou, fasan lo mondo rire;
Coma svl auion eu bien gagna de que frire.
Louz vn, per remonta, font quantita d'effort;
Pour fare lou vaillan, poson lour iustaucorp;

A la fin il sortit de là, de guerre lasse,
D'abord (aussitôt) qu'il aperçut que l'eau (de) venait basse,
Il était désolé, pour le coup, de la faim,
Et mangea à la fois (d'une seule fois) quatre livres de pain.
Mais racontons un peu les aventures drôles
Qui arrivèrent, ces jours (-là), à plusieurs têtes folles
Qui allaient, sans besoin, courir sur des radeaux,
Mouillés jusqu'à la chair : quels drôles de jeux !
L'on voyait des * fraters, des valets de bouchères,
Allant et (re) venant par toutes les rues,
Dessus ces radeaux, des perches à la main,
Qui leur servaient de harpons. On les entend criant
Tout comme de vrais fous, faisant rire le monde ;
Comme s'ils avaient eu bien gagné de quoi frire.
Les uns, pour remonter, font quantité d'efforts ;
Pour faire les vaillants, déposent leur juste-au-corps ;

Et aprés auey fat beaucoup de resistanci,
Lo razet se viran, se moillon d'importanci.
L'vn chat dessu son cu, l'autro chat à bouchon,
Et, en se releuan, ressemble vn vrai cayon;
Vn autro, en arriuan, de son arpic lo pousse;
Leu, lo repousse atot; et din cele secousse,
V chayon tou lou dou din l'eiga propramen,
Et seruon à chacun de diuertissimen.
Vn mitron, lo matin, ne sçachan pa que fare,
Gabouillit tot du long, fasan du bon compare,
Se moquan de la fret et de l'humidita:
N'auiet pa soulamen se culote quitta,
V peychit vn barrot qu'v veït que nageaue
Tot lo long de la ru, et que l'eiga emportaue.
V l'attachit bien fort v deuan de la na,
Creyan que ceu barrot fariet sa fortuna.

Et après avoir fait beaucoup de résistance,
Le radeau se virant, (ils) se mouillent d'importance.
L'un tombe dessus son *podicem*, l'autre tombe sur son nez,
Et, en se relevant, ressemble à un vrai porc;
Un autre, en arrivant, de son harpon le pousse;
Lui, le repousse aussi; et dans ces secousses,
Ils tombent tous les deux dans l'eau proprement',
Et servent à chacun de divertissement.
Un mitron, le matin, ne sachant pas que faire,
Pataugea tout du long, faisant du bon compère,
Se moquant du froid et de l'humidité:
(Il) n'avait pas seulement ses culottes quitté,
(Qu') il pêcha un tombereau qu'il voyait qui nageait
Tout le long de la rue, et que l'eau emportait.
Il l'attacha bien fort au-devant de la nef,
Croyant que ce tombereau ferait sa fortune.

Ioyou comm' vn rentié qu'ét exempt de la tailli,
V rit, de tot son cour, de sa bona trouuailli,
Et court se depachié bien vito de dina,
Per, dessus vn razet, s'en alla promena.
Ah! si vo l'auia veu, commen v se guindaue,
Tan que son compagnon la voitura menaue,
Voz auria, ma fey, cru, veyan son na camar,
Veire, dessu la mer, l'inuincible Cesar.
Mais lo plaisir qu'auiet ceu maitro gabouillero,
Et tota sa fierta, ma fey, ne durit gueiro:
V chaït, en voulan lo razet gouuerna.
N'ayan pa de Cesar * la mema fortuna,
Din l'eiga v barboti vn bon demi quart d'heura;
Et tot autro que l'eu en auriet prey la chieura.
Et san son compagnon que lo prit per lou crin,
Lo plu fier du mitron auriet alors prey fin.

Joyeux comme un rentier qui est exempt de la taille,
Il rit, de tout son cœur, de sa bonne trouvaille,
Et court se dépêcher bien vite de dîner,
Pour, dessus un bateau, s'en aller promener.
Ah ! si vous l'aviez vu, comme il se guindait,
Tan(dis) que son compagnon le coche menait,
Vous auriez, ma foi, cru, voyant son nez camard,
Voir, dessus la mer, l'invincible César.
Mais le plaisir qu'avait ce maître pataugeur
Et toute sa fierté, ma foi, ne dura guère :
Il tomba, en voulant le radeau gouverner.
N'ayant pas de (que) César la même fortune,
Dans l'eau il barbotta un bon demi quart d'heure ;
Et tout autre que lui en aurait pris la foire.
Et sans son compagnon qui le prit par les cheveux,
Le plus fier des mitrons aurait alors pris fin.

De l'eiga v retirit ce vainqueur miserablo,
De fangi barbouilla et fat tot comm'vn diablo,
Talamen que, sans leu, notron veisin Chalon
Aurit alors perdu lo plus fameux mitron.
Ah ! que sur de razeu ere drolo de veire
De fameuz etourdi, à tou lou moment, cheire
Din l'eiga, à gros cuplot, semblan de gaburgeon,
Fasan, de tenz en ten, tot comma lou plongeon !
Mais ce que fut a tous vn gran suiet de rire,
Et que sans ricagner ie ne poyo pa dire,
Fut de veire vn soudar yvro sur vn razet,
Chayan à tou momen, mouilla iusqu'à la pet.
San braye on lo veyet, n'ayan que sa chemisi,
Prononçan, cou sur cou, quoque bella sottisi.
V fasiet deypeta son pouro compagnon,
Que ly fasiet alors de son mieu la leçon.

De l'eau il retira ce vainqueur misérable,
De fange barbouillé et fait (tout) comme un diable,
Tellement que, sans lui, notre voisin Chalon
Aurait alors perdu le plus fameux mitron.
Ah ! que sur des bateaux (il) était drôle de voir
De fameux étourdis à tous les moments choir
Dans l'eau, à gros *podice* de plomb, semblant des soliveaux,
Faisant, de temps en temps, tout comme les plongeons !
Mais ce qui fut à tous un grand sujet de rire,
Et que sans pouffer je ne puis pas dire,
(Ce) fut de voir un soldat ivre sur un bateau,
Tombant à tout moment, mouillé jusqu'à la peau.
Sans culottes on le voyait, n'ayant que sa chemise,
Prononçant, coup sur coup, quelque belle sottise.
Il faisait entrer en colère son pauvre compagnon,
Qui lui faisait alors de son mieux la leçon.

Tot en se demenan, lo razet s'enfonçaue
Et lo pouro garçon, maugra leu, gabouillaue;
Leuan le iambe en l'air, comm' efan de Bacu,
Montraue que lo vin l'auiet enfin vaincu.
Mais eyt assez parla de cele falibourde
Que fasion et dision iquele betie lourde :
Veyon nombro de gen qui, comma de vrai sot,
Per mieu veyre de loin, s'encouron à Rabot;
Et qui, à leur retour, ne trouuan plus passageo,
Son forcia, per passa, de paya doublo peageo
A de gagni denié que porton su lour cou,
En * carcailli, en payan, tou celouz archifou.
D'autrou, a Saint Andre, en haut du clochié monton;
Et d'auanci v bedot fau que d'argen v conton,
La plupart a pié nu, presque tous en bonnet;
Voz auria cru, d'en bas, veire de martelet.

Tout en se démenant, le bateau s'enfonçait
Et le pauvre garçon, malgré lui, pataugeait ;
Levant les jambes en l'air, comme un enfant de Bacchus,
(Il) montrait que le vin l'avait enfin vaincu.
Mais (c')est assez parler de ces extravagances
Que faisaient et disaient ces bêtes lourdes :
Voyons nombre de gens qui, comme de vrais sots,
Pour mieux voir de loin, (s'en)courent à Rabot;
Et qui, à leur retour, ne trouvant plus (de) passage,
Sont forcés, pour passer, de payer double péage
A des gagne-denier qui portent sur leur cou,
Comme un fardeau, en payant, tous ces archifous.
D'autres, à Saint-André, en haut du clocher montent;
Et d'avance au bedeau (il) faut que de l'argent ils comptent,
La plupart à pieds nus, presque tous en bonnet:
Vous auriez cru, d'en bas, voir des martinets.

Din celou embarra lou cochié, à la hata,
Couron uz eicuri san bonnet, san crauata;
Et menon lour chiuau per dessu lo rempart;
Creignan, auec raison, de s'y prendre trop tard.
De charronta de fene promptamen se deypachon,
Et a de grou piquet lour chiuau vl attachon,
Qu'ont demoura, trey iour entié, à l'air du ten:
Ie creyo cependan que ne lour manquit ren.
Veiquia bien d'embarras, veiquia bien de miseri,
Que no fara longtem fare mauuaisi cheiri.
Mais remarquon vn pou la perta et lo degat
Que, din diuer endret, cel' aiga noz at fat,
Qu'a mei causa de ma, que n'aurit fat la guerra.
Sur lo quai lo pauei eyt enfondra din terra;
A pena reste to de chamin per passa;
A le porte lou pon se trouon tou cassa.

Dans ces embarras, les cochers, à la hâte,
Courent aux écuries, sans bonnet, sans cravate,
Et mènent leur chevaux par dessus le rempart,
Craignant, avec raison, de s'y prendre trop tard.
De voiturer des femmes promptement (ils) se dépêchent,
Et à de gros piquets leurs chevaux ils attachent,
Qui ont demeuré, trois jours entiers, à l'air du temps;
Je crois cependant qu'(il) ne leur manqua rien.
Voilà bien des embarras, voilà bien de la misère,
Qui nous fera longtemps faire mauvaise * chère.
Mais remarquons un peu la perte et le dégât
Que, dans divers endroits, cette eau nous a faits,
(Elle) qui a plus causé de mal que n'aurait fait la guerre.
Sur le quai le pavé est enfondré dans la terre;
A peine reste-t-il de chemin pour passer;
Aux portes les ponts se trouvent tout cassés.

L'on ne veyt que de trou, et que de ta de pierre;
N'eyt resta ren d'entié, en tote le maniere,
Dedin tou louz endret ou cel' aiga a versa :
L'oreillon d'vn rempart se troue renuersa,
Vis à vis lo glaci de la porta de Bona.
Tou louz entreprenou ont lo na long d'vn'auna,
Veyan, en pou de ten, tou lour trauau brisia,
Sur lou qualou pourtan v s'eron tan fia.
Veiquia, de grouz en grou, lo detail veritablo
Du deluge fatal, a tou si lamentablo,
Que noz at tant causa de desolation;
Mais poursuiuon incour noutra narration.
La not du vingt dou, lorsque tou se deisolon,
Les aigue pou à pou, per gran bonhour, s'ecolon;
Talamen qu'a la fin l'on veyet, lo matin,
A la pointa du iour, pareitre lo chemin,

L'on ne voit que des trous, et que des tas de pierres;
(Il) n'est resté rien d'entier, en toutes les manières,
(De)dans tous les endroits où cette eau a débordé :
L'oreillon d'un rempart se trouve renversé,
Vis-à-vis le glacis de la porte de * Bonne.
Tous les entrepreneurs ont le nez * long d'une aune,
Voyant, en peu de temps, tous leurs travaux brisés,
Sur lesquels pourtant ils s'étaient tant fiés.
Voilà, (de gros) en gros, le détail véritable
Du déluge fatal, à (pour) tous si lamentable,
Qui nous a tant causé de désolation;
Mais poursuivons encore notre narration.
La nuit du vingt-deux, lorsque tous se désolent,
Les eaux peu à peu, par grand bonheur, s'écoulent;
Tellement qu'à la fin l'on voyait, le matin,
A la pointe du jour, paraître le chemin,

Tu lu long de le ru, qu'eron plene de fangi,
De l'hautour de dou pied, d'vna façon eitrangi
Per descendre chiez si, lou pourou boutiquié
Ne poyon s'empachié de se bien gabouillié ;
Se seruon, per marchié, de quoqua buchi courba,
Et iusques v genou s'enfonçon din la bourba :
Per s'en pouuei tirié, ne fau pa étre sot.
V trouon, en intran, tot sen dessu dessot,
Le tablez et lou banc, lou buffet, louz armeiro.
Lou plour ici, lou plour, ma fey, ne seruon gueiro;
Lour fau, per trauaillié, étre vn pou secouru ;
Chacun sort sez eifat v mitan de la ru.
L'vn, en se deimenan, se mette comm'vn diablo ;
L'autre, v bout d'vn baton, d'vna pot fat vn riablo.
Tot trauaille a la fey : per se deibarrassié,
Chacun voudriet, helas! son trauail auancié.

Tout le long des rues, qui étaient pleines de fange
De la hauteur de deux pieds, d'une façon étrange
Pour descendre chez soi (eux) les pauvres boutiquiers
Ne pouvaient s'empêcher de se bien mouiller dans le gâchis ;
(Ils) se servent, pour marcher, de quelque' bâton courbé,
Et jusqu'aux genoux s'enfoncent dans la bourbe :
Pour s'en pouvoir tirer (il) ne faut pas être sot.
Ils trouvent, en entrant, tout sens dessus dessous,
Les tables et les bancs, les buffets, les armoires.
(Il) leur faut, pour travailler, être un peu secourus ;
Chacun sort ses effets au milieu de la rue.
L'un, en se démenant, se met comme un diable ;
L'autre, au bout d'un bâton, d'une peau fait un rable.
Tout travaille à la fois, pour se débarrasser :
Chacun voudrait, hélas ! son travail avancer.

L'vn se fat vn chamin per trouua de vuidangi,
Per repoussa dehor cela puanta fangi ;
L'autro de son foyer enleve la loupa,
Per se fare du moin quoque pou de soupa.
Chacun douin curey, chacun pren vna pala;
Lou plu gran fignolour sont en chamisi sala;
Enfin de gabouillié lo plu fier n'a pa pou :
Ly at bien en effat de besogni per tou.
Ne faut pa ren teni se man dedin se poche ;
Inqueu tou lou messieu on v pied de galoche,
Et porton à la man chacun de gran baton,
Ressemblan la plus part à de vrai marmiton.
  Iamey on n'auiet veu vna chousa semblabla.
Ni iamey de iourna en tot si lamentabla.
On eyt contraint per tot, per passa, de gaffa,
Et l'on ressemble tou à de vrai moustaffa.

L'un se fait un chemin pour trouver un retrait,
Pour repousser dehors cette puante fange;
L'autre de son foyer enlève la boue,
Pour se faire du moins quelque peu de soupe.
Chacun devient cureur, chacun prend une pelle:
Les plus grands fignoleurs sont en chemise sale ;
Enfin de patauger le plus fier n'a pas peur :
Il y a bien, en effet, de (la) besogne pour tous. [poches;
(Il) ne faut pas le moins du monde tenir ses mains dans ses
Aujourd'hui tous les messieurs ont aux pieds des sabots,
Et portent à la main chacun de gros bâtons,
Ressemblant la plupart à de vrais marmitons.
  Jamais on n'avait vu une chose semblable,
Ni jamais de journée en tout si lamentable.
On est contraint partout, pour passer, de patauger,
Et l'on ressemble tous à de vrais moustaphas.

Bien de gen, à chiuat, rodon per le charreire,
Per sçauey en detail toute cele miseire,
Per pouuey contempla lo teiriblo deigat
Qu'à tou louz habitan ceu gran delugeo at fat.
Mais, auan de fini ceu recit lamentablo,
Annonçon à chacun lo zelo incomparablo
De monsieu Iomaron, qu'at sceu si sagimen,
Permi tant de fraca, prendre vn arrengimen.
No deuon en effat à sa gran preuoyanci
Lo bonhour d'auei veu surueni l'abondanci
Du bla din lo païs, qui bien loin d'augmenta,
Se donnit à bon prix, en granda quantita.
D'abord qu'vl aperçut arriua ceu deisordre,
V pont de Beauuoisin vl enuoït vn ordre
A son subdeileiga, d'enuoya promptamen
Tot lo bla qu'v pourriet, per lo solagimen

Bien des gens, à cheval, rôdent par les rues,
Pour savoir en détail toutes ces misères,
Pour pouvoir contempler le terrible dégât
Qu'à tous les habitants ce grand déluge a fait.
Mais, avant de finir ce récit lamentable,
Annonçons à chacun le zèle incomparable
De monsieur Jomaron, qui a su si sagement,
Parmi tant de fracas, prendre un arrangement (ordre).
Nous devons, en effet, à sa grande prévoyance
Le bonheur d'avoir vu survenir l'abondance
Du blé dans le pays, qui bien loin d'augmenter,
Se donna à bon prix, en grande quantité.
D'abord (aussitôt) qu'il aperçut arriver ce désordre,
Au pont de Beauvoisin il envoya un ordre
A son subdélégué, d'envoyer promptement
Tout le blé qu'il pourrait, pour le soulagement

Du pourouz habitan, qu'eron din la tristessa,
Et qu'ourion tou peri san sa granda sagessa.
Lo bla qu'v fit veni arriuit à propou,
Et se vendit plu bas qu'autra fei, de trei sou.
Que diron nouz incour de cela diligenci
Qu'v montri tot d'vn cop, lorsque, per sa prudenci,
En veyan notron pont sur lo point d'eiboula,
Vl ordonnit d'abord vito d'amoncela
De piere din l'endret où l'Izera minaue
Et, à beaux yeu veyan, lo terrain entrainaue ?
Sans leu, lo magazin du viure ouriet peri;
Car souz ordre prudent lo miront à l'abri
D'vn semblablo malheur. Alors v fit pareitre
Son bon discernamen; veyan l'Izera creitre,
V fit ceu magazin promptamen tançonna;
Iamais ordre ne fut plu sagimen donna.

Des pauvres habitants qui étaient dans la tristesse,
Et qui auraient tous péri sans sa grande sagesse.
Le blé qu'il fit venir arriva à propos,
Et se vendit plus bas qu'autrefois, de trois sous.
Que dirons-nous encore de cette diligence
Qu'il montra tout d'un coup, lorsque, par sa prudence,
En voyant notre pont sur le point de (s')ébouler,
Il ordonna d'abord vite d'amonceler
Des pierres dans l'endroit où l'Isère menaçait
Et, à beaux yeux voyant, le terrain entraînait ?
Sans lui, le magasin des vivres aurait péri ;
Car ses ordres prudents le mirent à l'abri
D'un semblable malheur. Alors il fit paraître
Son bon discernement : voyant l'Isère croître,
Il fit ce magasin promptement (é)tançonner ;
Jamais ordre ne fut plus sagement donné.

Eyt ben atot à leu que l'on eyt redeuablo
Du secours qu'on donnit à chaque miserablo,
Ordonnan v consul, comm'vn bon intendan,
De fare promptamen enfourna forci pan,
Per lo distribuié en granda diligenci,
Promettan de teni compto de la deipenci.
Aussi, dedin le ciel, Dieu lo couronnarat,
Et sur terra, touiour de bien lo comblarat.
Mais ne sariet to pas commettre vn' iniustici,
De ne pa raconta ce qu'at fat la polici
Din ceu deisordre affrou? Ouey, ie meiritarien,
Tou lou iour, vn verbal, si ie n'en disien rien.
Musa, ranima te, quoique te seye lassa;
Ce que t'a de meillour, din cet endret ramassa.
Iamey te n'a troua meillour occasion
Per fare veire à tou ta gran soumission

(C')est bien aussi à lui que l'on est redevable
Des secours qu'on donna à chaque malheureux,
Ordonnant aux consuls, comme un bon intendant,
De faire promptement enfourner force pain,
Pour le distribuer en grande diligence,
Promettant de tenir compte de la dépense.
Aussi, (de) dans le ciel, Dieu le couronnera,
Et sur terre, toujours de biens le comblera.
Mais ne serait(-ce) pas commettre une injustice,
De ne pas raconter ce qu'a fait la police
Dans ce désordre affreux? Oui, je mériterais,
Tous les jours, un (procès) verbal, si je n'en disais rien.
Muse, ranime-toi, quoique tu sois lasse;
Ce que tu as de meilleur dans cet endroit ramasse.
Jamais tu n'as trouvé (une) meilleure occasion
Pour faire voir à tous ta grande soumission

A celou qu'on sur ti puissanci tot enteiri :
Sanz ellou, te n'ouria iamey veu la lumeiri.
Raconton, en deitail et sans meinagimen,
Comma celou messieu ont agi sagimen.
La not sombra, la not, maugra sa roba neiri,
Ne louz at tey pas veu,dedin chaque charreiri,
Trota comma barbey, din la necessita,
Per pouuei, de lour mieu, lo public assista?
Monsieu lo Lieutenan, en veyan lo deisordro
De l'eiga que creissiet, songe de mettre vn ordre,
Per que louz habitan ne manqueison de ren.
Envoyan auerti lo premié Preisiden
Du malheur, du deigat que din talou rauageo,
L'Izera deiborda fasiet, et lo dommageo
Qu'v causauet à tou, court, san se meinagié,
Comm'vn bon magistrat, chez tou lou boulongié,

A ceux qui ont sur toi puissance tout entière :
Sans eux, tu n'aurais jamais vu la lumière.
Racontons, en détail et sans ménagement,
Comme ces messieurs ont agi sagement.
La Nuit sombre, la Nuit, malgré sa robe noire,
Ne les a-t-elle pas vus, (de) dans chaque rue,
Trotter comme (des) barbets, dans le besoin (urgent),
Pour (pouvoir) de leur mieux, le public assister?
Monsieur le Lieutenant, en voyant le désordre
De l'eau qui croissait, songe de mettre un ordre,
Pour que les habitants ne manquent de rien.
Envoyant avertir le premier Président
Des malheurs, des dégâts que dans (de) tels ravages,
L'Isère débordée faisait, et le dommage
Qu'elle causait à tous, court, sans se ménager,
Comme un bon magistrat, chez tous les boulangers,

Lou contreindre à pata, per bonna preuoyanci
Afin d'auei de pan, per donna subsistanci
A tou lou malheirou. L'on veyt maitre Bastet,
Per souz ordre, couri, monta sur vn bidet,
Iusqu'v bout du faubourg. Ceu premié commissairo
Ordonnat sagimen tot ce qu'eyt necessairo;
Et, pendan quatro iour, lo matin, sur lo tard,
On le veyet monta sur son chiuat bayard,
Allan et reuenan, per toute le charreire,
Chez tou lou boulongié, chez toute le boucheire;
N'eipargnan ni veisin ni memo veysina;
Transportan deuan leu de sac de farina
Chez celou que pouuion, san dangié, de pan fare;
N'y ayan plu per leu ni cousin ni compare,
Lou fasan trauaillié de la bonna façon;
Transportan en croupa, dernier leu, de mitron,

Les contraindre à pétrir, par bonne prévoyance
Afin d'avoir du pain, pour donner subsistance
A tous les malheureux. L'on voit maître Bastet,
Par ses ordres, courir, monté sur un bidet,
Jusqu'au bout des faubourgs. Ce premier commissaire
Ordonna sagement tout ce qui est nécessaire ;
Et, pendant quatre jours, le matin, sur le soir,
On le voyait monté sur son cheval bai,
Allant et (re)venant, par toutes les rues,
Chez tous les boulangers, chez toutes les bouchères;
N'épargnant ni voisin ni même voisine;
Transportant devant lui des sacs de farine
Chez ceux qui pouvaient, sans danger, du pain faire;
N'y ayant plus pour lui ni cousins ni compères,
Les faisant travailler de la bonne façon ;
Transportant en croupe, derrière lui, des mitrons,

Per suffir v trauail. Enfin ren l'arretaue;
Per lo besoin public v se sacrifiaue.
Pendan lou quatro iour, ne menagit en ren
Ni repou, ni santa, ni memo son argen.
Iamey l'on n'a montra mei que leu, de franchisi;
Quoi qu'v fusse mouillia tot iusqu'à la chemisi,
V n'auiet pou de ren, galopaue touiour,
Per fare son deuey, tant la not que lo iour.
Mais cependan veiquia la veilli de Chalende*
Et lo malheur public lo trauail no demande.
Que faron tey helas! tan de pourouz ouurié
Que n'on deia ren fat deipui cinq iour entié,
Per s'achita de pan per passa le* trei fete?
Ne voz alarma pa: lou curau font de quete,
Et vo soulagiron, sans douta, de lour mieu,
Et per vo consola saron ingenieu.

Pour suffire au travail. Enfin rien (ne) l'arrêtait;
Pour le bien public il se sacrifiait.
Pendant les quatre jours, (il) ne ménagea en rien
Ni repos, ni santé, ni même son argent.
Jamais l'on n'a montré plus que lui, de franchise;
Quoiqu'il fût mouillé tout(-à-fait) jusqu'à la chemise,
Il n'avait peur de rien, galopait toujours,
Pour faire son devoir, tant la nuit que le jour.
Mais cependant voici la veille de Noël
Et le malheur public le travail nous demande.
Que feront, hélas! tant de pauvres ouvriers
Qui n'ont déjà rien fait depuis cinq jours entiers,
Pour s'acheter du pain pour (de quoi) passer les trois fêtes?
Ne vous alarmez pas: les curés font des quêtes,
Et vous soulageront, sans doute, de leur mieux,
Et pour vous consoler seront ingénieux.

Notron digno Prelat, din miseiri si granda,
Permet, lo vendredi, l'vsageo de la vianda;
Et lou dou dernié iour, n'y oura point d'ouurié
Qui san fare pechié ne pouesse trauaillié.
Prion tou lo bon Dieu d'apeisié sa colera,
De ne no plu puni de façon si austera;
Mais si no desiron de calma son courroux,
Et d'vn iugeo irrita en fare vn pare doux:
Cesson de l'offença et fason penitenci;
Son cour ceide touiour à noutra repentenci;
Et lorsqu'v no verrat din la contrition,
Vl oura, per lo seur, de no compassion.

Notre digne Prélat, dans (une) misère si grande,
Permet, le vendredi, l'usage de la viande;
Et les deux derniers jours (il) n'y aura point d'ouvrier
Qui sans faire (un) péché ne puisse travailler.
Prions tous le bon Dieu d'apaiser sa colère,
De ne nous plus punir d'(une) façon si austère;
Mais si nous désirons de calmer son courroux,
Et d'un juge irrité en faire un père doux:
Cessons de l'offenser et faisons pénitence;
Son cœur cède toujours à notre repentir;
Et lorsqu'il nous verra dans la contrition,
Il aura, pour le sûr, de nous compassion.

LO CHAPITRO BROULLIA

DIALOGUO ENTRE DEU COMARE.

I.

CHARLOTA.

Ie seu venu, comare, te rindre visita
Et pe te fare part du breu de la vila :
V dion que lo chapitro ét tot en combustion,
Que parmi lou chanoino reigne la diuision.

LE CHAPITRE BROUILLÉ

DIALOGUE ENTRE DEUX COMMÈRES.

I

CHARLOTTE.

Je suis venue, commère, te rendre visite
Et (pour) te faire part des bruits de la ville :
Ils disent (on dit) que le chapitre est tout en combustion,
Que parmi les chanoines règne la division.

IANNETON.

Coma don, ma comare? sorit to possiblo ?
Parmi de gen d'egleisi itien ét terriblo.
Me fat trembla, ma poura, solamin d'y songié :
Va, quelou que ty on dit, fat de grand mesongié,

CHARLOTA.

Ie faïen coma ti, ie n'y volien pa * creira;
Mais ie n'ai plu rian dit d'abord qu'y m'on fat veira ;
Ţe saurey convainquia en veyan lo potrait :
Te lou connaitrey tou, yz y son trait pe trait.
D'abord, pe lo Doyen, i ét vn certain Gascon
Dont lo nom correspon parfaitamen v ton.
Vl ét minime en tot et n'at pa mey de teta
Que quela machina qu'on apele giroueta.

JEANNETON.

Comment donc, ma commère? serait-il possible?
Entre des gens d'église cela est terrible;
(Ça) me fait trembler, ma pauvre (amie) seulement d'y songer:
Va, ceux qui te l'ont dit, (ça) fait de grands menteurs.

CHARLOTTE.

Je faisais comme toi, je ne le voulais pas croire;
Mais je n'ai plus rien dit d'abord (aussitôt) qu'ils me l'ont fait [voir;
Tu seras convaincue en voyant le portrait :
Tu les connaîtras tous, ils y sont trait pour trait.
D'abord, pour le Doyen, c'est un certain Gascon
Dont le nom correspond parfaitement au ton.
Il est minime en tout et n'a pas plus de tête
Que cette machine qu'on appelle girouette.

Ie ne t'ai pa tot dit ; i at in leu quoqua rien
Que semble s'ecarta de la regla du bien :
V meiprise, dit on, du bon Dieu lo seruiço
Et ne vodrit iamey assista à l'offiço ;
Au lieu de servi Dieu, y court aprés le dame ;
Si fat bian son seruiço, n'eyt pas à Notre Dame.

IANNETON.

Mon Dieu, te me fa pou de parla comm' itien ;
On dirit, à t'intindre, que fat vu•gran vaurien,
Et quoique du chapitro y saie lo promié,
V deurit rogi d'honto et cori se cachié.

CHARLOTA.

Lo segon, i ét vn gran chiua de parada
Que vou fat dez efan sans craindre l'escandala ;

Je ne t'ai pas tout dit ; il (y) a en lui quelque chose
Qui semble s'écarter de la règle du bien :
Il méprise, dit-on, du bon Dieu le service
Et ne voudrait jamais assister à l'office ;
Au lieu de servir Dieu, il court après les dames ;
S'il fait bien son service, (ce) n'est pas à Notre-Dame.

JEANNETON.

Mon Dieu ! tu me fais peur de parler comme ça ;
On dirait, à t'entendre, que (ça) fait un grand vaurien,
Et (que) quoique du chapitre il soit le premier,
Il devrait rougir de honte et courir se cacher.

CHARLOTTE.

Le second, c'est un grand cheval de parade
Qui vous *gignit pueros* sans craindre le scandale ;

Et solamin de sept y dion qu'yl ét lo pare.

IANNETON.

Mais leu vo dit qu'ey son lou neuon de son frare.

CHARLOTA.

Tot ieustamin, comare, y son bien tou de leu ;
Car son frare n'a pa d'autro paren que leu.
Enfin, pe te fini, quela gran crussendela
Qu'eyt toiou aue leu ; passe pe sa fumela ;
Et queu petiot blondin eyt, dit on, son batard,
Que vout din la chapitro plassié queu vieu paillard.

IANNETON.

Puisqu'à son ageo, yl ét incouro si gaillard,
Faut en fare, ma poura, vn segon * Abeillard ;

Et seulement de sept ils disent qu'il est le *parens*.

JEANNETON.

Mais lui vous dit qu'ils sont les neveux de son frère.

CHARLOTTE.

Tout justement, commère, ils sont bien tous de lui ;
Car son frère n'a pas d'autre parent que lui.
Enfin, pour te finir, cette grande *cartilago*
Qui est toujours avec lui, passe pour sa *consors tori ;*
Et ce petit blondin est, dit-on, son *nothus*,
Que veut dans le chapitre placer ce vieux *mulierarius*.

JEANNETON.

Puisqu'à son âge, il est encore si gaillard,
(Il) faut en faire, ma pauvre (amie) un second Abeillard ;

Passa vito v treisiemo : tot itien me fa pou.

CHARLOTA.

Oh ! pe queu, su ma foai, eit vn vieu lou garou
Que mintindra toiou lo breu din lo chapitro;
Que iamey n'a volu passa per louz arbitro.
Te ne sa pa perquey vl ét si enteta ?
I ét qu'i vodrit toiour pareitre domina;
Mais louz autre, comare, que son pou enduran,
Ne volon plu sinti vn bouc aussi puian.
Depi mei de trente an, y cause lo deisordre :
On ne veira regnié qu'à sa mort lo bon ordre.

IANNETON.

Vn homo comm' itian meritarit, comare,
Que dedin la vila in tour on l'y fissié fare ;

Passe vite au troisième : tout cela me fait peur.

CHARLOTTE.

Oh ! pour celui-là, sur ma foi, (c')est un vieux loup-garou
Qui maintiendra toujours le bruit dans le chapitre ;
Qui jamais n'a voulu passer par les arbitres.
Tu ne sais pas pourquoi il est si entêté ?
C'est qu'il voudrait toujours paraître dominer ;
Mais les autres, commère, qui sont peu endurants,
Ne veulent plus sentir un *hircum tam male olentem*.
Depuis plus de trente ans, il cause le désordre :
On ne verra régner qu'à sa mort le bon ordre.

JEANNETON.

Un homme comme ça mériterait, commère,
Que dedans la ville un tour on lui fît faire ;

On dit que lo quatriemo n'at pa gueiro de sen.

CHARLOTA.

De sa via * y n'at eu sprit ni iugimen :
En tot * i ét vna bettie ; pe te dire en vn mot,
Iamais dessu la terra n'a paru * vn si gran sot.

IANNETON.

Envoyon lo v molin auei louz ano braire ;
V ne meirite pa d'auei d'autro confraire.

CHARLOTA.

Lo cinquiémo i ét in homo de tot autra façon ;
Que n'at iamais connu ni foay ni religion,
Qu'abandonne l'eigleisi pe frequenta lou grand.
Veitia ce que ly donne lo ton si arrogant,

On dit que le quatrième n'a pas ombre de sens.

CHARLOTTE.

De sa vie il n'a eu esprit ni jugement :
En tout il est une bête ; pour te dire (tout) en un mot,
Jamais dessus la terre n'a paru un si grand sot.

JEANNETON.

Envoyons-le au moulin avec les ânes braire ;
Il ne mérite pas d'avoir d'autres confrères.

CHARLOTTE.

Le cinquième (c')est un homme de tout autre façon ;
Qui n'a jamais connu ni foi ni religion,
Qui abandonne l'Église pour fréquenter (les) grands.
Voici ce qui lui donne le ton si arrogant,

Eyt quét sorti, dit on, du soi dizan Iezu,
Aueique tou lour vicio, sans auey lour vartu.

IANNETON.

Puisque de son deuoir y ne s'inquiete gueiro,
Faudra l'envoyié diz an v semineiro.

CHARLOTA.

Que diron no de queu vicairo generat?
Y at to dedin lo mondo vn plu sot animat?
Regardan sou confreire du hiaut de sa grandeur!
Eyt que se creit sorti du cu d'in grand seigneur,
Pendan que chacun sat, comare Ianneton,
Que feu son pare etiet petit fi d'in mitron :
Itien ne sorit rin si fayiet son eitat.

IANNETON.

Mais iamey y n'a su celebra la messa.

(C')est qu'(il) est sorti, dit-on, des soi-disant Jésus,
Avec tous leurs vices sans avoir leurs vertus.

JEANNETON.

Puisque de son devoir il ne s'inquiète guère,
(Il) faudra l'envoyer dix ans au séminaire.

CHARLOTTE.

Que dirons-nous de ce vicaire-général?
Y a-t-il (de)dans le monde un plus sot animal,
Regardant ses confrères du haut de sa grandeur?
(C')est qu'(il) se croit sorti du *podice* d'un grand seigneur,
Pendant que chacun sait, commère Jeanneton,
Que feu son père était petit-fils d'un mitron;
Cela ne serait rien s'il faisait son état.

JEANNETON.

Mais jamais il n'a su célébrer la messe.

CHARLOTA.

Ie ne m'etonno plu si leu 'n a noma d'autro
Pe dire son offiço et se tirié du rolo.

IANNETON.

Fat vn peti seuiet de tote le façon,
Que merite ina placi v petite meison.

CHARLOTA.

Que faron no de queu coreiro de fillie
Que mette lo' deisordre dedin le famille ;
Qu'on a veu si lon tem, ayan beau se cachié,
Poursuiure sans cessa la filli d'vn bouchié ;
Ei malgre que l'egleisi abhorreise lo sang,
Voley, à tote force, étre prince du sang?

CHARLOTTE.

Je ne m'étonne plus s'il en a nommé d'autres
Pour dire son office et se tirer du rôle.

JEANNETON.

(Ça) fait un petit sujet de toutes les façons,
Qui mérite une place aux petites maisons.

CHARLOTTE.

Que ferons-nous de ce coureur de filles
Qui met le désordre (de)dans les familles;
Qu'on a vu si longtemps, ayant beau se cacher,
Poursuivre sans cesse la *natam* d'un *lanii;*
Et malgré que l'Église ait en horreur le sang,
Vouloir à toute(s) force(s) être prince du sang?

IANNETON.

Ouay! mais te ne sa pa, Charlota ma comare,
Qu'a pensa ly arriua de terribloz affare;
Qu'v iardin, din lo cloitre, on voliet sans façon
Ly fare receure dou cen coup de baton;
Qu'heirousamin par leu, quoqu'in s'eyt presinta;
Vcitia de la façon qu'i louz at echapa!

CHARLOTA.

Tan pi; orit fallu qu'on l'eut bian apeuya;
Et t'auria veu lo drolo bien vito corrigea.

IANNETON.

Envoyon lo a Pari, en ru du Peliquan,
Cheu la groussa Dumas, exerça son talan.

JEANNETON.

Oui! mais tu ne sais pas, Charlotte, ma commère,
Qu'il a pensé (failli) lui arriver de terribles affaires;
Qu'au jardin, dans le cloître *, on voulait sans façon
Lui faire recevoir deux cents coups de bâton;
Qu'heureusement pour lui, quelqu'un s'est présenté;
Voilà (de) la façon qu'il (dont il) leur est chappé.

CHARLOTTE.

Tant pis; (il) aurait fallu qu'on l'eût bien frotté;
Et tu aurais vu le drôle bien vite corrigé.

JEANNETON.

Envoyons-le à Paris, en (la) rue du Pélican,
Chez la grosse Dumas, exercer son talent.

CHARLOTA.

Que vat tei deueni queu que suit son exemplo?
Y se perd tot à fat, ma comare ; i en tremblo.
Pe queu copaiaret y se leissia guida
Et se leisse mena viordeu pe lo na :
En tot ce qu'i ly dit, i lo creit coma oraclo,
Et tot ce qu'i pot fare eit par leu de miraclo.

IANNETON.

Vna pareilli bettie merite punition ;
Faut ly fare sinti monsieu de * Vergeron.

CHARLOTA.

Et queu qu'yl on choisi pe fare lourz affare,
Que creit d'auei de sen, qu'en diron no, comare?

CHARLOTTE.

Que va-t-il devenir celui qui suit son exemple?
Il se perd tout à fait, ma commère, j'en tremble.
Par ce coupe-jarret il se laissait guider
Et se laisse mener aujourd'hui par le nez ;
En tout ce qu'il lui dit, il le croit comme oracle,
Et tout ce qu'il peut faire est pour lui des miracles.

JEANNETON.

Une pareille bête mérite punition ;
(Il) faut lui faire sentir monsieur de Vergeron.

CHARLOTTE.

Et celui qu'ils ont choisi pour faire leurs affaires,
Qui croit d'avoir du sens, qu'en dirons-nous, commère?

IANNETON.

Que vou te qu'on diseize d'vna bettié si lourda?
Y fari mieu la pata d'vna poigni de courda.
N'ayan p'assés d'esprit pe fare in libertin,
Y l'ont choisi, comare, pe garda lo butin.
Enfin 'l ét si benet, celeu pouro garçon,
Que louz autro s'en seruon coma d'in * bachacon;
Faut l'enuoyié à l'ecola per apprindre à compta,
Si vout din sou compto ne pa se belouza.

II.

CHARLOTA.

Vetia per vn parti; ie te voay pindre l'autro :
Te iugirey, comare, si l'vn vaut mei que l'autro.

JEANNETON.

Que veux-tu qu'on dise d'une bête si lourde?
Il ferait mieux (mieux vaudrait) l'entortiller d'une poignée de
N'ayant pas assez d'esprit pour faire un libertin, [corde.
Ils l'ont choisi, commère, pour garder le butin.
Enfin, il est si benêt, ce pauvre garçon,
Que les autres s'en servent comme d'un croquant;
(Il) faut l'envoyer à l'école pour apprendre à compter,
S'il veut dans ses comptes ne pas se blouser.

II.

CHARLOTTE.

Voilà pour un parti; je te vais peindre l'autre :
Tu jugeras, commère, si l'un vaut plus (mieux) que l'autre.

Lo promié que ie veyo, i ét lo theologal,
Qu'abandonarit tot pe fare vn bon regal.
V dion qu'yl ét si bien versa din louz affare,
Que louz autro sans leu iamey n'oson rien fare;
Fasan lo bon apotre deuan lou nou promié,
On tei viria lo cu, y lou mor pe darié;
Y chicane su tot, bien souin sans reison,
Et vodrit toiour fare vz autro la leçon.

IANNETON.

Envoyon queu pansu cheu lo traitou Labarre :
Yz y farat aussi bian qu'en se melan d'afarre.

CHARLOTA.

Parlon du morico auei son air sornoi;
Y dion din la vila que fat vn fin matoi,

Le premier que je vois, c'est le théologal,
Qui abandonnerait tout pour faire un bon régal.
Ils disent qu'il est si bien versé dans les affaires,
Que les autres sans lui jamais n'osent rien faire.
Faisant le bon apôtre devant les neuf précédents,
Ont-ils viré le *podicem*, il les mord par derrière;
Il chicane sur tout, bien souvent sans raison,
Et voudrait toujours faire aux autres la leçon.

JEANNETON.

Envoyons ce ventru chez le traiteur Labarre;
Il y fera aussi bien qu'en se mêlant d'affaires.

CHARLOTTE.

Parlons du moricaud avec son air sournois;
Ils disent dans la ville que (ça) fait un fin matois.

Yl ét ieusto portan; y fat bian son seruiço;
Y vout que tou louz autro aleizon à l'offiço.
Veitia tot iustamen lou granda disputa,
Volan que la prieri se fasse en communa;
Y donnon per itian de fort bonne raison,
Priuan lou paressou de le retribution.
Veitia ce qui fatigue tou quelou beau messieu
Que vodrion tot tirié sans iamay prié Dieu.

IANNETON.

De fare com' itian ie ne lo blamo pa;
Mais y porion mieu fare san charchié à plaida.
Faut soteni son drey, i'en conueno, comare,
Et iamais se fourra din de mauuaiz affare.
V iugimen duz homo on ét touz incertain,
Pe pouei se flata de sa causa lo gain;

Il est juste pourtant; il fait bien son service;
Il veut que tous les autres aillent à l'office.
Voilà tout justement leur grande dispute,
Voulant que la prière se fasse en commun;
Ils donnent pour cela de fort bonnes raisons,
Privant les paresseux des rétributions.
Voilà ce qui fatigue tous ces beaux messieurs
Qui voudraient tout tirer (à eux) sans jamais prier Dieu.

JEANNETON.

De faire comme çà je ne le blâme pas;
Mais ils pourraient mieux faire sans chercher à plaider.
(Il) faut soutenir son droit, j'en conviens, commère,
Et ne jamais se fourrer dans de mauvaises affaires.
Au jugement des hommes on est tous (trop) incertains,
Pour pouvoir se promettre par présomption de sa cause le gain;

Mais puisqu'i sat si bien maneyié la parola,
Laisson lo s'excrima su Cuias et Bartola.

CHARLOTA.

N'en veitia bin d'vn autro que lou fat tout trembla ;
Que ne va v chapitro que per espadrona ;
Et si ly etiet parmei de lou dona la chassi,
Y louz afutarit coma lieura et begassi.
Il ét cen fei plu conten en apeuyan Brifo,
Que d'étre à chapitra tou quelouz animo;
Il ét si sensiblo vz affron qu'on li fat,
Qu'itian lo ren souen tot ie ne sai coma.
Ic ne conseillirin pa vz autro de rian dire,
Quoqua rian de fachou : y louz aprindrit à viure.
'N i cn a deia quoquez vn qu'il a bian remboura;
Qu'i preneizon bian garda de ne pa l'inseurta.

Mais puisqu'il sait si bien manier la parole,
Laissons-le s'escrimer sur Cujas et Bartole.

CHARLOTTE.

(Nous) en voici bien (d')un autre qui les fait tous trembler ;
Qui ne va au chapitre que pour ferrailler ;
Et s'il lui était permis de leur donner la chasse,
Il les surpendrait à l'affut comme lièvre et bécasse.
Il est cent fois plus content en excitant Brifaut,
Que d'être à chapitrer tous ces animaux;
Il est si sensible aux affronts qu'on lui fait,
Que ça le rend souvent tout je ne sais comment.
Je ne conseillerais pas aux autres de rien dire,
(De dire) quelque chose de fâcheux : il leur apprendrait à vivre.
Il y en a déjà quelques-uns qu'il a bien (rem)bourrés ;
Qu'ils prennent bien garde de ne pas l'insulter.

IANNETON.

Vn ama sensibla eit vn presen cœlesto,
Mais que deuin souin vz homo bian funesto.
A sa placi, comare, s'yl ét si sensiblo,
Ie verrin tout itien d'vnz ieu bian tranquilo;
Ie louz enuoirin v diablo fare fare,
San me mela iamey de tou quelouz afare.

CHARLOTA.

Parmi quelou messieu vn autro se presinte,
Que n'a iamai sepu, comare, ce qu'i pinse.
Fasan bien ce qu'i fat, n'oublian iamai rien,
A la tabla, à l'egleisı, y s'en tire fort bien.
Precenteur autrefey, v tenié lo bon ordre;
Mais depy qu'y n'y ét plu, on ne veyt que deisordre.

JEANNETON.

Une âme sensible est un présent céleste,
Mais qui devient souvent aux hommes bien funeste.
A sa place, commère, s'il est bien sensible,
Je verrais tout cela d'un œil bien tranquille;
Je les enverrais au diable faire faire,
Sans me mêler jamais de toutes ces affaires.

CHARLOTTE.

Parmi ces messieurs un autre se présente,
Qui n'a jamais su, commère, ce qu'il pense.
Faisant bien ce qu'il fait, n'oubliant jamais rien,
A la table, à l'église, il s'en tire fort bien.
Précenteur (grand-chantre) autrefois, il (main)tenait le bon ordre;
Mais depuis qu'il n'y est plus, on ne voit que désordre.

Itien fat tant sofri celeu pouro garçon ,
Qu'i ploure, tou lou iour, de tant d'irreligion.
Yl ét fermo portan, y ne perd pa courageo
Et soutin que chacun deit fare son ouurageo.

IANNETON.

V dion qu'i se regale solamin trop souen.

CHARLOTA.

Yl at itien de commun auei le braue gen;
Quinto é to duz autro? Que n'a pa de pleisi
De migié quoqua fei de begasse ou pedri,
Surtot quand lo bordeau, borguignon et champagni
De la partia se melon et deuenon compagni?
Allon, gai, Ianneton! viue queu bon efan
Que n'ame bataillié que lo veiro à la man!

Cela fait tant souffrir ce pauvre garçon,
Qu'il pleure, tous les jours, de tant d'irréligion.
Il est ferme pourtant, il ne perd pas courage
Et soutient que chacun doit faire son ouvrage.

JEANNETON.

Ils disent qu'il se régale seulement trop souvent.

CHARLOTTE.

Il a cela de commun avec les braves gens;
Qu'est-il des autres? (qu'importent les autres?) qui n'a pas de
De manger quelquefois des bécasses ou (des) perdrix, [plaisir
Surtout quand le bordeaux, le bourgogne et (le) champagne
De la partie se mêlent et deviennent compagnie?
Allons, gai, Jeanneton, vive ce bon enfant,
Qui n'aime batailler que le verre à la main!

No veitia mei tomba dedin le reflexion,
En parlan de quel home rempli de religion.
Pe ramena la Paix parmi quelou messieu,
Yl adresse souin se priere v bon Dieu ;
Tot tremblan quand faut signié quoque papié,
Y n'ose gin refusa, crainta de se brouillié ;
Y chancelle toiou, fat lo* Patagollia
Qu'a pou de se neyié din l'eigua d'vn cracha.

IANNETON.

Enuoyon queu deuot recita son roseiro,
Et laisson lo, comare, prié Dieu à son aizo.

CHARLOTA.

Queu ieun homo, comare, qu'a si bian debuta,
Puisque pe lo bon ordre on l'at veu decida,

Nous voilà davantage (plus avant) tombés dans les réflexions,
En parlant de cet homme rempli de religion.
Pour ramener la Paix parmi ces messieurs,
Il adresse souvent ses prières au bon Dieu ;
Tout tremblant quand (il) faut signer quelque papier,
Il n'ose pas refuser, (par) crainte de se brouiller;
Il chancelle toujours, fait le Patagouillat
Qui a peur de se noyer dans l'eau d'un crachat.

JEANNETON.

Envoyons ce dévôt réciter son rosaire,
Et laissons-le, commère, prier Dieu à son aise.

CHARLOTTE.

Ce jeune homme, commère, qui a si bien débuté,
Puisque pour le bon ordre on l'a vu décidé,

Y dion qu'yl ét discret, honnet' homo, sincero,
Et que ioint à l'esprit vn charman caractero :
On le blame portan d'epoza vn parti.

IANNETON.

Quant i ét pe la reison, on ne deit pa rogi ;
Si tot autro motif l'auo fat embarqua,
Ie sorin la promeri, comare, à lo blama.

CHARLOTA.

Mais yl ét si ieuno encoura, qu'i pot se deminti.

IANNETON.

Vn homo qu'a de sen ne deit iamey changié ;
N'ayié pa pou, comare : y sarat toiou sageo,
Puisqu'i soutin son droit auey tan de corageo.

Ils disent qu'il est discret, honnête homme, sincère,
Et qui joint à l'esprit un charmant caractère :
On le blâme pourtant d'épouser un parti.

JEANNETON.

Quand c'est pour la raison, on ne doit pas rougir ;
Si tout autre motif l'avait fait embarquer,
Je serais la première, commère, à le blâmer.

CHARLOTTE.

Mais il est si jeune encore, qu'il peut se démentir.

JEANNETON.

Un homme qui a du sens ne doit jamais changer ;
N'ayez pas peur, commère : il sera toujours sage,
Puisqu'il soutient son droit avec tant de courage.

Et queu bon vieu chanoino, que fat si pou de breu,
Y lo dion enteta pe suiure l'estateu.

IANNETON.

Y fat pro son deuoir ; mais, helas ! il est si Liaudo,
Qu'i suit aueuglamin ce que fon lou sept autro.

CHARLOTA.

Y fat nombro, comare; veitia tot ce que faut
Afin que son parti ne tombeise en defaut.
Louz autro, tou lou iour, sont à lo caressié,
De pou qu'i ne voleize vn iour se demanchié.

IANNETON.

Laisson lo tranquilo dedin se reflexion :
Yl ame lo bon ordre et suit sa religion.

Et ce bon vieux chanoine, qui fait si peu de bruit,
Ils le disent entêté pour suivre le statut.

JEANNETON.

Il fait assez son devoir; mais, hélas ! il est si* Claude,
Qu'il suit aveuglément ce que font les sept autres.

CHARLOTTE.

Il fait nombre, commère ; voilà tout ce qu'(il) faut
Pour que son parti ne tombe en défaut.
Les autres, tous les jours, sont à le caresser,
De peur qu'il ne veuille un jour se détacher.

JEANNETON.

Laissons-le tranquille dedans ses réflexions :
Il aime le bon ordre et suit sa religion.

CHARLOTA.

He celeu, ma comare, que ressimble vn Caton,
To* pe trompa le gen, ou si i ét tot de bon?
On dirit, à lo vei, que i ét vn sain personnageo;
Car y passe pertot per être lo plu sageo.
— Ouai ! i ét pe tot de bon; mais comm' yl at ieura
De suiure l'estateu, y craint se parieura;
Yeitia parque, comare, y se met du coutié
De quelou que lo suiuon et ne volon changié.
Y conneit son etat, 'l opine sagimen;
Tote le fei qui parle fat vn bon iugimen.
Il ét vn homo de paix, qu'ame sa religion,
Que donne bon exemplo et bonnez instruction.
On lo veit raramin, ét cheu leu solitairo;
Y s'occupe du soin de son sain ministerio.

CHARLOTTE.

Eh ! celui, ma commère, qui ressemble (à) un Caton,
(Est-)ce pour tromper les gens, ou si c'est tout de bon ?
On dirait, à le voir, qu'il est un saint personnage;
Car il passe partout pour être le plus sage.
— Oui ! c'est pour tout de bon; mais comme il a juré
De suivre le statut, il craint (de) se parjurer.
Voilà pourquoi, commère, il se met du côté
De ceux qui le suivent et ne veulent (pas) changer.
Il connaît son état, il opine sagement;
Toutes les fois qu'il parle (il) fait un bon jugement.
C'est un homme de paix, qui aime sa religion,
Qui donne bon exemple et bonnes instructions.
On le voit rarement, (il) est chez lui solitaire;
Il s'occupe des soins de son saint ministère.

N'ayan point d'ambition, méprisan tou lou rang,
Toiou 'l ét din l'eigleizi et iamey cheu lou grand.
Syl etion comma leu, comare, aussi sincero,
No verrion respeta vn pou mieu lou misteiro.
Y ét vn malheu, Charlota, que parmi quele gen,
Y aeyze de tete foualle et de si pou de sen :
Iamey on ne verra la Paix din lo chapitro,
A moin qu'i ne preneizon l'eueque per arbitro.

CHARLOTA.

Ce que i at de plu fachou dedin lou disputa,
I ét qu'yl ayon pardu vn pouro habituia,
Et qu'i l'ayon iugea coma si etie vn fripon,
Pendan que sou iugeo son lou promié larron :

N'ayant point d'ambition, méprisant (dédaignant) tous les
Toujours il est dans l'église et jamais chez les grands. [rangs,
S'ils étaient comme lui, commère, aussi sincères,
Nous verrions respecter un peu mieux les mystères.
C'est un malheur, Charlotte, que parmi ces gens(-là),
(Il) y ait des têtes folles et de si peu de sens :
Jamais on ne verra la Paix dans le chapitre,
A moins qu'ils ne prennent l'évêque pour arbitre.

CHARLOTTE.

Ce qu'(il) y a de plus fâcheux (de)dans leur dispute,
C'est qu'ils aient perdu un pauvre (prêtre) habitué,
Et qu'ils l'aient jugé comme s'il était (eût été) un fripon,
Pendant que (tandis que) ses juges sont les premiers larrons:

Y l'accuson d'auey trop reçu de messe.

IANNETON.

Mais y lou proue bian qu'i lez at dit tote :
Qu'yl en proueizon autant; seron tey si hardi?
Lou conduita lou donne vn furiou dementi.

CHARLOTA.

Y son si endiabla de l'homologation,
Qu'i ne poyon enuala vn semblablo gouion;
Y s'accrochon partot et voudrion pouey mordre
Tou quelou que lou donon tan de fi à retordre.
Pe fare lou seruiço, yl on prei trei pioulliou
Que creiuon din lou pet, tant y son orgueillou.
On lou veit se confla desso quel' hermina
Don i'espero vn iour de lou vei depollia.

Ils l'accusent d'avoir trop reçu de messes.

JEANNETON.

Mais il leur prouve bien qu'il les a dites toutes :
Qu'ils en prouvent autant ; seront-ils si hardis ?
Leur conduite leur donne un furieux démenti.

CHARLOTTE.

Ils sont si endiablés de l'homologation,
Qu'ils ne peuvent avaler un semblable goujon :
Ils s'accrochent partout et voudraient pouvoir mordre
Tous ceux qui leur donnent tant de fil à retordre.
Pour faire leur service, ils ont pris trois pouilleux
Qui crèvent dans leur peau, tant ils sont orgueilleux.
On les voit se gonfler dessous cette hermine,
Dont j'espère un jour (de) les voir dépouillés.

Tou trei auey lou nou y s'accordon si bien
Que quant y son enssein, fa doze grand vaurien.
Plaidan contra lou huit, sans rima ni reison,
Y volon, à tote force, étre lou compagnon;
Aueque lo rochet y creyon qu'v chapitro
Y poyion figura, coma chanoino en titro.
Non, iamey, ma comare, y ne soron chanoino;
Qu'i ne creyion pa que l'habit fat lo moino.
Coma! to que de gen qu'on paye pe chanta,
Volon s'en fare encreira et son si enteta?
Hela! le poure bettie, y ne veyon don pa
Qu'v bot de tot itien, y soron atrapa;
Que si iamey lou huit reprenon lo dessu,
Y lou renuoïron auei la pala v cu?

Tous trois avec les neuf ils s'accordent si bien
Que quand ils sont ensemble (ça) fait douze grands vauriens.
Plaidant contre les huit sans rime ni raison,
Ils veulent, à toutes forces, être leurs compagnons;
Avec le rochet ils croient qu'au chapitre
Ils peuvent figurer, comme (des) chanoines en titre.
Non, jamais, ma commère, ils ne seront chanoines;
Qu'ils ne croient pas que l'habit fait le moine.
Comment! (est-)ce que des gens qu'on paye pour chanter,
Veulent s'en faire encroire (accroire) et sont si entêtés?
Hélas! les pauvres bêtes, ils ne voient donc pas
Qu'au bout de tout cela, ils seront attrapés;
Que si jamais les huit reprennent le dessus,
Ils les renverront avec la pelle au bas du dos?

IANNETON.

Mais n'y aurit to pa, Charlota, quoquez aringimin ?

CHARLOTA.

N'ét plu tem, ma comare : y sont v Parlamen.
Faut ore que la Cour vn arret prononceize;
Que de tou lou iugeo la gueula n'en peteize.
Puisqu'y meriton tan d'etre sermona,
Apliquon lou lo prono de notron bon cura.

III.

LO CHAPITRO TENU PE MONSEIGNEU L'EUEQUE.

CHARLOTA.

I'ayen ben toiou dit, comare Ianneton,
Que l'eueque fayet vn excellen Breton :

JEANNETON.

Mais n'y aurait-il pas, Charlotte, quelque arrangement ?

CHARLOTTE.

(Il) n'est plus temps, ma commère : ils sont au (en) Parle-
(Il) faut à présent que la Cour un arrêt prononce ; [ment.
Que de tous les juges la *gula* en *pedat*.
Puisqu'ils méritent tant d'être sermonnés,
Appliquons-leur le prône de notre bon curé.

III.

LE CHAPITRE TENU PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE.

CHARLOTTE.

J'avait bien toujours dit, commère Jeanneton,
Que l'évêque (ça) faisait un excellent Breton :

Quant il at su la guerra qu'etie din son chapitro,
Yl ét venu de Pari per en étre l'arbitro.

IANNETON.

Te me faria pleisi, Charlota, ma comare,
De me dire coma il at ringea louz affare.

CHARLOTA.

I'y volo bian, ma poura, si te vou m'ecota;
Et en dou mot, tot ore, ie voai t'y ranconta.
D'abord en arriuant, du nou 'l ét entorra;
Din de mauuaiz afare y volion lo fourra.
Mais leu, que n'ét pas gaucheo, que conneit bien le gen,
Iugit à lou discour qu'i n'ayion poin de sen.
Y louz intindit tou, louz vn aprés louz autro;
Et, quoque iour aprés, confessit lou huit autro.

Quand il a su la guerre qui était dans son chapitre,
Il est venu de Paris pour en être l'arbitre.

JEANNETON.

Tu me ferais plaisir, Charlotte, ma commère,
De me dire, comment, il a (ar) rangé les affaires.

CHARLOTTE.

Je le veux bien, ma pauvre (amie), si tu veux m'écouter;
Et en deux mots, à l'instant, je vais te le raconter.
D'abord, en arrivant, des neuf il est entouré;
Dans de mauvaises affaires ils voulaient le fourrer.
Mais lui, qui n'est pas gauche, qui connaît bien les gens,
Jugea à leurs discours qu'ils n'avaient point de sens.
Il les entendit tous, les uns après les autres;
Et, quelques jours après, confessa les huit autres.

Mais quand lou huit darrié montriron lou proiet,
Lou nou premié, comare, deueniron seuspect:
Y changet de suita et louz annoncit net
Qu'i saurit, foay d'eueque, apeizié lou caquet.

IANNETON.

I'aurin bian volu vei la mina qu'i tenion.

CHARLOTA.

Y se trouiron tou pata de confusion;
Et dou de queu parti, se veyan confondu,
En abandonon sept et lou viron lo cu.
L'eueque, en homo sageo et qu'ame le bon ordre,
Suit lo proiet du huit et n'en vou pas demordre :
Pe n'étre pa troubla dedin son iugimen,
Yl exige vn ecrit de lou consintamen.

Mais quand les huit derniers montrèrent leurs projets,
Les neuf premiers, commère, devinrent suspects:
Il changea de suite et leur annonça net
Qu'il saurait, foi d'évêque, apaiser leur caquet.

JEANNETON.

J'aurais bien voulu voir la mine qu'ils tenaient (faisaient).

CHARLOTTE.

Ils se trouvèrent tous pétris de confusion;
Et deux de ce parti, se voyant confondus,
En abandonnent sept et leur tournent le bas du dos.
L'évêque, en homme sage et qui aime le bon ordre,
Suit le projet des huit et n'en veut pas démordre :
Pour n'être pas troublé (de) dans son jugement,
Il exige un écrit de leur consentement.

IANNETON.

Veitia qu'ét donc fini ; n'y aura plu de querelle.

CHARLOTA.

Ouai ben, si n'y aïe pa sept tete san ceruelle :
Ne sa te pa, comarc, quc iamais louz * Angloi
Ne poyon s'accorda auecque lou Françoi ;
Qu'i s'accrochon partot san rima ni reison ;
Que cheuz elou la guerra, i ét toiou de seizon ?

IANNETON.

Mais 'l on donna, Charlota, per ecrit lou parola ;
Yl aurion donque fat vn furiou * pas d'eicola ?

CHARLOTA.

Parbleu ! ie t'en asseuro, y se son * belouza ;
Ey lo meriton bien : yl etion trot oza.

JEANNETON.

Voilà qui est donc fini ; (il) n'y aura plus de querelles.

CHARLOTTE.

Oui bien, s'il n'y avait pas sept têtes sans cervelle :
Ne sais-tu pas, commère, que jamais les Anglais
Ne peuvent s'accorder avec les Français ;
Qu'ils s'accrochent partout sans rime ni raison ;
Que chez eux la guerre, c'est toujours de saison ?

JEANNETON.

Mais ils ont donné, Charlotte, par écrit leur parole :
Ils auraient donc fait un furieux pas d'école (de clerc) ?

CHARLOTTE.

Parbleu ! je t'en assure, ils se sont blousés ;
Ils le méritent bien : ils étaient trop osés.

Iusqu'à trei chanoino fa per aricrochet,
Ne volion pa quitta l'hermina, le rochet.
'N y a ben eu vn du trei que fuya de l'egleizi ;
Si fort 'l at endiabla d'vne tala entrepreisi !

IANNETON.

Hela ! la poura bettie ! parque tan de façon ?
Lou chanoino vz honneu ne son plu de seizon.

CHARLOTA.

Reuenon v chapitro qu'a tenu monseigneu.
Y ét itié qu'on lou vey disputa su l'honneu ;
L'eueque honnetamen lou parle auei reison,
Mais lo parti du nou ressemble a de lion :
'N y a vn que ly demande lo compromis du huit ;
Vn autro que preten parapha quel eicrit.

Jusqu'à trois chanoines faits par' ricochet,
Ne voulaient pas quitter l'hermine, le rochet.
Il y (en) a bien eu un des trois qui (s'en) fuit de l'église ;
Si fort (tant) il a endiablé (ragé) d'une telle entreprise !

JEANNETON.

Hélas ! la pauvre bête, pourquoi tant de façons? [son.
Les chanoines aux honneurs (*ad honores*) ne sont plus de sai-

CHARLOTTE.

Revenons au chapitre qu'a tenu Monseigneur.
C'est là qu'on les voit disputer sur l'honneur ;
L'évêque honnêtement leur parle avec raison,
Mais le parti des neuf ressemble (à) des lions :
Il y (en) a un qui lui demande le compromis des huit ;
Un autre qui prétend parapher cet écrit.

Tot itien s'eit passa auecque tan d'aroganci,
Qu'yl at eta choqua d'vna tala insolenci.

IANNETON.

De se veira insurta y ne s'inquietit gueiro :
Falliet louz enuoyié siey mey v semineiro.

CHARLOTA.

Coma queu gran prelat ne charche que lo bien,
Yl ecotaue tot, fasan semblan de rien.
Mais sept du nou, facha de n'étre pa ecota,
Se leuon de lou placi : per ala consurta,
Y sorton du chapitro ; et si insolamen,
Que monseigneu l'eueque s'ecreït hautamen :
Ah! vo creïë, meinau, me fare ici la loi !
Aprenei qu'vn Breton vaut bien vn Dauphinoi;

Tout cela s'est passé avec tant d'arrogance,
Qu'il a été choqué d'une telle insolence.

JEANNETON.

De se voir insulter il ne s'inquiéta guère :
(Il) fallait les envoyer (pour) six mois au séminaire,

CHARLOTTE.

Comme ce grand prélat ne cherche que le bien,
Il écoutait tout, (ne) faisant semblant de rien.
Mais sept des neuf, fâchés de n'être pas écoutés,
Se lèvent de leur place : pour aller consulter,
Ils sortent du chapitre ; et si insolemment,
Que monseigneur l'évêque s'écria hautement :
Ah ! vous croyez, (mes) gars, me faire ici la loi !
Apprenez qu'un Breton vaut bien un Dauphinois;

Et ie m'en voai, tot ore, cassa lo iugimen
Que voz ay oza fare sans mon consentamen.
Qu'on fasse letura de la deliberation,
Pe remetta le chouze en l'etat ou l'etion.
Ie lou verrai veni auey lou gran quilotte,
Et ie lou farrai vey si i eyt mi que l'on balotte!

IANNETON.

Oh ! que me fat pleizi, ma comare Charlota!
Si i'ozauo, ma foay, ie ly offririn piquota.

CHARLOTA.

Te badine, comare; vn seigneu com itien
Ne vodrit pa trinqua auei le poure gen.
Vou te sauei coma ly proua notra ioay?
Faut dessu la placi fare vn bon feu de ioay,
No rassimbla tote, dansié lo rigaudon,
Et cria à plena gorgi: Viue lo Bas-Breton!

Et je m'en vais, tout à l'heure, casser le jugement
Que vous avez osé faire sans mon consentement.
Qu'on fasse lecture de la délibération,
Pour remettre les choses en l'état où elles étaient.
Je les verrai venir avec leurs grandes * quillettes,
Et je leur ferai voir si c'est moi qu'on ballotte!

JEANNETON.

Oh! que (ça) me fait plaisir, ma commère Charlotte!
Si j'osais, ma foi, je lui offrirais chopine.

CHARLOTTE.

Tu badines, commère; un seigneur comme ça
Ne voudrait pas trinquer avec les pauvres gens.
Veux-tu savoir comment lui prouver notre joie?
(Il) faut dessus la place faire un bon feu de joie,
Nous rassembler toutes, danser le rigodon,
Et crier à pleine gorge: Vive le Bas-Breton!

CHANSON

Ie seu borlio de mou douz ieu,
N'ey qu'in baton pey me conduire;
Belio que ie farin ben mieu
De me quezié et ne rien dire;
Mais de pou de mouri de fan,
Ie chantou pey gagnié mon pan.

On ne va plu a la messa,
On n'enten plu sona le cloche;

CHANSON

Je suis borgne de mes deux yeux,
(Je) n'ai qu'un bâton pour me conduire;
Peut-être que je ferais bien mieux
De me taire et (de) ne rien dire;
Mais de peur de mourir de faim,
Je chante pour gagner mon pain.

On ne va plus à la messe,
On n'entend plus sonner les cloches;

La decada fat repouza
Le gen, le bettie, et le pioche;
Le fete, lou iour et lou mey
Ne son plu fat comm' otre fey.

De fene nou poïons chengi
Coma nou chenion de chamise,
Queu meublo po se pachi
Coma tout autra marchandize;
Queu que s'auise de troqua,
De leu se fat touiou moqua.

On n'enten plu carcauela.
Lou vieuz ecu dedin le poche;
De sola, n'en fo plu parla,
Trot heirou d'auey de galoche;

La décade fait reposer
Les gens, les bêtes et les pioches;
Les fêtes, les jours et les mois
Ne sont plus faits comme autrefois.

De femmes nous pouvons changer
Comme nous changeons de chemises,
Ce meuble peut se trafiquer
Comme toute autre marchandise;
Celui qui s'avise de troquer,
De lui se fait toujours moquer.

On n'entend plus tinter
Les vieux écus dedans les poches;
De souliers (il) n'en faut plus parler;
Trop heureux d'avoir des sabots;

Tau que n'a pa forci papi
Yl ét forcia d'ala nu pi.

Adieu lou vin, adieu lou bla,
Adieu chapon, adieu volailli,
Adieu iambon, et grandoula,
Adieu poulet, adieu ripailli;
Quoque trufe et quoque chou,
Vetia de que nou viuon tou.
On n'enten plu carillona
Lou morti duz apotiquerou;
On ne fat plu deboutona
Le gen pe prendre de cristerou :
Quant on n'a pa de que migié,
N'ét pa fota de se purgié.

Tel (celui) qui n'a pas force papier,
(Il) est forcé d'aller nu-pieds.

Adieu le vin, adieu le blé,
Adieu chapons, adieu volaille,
Adieu jambons et grande marmite,
Adieu poulets, adieu ripaille;
Quelques pommes de terre et quelques choux,
Voilà de quoi nous vivons tous.
On n'entend plus carillonner
Les mortiers des apothicaires;
On ne fait plus déboutonner
Les gens pour prendre des clystères :
Quand on n'a pas de quoi manger,
(Il) n'est pas besoin de se purger.

On n'enten plu charamela
Louz artizan din le boutique,
Y ne cesson plu de parla
De notre mizere publique;
Le poure fillie flapisson
De vey moda tou lou garçon.

Queu bonnet de la liberta
Qu'yz on flanqua su notra teta,
Quelez ime d'egalita
Qu'i bramon tan din notra fetà;
Tou celey baille to de pan
A quelou que bramon la fan?

Lou fen, la pailli et lou fromen
Que nou tiron de notra terra,

On n'entend plus chantonner
Les artisans dans les boutiques,
Ils ne cessent plus de parler
De nos misères publiques;
Les pauvres filles sèchent
De voir partir tous les garçons.

Ce bonnet de la liberté
Qu'ils ont flanqué sur notre tête,
Ces hymnes d'égalité
Qu'ils crient tant dans notre fête;
Tout cela donne-t-il du pain
A ceux qui crient la faim?

Le foin, la paille et le froment
Que nous tirons de notre terre,

Son demanda iournelamen
Pe fare lou frai de la guerra;
Si celey deure incou lon tem,
Y ét tout f...., betie et gen.

Mon Dieu, baille nou donc la pai
Pey fare veni l'abondanci,
Nou ne faron plu tan de frai;
Pey nourri noutra poura panci;
Moins d'assigna et mey d'argen,
Nou soron tou bon citoyen!

Sont demandés journellement
Pour faire les frais de la guerre;
Si cela dure encore longtemps,
C'est tout f...., bêtes et gens.

Mon Dieu, baille-nous donc la Paix
Pour faire venir l'Abondance,
Nous ne ferons plus tant de frais
Pour nourrir notre pauvre panse;
Moins d'assignats et plus d'argent,
Nous serons tous bons citoyens.



PARODIA

Ie chantou pe remarci Dieu
Que ma leua la catarata;
I'y veiou clar de mou douz ieu,
Ie n'ey plu ni baton, ni lata;
A l'eiglezi ie vo couran
Pe remarci lou Tou Puissan.

Oua, nouz ieron à la messa,
De partout on sonne le cloche;
La decada ne fara pa
Choma le betie et le pioche;

PARODIE

Je chante pour remercier Dieu,
Qui m'a (en)levé la cataracte;
J'y vois clair de mes deux yeux,
Je n'ai plus ni bâton, ni late;
A l'église je vais courant
Pour remercier le Tout-Puissant.

Oui, nous irons à la messe,
De partout on sonne les cloches;
La décade ne fera pas
Chômer les bêtes et les pioches

Le fete, lou iour et lou mey
Son reuenu comm' otre fey.

Noutre fene nou gardaron
Coma in presen du diuin maitre;
Iamey nou ne le quittaron
Pe querela que ce pouesse étre;
Notrouz efan nou beniron
De veyra noutron vnion.

Nouz entendron carcauela
Lou vieuz ecu din notre poche;
V pi nouz oron de sola,
Nou von iitta ley le galoche;
Lou papi ne saruiron plu
Que pe fare de torchi cu.

Les fêtes, les jours et les mois
Sont revenus comme autrefois.

Nos femmes nous garderons
Comme un présent du divin maître;
Jamais nous ne les quitterons
Pour (quelque) querelle que ce puisse être;
Nos enfants nous béniront
De voir notre union.

Nous entendrons tinter
Les vieux écus dans nos poches;
Aux pieds nous aurons des souliers,
Nous allons jeter les sabots;
Les papiers ne serviront plus
Que pour faire des torche-.u.

Nou von migi de pan de bla,
De bon vin nou beyron picota;
Budin, iambon et grandoula,
Iamey nou nouz en faron fota;
D'egua, de trufe et de chou,
Depi lon tem nouz en son sou.

Queu va fare bo carillon
Cheu messieu louz apotiquerou ;
Faudra poza lou cotillon
Pey pouuey prendre de cristerou;
Quant on a lou ventre trop plen,
Faut se purgié de tempz en temp.

Nouz entendron charamela
Louz artisan din le boutique;

Nous allons manger du pain de blé,
De bon vin nous boirons chopine ;
Boudins, jambons et grande marmite,
Jamais nous (ne) nous en ferons faute ;
D'eau, de pommes de terre et de choux,
Depuis longtemps nous en sommes soûls.

Ça va faire beau carillon
Chez messieurs les apothicaires ;
(Il) faudra (dé)poser la jupe,
Pour pouvoir prendre des clystères ;
Quand on a le ventre trop plein,
(Il) faut se purger de temps en temps.

Nous entendrons chantonner
Les artisans dans les boutiques,

On louz entendra plu parla
De notre misere publique;
Le fillie ne flapiron plu :
Lez amoirou son reuenu.

Queleu salopou de bonnet
Qu'i flanquauon su notre tete,
Et tou celouz esprit fouley
Qu'hurlauon tan din notre fete
Qu'on tey gagna en fazan cen?
Le mepris de le braue gen.

Lou fen, la pailli et lou fromen
Que nou tiron din noutra terra,
Ne seron plu assuramen
Demanda pey fare la guerra:

On (ne) les entendra plus parler
De nos misères publiques;
Les filles ne sécheront plus:
Les amoureux sont revenus.

Ce sordide (de) bonnet
Qu'ils flanquaient sur nos têtes,
Et tous ces esprits folets
Qui hurlaient tant dans nos fêtes,
Qu'ont-ils gagné en faisant cela?
Le mépris des braves gens.

Le foin, la paille et le froment
Que nous tirons dans notre terre,
Ne seront plus assurément
Demandés pour faire la guerre:

Tout restarat din lou grani
Pey para la fain à veni.

Nou von veyra de tou couti
Lou bla, lou vin en abondanci,
De bon poulet, de bon routi;
Nouz en conflaron noutra panci;
Plu de papi, bocoup d'argen,
Nou viuronz en bon citoyen.

Tout restera dans les greniers
Pour parer la faim à venir.

Nous allons voir de tous côtés
Le blé, le vin en abondance,
De bons poulets, de bons rôtis;
Nous en gonflerons notre panse;
Plus de papiers, beaucoup d'argent,
Nous vivrons en bons citoyens.



A MONSIEUR LAMBERT, MISSIONEROU

Excusa me, monsieu, si ie parlou patois,
Ma Musi n'a iamey chanta qu'en vilaiois;
Mogre centiet ley va comenci son ramaiou
Et dire in petiot mot su voutrou boz ouuraiou.
Alon, petiota fouala; comenci a gazouli ;
Di nou ce que t'en pense, garda te de menti.

Etonna duz ezamplou que vou nouz i cita,
Qui po to ne pa creyra, qui to que po douta?

A MONSIEUR LAMBERT, MISSIONNAIRE

Excusez-moi, monsieur, si je parle patois,
Ma Muse n'a jamais chanté qu'en (langage) villageois;
Malgré cela elle va commencer son ramage,
Et dire un tout petit mot sur vos beaux ouvrages.
Allons, petite folle; commence à gazouiller;
Dis-nous ce que tu en penses, garde-toi de mentir.

Étonné des exemples que vous nous y citez
Qui peut ne pas croire, qui est-ce qui peut douter?

De pi mey de quinze an tout viuiet din lou crimou :
Lambert, vou pareyssi, et tout sort de l'abimou ;
Lou filosofou d'enqueu connaissan lo feblessi,
Quitton lou fortz esprit, embrasson la sagessi.

En effat in grant homou, si iamais 'n i at de grant,
Tan mey il at d'esprit, mey i veit son neant.
I sçat qu'i ne sçat rien, son deuoiri ét de creyra;
Quante Dieu a parla, ey n'i at rien à reuera.
Vouz ete lou ministrou de queu Dieu tout puissant,
Lambert; quan vou parla, n'y a plu de mecreant.
Qui mieu que vou, monsieu, pouie to lou confondre?
A voutrou saint discour on tey sepu repondre?
Ha il on bo voley pareytre de vorien:
Y creuon din lo peyt de deueni chretien.

Depuis plus de quinze ans tout vivait dans le crime;
Lambert, vous paraissez, et tout sort de l'abîme;
Les philosophes d'aujourd'hui connaissant leur faiblesse,
Quittent leur esprit fort, embrassent la sagesse.

En effet, un grand homme, si jamais il y (en) a de grands,
Plus il a d'esprit, plus il voit son néant;
Il sait qu'il ne sait rien, son devoir c'est de croire;
(Toutes et) quantes (fois) Dieu a parlé, il n'y a rien à craindre.
Vous êtes le ministre de ce Dieu Tout-Puissant,
Lambert; quand vous parlez, il n'y a plus de mécréants.
Qui mieux que vous, monsieur, pouvait les confondre?
A vos saints discours ont-ils su répondre?
Ah! ils ont beau vouloir paraître des vauriens:
Ils crèvent dans leur peau de devenir chrétiens.

Deia pey vouz entendre couron de tou couti
Louz impi, lou pilleyrou, lou briserou de crouï;
On lou veyt, prosterna et lou na alonia,
Demanda à Dieu pardon de lo movezi via.
I ét vou; i ét vou, Lambert, qui opera queu miraclou;
Tout ce que vouz ey dit i ét aussi sur qu'oraclou.
Glorio qui si bien soutenu son ouuraiou!
D'in ama penetra receyui louz omaiou;
Bossuet, Bourdalou, Renodot, Mabillon
Ont soutenu partot la sainte religion;
I furon de la fouey lou promi protecteur;
Nou reueyon en vou dou de quelou sauan docteur:
Comme lou vou sori enuirona de glori;
Vou merita comme lou lou templou de Memori.

Déjà pour vous entendre courent de tous côtés
Les impies, les pilleurs, les briseurs de croix;
On les voit, prosternés et le nez* allongé,
Demander à Dieu pardon de leur mauvaise vie.
C'est vous; c'est vous, Lambert, qui opérez ce miracle:
Tout ce que vous avez dit c'est aussi sûr qu'(un) oracle.
Glorieux (est celui) qui si bien soutint son ouvrage!
D'une âme pénétrée, recevez les hommages;
Bossuet, Bourdaloue, Renaudot, Mabillon
Ont soutenu partout la sainte religion;
Ils furent de la foi les premiers protecteurs;
Nous revoyons en vous deux de ces savants docteurs:
Comme eux vous serez environné de gloire;
Vous méritez comme eux le temple de Mémoire.

CHANSON

A L'EMPERO DE FRANCI.

Louz empirou deitruit, lou tronou renuersa,
Lou chan clafi de mort, lou peuplou dispersa;
Lou filosofou d'enqueu, selon lo coutuma,
Appelon tou itien in ieu de Fortuna.
Hela! le poure betie, i ne sauon don pa
Qu'i ét lou ieu de queleu que nou ne veyon pa,
Que tin dedin se man et la paix et la guerra,
Que chenge quant i vou la faci de la terra?
Consolauou, Francey, in seieclou at comencia,
Que dey nou redona ina nouuella via;

CHANSON

A L'EMPEREUR DE FRANCE.

Les empires détruits, les trônes renversés,
Les champs couverts de morts, les peuples dispersés;
Les philosophes d'aujourd'hui, selon leur coutume,
Appellent tout cela un jeu de (la) Fortune.
Hélas! les pauvres bêtes ils ne savent donc pas
Que c'est le jeu de Celui que nous ne voyons pas,
Qui tient dedans ses mains et la paix et la guerre,
Qui change quand il veut la face de la terre?
Consolez-vous, Français, un siècle a commencé
Qui doit nous redonner une nouvelle vie;

I ét descendu du ciel ina raci nouella :
La Franci va reprendre ina faci plu bella.

— *'Il ét venu, 'l at veu, 'l at vinqu.* —

Bonaparte i ét venu chassié lou directoirou;
Lou chauou ly dressauon d'entendre lo grimoirou :
Ayant eta toucha du malheur de la Franci,
Yl at petafina cela vilena engenci.
'l at veu que l'Itali vouliet se reuorta,
Iamey ley montanié n'on poué lou rebuta;
Et coma lou chamoué, de valon en valon,
On lou veiet sotan lou meta à la reizon.
Tout lo païs fut prey en moins d'in vire dey;
Et pey lou gouuerna, i lou flanquit in rey;
Louz Otrichien voliron etre de la partia :
Bonaparte en trey mey louz eut bientou viria;

Il est descendu du ciel une race nouvelle :
La France va reprendre une face plus belle.

— *Il est venu, il a vu, il a vaincu.* —

Bonaparte (il) est venu chasser le Directoire;
Les cheveux lui dressaient d'entendre leur grimoire;
Ayant été touché des malheurs de la France,
Il a frappé de vilaine fin cette vilaine engeance.
Il a vu que l'Italie voulait se révolter,
Jamais les montagnards n'ont pu le rebuter;
Et comme le chamois, de vallon en vallon,
On le voyait sautant les mettre à la raison.
Tout le pays fut pris en moins d'un tour de main;
Et pour les gouverner il leur flanqua un roi.
Les Autrichiens voulurent être de la partie :
Bonaparte, en trois mois, les eut bientôt culbutés.

Enfin lou rey de Prusse, queu petiot arogan,
A viria din la cassi coma in matafan.
Quelou chin de Russien que fon louz enteta,
Hela! i ne reculon que pe tan mey sota.
Si iamey notre barque son in·pou rauitaillia,
Louz Angley pourrion ben sota din lou goulia;
Faudra qu'i ly venezon, garda vou d'en douta:
V gran Napoleion qui po to resista?
Il ét vinqueur partout, i chasse tout lou rey,
Iamey dessu la terra on n'a veu son parey.
Courageou, Bonaparte; acheui quel ouuraiou,
Et qu'à iamey la Franci seye exanta d'outraiou;
Deia tou lou Francey vou porton din lo cœur:
Viui Napoleion pe fare lo bonheur!

Enfin, le roi de Prusse, ce tout petit arrogant,
A viré dans la poêle comme un matefaim;
Ces chiens de Russes qui font les entêtés,
Hélas! ils ne reculent que pour (d'au)tant mieux sauter.
Si jamais nos vaisseaux sont un peu ravitaillés,
Les Anglais pourraient bien sauter dans le' trou;
(Il) faudra qu'ils y viennent, gardez-vous d'en douter:
Au grand Napoléon qui peut résister?
Il est vainqueur partout, il chasse tous les rois,
Jamais dessus la terre on n'a vu son pareil.
Courage, Bonaparte; achève ton ouvrage,
Et qu'à jamais la France soit exemptée d'outrage;
Déjà tous les Français vous portent dans leur cœur:
Vive Napoléon pour faire leur bonheur!

IN AUTRO CHALEMAGNO.

CHANSON.

Enfin veytia qui ét bacla,
Nouz on in Empereur en Franci,
Que sora nou gouuerna;
Nou li on bailla notra confianci;
Bonaparta i ét in motet :
Ne sor pa d'in * herluburlet.

En teta de son armée,
Il ét intra din l'Allemagne,
Fazan traluire l'eipeie
De quelou brauou Charlemagne :

UN AUTRE CHARLEMAGNE.

CHANSON

Enfin voilà qui est bâclé,
Nous avons un Empereur en France,
Qui saura nous gouverner;
Nous lui avons donné notre confiance;
Bonaparte (c')est un (fameux) gars :
(Il) ne sort pas d'un hurluberlu.

En tête de son armée,
Il est entré en Allemagne,
Faisant traluire l'épée
De ce brave Charlemagne:

Ne li at pa falu trey mey
Auan qu'yl aye tout soumey.

I fat trembla tou lou rey,
Yl angante lo royomou;
De la via n'y eut son parey;
Iamey on n'a vu si grant homou;
Ie crey qu'i prendra l'enfer
Mogre lou diablou et Lucifer.

Yl apprendra v Prussien,
Qu'i sat mena louz affare;
Tout comma louz Otrichien,
I sora bien tou louz abatre;
Et quelou fiarz arogan
Deuiendron souplou coma in gan.

(Il) ne lui a pas fallu trois mois
Avant qu'il ait (eût) tout soumis.

Il fait trembler tous les rois,
Il agrandit le royaume.
De la vie (il) n'y eut son pareil;
Jamais on n'a vu si grand homme;
Je crois qu'il prendra l'enfer
Malgré les diables et Lucifer.

Il apprendra aux Prussiens,
Qu'il sait mener les affaires;
Tout comme les Autrichiens,
Il saura bien tous les abattre;
Et ces fiers arrogants
Deviendront souples comme un gant.

Lou Saxe, lou Lovendahl,
Lou Turenne, lou Vendomou,
Lou Vilari et Anibal,
Que passauon pey de granz homou,
Ne serion que de * nazet
Vprés de queu brauou motet.

En Franci nous ne veyon
Que pilliaiou et que deisordre:
Dieu garde Napoleion
Qui est venu metta lou bon ordre!
S'i veniet à nou manqua,
Nous ne sorion pa ma campa.

Les * Saxe, les Lowendahl,
Les Turenne, les Vendôme,
Les Villars, et (les) Annibal,
Qui passaient pour de grands hommes,
Ne seraient que des morveux
Auprès de ce brave garçon.

En France nous ne voyions
Que pillage et que désordre :
Dieu garde Napoléon
Qui est venu mettre le bon ordre !
S'il venait à nous manquer,
Nous ne serions pas mal campés.

DIALOGUO

DE DOU PAYZAN DE LEY GRANGE.

IN PAYZAN.

I'amarin mieu te vey, mon copare B.... an,
Fare valey tou chou que d'étre preisidan;
Car tey, quante te mette l'abit nier su lou cu,
Te ressamble, ma foué, à B.. lou poussa cu.
Quitta me queu meti; crey me, repren l'eulion :
Te vivres bocoup mieu parmi tou compagnion.

DIALOGUE

DE DEUX PAYSANS DES GRANGES.

UN PAYSAN.

J'aimerais mieux te voir, mon camarade B.... an,
Faire valoir tes choux que d'être président;
Car, tiens, quoique tu te mettes l'habit noir sur le bas du dos,
Tu ressembles, ma foi, à B.. le pousse-*podicem*.
Quitte-moi cet habit; crois-moi, reprends l'aiguillon :
Tu vivras beaucoup mieux parmi tes compagnons.

B....AN.

Te tey moque, ie crey: son nou pa tou parey?
Parquey poieu iou pa in iour deueni rey?

LOU PAYZAN.

I'en conuenou, copare; mais faut étre en eitat
De dirigi louz homou, de gouuerna l'Eitat;
Ti memou que n'a iamey conduit que lou chiuau,
Apren don que le gen son d'autrouz animau.
N'eyt pa a coup de fouet qu'on pot lou gouuerna,
Fo de bonne reizon pey pouey lou dompta.

B....AN.

Sachi don, mon copare, que i'ey bien fat me classe.

B....AN.

Tu te moques, je crois: (ne) sommes-nous pas tous pareils [(égaux)?
Pourquoi (ne) puis-je pas un jour devenir roi?

LE PAYSAN.

J'en conviens, camarade; mais (il) faut être en état
De diriger les hommes, de gouverner l'État;
Souviens-toi que (tu) n'as jamais conduit que les chevaux,
Apprends donc que les gens sont d'autres animaux.
(Ce) n'est pas à coups de fouet qu'on peut les gouverner,
(Il) faut de bonnes raisons pour pouvoir les dompter.

B....AN.

Sache donc, mon camarade, que j'ai bien fait mes classes.

LOU PAYZAN.

Oua, quan t'apportaua dez erbe su le place,
T'aya pey rudimen le raue et louz ignon;
In chou etie per ti in nouey Ciceron:
Te ne sorey iamey qu'in valet d'ecuré.
Reuin auey nouz otrou, fourmoge tou boié;
Vetia lou vrai meti de tou brauouz ayeu;
Ta fena, touz efan, cheu ti tout ira mieu.
I'ey deu, en bon veyzin, te fare la leçon;
Abandonna l'eicharpa, vin soigni ta meizon,
A propou, di me vey; qu'éto queu sauati
Que ie veyiou en eicharpa marchi a tou couti?

B....AN.

I ét P...., mon confrare, qu'a quitta son meti
Per endossi l'eicharpa au lieu du tirepi.

LE PAYSAN.

Oui, quand tu apportais des herbes sur les places (marchés)
Tu avais pour rudiment les raves et les oignons;
Un choux était pour toi un nouveau (autre) Cicéron:
Tu ne seras jamais qu'un valet d'écurie:
Reviens avec nous autres, tire le lait de tes vaches;
Voilà le vrai métier de tes beaux aïeux;
Ta femme, tes enfants, chez toi tout ira mieux.
J'ai dû, en bon voisin, te faire la leçon;
Abandonne l'écharpe, viens soigner ta maison.
A propos, dis-moi voir; qu'est-(ce que) ce savetier
Que je voyais en écharpe marcher à ton côté?

B....AN.

C'est P...., mon confrère, qui a quitté son métier
Pour endosser l'écharpe au lieu du tire-pied.

LOU PAYZAN.

He bon Dieu! di me vey; ne fa to pa pitié
De veyra queu salopou si fort se rengorgié?
In cordani, gran Dieu! pey regi la villa!
Itien fat griuola tout ama sensibla.

B....AN.

Comma! 'l at achita ina bubliotequa.

LOU PAYZAN.

Vitia, ie crey, ce que ly at fat viri la teta.
Son vrey meti etié de bien fare ina bota,
Et, en piquan l'alena, de siffla * la linota.
Va t'en dire à ton P.... qu'i ét in essaruela,
Qu'i farit bocoup mieu de fare sou sola.

LE PAYSAN.

Eh, bon Dieu! dis-moi voir ; (ça) ne fait-il pas pitié,
De voir ce malpropre si fort se rengorger?
Un cordonnier, grand Dieu! pour régir la ville!
Ça fait frissonner toute âme sensible.

B....AN.

Comment! il a acheté une bibliothèque.

LE PAYSAN.

Voilà, je crois, ce qui lui a fait tourner la tête.
Son vrai métier était de bien faire une botte,
Et, en piquant l'alène, de siffler la linotte.
Va-t'en dire à ton P.... qu'il est un écervelé,
Qu'il ferait beaucoup mieux de faire ses souliers.

Queleu grand balalarma qu'on appelle Ch....ié,
Tout lou mondou sat ben qu'i ét in banquaroutié,
In ignoran, in lachou, et lou plu gran potron,
Pisque dessu la placi 'l a reçu du baton.
Quela mina colessi de Ch.... on, lou pignerou;
Que fat son importan, pey de sen, i n'at gueirou;
Yl at bo se vanta : ie foey ceci, celey;
I ne sora iamey qu'in grand f.... beney.
Te sa, tout coma mi, l'affare du billet:
Quant i l'vt dechiria, y fut prey v colet.
Bientou y fut forcia de fare in autro ecrit;
Ou ben il etié traina deuan la iustici;
Et pi te soutiendres de quoquin coma itien!
Ie te direy, mon homou : te ne pense pa bien.
Ie seu ben 'eu surprey que te lou frequenteze,
Et qu'auec in fripon, copare, te siegeze.

Ce grand baille-alarme qu'on appelle Ch....ier,
Tout le monde sait bien qu'il est un banqueroutier,
Un ignorant, un lâche, et le plus grand poltron,
Puisque dessus la place il a reçu du bâton.
Cette mine (est) celle de Ch....on, le peigneur (de chanvre)
Qui fait son important, pour du (bon) sens, il n'en a guère;
Il a beau se vanter : Je fais ceci, cela;
Il ne sera jamais qu'un grand f.... bénêt.
Tu sais, tout comme moi, l'affaire du billet;
Quand il l'eut déchiré, il fut pris au collet.
Bientôt il fut forcé de faire un autre écrit,
Ou bien il était (eût été) traîné devant la justice;
Je te dirai, mon homme : Tu ne penses pas bien.
Et puis (après cela) tu soutiendras des coquins comme ça!
J'ai été bien surpris que tu les fréquentes,
Et qu'avec un fripon, camarade, tu sièges.

B....AN.

Que vou tu que ie fassou aueque la Nation?

LOU PAYSAN.

E faut, san * brequinié, donna ta demition,
Te retiri cheu ti, fare valey ta ferma;
Ou ben, ie crey, t'a pou d'étre mey à la lanterna.
Queu M..... — A....n, iouerou de profession,
Qu'at cent fey merita d'étre foura en prezon,
A tey iamey iugea que lou co d'ansquenet,
Touiour accompagna de son ami T...... t?
Ne louz on nou pa veu frequenta lou tripot
Et fare lou saruiçou cheu lo ioufflu Ianot?
Vetia portan le gen fa pey nou gouuerna!
O tey! qante i'y pensou, itien me fat danna.

B....AN.

Que veux-tu que je fasse avec la Nation?

LE PAYSAN.

Il faut, sans tourner-virer, donner ta démission,
Te retirer chez toi, faire valoir ta ferme.
Ou bien, je crois, tu as peur d'être mis à la lanterne.
Ce M.... — A....n, joueur de profession,
Qui a cent fois mérité d'être fourré en prison,
A-t-il jamais jugé (autre chose) que les coups de lansquenet,
Toujours accompagné de son ami T....... ?
Ne les avons-nous pas vus fréquenter les tripots,
Et faire le service chez le joufflu Jeannot?
Voilà pourtant les gens faits pour nous gouverner!
Oh! tiens,(toutes et) quantes (fois que) j'y pense,ça me fait damner.

Passa incou pey De..rt, G.....is et D.....;
Vetia de bon suiet per auey de cabochi.
Car pey ton M... fa, que te prone partout,
I ét ina betie, in sot que vou prima su tout.
Deputa à Paris, pey traita duz afare,
I ne rougissit pa de vendre son confrare;
Et n'i eut sorta de chouze qu'i ne mit en uzaiou
Pey pouuey presida dedin lou gran baliaiou.
Et enqueu qu'a tey fat pey pouuey presida ?
Yl at su caressi lou feblou deputa.
Enuoyon promena in homou comma itien :
I n'ét pa à sa placi parmi le gen de bien.
Tout coma G....eu, que 'I ont noma iugeou;
Tou lou mondou sat ben qu'i ét lou bonet rouieou;
Lou brauou deputa leuauon lez epale,
De vey per in piouliou fare tan de cabale.

Passe encore pour D...rt, G... ...is et D...... ;
Voilà de bons sujets pour avoir de (la) caboche.
Car pour ton M....fa, que tu prones partout,
C'est une bête, un sot qui veut primer sur tout.
Député à Paris, pour traiter des affaires,
Il ne rougit pas de vendre son confrère ;
Et (il) n'y eut sorte de choses qu'il ne mit en usage
Pour pouvoir présider dedans le grand bailliage.
Et là qu'a-t-il fait pour pouvoir présider ?
Il a su caresser (flatter) les faibles députés.
Envoyons promener un homme comme ça :
Il n'est pas à sa place parmi les gens de bien.
Tout comme G....eu, qu'ils ont nommé juge;
Tout le monde sait bien qu'il est leur bonnet rouge;
Les braves députés levaient les épaules,
De voir pour un pouilleux faire tant de cabales.

Moussu lou presidan, qui ét son ama danna,
A sota din la cheri pe lo recomanda.
« Menau, louz a tey dit, i ét in pourou garçon
« Qu'at toiour bien brama pey la constitution;
« Ie vou lou recommandou, 'l at de bon sentimen;
« En teta du district 'l ét sanz apointement :
« Vou paressi trop iustou, et vou ne voudria pa
« Que d'in si bon suiet Grenoblou fu priua.
« Mai pey lou Vib....., i ét in aristocratou
« Que s'ét toiour montra contra lou democratou ;
« En lou noman, menau, vou vou deshonora
« Et de voutron parti vou sori abhorra. »
A in si sot discours, in brauo deiputa
Se leua tout de suita et vou li at riposta :
« Moussu lou presidan, vou nouz insulta tou;
« Apreni don, si ou pleyt, que nou ne son pa fou;

Monsieur le président, qui est son âme damnée,
A sauté dans la chaire * pour le recommander.
« Camarades, leur a-t-il dit, c'est un pauvre garçon
« Qui a toujours bien crié pour la constitution ;
« Je vous le recommande, il a de bons sentiments;
« En tête du district il est sans appointements :
« Vous paraissez trop justes, et vous ne voudriez pas
« Que d'un si bon sujet Grenoble fût privé.
« Mais pour le Vib....., c'est un aristocrate
« Qui s'est toujours montré contre les démocrates;
« En le nommant, camarades, vous vous déshonorez
« Et de votre parti vous serez abhorrés. »
A un si sot discours, un brave député
Se leva tout de suite et vous lui a riposté :
« Monsieur le président, vous nous insultez tous;
« Apprenez donc, s'il vous plaît, que nous ne sommes pas fous;

» Camben tou lou barbet de votra societa
» Ne cesson iour et not de nou sollicita,
» Si nou son campagnard, nou son de braue gen;
» Nou iuion mieu que vou louz homou qu'on de sen :
» Moussu lou Vib... restara bien noma;
» Pey voutron G....., pot s'ala promena. »
Mogre le remontrance de quele braue gen,
Lou pioulíou restit en placi contra tout lou bon sen.
Bientou din la villa on entendi brama
Que cheu lou cordeli on s'etié ramassa.
Mais M.... et Ch......, coma dou scelera,
Comandiron à Tr..... d'adure sa troupa;
« Que lou bonnet rouiou venezon tout de suita :
« V gueu d'aristocratou nou fau donna la fuita. »
En effat, du fobourg Saint-Lorent, la Pereyri,
On lou veyet en troupa courri pe la chareri,

« Quoique tous les barbets de votre société
« Ne cessent jour et nuit de nous solliciter, [gens;
« Si nous sommes campagnards, nous sommes de braves
Nous jugeons mieux que vous les hommes qui ont du sens :
Monsieur le V..... restera bien nommé.
Pour votre G....., (il) peut s'en aller promener.
Malgré les remontrances de ces braves gens,
Le pouilleux resta en place contre tout leur bon sens.
Bientôt dans la ville on entendit crier
Que chez les Cordeliers on s'était ramassé (rassemblé).
Mais M...... et Ch......, comme deux scélérats,
Commandèrent à Tr...... d'amener sa troupe :
« Que les bonnets rouges viennent tout de suite :
« Aux gueux d'aristocrates (il) nous faut donner la fuite (chasse). »
En effet, des faubourgs Saint-Laurent, la Perrière,
On les voyait en troupe courir par la rue,

Louz in lou bas en garoda, louz otrou san chapet;
Et P.... se parit de son fouda de pey.
Arriua v couuent, T....... se mit à cria :
« Separa vou, menau ; ou vouz ete assomma. »
E falit ben ceda à quelouz enraia :
Etié fat de nouz otrou, nouz etion ecarcaillia.

Les uns les bas sur les talons, les autres sans chapeau ;
Et P.... se para de son tablier de peau.
Arrivé au couvent, T....... se mit à crier :
« Séparez-vous, camarades, ou vous êtes assommés. »
Il fallut bien céder à ces enragés :
C'en) était fait de nous (autres), nous étions écharpés.

DIALOGOU.

MUNICIPALITA DE V.... POU.

F..on, *maire.*

Te ne sa pa, Est... c, ce qu'i dion de nouz otrou ?
Que nou son de pioulion, tan louz in que louz otrou ;
Que nou n'orion pa, deu quitta noutrouz eta
Pey foura notron na dedin la communa.
Tout celey me dezole et ie veiou fort bien
Que ni mi ni vouz otrou n'etion fat per itien.

DIALOGUE.

MUNICIPALITÉ DE V.... PE.



F..on, *maire.*

Tu ne sais pas, Est.....c, ce qu'ils disent de nous autres ?
Que nous sommes des pouilleux, tant les uns que les autres ;
Que nous n'aurions pas dû quitter nos états
Pour fourrer notre nez (de)dans la commune.
Tout cela me désole et je vois fort bien
Que ni moi ni vous autres n'étions faits pour cela.

EST...., *procurou de la communa.*

F...., te me surpren ; e n'ét pa possiblou ;
Leyssi lou bien brama et seye tranquillou.
I ne sauon don pa qu'à ma requisition,
Ie poue fare foura tout V.... pou en prezon ?
Ie sauou ce qu'en ét que conduire in pourcés ;
I'en ai asses lontem charonta * v palés ;
Quan ie suiuien mon meytre, ie lizien lou doci :
E m'a rendu l'esprit somplou com d'aci.

LOU MAIRE.

I'en conuenou, Est..... ; te couria aprés l'espri ;
Mais nou n'on paz eta eleua coma ti :
Ie ne seu qu'in tailleur ; M...., in teyseran ;
Louis D...., in cardou ; et B...., in sarian ;

EST...., *procureur de la commune.*

F...., tu me surprends ; ce n'est pas possible ;
Laisse-les bien crier et sois tranquille.
Ils ne savent donc pas qu'à ma réquisition,
Je puis faire fourrer tout V....pe en prison ?
Je sais ce qu'(il) en est de conduire un procès ;
J'en ai assez longtemps charrié au palais ;
Quand je suivais mon maître, je lisais les dossiers :
Ça m'a rendu l'esprit souple comme de (l')acier.

LE MAIRE.

J'en conviens, Est..... ; tu courais après l'esprit ;
Mais nous n'avons pas été élevés comme toi :
Je ne suis qu'un tailleur ; M..., un tisserand ;
Louis D....., un cardeur ; et B...., un sergent ;

Lou douz otrou , te diou, hela ! sont incou pi,
Pisque l'in i ét mouni et l'otrou in trouillandi.

Est......

Vetia de quele gen que fo pe gouuerna.
Te sa ben qu'viourdeu lou mondou i ét renuersa;
Asses lontem lou gro nouz on fat enragi :
Nou fo à notron tour in pou lou sacagi.

LOU MAIRE.

Mais tout lou mondou dit que nou son de vorien.

Est.....

Lessi lou dire; va, prenon touiour lo bien;
E fo que lou richou payezon notrou pa ;
Pey le requisition , ne louz epargnon pa.

Les deux autres, (je) te le dis, hélas ! sont encore pis,
Puisque l'un est meûnier et l'autre un presseur d'huile.

Est.....

Voilà de quelles gens il est besoin pour gouverner ;
Tu sais bien qu'aujourd'hui le monde est renversé ;
Assez longtemps les gros nous ont fait enrager :
(Il) nous faut à notre tour un peu les saccager.

LE MAIRE.

Mais tout le monde dit que nous sommes des vauriens.

Est.....

Laisse-les dire ; va, prenons toujours le bien ;
Il faut que les riches payent nos pas ;
Par les réquisitions , ne les épargnons pas.

LOU MAIRE.

Oua, mais tc ne vey pa si on nou foure en prezon.

EST.....

I ét lou richou qu'y von et non pas la Nation;
Vito fo requeri lou fen, lou bla, lou vin;
Nou nouz ampararon de ce que nou conuin;
S'i ne son pa conten de ce que nou lou lesson,
Fo lou lessi brama tanqu'i voudron, à lo ezon.

LOU MAIRE.

Tout itien i ét bien bon; mais qui von nou chozi
Que vouley se chargi de fare queu meti?

LE MAIRE.

Oui, mais tu ne vas pas si on nous fourre en prison.

EST.....

C'est les riches qui y vont et non pas la Nation;
Vite (il) faut mettre en réquisition le foin, le blé, le vin.
Nous nous emparerons de ce qui nous convient;
S'ils ne sont pas contents de ce que nous leur laissons,
(Il) faut les laisser crier tant qu'ils voudront, à leur aise.

LE MAIRE.

Tout cela est bien bon; mais qui allons-nous choisir
Qui veuille se charger de faire ce métier?

Est....

Queleu que nou fodrat; i ét B...... lou sarian;
I farat tout trembla auey lou sabrou en man;
E ſo qu'i n'epargnieze ni louz in ni louz otrou.
Profiton du momen pey rempli noutron coffrou.
Te sa qu'à l'hopita tou lou iour nouz i von,
M...., D...... et mi, pe gouzi lou chapon.
Par qué to que te bode et que te n'y vin pas?
Te profitaria atout de quoque bon repa.
Mais t'ey ina vielle betie : te n'orey iamey rien,
Si te contineuie de viure coma itien;
Allon, pren bon couraiou et fa coma noz otrou:
Beu, migi, pille et vola et te moqua duz otrou.

LOU MAIRE.

Sa tou que din in eicrit 'lont fat noutron potrait?
Te lou connaitrey tou, nouz y son trait pe trait;

Est....

Celui qu'(il) nous faudra, c'est B...... le sergent;
Il fera tout trembler (avec) le sabre en main;
Il faut qu'il n'épargne ni les uns ni les autres.
Profitons du moment pour remplir notre coffre.
Tu sais qu'à l'hôpital tous les jours nous (y) allons,
M...., D.... et moi, pour avaler les chapons.
Pourquoi est-ce que tu boudes et que tu n'y viens pas?
Tu profiterais aussi de quelque bon repas.
Mais tu es une vieille bête; tu n'auras jamais rien,
Si tu continues de vivre comme ça;
Allons, prends bon courage et fais comme nous autres:
Bois, mange, pille et vole et te moque des autres.

LE MAIRE.

Sais-tu que dans un écrit ils ont fait notre portrait?
Tu les connaîtras tous, nous y sommes trait pour trait;

Ecota me in momen ; ie m'en vo te lou dire;
Te conuindrey auey mi que n'i at pa de que rire.

POTRAIT DOU MAIRE.

F...., te vetia don deuenu presidan?
l'amarin mieu te vey auey l'eulie à la man ,
Et tout en la piquan de croqua la * pruna,
Plutou que de prima dedin la communa.
Va, t'a bo te metta l'echarpa su lou cu:
Te ne sorey iamey qu'in pourou trenacu.

EST.....

Lou procurou Est..... i ét parfait lorain;
Fi don! il ét aussi tretou à Dieu * qu'à son prochain.
Il at pet être cru, queu gran galauard,
Troua à la communa quoque morceu de * lard:

Écoute-moi un moment ; je m'en vais te le dire;
Tu conviendras avec moi qu'(il) n'y a pas de quoi rire.

PORTRAIT DU MAIRE.

F...., te voilà donc devenu président?
J'aimerais mieux te voir avoir l'aiguille à la main ,
Et tout en la piquant (l'enfonçant) (de) croquer la prune,
Plutôt que de primer dedans la commune.
Va, tu as beau te mettre l'écharpe sur le bas du dos ;
Tu ne seras jamais qu'un pauvre traîne-*podicem*.

EST.....

Le procureur Est.... (c')est (un) parfait Lorrain ;
Fi donc ! il est aussi traître à Dieu qu'à son prochain.
Il a peut-être cru , ce grand vorace,
Trouver à la commune quelque morceau de lard :

I pot s'en retourna vouida lou pot de chambra
Et tricota lou ba dedin son auan chambra.

M...., *municipal.*

Quela mina colessi du teysserand M....,
Que creyt d'auey de sen ; he ! lou pourrou cretin,
Yl at l'esprit pointu tou coma ina boula ;
I ét ina franchi betie or de sa naueta :
Fo l'enuoyi cheu leu fare lou tesseran,
Si in iour à veni i vou migi de pan.

D...., *municipal.*

Que diron nou de queu L. D...., lou cardou ?
I dion, dedin V.... pou, qu'i lou sarmone tou.
Par mi qui l'ai entendu si souuen rezonna,
Ie n'i ai connu qu'in sot et in ama danna.

Il peut s'en retourner vider les pots de chambre
Et tricoter les bas dedans son * avant-chambre.

M...., *municipal.*

Cette mine, (c'est) celle du tisserand M. ..,
Qui croit (d')avoir du sens; eh ! le pauvre crétin,
Il a l'esprit pointu comme une boule ;
C'est une franche bête, (en de)hors de sa navette :
(Il) faut l'envoyer chez lui faire le tisserand,
Si un jour à venir il veut manger du pain.

D...., *municipal.*

Que dirons-nous de ce L. D...., le cardeur ?
Ils disent (de)dans V....pe, qu'il les sermonne tous.
Pour moi qui l'ai entendu si souvent raisonner,
Je n'y ai connu qu'un sot et une âme damnée.

I vou lit in deicret san sauey ce qu'i dit;
Le betie lou prenon per in homou d'esprit:
Enuoyon queu piouliou carassi sa lena,
Pey veti souz efan et nourri sa fena.

B......, *municipal.*

Quela granda banbena de B....... lou sarian,
Que n'at iamey connu que l'an mile sept cen,
Voudrit atout passa per in homou d'esprit.
Vouli vou lou coneytre? n'i at qu'a vey souz eicrit:
Touiour de parlan à; vetia se prodution.
Ne l'a vou iamey vu fare quoque motion?
Le man dedin se poche, i fat son entendu:
I ne sora iamey qu'in vilain poussaqu.

Il vous lit un décret sans savoir ce qu'il (le décret) dit;
Les bêtes le prennent pour un homme d'esprit:
Envoyons ce pouilleux caresser sa laine,
Pour vêtir ses enfants et nourrir sa femme.

B......, *municipal.*

Cette grande cagne de B. ..... le sergent,
Qui n'a jamais connu que l'an mil sept cent,
Voudrait aussi passer pour un homme d'esprit.
Voulez-vous le connaître ? (il) n'y a qu'à voir ses écrits.
Toujours des * parlant à ; voilà ses productions.
Ne l'avez-vous jamais vu faire quelque motion ?
Les mains (de)dans ses poches, il fait son entendu :
Il ne sera jamais qu'un vilain pousse-*podicem*.

B....., *municipal.*

Lou trouillandy B.. ... i ét in petiot finet
Qu'at lou pa du leuri et lou na du basset.
Mogre son odorat il ét tomba en defo
Et a prey le rebond din lou bien nationo.
I ne pot plu paié ce qu'l at achita,
.Et vetia mon salopou qu'at in bo pan de na.
I creyt que louz afare se viron coma in troin :
A forci de viri, i s'et cassa lo groin.

L....., *municipal.*

L..... lou mouni i ét in pourrou tremblcrou,
Qu'endosse * ina piquota mieu qu'in scapelerou:

B..,..., *municipal.*

Le presseur d'huile B......., (c')est un petit finot
Qui a le pas du lièvre et le nez du basset.
Malgré son odorat il est tombé en défaut
Et a pris le rebond dans les biens nationaux.
Il ne peut plus payer ce qu'il a acheté,
Et voilà mon malpropre qui a un beau pan de nez.
Il croit que les affaires se virent comme un treuil:
A force de virer il s'est cassé le museau.

L...., *municipal.*

L..... le meùnier, (c')est un pauvre trembleur,
Qui endosse une chopine mieux qu'un scapulaire:

Siey iour la samana 'l ét din lou cabaret,
Se goinfran comma in gueux et buuan frechoret;
Yl aualarat tout, commun et communa,
V bout de tout itien quinquinela i farat.

Six jours la semaine il est dans le cabaret,
Se goinfrant comme un gueux et buvant (un peu) frais;
Il avalera tout, octroi * et commune,
Au bout de tout cela * quinkenelle il fera.



COUMEIDI.

—

BLEZE LOU SAUATI.

PERSONNAIOUS.

BLEZE, sauati.
GOUTON, filli de Bleze.
SUZON, camarada de Gouton.
PATRON Iean, bateli.
MARTIN, marchan de pey de lapin.

ACTA VNIQUA.

Scena promeri.

BLEZE ET GOUTON.

BLEZE.

N'ét pas incou gran iour quan me faut trauailli;
Ie charchou din ma couchi tou lou meillou couti.

COMÉDIE.

—

BLAISE LE SAVETIER.

PERSONNAGES.

BLAISE, savetier.
GOTON, fille de Blaise.
SUZON, camarade de Goton.
MAITRE Jean, batelier.
MARTIN, marchand de peaux de lapin.

ACTE UNIQUE.

Scène première.

BLAISE ET GOTON.

BLAISE.

(Il) n'est pas encore jour qu'(il) me faut travailler ;
Je cherche dans ma couche tous les meilleurs côtés.

A forci de viri, si ie m'endormou in pou,
Ie ne foué que reua et sotou coma in fou.
Depi dou ou trey iour i'ai tan recu d'ouuraiou,
Que pe lou trauailli ie n'ai pa gran couraiou.
Mon pare me diziet, d'itien i at mey d'in an :
Bleze, vin me troua ; ecoto, mon efan;
Sachi qu'in sauati i ét in meti onorablou,
Mais qu'at bien de pena, et bien dezagreablou !
Quan vou vouli in pou vouz ala diuarti,
Semble qu'i ét fat exprès, vitou on vint vou queri;
La fena va braman, vou trelle d'iurogni :
« Chien de geuza, di tey, to itiet ta besogni?
Touz efan crion la fan, bientou n'on plus de pan. »
Quoque fey louz afare se fon mieu en buuan.
In bo matin i'intri dedin vna guingeta,
Aueque mouz ami migean l'omeleta;

A force de virer, si je m'endors un peu,
Je ne fais que rêver et sauter comme un fou.
Depuis deux ou trois jours j'ai tant reçu d'ouvrage,
Que pour y travailler je n'ai pas grand courage.
Mon père me disait, de cela il (y) a plus d'un an :
Blaise, viens me trouver ; écoute, mon enfant;
Sache qu'un savetier, c'est (d')un métier honorable ;
Mais qui a bien de la peine, et bien désagréable.
Quand vous voulez un peu vous aller divertir,
(Il) semble que c'est fait exprès, vite on vient vous quérir;
La femme va criant, vous traite d'ivrogne :
« Chien de gueusard, dit-elle, est-ce là ta besogne ?
« Tes enfants crient la faim, bientôt (ils) n'ont plus de pain. »
Quelquefois les affaires se font mieux en buvant.
Un beau matin j'entrai (de)dans une guinguette,
Avec mes amis mangeant l'omelette ;

Et, pey bien nouz eida à neyi lou chagrin,
Souen nouz aualauon de bon verrou de vin.
Vetia qu'in gro marchan intrit, vey mi s'auançi;
Nou nouz etion conneu fazan lou tour de Franci:
« Tochi itiet, mon ami; pren la boutilli et beu. »
Ie ne me trompi pa, ie vi bien qu'etié leu:
« Compare, me di tey, ie volou ta filli;
« Ie m'en seu informa, ell'ét bien geantilli;
« Mon état ly conuin, ie seu su mon couran. »
Ie li dissi: « copare, vin me troua deman;
Ie restou prés du Carme, pa loin de la villa. »
Coma don! ma filli n'ét pas incou reueilla!
Gouton!........

GOUTON.

Que vouli vou?

Et, pour bien nous aider à noyer le chagrin,
Souvent nous avalions de bons verres de vin.
Voilà qu'un gros marchand entra, vers moi s'avança;
Nous nous étions connus faisant le tour de France:
« Touche-là, mon ami; prends la bouteille et bois. »
Je ne me trompai pas, je vis bien que (c')était lui:
« Camarade, me dit-il, je veux ta fille;
« Je m'en suis informé, elle est bien gentille;
« Mon état lui convient, je suis sur mon courant. »
Je lui dis: « camarade, viens me trouver demain;
« Je reste près des Carmes, pas loin de la ville. »
Comment donc! ma fille n'est pas encore réveillée!
Goton!........

GOTON.

Que voulez-vous?

BLEZE.

Leua tey, mon efan.
Fa vitou, depachi tey; te dormirey deman.

GOUTON.

I'i vo........

BLEZE.

Ley ne sa pa incou ce que ie vo li dire;
Et depi quoqne tem ie ne l'ey pa veu rire;
Ill' ét si chagrina! par ley n'i at plu de feta;
Ie crerin que l'Amour li at fat viri la teta.
A in bon gro patron, qu'etiet son amoirou,
Sa mare ainsi que mi l'ayon promey tou dou.
Hela! ma pourra Lioda ne faiet que brama,
Mais Dieu l'a retiria; ne m'y fo plu pensa.

BLAISE.

Lève-toi, mon enfant.
Fais vite, dépêche-toi; tu dormiras demain.

GOTON.

J'y vais..........

BLAISE.

Elle ne sait pas encore ce que je vais lui dire;
Et depuis quelque temps je ne l'ai pas vue rire;
Elle est si chagrine! pour elle (il) n'y a plus de fête:
Je croirais que l'Amour lui a fait tourner la tête.
A un bon gros patron, qui était son amoureux,
Sa mère ainsi que moi l'avions promise tous deux.
Hélas! ma pauvre Claude ne faisait que crier,
Mais Dieu l'a retirée (à lui); (il) ne m'y faut plus penser.

Nouz aion bien promey qu'v retour de son viaiou,
Aueque ma Gouton nou farion queu mariaiou.
Quan patron Ian partit, nou tombiron d'accor;
Mais depi qu'i m'ont fat Jou sindi de mon cor,
Ie vou lessou à pensa, quant in homou i ét en placi,
Si iamey bateli pot intra din sa raci.
Itien me conuin pa, fot souteni son ran;
Et pe me distingua, ie ly baillou in marchan.

Seconda scena.

BLEZE, GOUTON.

GOUTON *sortan de la couchi.*

Vou sorti ben matin; alla vou mey en ribota?

Nous avions bien promis qu'au retour de son voyage,
Avec ma Goton nous ferions ce mariage.
Quand patron Jean partit, nous tombâmes d'accord;
Mais depuis qu'ils m'ont fait syndic de ma corporation,
Je vous laisse à penser, quand un homme (il) est en place,
Si jamais batelier peut entrer dans sa race.
Ça (ne) me convient pas, (il) faut soutenir son rang;
Et pour me distinguer, je lui donne un marchand.

Seconde scène.

BLAISE, GOTON.

GOTON *sortant de la couche.*

Vous sortez bien matin, allez-vous encore (vous mettre) en ribote?

BLEZE.

Crey tou que touiour ie sifflou la* linota?
Ie m'en vo trauailli, leyssi m'ouuri louz ieu;
Alon, depachi tey; va querre lou cruzieu.

GOUTON *aportan lou cruzieu.*

Ie crey que sorit tem, ne manque pa d'ouuraiou,

BLEZE.

Si ley sat lou secret, ley va perdre couraiou;
Ne fo pa l'eitonna, fo lou fare veni,
Et quante i l'ora veu.........

GOUTON.

Veytia voutrouz outi;

BLAISE.

Crois-tu que toujours je siffle la linotte?
Je m'en vais travailler, laisse-moi ouvrir les yeux.
Allons, dépêche-toi; va quérir la lampe.

GOTON *apportant la lampe.*

Je crois qu'il serait temps, (il) ne manque pas d'ouvrage.

BLAISE.

Si elle sait le secret, elle va perdre courage;
(Il) ne faut pas l'étonner; il faut le faire venir,
Et quand il l'aura vue!............

GOTON.

Voilà vos outils;

Teney, regarda in pou; manque pa de soular;
Fo qu'i saiezon prestou dissandre lou plu tar;
Et depi quoque tem lou bra vou fon pa ma.

BLEZE.

Aprés trey iour de feta fo in pou se repoza,
Semble qu'i ét fat exprés; vetia ben de grole;
Quele, de qui son tey?

GOUTON.

De Madelon Friquet,
Ley cassit lou talon l'otro iour en couran.

BLEZE.

Ley son pa ma renia, lou manque lou tiran;
Ley n'a pa fat itien en s'alan confessa.

Tenez, regardez un peu; (il ne) manque pas de souliers;
(Il) faut qu'ils soient prêts samedi (pour) le plus tard;
Et depuis quelque temps les bras (ne) vous font pas mal.

BLAISE.

Après trois jours de fête (il) faut un peu se reposer;
(Il) semble que c'est fait exprès, voilà bien des savates;
Celles-ci, de qui sont-elles?

GOTON.

De Madelon Friquet;
Elle cassa les talons l'autre jour en courant.

BLAISE.

Elles ne sont pas mal (ar)rangées, (il) leur manque les tirants;
Elle n'a pas fait ça en s'allant confesser.

GOUTON.

Depachi vou, si ou plet ; l'ai dit qu'Il'ét pressa :
Sa mare n'i sa pa.

BLEZE.

Et quele grole iti?

GOUTON.

D'ina filli de chambra que vin souent ici ;
I'ay oblia son nom ; eley vou lou borda.

BLEZE.

Ie sauou ce que fo, i ét ina remonta ;
Ley ne marchande pa, eley paye for bien :
I'y metrey in anpeigni, et n'i manquara rien.
Quelou, de qui son tey?

GOTON.

Dépêchez-vous, s'il vous plait, elle a dit qu'elle est pressée.
Sa mère ne le sait pas.

BLAISE.

Et ces savates-là ?

GOTON.

D'une fille (femme) de chambre qui vient souvent ici ;
J'ai oublié son nom ; elle veut les border.

BLAISE.

Je sais ce qu'(il) faut, c'est un remontage ;
Elle ne marchande pas, elle paye fort bien :
J'y mettrai une empeigne, et (il) n'y manquera rien.
Ceux-ci (souliers) de qui sont-ils ?

GOUTON.

I son per in plederou
Que vou fat pou de vey, a forci q'l ét megrou :
I n'a ren que quelou, et pe tantou lou fo.

BLEZE.

S'i conte itie dessu, i pot alla decho;
Parquey t'eyt venu ici s'acharna à pleda?
Iamey on ne gagne rien à voley chicana.
Ne t'amuzi iamey auequ'in procurou :
La plu granda partia ne son que de filou,
Lessi li ou qu'i son. Et quele pantoufle?

GOUTON.

De quela comedienna qu'etié cheu Nicole;

GOTON.

Ils sont pour un plaideur
Qui vous fait peur à voir, à force qu'il est maigre :
Il n'a rien que ceux-là, et pour tantôt (il) les faut.

BLAISE.

S'il compte-là dessus, il peut aller déchaux;
Pourquoi est-il venu ici s'acharner à plaider?
Jamais on ne gagne rien à vouloir chicaner.
Ne t'amuse jamais avec un procureur;
La plus grande partie ne sont que des filous;
Laisse-les (là) où (que) ils sont. Et ces pantoufles?

GOTON.

De cette comédienne qui était chez Nicollet;

Ey i ét in bouchi trou; 'Il'ét bonna par tout.
Fo vey comma ley parle. . . . .

BLEZE.

L'at mey gatta lou bout;
Pe tout racomoda n'i at pa prou de tanerou;
Me faudrit tou lou cur qu'on paru din Boquerou;
Incou 'n i orit pa prou; e pi, ou trouua d'ouuri
Que voulezon touiour fare queleu meti?
De qui to mey quelou?

GOUTON.

De quela gran filli.

BLEZE.

Ie veiou ce que fo; i ét ina chauilli.

Elle(c')est un bouche-trou ; elle est bonne pour tout.
(Il) faut voir comme elle parle. . . . .

BLAISE.

Elle a encore gâté les bouts.
Pour tout raccommoder, (il) n'y a pas assez de tanneurs;
(Il) me faudrait tous les cuirs qui ont paru dans Beaucaire;
Encore il n'y (en) aurait pas assez ; et puis, où trouver des ouvriers
Qui veuillent toujours faire ce métier?
De qui encore ceux-ci?

GOTON.

De cette grande fille.

BLAISE.

Je vois ce qu'(il) faut; c'est une cheville.

GOUTON.

N' en vitia incou in pere d'in clar de procurou,
Et n'ayan que quelou, li lou fo pe tantou;
'l eyt eta obligea de loi de soula
Cheu queu fripi que va si souuen se soula.

BLEZE.

Ie vo me depachi; poza itié lou cruzieu;
Mais me fo de pegit pey ciri lou * lignieu.
Ie courou en achita; Gouton, pendan queu tem,
Ayi soin de couiui tou louz apartamen.

GOUTON.

Mon pare, vou sorti..........

GOTON.

Nous en voilà encore une paire d'un clerc de procureur;
Et n'ayant que ceux-là, (il) les lui faut pour tantôt;
Il a été obligé de louer des souliers
Chez ce fripier qui va si souvent se soûler.

BLAISE.

Je vais me dépêcher; pose ici la lampe,
Mais (il) me faut de (la) poix pour cirer le fil.
Je cours en acheter; Goton, pendant ce temps-(là),
Aie soin de balayer tous les appartements.

GOTON.

Mon père, vous sortez..........

BLEZE.

Ie men vo deieuna.
Si ie restauou mey, quoqu'in pouri ariua
Et me dire: « coupare, vin beyre la gouta. »
Tout itien bien souuen me meyte en derouta:
Te sa que quan i'i seu, n' ét pas pey pou de tem.
A mon retour, Gouton, te sorey quoqua ren
Que te farat plezi: s'agit de ton mariaiou,
Te bougi pa d'itié.

GOUTON.

Pey me donna couraiou,
Ie crey qu'i dit itien; i m'en parle iamey;
Ou m'i dit tout exprés pey resta in pou mey.

BLAISE.

Je m'en vais déjeuner;
Si je restais plus (longtemps), quelqu'un pourrait arriver
Et me dire: Camarade, viens boire la goutte.
Tout cela bien souvent me met en déroute:
Tu sais que quand j'y suis, (ce) n'est pas pour peu de temps.
A mon retour, Goton, tu sauras quelque chose
Qui te fera plaisir : (il) s'agit de ton mariage.
(Ne) te bouge pas d'ici.

GOTON.

Pour me donner courage,
Je crois qu'il dit cela ; il (ne) m'en parle jamais ;
Ou (il) me le dit tout exprès pour rester un peu plus.

I ne farat mey rien enqueu de tout lou iour;
Sori tey comma mi tourmenta pey l'Amour?
Car depi lou moman que patron Iean i ét moda,
Ie crerin, su ma foié d'étre ensourcela.
Vetia bientou trey mey san la moindra nouela;
Tout itien m'a iita din 'na pena cruela :
Mori tey delessia? patron Iean i ét constant;
I n'eyt pa de quelou que venon vou dizan :
« Boniour, mon brau'efan; vouz ete bien ioulia,
« Ie vouz amarey bien pendan touta ma via.
« Si vou vouli veni tantou din mon iardin,
« Ie vou farey in boquet du plu bo iassemin:
« Vou ne risquari rien, entendi vou, ma bella? »
E pi en von conta à in otra damesella.
Mais patron Iean iamey n'at pensa comma itien.
I'ay pou que li seize arriua quoqua rien;

Il ne fera plus rien aujourd'hui de tout le jour;
Serait-il comme moi tourmenté par l'Amour?
Car depuis le moment que maître Jean est parti,
Je croirais, sur ma foi, (d')être ensorcelée.
Voilà bientôt trois mois sans la moindre nouvelle;
Tout cela m'a jetée dans une peine cruelle;
M'aurait-il délaissée? maître Jean (il) est constant;
Il n'est pas de ceux qui viennent vous disant:
« Bonjour, ma belle enfant; vous êtes bien jolie,
« Je vous aimerai bien pendant toute ma vie.
« Si vous voulez venir tantôt dans mon jardin,
« Je vous ferai un bouquet du plus beau jasmin:
« Vous ne risquerez-rien; entendez-vous, ma belle? »
Et puis (ils) en vont conter à une autre demoiselle.
Mais maître Jean jamais n'a pensé comme ça.
J'ai peur qu'(il) lui soit arrivé quelque chose;

Et pendan que mon pare i ét ala deieuna,
Fo que de patron Iean i'alezou m'informa.

Treisiema scena.

GOUTON, SUZON.

GOUTON.

Ie ne sauou où ie vo; mais te vetia, Suzon:
On va tou si bonhura?

SUZON.

Achita de peysson;
Ie creiou qu'euiourdeu i soron bon marchi;
Ie volou m'en flanqua in pou pe lou gouzi:
Mais ti, di me don in pou: où va tou si matin?

Pendant que mon père (il) est allé déjeuner,
(Il) faut que de maître Jean j'aille m'informer.

Troisième scène.

GOTON, SUZON.

GOTON.

Je ne sais où je vais; mais te voilà, Suzon;
Où vas-tu de si bonne heure?

SUZON.

Acheter des poissons.
Je crois qu'aujourd'hui ils seront (à) bon marché;
Je veux m'en flanquer un peu par le gosier:
Mais toi, dis-moi donc un peu: où vas-tu si matin?

GOUTON.

Ie ne poue pa dormi, creyria tou qu'in lutin,
Si tou que ie m'endormou.....

SUZON.

I ét toiour aprés ti?
Di don qu'i ét patron Iean que te troble l'espri.
Ie ne m'y trompou pa; me crey tou in innocenta?
Conta me touz afare, et parla me san crainta.

GOUTON.

Ie ne te cachou rien, Suzon; t'a bien reizon;
Que ne prononce tu tou lou moman son nom?
Te sa qu'i reste bien din quela campagni :
Te n'atten parsonna? te n'a pa mau à l'espri?
Mais ie creignou par leu.

GOTON.

Je ne puis pas dormir, croirais-tu qu'un lutin,
Sitôt que je m'endors......

SUZON.

(Il) est toujours après toi?
Dis donc que c'est maître Jean qui te trouble l'esprit;
Je ne m'y trompe pas; me crois-tu une innocente?
Conte-moi tes affaires et parle-moi sans crainte.

GOTON.

Je ne te cache rien, Suzon; tu as bien raison;
Que ne prononces-tu (à) tous les moments son nom?
Tu sais qu'il reste bien dans cette campagne-(ci);
Tu n'attends personne? Tu n'as pas mal à l'esprit?
Mais je crains pour lui.

SUZON.

T'ey touiour coma itien;
Sans cessi chagrina, te t'inquiete de rien;
Ie voudrin ben pouey in pou te fare rire:
Rien ne pot t'amuzi.

GOUTON.

He! coma poué vou rire!
Quan ie pensou v dangi qu'i cour dedin queu viaiou!
Ne fo qu'in co de ven pe qu'i fasse nofraiou;
Ou ben en se battan i pot perdre la via.
Qu'i ne saie venu sore iou tranquilla?

SUZON.

Iarni *, poura Gouton, je crey que t'en tin bien;
Pe celeu patron Iean te perdria via et bien:
He bien s'yl etiét mort?

SUZON.

Tu es toujours comme ça;
Je voudrais bien pouvoir un peu te faire rire:
Rien ne peut t'amuser.

GOTON.

Eh! comment pouvez-vous rire?
Sans cesse chagrine, tu t'inquiètes d'(un) rien;
Quand je pense aux dangers qu'il court (de)dans ce voyage!
(Il) ne faut qu'un coup de vent pour qu'il fasse naufrage;
Ou bien en se battant il peut perdre la vie,
(Avant) qu'il ne soit venu serai-je tranquille?

SUZON.

Jarni, pauvre Goton, je crois que tu en tiens bien;
Pour ce maître Jean tu perdrais vie et bien:
Eh bien! s'il était mort?

GOUTON.

Ha! te me fa trembla.

SUZON.

E fodrit ben incou sauey t'en consola;
Manque to d'amoirou? tey, cre mey, su ma fouey,
In rat que n'a qu'in trou, i ét touiou bientou prey.
Celou chin de garçon son pa coma noz otre :
On tey pardu lo mia, vitou i couron aprés d'otre.
Vou tou me creyre, Gouton ? payon lou de retou
Et ne te lessi pas galopa pey l'Amour.

GOUTON.

T'eyt bien ezia à dire auez tou soixant an;
Faia tou coma itien à l'aiou de vint an?

GOTON.

Ah ! tu me fais trembler.

SUZON.

Il faudrait bien encore savoir t'en consoler.
Manque-t-il d'amoureux ? tiens, crois-moi, sur ma foi,
Un rat qui n'a qu'un trou, (il) est toujours bientôt pris.
Ces chiens de garçons ne sont pas comme nous autres :
Ont-ils perdu leur (a)mie, vite ils courent après d'autres.
Veux-tu me croire, Goton ? payons-les de retour
Et ne te laisse pas galoper par l'Amour.

GOTON.

(Ça) t'est bien aisé à dire avec tes soixante ans;
Faisais-tu comme ça à l'âge de vingt-ans ?

I m'on dit que Ianot, in bo iour de ta feta,
En te flanquan vn bouquet, te fit viri la teta.
Te couria le charcre san dormi iour et not;
Tout ce que te veia, te creyia vey Ianot;
N'y aiet que leu v mondo que te pouessia sinti;
Sitou qu'i t'eut quita, te coni en mori.
Quan i'orey soixante ans, ie farey coma ti;
Mais laisse m'à vint an passa mon apetit:
Ie volou patron Iean, et ie n'orey que leu.
Que ne pot tey m'entendre? que ne vint tey viourdeu?
Mon pare vint, Suzon; que ie seu malheirouza!

SUZON.

Adieu, ieuna Gouton! adieu, bel' amoirouza!

Ils m'ont dit que Janot, un beau jour de ta fête,
En te flanquant un bouquet, te fit tourner la tête.
Tu courais les rues sans dormir jour et nuit;
Tout ce que tu voyais, tu croyais voir Jeannot;
(Il) n'y avait que lui au monde que tu pusses sentir;
Sitôt qu'il t'eut quittée, tu pensas en mourir.
Quand j'aurai soixante ans, je ferai comme toi;
Mais laisse-moi à vingt ans passer mon appétit:
Je veux maître Jean, et je n'aurai que lui.
Que ne peut-il m'entendre? Que ne vient-il aujourd'hui?
Mon père vient, Suzon; que je suis malheureuse!

SUZON.

Adieu, jeune Goton! adieu, belle amoureuse!

Scena quatriema.

BLEZE, GOUTON ET MARTIN, *marchand de pey de lapin.*

BLEZE.

Gouton !

GOUTON.

Qu'i at to?

BLEZE.

Apreta la salada,
De trufe auey de chou ; faz 'en ina remolada.
Vetia monsieu Martin que vin dina cheu mi :
Ey no fot quoqua rien que donneze apeti.

Scène quatrième.

BLAISE, GOTON ET MARTIN, *marchand de peaux de lapin.*

BLAISE.

Goton !

GOTON.

Qu'y a-t-il ?

BLAISE.

Apprête la salade,
Des pommes de terre avec des choux ; fais-en une remoulade.
Voilà monsieur Martin qui vient dîner chez moi :
Il nous faut quelque chose qui donne appétit.

MARTIN.

Boniour, bela Goton! boniour, mon brau'efan!

GOUTON.

Que Dieu vou lou din bon, monsieu lou negocian!

MARTIN.

Voutron pare, Gouton, cheu leu m'a fat veni;
Sorin ie assés heirou que de vous conueni?
Ie seu marchan fripi et de pey de lapin;
Ie vou metrai en man la bourça et lou butin;
Vou sori ma mignona, ie vouz amarey bien,
Et conta que cheu mi ne vou manquarat rien.

GOUTON.

Creria vou qu'i ét per vo, monsieu, que lou four choffe?
Non, non, n'y conta pa, et tiri votrei chosse;

MARTIN.

Bonjour, belle Goton! Bonjour, ma belle enfant!

GOTON.

Que Dieu vous le donne bon (le jour), monsieur le négociant!

MARTIN.

Votre père, Goton, chez lui m'a fait venir;
Serais-je assez heureux que de (pour) vous convenir?
Je suis marchand fripier et de peaux de lapin;
Je vous mettrai en main la bourse et le butin;
Vous serez ma mignonne, je vous aimerai bien,
Et comptez que chez moi (il) ne vous manquera rien.

GOTON.

Croiriez-vous que c'est pour vous que le four chauffe?
Non, non, n'y comptez pas et tirez * vos chausses.

Mon pare s'ét moqua, ou at perdeu l'esprit,
De voley me dona in si salopou outi,
Qu'at louz ieu picarnou, lou menton de galochi,
Lez ourille d'in anou et in gran na de piochi.
Auiza in pou queu groin; n'ét tey pas bien torcha?
I at to din le forey in our si ma licha?
Qui porit to soufri in homou coma itien?
Qu'i s'aley promena auecque tou son bien!

BLEZE.

Ele va tout gata! pesta siet de l'efan!
Gouton, dressi la tabla : tey parlarey deman.

MARTIN.

Tout doucimen, Gouton; te fachi pa, ma bela;
Ecota me in moman, ne fa pa la cruela :

Mon père s'est moqué, ou (il) a perdu l'esprit,
De vouloir me donner un si malpropre outil,
Qui a les yeux chassieux, le menton de galoche,
Les oreilles d'un âne et un grand nez* de pioche.
Regardez un peu ce museau; n'est-il pas bien torché?
Y a-t-il dans les forêts un ours si mal*léché?
Qui pourrait souffrir un homme comme ça?
Qu'il s'aille promener avec tout son bien!

BLAISE.

Elle va tout gâter! Peste soit de l'enfant!
Goton, dresse la table: tu parleras demain.

MARTIN.

Tout doucement, Goton; (ne) te fâche pas, ma belle;
Écoute-moi un moment, ne fais pas la cruelle:

Mou lui d'or son de pey, mouz ecu san rogneura ;
Ie ti baillirey tout per orna ta pareura.

GOUTON.

Vous me couuriria d'or depi la teta v pi,
Que ie ne pourin pa vou sinti à mon couti.
Adieu, mon vieu salopou; adieu, mon vieu gregou ;
Ne veni plu cheu nou, car vou me fette pou.

BLEZE.

I'aien ben toiour dit qu'itien arriuarit :
Ie crey que patron Iean li at fat viri l'esprit.
Portan, vn bateli auequ'in homou * en placi,
Fo conueni qu'itien n'at pa trop bonna graci.
Le filiasse d'enqueu son si iarbolete
Qu'in ma pigna lou plait mey qu'in ioli motet!
He ben, monsieu Martin, que pensa vou d'itien ?

Mes louis d'or sont de poids (légal), mes écus sans rognure;
Je te les donnerai tous pour orner ta parure.

GOTON.

Vous me couvririez d'or de(puis) la tête aux pieds,
Que je ne pourrais pas vous sentir à mon côté.
Adieu, mon vieux malpropre ; adieu mon vieux grigou.
Ne venez plus chez nous, car vous me faites peur.

BLAISE.

J'avais toujours bien dit que cela arriverait :
Je crois que maître Jean lui a fait tourner l'esprit.
Pourtant, un batelier avec un homme en place,
(Il) faut convenir que ça n'a pas trop bonne grâce.
Les vilaines filles d'aujourd'hui sont si mijaurées
Qu'un mal peigné leur plaît plus qu'un joli garçon !
Eh bien ! monsieur Martin, que pensez-vous de cela ?

MARTIN, *en s'en allant.*

Que vou gardi Gouton; ie gardarey mon bien,
Adieu, compare Bleze: je m'en voué à l'empleta,
De pou de vey lo boi cretre dessu ma teta.
Patron Iean pot veni, ie li cedou lou pa.

BLEZE.

Hela ! pourou de mi, me vetia bien campa.

PATRON IEAN, *arrivant.*

Din bon iour, papa Blese : enfin vou me veyi.
N'eyt pa que i'aiou bien conda à me neyi;
Pensan e ma Gouton, i'ai touiour prey couraiou:
Vetia ce que m'at fat euita lou nofraiou.

MARTIN, *en s'en allant.*

(Je suis d'avis) que vous gardiez Goton ; je garderai mon bien.
Adieu, camarade Blaise : je m'en vais à l'emplète,
De peur de voir le bois (la ramure) croître dessus ma tête.
Maître Jean peut revenir, je lui cède le pas.

BLAISE.

Hélas ! pauvre (de) moi, me voilà bien campé.

MAITRE JEAN, *arrivant.*

(Dieu vous) donne (le) bon jour, papa Blaise : enfin vous me
(Ce) n'est pas que j'aie bien failli (à) me noyer ; [voyez.
(En) pensant à ma Goton, j'ai toujours pris courage :
Voilà ce qui m'a fait éviter le naufrage.

Vou sette qu'en partant on fit lez accordaille ;
Me vetia de retour pey fare lez epouzaille.
I'ai gagna de butin en fazan de decize ;
I'ay ma quessi plena de toute marchandize :
Ce que i'ayon de mieu, i ét vn cour fidelou,
Dieu volie que lou sienou saie aussi sincerou !
Où to * voutra filli ? ie volou l'embrassi.

BLEZE.

Tout doucimen ne fo pa tan se depachi,
Apren que de mon cor y m'ont fat lou sindi,
Qu'uiourdeu ma filli n'ét pa feta par ti.

PATRON IEAN.

Bleze, sorit to vrai? Et qu'é to queu vorien
Qu'oze me disputa in bien que m'appartien?

Vous savez qu'en partant on fit les accordailles ;
Me voici de retour pour faire les épousailles.
J'ai gagné du butin en faisant des descentes :
J'ai ma caisse (mon coffre) pleine de toutes marchandises :
Ce que j'ai de mieux, c'est un cœur fidèle :
Dieu veuille que le sien soit aussi sincère !
Où est votre fille ? je veux l'embrasser.

BLAISE.

Tout doucement (il) ne faut pas tant se dépêcher ;
Apprends que de mon corps (d'état) ils m'ont fait le syndic,
Qu'aujourd'hui ma fille n'est pas faite pour toi.

MAITRE JEAN.

Blaise, serait-il vrai ?... Et qui est ce vaurien
Qui ose me disputer un bien qui m'appartient ?

Qu'yl ozeze veni auey se gran * quilotte,
Et ie ly farey vey s'i ét mi que l'on balote !
Iarnigoue ! s'i veniet, auey ina fussela,
Ie lou farin viri coma ina boutifla !
Pey lou milieu du cor ie vou lou sararin
Et ie lou couparin coma de taillerin !

BLEZE.

Sa tou bien, patron Iean, qu'en parlan de la sorta,
Te fodra de cheu mi bientou passa la porta?
Ou ie te.....

PATRON IEAN.

Point de colera ; fete veni Gouton :
A ce que ley dirat tou dou nou nou tindron.

Qu'il ose venir avec ses grandes quillettes
Et je lui ferai voir si c'est moi qu'on ballotte !
Jarni * Dieu ! s'il venait, avec une ficelle,
Je le ferais tourner comme une toupie !
Par le milieu du corps je vous le serrerais
Et je le couperais comme des taillures !

BLAISE.

Sais-tu bien, maître Jean, qu'en parlant de la sorte,
(Il) te faudra de chez moi bientôt passer la porte ?
Ou je te......

MAITRE JEAN.

Point de colère; faites venir Goton:
A ce qu'elle dira tous deux nous nous (en) tiendrons.

BLEZE.

Te ne la verrey plu, i'ai seu la denichi ;
A in otra filli te fodra t'adressi.

PATRON IEAN.

Que ie seu malheirou ! ie l'orin don perdiou !

GOUTON.

N'eyt pa vray, patron Iean ; me vetia reueniou.
Mogre lou boz ecu d'in marchan trafiquan,
Te reuey ta Gouton touiour lou cour constan.

GOUTON, *s'adrissant à son pare.*

Mon pare, i ét uiourdeu que fo nouz etabli :
Ie volou patron Iean ; n'i at plu a balanci.

BLAISE.

Tu ne la verras plus, j'ai su la dénicher ;
A une autre fille (il) te faudra t'adresser.

MAITRE JEAN.

Que je suis malheureux ! Je l'aurais donc perdue !

GOTON.

(Ce) n'est pas vrai, maître Jean ; me voilà revenue.
Malgré les beaux écus d'un marchand trafiquant,
Tu revois ta Goton toujours le cœur constant.

GOTON, *s'adressant à son père.*

Mon père, c'est aujourd'hui qu'(il) faut nous établir :
Je veux maître Jean ; (il) n'y a plus à balancer.

N'i at marchan que teney; leu soulet me conuin;
Veyié, dona me lou, ou ie fo petafin.

BLEZE.

Ença veni tou dou et bailli me ley man,
Que ie vouz vnisezou : saiey brauouz efan;
Viui en bon chreitien, fete bien de petio
Et Dieu vou donarat toiou ce que vou fo.

(Il) n'y a marchand qui tienne; lui seul me convient;
Voilà; donnez-le moi, ou je fais vilaine fin.

BLAISE.

Ici venez tous deux et donnez-moi les mains,
Que je vous unisse; soyez (de) braves enfants;
Vivez en bons chrétiens, faites beaucoup de marmots
Et Dieu vous donnera toujours ce qu'(il) vous faut.

VNA IOURNA DO PECHOU.

LE LEUA.

Treiz heure et dimi (*ter*)
Que sone,
Treiz heure et dimi (*ter*)
Laderi !
De Saint-Laurein la porta
Su sa vieilli feroilli
Va subla. Dorma forta,

UNE JOURNÉE DE PÊCHEUR.

LE LEVER.

Trois heures et demie (*ter*)
Qu'(il) sonne,
Trois heures et demie
Laderi !
De Saint-Laurent la porte
Sur sa vieille ferraille
Va siffler. Sommeil profond,

Laissi pechou, gueusailli!
Treiz heure et dimi (*ter*)
Que sone;
Treiz heure et dimi (*ter*)
Laderi!

L'ASSENBLA.

Allon, ma Nota;
Chez la Michota,
Vin beire un cot,
Que lo gozié no cot:
Vn pou de blanchi
Din noutra planchi,
Pe deigonfla
Louz yeu que son trobla!

Laisse (le) pêcheur, gueusaille! (que tu es)
Trois heures et demie (*ter*)
Qu'(il) sonne;
Trois heures et demie
Laderi.

L'ASSEMBLÉE.

Allons, ma Nota *;
Chez la * Michota,
Viens boire un coup,
(Puis)que le gosier nous cuit:
Un peu de blanche (eau-de-vie)
Dans notre corps,
Pour dégonfler
Les yeux qui sont troublés!

Veite eyt enqueu, enqueu que recommince
L'an du pechou; queu que vin de cola
N'a pa bailla gran gloira, mais ie pinse
Que no poro de queut itié parla.

Allon, ma Nota, etc.

N'on la cana, le lignez et le perche,
Dez hameçon pe fera lou Mounié;
Parton, parton; deia l'aigua ie cherche :
E su son bord qu'on remplit sou panié.

Allon, ma Nota;
Plus de Michota,
N'on beu un cot,
Lo gozié ne no cot;

Voilà (que c')est aujourd'hui, aujourd'hui que recommence
L'année du pêcheur; celle qui vient de (s'é)couler
N'a pas baillé grand'gloire, mais je pense
Que nous pourrons de celle-ci parler.

Allons, ma Nota, etc.

Nous avons la canne (le jonc), les lignes et les perches,
Des hameçons pour (en) ferrer le * Meûnier;
Partons, partons; déjà l'eau je cherche :
C'est sur son bord, qu'on (r)emplit ses paniers.

Allons, ma Nota;
Plus de Michota,
Nous avons bu un coup,
Le gosier ne nous cuit (plus);

Assez de blanchi
Pe noutra planchi ;
Voe, deit ronfla :
Lou quinquet son tripla.

LO DEIPAR.

En rota ! le solei qu'etié coucha se leiue,
Et le veitia dessu Rabot ;

Su lou mur de queu for, i fat brilli lo gleiue
Du souda fuman son culot ;
Faut pa le lessié no surprindre :
Sa chalou cause de deiga
E pe pouei mieu s'en deifindre,
Coron, coron su la diga.

Assez de blanche
Pour notre planche (charpente, corps) ;
Oui (ça) doit ronfler (bien aller) :
Les quinquets sont triplés*.

LE DÉPART.

En route ! le soleil qui était couché se lève,
Et le voilà dessus Rabot ;

Sur les murs de ce fort il fait briller le glaive
Du soldat fumant son culot (brûle-gueule) ;
(Il ne) faut pas le laisser nous surprendre :
Sa chaleur cause du dégât
Et pour pouvoir mieux s'en (nous en) défendre,
Courons, courons sur la digue.

LA MARCHI.

Iley, l'ombra de la sauzela
No seruira de paraso;
Ne veron vola l'hirondella,
N'entindro chanta le lino (*bis*) ;
Et si n'on sei, din noutra gourda,
N'on de queu bon vieu Malanot,
Que rin pe fei la teta lourda
Et fat monta louz entreso.

N'approchon du ruisset;
Faut sortre du gosset;
Pipa, taba, fi, mouchi, fer,
Obscurcissié louz air.

LA MARCHE.

Là-bas, l'ombre du saule,
Nous servira de parasol;
Nous verrons voler l'hirondelle,
Nous entendrons chanter le * linot (bis);
Et si nous avons soif, dans notre gourde,
Nous avons de ce bon vieux (vin de) Malanot,
Qui rend parfois la tête lourde
Et fait monter les entre-sol.

Nous approchons du ruisseau;
Il faut sortir (les outils) du gousset;
Pipe, tabac, fil, mouché, fer,
Obscurcissez les airs.

L'ARRIVA.

L'onda verda parei : vei la Suiffailli,
Lo fier Mounier s'auancié lentamin,
Lo Brochet dispersan quela marmailli,
Et la Truita filan drei son chamin (*bis*);
Peisse v fond de l'aigua,
L'Anguila rampa,
L'Ecriuissi neira,
Le Chabot cola,
La Carpa ley que fa trenbla lou ion,
La Rossi blanchi,
La rogi Tanchi
Et lo Barbo v fromageon.

L'ARRIVÉE.

L'onde verte paraît : vois la Suiffe,
Le fier Meûnier s'avancer lentement,
Le Brochet dispersant cette marmaille,
Et la Truite filant droit son chemin (bis);
Puis au fond de l'eau,
L'Anguille ramper,
L'Écrevisse noire,
Le Chabot collé,
La Carpe là-bas qui fait trembler les joncs,
La Rousse blanche,
La rouge Tanche,
Et le Barbeau au fromage.

LA PEICHI.

Pe povei tou lou prindre,
Faut alla petit pa;
Dernier lou sauze attindre
Qu'i veneisson chipa
L'amorci qu'eyt v bo
D'un fi qu'eyt solido;
Sitou qu'iz ont mordu,
I s'y trovon pendu;
Faut de patienci, pa de bro ;
Lou deitachié v plu vito du cro.
Peissa l'on recommince,
Tojour lo na cacha;
Si lo solei no pince,
No son pa de pacha;

LA PÊCHE.

Pour pouvoir tous les prendre,
(Il) faut aller (à) petits pas;
Derrière les saules attendre
Qu'ils viennent chiper
L'amorce qui est au bout
D'un fil qui est solide;
Sitôt qu'ils ont mordu,
Ils s'y trouvent pendus:
(Il) faut de (la) patience, pas de bruit;
Les détacher au plus vite du croc (de l'hameçon).
Puis l'on recommence,
Toujours le nez caché;
Si le soleil nous pince,
Nous ne sommes pas des pachas;

Ne quitton lou pilié,
Que quante lou panié
Jusqu'v bord to rempli
Faron craqua leur pli :
Faut de patienci, pa de bro
Pe reussi, lou bian jeta lo cro.
Yun, dou fe sié fon doze;
L'impair é pe dessu;
N'en on quatre-vingt-doze,
Sans compta lou rebu.
Laisson lou repeupla,
Voé, vaut mieu s'en ala
Et diminchi que vein
Reveni din queu coin :
Plu de patienci, faut de bro,
Rintra, rintra v plu vito lou cro.

Ne quittons les piliers (troncs d'arbre)
Que quand les paniers
Jusqu'au bord tout remplis
Feront craquer leurs plis (flancs):
(Il) faut de (la) patience, pas de bruit
Pour réussir, leur bien jeter le croc (l'hameçon).
Un, deux fois six font douze;
L'impair est par dessus;
Nous en avons quatre-vingt-douze,
Sans compter le rebut.
Laissons-le repeupler,
Oui, (il) vaut mieux s'en aller
Et dimanche qui vient
Revenir dans ce coin :
Plus de patience, (il) faut du bruit,
Rentrez, rentrez au plus vite les hameçons.

APREI LA PEICHI.

Vprei de quele roche
'N y at de bravou bosquet
Tot entoura de cloche,
De rouze a grou floquet,
De vi en flou grinpante;
Peissa uz alentour,
Le rossignoz y chante } *bis.*
Contemplan souz amour }
Et itié que demore
Lo pare Matafan;
Tot bon peichou honore
Queu bravo paysan.
Chez leu l'indeipendanci
Est eta se nichié;

APRÈS LA PÊCHE.

Auprès de ces roches
Il y a de jolis bosquets
Tout entourés de clochettes,
De roses à gros floquets,
Des vignes en fleur grimpantes;
Puis aux alentours,
Le rossignol y chante } *bis.*
Contemplant ses amours }
C'est ici que demeure
Le père * Matefaim;
Tout bon pêcheur honore
Ce brave paysan.
Chez lui l'indépendance
A été se nicher;

Jamai maigra pitanci } *bis.*
N'a fola son planchié }
De queu coutié vite marchon,
E neicessaire,
Car je voé cheire;
Entin meijour que sonne; allon,
J'ai·le vintre din mou talon.

LO DINA.

Arriva, bravou meinau,
Dit la vieilli cuisineire;
Matafan, u gran tonneau
Va t'en tirié de quei beire;
Je voé deichargié quelou bon mossieu,
Souffla, ti, Mion, le cindre du fieu;
Cura lou peisson, chara ley lou veire,

Jamais maigre pitance } *bis.*
N'a foulé son plancher }
De ce côté vite marchons,
(C')est nécessaire,
Car je vais choir.
Entends midi qui sonne; allons,
J'ai le ventre dans mes talons.

LE DINER.

Arrivez, beaux garçons,
Dit la vieille cuisinière;
Matefaim, au grand tonneau
Va-t'en tirer de quoi boire;
Je vais décharger ces bons messieurs.
Souffle, toi, Mion (Marion) les cendres du feu;
Vide le poisson, nettoye-là les verres,

Et de queu polet copa la chanson;
Iley, sans façon,
Pré du gran bouisson,
Sers lou, ma fille, sers lou de garçon.

Vprès de quele brunet,
Mouz ami, faut prindre placi;
Fare sauta lour bonnet,
Sanz ave pou de la crassi :
Mez i son crota, me lou fa d'honneur;
Yelle solete fon la bon' imeur;
U bon vieu Noé fau tou rindre graci.
Gloir' à leu, meinau! suivon se leçon,
Bevon san façon,
Prei du gran bouisson :
Sers no, ma Mion, sers no de garçon.

Et de ce coq coupe la chanson.
Là-bas, sans façon,
Près du grand buisson,
Sers-leur, ma fille, de garçon.

Auprès de ces brunes (bouteilles)
Mes amis (il) faut prendre place,
Faire sauter leurs bonnets
Sans avoir peur de la crasse:
Plus elles sont sales, plus (ça) leur fait d'honneur;
Elles seules font la bonne humeur;
Au bon vieux Noé (il nous) faut tous rendre grâce.
Gloire à lui, garçons! suivons ses leçons,
Buvons sans façon,
Près du grand buisson,
Sers-nous, ma Mion, sers-nous de garçon.

Leurz esprit jusqu'au cerveau
Monton, no fon reconnaître
Que Bobila, du badeau
Etié bian solet lo meitre.
La terra qu'é to? una botifla
Viran tou lou jour; gar u zic-zac; fla!
Tro su son coutié j'ai placia mon étre;
Ou é don lo niveau? vitia la leçon.
    Itié, sans façon,
    So lo gran bouisson,
Laissi, ma Mion, cuva lou garçon.

Leurs esprits (vapeurs) jusqu'au cerveau
Montent, nous font reconnaître
Que Bobila, des badeaux
Était bien seul le maître.
La terre, qu'est-ce? une toupie
Tournant tout le jour. Gare aux zig-zag; fla!
Trop sur son côté j'ai placé mon être;
Où est donc le niveau? Voilà la leçon.
    Là-bas, sans façon,
    Sous le grand buisson,
Laisse, ma Mion, cuver le garçon



HALENGO

A MADAMO DE BOUFFIER ET A SOUN MOUSSU.

Eit ben un viage temps que vous siezâ venuo!
La gent de vé Sinard vous creyâvant parduo.
Vous laisso, sens regret, d'un pais sa pa quant d'ans,
Muri tous notrés vieux, maria notrés efans.
Lous fourrages, lous blâs, lous rasins, tout s'amasso;
D'hyvers et de printemps nen passo et nen repasso;
Et notro bouno dâmo eit toujours lun d'eici!
Diso me un paou parque vous nous maipriso insi.

ÉPITRE

A MADAME DE BOUFFIER ET A SON * MONSIEUR.

(C'est) bien une fois (enfin) temps que vous soyez venue!
Les gens de Sinard vous croyaient perdue.
Vous laissez, sans regret, depuis (je ne) sais pas combien d'an-
Mourir tous nos vieillards, marier nos enfants. [nées,
Les fourrages, les blés, les raisins, tout s'amasse;
D'hivers et de printemps il en passe et repasse.
Et notre bonne Dame est toujours loin d'ici!
Dites-moi un peu pourquoi vous nous méprisez ainsi.

Vous sés ayo pourtant de joies de touto espèço,
En hounnours, on repaous, en fricots, en richesso.
Aquaou tant beaou jardi que la man d'aou boun Diou
Juncho de sous presens l'hyver coummo l'aitiou,
Eit fait par votrés eis, votre naz, votro boucho.
Vous deouriaz rafoulâ situo que vous n'approucho.
Lous aoubres d'aou vergier qu'aipâlount de beaou fruit,
Sount fiers de vous aouffrî lour superbe prouduit.
L'un vous bailo de poums aoussi graous que de bôchas,
Et l'aoutre de puras qu'airiant pas dins mas pôchas.
Aou fin pé de l'enchtiaou douax rengeas de preniers
Remplissount tous lous ans mai de trento paniers.
De tous lous fruits chaousis n'en disou pas la maito.
Par vous parlâ de tous ma pageo eit trop eitreito.
Vous ayo, quand fait chaoud, d'aipaissas souloumbréas
Et par vous repaousâ de bancs dins las alléas.

Vous avez pourtant ici des joies de toute espèce,
En honneurs, en repos, en bonne chère, en richesse.
Ce vaste jardin que la main du bon Dieu
Jonche de ses présents l'hiver comme l'été,
Est fait pour vos yeux, votre nez, votre bouche.
Vous devriez raffoler sitôt que vous en approchez.
Les arbres du verger qui plient de beaux fruits,
Sont fiers de vous offrir leurs superbes produits.
L'un vous donne des pommes aussi grosses que des boules
Et l'autre des poires qui(n')iraient (ne tiendraient) pas dans mes [poches.
Au fin pied * de l'enclos deux rangées de pruniers
Remplissent tous les ans plus de trente paniers.
De tous les fruits choisis, (je) n'en dis pas la moitié;
Pour vous parler de tout ma page est trop étroite.
Vous avez, quand (il) fait chaud, d'épais ombrages
Et pour vous reposer des bancs dans les allées.

En ly prenant lou frais, vous aouvo las chansous
Qui diont lous cherdenis, las grievas, lous quinçous.
Quand lou vêpre iet venu, vous aouvo la nachôlo
Et pais lou Janavé dount la voix touto drôlo,
Semblo dire à la gent que faout s'allâ cougeâ;
Mais nou; jusqu'à ménai vous duvo pas bougeâ.
Vous faout par durmî pas fare de proumenâdas.
Tout airo l'amouiroux chantaré sas aoubâdas;
La mainâ toucharant de bravés rigaoudous
Que farant repitâ votre cœur maougré vous;
Enfin vous entendriz de superbas bouréas
Dount l'air parcepito fait brûre las fouréas.
Vé, quand la luno lût, tout aquo reuni,
Quand même lou boun Diou z'a pas toujours beni,
Dins lou vêpre vous fait un aimable tapage,
Que rend tout ple de vio chaque couin d'aou village.

En y prenant le frais, vous entendez les chansons
Que disent les chardonnerets, les grives, les pinsons.
Quand le soir est venu, vous entendez la chouette
Et puis le * Jeanavet dont la voix toute drôle
Semble dire aux gens qu'(il) faut s'aller coucher;
Mais non, jusqu'à minuit vous devez (ne) pas bouger.
Il vous faut, pour (ne) dormir pas, faire des promenades.
Tout à l'heure l'amoureux chantera ses * aubades;
Les garçons toucheront de beaux rigaudons
Qui feront palpiter votre cœur malgré vous.
Enfin vous entendrez de superbes bourrées
Dont l'air précipité fait bruire les forêts.
Voyez, quand la lune luit, tout cela réuni,
Quand même (que) le bon Dieu ne l'a pas toujours bénit,
Pendant la nuit vous fait un aimable tapage,
Qui rend tout plein de vie chaque coin du village.

L'an trôvo gaire ailleurs aoutant d'amusamens.
Après tout sâvou be que votrés pensamens
Se sount jamais pourtas vé las aouras frivolas ;
Par meoux vous agreâ, m'aourai d'aoutras parolas.
Ais pardêrant ben graous la gent d'aou vaisinage,
Lou jour que se fasé votre brillant mariage !...
Aquaou jour lou pays éro ni mort, ni viou.
Pourtant chacu vougué vous fâre soun adiou.
Lou plus paoure allumé sa pa quant de * chandellas.
Lou ciel eit pas si beaou quand aou-l-est ple d'aitelas.
Jamais n'ai tant vugu dins gî d'aoutre banquet.
Chaquo fillo voulio vous aouffrî soun bouquet,
Mais pas uno n'aousé de paou de zou maou fare.
Madamo, tant d'amis eit quaouqua re de rare.
Nous sés ayans vugu mariâ d'aoutrés moussus ;
Mais de lumés pas un, ni de regrets noun plus.

L'on (ne) trouve guère ailleurs autant d'amusements.
Après tout (je) sais bien que vos pensers
Ne sont jamais portés vers les choses frivoles ;
Pour mieux vous agréer, j'(m') aurai d'autres paroles.
Ils perdirent (bien) gros les gens du voisinage,
Le jour que se fit votre brillant mariage !.....
Ce jour (là) le pays (n')était ni mort, ni vif.
Pourtant chacun voulut vous faire son adieu.
Le plus pauvre alluma (je ne) sais pas combien de chandelles :
Le ciel n'est pas si beau quand il a beaucoup d'étoiles.
Jamais (je) n'(en) ai tant vu dans point d'autre banquet.
Chaque fille voulait vous offrir son bouquet,
Mais pas une n'osa de peur de le mal faire.
Madame, tant d'amis, (c')est quelque chose de rare.
Nous avons ici vu marier d'autres messieurs,
Mais de * lumières, pas une, (ni) de regrets non plus.

La gent de vé Sinard ant assez de maliço
Par fare quand zou faout bouno et proumpto justiço...
Vé vous eit differant; vous ayo tout par vous,
Bounto, pieto, sciençо et caratère doux.
Vous lio lous proucés * meoux qu'un maitre d'eicôlo;
Vous allo en eicriant coummo l'usé que vôlo.
Savanto coummo un praire, inducâ dins lou goût,
Vous pouyo vous flattâ de savai quasi tout.
De votras noblas mans adreito coummo un singe,
Vous vous maipriso pas de tacounâ lou linge,
Et vous repugno pas à plus forte rason,
De fâ tout lou travai de dedins la maison.
Lou travai vou eit pas necessaire par vioure;
Mais aoussi be que mi, vous savo par lou Lioure
Que lou boun Diou maoudit tous lous daigts que fant re.
Escusome, siou plé, si parlou pas d'adret.

Les gens de Sinard ont assez de malice
Pour faire quand il faut bonne et prompte justice.
(En)vers vous, (c'est) différent; vous avez tout pour vous,
Bonté, piété, savoir et caractère doux.
Vous lisez les procès mieux qu'un maître d'école;
Vous allez en écrivant comme l'oiseau qui vole;
Savante comme * un prêtre, élevée dans le (bon) goût (genre),
Vous pouvez vous flatter de savoir quasi tout.
De vos nobles mains, adroite comme un singe,
Vous (ne) vous dégradez pas de * taconner (raccommoder) le [linge;
Et (il ne) vous répugne pas, à plus forte raison,
De faire tout le travail de dedans la maison.
Le travail (ne) vous est pas nécessaire pour vivre;
Mais aussi bien que moi, vous savez par le Livre *
Que le bon Dieu maudit tous les doigts qui ne font rien
Excusez-moi, s'il vous plaît, si (je) (ne) parle pas avec habileté.

Quand lou peire Eitarné fasé tous sous partages,
Aou vous douné, ma fe, beaucoup trop d'aventages,
Que d'aoutres n'ant pas prou ; mais dungu n'eit jaloux.
Diou placé jamais meoux sous bianfaits que vé vous.
Par dounâ, par amâ vous sias pas regardouso;
Vous sias feno, an un mout, nobloment qualitouso.
L'an vous regardo aici coummo un ange d'aou ciel.
Cello que vous fasé n'aoublié que lou fiel.
Dirai par tout pays à qui voudré z'entendre.
Que çaou que vous agué, jainé lou boun divendre.
Mi que vous ai vuguo plurâ dedins lou cro!
Mi que vous ai vuguo badinâ dins lou pro!
Mi que vous ai vuguo miço coummo uno daigno!
Et pais vous vaire encai !.... Vé-tu , la joie me gagno...
Ah moussû de Bouffier, vous sias un paou trop dru.
Par mi preferarious migeâ que de pan bru ,

Quand le Père Éternel fit tous ses partages,
Il vous donna, ma foi, beaucoup trop d'avantages,
(Tandis) que d'autres n'(en) ont pas assez. Mais nul n'en est jaloux.
Dieu (ne) plaça jamais mieux ses bienfaits que chez vous.
Pour donner, pour aimer vous n'êtes pas regardante ;
Vous êtes (une) femme, en un mot, noblement douée.
L'on vous regarde ici comme un ange du ciel :
Celle qui vous fit n'oublia que le fiel.
(Je) dirai par tout pays à qui voudra l'entendre
Que celui qui vous eut (en mariage) jeûna le bon vendredi.
Moi qui vous ai vue pleurer (vagir) dedans le berceau,
Moi qui vous ai vue badiner dans le pré
Moi qui vous ai vue petite comme un brin de chanvre,
Et puis vous voir aujourd'hui! Vois-tu, la joie me gagne.
Ah! monsieur de Buffier, vous êtes un peu trop dru ;
Pour moi je préférerais (ne) manger que du pain brun (noir),

Beoure à tous mous repas l'aigo d'aou pouits dés Chôco,
Avaire de fricot coummo qui se nen mocquo,
Et peidre en re de temps lou brisou qu'ai gagno,
Par eitre coummo vous si bian accoumpagno.
   Sert pas de nen parlâ ; car lou traino-garaoudo
A que pot aou preitendre? A la paouro badaoudo.
Me plagnou pourtant pas de ma cheiro Luci;
Eit uno bravo feno et bouno mère aoussi.
Ai m'amo, nen sious sûr ; ai-l-amo sas marrias;
Lous plus grands de sous torts sount qu'ai las a purrias.
Beni sieze lou jour ente ai me rancountré,
Remarciarai toujours çaou que me la mountré.
Par d'hommes coummo vous ai-l-a pas prou d'appas,
Mais ai n'ayo par mi mai que n'en foulio pas.
   Jairo mi vous dirai tout ça que moun cœur penso :
Vous faout sés achetâ quaouquo bouno chavenço.

Boire à tous mes repas l'eau du puits de Choque (choucas),
Avoir des ragoûts comme (en a) qui s'en moque,
Et perdre en rien de temps le lopin (de terre) que (j')ai gagné,
Pour être comme vous si bien apparié.
   (Il) ne sert pas d'en parler ; car le traîne-haillons
A quoi peut-il prétendre ? à la pauvre badaude.
(Je) ne me plains pourtant pas de ma chère Lucie;
Elle est une brave femme et (une) bonne mère aussi.
Elle m'aime j'en suis sûr ; elle aime ses petites filles;
Les plus grands de ses torts sont qu'elle les a gâtées,
Béni soit le jour où elle me rencontra ,
(Je) remercierai toujours celui qui me la montra (désigna).
Pour des hommes comme vous elle (n')a pas assez d'appas,
Mais elle en avait pour moi plus qu'(il) n'en fallait (pas).
   A cette heure, moi (je) vous dirai tout ce que mon cœur pense:
(Il) vous faut ici acheter quelque bonne chevance (domaine).

Quand be qu'amou pas bian aquel ingrat maitier,
Par vous fare plaisî sarai votre rentier.
Alors quand vous vendriz partageâ votro maito,
Ou reclamâ lou prix de quaouquo payo aichaito,
Vous varriz bian aou chtiar que lou peiple vous amo,
Aoutant qu'aou pot amâ votro charmanto Damo.
Lous paysans qu'ais diount si deigarnis de sens,
Quand faout jugeâ quaouqu, sount pas tant innoucens.
Aoussi re qu'en veyant votro bello figuro,
La gent diount que vous sias d'uno noblo naturo.
Vous poussedo en eiffet, sens gî de vanito,
Tout ça que llia de grand dins notro humanito.
Naissu llia cinquante ans de l'ancienno noublesso,
A qui, bian à prepaous, Diou bailé la richesso,
Vous ayo counsarvo sa vieillo traditiou,
Qu'eit d'amâ soun semblable et de sarvî soun Diou.

Quand bien même (que) je n'aime pas cet ingrat métier,
Pour vous faire plaisir (je) serai votre rentier (fermier).
Alors quand vous viendrez partager votre moitié,
Ou réclamer le prix de quelque paye échue, [aime
Vous verrez bien au clair (clairement) que le peuple vous,
Autant qu'il peut aimer votre charmante Dame. [de sens,
Les paysans qu'ils disent (qu'on dit) si dégarnis (dépourvus)
Quand il) faut juger quelqu'un, ne sont pas si innocents.
Aussi rien qu'en voyant votre belle figure,
Les gens disent que vous êtes d'une noble nature.
Vous possédez en effet, sans (un) point de vanité,
Tout ce qu'il y a de grand dans notre humanité.
Né, il y a cinquante ans, de l'ancienne noblesse,
A qui, bien à propos, Dieu bailla (donna) la richesse,
Vous avez conservé sa vieille tradition,
Qui est d'aimer son semblable et de servir son Dieu.

Par engranâ Sinard d'uno bouo semenço,
Vous me bailez lou blo, vous payez la deipenso.
Se dit quazi partout qu'un riche eit pas devot;
A çaou que zaou diré, mi dirai qu'eit un sot;
Par vous soulet, Moussû, prouvarai lou countreire.
Aquo releivo encâ votre beaou caracteire;
Vous mountro boun eisample à la gent d'eiçamou,
Car vous manquo jamais ni meisso, ni sarmou.
Vous felicitarai. — Si vos sés demourâves,
Lous hommes dés Sinard devendriant bous et brâvos.
Eit bian coummo disio lou paouro graous Carcan:
« L'homme countro soun sort fait toujours lou boucan. »
Trouvâ de gens countens eit uno chaouso raro :
Taou qu'a cent millo francs voudrio n'aveire encaro;
Aquaou que chaousissé l'eitat de courdounnier,
Se mord encai lous pungs d'eitre pas menuisier.

Pour *engrainer* Sinard d'une bonne semence,
Vous me donnâtes le blé, vous payâtes la dépense.
(Il) se dit quasi partout qu'un riche (n') est pas dévot;
A celui qui le dira, moi (je) dirai qu'(il) est un sot.
Par vous tout seul, monsieur, (je) prouverai le contraire;
Cela relève encore votre beau caractère;
Vous montrez bon exemple à la gent *montagnarde* (de ça-haut)
Car vous (ne) manquez jamais ni messe ni sermon.
(Je) vous féliciterai — Si vous demeuriez ici,
Les hommes de Sinard deviendraient bons et beaux (hon-
(C')est bien comme disait le pauvre Carcan, [nêtes).
« L'homme contre son sort fait toujours le boucan (la gri-
Trouver des gens contents (c')est une chose rare : [mace). »
Tel qui a cent mille francs voudrait en avoir encore;
Celui qui choisit l'état de cordonnier
Se mord aujourd'hui les poings de (n')être pas menuisier.

Et ce qu'eit pire encâ, çaou qu'eit par sa naissanço
Lou plus humble sujet qui vive dins la Françо,
Qui d'aous nobles toujours s'eit mountro l'ennemi,
Vous dit eifrountoment qu'aous-l-a soun pargeami :
Tout aquo nous adû lous tours de passo passo.
Nen véyou para qui que guinchoun votro plaço,
Que veilloun lou moumant, si de caous, par hasard,
Vous pouyâs renounciâ lou pays de Sinard.
Cougnos de vanito, d'ambition rediculo,
Eis voudriant se couiffâ de votro particulo
Et pais escamoutâ d'aou peiple l'amitié.
De lours petits carculs mi rious de pitié.
Eis fant lous bouns valets; lour maliço eit bian fino,
Mais eis soun par malheur de trop laido aourigino.
Si jamais sious préo de fâ lour eicussou,
Mettarai quaouque re qu'aoure marrio façou.

Et ce qui est pire encore, celui qui est par sa naissance
Le plus humble sujet qui vive dans la France,
Qui des nobles toujours s'est montré l'ennemi,
Vous dit effrontément qu'il a son parchemin :
Tout cela nous amène les tours de passe-passe.
J'en vois par là qui visent (avec envie) votre place,
Qui épient le moment si des fois, par hasard,
Vous pouviez renoncer au pays de Sinard.
Bouffis (gonflés) de vanité, d'ambition ridicule,
Ils voudraient se coiffer de votre particule
Et puis escamoter du peuple l'amitié.
De leurs petits calculs (je) me ris de pitié.
Ils font les bons valets ; leur malice est bien fine,
Mais ils sont par malheur de trop laide origine.
Si jamais (je) suis prié de faire leur écusson,
(Je) mettrai quelque chose qui aura mauvaise façon.

Oh! par vous ramplaçà faout sourtì d'aoutro tigeo.
Un prouverbe bian vieux dit que noublesso aoubligeo.
Ai-l-aoubligeo à grandour, à generaousito;
Ai-l-impaouso l'hounneur, la foi, l'humanito,
La justiço surtout, de brillantas alluras,
Avei couchiers, laquais, livréas et voituras,
Que siezan pas trainas par un maigre bidet,
De crainto qu'un vilain rie et vous mountre aou degt.
Et par étre d'aous sious faout que pas un ancetre
N'aye jamais vugu ni Mazas ni Bicetre;
Et puis que tout aquo vene de loungeo man:
Çaou qu'eit pas noble encai, z-ou saré pas deman.
Notrés hommes n'an gî d'aquelas garantias.
Noun, jamais lou Boun Diou lous las a deipartias.
Aquai cop lour enveo saré sens reisultat
Et toujours ais saran de gens d'aou Tiers-Eitat.

Oh ! pour vous remplacer, (il) faut sortir d'(une) autre tige.
Un proverbe bien vieux dit que noblesse oblige.
Elle oblige à grandeur, à générosité;
Elle impose l'honneur, la foi (chrétienne), l'humanité,
La justice surtout, de brillantes allures ,
Avec cochers, laquais, livrées et voitures
Qui ne soient pas traînées par un maigre bidet,
De crainte qu'un vilain rie et vous montre au doigt.
Et pour être des siens (de la noblesse) (il) faut que pas [un ancêtre
N'ait jamais vu Mazas ni Bicêtre;
Et puis que tout cela vienne de longue main :
Celui qui (n')est pas noble aujourd'hui, (ne) le sera pas demain.
Nos hommes n'offrent rien de ces garanties.
Non, jamais le Bon Dieu (ne) les leur a départies.
(Pour) ce coup leur envie sera sans résultat
Et toujours ils seront des gens du Tiers-État.

Préveyou qu'ais faran coummo aquello granouillo
Que voulio se mountrâ, d'aou found de sa patrouillo,
Aoussi graousso qu'un beou. — Savaou ce qu'arrivé?
Aprés de grands eifforts l'orguillouso crevé.
La fable a re de faoux: aquaou que trop s'eilèvo
Eit coummo aquo qu'aou cheit et coummo aquo qu'aou
Lou passage que suit eit inscrit dins Chorier : [crèvo.
« *Lou noble d'aou vieux temps fusé jamais Chaourier.* »
Sious facho d'avei dit uno talo souttiso
A vous surtout, à vous que sias sens meichentiso.
Par vous chantâ pas re me sious parcepito;
Ayo quaouqus eigards par ma simplicito,
Et pais n'en parlans plus... Jairo qu'ai dit mas aouras
Vous faout à votre tour dissipâ notras paouras.
Notro pays eit beaou, lou pèple eit pas chaitiou,
Sians dins lou paradis tout lou temps de l'aitiou,

(Je) prévois qu'ils feront comme cette grenouille
Qui voulait se montrer, du fond de son marécage,
Aussi grosse qu'un bœuf. — Savez-vous ce qui arriva ?
Après de grands efforts l'orgueilleuse creva.
La fable (n')a rien de faux : celui qui trop s'élève,
C'est ainsi qu'il chet et comme ça qu'il crève.
Le passage qui suit est inscrit dans Chorier :
« *Le noble du vieux temps (ne) fut jamais chevrier.* »
(Je) suis fâché d'avoir dit une telle telle sottise,
A vous surtout, à vous qui êtes sans méchanceté.
Pour vous chanter pas rien (quelque chose) (je) me suis pré-
Ayez quelques égards pour ma simplicité, [cipité ;
Et puis n'en parlons plus. A présent que (j') ai dit mes affaires,
(Il) vous faut à votre tour dissiper nos peurs.
Notre pays est beau, la population (n')est pas méchante,
(Nous) sommes dans le paradis tout le temps de l'été,

L'hyver eit un paou freid, mais situo que chait neou,
Avai quaouqus, amis l'an se chaouffo, l'an beout;
Dins las grandas veillas, en migeant soun pougnou,
L'an fait de temps en temps quaouqu boun recagnou.
Votro mère vous amo; eit-l-ait bouno, ait-l-eit richo;
Ai pot vous sés nourrir à la chair, à la micho;
Ai-l-a de crane vi. (Vous save ente ai l'a prais.)
Un picoutou soulet nen cougeario bian trais.
Par vous tenì bian drus, ai saré jamais lâcho;
Vous aouriz par vous doux tout lou lait de sa vâcho.
Et d'abord qu'ai vaout bian sés fixâ soun sejour,
Ait de votre devoir de li fare counour.
Vous parto, soun daipart nous pendòlo à l'aoureillo.
Eipargno nous, siou plait, aquaou dur cop d'eitreillo!
Si vous parto tous doux, si-z-ello part aoussi,
Ma famillo beliaou foutré lou camp d'eici.

Vé Sinard, lou 4 novembro 1858.

L'hiver est un peu froid, mais sitôt que choit (la) neige,
Avec quelques amis l'on se chauffe, l'on boit;
Dans les grandes veillées, en mangeant son gâteau (sa pogne),
L'on fait de temps en temps quelque bonne réjouissance (riail-
Votre mère vous aime, elle est bonne, elle est riche; [lerie.
Elle peut vous nourrir ici à la viande, à la miche;
Elle a du crâne (fier) vin. (Vous savez où elle l'a pris.)
Une chopine toute seule en coucherait bien trois (buveurs).
Pour vous tenir bien portants elle (ne) sera jamais lâche (pa-
Vous aurez pour vous deux tout le lait de sa vache. [resseuse).
Et d'abord (dès) qu'elle veut bien fixer ici son séjour,
(Il) est de votre devoir de lui faire cortége.
Vous partez, son départ nous pend à l'oreille;
Épargnez-nous, s'il vous plaît, ce dur coup d'étrille!
Si vous partez tous deux, si elle part aussi,
Ma famille peut-être f..... le camp d'ici.

A Sinard, le 4 novembre 1858.

LA SAINT-ANTOINE.

(17 janvier 1859.)

Tout lou mounde vous fêto,
Volou zaou fare aoussi;
Mais par ma paouro têto
Eit un rude souci.
Coumpto pas que vous vantou,
Mi sious pas courtisan ;
Eit ben beaou que vous chantou } *bis.*
Coummo un graous paysan. }

LA SAINT-ANTOINE.

(17 janvier 1859.)

Tout le monde vous fête
Je veux le faire aussi;
Mais pour ma pauvre tête
(C')est un rude souci.
(Ne) comptez pas que je vous vante,
Moi (je) ne suis pas courtisan ;
(C')est bien beau (c'est beaucoup), que je vous chante } *bis.*
Comme un gros paysan. }

Me manquo de çarvello,
Mi sious trop maou foutu,
Ma voix n'eit pas prou bello
Par vantâ la vartu.
Ma gorgeo qu'eit pas miço
Par lous maouvais prepaous,
Vous diré sens maliço } *bis.*
Votrés petits deiffaouts. }

Meoux vaout lou cop de patto
Douno discrétoment,
Que la lengo que flatto
Par un faoux coumpliment.
N'amou pas lou flattaire;
Mi z'ai jamais aito,
Sario countro moun paire, } *bis.*
Que dious la verito. }

(Il) me manque de (la) cervelle,
Moi (je) suis trop mal f..... (bâti);
Ma voix n'est pas assez belle
Pour vanter la vertu.
Ma gorge (bouche) qui (n')est pas novice (nice),
Pour les mauvais propos,
Vous dira sans malice } *bis.*
Vos petits défauts. }

Mieux vaut le coup de patte
Donné discrètement,
Que la langue qui flatte
Par un faux compliment.
(Je) n'aime pas le flatteur ;
Moi (je ne) l'ai jamais été ;
(Ce) serait contre mon père, } *bis.*
Que je dis la vérité. }

Vous brezeno la fillo
Que danso quaouqu cop.
Sert pas que vous babillo ;
Faout qu'alle coummo aquo.
Cesso dounc votras plaintas ;
Car votrés beaoux discours
Fant raroment de saintas } *bis.*
Et se danso toujours.

Lous ribans, las dantellas
Sount pas dins votrés gouts ;
Las geantias damaisellas
Sount laidas davant vous.
Sieza pas si sevére
Countro la vanito :
Votre saint ministére } *bis.*
Vaout mai de charito.

Vous tancez la fille
Qui danse quelquefois ;
(Il ne) sert pas que vous babilliez.
(Il) faut que (ça) aille comme ça.
Cessez donc vos plaintes ;
Car vos beaux discours
Font rarement des saintes } *bis.*
Et (il) se danse (on danse) toujours.

Les rubans, les dentelles
(Ne) sont pas dans vos goûts ;
Les gentilles (jolies) demoiselles
Sont laides devant vous.
Ne soyez pas si sévère
Contre la vanité :
Votre saint ministère } *bis.*
Veut plus de charité.

D'aquelas bellas dâmas
Que fant si bouno vio,
Vous counsoulo las âmas
Un paou meoux que la mio.
Davant lour crinoulino
Que foudrio coundannâ,
Humbloment vous inclino } *bis.*
Et las faso dinâ.

Si Nanette s'aviso
De receoure un garçou :
Prends gardo, vous li diso,
Car eit un pouliçou.
Aoux prepaous que vous teno,
Chacu de nous coumprend
Que d'avai gî de feno, } *bis.*
Vous couit tarribloment

De ces belles dames
Qui font si bonne vie,
Vous consolez les âmes
Un peu mieux que la mienne.
Devant leur crinoline
Qu'(il) faudrait condamner,
Humblement vous (vous) inclinez } *bis.*
Et les faites dîner.

Si Nanette s'avise
De recevoir un garçon :
» Prends garde, vous lui dites,
Car (c')est un polisson. »
Aux propos que vous tenez,
Chacun de nous comprend
Que de (n')avoir point de femme, } *bis.*
(Il) vous (en) cuit terriblement.

Se preisento uno fèto
Qu'eit de coummandoment;
Avei vous, marrio têto,
Gì d'accoummoudoment.
Quand be dins moun armarc
N'ai ni maigre, ni gras,
Faout restâ sens re fare } *bis.*
Et me crouisâ lous bras. }

Pas de chair lou divendrc;
Aquo m'eit deifendu;
Aoutroment pouis m'attendre
A gracio de pundu.
Vacquia las lois de Roumo,
Bouno gent dés Sinard!
Aquaou qu'a gì de toumo } *bis.*
Pot gì migeâ de lard. }

(Qu'il) se présente une fête
Qui est (soit) de commandement;
Avec vous, mauvaise tête,
Point d'accommodement.
Quand bien (même), dans mon armoire (buffet),
(Il) n'est (n'y a) ni maigre, ni gras,
(Il) faut rester sans rien faire } *bis*
Et me croiser les bras }

Pas de chair le vendredi;
Ça m'est défendu;
Autrement (je) puis m'attendre
A grâce de pendu.
Voilà les lois de Rome,
Bonnes gens de Sinard!
Celui qui n'a point de tome (fromage), } *bis.*
(Ne) peut pas manger de lard. }

Pourtant la classo richo
Pot fâ gras pa d'argent.
Mais la gueuso vous tricho
Meoux que la paouro gent.
Sieza dins l'allegresso,
Vous tous qu'ayo de bians;
Uno petito pêço
Vous rend parfaits craitians. } *bis.*

Faout sens misericordo
Jainâ quand l'an eit grand.
Et l'Aidgiaiso n'accordô
Dispenso qu'en grougnant.
Lous quatre temps, las veillas
Farious gî de pecho,
Si m'ayous douax bouteillas
De votre vi boucho. } *bis.*

Pourtant la classe riche
Peut faire gras pour de l'argent;
Mais, la gueuse, (elle) vous triche
Mieux que la pauvre gent.
Soyez dans l'allégresse,
Vous tous qui avez des biens :
Une petite pièce (de monnaie)
Vous rend parfaits chrétiens. } *bis.*

(Il) faut sans miséricorde
Jeûner quand l'on est grand;
Et l'Église n'accorde
Dispense qu'en grognant.
Les quatre temps, les veilles (vigiles),
(Je ne) ferais pas de péché,
Si (je m') avais deux bouteilles
De votre vin bouché. } *bis.*

Jamais, jamais vous braillo
Countro aquelous groumands
Qu'ant lou ventre à la graillo
D'un pais mai de trento ans.
Sario-t-aou deitestable,
Butor, gusat, bundit,
L'an amo soun semblable, } *bis.*
Lou prouverbe zaou dit. }

Vous nous diso sens cesso
Qu'un grand bounheur attend
Çaou que dins la deitresso
Aouré vioupu countent.
Mais vous, dins l'aboundanço
Vous passo de beaoux jours
Et laisso la souffranço } *bis.*
Par lous paourés sibours. }

Jamais, jamais vous (ne) braillez
Contre ces gourmands
Qui ont le ventre à la (façon de la) corneille
Depuis plus de trente ans,
Serait-on (fût-on) détestable,
Butor, gueusard, bandit,
L'on aime son semblable (prochain, } *bis.*
Le proverbe le dit. }

Vous nous dites sans cesse
Qu'un grand bonheur attend
Celui qui dans la détresse
Aura vécu content.
Mais vous, dans l'abondance
Vous passez de beaux jours
Et laissez la souffrance } *bis.*
Pour les pauvres sibours (moutons). }

D'aou chant d'uno nouveno
Lous suaves parfums
Deilivrount de la peno
Notrés parents deiffunts.
Ouai, vous dûro la sourço
D'aou celeste pardou;
Mais quand de notro bourso } *bis.*
Vous teno lou courdou.

Saou pas coummo s'arrengeo,
(Sious qu'un paoure paoufit),
Mais par vous la dioumengeo
N'eit jamais sens proufit.
Durant lou saint aouffice,
La quêto saintoment
Se fait, sens preijudice } *bis.*
A votre treitoment.

Du chant d'une neuvaine
Les suaves parfums
Délivrent de la peine
Nos parents défunts.
Oui, vous ouvrez la source
Du céleste pardon;
Mais quand de notre bourse } *bis.*
Vous tenez le cordon.

(Je ne) sais pas comment (çà) s'arrange,
(Je ne suis qu'un pauvre idiot);
Mais pour vous le dimanche
N'est jamais sans profit.
Durant le saint office,
La quête saintement
Se fait, sans préjudice } *bis.*
A votre traitement.

Par fare soun grand viage
Dedins l'eitarnito,
Lou riche a l'eichtiairage
D'uno soulannito.
Par fà la meimo courso,
Mi, paoure malheiroux!
Coummo sious sens ressourço, } *bis.*
Faout qu'allou d'abourglioux. }

REPAOUS.

Si lou grand saint Antoine,
Que fusé si transi,
Fasio lou * saout d'aou Moine,
Par venî jusqu'eici :

Pour faire son grand voyage
Dedans l'éternité,
Le riche a l'éclairage
D'une solennité.
Pour faire la même course,
Moi, pauvre malheureux!
Comme (je) suis sans ressource, } *bis.*
(Il) faut que j'aille à la berlue. }

REPOS.

Si le grand saint Antoine,
Qui fut si transi,
Faisait le * saut du Moine,
Pour venir jusqu'ici :

« Ah ! dirio lou saint homme,
Teimouin d'un taou repas,
Eit un triste eicounome, } *bis.*
Moun patrou d'eici bas;

Lû qu'éro sens boutcillo
Dins soun eitré rayou,
Lû qu'ayo qu'uno seillo
Par soun paoure cayou ! »
Eipouvanto de vaire
Tant de vieux eitourdis,
Aou dirio : « Pas un praire } *bis.*
N'airé-t-en paradis. »

Veicia vingt ans que rôdou
D'eici coummo d'eilai;

« Ah! dirait le saint homme,
Témoin d'un tel repas,
(C')est un triste économe, } *bis.*
(Que) mon patron d'ici-bas;

Lui qui était sans bouteille
Dans (sur) son étroit rayon (dressoir),
Lui qui (n')avait qu'une seille
Pour son pauvre cochon! »
Épouvanté de voir
Tant de vieux étourdis,
Il dirait : « Pas un curé } *bis.*
N'ira en paradis. »

Voilà vingt ans que (je) rôde
(D)ici comme (de) là ;

Jamais n'ai vugu vôdou
Ente s'avale mai.
  Vous remasso à la fûto
De louis d'or chaque jour;
Mais ce que vent par flûto, } *bis*.
S'entourno pa tambour.

  Dun pais qu'ai de lunettas,
L'y vévou bian plus chtiar;
M'ai d'idéas plus nettas
Sur la gent dés Sinard.
  Notras marrias tempouras
Me fant prendre souvent
Meijour pa quatorze houras } *bis*.
Et lou mâ quand aou vent.

Jamais (je) n'ai vu* vogue (fête)
Où (il) s'avale (on mange) plus.
  Vous ramassez au galop
Des louis d'or chaque jour;
Mais ce qui vient par (la) flûte } *bis*.
S'en retourne (s'en va) par (le) tambour.

  Depuis que j'ai des lunettes,
J'y vois bien plus clair;
J'ai des idées plus nettes
Sur la gent (les habitants) de Sinard.
  Nos mauvais temps
Me font prendre souvent
Midi pour quatorze heures } *bis*.
Et le mal quand il vient.

Faoul nen fâre de meime;
Car vous avanço rian,
De lançâ l'anatheime
Sû lou maouvais creitian.
Allouns! plus de couleiro;
Laissans lous deivartî :
Lou temps et la miseiro } *bis.*
Saourant lous counvartî. }

Ce que venou de dire
N'eit pas par vous fâchâ.
Vôlou, coummo que vire,
Plus rian vous reprouchâ.
Abbari dins la curo,
Varsarious bian de plours,
Si, jusqu'o que vous muro, } *bis.*
Sés venious pas toujours. }

(Il) faut en faire (user) de même;
Car vous (n')avancez rien (aucunement),
De lancer (en lançant) l'anathème
Sur le mauvais chrétien.
Allons, plus de colère;
Laissons-les (se) divertir:
Le temps et la misère } *bis.*
Sauront les convertir. }

Ce que (je) viens de dire
N'est pas pour vous fâcher ;
(Je) ne veux, comme qu'(il) vire,
Plus rien vous reprocher.
Élevé dans la cure,
(Je) verserais bien des pleurs
Si, jusqu'à (ce) que vous mouriez, } *bis.*
(Je n')y venais pas toujours. }

LA SAINT-ANTOINE.

(1857).

Zaou creiri vous, Moussû, lou jour de votro fêto,
En me fasant plaisi, me foutraillo et m'embêto.
L'an voudrio vous aouffrî quaouqua re d'à paou prés.
Sious toujours que mai gueux; semblo qu'eit fait exprés.
Vous savo, lia loungtemps, que sious pas bian riche
Et que dins ma maisou lés a prou qui lés liche.
Maougré tout sarious fier de vous fare un present;
Mais la marrio sasou par malheur zaou deifend.

LA SAINT-ANTOINE.

(1857).

Le croirez-vous, Monsieur? le jour de votre fête,
En me faisant plaisir, me chiffonne et m'embête. [sable):
L'on voudrait vous offrir quelque chose d'à peu près (pas-
(Je ne) suis toujours que plus gueux; (il) semble que (c')est
[fait exprès.
Vous savez, il y a longtemps, que (je ne) suis pas bien riche
Et que dans ma maison (il) y a en a assez qui y liche (nt).
Malgré tout (je) serais fier de vous faire un présent;
Mais la mauvaise saison par malheur le défend.

N'ai ni toumas, ni lait ; notra truffa sount gâtas ;
Gî de bure, gî d'eoux; de tout fruit douax banâtas;
Moun vi chtiar eit vendu ; n'ai plus que de trouillo :
Pouis pas farc present d'un vi tout gabouillo.
  Si faous re, si dious re, de ma part saré laide.
Eh que dire !... vé nous lés a dungu que m'aide.
Moun fraire penso à fure et l'ounchtie à beoure un co ;
Ma feno et mous marris se foutount pas d'aquo.
Quand me vegai soulet, fasai prou moun poussible,
Mai sa pa quo vengué par me coupâ lou sible.
Aourious-t-iou maougré mi tant se paou deipito
De me vaire aquet an pas souvent invito ?...
Lun d'acqui. Treboulo de pensâ qu'aquai viage
Pouis pas councubina mas halengas d'usage.
Biscou coumo un boussu, jurou, tâpou d'aou pé,
Me tirou lous chavex, foutou lai moun chapé.

(Je n')ai tomes, ni lait ; nos truffes (pommes de terre) sont gâtées ;
Point de beurre, point d'œufs ; de tous fruits deux bannetées.
Mon vin clair est vendu, je n'ai plus que du (vin) pressé ;
(Je) ne puis pas faire présent d'un vin tout remué (troublé).
  Si (je ne) fais rien, si (je ne) dis rien, de ma part (ce) sera
Eh ! que dire ? chez nous (il n'y) a personne qui m'aide.[laid.
Mon frère pense à courir et l'oncle à boire un coup ;
Ma femme et mes enfants (ne) s'embarrassent pas de ça.
Quand je me vis tout seul, je fis assez mon possible ;
Mais (je ne) sais pas (ce) qui vint pour me couper le sifflet.
Aurais-je, malgré moi, tant soit peu pesté (dépité)
De me voir cette année (ci) rarement (pas souvent) invité ?...
Loin de là ! Tourmenté de penser que cette fois
(Je ne) puis pas combiner (arranger, composer) mes épîtres
Je bisque comme un bossu, (je) jure, tape du pied, [d'usage,
Me tire (arrache) les cheveux, f... (jette) là mon chapeau.

Aquaou jour Gabrié, sâvou pas ente aou-l-êro.
Anfin quand agai prou vicino de coulèro,
Trovou Jules, l'y dious : Te sia bian de laisî;
Jamais meillour moumant par me fare un plaisî :
La semano que vent chait la fêto d'aou praire;
Tout lou canton zaou sat, te zaou duves savaire.
Ai se fait quasi meoux qu'aquelo de Toussent,
Et de tous lous devots pas un n'eit maoucoussent.
Aquaou jour, paoure ami, vé li semblo uno faûro;
Vent de gens de partout ; n'en vent de la Bouissairo;
N'en vent d'aou Mounaitier; n'en vent de vé Sem-Pô,
Par piquâ soun assietto et lichâ soun goubô.
En venant à l'aouffice ais portount pas lour biaço;
Vé lou patrou d'aou saint ais counnaissount lour plâço;
Ais saront beliaou vingt : si nous l'aidâvons pas,
Aou sario pas foutu de fare un taou repas.

Ce jour-là Gabriel, (mon esprit) ne sais pas (je) où il était.
Enfin quand j'eus assez crevé (*pepedi*) de colère,
(Je) trouve Jules, (je) lui dis : « Tu es bien de loisir;
Jamais meilleur moment pour me faire un plaisir :
La semaine qui vient, choit (tombe) la fête du prêtre (curé);
Tout le canton le sait, tu le dois savoir.
Elle se fait quasi mieux que celle de Toussaint,
Et de tous les dévots pas un n'est mal mis.
Ce jour, pauvre ami, ici semble une foire;
(Il) vient des gens de partout ; il en vient de la Buissière ;
Il en vient du Monestier ; il en vient (du côté) de Saint-Paul,
Pour piquer son assiette et lécher son gobelet.
En venant à l'office ils (ne) portent pas leur besace;
Chez le patron du saint ils connaissent leur place;
Ils seront peut-être vingt : si nous (ne) l'aidons pas,
Il ne sera pas f.... de faire un tel repas.

Allouns, daipâcho te; prends de ploumb, prends de poudro;
Siblo vite à toun chi; pars proumpt coummo la foudro;
Vai me querre un jubier, siése liaoure ou padrix,
Sario lo qu'un levraout, me nen faout à tout prix.
Si tuo dit, si tuo fait: soun fusi sû l'aipâlo,
Aou prend sens marchandâ lou châmi que davâlo.
Bian tué lou vegai plus... Quand aou l'agué parti,
Fuzai, zaou cachou pas, countent tout lou mati.
Mais l'affare allé pas coummo l'an esperâvo.
Mi, quand faout quouqua re, toujours ai quaouquo en-
Aquai viage arrivé ce qu'arrivo de caous : [trâvo.
Davant qu'achetâ l'âne, achetaidoux licaous.
Moun chassaire agué beaou se marfoundre par fure
Dins lous bois, dins lous rious, aou pougué ren adure.
Pourtant quand aou fusé par aqui sous Sinard,
Mirô fasé partir un superbe reynard.

Allons, dépêche-toi; prends du plomb, prends de la poudre;
Siffle vite à ton chien ; pars prompt comme la foudre.
Va me quérir un gibier, que ce soit lièvre ou perdrix,
(Ne) serait-ce qu'un levreau, (il) m'en faut à tout prix.
Sitôt dit, sitôt fait; son fusil sur l'épaule,
Il prend sans marchander le chemin qui dévalle (descend).
Bientôt (je ne) le vis plus... Quand il eut (fut) parti,
(Je) fus, (je ne) le cache pas, content tout le matin.
Mais l'affaire n'alla pas comme l'on espérait.
Moi, quand (il) faut quelque chose, toujours j'ai quelque en-
Cette fois (il) arriva ce qui arrive des coups (souvent) :[trave.
Avant (que) d'acheter l'âne, j'achetai deux licous.
Mon chasseur eut beau se morfondre à fuir (courir)
Dans les bois, dans les ruisseaux ; il ne put rien amener (ap-
Pourtant quand il fut par là, sous Sinard, [porter).
Miraut fit partir un superbe renard.

Aou lou guinché si bian qu'aou lou lessé sur plaço.
Jairo que vous ai dit tout coummo se nen passo,
Vous adusou sa pé. M'entournarai countent,
Si vous refuso pas moun saouvage present.
Tout marmet de l'affrount que m'a fait la Fourtuno,
Paraissou davant vous couyoun coummo la Luno.
Ai hounte de zaou dire : un reynard eicourcho,
Que bailo un paysan maou pino, maou tourcho,
Pot pas esse par vous quaouquare d'agreable ;
Un aoutre mandario reynard et tout aou diable.
Vous ayo trop de sens ; vous savo que mous torts
Sount d'eitre d'un pays plei de paourés butors.
Eit verai, si garans la bonne Châtelaino,
Qu'a de sens coummo vous, qu'eit pas uno vilaino,
Pourrans sens nous troumpâ (la coumpanio zaou sat)
Bourrâ tout attenent lou reste dins un sac.

17 janvier 1857.

Il le visa si bien qu'il le laissa sur place. [fait) se passa,
A cette heure (maintenant) que je vous ai dit (tout) comme (le
(Je) vous apporte sa peau. Je m'en retournerai content
Si vous (ne) refusez pas mon sauvage présent.
Tout confus de l'affront que m'a fait la Fortune,
(Je) parais devant vous c....... (capon) comme la Lune.
J'ai honte de le dire : un renard écorché,
Que baille (donne) un paysan mal peigné, mal torché,
(Ne) peut pas être pour vous quelque chose d'agréable ;
Un autre enverrait renard et tout au diable.
Vous avez trop de sens ; vous savez que mes torts
Sont d'être d'un pays plein de pauvres butors.
(C')est vrai, si (nous) exceptons la bonne Châtelaine,
Qui a du sens comme vous, qui (n')est pas une vilaine,
(Nous) pourrons sans nous tromper (la compagnie le sait)
Bourrer (mettre) tout ensemble dans un sac.

LA SAINT-ANTOINE.

(1858).

Heilas ! dijaou passo, ma feno en se levant
S'en vai vé la fenêtro et s'entourno en plurant.
« Nous sians, s'eicrié-t-i, menaços d'un deisastre ;
« Sa pa qu'a deirengeo la courso d'aou bel astre
« Qui brillâvo toujours à taou jour qu'eit encai ;
« Que fasio d'aou village un village si gai.
« Moun homme, fais toun deu d'aquelo grando fêto.
« Sinard est, coummo Roumo, en buto à la tempêto.

LA SAINT-ANTOINE.

(1858).

Hélas ! jeudi passé (dernier), ma femme en se levant
S'en va vers la fenêtre et s'en retourne (revient) en pleurant.
« Nous sommes, s'écrie-t-elle, menacés d'un désastre ;
« (Je ne) sais pas ce qui a dérangé la course du bel astre
« Qui brillait toujours à tel jour qu'(il) est en ce moment ;
« Qui faisait du village un village si gai.
« Mon homme (mari), fais ton deuil de cette grande fête.
« Sinard est, comme Rome, en butte à la tempête.

« Aou lieu de nous parâ de notrés beaoux habits,
« Faout dire à saint Antoine un *ora pro nobis.* »
D'aou temps qu'ei me tenio soun deisoulant lengage,
Las agrymas plouviant sû soun maigre visage.
Mi que fasious semblant de n'ètre pas eimu,
Fusai, ne mâi ne mens, passabloment camu.
Encai vôlou gemî sû lou vilain deisordre
Que regno dins lous rengs de la gent qu'âmount mordre.
Par tretâ lou sujet faout pas étre poutrou :
Eh ben, zaou sarai pas, venerable Patrou.
Dendavant l'an veyo naou-v-ou déx robas nieras
Bravâ lou marri temps, trafoulâ las cougnieiras,
Souffrî ce que souffré Jésus dins sa Passiou,
Par venî à jun fâre lou devoutiou
Et recoure par prix de toutas lours souffrançàs
Uno petito part à votras indulgeançàs.

« Au lieu de nous parer de nos beaux habits,
« (Il) faut dire à Saint Antoine un *ora pro nobis.* »
Du temps (pendant) qu'elle me tenait son désolant langage,
Ses larmes pleuvaient sur son maigre visage.
Moi qui faisais semblant de n'être pas ému,
Je fus, ni plus ni moins, passablement camus.
A présent, je veux gémir sur le vilain désordre
Qui règne dans les rangs de la gent qui aime mordre.
Pour traiter le sujet (il ne) faut pas être poltron :
Eh bien ! (je ne) le serai pas, vénérable Patron.
Autrefois on voyait neuf ou dix robes noires
Braver le mauvais temps, fouler les fondrières
Souffrir ce que souffrit Jésus dans sa Passion,
Pour venir à jeûn faire leur dévotion
Et recevoir pour prix de toutes leurs souffrances
Une petite part dans vos indulgences.

Mentionarai d'abord lou Priou dés San-Marti,
Qu'éro, quoqu'eitrangié, toujours proumié parti;
Et ce qu'eit ça plus beaou, lou grand Praire dés Graiço,
Que disio davant jour uno bian courto meisso.
Tout malingre qu'aou-l-eit, aquaou de vé Traffort
De votrés deibitans quoique pas lou plus fort,
Venio pourtant vous dire, avei sa bounhoumio,
D'aveire à l'avenir un paou d'eicanoumio.
Et vous direi-t-iou re d'aquaou d'aou Mounaitier,
Lû qu'eit d'aou saint troupé lou guidou flouquetier?
Lû qu'a si bian l'apureillo à la douço harmounio
Que regno tous lous ans dins la ceremounio?
Encai lou Rouchassou n'en vé dounc gî deiscendre!
Aou mens si lou saint jour se trouvâvo un divendre!
Dungu pourrio blagâ que Toine a tout chasso,
Attendu que tout vat à rebours d'aou passo.

(Je) mentionnerai d'abord le prieur de Saint-Martin, [parti;
Qui était, quoique étranger, toujours premier (avant les autres)
Et ce qui est encore plus beau, le grand curé du côté de (la)
Qui disait avant (l'aube du) jour une bien courte messe. [Greisse,
Tout malingre qu'il est, celui de Treffort
De vos prôneurs, quoique pas le plus fort,
Venait pourtant vous dire, avec sa bonhomie,
D'avoir à l'avenir un peu d'économie.
Et (ne) vous dirai-je rien de celui du Monestier,
Lui qui est du saint troupeau le guide porte-bouquet?
Lui qui a si bien l'oreille à la douce harmonie
Qui règne tous les ans dans la cérémonie?
Ici le Rochasson n'en vit donc point descendre?
Au moins si le saint jour se trouvait un vendredi!
Aucun (ne) pourrait blaguer (dire faussement) qu'Antoine a
Attendu que tout va au rebours du passé. [tout chassé,

Si lous fricots sont faits, oh que gni aouré de restas!
Foudré lous fâ migeâ pa la gent qu'ant de vestas.
Car la Villo a pas meoux fourni soun countingeant.
De dava, moun ami, vent ni Jacques, ni Jean.
Aoutrés caous, lous proucés, lous clercs, la cliantello
Lous juges, lous sargeans, tout éro bagatello;
L'avoué sens façous manquâvo aou Tribunal,
Lou noble counseillier aou Counsé general,
Quand be que la session se trouvâvo ouverto.
Hélas! éro tant dur de fare aquelo perto!
Eh ben, ma brâvo gent, vous pouyo vous panâ;
Saint Antoino aquet an vous mando proumenâ.
Grand Diou, que de regrets par touto aquelo foulo!...
Creyious pas l'an passo que fusse la reboulo
Et que la grando fêto aourio gî de retour.
Vaiquia ce que dissai lou dijaou tout lou jour.

Si les ragoûts sont faits, oh! qu'il y aura de restes!
(Il) faudra les faire manger par la gent qui a (ont) des vestes.
Car la Ville (n') a pas mieux fourni son contingent.
De là-bas, mon ami, (il ne) vient ni Jacques, ni Jean.
Autrefois, les procès, les clercs, la clientèle,
Les juges, les sergents, tout était bagatelle;
L'avoué sans façon manquait au Tribunal,
Le noble conseiller au Conseil général,
Quand (bien) même (que) la session se trouvait ouverte.
Hélas! (c')était si dur de faire cette perte!
Eh bien, ma brave gent (mes braves gens), vous pouvez vous [frotter (le ventre);
Antoine, cette année, vous envoie promener.
Grand Dieu! que de regrets pour toute cette foule!...
(Je ne) croyais pas l'an passé que (ce) fût le repas final
Et que la grande fête n'aurait point de retour.
Voilà ce que je dis le jeudi tout le jour.

Mais quand agai fini de parlâ de la sorto,
Entendai que quaouqu liquetâvo ma porto.
Ero lou boun Patrou que me dissé tout bas:
« Te saourez que dioumengeo aouré lieu lou repas. »
Alors, zaou cachou pas, fusai sens inquiétudo.
Mais coummo ai tous lous ans la mauvaiso habitudo
D'hounnourâ lou Patrou d'un maouvé coumpliment,
Fusai durant doux jours dins un laide troument.
Lou grand jour eit venu; par sa poumpo nouvello,
La fêto vai toujours de plus bello en plus bello;
A notrés vœux ardans saint Antoine eit rendu :
Souvent tout eit saouvo quand l'an creit tout pardu.
Muso, vêni m'aidâ; deiscends de la Mountagno;
Te varrez que nous sians en pays de Coucagno.
Par tous chans innoucens fais rire aquelo gent
Que migeount tous encai dins de culiers d'argent.

Mais quand j'eus fini de parler de la sorte,
J'entendis que quelqu'un remuait le loquet de ma porte.
C'était le bon Patron qui me dit tout bas :
« Tu sauras que dimanche aura lieu le repas. »
Alors, (je ne) le cache pas, (je) fus sans inquiétude.
Mais comme (j')ai tous les ans la mauvaise habitude
D'honorer le Patron d'un mauvais compliment,
(Je) fus durant deux jours dans un affreux tourment.
Le grand jour est venu; par sa pompe nouvelle,
La fête va toujours de plus belle en plus belle;
A nos vœux ardents saint Antoine est rendu :
Souvent tout est sauvé quand l'on croit tout perdu.
Muse, viens m'aider; descends de la Montagne;
Tu verras que nous sommes en pays de Cocagne.
Par tes chants innocents fais rire ces gens
Qui mangent tous aujourd'hui dans des cuillères d'argent.

Allouns! deipâcho-te, fais de jolias grimâças ;
Et pais te chantarez las padrix, las begassas,
Las liaoures, lous lapis, las crêmas, lous pâtiers
Qu'ant lestoment filo dins de larges gaousiers.
T'aousâves pas soufflâ davant las robas neiras;
Mais la Damo a sarro toutas sas chatouneiras.
Chanto dounc à toun aise aquaou grand cop d'Eitat :
Faout pas par lou moumant dounnâ ta lengo aou chat.
Mutino, âmes tu meoux celebrâ las louangeas
D'aquelous cinq Moussus qu'ant patrouillo las fangeas,
Qu'ant sarro la boutiquo insi que l'atelier
Par venî se couflâ dins notre ratelier?
Qu'ant laisso de mati l'eicritoire et la plumo
Par veni s'ainiffla sous lou fourné que fumo?
T'ignores lou français ; chanto nous en patois.
Vai, tout lou mounde sat que t'habites lous bois.

Allons! dépêche-toi ; fais de jolies grimaces,
Et puis tu chanteras les perdrix, les bécasses,
Les lièvres, les lapins, les crêmes, les pâtés,
Qui ont lestement filé dans de larges gosiers.
Tu n'osais pas souffler devant les robes noires ;
Mais la Dame a fermé toutes ses chatières.
Chante donc à ton aise ce grand coup d'État :
(Il ne te) faut pas pour le moment donner ta langue au chat.
Mutine, aimes-tu mieux célébrer les louanges
De ces cinq Messieurs qui ont patrouillé les fanges,
Qui ont fermé la boutique ainsi que l'atelier,
Pour venir se gonfler (s'enfler) dans notre ratelier?
Qui ont laissé de (bon) matin l'écritoire et la plume
Pour venir renifler (flairer) sous le fourneau qui fume?
Tu ignores le français ; chante nous en patois;
Va, tout le monde sait que tu habites les bois.

Jamais te dise re; saou pas coummo te prendre.
Veyous ben que de te pouis, ma ju, gaïre attendre.
Eh ben, si t'âmes pas lous cantiques de joie,
Pluro aou mens lous malheurs d'aous paourés vers-à-
Nous nous unirans tous à toun chant de tristesso. [soie;
Nais noun, te troublarias notro sainto allegresso.
Chanto, te farez meoux, l'entrepido Suzou
Que-n-en saouvo aou mens vingt de la marrio sasou;
Fumelle sens paret, que vêpre et jour travaillo
Par eipela la liaoure et par plumâ la caillo.
Chanto d'un air bian doux la generaousito,
Lous noblés sentiment, la douço charito
Que remplissount lou cœur de la petito Damo.
Te voles pas bâdâ?... Ta counduito eit infâmo:
Ingrato, fou lou camp et leisso mi finir.
Eit vous, Toine cheiri, que mon cœur vent benir,

Jamais tu (ne) dis rien; (je ne) sais pas comment te prendre.
(Je) vois bien que de toi (je ne) puis, (par) mon droit, guère
Eh bien! si tu (n')aimes pas les cantiques de joie, [attendre.
Pleure avec nous les malheurs des pauvres vers-à-soie,
Nous nous unirons tous à ton chant de tristesse.
Mais non, tu troublerais notre sainte allégresse.
Chante, tu feras mieux, l'intrépide Suzon,
Qui en sauva au moins vingt de la mauvaise saison;
Femme sans pareille, qui nuit (soir) et jour travaille
Pour épelucher (écorcher) le lièvre et pour plumer la caille.
Chante d'un air bien doux la générosité,
Les nobles sentiments, la douce charité
Qui remplissent le cœur de la petite Dame.
Tu (ne) veux pas ouvrir le bec? Ta conduite est infame:
Ingrate, f... le camp et laisse-moi finir.
(C')est vous, (An)toine chéri, que mon cœur vient bénir,

Regreittou d'avei pas uno eilouquanto rimo
Par bian vous temougnà lous amitiés, l'estimo
Que nourrisso par vous. Sacho que moun bounheur
Saré d'avei toujours un couin dins votre cœur.

(Je) regrette de (n')avoir pas une éloquente rime
Pour vous bien témoigner les amitiés, l'estime
Que (je) nourris pour vous. Sachez que mon bonheur
Sera d'avoir toujours un coin dans votre cœur.



COMMENTAIRE

COMMENTAIRE

I

Le Banquet des Fées et ensemble les trois autres pièces dont il est immédiatement suivi, ont pour auteur Laurent de Briançon, qui les composa, il y a de cela plus de trois siècles, vers MDLX, alors qu'il était recteur de l'Université de Valence.

On n'est d'accord ni sur le lieu de sa naissance, ni sur son origine. Ceux-ci, avec G. Allard, placent son berceau à Grenoble ; et ceux-là, à Briançon, sur la foi de l'abbé Albert en son *Histoire du diocèse d'Embrun*. D'aucuns le disent fils naturel d'Aimeric de Briançon ; la chose n'est sans doute pas absolument impossible ; mais dans le cas même de l'affirmative et si Laurent est le bâtard d'un grand seigneur, il n'est certes pas un bâtard d'Apollon et ses productions attestent amplement un légitime nourrisson des Muses.

Page 1-34. — *Le Banquet des Fées* fut primitivement compris dans la bibliothèque de Duvergier.

Page 35-47. — *La Physionomie du Courtisan* ne se trouve plus nulle part sous la forme de l'édition princeps.

Page 49-113. — Il existe à la Bibliothèque impériale un exemplaire sans titre du *Badinage de l'Accouchée*, in-4o de XLIV pp.

Page 115-156. — La première édition de *La Commère de Grenoble* a subi le même sort que celle de *La Physionomie du Courtisan*.

Mais les quatre opuscules de Laurent de Briançon ont été, par bonheur, réimprimés à Grenoble, en MDCLXII, chez Charvys, en

un petit in-8° de LXXIV pp., qui est conservé à la bibliothèque de la ville, sous le titre : « *Recueil de diverses pièces faites à l'antien langage de Grenoble*, etc. »

Page 1. — *Vence* (*Vincium*), ancienne (1) ville de France, dans la Provence, avec évêché suffragant d'Embrun. Elle est à trois lieues de la mer, sur les frontières du Piémont, à trois lieues et demie d'Antibes au nord, à trois lieues au nord-est de Grasse, à 173 lieues de Paris au sud-est.

Ibid. — *Chartreuse* (la Grande-), célèbre monastère, situé à trois lieues nord-est de Grenoble, sur les confins de la Savoie, dans les montagnes. Son nom lui vient des cellules mêmes ou *chartres privées* des Religieux. C'est saint Bruno, un Allemand de Cologne, qui, après avoir déjà habité une première solitude à Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres, vint, en 1084, fonder et bâtir la Grande-Chartreuse, chef-lieu de l'ordre, aux environs de la capitale du Dauphiné. L'évêque de cette ville, saint Hugues, qui avait vu, disait-il, sept étoiles briller sur le désert, conseilla à l'ancien chanoine de Reims de l'aller habiter et il défendit bientôt après aux femmes, aux chasseurs et même aux bergers d'en approcher. Des rochers presque inaccessibles et entourés de précipices affreux furent le berceau de cette corporation, qui dè là se répandit dans toute l'Europe. Figurez-vous une étroite et sombre vallée, dominée par des rochers à pic qui sont couronnés de bois et presque toujours couverts de neige ou de brouillards. C'est là que Bruno éleva un oratoire, avec une semaine de cellules en mémoire des sept étoiles de saint Hugues ; et il les isola les unes des autres comme étant destinées à des Chartreux, c'est-à-dire, à des reclus innocents, à des prisonniers volontaires.

Les Chartreux sont vêtus de blanc ; ils observent une perpétuelle clôture, de sorte qu'on ne les voit jamais hors du cloître, à l'exception du Prieur et du Procureur. Ils portent constamment sur leur corps nu un cilice, ou tissu de crin, ne

---

(1) Les informations historiques et géographiques se rapportent au temps même où le poëte écrivait.

mangent jamais de viande, jeûnent tous les vendredis au pain et à l'eau, doivent toujours garder un silence absolu et ne peuvent admettre dans leur cloître aucune femme. Ils sont divisés en quatre nations, allemande, espagnole, française et italienne ; et ils tiennent tous les ans, le 1er mai, leur assemblée générale, ou chapitre. Si le jour de Noël tombe un vendredi, auquel cas tous les autres catholiques font gras, ils ne peuvent manger de la viande. Mais telle est leur aversion pour toute nourriture qui fut animée et terrestre, que dans la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, où est représentée en peinture la dernière cène de N.-S. J.-C, l'agneau pascal est remplacé par un gros animal aquatique. Un semblable tableau se voit aussi en Espagne, à la Chartreuse de Grenade. A la faveur de cette rigidité de leur ordre, les Chartreux pensent être particulièrement recommandés à la sainte Mère de Dieu et pour cela préservés de tomber dans le péché, cette souillure de l'âme.

Outre le tableau que j'appellerai au poisson-pascal, la Grande-Chartreuse en possède XXII autres du plus grand prix et du plus vif intérêt : c'est toute la vie de saint Bruno retracée, j'ai faill dire racontée par l'éloquent pinçeau d'Eustache Lesueur, surnommé à bon droit le Raphaël français.

Dès qu'une fois on sait la topographie de Vence et de la Chartreuse, il cst aisé de deviner pourquoi notre auteur a placé dans leur voisinage le séjour des Fées : le merveilleux aime à s'entourer, à s'envelopper de silence, de solitude et d'obscurité. Du reste, il existe là-dessus toute une tradition à laquelle le poëte ne pouvait guère déroger. Ainsi, dans Horace, nous entendons Canidie s'écrier :

« .... O rebus meis
Non infideles arbitræ,
Nox, et Diana, quæ silentium regis,
Arcana cum fiunt sacra. »

— Epod. v. —

Et ailleurs (1), Priape nous raconte comment il ne peut pas

(1) Satir. lib. I, 8, v. 19-23.

empêcher ces vilaines femmes qui troublent la raison humaine par leurs philtres et leur grimoire de venir, dès que la lune a montré son beau visage, ramasser des os et des plantes vénéneuses dans les cimetières :

« . . . . Carminibus quæ versant atque venenis
Humanos animos. Has nullo perdere possum
Nec prohibere modo, simul atque vaga Luna decorum
Protulit os, quin ossa legant herbasque nocentes. »

Dans Shakspeare, dès les premiers mots de son *Macbeth*, une sorcière demande à ses deux compagnes quand et où elles se retrouveront :

1. With. « When shall we three meet again,
In thunder, lighting, or in rain ?
2. With. « When the hurlyburly 's done,
When the battle 's lost and won. »
1. With. « Where the place ?
2. With. « Upon the heath. »

Enfin, un poëte de Vienne, pas en Autriche, Denis Salvaing de Boissieu, dans ses *Sylves* sur les sept merveilles du Dauphiné, nous révèle comment, après s'être métamorphosée en couleuvre ou plutôt en dragon ailé, Mellusine échangea sa résidence de Lusignan, dans le Poitou, contre les rochers et les Cuves de Sassenage, aux portes de Grenoble :

Luzianæos postquam Meluzina Penates,
Indignata viro, colubri sub imagine, liquit,
Extremumque vale dixit Pictonibus oris,
Mente diu fluitans hæsit quo flecteret alas,
Quæ plaga susciperet profugans, peteretne Britannos,
. . . .
Orcadas, an Thulen, extremaque littora ponti
. . . .
Dumque vaga centum meditatur mente recessus,
Vipereos canas oculos convertit in Alpes,
. . . .
Et subito levibus vacuum secat aera pennis.

. . . .

Dum loquor, Alpinos tractus Meluzina volatu
Attigit, abruptis quo Sassenagia rupes
Horrescit scopulis et vertice fertur ad auras.
Hic specus immani sese diffundit hiatu,
Unde ruit præceps ingenti gurgite rivus,
Et rauco faciles invitat murmure somnos. »

Il faut croire que la vestale Mellusine avait eu sérieusement à se plaindre de quelque téméraire, dans les environs de Lusignan, puisqu'elle délibéra si elle ne s'enfuirait pas jusqu'aux extrémités les plus occidentales de l'Europe.

Le *præceps rivus* dont le rauque murmure procure un facile sommeil, c'est le Furon avec son *ingenti gurgite*.

Les vers latins qui précèdent sont d'un de ces magistrats qui avaient autrefois le don d'allier le culte des Muses à celui de Thémis.

Sur la garde d'un exemplaire des *Merveilles du Dauphiné*, je viens de lire, tracées sans doute par la main d'un ami, ou tout au moins d'un admirateur, du premier président de la Chambre des comptes du Dauphiné, deux lignes qu'on prendrait pour la traduction d'une des plus ingénieuses épigrammes de l'*Anthologie* grecque. C'est pour cela que je suis heureux de donner ici l'hospitalité à un distique trop peu connu et si digne de l'être :

« Scripsisti, præses, patriæ miracula septem :
Scribes octo, tui si memor esse velis (1). »

Que dire maintenant de Lusignan ? — Lusignan (*Lusiniacum*), petite ville de France dans le Poitou, célèbre par ses comtes

---

(1) Tu as porté à sept, ô Président, le nombre des merveilles de notre patrie,
Tu le porteras à huit, si tu veux bien ne pas t'oublier.

Sur le même feuillet, la même plume à écrit cette belle pensée que n'eût certes pas désavouée le célèbre auteur du *Traité des fiefs*. « Quand la Loi et la Raison président à sa vie, l'homme est un Dieu mortel. » *Homo Lege et Ratione vivens* (l'homme vivant de loi et de raison) *est mortalis deus*.

d'antique et noble race. Elle est située sur la Vienne, à cinq lieues S.-O. de Poitiers, à vingt-deux lieues N.-E. de la Rochelle, à quatre-vingts lieues S.-O. de Paris.

Dans la petite Bretagne, ou l'Armorique, la commune d'Essé, du canton de Retiers, possède une fameuse *roche aux Fées*; mais c'est près de Gaël, dans le canton de Saint-Méen, que se trouvent les immenses et tant renommées forêts de Brocéliande, ce théâtre classique du sabbat des Fées.

Des deux magiciennes d'Horace, l'une doit son nom aux *carmes* qu'elle chante, c'est Canidie; l'autre au prodigieux don de deviner, c'est *Sagana*, dont nous retrouvons une trace palpable dans le mot français *sagacité*, dérivé, lui aussi, du radical latin *sagax*.

Sorcière est une forme légèrement altérée de *sortière*, comme *ancien* est un peu détourné de *antien*.

Or, *sortière* issu de *sortis* et *antien* issu de *ante* sont plus logiques, j'entends par là plus près du vrai sens, que sorcière et ancien, qui ont néanmoins prévalu. Car, de même que tout en écrivant *action*, nous prononçons *accion*, ainsi autrefois, tout en écrivant *sortière* et *antien*, on articulait *sorcière* et *ancien*. Un beau matin on s'avisa de mettre d'accord l'orthographe avec la prononciation. Et voilà comme on fut conduit à écrire dès lors *sorcière* et *ancien*, à l'exclusion de *sortière* et d'*antien*.

La sorcière, non-seulement interroge et tire, comme on dit, dans son livre le sort de chacun, sa bonne aventure, son horoscope, mais elle jette aussi des sorts, ce que les Italiens nomment *gettare sorti;* et pour cela il lui suffit d'un regard du mauvais œil, *del cattivo occhio*.

Fée, dérivé du latin *fatidica*, est l'abrégé de *fatidicée*, qui fait parler le Destin, qui dit la destinée. Dans *Macbeth*, les Fées (witches) sont appelées les *Sœurs du Destin*, *the weird sisters*.

Si la Fée est toute jeunette, on invente pour elle le joli nom de Fadette, contracté de Fatidicette, autrement petite Fée.

Une des principales fonctions des Fées, c'était de faire l'office de sage-femme auprès des accouchées, d'assister, par conséquent, à la naissance de l'enfant, de lui servir de marraine et de le doter magnifiquement à son entrée dans la vie. Dans *Romeo et Juliette*, la Fée sage-femme, c'est la reine Mab, qui va galoppant toutes les nuits ici et là « she is the Fairies midwife » (Act. I, sc. 4).

Mellusine, leçon que je préfère à Mélusine, est une forme secrète de Mère-Lusine, puis Mère-Lucine; c'est la Fée par excellence, en tant qu'elle préside aux accouchements, comme une autre Diane-Lucine, ou Junon-Lucine. De là l'expression, *des cris de Mère-Lucine*, pour désigner de hauts cris, tels qu'en pousse une femme en travail, tels aussi qu'en proférait la Fée Lucine, pour couvrir ceux de la patiente, à l'égal des Corybantes qui trompèrent ainsi Saturne au sujet de Jupiter. Mellusine était sensée enlever à sa mère, pendant la nuit, l'enfant nouveau-né pour y substituer un poupon supposé.

Dans notre *Banquet des Fées*, c'est la petite *Fleurie* qui remplit le rôle de *Fadette;* c'est tout aussi joli et plus intelligible.

Pag. 1. *Fau (eiburifia de).*— Cette haute montagne toute plantée de différents arbres dont le feuillage est agité par les vents, devient pour le poëte une sorte de tête échevelée, littéralement ébouriffée, puisque ce mot s'emploie en parlant d'une personne que le vent a décoiffée, dont il a mis en désordre la chevelure: « *zerzaust, verbuschelt; dem der Wind die Haare das Kopfzeug in Unordnung gebracht hat.* »

Fou, dérivé du latin *fagus*, ou plutôt du grec φάγω, je mange, est un des anciens et nombreux noms de l'arbre appelé généralement *hêtre,* toujours avec le sens de manger, *edere.* Il est dit aussi arbre à faine, la *faine* étant le fruit du *fau.* Autour de fau se groupent, comme étant de la même famille et désignant la même essence : Fou, fouteau, foteau, fayant, fayard et fays.

Quant au diminutif *fouquet*, variante et synonyme de fouteau, il est devenu célèbre du jour où il fut porté par le surintendant que l'on sait, et à qui il a suggéré l'idée de la devise *Quo non ascendam ?* applicable autant à l'homme qu'à cet agile et preste animal, qui, hôte inséparable du hêtre, se fait de sa queue une ombrelle, suivant la signification du joli nom *écureuil*, en latin *sciurus*, en grec σκίουρος, dans lequel entrent σκιά, ombrage, et οὐρά, queue.

Izerablo ressemble fort à *Izère-érable,* érable des bords de l'Izère, aujourd'hui Isère. L'érable est comme le plane ou platane, ὡς ἂν τὸν πλάτανον ; mais il a le bois dur, μὲ σκληρὸν ξύλον. C'est sans doute pour cela que les Grecs le nomment σφένδαμνος, c'est-à-dire qui dompte les coins ou qui dompte la pierre lancée

par la fronde, enfin qui ne peut être entamé ni par la cognée, ni par la fronde : Racines, δάμνω, je dompte, et σφήν, coin, ou σφενδόνη, fronde. L'érable d'ailleurs est piquant, pointu dans ses rameaux ; aussi est-il nommé par les Romains *acer* et par les Allemands *Ahorn*. L'érable ordinaire ou des montagnes est blanc : et c'est pour Linnée l'*acer pseudoplatanus*. Pour le même Linnée, le petit érable ou érable de plaine devient *acer campestris*, et l'érable du Levant, ou le platane d'Orient, n'est pas autre que le *platanus orientalis*.

L'*arbou*, c'est proprement l'arbousier dont Horace a chanté l'éternelle verdure :

« . . . . . Viridi membra sub arbuto
Stratus. »

— Hor. od. I v. 21. —

L'arbousier ne fleurit qu'au mois de juillet et son fruit nommé *arbouse* est de la grosseur d'une prune, mais n'a point de noyau.

Le *genevro*, en latin *juniperus* et en français genèvre, dont le diminutif ou l'arbuste est genévrier, est un arbre dont la baie entre dans la composition d'une liqueur connue chez les Allemands sous le nom de *Branntwein*, autrement vin cuit, vin brûlé, ou eau de genèvre. Avec les baies du genèvre des Alpes on a obtenu dans ces derniers temps et dans nos parages une nouvelle liqueur, le *genépi*, où nous trouvons gen(èvre-Al)pi(um).

Le genévrier est pour Linnée le *juniperus communis*.

L'*arbepin*, c'est l'arbuste *aubépin*, autrement épine-blanche, aubépine, noble-épine, en allemand *Weissdorn*. C'est pour Linnée le *cratægus oxyacantha*, le *cratégus aux épines aiguës*. Or par Κράταιγος, on entend un arbre d'un bois *fort*, κραταιός, διὰ τὴν σκληρότητα τοῦ ξύλου του ; c'est le sorbier, σουρβηάς, ou le néflier sauvage (ἀγριομουσμουλιά). Donc, en définitive, l'aubépin est un néflier sauvage aux épines aiguës.

Ibid. — *Avi (él) il semble*, et non pas *on pense*.

Ibid. — *Figua (per ma)*. Le poëte jure ici par ce qu'il a de plus cher au monde, par les sources de la vie, comme dans

Shakspeare, Angélique, la nourrice de Juliette, jure par sa pureté ou son honneur :

Nurse. « Now, by my maiden-head, . . . »
— Act. 1., sc. 3. —

Apud nos enim, per honestam metaphoram, scrotum, vernacule la bourse, poetæ antiquitus assimilarunt nunc fico, nunc ficulo, Pro ratione magnitudinis : ideo sane quod hinc et inde eadem apparet rotunda atque rugosa forma, et intus tanquam eadem insunt grana, eædem fibrillæ. Qua de causa mox solemne fuit comicis præsertim scriptoribus, ut lepide per ma figue, seu per ma figuette jurare non dubitarent.

Le juron *par ma fi* se distingue essentiellement de la formule *par ma figue, par ma figuette.* En effet, par ma fi, et aussi par ma fé, équivaut à *par ma foi, per meam fidem,* et en italien *pella mia fede,* et même *pella mea fè.*

Ibid. — *Figua* (fare v cié la) — Se moquer du ciel, lui faire en quelque sorte, non pas un pied de nez, mais un pied de quelque autre chose. Cette locution, devenue proverbiale, qu se lit tant de fois dans nos vieux auteurs français, et jusque dans les fables (1) de la Fontaine, signifie, au fond, se moquer de la façon la plus outrageante. *Is enim vere* ficum agit, *qui dum sibimet leviter obversa dextra scrotum percutit, oculos et subsannationes intendit in quempiam, cui dicere videtur, Italorum more: Tu sei un coglione ; næ, non te facio unius fici :* Tiens, voilà pour toi ; tu es un *scrotum ;* tu ne vaux pas ça ; je fais moins de cas de toi que d'une *figue. « Io non estimoti un fico. »*

Pag. 2. — *Calaborne.* Le singulier est calaborna, composé de *cala,* anse, abri, et de *borna,* féminin de *borno,* qui signifie *creux,* témoin ce vers de Mistral, dans son *Mireille :*

« Quatre n'en tiro de la borno. »
En tire quatre du creux. —
Mireio, cant. II, v. 6 de la XXXIIIe stance.

---

(1) « Plusieurs se sont trouvés qui d'écharpe changeants,
Aux dangers, ainsi qu'elle (la chauve-souris), ont souvent *fait la figue.* »
— Liv. II., fab. 5. —

Dans la même stance, au vers 4e, nous trouvons aussi *caforno*, la *caforno*, dérivé évidemment du latin *caverna*, dont la racine est également *cavus* :

« Mando sa man dins la *caforno*. »
— Envoie sa main dans la cavité. —

La *calaborna* est donc un abri creux, une sorte de cahute ou de logette, sur le chemin ; derrière laquelle on se cache, pour, de là, lancer, sans être vu, un projectile, ou asséner perfidement un coup.

Calaborna se dit aussi d'un *arbre* creux, où la main de l'enfant va dénicher les oiseaux ; et dans ce cas là, *bois-creusé* se trouve sans peine dans *borna* précédé de *cala*, ce dernier provenant d'un mot grec qui signifie bois, à savoir, κᾶλον, d'où καλία, *nid*.

Ibid. *Pru* (*au*). Au *plus* haut, les liquides L et R étant du même ordre, on les remplace souvent, en patois surtout, l'une par l'autre ; de là PRU, au lieu de PLU (S).

Pag. 2. — *Serpolet (le)*. — Le serpolet est une plante vivace et labiée ; elle rampe ou s'élève peu, et sent bon : *serpit et olet*. C'est l'ἕρπυλλον des Grecs, le *serpyllum* des Latins et le *serpel* des Espagnols. Linnée lui donne le nom de *thymus serpyllum*, le serpolet étant une espèce de *thym*.

Ibid. — *Rigolan* (*en se*). — Se rigoler, c'est se gaudir et s'ébaudir, se gausser et s'ébattre, ou prendre ses ébats. *Rigolo*, *rigogolo* même, et *rigoletto*, en italien, se disent d'un bal, d'une danse tournante ou walse. De là le sautillant et harmonieux *Rigoletta*, pour désigner une vive, sémillante et légère bayadère, ou ballerine.

Entre *se rigoler* et *se régaler* il y a bien un peu de parenté, puisque de part et d'autre, il s'agit de joie et de réjouissance. Mais *se régaler* se dit particulièrement des plaisirs de la table, un régal étant, comme l'a si bien montré La Fontaine(1), un festin de roi (*cœna*) *regalis*, un repas princier.

---

(1) » Le *régal* fut fort honnête,
Rien ne manquoit au festin ;
. . . .

Ibid. — *Cupelié (fare de).* — Cupelié me paraît composé de deux mots ; sans toucher au premier, je puis dire que le second est *pellis.* C'est aux jeux de la première enfance qu'il faut demander le mot de l'énigme. Un père, Henri IV, ou tout autre, s'amuse, je suppose, avec son fils en bas âge. Viens ici, lui dit-il, engage ta blonde tête entre mes genoux, penche-toi, puis fais-moi ressortir tes petites mains sous tes fessottes. Cela fait, il vous le prend par ses mignons doigts rosés et vous le retourne ou plutôt il vous le fait sauter en un clin d'œil. Or, celui qui a sauté ainsi, était en simple jaquette, peut-être même était-il encore moins vêtu. C'est donc avec raison que le mot signifie qu'il a été *tourneboulé* ou tourné sens dessus dessous, *quasi per pellem podicis.* Plus tard, l'adolescent, le jeune homme même fera tout seul, en appuyant sa tête sur le gazon, le saut point périlleux qui vient d'être décrit ; et cette fois encore, la chose s'appellera, par catachrèse, *fare de cupelié.* D'où il est aisé de voir que faire des *cupelié*, c'est faire des *culbutes,* ce qui équivaut, dans le patois de Langres, à faire des *cantibouelles.*

Page 3. — *Fin-prenant.* — Celui qui est craintif, défiant, prend les choses finement, délicatement et comme du bout des doigts ; il craint de se compromettre, il n'est pas *entreprenant*, ce qui est le contraire de *fin-prenant.* D'où cette dernière expression, signifie, réservé, méticuleux, et, par suite, *cauteleux*, *rusé*, *madré,* comme sont en général les paysans, toujours en état de siége contre ce qu'ils ne craignent pas d'appeler l'astuce des citadins.

Ibid. — *Eicumigiron (le noz).* — Ces chèvres ainsi excommuniées par les Fées, me rappellent, jusqu'à un certain point, l'excommunication qui fut autrefois réellement et sérieusement lancée contre des chenilles. En effet, dans le moyen âge et même dans le seizième siècle, on faisait le procès aux

---

. . . .

Ce n'est pas que je me pique
De tous vos *festins de rois.* »

—*Le Rat de ville* et *le Rat des champs*, liv. I., 9.—

chenilles, aux rats, aux mulots, qui commettaient des dégâts soit dans les villes, soit dans les campagnes, et aux autres animaux qui, dans leur course ou de toute autre manière, causaient la mort de quelqu'un. L'information se faisait contradictoirement : on nommait un curateur à la bête ou un avocat pour la défendre. C'est ainsi que, sous le règne de François Ier, Jean Milon, official de Troyes, en Champagne, rendit, le 7 juillet 1506, contre les chenilles une sentence dont voici la teneur : « Parties ouïes, faisant droit sur la requête de Villenoce, admonestons les chenilles de se retirer dans les six jours, et à faute de ce faire, les déclarons maudites et excommuniées. »

Gui-Pape raconte qu'allant à Châlons présenter ses hommages au roi, il vit à des fourches patibulaires un porc qu'on avait pendu pour avoir tué un enfant.

Chorier, dans l'*Histoire générale du Dauphiné,* rapporte qu'en 1584 et 1585, il y eut un nombre si infini de chenilles, que les murailles, les fenêtres et les cheminées des maisons en étaient couvertes. Le grand-vicaire de Valence les fit citer devant lui, et après une information contradictoire et une plaidoirie solennelle, les condamna à sortir du diocèse. « Mais, ajoute l'auteur nommé plus haut, elles n'obéirent pas : la justice humaine n'a pas d'empire sur les instruments de la justice de Dieu. » Il fut délibéré de procéder contre ces animaux par anathème et par imprécation, par malédiction et excommunication ; mais sur l'avis de deux jurisconsultes et de deux théologiens, le grand-vicaire n'usa que d'abjuration, de prière et d'aspersion.

Pag. 3. — *Cuillavon* (*vn mondo*). — Par syllepse, le verbe est au pluriel, le rapport existant non pas avec le mot (mondo), mais avec l'idée collective dont il est l'expression.

Ibid. -- *Fessou* (*sen*). — Fessou, légèrement altéré de *fossou*, a pour racine en latin *fossor,* de *fodere,* fouir, creuser la terre. Le *fessou* est en effet un instrument destiné à cet usage. Par suite de l'affinité et de la permutabilité de F et V, le *fessou* du Dauphiné devient, dans le patois de Langres, le *vessou*. Maintenant, dans la langue commune, fessou ou vessou n'est pas autre chose que *houe, hoyau*. La houe est un ustensile de fer, large et recourbé, qui a un manche de bois ; on s'en sert pour remuer la terre, en le tirant vers soi. Le hoyau, le

sarculum d'Horace (1), est une sorte de houe à deux fourchons ; ce fut pour ainsi dire la charrue primitive et portative, et le moins compliqué des araires.

Ibid. — *Migimotet.* — Ce terme est composé de migi, *manger*, et motet, *enfant*. Le ou la Migimotet est donc une sorte de Croque-Mitaine. Puis, la *mitaine*, dont la racine est *medietas*, moitié, est un demi-gant, un gant qui laisse à nu les doigts des marmots à croquer.

Pag. 4. — *Cordela* (*prima coman*). — Nous disons de même *fine comme l'ambre*. Le patois, qui n'a pas, Dieu merci, renoncé à l'originalité, dit fine comme cette petite corde, cet heureux cordon, nommé *lacet*, du latin *laqueus*, qui captive et emprisonne sans étrangler, tout en serrant beaucoup.

Page 4. — *Culut* (*le*). Un insecte qui a le corps grisâtre, le *derrière* bleu et vert, et qui projette de cette extrémité une sorte de lumière pendant la nuit, s'appelle en français *ver-luisant*. C'est chez le Grecs anciens la λαμπουρίς, la πυγολαμπίς, du féminin, comme rentrant dans le genre *mouche* (2). L'un et l'autre mot contient λάμπω, je brille, plus οὐρά, queue, ou πυγή, fesse.

C'est pour les Grecs modernes la κωλοφωτιά, dont les racines sont κῶλος, anus ou fessier, pour ne pas traduire plus exactement, et φῶς, lumière.

En latin, c'est *noctiluca*, *cicindela*, et aussi *lampyris*, qu'il vaudrait mieux écrire *lampuris*. Car enfin, c'est οὐρὰ qui entre dans la composition de ce mot, et non pas ὑρά. Or, lorsque la diphthongue ου, et non pas la simple voyelle υ, passe du grec dans une autre langue, c'est *u* qu'on obtient et non pas *y*. C'est ainsi, par exemple, que ὑποτεινοῦσα a conduit à *hypoténuse*, et non pas à hypoténуse. Donc, encore un coup, substituez *lampuris* à *lampyris*.

---

(1) « Gaudentem patrios findere *sarculo*
Agros. »

— Od. lib. I., I, v.· II. —

(2) Nicandre appelle encore le ver-luisant φύλαινα et Hésychius κυσολαμπίς, κυσὸς étant ici synonyme de πρῶκτος.

Chez les Italiens, c'est simplement *la lucciola*, et chez les Espagnols, *la luciernaga*. Chez les Allemands, c'est le Johanniswürmchen, le petit ver de Jean, ou la Johannisfliege, la mouche de Jean. Ce Jean n'est pas autre chose que saint Jean, pris ici pour le jour de sa fête, ou la Saint-Jean, laquelle coïncide avec les fortes chaleurs de l'été, qui pourraient bien n'être pas tout à fait étrangères aux reflets phosphorescents de la luciole.

Chez les Anglais, c'est le *glow-worm*, exactement ver-luisant.

Enfin, dans le patois de Grenoble, c'est *lo culut*, où nous retrouvons avec quelque autre chose *lumen*.

Ce rapide coup-d'œil jeté sur la plus grande partie de l'Europe, tant ancienne que moderne, au sujet du ver-luisant, nous autorise suffisamment à conclure que c'est le romaïque ou le jargon des Grecs modernes qui, par son κωλοφωτιά se rattache le plus étroitement à la Romane provençale, autrement à *culut*. Pour Linnée, le ver-luisant est devenu Lampyris, par corruption de Lampuris.

Au point de vue de l'histoire des mœurs, le ver-luisant n'est pas sans avoir une grande importance Il fut un temps, en France, où la police, le chevalier du guet, forçait les filles et les femmes de joie de porter dans les promenades publiques, à leur ceinture, un ver-luisant destiné à les distinguer de tout ce qui n'était pas elles. Et c'était alors, ou jamais, le cas de dire : Tout ce qui reluit n'est pas d'or. Dans le même temps, un vêtement de couleur grise pour les femmes, brune pour les hommes était infligé aux personnes de mœurs dissolues : de là les mots *grisette* et *rufien*.

Ibid. — *Vn ten fut.* — Locution adverbiale, qui équivaut à *jadis, autrefois, piéça*. De même les Grecs disent ἐνίοτι, par syncope de ἔστιν ὅτι, est — cum.

Ibid. — *Parchia (vna gran)*. — Une longue suite, une longue file de Fées peut être comparée à une brochette..... de croix, par exemple ; de part et d'autre, elles se succèdent sur une ligne, comme sur une seule et même perche.

Ibid. — *Melamen*. — Transposition de *malement*, dans le sens de *mal*, en latin *male*. C'est ainsi que dans Virgile (1) un travail

---

(1) « Labor improbus omnia vincit. » — G. I, 145. —

opiniâtre, un travail d'homme de peine, de galérien, de chien, comme on dit encore, est appelé *labor improbus*, en grec μόγος πονηρός.

Page 4. — *V grand jamais.* — La locution a émigré du patois dans le beau français, sous la forme, *jamais*, *au grand jamais.*

Ibid. — *La dresseiri.* — L'endroit, dont la racine est *directus*, d'où, en français, *dresser* et *adresser.*

Ibid. — *Fune.* De même en grec et en français aussi, le verbe être ou son équivalent se prend pour aller : παρεγινόμην, et j'y fus, pour προσῆλθον et j'y allai.

Page 5. — *Senit* (*lou*). — Un petit oiseau qui se tient d'ordinaire sur les *chardons* et les épines dont il mange la graine, est dit en français *chardonneret.*

Chez les Grecs anciens, c'est ἀκανθίς, et ἀκανθυλλίς, dont la racine est de part et d'autre ἄκανθα, épine (1).

Chez les Grecs d'aujourd'hui, c'est, outre les deux noms précédents, καρδερίνα.

Pour les Latins, c'est *carduelis*, et aussi *acanthis*, quod carduis et spinis pascitur.

En italien, c'est cardello, *cardellino* et calderino, qui ont pour racine *cardo ;* et en espagnol, *cardoncillo*, dont l'origine est la même.

En allemand, c'est Distelsink, autrement qui *chante* sur les chardons, selon le sens des mots Distel, *chardon*, et singen, *chanter.*

En anglais, c'est goldfinch, où nous retrouvons la couleur d'or raffiné, qui est en effet celle du plumage de l'oiseau.

Enfin, dans le patois de Grenoble, c'est *lou senit.*

Ce rapide coup-d'œil jeté sur la plus grande partie de l'Europe, tant ancienne que nouvelle, au sujet du chardonneret, nous autorise suffisamment à conclure que c'est au *sink* des Allemands, au (Distel-) sing, que la Romane provençale est

---

(1) C'est encore ποικιλίς, en raison des couleurs *variées* de son plumage; et θραυπίς, par allusion à un arbre, θραύπαλος, où il a aussi coutume de se percher.

redevable de son *senil*. Le chant, l'agréable chant du chardonneret, voilà ce que les Allemands et les Provençaux ont désiré, avant tout, faire passer dans son nom.

Ibid. — *Leitampel*. — Forme contractée, pour l'*eitampel*, *lo eitampel*, *lo stampel*; en français l'estampille, dont la racine est en italien *stampare*, *estamper*, imprimer. D'où *lo stampel*, l'estampille, et par suite, la gravure, le tableau, le cahier de musique, le lutrin, le pupitre.

Ibid. — *Gatrouillé (se)*. *Chat* se dit en italien *gatto*. Cet animal aime assez à faire sa toilette, surtout lorsque la pluie est imminente; c'est alors qu'il se va testonnant, qu'il s'attife et volontiers se mirerait, se regarderait dans la glace. De là *se gatrouillé* signifie dans l'idiome provençal se tirer à quatre épingles, puis interroger le conseiller des beaux et des belles

Page 5. — *Fontana (a la)*. — Anciennement c'était d'ordinaire *à la fontaine* et au four qu'on caquetait au plus dru. Le sexe qui n'est pas le plus taciturne des deux, fréquentait le lavoir public et le four banal; de là mainte et mainte causerie. Horace s'est souvenu de cette coutume :

> « Et quodcumque semel chartis illeverit, omnes
> Gestiet a furno redeuntes scire lacuque
> Et pueros et anus. »
>
> — Satir. IV, v. 36. —

Du reste, l'autre sexe prenait sa revanche, soit au bain, soit chez le barbier et encore ailleurs.

> « Id enim omne genus hominum, lippi, tonsores, anus, pueri, loquacissimum est et garrulitate nobile. »
>
> — Cruquii de Horat. Comment. —

Ibid. — *Tirigueina*. — Se dit d'une femme malpropre et dont les vêtements tombent en lambeaux, en *guenilles*. *Gueina* a fourni au français le diminutif *guenille*. En français, *guenipe* a presque le même sens que *tirigueina* en patois. Traîne-*grole*, autrement traîne-savate, et traîne-*garaubes*, ou traîne-*guêtres*, peuvent être aussi pris pour synonymes, jusqu'à un certain point, de *tirigueina*.

Page 6. — *Croi* (*lo*). — Si le bien est ce qui est droit, le mal

est, par analogie, ce qui est de travers, *lo croi*, dont la racine est *crux*, d'où croiser, *traverser*. Le *croi* est donc, au moral, ce qui est pensé, dit, fait *à tort*, ou *de travers*. En latin, écarter quelqu'un du droit chemin, le séduire, l'entraîner au mal, c'est quempiam *transversum* agere.

Croi, le même que *croëi*, se dit aussi d'un fruit *vermoulu*.

Ibid. — *Poizier*. — Locution adverbiale, composée de *poi*, de la liante euphonique *z* et de *ier*, en tout (*de*)*puis hier*, dans le sens de *récemment*

Ibid. — *Sinagoga*. — Dans le sens de *réunion*, συναγωγή, ou de *sanhédrin*, συνέδριον.

Ibid. — *Raviole*. — Les *ravioles*, ainsi que les *crozets* et les *gniots*, sont un mets du Dauphiné. Elles se font de plusieurs manières et c'est parce qu'une espèce particulière s'obtient au moyen de pommes de terre *râpées*, que le genre entier se nomme *ravioles*, dont la racine est *râper*.

Les *crozets* se font de la manière suivante : les ménagères étendent sous le rouleau une certaine quantité de pâte ; puis cette pâte ainsi amincie et unie, elles la coupent, non sans l'avoir préalablement empreinte d'un signe de croix, d'où le nom de *crozet*, elles la coupent en menus morceaux destinés au potage. Le crozet est donc une sorte de vermicelle alpestre, c'est une pâte, sinon d'Italie, au moins du Dauphiné. Dans de certaines maisons, pas une miche de pain ne s'entame sur laquelle ne se soit auparavant promené le couteau en forme de croix.

Le *gniot* est une soupe faite avec du pain mitonné et dans laquelle on a délayé un *œuf*. Or, dans la langue des enfants, comme dans le patois, un œuf, l'œuf particulièrement laissé dans le *nid* des poules pour les attirer à venir y pondre, c'est un *gniot*, c'est le *gniot*. Il est à remarquer aussi qu'en latin, le mot qui signifie soupe pour nous, *offa*, présente un certain rapport avec *ovum*, *ofum*, *œuf*.

Ibid. — *Corniole*. — C'est le nom d'une corbeille, d'une petite corbeille de forme horizontale et oblongue ; elle se termine en pointes ou *cornes*, à droite et à gauche, comme certaines bourriches d'huîtres. Dans le patois de Langres, *la corniole* dauphinoise est devenue le *cornat*.

Ibid. — *Bit*. — *Montagnard* des Alpes, sur qui souffle le vent que les Italiens et les Espagnols appellent *tramontana*, autre-

ment la *bize*, qui rend les doigts gourds, c'est-à-dire engourdis ou *bigots*, en patois, et *bigus*, dans le même dialecte, *by cold*, par le froid.

Bit s'écrit aussi *Big*. Néanmoins, j'aime mieux lui donner pour racine la *bize* et, par suite, la montagne, que le *bigot* ou *tire-fiente*, instrument dont on se sert dans les écuries de la plaine aussi bien que dans celles de la montagne pour extraire le fumier.

De Bit dérive Bizouarts, dans lequel entrent *Izère* et *bit*. Le Bizouart, en effet, est le montagnard de l'Isère; c'est le mercier, ou porte-balle qui vendait jusque dans les plus lointains pays de petits livres et toutes sortes de quincaillerie. C'est la montagne aussi qui lui a valu son nom, et nullement une grosse étoffe de couleur *bise*, c'est-à-dire brune, dont il a fort bien pu n'être pas vêtu.

L'Isère, mais seule cette fois, et sans *bit*, a encore donné naissance en histoire naturelle, à *isard*: c'est le chamois de l'Isère, qu'on le veuille ou non.

Pour en revenir à notre *bizouard*, ajoutons que par là il convient d'entendre : « In Dauphine ein Kerl der aus dem Gebirge her ist, und sich im platten Lande niedergelassen hat. »

Page 7. — *Chourolon.* — Chourolà, dérivé de *chourot*, chevreau, c'est faire comme font les chèvres dans les vignes après vendange; c'est donc au propre, *grapiller*, puisque c'est ramasser çà et là ce qu'il peut rester de raisins. Par extension, chourolà c'est encore chercher et prendre ce qui a été laissé de noix, de châtaignes et d'autres fruits, après que le maître a enlevé sa récolte; en tout ceci, il s'agit d'une épave pour autrui après cueillette du propriétaire.

Semblablement, *glenà*, en français *glaner*, dont l'origine est *lana* (*g*)*lana*, exprime l'action de recueillir à travers champs les épis qui ont été oubliés çà et là, qui sont en quelque sorte tombés des gerbes, comme autant de flocons de laine.

Ibid. — *Vtour.* — *Autour*, en guise de *alentour :* cent petites Fées, comme autant d'Hébés, allaient et venaient, faisaient le tour des tables : convivarum ordines obibant.

Ibid. — *Guignié.* — De l'allemand Wink, *coup-d'œil, clin d'œil* et par suite *signe*, d'où le vieux français *guin*, dérive *guigner*, regarder : il y a longtemps qu'il *guigne* cette fille, er hat von lan-

ger Zeit herein Auge auf dieses Mægdlein. Ainsi *guignié de la tela,* c'est faire un *signe de tête.*

A *guignié* se rattache, pour le sens comme pour la lettre, *guinchié,* c'est-à-dire *viser,* en parlant de qui tient un fusil et y cherche le point de mire.

Ibid. — *Chieta.* — En latin *quieta,* tranquille ; en italien *cheta;* en espagnol *quieta;* en français *coi*, dans l'expression *rester coi,* demeurer en repos.

Page 8. — *Digna de deicouchié.* — Adeo formosa ut non immerito proprium extra lectum noctem agat, seu excubet.

Page 9. — *Daivolamen.* — Le même que *deivolamen*, en latin *devolutio*, en italien *devoluzione,* dans le sens de *éboulement*, *renversement.*

Page 10. — *La mar niera.* — Dans l'antiquité païenne, les dieux eux-mêmes juraient par le *Styx* ; ce juron, par la mer Noire, n'a rien de géographique; il équivaut à l'exclamation *par l'enfer !*

Dans la célèbre tragi-comédie intitulée *La Lhauda*, acte IV, scène 3, Piero dit en parlant de sa fille :

> « I ne sarat qua vo, v volhe ti ou non ;
> I ne pot ren sen mi; et pui, *per la mar non...* »

Ibid. — *Lo Iui.* Le Juif, l'*Ioud*, du grec Ἰουδαῖος, en latin *Iudæus.*

Ibid. — *Que celeu four du cen.* — Que cet (homme) hors du sens, en un seul mot ce *forcené.* Si nous écrivons *forcené* et non pas *forsené*, c'est à cause de l'italien *cenno* à l'exclusion du latin *sensus.* Un illustre professeur de droit s'appelait *Boncenne, buono-cenno*, et l'on disait de lui, avec autant d'esprit que de vérité : « *Nomen et omen habet.* »

Page 11. — *Lo Iuda.* — Le traître, par allusion à l'indigne apôtre qui livra son maître.

Ibid. — *Tiripelu.* — Notre jaloux est un petit maigrot, un gringalet, à la *peau* comme *étirée,* allongée sur les os.

Ibid. — *La teta pointio.* — Par sa tête pointue, ce Juif rappelle le Thersite d'Homère:

> « Φοξὸς ἔην κεφαλήν. »
>
> — Iliad. B., v. 218. —

Ibid. — *V diablo*. — C'est ici l'équivalent de : (abi) *ad corvos, in malam pestem, ad crucem, ad arborem infelicem*, et autres imprécations analogues.

Page 12. — *Du menton vn gran choso*. — Ce n'est pas sans motif que le Juif est comparé à un chose, à un grand chose : *utrumque enim, et mentum et feminal pilis horrent*.

Ibid. — *Louat*. — Le même que lovat, puis *louvat*, synonyme, à son tour, de *louveteau* et de *louvet* ; tous les trois sont les diminutifs du positif *loup*.

Ibid. — *Eitron fluri* — Le Jaloux est présenté sous cette forme par ce qu'il est petit, tout rond, ramassé sur lui-même, *barbu* et puant. Eitron vient de l'italien *stronzo*, dont les diminutifs sont *stronzolo, stronzoletto* et *stronzolino* : kleine runde Dreckchen.

Ibid. *Quarta sen fon*. — Semblablement nous disons, en français, d'un prodigue : c'est un panier perçé ; et le poëte latin fait dire à un indiscret qui se rend justice : je suis plein de fentes, « *plenus rimarum*. »

Ibid. — *Marmot pendu*. — La piété non-seulement fait brûler des chandelles devant les images des saints, mais façonne aussi avec la *cire vierge*, ou le cierge pétri, de petits bonshommes qui sont comme autant de pèlerins debout ou agenouillés dans l'attitude de la supplication.

Page 13. — *Eitopa*. Au propre, c'est fermer, obstruer au moyen d'étoupes ; par extension, c'est boucher, clore n'importe avec quoi.

Ibid. *Neun*. — En français, pas un, ne-un.

Ibid. *Foillet*. — En français, *feuillet* ; le Jaloux est censé lire quelque roman du jour ; et si intéressant que soit le livre, au moindre bruit du dehors, le Juif s'arrête, il fait une corne à son feuillet de peur d'une corne à son front.

Ibid. — *Larmier*. — L'imagination n'est pas exclue du langage même de l'architecture : une maison respire, elle a un *soupirail* ; une maison a une chute d'eau, elle pleure par là, elle a son *larmier*.

Page 14. — *Sizina*. — Onomatopée, dans laquelle, du reste, il est aisé de retrouver deux fois de suite le mot allemand et anglais qui signifie *chanter* : singen, sing.

Page 14. — *Lou grilliet, lou morlliet.* — Le *morliet*, et mieux le *mourliet*, selon sa racine *murus*, est un petit animal dont la voix stridente semble partir du mur même auquel est adossée la platine du foyer. Pour cela, les Grecs anciens le nomment ἀχετή, dérivé de ἄχω, forme dorienne de ἤχω, tandis que les Allemands le nomment Heime, Heimchen, parce qu'il leur plaît d'y voir un ami familier du chez soi, ou du Heim. Nous l'appelons *grillon*, *criquet*, par une double onomatopée qui rappelle assez fidèlement le *cri-cri* qu'il fait entendre. *Grilliet* signifie tantôt le chant, tantôt la danse ou la ronde des criquets ; de même en grec χωρεῖσθαι se traduit, suivant les cas, par chanter, ou par danser en chœur. Le mourliet est pour Linnée le *Gryllus domesticus*.

Page 15. — *Mouchié (la).* — Frapper de la main au visage quelqu'un, c'est proprement le *souffleter*. D'où et pourquoi ce pittoresque mot de *soufflet* ? C'est sur la joue qu'il s'applique, plus souvent encore que sur le revers du cou, ou sur l'oreille. Aussi s'appelle-t-il, en vieux français, tantôt *buffe*, de l'italien *buffa*, bouche enflée, tantôt *jouée*, de l'italien *gota*, joue. De même il est pour les Italiens *buffetta* ; pour les Espagnols, *boffeton* et *boffetada*. D'après cela, c'est d'une part dans l'action d'enfler les joues, *inflare buccas*, et dans celle de les aplatir, à la manière d'une machine aspirante et foulante, d'autre part, que se trouve le secret de la métaphorique expression *soufflet*. Chez les Allemands, le soufflet est dit *Maulschelle, Ohrfeige, Backenstreich*, selon qu'il est reçu par la bouche, par l'oreille, ou par les joues. Le *Maulschelle* germanique, ou le soufflet sur la bouche, correspond à notre *casse-museau*. Et ce casse-museau lui-même ressemble fort au camoufflet, ou *casse-mouffle*. Toutefois, ils se prennent l'un et l'autre, par extension, dans un sens particulier : *casse-museau* signifie alors une pièce de four, une pâtisserie, un petit chou ; et camoufflet, un allumé cornet de papier au moyen duquel on souffle, par plaisanterie, la fumée au nez de quelqu'un. L'*Ohrfeige* d'outre-Rhin, le *box on the ear* d'outre-Manche, autrement le soufflet sur l'oreille, a donné naissance chez nous *à la calotte*, qui ne tient pas moins chaud que le bonnet le mieux fourré. *Tape* vient d'un mot grec qui signifie *frapper*, τύπτειν, comme *giffe*, altéré de *giffle*, dérive d'un des noms de la *joue* en vieux français, à savoir, *giffle*.

Palmée, dans le sens de *giffe*, a pour racine *palma*, paume de la main.

Un synonyme fort usité de soufflet, c'est *atout de cinq feuilles*.

Le genre soufflet admet plus d'une variété. Au premier rang se place la *chiquenaude*, connue chez les Grecs anciens sous les noms de κόνδυλος et de κόμβος. Donner une chiquenaude à quelqu'un, c'est lui frapper du doigt le nez ; la *chiquenaude choque le nasum*. Chez les Grecs modernes, c'est σκίνθαρος ; c'est aussi σκορδομυτιά, dans lequel entrent σκόρδον, ail, et μύτη, nez, apparemment parce que le doigt qui frappe ainsi n'est pas inodore. C'est au *medius* qu'il appartient d'administrer la chiquenaude, qu'elle soit un outrage ou un jeu. Cette opération s'appelle encore, en grec ancien, σκιμαλίζω, κτυπῶ τινὰ μὲ τὸ μεσαῖον δάκτυλον εἰς τὴν μύτην, πρὸς ὕβριν ἢ αστεϊσμόν. En italien, la chiquenaude devient *friguocola ;* elle est ainsi comparée à un léger et *rafraîchissant* petit coup d'éventail ; en espagnol, c'est *papirote*, bien différent de *papirotada*, ce dernier désignant un coup du plat de la *main* sur le chignon, c'est encore *floretada*. En allemand, c'est Nasenstüber.

Les synonymes de chiquenaude sont *nasarde* (nasus) et *croquignole*, ce dernier nom signifiant que parfois le doigt *medius* est suppléé par une friandise, ou pâtisserie croquante.

A la chiquenaude se rattache d'assez près la *pichenette*, que quelques-uns ne distinguent pas de la chiquenaude. De part et d'autre le patient est bien le nez également, mais la chiquenaude ne fait usage que du medius pour choquer, tandis que la *pichenette* se sert de l'index et du pouce pour *pincer* le *nez*.

La taloche, dont la racine est *talus*, talon, parce que la main présente les mêmes parties que le pied, est un soufflet dans lequel la principale part revient au *carpe*.

La mornifle, dans laquelle entrent *morve* et *renifler*, est, comme destinée, chez les paysans qui se font volontiers de leurs doigts un mouchoir animé, à sécher, à nettoyer pour ainsi dire le nez de qui la reçoit. Et c'est ainsi que notre Juif *mouchait* celui de sa femme. Il ne serait plus question dans tout ceci que d'un détail de toilette, que d'un soin de propreté.

C'est à peu près dans le même sens, qu'au lieu de dire rouer de coups quelqu'un, on dit, par euphémisme, lui donner une *peignée*, une *frottée*, une *raclée*. Pour ce qui est de *volée*, ce

mot désigne d'abord ce que la main *vola*, peut contenir de bois vert, ensuite la vive application de ce bois quelque part, dans le dessein de fustiger.

Ibid. — *De pou d'etre cocu.* — Il est un oiseau, en grec κόκκυξ, en latin *cuculus* (prononcez coucoulous), en français *coucou*, assez niais pour aller faire ses œufs dans un nid qui n'est pas le sien Par analogie, mais en sens inverse, on donne le nom de cet oiseau au mari dont un crime, l'adultère, a déshonoré la couche.

Ibid. — *Pa plu gro qu'vne mandola.* — Mandola, d'origine italienne, signifie *amande*. Aristophane appelle βάλανος, ou gland, et Eupolis ἐρέβινθος, ou pois chiche ce qui dans un enfant, par exemple, serait convenablement nommé dragée, ou anchois.

Ibid. — *Quelqu'un qui ne saurait encore se moucher.* — On ne saurait mieux désigner un bambin du premier âge, un *morveux* en un mot.

Ibid. — *De pardieu.* De la part de Dieu (je te l'ordonne). C'est ainsi que de par le roi, de par la loi équivalent à : de la part du Roi, de la part de la loi.

Page 16. — *Bratan.* — Bratà, dans le patois du Dauphiné, c'est chanceler; la même idée s'exprime dans le patois de Langres par *trateler,* et *treteler.*

Ibid. — *Ouilla.* — *Olier* et *Ouiller* se disent de l'action de remplir un tonneau jusqu'à la bonde. Ces mots ont pour racine *oleum*, huile, parce que dans le midi de la France en particulier, quand les fûts sont presque pleins, il est d'usage d'y ajouter un peu d'huile, pour empêcher l'évaporation. Appliqué à un homme-tonneau, à un sac à vin, le mot perd d'autant moins de sa justesse, que souvent pour empêcher ou du moins retarder l'ivresse, le buveur ménage à son vin une légère couche d'huile.

Ibid. — *Bigarra*. Ce mot est composé de *bis* et de *varius,* dans le sens de varié plusieurs fois; bis, id est, non semel, seu pluries, variegatus.

Page 17. — *Eicumigia.* — Voir plus haut une note concernant la page 3.

Ibid. — *Cruzieu.* — Une lampe qui se suspend par un petit *croc* ou *crochet*, et dont on fait encore usage dans les campagnes, est dite en patois *cruzieu,* ou *crusieu,* et même *creisieu.*

C'est, en vieux français, *cruisel*, *croissel*, *croissol*, *croisieu* et *croisuel*. Il semble qu'on puisse attribuer à *crusieu* une triple origine : *creux*, *croix* et *croc*.

Creux désignerait l'objet d'une façon vague et banale ; *croix* signifierait que ladite lampe, ou son récipient est fermé par deux branches transversales, en forme de croix ; et rien ne prouve qu'il en ait jamais été ainsi ; *croc* me paraît être le caractère vraiment distinctif de la chose et séparer cette sorte de lampe de tout ce qui n'est pas elle.

C'est ce même *croc*, ou crochet, qui signifie en patois du Dauphiné un *berceau d'enfant*. Chose étonnante ! Le mot *croc* a le même sens dans la Basse-Bretagne, où les parents, avant d'aller se livrer aux travaux des champs, suspendaient jadis par un crochet le berceau, de crainte que s'il reposait par terre, dans la chaumière, le cher nourrisson ne devînt la pâture de certains animaux privés, qu'il n'était pas rare alors de voir cohabiter pêle-mêle avec les personnes.

Ibid. — *Portau'en la manchi.* — C'est par métonymie, c'est en prenant l'effet pour la cause, que le poëte dit : Il portait dans sa manche, en latin *manica*, un coup, au lieu de dire : Il portait dans sa manche un bras prêt à frapper.

Ibid. — *Atretan.* — En italien *altero-tanto*, une autre fois, une seconde fois autant, et d'un seul mot, *autant*.

Page 18. — *Celeu Sarrazinat.* — Anciennement, *Maure*, *Sarrasin* et *Juif* passaient pour synonymes. Le blé noir ou maure s'appelle encore aujourd'hui du sarrasin ; à Paris, dans le quartier Latin, une rue est dite *rue Pierre-Sarrasin*, ce qui équivaut à : *Rue de Pierre-le-Juif.*

Ibid. — *Oreillettes.* — On appelle ainsi deux petits cercles d'or ou d'autre métal, où les femmes qui n'ont pas les oreilles percées attachent leurs pendants d'oreilles.

Ibid. — *Chevrelle.* — Ce mot signifie en patois *jeune chèvre ;* il n'existe pas en français, et c'est dommage ; car il y est nécessaire. Dans sa traduction de Théocrite, pourtant, M. Firmin Didot n'a pas craint de le forger et d'écrire :

« Si la chèvre est son prix, le tien est la *chevrelle* ;
Sa chair est tendre avant que s'enfle sa mamelle. »

— Idylle Ire, v. 6 et 7. —

Le traducteur a pour lui l'analogie ; tourtereau faisant tourterelle et pastoureau pastourelle, pourquoi chevreau ne ferait-il pas chevrelle ? Pour ce qui est de *chevrette*, il se dit d'abord de la femelle du chevreuil et ensuite d'une petite écrevisse de mer appelée aussi *crevette*.

Ibid. — ***Mordean***. — Si ***Sandean*** signifie prenant à témoin le saint nom de Dieu, ***sanctum Dei*** (nomen), ***mordean*** équivaut, de son côté, à : jurant par la mordieu, per ***mortem Dei***.

Ibid. — ***Archer***. — L'archer auquel est comparé le Jaloux est de ceux qui étaient *tout de rouge* habillés et qu'on appelait pour cela *arcanei*, du nom même de l'*arcanée*, sorte de craie rouge minérale, dont se servent les ouvriers de plusieurs professions, notamment les charpentiers pour marquer les bois. L'arcanée est dite aussi *rubrique*, en allemand Rœthel et *sanguine*, autrement pierre de sang, Blutstein.

Page 20. — ***Gorreirimen***. — Par ce mot, dans lequel semble entrer l'idée de gloriole ou vaine gloire, on entend, en patois, *fièrement*.

Ibid. — ***Et voz v saue ben***. — Le poëte fait appel à l'expérience personnelle de ses lecteurs à qui, sans doute, il est arrivé une fois ou l'autre d'enfoncer une porte ouverte.

Ibid. — ***Fumer***. — Dans le sens métaphorique d'exhaler les bouffées de sa mauvaise humeur. Les Allemands disent pareillement : Im Zorn entbrannt sein.

Page 21. — ***En viran la man***. — C'est au patois que nous avons emprunté l'expression *en un tour de main*, c'est-à-dire en aussi peu de temps qu'il en faut pour exécuter ce rapide mouvement.

Ibid. — ***Cheitiuié***. — De chétif, qui veut dire au propre *petit*, et au figuré, *vil* ou méprisable, on obtient en patois le verbe ***cheitivier***, rendre abject, avilir.

Ibid. — ***A beau couteau***. — ***Beau***, dans de certains cas, équivaut à ***nu*** : mordre à belles dents, nudis dentibus ; donc, arracher ***à beau*** couteau revient à : arracher avec un couteau tiré.

Ibid. — ***Repoucho***. — Empreinte, trace, stigmate.

Page 22. — ***Groin de poitron***. — En vieux français, *poitron* désigne une sorte de prune *jaune*. Donc groin de poitron ressemble assez à *mine de pain d'épices*, ou encore à *figure de parchemin*.

Ibid. — ***Dancié la martingala***. — La martingale est une

large courroie qui s'attache par un bout aux sangles et par l'autre à la têtière, au-dessous de la muserole; elle gêne donc singulièrement le cheval, de manière à l'empêcher de lever la tête, dass sie den Kopf nicht in die Hœhe werfen kœnnen. De là, par extension, *danser la martingale*, c'est subir un branle où les cavaliers, je ne dis pas les chevaux, ne sont pas à leur aise, ni eux, ni leurs dames.

Page 22. — *Dur bec.* — Se dit ici d'une sempiternelle et infatigable bavarde; synonyme de *caquet-bon-bec.*

Page 23. — *Bourrela.* — Dérivé de *bourrel*, autrement *bourreau*, et *borel.*

Page 24. — *Qui leur... elles sont.* Syllepse.

Page 25. — *Piou reui.* — Pou ranimé, *re-vif, rursus-vivus :* dans le patois bourguignon, on entend par *pouille-revi* un pou mal écrasé, revenu, en quelque sorte, de trépas à vie; c'est un terme d'humilité par lequel le pécheur s'anéantit devant Dieu; c'est aussi une injure par laquelle on reproche aux parvenus insolents leur état premier.

Ibid. — *Seupisse, Fringotisse.* — Le patois a deux formes pour l'imparfait du subjonctif, l'une terminée en *isse* et qui dérive du latin; l'autre finissant en *eria* et qui se rattache au français. Ainsi *Seuperia* et *Fringoteria* sont des formes aussi légitimes que Seupisse et *Fringotisse.*

Page 26. — *Peuce.* En italien *poi*, en français *puis.*

Ibid. — *Eiquillié.* — Déloger, *emporter,* comme on dit, son sac et ses *quilles.*

Ibid. — *Ou son petit dauphin.* — *Dauphin* vient d'un mot grec qui signifie *ventre,* à savoir δελφύς. Ce mot servit d'abord à désigner un poisson qui n'est que ventre. Puis, par sobriquet, il s'appliqua à un certain fils de Guigues-le-Gras, je veux dire à Guigues-Dauphin, Guigues-tout-en-ventre. Plus tard, quand fut cédée à la France cette province qui faisait partie du pays des Allobroges, le titre de dauphin devint celui de l'héritier présomptif de la couronne. Enfin on appelle dauphins, à cause de leur forme, de certains gâteaux particuliers aux bords de l'Isère, et qui peuvent bien avoir défrayé au nombre de trois, l'enseigne d'un hôtel bien connu dans Grenoble, plutôt que le séjour de trois princes tels ou tels.

Page 27. — *Vn niquet.* — *Nihil* et mieux *nichil*, *nichilum*,

comme on disait au moyen-âge, a formé évidemment notre *niquet*. Ce mot, en effet, signifie un rien, une bagatelle, une chose méprisable et de peu de valeur. Un *niquet*, par exemple, c'est un petit oiseau qui monte à l'échelle, sur les doigts de qui l'apprivoise; un *niquet*, c'est encore une infiniment petite pièce de monnaie, une *pite* ou maille : je n'en donnerais pas un *niquet*, ich wolte nicht einen Heller dafür geben.

Ibid. — *Lou mari dadon.* — Par *dadon*, en français *dada*, *dadais*; et dandin (Perrin), on entend un *niais*, un *indolent*, *un Jean-des-vignes.*

Page 28. — *Mile cigale.* — Le petit animal que les Grecs appellent τέττιξ, par une onomatopée qui imite son petit cri, et aussi αἰθαλίων, parce qu'il est comme brûlé par le soleil, παρὰ τὸ αἴθεσθαι ὑπὸ τοῦ ἡλίου, les Latins le nomment *cicada*, *sicca*, comme *ceres*, *cereris*, vient de *serere*, semer, et les Français en ont fait *cigale*, qu'ils ne distinguent pas toujours de la sauterelle, ou saltarelle, sous couleur apparemment que l'une et l'autre saute et crie dans le foin. C'est ainsi que *locusta*, dont la racine est *loqui*, et Heuschrecke conviendraient par sur. croît à la cigale.

Ibid. — *De pré lou guignave.* — Voir plus haut la notule concernant *guignié* de la page 7.

Page 28. — *Torchié en campana martel.* — La bouche peut être comparée à une espèce de cloche dont la langue soit le marteau. De même qu'on boit une goutte de bon vin, un doigt de liqueur *pour se rincer la bouche*, comme on dit, ainsi on croque beignets ou massepains pour s'essuyer la langue, autrement pour *torcher martel en cloche*. Les *cloches* tirent leur nom latin *campana* du lieu même où elles furent inventées et leur nom français de *claudicare*, *boiter*. De là nous disons d'une affaire qui ne va que d'un pied, qui ne bat que d'une aile : *Cette affaire cloche.*

Page 29. — *Gargamela.* — *Grande gamelle* semble être la racine de *gargamela*, comme Grangousier équivaut à grand gosier; gargamela, c'est donc une ample et béante *gorge*, à avaler ce qui vient d'être dit, les bons beignets.

Ibid. — *Lo galet.* — De γάλα, *lait*, le patois a fait *galet*, c'est-à-dire, *gorge* et *cou*, blancs comme lait.

Ibid. — *Mariolet.* — De *marjolaine*, l'*origanum majorana* de Linnée, on a fait *marjolet*, un damoiseau parfumé, ambré, un *muscadin*, un gandin, un *mirliflor*, un dandy, un incroyable, un beau.

Page 30. — *Bourdelié.* — Lieu où *bourdonnent* les guêpes; en un seul mot, guêpier.

Ibid. — *Mauneta.* — Litote, *malpropre* au lieu de *sale,* comme en latin, *male fida*, pour *infida*, ou perfida. De même, un peu plus haut, *mau pidou*, mal pitoyable, pour impitoyable.

Ibid. — *Quaquei.* — C'est le *cacare* des Latins, dont les Français ont fait la *caque(-sangue)*.

Ibid. — *Pisichin.* En français, un abcès près de l'ongle, une paronychie, se nomme *panaris*, *panaricium*, peut-être parce qu'un cataplasme de pain bouilli contribue à le faire crever et par suite à le guérir. En patois, le même mal est dit *pisichin*. On sait assez que la langue du chien passe pour très saine et qu'elle est d'une grande ressource pour telle ou telle affection cutanée; est-ce donc que, par analogie, le chien, le chien *mingens,* serait aussi le meilleur médecin du panaris?

Ibid. —*Dansant les mastachins.* — Comme on dit, danser les *bourrées* et les *rigaudons,* on dit en patois danser les *mastachins*. Ce genre de danse est originaire d'Espagne, ainsi que le mot lui-même, *matare,* d'ou, *matachin* et *matachinada*. Primitivement ceux qui dansaient les matachins étaient armés jusqu'aux dents; on aurait dit qu'ils voulussent tout *tuer*. Par ce côté, les matachins ressemblent fort à la pyrrhique des Grecs. Le terme matachins s'applique également aux danseurs et à la danse. Dans la suite, plus d'armes; rien que de la bouffonnerie, avec gestes, jongleries, battements de mains, ou sons de castagnettes.

La danse des matachins faisait partie des pompes théâtrales en Espagne, durant le moyen-âge.

« Los mimos que predicaban en el pulpito y sacrificaban en el altar divertian despues a los fieles con bufonadas y chocarrerias, despuestas las vestiduras sacerdotales, disfrazandose de rufianes, rameras, MATACHINES y botargas. »

— *Discurso historico, par D. L. F. de Moratin, Origenes del teatro Español, tomo I, pag. 22.* —

Page 31. — *La sout.* — De ὗς, porc, les Latins ont fait *sus*, d'abord, puis *suile*, étable à porcs, comme *ovile* désigne l'étable à moutons. Puis, à leur tour, les Français ont fait en patois de *suile* une *sout*, un *té* ou *tai*, plus clairement un toit (tectum) à porcs ; en allemand, Schweinstall.

Ibid. — *Marpauda.* — En vieux français, *marpaud* signifie sourd, abruti ; d'où *marpauder* se prend dans le sens d'écraser, de moudre et d'*abasourdir* de coups.

Ibid. — *Vendeime.* — Vendange, du latin *vindemia*, composé lui-même de *vinum* et de *demere.*

Page 32. — *Brizi.* — Un petit morceau, un joli petit *brison*, c'est en patois brizi. De là, par extension, un objet *mignon*, un bijou.

Ibid. — *Deipondi.* — Qu'il lui détache, qu'il lui *dépende* et fasse tomber ; tel est le vrai sens du verbe actif *deipondre.*

II

Page 35. — *Atretan.* — Voir plus haut une notule concernant *atretan* de la page 17.

Ibid. — *Chafrignié.* — Dans ce mot si expressif et si vrai, il entre d'abord *chat*, puis *frignié*, tronqué de *grafignier*. Or, *grafigner* et jeter les *graffins*, formes déguisées de *griffinier* et de jeter les *griffins* se disent proprement de l'animal à longue échine. *Chafrignié*, en patois, c'est écrire comme avec la griffe d'un chat, écrire comme ferait un chat avec sa patte crochue. *Gribouiller*, c'est-à-dire brouiller avec une griffe soit animale, soit artificielle, est un des synonymes de *chafrignié*. On y peut joindre *chafourer* et *barbouiller*. Chafourer nous offre encore le chat, auquel s'attache l'idée de griffonner, plus *four*, qui exprime celle d'obscurcir, de noircir, puisqu'il est passé en proverbe de dire : il y fait noir comme dans un four. Barbouiller se recommande par son origine anecdotique. Un enfant s'amuse à faire, comme on dit un bonhomme sur son cahier ; il s'y applique de toute sa malice. Sourcils, paupières, cheveux, barbe, moustache et mou-

che, rien ne manque au portrait. Puis le peintre se dégoûte de son travail, et vite il y trace çà et là, partout, à tort et à travers, des traits pareils à ceux qui d'abord simulaient la barbe des joues, des lèvres et du menton. Bref, voilà notre bonhomme *barbouillé*, pour ne pas dire *biffé, bâtonné*, deux fois (au moins) effacé, et tout couvert de lignes droites ou transversales semblables à des bâtons.

Ibid. — *Gratelou.* — En français, gratteleux, affecté de la gratelle, ou menue gale.

Ibid. — *Maniquet.* — Dérivé de *manigance* et *manigancer*, ce nom de Maniquet, réel ou fictif, convient à un intrigant, à un faiseur, ou factotum.

Ibid. — *Rouge.* — Le poëte distingue trois sortes d'archers : les archers francs, les archers bigarrés, les archers rouges ou arcanés. Voir plus haut une notule concernant *arcanei* de la page 19.

Page 36. — *Poigne.* — On appelle ainsi un gâteau dont le rez-de-chaussée est de pâte durcie, et sur laquelle repose tantôt de l'oseille ou des épinards, tantôt des fruits, ou des œufs au lait. Son nom de *pogne* lui vient de *pugnus*, poing, parce que ça se mange, non pas comme tel ou tel morceau, sur le pouce, mais bien sur le poing, sans nappe, ni serviette, ni couteau, ni plat; on fait alors comme autrefois les compagnons d'Enée : on mange ses assiettes.

Dans toute une zone de la France, en Saintonge et dans le Poitou, à Saint-Jean-d'Angely particulièrement, on appelle *pognon* ou *pougnon* un enfant encore à la mamelle et que sa mère ou sa nourrice est sans cesse obligée de tenir au bout de ses bras, sur son poing en quelque sorte.

Ibid. — *Coragio.* — *Coragio,* c'est ici *cœur,* et non pas *courage,* pour *cœurage.* C'est ainsi que le patois est d'accord avec le meilleur français, celui de la tragédie cornélienne, qui attribue à courage, en vingt endroits, le sens de *cœur* ni plus ni moins.

Ibid. — *Ravioles.* — Voir plus haut une notule concernant raviole de la page 6.

Page 37. — *Entreprei v crotou.* — Entrepris, *interceptus*, arrêté, saisi et *lié dans le cachot.* Le régime des prisons laissait beaucoup à désirer, témoin ce mot *crotou,* en vieux français *croton,* dans le sens d'*ordure,* appliqué aux lieux de réclusion. Je

préfère cette étymologie à celle de *grotte* donnant naissance à *grotton*, puis *croton*.

Ibid. — *Vn rout.* — Du latin *ruptus*, prononcez rouptons, le patois a fait *roupt*, puis *rout*, un malfaiteur à qui on a *rompu les os, brisé les membres,* par le supplice de la roue, ou autrement.

Ibid. — *Trei ou quatre jandarme.* — La Fontaine voulant faire la peinture achevée (1) d'un malheureux, n'oublie ni les hommes d'armes ou soldats à loger, ni les impôts à payer.

Ibid. — *Coyacié.* — En italien, dire molte e molte coglionerie; en français, dire le mot pour rire, faire le joli cœur.

Page 38. — *Tiripelu.* — Voir plus haut une notule concernant *tiripelu* de la page 5. Au surplus, on peut encore voir dans ce mot, au lieu de la *peau du visage,* les poils, en quelque sorte, les fils, les filaments, ou mieux les filandres des guenilles; et en ce cas là, *tiripelu* signifierait *tire-pattes* ou *tire-guenilles*, autrement *traîne-loques, traîne-haillons.*

Ibid. — *Gratuzeize.* C'est là un fréquentatif de *gratter, grattailler,* si vous permettez. Le courtisan n'ose pas frapper fort, *chapla:* il gratte, il grattaille humblement, pour ne pas dire ser vilement. Il en use avec les grands, comme on ne fait qu'avec les belles, selon ce vieux dicton français : « on gratte à la porte d'une dame, on n'y heurte pas. »

Page 39. — *Aplata* (*li sariet*). — Lui serait administré à plat; en un mot, appliqué.

Ibid. — Priuė (*vous estes bien*). — Vous prenez des familiarités, des privautés qui vont un peu bien loin.

Ibid. — *Bran.* — C'est le foin à un certain état. De là *embrenner,* dans le sens rabelaisien d'*embeurredoiser*.

Page 40. — *Conche (d'un treuil).* C'est dans un treuil la tablette, l'âme, le cœur, le foyer, en un mot la conche ou *coquille* destinée à recevoir ce qui est broyé.

Page 41. — *Papiers.* — Ce sont des suppliques, requêtes, demandes, pétitions.

---

(1) CF. *La Mort et le Bûcheron*, liv. 1, fab. 16.

Page 41.—*Préface* (*tel ou tel mensonge qu'il lui certifie avec une longue*). — *Préface* est pris ici dans le sens de préambule, préliminaires, exorde, précautions oratoires.

Page 42. — *Porchia.* — Le patois est plus riche, apparemment, parce qu'il est moins réservé que le français: porc ne s'emploie pas chez nous au féminin.

Ibid. — *Arei.* —A la lettre *arei*, dérivé de *aries*, ne devrait signifier que bélier; néanmoins il se traduit aussi quelquefois par vérat, comme en cet endroit. C'est qu'on doit assortir les espèces et qu'en vérité bélier est à brebis comme vérat est à *porchia.*

Ibid. — *Ialli* (*la mouche*). — C'est la mouche tachetée, plus ou moins jaune, ou dorée ; la mouche à miel, l'avette, ou abeille.

Ibid. — *Darrié tour* (*son*). — Le dernier tour, la dernière volte-face de l'officiant, celle qui précède immédiatement l'*Ite missa est*, ou la fin du saint sacrifice.

Ibid. — *Per cour* (*dinariet*). — Dîner par cœur, c'est manger de souvenir, ou en espérance.

Page 43. — *Breichousa.* — Dérivé de *brêche*, ce mot signifie *baveux, baveuse*, et par suite plus ou moins sale.

Ibid.— *Freichat* (*sinton lo*).— Composé évidemment de *fraiche* et de *chair*, ce mot a été détourné au sens métaphorique de *relent, re-olens*, goût désagréable, odeur malsaine, comme est celle de la viande, soit fraîche, soit gâtée, quand elle est crue. Si, au contraire, dans *freichat*, il n'y a qu'un mot, *freich*, suivi d'un suffixe *at*, ce qui pourrait bien être ici la vérité, à l'exclusion de *chair*, le *freichat*, c'est l'odeur du *moisi*, causée par l'*humidité*, ou la *moiteur*.

Ibid. — *Giena.* —De même qu'on dit un *Jean-Jean* pour un niais, ainsi une grande Jeanne ou Giena signifie une grande, une longue végétation de fille point délurée.

Ibid. — *Caton.* — Abrégé de *Margoton*, ou *Margot*, deux diminutifs de *Marguerite*. On dit également *Goton, Caton* et *Catin*. On y peut y joindre *Macé* et le célèbre *Macette* du satirique Regnier.

Page 43. — *Four du sen.* — Voir plus haut une notule concernant le *cen*, en français *sens*, de la page 10.

Ibid. — *Taverne.* — Dérivé de *taberna,* dont la racine est *tabula, planche,* ce mot désigne au propre une baraque en *bois.*

Ibid. — *Charrier.* — Ce dissyllabe désigne un drap de lessive, ou cendrier, ein Laugentuch. Dans la Bretagne, à Rennes, par exemple, on entend par *charrées* les cendres qui ont servi à la buie ou buée, et dont l'agriculture sait encore tirer parti pour féconder la terre.

Ibid. — *Carmentran.* — Abrégé de Carême, ou Quadragésime, entrant dans son cours. On dit dans le même sens Carême prenant (son cours), autrement *commençant.*

Page 44. — *Tortou (en bon).* — On entend par là un *gros bâton,* pareil à à celui à l'aide duquel les cuisiniers aplanissent, en le roulant, j'ai failli dire en le tordant, la pâte des *tourtes* ou de toute autre pâtisserie.

Ibid. — *Panse (se gratter la).* — Nous disons de même, en français: *se brosser le ventre.*

Page 45. — *Barrieula.* On ne saurait mieux dire, en un seul mot : *rouler* (de haut en) *bas.*

Ibid. — *Deifortuna.* — Le patois est plus riche que la belle langue, celle-ci ne donnant le droit de bourgeoisie qu'à *infortune.*

Ibid. — *Eitret (teni lo cu).* — C'est le *strictus* des Latins, le *stretto* des Italiens qui a valu au patois son *eitret,* le même que *étroit* en français. La locution entière correspond à *avoir la courante de peur,* præ metu.

Page 46. — *Bouse.* — Du grec βοῦς, en latin bos, masculin et féminin, le patois fait *bouse* et le français aussi. De là, certain lieu où des *vaccæ* d'un genre à part se réunissent, est dit *un bousin,* synonyme de *bordeau* et *lupanar.*

Ibid. — *Lache.* — On appelle ainsi de grosses mouches, de l'espèce des taons ou tavans, qui s'acharnent sur les bestiaux, *sans* jamais *lâcher :* c'est une antiphrase, ou contre-vérité.

Ibid. — *Le male semane.* — Les mauvaises semaines, autrement les mois, les menstrues, les règles, les ordinaires.

Ibid. — *Eitancot.* Ce sont de petites racines ou souches, qui se tiennent debout, à fleur de terre, quand les taillis ont été coupés. Elles se tiennent debout ou s'élèvent, *stan ;* elles s'élèvent

au-dessus du sol, *ci*, en latin *e* ou *ex;* elles sont petites, et c'est ce qu'indique la désinence diminutive *cot*.

Ibid. — *Assegrezi*. — De l'italien *assicurare*, composé lui-même du latin *securus* et de *ad*.

Ibid. — *Marcora*. — Composé de *mar* au lieu de *mal*, en vertu de l'affinité de liquides R et L; d'où *marcora* équivaut à *faire mal au cœur*.

Ibid. — *Punaises*. — *Puer* et *nez* entrent évidemment dans ce mot, qui désigne un insecte fréquentant les bois de lit; c'est le *cimex* de Linnée.

III

Page 49. — *Giassina (en)*. — *En gésine*, comme dit La Fontaine (1), c'est l'état d'une femme *jacentis*, *la gisen*, *in lecto*, et qui s'est mise au lit, couchée, *accouchée*, pour enfanter un mortel. Giassina et gisen ont pour racine en français *gésir*, auquel appartient *gît*, dans ici-gît, par contraction de *gésit*.

Page 50. — *Ensofrana (pogni)*. — *Pogne ensafranée;* on fait des pognes au safran, à peu près comme on compose des glaces à la vanille, au café, à la framboise.

Ibid. *Messelar*. — En latin, *maxillares (dentes)*. — Les dents *maxillaires* sont les mêmes qu'on appelle encore les molaires ou meulières, et les dents mâchoires, en grec μύλοι.

Ibid. — *Pitro*. — De *pectoris*, génitif de *pectus;* en français, *poitrine*.

Page 51. — *Murusson*. — On dit aussi *murissin* et *murisson*.

---

(1) « La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la laie étoit *en gésine*. »

— *L'Aigle, la Laie et la Chatte*, liv. III, 6. —

De ces trois formes, la commune racine est le latin *muria*, qui signifie *mure*, autrement eau salée, en grec ἅλμη σταχτή. Cette eau très piquante sert à conserver les aliments. *Mure*, il est vrai, le simple *mure* ne s'emploie pas; mais on le retrouve dans le composé *saumure*, *sau-mure*, ce qui fait une sorte de pléonasme point vicieux, puisque dans ce mot la tête sert en quelque sorte à expliquer la queue, *mure* et *sau* (ancienne prononciation de *sel*) offrant exactement le même sens. Le murisson n'est pas autre chose que l'*andouille*.

Ibid. — *Crusse (fare).* — Faire *crusse* la peau d'oie, c'est la faire *cartilage*; c'est la réduire, en la déchirant, à l'état de *cartilage*.

Par extension, on donne le sobriquet de *crussendela* à une longue et maigre jouvencelle, pour faire entendre qu'elle n'a que les os et la peau.

Ibid. — *Llifra.* — Ce mot a le double avantage d'être une onomatopée et de présenter un sens intrinsèque, je veux dire compris dans les lettres mêmes dont il est formé. Onomatopée, *llifra* ou *lhifra* imite le bruit d'une langue avide qui, en mangeant, en avalant, heurte l'une et l'autre lèvre. Mot ordinaire, *llifra* vient de *lèvre* et il signifie l'action de *laper* vite et dru. En patois, une tranche de pain se dit *lipa;* de là, par extension, *lipée*, en français, pour désigner toute sorte de nourriture, témoin un vers célèbre de La (1) Fontaine.

Du grec λείχω, anagramme de χεῖλος, *lèvre*, nous avons fait *lécher* ou *licher*, suivant que nous prononçons avec Érasme *leicho*, ou avec Reuchlein *licho*.

Ibid. — *Barbillon (s'oindre les).* — Le léger duvet, la petite barbe, plus ou moins épaisse, qui, dans l'homme, couvre et brunit d'ordinaire la lèvre supérieure sous le nom de moustache, et l'inférieure sous celui de mouche, se dit en patois *barbillon*. Puis, par métonymie, ce mot s'applique aux lèvres elles-mêmes. C'est ainsi, du reste, que chez les Grecs le vocable μύσταξ signifie proprement la lèvre supérieure et par extension

---

(1) « Car, quoi ! rien d'assuré ! point de franche *lippée !* »
— Le Loup et le Chien, liv. I., 5. —

les poils dont elle s'ombrage. Si *barbe* a fourni au patois *barbillon*, il a aussi valu au français *babines* dans le même sens. Et l'analogie continue encore, dans les deux locutions suivantes, puisées évidemment à une source commune : *se lécher les barbillons; se frotter les babines.*

Ibid. *Poussière (sans mener grand).* — Dans le sens de *sans se fatiguer; comme en se jouant.* C'est *grand poussière* qu'il faut écrire, ou *grande poussière,* jamais *grand' poussière.* Parce qu'en latin *grandis* est des deux genres, *grand* était, lui aussi, anciennement du masculin et du féminin sous une seule et même désinence.

Et comme *regalis* est dans le même cas que *grandis*, *royal* au singulier et *royaux* au pluriel sont tous les deux du féminin en même temps que du masculin. De là une locution non moins célèbre que régulière : *Les lettres royaux.*

Page 52. — *Aramelle (à chaque).* Par épenthèse ou adjonction intérieure de A, *aramelle*, le même qu'*armelle*, diminutif de *arme*, signifie *petite arme. Arme* lui-même vient du grec, ἅρμενον, chose qui s'adapte, *ajustement.*

Ibid. — *Bagi (cela).* — Nom propre, *Bagi* veut dire *la femme sage par excellence,* une sorte de Salomon en crinoline, tandis que *bagi* adjectif équivaut à *éclairé*, *prudent.*

Page 53. — *Brié (fare).* — *Brié* est en français *brief*, vieille forme de *bref; fare brié,* c'est aller vite en besogne, ce qui est le propre des dieux, qui *font vite et font bien*, comme disait Parny, en un certain endroit.

Ibid. — *Debreya (lou tetet).* C'est en français *débraillés*, variante de *débrayés.* La *braie*, du latin, *bracca*, désigne les chausses aussi bien les hautes, ou les culottes avec leur brayette, que les inférieures, ou les *bas.* La braie se dit ensuite par extension de tout autre vêtement. De là débrayé, dans le sens de *dévêtu.* Or, débraillé lui-même signifie exactement ouvert et nu du cou et de la poitrine, autrement déshabillé dans cette partie du corps.

Ibid. *Fardelet (elle fait le).* — La sage-femme a le secret *manu sua coarctandi atque colligendi puerperarum fasciculi.*

Ibid. *Etrécissement.* — Ici, en dépit du proverbe, s'il n'y a point de gêne, adieu le plaisir !

Ibid. — *Crupi (se battre la).* — Comme pour s'exciter en commençant.

Page 54. *Agropa.* — En italien *aggroppare,* dans le sens d'unir, serrer ensemble.

Les Grecs d'abord ont dit de plusieurs choses ainsi rassemblées, qu'elles forment comme une *grappe,* qu'elles se présentent βοτρυδόν. Et cet adverbe βοτρυδὸν est devenu chez les Latins *racematim*, où revit la même image. Puis insensiblement *groupe* a suppléé *grappe.* Dans l'histoire du langage, on compte par centaines les exemples de cette loi. Ainsi, pour n'en citer qu'un, la même action se nomme *écorcer* ou *écorcher,* suivant qu'elle s'exerce sur l'épiderme, ou d'un végétal, ou d'un animal.

Page 55. — *Chatoni.* — En vieux français, *chatoner,* c'est aller à quatre pattes comme le chat, et par suite *ramper.* De là *chatoni*, dans le sens de basse obséquiosité, de soumission servile ; courbette, bassesse.

Ibid. — *Fourvia (sen iamei s'en).* — Du latin *foris*, hors de, et de *via,* voie, le patois a fait forvia, sortir de la voie, se fourvoyer. De même les Italiens appellent *traviata* la femme dévoyée ; qui a déraillé, qui a quitté le droit chemin.

Ibid. — *Bella (tacola).* — *Belle tacoule*, *beau* tourniquet ; *belle* et *beau* sont pris ici dans le sens de *simple*, *seul*, *nu*, comme dans l'expression, mordre à *belles* dents.

Ibid. — *Greffié grippareu.* — Allitération de *greff* et *gripp.* *Greffié* vient du grec γράφω, j'écris, et, par suite, je griffe ou griffonne ; gripparéu signifie qui a les doigts en forme de griffe, autrement crochus.

Page 56. — *Liberaument.* — Le mot libér*al* se prononçait jadis libér*au,* chev*al* sonnait chev*au ;* de là, un chev*au*-léger ; c'est-à-dire un soldat léger sur le chev*al.* Donc *liberaument* revient à *libéralment*, par suppression de l'E de *libéralement.* C'est ainsi que résolu fait *résolument,* au lieu de *résoluement.* Ce n'est pas seulement à la fin des mots que *al* s'articulait *au*, que *ol* s'articulait *ou ;* il en était de même aussi dans le corps des mots: *soldat* a fourni *soudard*, *Galli*, *Gaulois*, *palma, paume,* etc.

Page 57. — *Barboire.* — *Barboire,* le même que *barboeiri*, désigne une personne masquée, déguisée à la *barbaresque*, à la *mauresque.*

Ibid. — *Sutimen.* — En français, *subtilement*, dans le sens de prestement, légèrement, adroitement.

Ibid. — *Aubades.* — Le même concert sous la fenêtre se nomme *aubade* ou *sérénade*, selon qu'il se donne au point du jour, vers l'*aube*, ou sur le *soir*, prononcez *sér*.

Page 58. — *Dame d'Amour (sa).* — *Sa belle*, sa *maîtresse* de par l'Amour.

Ibid. — *Chamisi.* — Un fin politique, la discrétion même, disait : « Si je pouvais soupçonner que ma chemise connût ma pensée, je brûlerais ma chemise. »

Ibid. *Potus.* — En français, *potion*, du latin *potus*, breuvage.

Page 59. *Eicharguet (fan touiour l').* — En vieux français, *échauguette*, composé de trois mots ainsi divisés : *Ec-hau-guette.* C'est une maisonnette, en allemand *haus ;* d'où, EC, on épie, observe, *guette.* En patois on dit *faire l'eicharguet*, comme en français *faire le guet*, *être aux aguets.*

Ibid. — *Tricot (lo).* — Le micmac, le trantran, l'in*trigue.*

Page 60. — *Lo cu e le dent.* — Unde Veneri et Baccho litent atque Genio.

Ibid. — *S'eiquilli chié vou.* — *Transporter* chez vous leur sac et leurs *quilles*, y planter piquet, s'y installer.

Ibid. *Vn car.* — La quatrième partie du sou, le *liard*, ainsi nommé d'un Grenoblois, M. Liard, qui en est l'inventeur.

Ibid. *Enpelissia.* — Le patois ne connaît pas la règle du changement obligé de N en M devant B ou P. Nous écririons en français *empelissé. Bonbon* et *bonbonnière* font seuls exception à cette règle, que respecte et viole à la fois *em*bo*n*point.

Page 61. — *Bossi (vna).* Dérivé de bois, aussi bien que *boisseau*, autre mesure de capacité, *la bossi* est un *fût*, un petit fût ; et dans ce fût lui-même reparaît encore la même idée de bois *fustis*, aussi bien que dans son dérivé *futaille*.

Ibid. — *Fringuer.* — Salacitate micare : αὐτοὺς γλυκὺς ἵμερος αἱρεῖ.

Page 62. — *L'endeman de lour noce.* — Tunc cum solemne est viro, solutæ pretium zonæ, seu Morgengabe, aut Brautschatz, quasi matutinum virginitatis donum, nuptæ largiri.

Page 63. — *Deiper ello.* — A part eux, à part soi, *seorsim*, *à l'écart.*

Ibid. — *Vna trauersa.* — Une traverse, dans le sens d'obstacle, empêchement.

Ibid. — *Fenun (lo).* Le beau sexe en bloc, tandis que *la fena,* c'est la femme individuellement.

Ibid. — *La terra einoya de si fachousa chargi.* — Réminiscence homérique : « « Ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης. »

Ibid. — *Eitret.* — Dans le sens de *chiche,* avare, par opposition à *largi*, *prodigue.*

Ibid. 64. — *Rota (pleiui).* En latin *rupta pluvia*, pluie si abondante qu'on la suppose *tombée* d'un nuage *crevé* tout à coup; ou *versée* comme d'un tonneau; en un mot, une *averse.*

Page 65. — *Lasset.* — Exclamation qui semble l'anagramme de notre *hélas!*

Ibid. — *Retenu.* — En latin, *tenuit*, *retinuit*, dans le sens de *garder, conserver.*

Ibid. *Cravin.* — Le picard Chauvin, autrement Calvin, se dit en patois Carvin d'abord, en vertu de la permutabilité des liquides L et R; puis par métathèse ou transposition, *Cravin.*

Page 66. — *Gour.* — Le même que *gord;* composé de deux mots allemands qui sont *Gerte* et *Horde :* Horde *claie* et Gerte *osier.* Le *gord* est une haie de pieux, dans une rivière, en vue de la pêche; par extension, le gord est la pièce d'eau elle-même ainsi clôturée; puis toute espèce de précipice, ou abîme.

Ibid. —*Auoi.* — En vieux français, *avecque;* en anglais *with;* en latin *cum*, d'où *cumera,* monceau, *amas.*

Ibid. — *Poitron.* — Voir plus haut une notule concernant *poitron* de la page 22.

Page 68. — D'*encrou.* — Le même que d'*encro*, en les croisant (les dents), en les engageant pour ainsi dire les unes entre les autres.

Page 69. — *Iointura.* — L'ancienne physique avait cet adage analogue : « La nature a horreur du vide; » « *Natura horret a vacuo.* »

Ibid. — *Boitu (la).* En vieux français, *boiture* signifie débauche, et la racine de *débauche* est Bacchus, dieu du vin. Or ici *la boitu,* c'est le bassin, non Bacchi, sed Veneris.

Page 70. — *Blusse (nous).* — *Blusse* paraît venir d'un mot anglais *bliss*, *bonheur;* et ce mot correspond au latin *beare for-*

tunare, à moins que vous n'aimiez mieux le traduire par *amollir*, en lui donnant pour racine *blet*.

Ibid. *Failli (cour-)*, c'est exactement le grec λειποθυμέω, d'où, chez nous, l'expression vulgaire, *le cœur me manque*. Donc *cour-failli*, c'est se trouver mal, s'évanouir, se pâmer, tomber en défaillance, en pamoison. La *pamoison* est ainsi nommée de *palma*, paume de la main, parce que le premier soin à prendre de ceux qui s'évanouissent, c'est de les rappeler à la vie en les frappant légèrement de la main.

Page 71. — *Encro.* — Grinçant des dents, qu'il *croise*.

Ibid. *Chet (si).* — Le chat étant fort gourmand, son nom passe aux friands et aux friandises; un gourmand est chat d'une chose, autrement il en est avide; et une *chatterie*, en langage familier, c'est une gourmandise.

Ibid. — *Enfoulati.* — Composé de *en* et de *foule*. Or, *foul*, lui-même vient de l'allemand *füllen*, remplir, en anglais *fille* qui a le même sens.

Page 73. *Galico (de).* — Synonyme de, *à la française*, *de gallico* (modo), c'est-à-dire vite et sans lambiner. De nos jours cette vivacité de notre nation a reçu, dans toute l'Europe, le nom de *furia francese*.

Ibid. — *Trafassié.* — Le même que *trafacié*; composé de *tra*, qui indique le changement, comme μετά en grec, et de *facies*, visage.

Page 73. — *Sangueta (son ochi).* — C'est comme avec la lancette qui fait couler le sang, percer, perforer son *ochi*, c'est-à-dire, *ejus naturam*.

Ibid. — *Eirubi.* — Rem agere veneream.

Ibid. — *Aigu (front).* — Portant ramure.

Page 74. *Banatru (mon pouro).* — *Banatru* est de la même famille que *banata*, *banne*, *banneau*, tous mots qui désignent un vaisseau en bois, une corbeille plus ou moins grande.

Ibid. — *Per vei.* — Indépendamment du sens, les lettres offrent une allitération; hic sane alludit poeta virili membro e quo *vita* manat et quod apud nos cognomine vitæ nomen obtinet.

Ibid. — *V son tout.* — Sunt *cuncti*, non *omnino*.

Ibid. — *La marina (Fortuna).* — En vertu de la permutabi-

lité des liquides L et R, *marina* est pour *malina*, adouci de *maligna*, dans la prononciation duquel *g* n'est pas sensible en patois.

Page 75. — *Pregié.* — De l'italien *pregiare*, dans le sens du français *enrichir*, et du latin *augere*, *ornare*, *remunerare*, *præmiari*.

Page 77. — *Tricota.* — Il revient naturellement à Dame *Tricota* de faire l'apologie de la danse, puisque danser n'est pas autre chose que *tricoter* des jambes. Il existe même une danse spéciale nommée le *tricotet*, Art lustiger Tænze.

Page 79. — *Ceclo emperou.* — Du grec κύκλος, cycle, et ἔμπυρος, igné, enflammé, *empyrée;* empyreus en latin.

Ibid. — *Tourdion.* — En vieux français, ce mot dont la racine est, à coup sûr, *tordre*, *se tordre*, désigne un immodeste mouvement du corps qui se cambre : unzüchtige Bewegung, nærrisches unzüchtiges Krümmen des Leibes.

Page 80. — *Deichicotan.* — Dans cette danse, les corps, les pas sont comme *décousus*, *dégingandés*, *coupés*, *disloqués*.

Ibid. — *Vne gaillarde.* — La gaillarde se dansait à pas agiles et fringants, en long ou en large, tantôt en glissant, tantôt avec force cabrioles : Art Tænze mit geschwinden und muntern Schritten, da man bald nach der Længe, bald nach der Quere des Gemachs, bald mit Schleifen der Füsse auf der Erde, bald mit Kapriolen tanzet.

Ibid. — *Baiser.* — Autrefois, à un moment donné, les cavaliers embrassaient leurs dames *par ordre*..... de Terpsichore, ou de son fondé de pouvoir, le chef d'orchestre, le ménétrier.

Page 83. — *Ale de volet.* — Les cols, les collerettes plutôt imitaient assez les plumes ou les ailes d'un volant; tant la fraise se tenait haute et raide!

Ibid. — *Flocan (la mangi).* La manche ornée de floquets ou de nœuds; la manche enrubannée, enguirlandée.

Page 84. — *Vn pa (aussi reida qu').* — *Pa* vient de *palus*, *pali*, dont nous avons fait *palissade*.

Ibid. — *Barbe grise (la).* — Malgré son *grand âge*, Dame Claudette ne veut jamais sortir seule; il lui faut une suivante : *apré mei la garsa.*

Page 85. — *Maléfices.* — Tels que philtres, aphrodisiaques, etc.

Page 86. — *Eitreissemen (louz).* — Tout ce qui serre et étrécit.

Ibid. — *Seipi (la).* — En grec ancien, σηπία; en grec modernè, σουπιά; en latin, sepia; en italien, seppia; en français, *sèche;* en allemand, Blackfisch, c'est-à-dire, poisson à liqueur *noire.* Cette encre n'est pas autre chose que *la sépia*, dont il est fait un usage particulier dans la peinture.

Ibid. — *Groin de barbet.* — Dame Claudette compare plaisamment quelque chose au museau barbu et moustachu d'un chien spécial, museau toujours baveux et farfouillé.

Page 87. — *Prejou.* — Prêche, *prêchement,* sermon.

Ibid. — *Lancette (user de la).* — Huc pertinet celebratissimum illud δίστιχον :

« Velim si velis nostras conjungere carnes ;
Lancea carnalis vulnera blanda facit. »

Ibid. — *Fais-lui-bien.* — Le sobriquet de cette commère rappelle un bon mot de Ninon de Lenclos : « Ça nous coûte si peu et ça leur fait tant plaisir. »

Ibid. — *Bourse de mariée.* — Bourse *aumonière*, plissée, froncée dans le haut. (Voir d'anciennes gravures.)

Page 88. -- *Fusica (la).* Le verbe patois *fusica* signifie *farfouiller* dans un coffre, ou dans un tiroir. Le substantif *fusica* veut dire *titillation*, action de *chatouiller,* comme en farfouillant.

Page 89. — *Anequeli.* — En basse latinité, annichilatus; annihilatus, *anéanti,* exténué.

Page 90. — *Terna*, *lichié*, *falcra.* — Trois verbes exprimant avec gradation les soins de la toilette : *terna,* du latin, *terere,* c'est frotter, fourbir, *astiquer;* lichié, du grec λείχω, c'est lécher, *épiler; falcra,* du latin phalera, c'est s'orner, se parer, *s'équiper,* se caparaçonner avec plumes et panaches, comme un *cheval de carosse.*

Ibid. — *Torna.* — Le simple pour le composé, *tourner* au lieu de *retourner,* revenir à la charge.

Ibid. — *De tout.* — Comme en grec διὰ παντὸς au lieu de πάντως; *en tout*, dans le sens de *entièrement*, *tout-à-fait*.

Ibid. — *De la chosa contreiri* (*prenon solagimen*). — L'homéopathie n'avait pas encore supplanté sa sœur aînée, l'allopathie.

Page 91. — *Viola.* — Du latin *vitulari*, dont la racine est *vitulus*, ce mot signifie sauter, bondir comme un veau. De même on dit en français, dans le même sens, se *vautrer*, où entre également l'idée de veau, ou vitulus.

Ibid. — *Zarme.* — Comme, dans le vers précédent, le dernier mot, *pore*, finit par une voyelle, le poëte a fait précéder *arme* d'un *z* euphonique.

Ibid. — *Vuteni et lo cié et la terra.* — La musique guerrière, celle de Tyrtée, par exemple, fait endurer, soutenir, braver même grêle et foudre, volcans et tremblements de terre.

Ibid. — *Avorton d'Amour.* — Il est si petit, ce coquin-là, qu'on est porté à croire qu'il n'est pas resté neuf mois entiers dans le sein de sa mère.

Ibid. — *Chômer.* — Du latin *calamus*, ce mot signifie *rester sous le chaume*, *dans la chaumière*, au logis; et, par suite, n'aller pas aux champs, ne pas travailler.

Ibid. — *S'être entretenu.* — S'être étreints, embrassés.

Ibid. — *Combe.* — Vallée environnée partout de montagnes.

Page 92. — *Peicia.* — En vieux français pieça, c'est-à-dire, en remontant dans le passé, en reportant notre *pied en deçà* de l'heure présente : autrefois, jadis.

Ibid. — S*i vous travaillez.* — Tel est le charme de la musique pour les travailleurs, qu'aux bagnes mêmes, les galériens chantent pour s'alléger la fatigue. Ce n'est pas sans raison que le lieu du travail, l'atelier découvert, se nomme *chantier*.

Page 93. — *Çundia.* De *cundir*, en latin *condire*, assaisonner. *Cundia* veut dire, piquante, appétissante; belle.

Ibid. *Mié* (*de la musique*). Du grec ancien μέλι, en latin mel, ce mot signifie *miel* pour les oreilles, ou mélodie.

Ibid. — *De mémoire.* — En lisant les mémoires, les histoires.

Page 94. *En cervelle* (*n'était pas*). — Était écervelé.

Ibid. — *Eit qui dit.* — Il est tel qui dit; est qui, nec deest qui.... dicat.

Page 95. — *Sutanci (prendre).* — Prendre *substance,* prendre du corps, profiter.

Ibid. — *Gagnié (la vittoiri).* — D'ordinaire on dit *remporter* la victoire et *gagner* la bataille.

Ibid. — *Les nécessités.* — Quibus doleat natura negatis, comme dit Horace.

Page 98. — *Ço-cen.* — Son-sien. C'est ainsi que les enfants disent *mon mien* et *ton tien.*

Ibid. — *Avoir (son).* — τὴν αὐτοῦ οὐσίαν, rem suam, *suam reculam.*

Ibid. — *Chauenci.* — Du latin *caput*, en français chef, dérive chevance, *capital*, fortune, argent.

Ibid. — *Nez (s'en tient par le).* Comme nous dirions, s'en mord les pouces ; s'en repent.

Page 102. — *Vna tartavela.* — Une crecelle ; un homme criard, parlant à tort et à travers.

Ibid. — *Pesogio (vn).* — Un peson, un poids ; un fâcheux.

Page 104. — *De forme si étrange*, comme sont les fleurs du dehors, ou exotiques, τὰ ἔξω ἄνθη.

Page 107. — *La sorta.* — En latin *sortem,* le lot, la chance, l'user.

Ibid. — *Même verre (boit en).* — Anciennement, dans les festins, une seule et même coupe passait à la ronde.

Page 108. — *En natura.* — En vérité, réellement ; *revera, reipsa.*

Page 113. — *Rogne (lou).* — Du latin *rodere*, teigne qui *ronge.*

Ibid. — *Décrotter.* — *Purgare*, nettoyer son chaudron ; purifier sa conscience.

Ibid. — *N'eussion poi.* — J'ai forgé ce vers, qui manquait dans l'original.

Ibid. — *Vêpres.* — Du latin *vesper,* le vesper, l'astre du soir, l'étoile de Vénus, ou du berger ; par extension, l'office du soir, les vêpres.

IV

Page 117. — *Empése (l'on ne fat plu point d').* — L'on ne fait plus un brin, un iota d'empois; tant est rare et cher le blé, qui entre nécessairement dans l'amidon, destiné à devenir cette colle.

Ibid. — *Aux grains (la place).* — La grenette, la place *Grenette*, où se retrouve le nom de *Grenoble*, le jardin de la France, est comme le cœur de notre cité; c'est plus qu'un pur et simple marché aux *grains*, comme à Chambéry, par exemple, qui a, lui aussi, sa place *Grenette*, mais sans aucune allusion avec le nom de l'ancienne capitale de la Savoie.

Ibid. — *Mala (famina).* — *Mala* appliqué à une maladie signifierait *contagieuse*, épidémique, *maligne*. En parlant de la famine, il veut dire, endémique, publique, générale.

Page 118. — *Valets d'armée.* — Goujats; *lixæ.*

Ibid. — *Manger (ne parlaient que de).* — Nil nisi cibum crepabant; uni gulæ dediti erant.

Ibid. — *Temps (de quelque).* — En aucun temps; depuis que le monde est monde; de mémoire d'hommes : post hominum memoriam, depuis qu'on se souvient.

Page 119. — *Auantoyan.* — *Ante-annum;* c'est ainsi que le patois n'a point à envier à Villon sa célèbre (1) expression, *les neiges d'antan* nives ante-annum missæ, les neiges de l'année dernière, ni au dictionnaire de la langue française, *les figues d'antan*, et cette location proverbiale: Je ne m'en soucie non plus que des neiges d'antan.

Page 120. — *Lèvres (remuer les).* — *Labra movere;* dans le sens de prier, ou du moins de marmotter des *pater* et des *ave*.

Page 122. — *Carmagnole (à la).* — Carmagnole est une ville

(1) « Mais où sont les neiges *d'antan* ? »
— *Ballade sur les Dames du temps jadis.* —

de Piémont, sur la rive droite du Pô, dans la province de Turin, dans le diocèse de Saluces. Les habitants portent une sorte de casaque qui leur est particulière et si des étrangers l'adoptent, on dit qu'ils sont vêtus à la carmagnole, c'est-à-dire comme les Piémontais de Carmagnole. Quand cette ville fut prise par l'armée française, au commencement de la Révolution, nos soldats composèrent une chanson dont le refrain est resté dans toutes les mémoires :

« Dansons la carmagnole !
Vive le son,
Vive le son
Du canon ! »

La carmagnole est donc tout à la fois un vêtement, une chanson et une danse, dont le Piémont a fait les frais.

Ibid. — *Cheveux* (*s'enfarinent les*). — Se poudrent la tête à peu de frais.

Page 124. — *Fendassi* (*la*). — *Rima;* la *faille*, en terme de géologie ; *hortus*, *arvum genitale*

Page 125. — *Verveines* (*les menacent des*). — Abortivi partus gratia. Nam verbena dicebatur, *sacra* omnis herba, et lustrales ramuli, qui vel religionis ergo adhibebantur, vel ad ornatum aris circumdabantur, cujusmodi myrtus apud Menandrum, olea, laurus.

Page 129. — *Lo Marren.* — C'est sans doute le nom propre du religieux, plutôt que celui de son ordre (*mariste*).

Ibid. — *Civilité* (*le livre de*). — Ce livret fait partie du cours d'études des Frères de la Doctrine chrétienne, sous le titre de : *Civilité puérile et honnête,* autrement, à l'usage des enfants bien élevés.

Page 130. — *Prête* (*la plus petite le*). — Avant de le donner à un seul, elle le prête souvent à plusieurs, quoique ça s'use.

Page 131. — *L'anglaise* (*Depuis Chouvin jusqu'à*). — Ce Chouvin, si peu éloigné de Jouvin, et par suite des gants Jouvin, avait peut-être chez l'Anglaise, la belle Anglaise, un dépôt de sa meilleure marchandise.

Ibid. — *Aubades* (*quand il faut se coucher*). — Dans la rue Chenoise, quand on se couche, c'est au son des aubades, c'est à l'aube du jour, au moment où partout ailleurs on se lève.

Page 132. — *Père (le beau)*. — Ce n'est pas le vrai père, ou père par la nature, ce n'est même pas *le père par la loi*, comment disent les Anglais : the father-in-law, notre beau-père enfin ; mais c'est le père en Dieu, le père spirituel, ou dans l'ordre de la grâce ; en un mot le R. P. Abbé ou Prieur.

Page 133. — *Oure (des)*. — Par aphérèse, ou retranchement initial, le latin *supra*, prononcez *soupra*, devient *oupra ;* et c'est de là que le patois a tiré *oura*, qui a le même sens que *reste* ou *superflu*.

Les jeunes filles du Breuil sont trop riches ; elles ont..... de l'argent *de reste*. — Ne pas confondre cet *oura* avec un autre *oura*, œuvre, ouvrage, du latin *opera*.

Ibid. — *Florins (le blé à six.)* — Soit à six francs le boisseau.

Page 134. — *Celle du visage (la croix)*. Inter osculandum, amantium linguæ tanquam sese invicem *croisent*.

Ibid. — *Brocherie (la)*. — Assez souvent la rue porte le nom même du métier qui s'y exerce ; et comme la principale industrie de Grenoble est la ganterie, dont la brocherie fait partie, j'associe involontairement, dans mon esprit, la Brocherie et les gants brochés.

Page 135. — *Oie (comme une)*. — Les oies, en effet, ont peine à se mouvoir de l'arrière-train.

Ibid. — *Arcanée (joues d')*. — Voir plus haut une notule concernant *arcanée* de la page 19.

Ibid. — *Phalaret*. — C'est la rue *Pailleret*, où logeaient les muletiers, qui durent la joncher de pas mal de *paille*.

Page 136. — *Bertola*. — C'est Bartole, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes ; il mourut à Pérouse en 1356, à l'âge de quarante-quatre ans.

Page 137. — *De lour mantel de tafatas (fon de iarteire)*. — Ceux qui, par ostentation, se font des jarretières de leur manteau de taffetas, ne ressemblent pas mal à ceux qui, dans le même esprit, *brideraient leurs chiens avec des saucisses*.

Ibid. — *Talons (lèvent les)*. — Battent le pavé des rues.

Ibid. — *Liard*. — Ainsi nommé, je le redis, d'un Grenoblois, feu M. Liard.

Page 138. — *Galipet*. — Galipet, comme s'il eût été chauve ou teigneux, ne se découvrait jamais.

Ibid. — *Les moindres parties.* — Les plaideurs les plus nécessiteux.

Page 139. — *Requête alimentaire (une).* — L'acte le plus aisé à dresser. Il a pour objet d'obtenir, en justice, que les enfants rendent à leurs parents sur leurs vieux jours les soins et les aliments qu'ils en ont eux-mêmes reçus jadis.

Ibid. — *Leurs grands airs.* — Vulgairement, *esbrouffes.*

Page 140. — *Pratique (sache mieux la).* — Meilleur praticien.

Ibid. — *Plus que d'un flacon (un croquant).* — Plus de bruit que n'en fait un dévorant quand, chose rare! il a mis la main sur une bouteille de bon vin.

Page 141. — *Balandran.* — Le même que *balandras*; c'est un manteau de cheval, un manteau pour la pluie, une vieille espèce de surtout. Le mot paraît venir de βάλλω et ἄνδρα et signifie ce qu'un cavalier ou un piéton se jette sur le dos par un mauvais temps.

Ibid. — *État d'oncle à neveu.* — C'est un état, une profession qui passe de l'oncle à son neveu, que celui-ci tient de celui-là par survivance, ou autrement. C'est apparemment cette transmission peu équitable des emplois qui s'appelle au propre le *népotisme.*

Page 142. — *Avocates (semblent des).* — L'Avocat était jadis l'Élu, le député; sa femme s'appelait l'Avocate.

Ibid. — *Fraises (en forme de moulin).* — C'est-à-dire, rondes, telles qu'en portent encore les bedeaux dans certaines paroisses.

Ibid. — *Leurs courtauds.* — Leur taille dépasse à peine la demi-aune du comptoir.

Page 143. — *Caua (v beuon din quoque).* — C'est, en effet, la *cave* qui a donné naissance au *cabaret*, aussi bien à la maison, qu'au joli petit meuble, où se rangent liqueurs et cristaux.

Ibid. — *Quenouilles (peigner des),* c'est-à-dire, peigner les *poupées* ou le chanvre des quenouilles.

Ibid. — *Demie (la).* — La demi-chopine, la demi-bouteille, la demi-pinte.

Page 144. — *Lou Fidello.* — Les Fidèles par excellence sont ceux qui restent attachés à Dieu jusqu'au bout.

Ibid. — *Couleur morte (prennent la).* — Ils pâlissent, ils blêmissent, ont le teint livide.

Ibid. — *Un gros pain.* —Telle est leur faim, leur fringale, leur boulimie, que deux livres de pain sont pour eux aussi peu qu'une châtaigne : ils en ont à peine pour leur creuse dent.

Ibid. — *Cagne (ils font la).* — Faire le chien serait trop viril encore pour eux ; c'est la chienne, la cagne, qu'ils font, tant ils sont amollis, énervés, éreintés. C'est à peine s'ils ont la force de se traîner au soleil, dans l'allée des Cagnards.

Ibid. — *Peut-être besoin d'eux.* — La commère prévoit la maladie et ne veut pas se brouiller avec qui vend les remèdes.

Ibid. — *Ne perdent guère de leur gloriole.* — Les barbiers et les apothicaires ne le cèdent guère en vaine gloire aux procureurs : οὐ πολὺ ἀπολείπουσιν αὐτῶν.

Page 127. — *Aiguilette (souliers à l').* — Souliers à rubans, ornés de floquets et de tresses dont l'extrémité est armée d'un fer, en forme de petite aiguille.

Ibid. — *Jardinière (la belle).* — N'est pas moins célèbre que *la Belle Cordière* de Marseille et elle sert aujourd'hui d'enseigne à diverses maisons d'habits confectionnés.

Page 128. — *Bruande (la).* — Elle paraît justifier son nom par son bruyant caquet.

Page 145. — *Tarifle.* — Jeu particulier au Dauphiné. Voir notre Glossaire.

Ibid. — *Botifle.* — Autre jeu du même genre. *Ibid.*

Ibid. — *Pied-Dechaux (un).* — Un religieux nu-pieds, un carme déchaussé.

Page 146. — *Taverna* — Baraque en bois, du latin *tabula ;* auberge, hôtellerie.

Ibid. — *Fosse (comme une).* — Comme un tumulus, un tertre, une *éminence ;* ici proéminence.

Page 147. — *Teni.* — Le simple pour le composé ; *tenir* au lieu de *soutenir.*

Ibid. — *Rongeari.* — Ce qui ne se mange pas, mais se ronge ; un *rogaton,* comme obtenu par prière.

Pag. 148. — *Dunkerque.* — Prise par nous sur les Anglais en 1558, cédée ensuite à l'Espagne par le traité de Cateau-Cambrésis, reprise sur les Espagnols par le duc d'Enghien en 1643, puis dévolue de nouveau à l'Espagne, recouvrée par le maré-

chal de Turenne, en 1658, puis revenue aux Anglais, la ville de Dunkerque fut enfin vendue par ces derniers à Louis XIV en 1662.

Ibid. — *Depuis l'aube jusqu'à la brune.* — Du blanc au noir.

Page 149. — *Barbabout.* — Dans le patois de Langres, le *balibeu;* c'est le salsifis des prés, non des jardins.

Ibid. — *Mal'hora* (*a la*). — De même qu'on dit à la bonne heure, ainsi le patois disait, à la male ou mauvaise heure : il n'y a qu'heur et malheur dans la vie.

Ibid. — *L'almanach.* — *Le* et *al* font double emploi ; on devrait dire *le manach*, le petit livre qui offre le tableau des *mois :* du grec μήν, μηνός.

Ibid. — *Autant de mensonge.* — Qu'on se rappelle le dicton, *songe* est *mensonge.*

Ibid. — *Tremble* (*j'en*). — A la différence de Bailly, ce n'est pas de froid que la commère tremble comme la feuille.

Page 150. — *L'Ile.* — C'est l'île par excellence, l'Ile *verte,* en signe d'espoir et de résurrection pour tous ceux qui reposent dans ce dortoir bénit.

Ibid. — *Sa maison.* — Notre vraie maison est la tombe ; nos logis plus ou moins riches, plus ou moins amples, ne sont que des auberges, des hôtelleries où nous ne faisons que passer.

Ibid. — *Le Kyrié éléison.* — L'espèce pour le genre : toutes les prières des morts.

Ibid. — *Folaton.* — Follets, petits fous,

Ibid. — *Tinton.* — En français *tintouin*, le bruit, le tintement, le retentissement, le fracas des plaisirs et des fausses joies du monde.

V

Page 153. — *Noël* ne vient pas, comme on pourrait le croire, de *natalis*, mais bien de *novellus*, diminutif de *novus*. Anciennement l'année, le *nouvel* an commençait avec le jour anniversaire de la nativité de N.-S. J.-C. Donc de *novel*, par la suppression de *v*, on est arrivé à *noël.* C'est ainsi que de *nativus* on a

fait, en français, non-seulement *natif*, mais encore *naïf*, qui présente exactement le même sens; c'est ainsi enfin que de *suavis* on a tiré tout à la fois *suave* et *soëf*.

Noël, la Noël est un jour de fête, et *le Noël* est un genre de littérature patoise au moyen âge et même plus tard. Par son objet, qui est de célébrer la naissance de l'Enfant divin, comme par ses personnages obligés, qui sont généralement des bergers, ce chant est rustique, j'entends par là pastoral par essence. Aussi est-il nommé tantôt *Villanelle*, tantôt *Villancia*, dont la racine est de part et d'autre *villa*, ferme, métairie. Le noël, comme on voit, est une sorte d'églogue ou idylle chrétienne. Le Théocrite, le Virgile du genre, c'est, si l'on veut, Bernard de la Monnoye. Membre éminent de l'Académie française, il ne dédaigna pas de courtiser la mise villageoise; et grâce à ses bucoliques célèbres, le dialecte bourguignon est assuré de vivre à jamais dans la mémoire des hommes.

B. de La Monnoye n'aurait, certes, pas imposé silence aux pipeaux de son anonyme confrère des environs de Grenoble, et il aurait fait dans son livre une place d'honneur à notre cantilène des bords de l'Isère.

Ibid. — *Pier* (*chanta tol*). — *Pier* vient de l'italien *pieno*, sans pour cela avoir beaucoup changé dans le trajet : les liquides L, M, N, R étant permutables, *pien* devient *pier*. Les mots italiens, d'ailleurs, en passant dans notre langue changent I en L ; exemples : *fiore*, fleur ; *Firenze*, Florence ; *pieno*, plein ; *piano*, plan ; *pianta*, plante ; *piombo*, plomb, etc.

Ibid. — *Adussit* (*noz*). — Du verbe patois *adurre*, contracté du latin *adducere*; d'où l'on voit que la forme *adussit* ne ressemble pas mal au parfait *adduxit* (*adducsit*).

Page 154. — *Négligemment pendants* (*les deux bras*). — Le Berger veut qu'on sache bien qu'il vient *exprès* adorer le *bambino*; il ne fera pas, comme on dit, d'une pierre deux coups ; il ne passe point par là de fortune, ou pour le besoin de s'acquitter d'une commission ; mais, toute affaire cessant, il s'avance *les deux bras pendants négligemment*.

Cet adverbe, comme tous les mots de l'espèce, se formant du féminin de l'adjectif, *négligemment* est pour *négligentement*, comme *brillamment*, *savamment*, *étonnamment*, *prudemment*

tiennent lieu de *brillantement*, *savantement*, *étonnantement*, *prudentement*.

Parfois, si l'adjectif feminin se termine par un *e* muet, cet *e* se change en aigu, dans l'adverbe : aveugle, aveuglément ; *opiniâtre*, *opiniâtrément*, excepté *fixe*, qui ne fait pas *fixément*, mais *fixement*, d'après la règle générale.

D'autres fois, l'*e* final de l'adjectif féminin n'entre pas dans l'adverbe, soit qu'on le remplace par un accent circonflexe, soit qu'on le supprime entièrement : *dû*, *dûment*, contracté de *duement* ; *résolu*, *résolument*, contracté de *résoluement* ; *carré*, *carrément*, contracté de *carréement*.

Page 155. — *Mayousse* (*la*). — Dérivé de *maye*, *mai*, le mois de mai, le mot *mayousse* désigne une *baie*, un petit fruit que voit mûrir le plus joli temps du renouveau. Ce fruit, quel est-il ? — *la framboise*, disent les uns ; *la fraise*, soutiennent les autres. Ce qui reste hors de doute, c'est que l'une et l'autre naissant et se recueillant en même temps, méritent au même titre de s'appeler *mayousse*. Mais ce qui n'est pas moins indubitable, c'est qu'ici *mayousse* doit se traduire par *fraise*. Au fait, de quoi s'agit-il ? — Des deux *poupeu*, en latin *papillæ*, d'une femme, d'une nourrice. Or, cet objet, en raison même de sa ressemblance avec un fruit qui n'est pas la framboise, se nomme une *fraise*. Il y a plus ; on appelle encore *fraise* la gaze ou la dentelle, le vêtement enfin, qui cache plus ou moins cette partie de la poitrine, dans l'un et l'autre sexe.

La fraise est nommée chez les Grecs anciens χαμαικέρασος, autrement *cerise-de-terre* (1), par opposition à *cerise d'arbre*, ou proprement dite ; chez les Grecs modernes, χαμοκέρασος, et, le croiriez-vous ! φραγουλιά, barbare travestissement du latin ; chez les Romains, *fragum*, sans doute à cause de la *fragrance* de son parfum ; chez les Italiens, *fraga* ; chez les Allemands, *Erdbeere*, ou *baie-de-terre* ; chez les Anglais, *fraise*, comme chez nous.

Mais il arrive que c'est avec les Espagnols que notre patois paraît s'être entendu pour baptiser l'objet. Chez eux, comme en

---

(1) C'est ainsi que le tubercule de Parmentier a reçu le nom de *pomme de terre*, qui le distingue de la *pomme arboréenne*.

Dauphiné, c'est le mois de *mai* qui a valu au fruit son nom si vrai : ils l'appellent *majuela*.

La framboise n'aurait-elle pas été connue des Grecs anciens? Du moins ils ne l'ont mentionnée nulle part.

Mais chez les Grecs modernes, c'est *ἰδαῖον βάτιον*, *petit buisson Idéen*, c'est encore *μόρον*, *mûre*, puis, ô jargon! *σμέουρον*; chez les Romains, c'est *Idæi rubi*, usurpé par le romaïque, et *morum,* dont on peut tenir le même langage; chez les Italiens, *rovo Ideo* (*rubus Idæus*); et *lampone;* chez les Allemands, *Himbeere*, et *Himbusch*, *baie-céleste*, et *buisson-aérien*, comme on dit *mel aerium;* chez les Anglais, *raspberry*, une *baie* qui, *râpée*, donne une excellente confiture.—O Albion, toujours amie de l'utile et du *comfort!* je te reconnais bien là; *rasp-berry* est profondément empreint de ton estampille; il porte ostensiblement ta marque de fabrique.

Pour Linnée, la framboise est le *Rubus Idæus;* la fraise est pour lui comme si elle n'était pas, à cela près que le fraisier en arbre, non plus à l'état de plante, a reçu de lui la dénomination de *Arbutus Unedo.*

Ibid. — *Moret* (*lo rey*). — Par euphémisme, le roi est dit *un peu noir*, un peu maure, *moret*. Qui me révèlera lequel c'était de l'auguste trio: Baltazar, Gaspard, ou Melchior?

Page 156. — *Vl en fut.* — Dans l'excellente édition de M. J.-J. Champollion, je lis *v n'en fut*. Je suis tout disposé, en raison de la permutabilité des liquides L et N, à accepter *vn* au lieu de *vl;* mais je ne saurais ni séparer *n* de *v*, avec lequel il ne fait qu'un seul et même mot, ni faire suivre *n* ainsi disloqué d'une apostrophe illusoire, puisqu'elle ne tient lieu d'aucune lettre.

Donc j'offre au lecteur ces deux leçons également plausibles : *vl en fut*, ou *vn en fut*, la traduction restant invariablement : *Il en fut.*

Ibid. — *Fleury (Mont-).* — Un peu au-dessous d'un castel de toutes parts enguirlandé et parfumé circulairement, c'est-à-dire tout à la ronde, et que pour cela le peuple, non pas l'érudition, appelle *Bouquéron* (Bouquet-Rond), s'élève et domine *Mont-Fleury*, cette cime *deux fois fleurie*, puisque là, sous les ombrages les plus frais, au sein d'une végétation balsamique, croissent et s'épanouissent, par les meilleurs soins, bon nombre de dociles, reconnaissantes et intelligentes violettes, honneur du printemps de la vie.

VI

Page 157. — Cette chanson est de Jean Millet, qui la composa en 1665. Elle se conserve à la Bibliothèque impériale, sous la rubrique, n° V, 6191.

Elle est toute satirique ; elle tient du *sirvente* et du *tenson*, deux genres qui furent toujours chers aux Troubadours nés malins.

Ibid. — *Tinta* (*fare*). — *Tinta* est la même onomatopée que le français *tinter ;* de là le *tin-tin* des écus, comme le *glou-glou* de la bouteille.

Ibid. — *Chuchuta*. — Composé de la double exclamation chut ! chut ! Ce verbe a fourni au français *chuchoter*, parler comme quelqu'un à qui on a dit : Silence ! silence ! Paix ! paix ! bref, *parler à voix basse.*

Page 158. — *Attifesta*. — Ce mot patois se retrouve dans la belle langue sous la forme *attifer*, dans le sens de *orner*, *parer*, *pompenner*.

Ibid. — *Tempesta*. — S'il faut en croire J. Millet, qui devait s'y connaître, c'est un vrai ouragan, avec larmes ou pluie, avec cris ou éclats de tonnerre, avec regards ou éclairs flamboyants, que la femme de Grenoble, quand elle se déchaîne contre sa servante.

VII

Page 161. — *Le Dialogue des quatre commères*, connu aussi sous le titre de *Caquetage des commères* (1), est une mordante, mais plaisante satire des mœurs de Grenoble, au XVIIIe siècle, de même que *le Badinage de l'Accouchée* (2), crayonne avec une

---

(1) *Jacqueti de le comare.*
(2) *Lo Batifel de la Gisen.*

verve toute gauloise, trop gauloise souvent, un vivant tableau de la même ville au XVIIe siècle.

Le *Jacqueti* est la plus ancienne des productions de François *Blanc*, surnommé *La Goutte*, ou *le Podagre*, le même à qui nous devons *Grenoble malheureux* (1), et de plus *La copie de la lettre* (2).

Dans le livre de M. Rochas, pas le plus petit renseignement biographique sur l'auteur des trois opuscules précités. Nous ne savons donc de Blanc la Goutte, que ce qu'il a plu à Blanc la Goutte de nous apprendre de lui-même dans ses écrits. Et ce n'est qu'à la suite de ses poésies, qu'il nous sera permis de réunir divers traits épars çà et là, pour en composer comme les principaux linéaments de sa physionomie. C'est le seul moyen que nous ayons d'esquisser son profil, tant pour l'esprit que pour le corps.

Ibid. — *Tirynot*. — *Tire-noix* ; mais il y a noix et noix, comme fagot et fagot. La noix qui est ici tirée, soutirée, dérobée, soustraite, c'est la *muscade*, la *noix muscade*, *Muscatennuss*. Les farceurs détournent un fruit, il l'*escamotent*, *escam-movent*. Aux escamoteurs ont préexisté les *tirelupins*, pour qui le *lupin* tenait lieu de *noix*.

Page 163. — *Sarat ce que sarat*. — Par ellipse de *il* : sera ce que *il* sera. Dans *advienne que pourra*, il y a tout à la fois ellipse et attraction à la manière des Grecs : advienne *ce* que *il* pourra (arriver).

Page 165. — *Ney vo?* — Contraction de eN (av) EY vo, en avez-vous?

Page 167. — *Son tante*. — Au lieu d'être épouses et mères ; *tantes* équivaut ici à *vieilles filles*.

Page 172. — *Marcora*. — En vertu de la permutabilité des liquides L et R, se *marcora*, c'est se faire *mal* au cœur, et, par suite, *se chagriner*.

Page 173. — *Vin des Pions*. — Vin des piétons, de qui n'a pas équipage ; piquette, *vappa*.

Page 167. — *Chichole* (*faire*). — En langage familier, *chiquer*, c'est *manger*, de l'anglais *cheek*, prononcez *chik*, *joues*, sans

---

(1) *Grenoblo malheirou*.
(2) *Coupi de la lettra*.

doute à cause de la part que prennent les joues ou les mâchoires dans la mastication de la nourriture. Un *peu* de pain, une *petite* croûte de pain que l'on *mange*, après l'avoir trempée dans du vin, c'est une *chichole*. Ainsi *faire chichole* revient à manger non pas un biscuit, mais une tranche de pain dégouttante de vin.

VIII.

Page 175. — C'est bien à tort qu'on attribue quelquefois à Blanc la Goutte cette Épître, dont un bon juge, M. J.-J. Champollion, n'a pas craint de dire qu'*elle est une des meilleures de notre littérature indigène* (1).

En effet, quel qu'il soit, l'auteur inconnu de cette production se place de plein droit très près, sinon de J. Millet, du moins de Laurent de Briançon, les deux maîtres, sans contredit, de notre Parnasse patois..

Ibid. — *Fanfares*. — Onomatopée qui rappelle le *taratantara* d'Ennius.

Ibid. — *Tu* (*dire*). — Contraction de *te le* (dire).

Page 176. — *Du lire* (*la pena*). — En français, *du* est la contraction de la proposition *de* et de l'article *le*; en patois, *du* absorbe en lui la préposition et le pronom : la pena *du* lire, c'est la peine de le (cela) lire, *labor illius legendæ rei*.

Page 177. -- *N'on* (*receu*). — Contracté de *nous on* d'abord, puis de *nous avons* (reçu).

Page 178. — *Les prieurs*. — Dans le sens du latin *prior*; ceux qui marchent premiers, avant les autres; les chefs, comme étaient, par exemple, les Prieurs de Florence. Ici ces prieurs sont les porte-bâton, les bâtonniers des corporations d'ouvriers.

Ibid. — *Mal nets*. — Euphémisme et litote, dans le sens de *sordidi*.

---

(1) *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de la France* page 97.

Ibid. — *Pieds-Déchaux.* — Carmes déchaussés.

Ibid. — *Officiers* (du Prélat). — Les gens de sa maison, y compris les officiers du chœur.

Page 179. — *Consuls.* — Échevins.

Ibid. — *Mandeurs.* — Huissiers, appariteurs de la municipalité.

Ibid. — *Notaire.* — Tabellion du Corps de Ville.

Ibid. — *Monseigneur.* — *M^r le Premier.* Le chef suprême du Parlement de Grenoble.

Page 181. — *Chalande.* — D'un mot étrurien *calare*, en grec καλεῖν, appeler, parce que chez les anciens Romains, les habitants des campagnes étaient appelés à Rome au commencement du mois, pour apprendre quels seraient les jours *fastes* ou *néfastes*. Dans notre patois, le jour qui ouvrait jadis l'année chrétienne, était *la Calende* par excellence; et voilà pourquoi *la Chalande* signifie *la Noël.*

Ibid. — *Quan lo temp s'obscurcit.* — Autrefois, à la campagne, on sonnait les cloches en pareil cas, comme pour chasser l'orage et soutirer la foudre. De là une célèbre inscription qui se lisait sur l'airain sacré :

« Vivos voco, mortuos plango, *fulgura frango.* »

On lisait sur le mouton d'*Emmanuel-Louise-Thérèse*, la plus grosse cloche de France, le bourdon de Notre-Dame de Paris :

« Laudo Deum verum, plebem voco; congrego clerum,
Defunctos ploro; *pestem fugo*, festa decoro. »

Page 182. — *Bonnes âmes* (*il n'y a plus de*). — La ville de Grenoble ne possède même plus ces *dix justes* qui auraient mérité à Sodome et à Gomorrhe de n'être point dévorées par le feu du ciel.

Page 183. — *Crépin* (*Saint*). — Lyonnais, qui est le patron des cordonniers. Ceux-ci appellent *un saint-crépin* le sac dans lequel ils portent leurs outils.

Page 186. — *Royal-artillerie.* — *Royal* est ici au féminin. Comme en latin *regalis* est des deux genres, il en de même de *royal* en français. Cette règle s'applique aussi pour la même

raison au pluriel et dans l'expression *des lettres royaux*, *royaux* est aussi bien du féminin que *regales* en latin.

Page 187. — *Pennonage* (*le brave*). — Une compagnie de milice urbaine rangée sous un pennon, ou petit drapeau spécial.

Page 188. — *Pot* (*mon*). — D'où *potable*. Pot signifie donc vase à boire, *coupe ;* et La Fontaine s'en est servi dans ce sens-là (1).

Ibid. — *Calliopa, venez*. — L'auteur appelle à son aide la Muse de l'épopée.

Ibid. — *Comédie* (*dans la*). — Il est d'usage d'appeler *la comédie* le théâtre consacré aussi bien à Melpomène qu'à Thalie. C'est ainsi que Dante intitule son épopée, où le terrible l'emporte de beaucoup sur le réjouissant, la divine comédie, *La divina Commedia*.

Page 189. — *Voget*. — Ce Voguet était sans doute le dieu de la pirouette, comme Vestris était *lé diou dé la danse*.

Page 192. — *Lou coursa*. — Par apocope ou retranchement final, *lou coursa* équivaut à *lour coursa*.

Page 193. — *Guerlanda* (*touta cela*). — Un orfèvre florentin dont le père avait fabriqué, au xve siècle, un bijou en forme d e guirlande d'or ou d'argent, à l'usage des jeunes filles, fut surnommé *Ghirlandajo ;* c'était Tommaso Bigordi.

Ibid. — *Ceu prince*. — A l'évêché de Grenoble était alors attaché le titre de *Prince*.

Ibid. — *Coutié* (*à dret et à coutié*). — A droite et à côté ; à droite et à gauche.

Page 196. — *Nu*. — Contracté de *ne le ; non id*.

Page 197. — *Nettoyer le chemin*. — C'était alors le principal soin de la force armée, qui sous le nom de *maréchaussée* (*mare et chaussée*) purgeait de malfaiteurs les mares et les chaussées, alors que les rues étaient encore rares, ou même n'étaient pas du tout.

Page 200. — *Pe paren*. — Pour pas quelque chose ; *per-non-rem ;* pour rien, *gratis*.

---

(1) « Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse
Noyoit ses soucis dans les *pots*. »
— Livr. VI, fable 12, *le Soleil et les Grenouilles*. —

Ibid. — *Desiauon* (*se*). — De l'italien *sete*, *soif*, le patois a tiré *se desiâ*, ce qui équivaut à se *dé-soiffer*, se désaltérer.

Page 202. — *A la Tour*. — Le plus haut dôme de la Citadelle; C'est l'Hélicon de notre muse villageoise.

IX

Page 202. — *La goutta*. — Il en avait tant bu, qu'il lui en était resté une.

Ibid. — *Marier*. Cette métaphore nous rappelle les mariages républicains célébrés par Carrière, les *noyades* de Nantes.

Ibid. — *Ces fêtes* (*pendant*). — Des distributions de comestibles, de cervelas principalement, furent faites au peuple à l'occasion de cette solennité.

Page 204. — *Galoche* (*un drôle en*). — On nomme *galoche* une chaussure de cuir avec semelle en *bois*, d'un mot grec *ξύλον*, *bois*.

Ibid. — *Mobilier*. — Ce qui se peut mouvoir, déplacer et enlever à la main; *manleua*.

Page 205. — *Sorta* (*le gen de cella*). — Les gens de ce calibre, de cette farine, de cette catégorie; de tels *individus*.

Page 206. — *Réduit* (*petit*). — Ce qu'on appelle en terme militaire le *violon*, comme pour faire entendre qu'on y est aussi à l'étroit que l'instrument dans son étui.

Ibid. — *Merci*. — De la même famille que *miséricorde*, dans le sens de compassion; en italien, mercè, abrégé de *mercede*.

Page 207. — *Vouta*. — *Volute*, en quelque sorte, du corps; inclinaison du corps qui s'infléchit en manière de voûte.

Page 211. — *Aubena*. — *Aubaine*, du latin *alibi-natus*, né ailleurs, né à l'étranger; c'est un gain inattendu, inespéré, qui est acquis à l'état lorsqu'un touriste vient à décéder sur les terres de France. Au fait, le droit d'aubaine, aujourd'hui aboli, s'exerçait jadis chez nous au détriment des étrangers. L'État se constituait leur héritier quand ils mouraient sur le sol français, et c'est de cette iniquité qu'il est parlé dès la première page du

délicieux roman de Sterne (1) : « S'il m'était arrivé la nuit suivante de mourir d'indigestion, le monde entier n'aurait pu suspendre l'effet du droit d'*aubaine;* mes chemises, ma culotte de soie noire, mon porte-manteau, tout aurait appartenu au roi de France, même ce petit portrait. . . . . »

De ce droit d'aubaine l'effet ne s'étendait ni aux Suisses ni aux Écossais, apparemment parce que ces deux nations ont mis pendant longtemps leur sang au service de la France.

Au figuré, un gain inespéré s'appelle encore une *épave;* mais au propre on appelle *épave*, *les épaves*, les débris d'un vaisseau alors qu'ils sont flottants sur l'eau; de *é*, hors de, et *pave*, qui veut dire *couvrir*, et auquel se rattachent *pavois*, *pavoiser* et le *pavé* des rues.

Page 212. — *L'erta* (*a*). — D'accord en cela avec le patois du Dauphiné, les Italiens disent aussi en deux mots *la erta* (2), et en trois *a la erta* (alla erta), tandis que les Français amalgamant la préposition, l'article et le substantif en un seul tout disent *alerte*, être *alerte*.

Dans le principe *a l'erta* fut un cri de guerre; il équivaut à : En avant! à l'assaut! sur la hauteur! à la rescousse!

Page 213. — *A Dieu sias! Sois à Dieu* (*recommandé*) ; et d'un seul mot, *adieu*.

Ce mot si doucement harmonieux, ce dernier mot à l'heure de la séparation, *à Dieu* renferme tout un livre.

La mère qui, envoyant son fils au loin, lui dit *adieu*, cette mère dit implicitement: « Mon fils, je ne serai plus là pour veiller sur toi; mais *à-Dieu*, je te confie, à Dieu je te rends. »

Adieu, dans la bouche de cette mère, veut dire encore : « Il me sera parfois bien triste d'être solitaire; mais à Dieu je te demanderai, mais à Dieu je devrai souvent de te voir, du moins en pensée.

---

(1) « Had I died that night of an indigestion, the whole world could not have suspended he effects of the *droit d'aubaine.* My shirts, and black pair of silk breeches, portmanteau and all must have gone to the king of France, even the little picture..... »

(2) E all'erto colle dí salir procura. »

— Argoment. del cant. prim. del *Inferno* di Dante. —

Celui des deux époux qui part le premier pour le voyage suprême et sans retour, dit à celui qui reste : « Adieu ! » et cela signifie : « *à Dieu* je vais ; *à Dieu* je te recommanderai ; *à Dieu*, désormais que je n'habiterai plus avec toi cette terre, *à Dieu* aillent toutes tes pensées, *à Dieu* toutes tes affections ; *à Dieu* je t'assigne et te donne rendez-vous, pour nous revoir un jour et ne plus nous séparer jamais. »

Toutes les langues n'ont pas le bonheur de posséder cet *Adieu*, *Addio* (*al Dio*), parce que dans toutes les langues ne s'est point encore infiltré l'esprit de Providence divine et de mélancolique résignation, esprit que le seul christianisme a le secret d'y introduire ; χαίρειν, εὖ πράττειν, *vale*, *vive feliciter*, et même l'anglais fare-well, ou *good be*, ces salutations toutes matérielles et qui se bornent à souhaiter aux gens *joie*, *santé*, *richesse*, *bien-être*, sont au-dessous de notre *adieu* de toute la prééminence de l'esprit sur le corps, et de la grâce sur les sens.

X

Page 203. — La présente édition du *Grenoblo malheirou* est établie sur trois éditions collationnées, qui sont :

1° L'édition *Colomb de Batines*, Grenoble, Alphonse Merle et Cie, 1859 ;

2° L'édition *Pilot*, Grenoble, Maisonville et fils et Jourdan, 1859 ;

3° L'édition illustrée, Grenoble, Baratier frères et fils, 1859.

Ibid. — *Malheirou*. — L'édition A donne la leçon *malhérou*, que répète l'édition illustrée, ou Γ. Le patois n'emploie jamais d'accents dans le corps des mots et il ne les admet même que très rarement à la fin des mots. Donc il faut écrire ou avec l'édition B *malherou* et avoir soin de prononcer *e* comme en latin, en italien, en espagnol et en provençal, ou avec notre édition *malheirou*.

Ibid. — Le titre *Grenoblo malheirou* a été *illustré* de deux façons, avec cette différence que la première vaut mieux que la seconde.

La page première nous offre, au sommet, une ligne *deux fois mutilée;* d'abord cette ligne traitée sans façon, comme de la vile prose, n'est rien moins que deux vers, ensuite *mettron* ne doit pas finir par un *t*, comme si le verbe était français, mais par N, comme en italien et dans les langues congénères. Supposez donc que sur la banderole qui flotte au-dessus de l'Isère et du Drac, on lise :

« La Serpen et lo Dragon
Mettron Grenoble en savon. »

Au bas de la page se déroule Grenoble, l'ancien Grenoble fondé par les Romains, autrement *Cularo*, ainsi que l'atteste une inscription empreinte du fameux tétragramme S. P. Q. R., qu'il ne faut traduire ni avec un épicier par *Sel-Poivre-Quinquina-Rhubarbe*, ni avec un personnage de Rabelais par *Si peu que rien*, ni avec Niebuhr par *Sentina-Populi-quondam-Romani*, mais avec tous les latinistes du monde par *Senatus Populusque Romanus*.

Ainsi, on le voit clairement, *Grenoble* est *malheureux* d'avoir été, en 1733, mis en savon par l'Isère et le Drac.

Mais la page 3 nous présente les *Fléaux* se précipitant sur la ville. D'ordinaire les Fléaux sont du masculin et c'est pour cela que les peintres, aussi bien que les poëtes, en ont fait jusqu'ici des *génies* ou des *anges*. C'est ainsi qu'on est accoutumé à voir le Génie de la guerre, le Génie de la famine, et le Génie de la peste.

Et puis le nombre et la nature des Fléaux étant déterminés, pourquoi substituer à la Famine, partie obligée de la trilogie, l'incendie qui ne constitue point un genre à part, puisqu'il a toujours été compris dans les maux que le Guerre traîne après elle?

Au lieu d'Anges ou Génies, nous avons donc trois femmes, et un peu bien corpulentes, pas assez aériennes, pour planer ainsi dans la région des nuages. L'une secoue une torche enflammée, l'autre brandit un glaive et la troisième tenant dans sa main gauche une sorte de vessie où le peintre enveloppe d'humides couleurs; qui sait? pressurant peut-être un fiel, distille sur Grenoble des gouttes pestilentielles. Bref, on dirait des

trois Furies du paganisme, Alecto, Tisiphone et Mégère. Franchement, cette vésicule, cette outre en miniature, ce fiel, si fiel il y a, d'où s'échappe la rosée mortelle, n'est pas un *attribut* heureusement trouvé. C'est la bouche même du Génie de la Peste, c'est son haleine, son souffle qui devrait répandre la corruption dans l'air.

Page 216. — *Cell'* (*honnou*). — Édition A : *ce t'honnou;* édition B; *ce l'honnou;* édition Γ, ou illustrée : *ce l'honnou.*

Les Italiens disent *quello*, celui-là, dans lequel entre évidemment le latin *ille;* et c'est ce *quello* qui devient en patois *cello,* d'où, en français celui-là. Quant à notre *cet,* dans le sens de celui-ci, il nous vient de l'italien, *questo;* chez nous, *cest*, puis *cet.*

Ibid. — *Deisole.* — Édition A : *désole;* édition B : *désole;* édition Γ : *désole.* — Voir, plus haut, une notule concernant *malheirou* de la page 203.

Ibid. — *Deicendre.* — Édition A : *décindre;* édition B : *décendre;* édition illustrée : *décendre.*

L'édition A fait du moins comprendre, à sa manière, que dans notre *deicendre*, l'*e* de la seconde syllabe sonne comme en latin.

Ibid. — *Pompon-Lorion.* — Édition A : *pompon-lorion*; édition B : *pompon lorion;* édition illustrée : *pompon-lorion.*

F. Blanc, qui mourut en 1742, à l'âge de quatre-vingts ans, avait soixante-onze ans en 1733, c'est-à-dire l'année même où il composa son *Grenoblo malheirou.*

Ne pouvant ni marcher, ni descendre, ni monter, il se faisait, dit-il, *charronta,* autrement *charrier*, *voiturer*, *convoyer*, en un mot *transporter*. . . . . .

Mais où donc se faisait-il transporter? - - Eh mon Dieu! dans le lieu même où il avait puisé son mal. Podagre, goutteux, il se faisait porter au cabaret, où l'on *pompe* la liqueur *dorée*, témoin ce vieux refrain :

« *Pompons* la *goutte*
Et *pompons* la souvent ;
Envoyons faire f. . . . .
Ceux qui n'sont pas *contents.* »

O fragilité! ô inanité de la gloire des hommes! Notre auteur,

plus que septuagénaire, s'était bercé de l'espoir que son nom, je me trompe, son surnom *La Goutte*, resterait à jamais attaché au sens plus au moins énigmatique de *pompon-lorion*. Et voilà que dans sa propre patrie, quand après un peu plus d'un siècle seulement, le burin interprète ses vers, le burin n'y soupçonne pas même *La Goutte*. Que dis-je? le burin, au lieu d'y voir, comme nous, le cabaret cher au poëte, s'avise d'y apercevoir une façon particulière de locomotion, à l'usage d'un vieillard infirme.

De là une gravure où La Goutte nous apparaît, peu mollement porté sur les bras tendus de deux jeunes gars, tandis que des deux mains il s'appuie étroitement sur leurs épaules. Mais comment le graveur n'a-t-il pas eu la curiosité de se demander où Blanc peut aller dans un tel équipage?

La Goutte nous apprend qu'il se fait *charrier*; entendez-le comme vous voudrez, soit à bras, soit en voiture; mais n'oubliez ni son âge, soixante-onze ans, ni son infirmité, la goutte, la goutte qui fait tout le piquant de l'expression *pompon-lorion*, synonyme ici de cabaret.

Lorion est contracté de *le orion*, *le* liquide à la couleur *d'or*. Le même mot, sous une forme nouvelle, *loriot*, *le-oriot*, *le loriot*, se dit aussi, pour la même raison, d'un oiseau au plumage jaunâtre.

Page 216. — *Quatre doigts*. — Blanc peut encore lire et écrire: Je n'ai plus que les yeux et quatre doigts de libre. L'auriculaire seul, ou le petit doigt, était atteint.

Suivant qu'elle affecte les pieds, les genoux ou les mains, la goutte se nomme *podagra* (ποδάγρα), gonagra (γονάγρα), ou chiragra (χειράγρα).

Ibid. — *Lo patois*. — Édit. A : *lo patois;* édit. B : *lou Patois ;* édit. Γ : *lo patois*.

Ibid. — *Eicrire*. — Édit. A : *écrire;* édit. B : *écrire;* édit. Γ : *écrire*.

Ibid. — *Passan*. — Édit. A : *passant;* édit. B : *passant;* édit. Γ : *passant*. En patois, le participe présent finit par N sans T, à la différence du français.

Page 217. — *Journa* (*du jour à la*). — En français, nous disons de même: (*vivre*) *au jour le jour*, comme le savetier de La Fontaine.

Ibid. — *Din lo sein de la Pay.* — *Inter ulnas, seu in gremio Pacis.*

Page 219. — *Garaudié.* — Dans le sens de *braconniers ;* d'un mot qui veut dire guêtre, *garaude*, particulière à ces contrebandiers.

Page 220. — *Lo Drac.* — En grec, δράκων ; en latin, draco ; en allemand, *Drache ;* en français, *dragon.*

Ibid. — *Son beitial.* — Ses bestiaux.

Ibid. — *Beitial.* — Édit. A : *bétail ;* édit. B : *Bêtial ;* édit. Γ : bêtial.

Dans l'édition *illustrée,* à la page 3, sur la table de travail de l'auteur, non pas du Poëme, mais tout au plus de l'Épitre, il manque une paire de lunettes, à l'usage d'un écrivain plus que septuagénaire.

A la page 5 de la même première livraison, F. Blanc, qui, soit dit entre nous, n'a jamais fait de chansons, chante le verre en main, et la goutte sans doute dans le verre, *ses* chansons à la rieuse jeunesse des deux sexes, avec une verve et un brio qui ne sont ni de son âge ni de son mal.

A la page 6, un fleuron réunit les béquilles dont usait Blanc la Goutte quand il ne se faisait pas *charronter*, plus sa lyre (il n'a jamais chanté !) et l'*oiseau sinistre.* Or, il est bon de se rappeler que la chouette chez le peuple le plus spirituel du monde, est l'emblême de la prudence et du savoir ; le symbole de la *circonspection*, en raison même de son regard, non pas oblique, mais *circulaire.* Bref, la chouette est chère à Minerve, et les monnaies athéniennes étaient frappées à l'effigie de cet oiseau. Si vous vouliez une néfaste volatille, que ne choisissiez-vous soit la corneille ou *graille*, soit l'orfraie ?

A la page 8, *lou bit s'apriveysavon*, *les montagnards s'apprivoisaient* (1) est illustré par une scène qui rappelle *le Jardinier et son Seigneur*, dans La Fontaine, liv. IV, fabl. 4 :

« La fille du logis, qu'on vous voie, approchez ;
Quand la marierons-nous ? quand aurons-nous des gendres ?
. . . .

(1) Ce qu'il faut bien se garder de traduire par : *Les manants se civilisent.*

Disant ces mots, il fait connaissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir ;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect. »

A la page X, *Vint un nouveau malheur* est illustré moitié bien, moitié mal : *vint* est traduit par *vin*, autrement par bouteille ; *malheur*, par treize verres, par couteaux en croix et flacon cassé : adieu paniers, vendanges sont faites.

A la page XIV, *l'or fond din le man, l'or fond dans les mains*, a été illustré par un logogriphe, ou rébus, dans lequel on distingue, d'une part, une poule noire, ou poule aux œufs d'or ; et, d'autre part, ce qui fond le plus tôt, un morceau de beurre devant un foyer ardent, avec ce qu'il y a de plus fugitif et de plus passager, de l'eau dans un vase incliné.

La poule noire, qu'on s'en souvienne, est tout le contraire d'un signe néfaste.

Le pain à l'envers serait mal placé devant le feu.

Enfin des salières renversées ne laisseraient pas échapper à flots..... de l'eau. Donc, l'illustration devait se préoccuper de trois idées : *or, fondre, s'écouler*, autrement *poule noire, beurre devant foyer, eau courante.*

Page 220. — Mais revenons à notre édition. *Chantarel*, qui serait en français *chantereau*, autrement *petit chanteur*, désigne un enfant de la Savoie, qui, avec un fagot de *ramée*, et sous le nom de *ramoneur*, nettoie une cheminée, non sans chanter au plus haut du toit.

Ibid. — L'*ilôt*. — Appelé si pittoresquement, si chrétiennement l'*Ile verte*, en signe d'espérance, et comme gage de résurrection et d'immortalité.

Page 221. — *Un pied* (*ici l'on voit un*). — Un loup est venu tuer une fille dans les bras de sa mère ; puis il a jeté çà et là sur le Drac les membres de la pauvrette, tellement qu'on voit ici un pied, et que là on voit un bras.

Jamais vous ne devineriez comment, faute d'entendre exactement le patois, le burin a interprété ce passage. En vérité, il faut l'avoir vu pour le croire.

Au lieu de nous dessiner le Drac et dispersés sur le Drac les membres de la jeune fille,

Disjectæ membra puellæ,

de sorte que notre œil saisisse un pied par ci, un bras par là, le burin nous étale, à la page 24 de la deuxième livraison, *un enclos où pénètre un loup*. Et qu'y voyons-nous ? Une coquette et sémillante Laitière qui montre son *beau bras*, et derrière elle messire Loup qui avance *son pied* : voilà comment il nous est permis de voir un bras par ci, un pied par là.

Je dois confesser pourtant qu'à la page 20 de la même seconde livraison, *montont* (lisez monton) *su lo couuert tout coma Chantarel* n'a pas été trop mal illustré. Nous voyons, en effet, un des domestiques du meûnier monter sur le couvert, c'est-à-dire sur le toit, comme ferait un ramoneur.

Page 222. — *Tocsin* (*le*). — Dans les plus grands dangers, tels que ceux d'un incendie ou, au contraire, d'une inondation, la cloche ordinaire serait trop lente au gré de ceux qui ont besoin d'être à l'instant secourus. On a recours alors à une cloche particulière, dont le battant est aux mains de l'avertisseur, qui peut ainsi multiplier et précipiter les coups. *Tocsin* est composé de *toccare*, en italien, frapper, heurter, et de *signum*, signal, *seing*. Sonner le *seing*, c'est sonner le *couvre-feu*, vers dix heures du soir. Édit. A : *takasin* ; édit. B : *Takacin*; édit. Γ : *takacin*.

Ibid. — *L'Aëtna* (*et jamey*). — Comme le patois n'admet pas l'accent dans le corps des mots, le manuscrit de Blanc portait l'*Aetna*. Or, qu'est-il arrivé ?

L'édition A n'a pas craint de donner l'*Etena* ; l'édition B a donné l'*Etna* ; enfin l'édition illustrée a redonné l'*Etena*. Mais l'Etena est un barbarisme.

D'un autre côté, le vers scandé sans ce barbarisme est plus malade que ne le fut jamais Blanc la Goutte; il ne saurait se tenir sur ses pieds, il boite jusqu'à terre. Donc il faut remonter au grec Αἴτνα, ou au latin Ætna, en se souvenant qu'on peut faire de la diphthongue initiale deux syllabes au moyen de la diastole, comme du monosyllabe παῖς, on obtient πάϊς en deux temps.

Page 223. — *Mala* (*fan*). — La meilleure ne valut jamais rien. Voir plus haut une notule concernant *mala* de la page 117.

Page 224. — *Vire (ce n'est pas de joie qu'il).* — Allusion au jeu de cartes; il ne tourne pas...... de rose.

Page 226. — *Minet.* — De la même famille que *minage, minotier,* et *minoterie, minet* dérive comme eux de *minot*, petite mesure de blé.

Page 227. — *Chat (la not).* — Ce que nous avons déjà vu au sujet de notre Perette visitée par le Loup, trouve ici son pendant. Le burin a pensé que dans *la not chat*, il devait être plus ou moins question d'un *chat ;* et il vous a croqué le plus beau miron qui se soit jamais vu. Vous pouvez le contempler à loisir à la page 46 de la troisième livraison, entre les bras d'un bon bourgeois, qui n'a pas précisément l'air de prier son matou, à l'exemple du Tasse, de lui prêter ses yeux pour écrire un sonnet pendant l'obscurité de la nuit.

Le *chat* me fait naturellement penser au *chien.* Il me souvient donc, à ce propos, qu'à la page 95 de la sixième livraison, les mots *ceu chieu (celui-ci chez)* ont pris aux yeux du burin un faux air de *ce chien.* De là, un superbe, un plantureux *chien*, en tête à tête avec un grand seigneur qui s'incline profondément devant Sa Majesté canine.

Mais, à la page 57 de la quatrième livraison, le burin s'est encore mépris sur le sens du patois, pour lequel il n'existait malheureusement pas encore de traduction telle quelle. Ainsi, une fois les eaux écoulées et le danger passé, « chacun devant chez soi balaye, nettoie, *lave.* » Ce *lave* s'entend apparemment du seuil et des abords de la maison, puisque l'auteur a pris soin d'ajouter *devant chez soi.* N'importe ; le burin a cru qu'il s'agit de *laver... du linge,* et nous avons à la page 92 de la sixième livraison tout un essaim de blanchisseuses improvisées. A la page 97, dans la 7e livraison, l'habitant, nous dit le poëte *émode* souz efan, se servente, ce qui signifie : l'habitant *fait bouger, emovet* en latin, autrement tire de leur torpeur ses enfants, ses servantes. Au lieu de cela, le burin nous offre d'un côté une sorte de père Frappard, armé d'un martinet et orné de *boucles d'argent* sur ses souliers; de l'autre, une mère irritée, qui tient un aveugle *pochon de bois*, une cueiller à pot levée sur les immodestes appas de la plus coquette des jouvencelles.

Bref, car il me tarde d'en finir avec ces inadvertances qui ne sont, après tout, que des taches de rousseur sur un beau, sur

un très beau visage, l'Aurore elle-même n'a pas été traitée par le burin avec tous les égards qui lui sont dus. Ainsi, à la page 57 de la quatrième livraison, l'auteur déclare que « pour chasser la Nuit, au lieu de ses couleurs, de peur du mauvais air, l'Aurore prit son loup, c'est-à-dire une sorte de nez long et noir, comme celui du loup, et qu'elle se cacha derrière le plus épais nuage. » Dès lors il fallait modifier dans ce sens là et pour ce cas particulier, les attributs généraux et constants de l'Aurore. Pourquoi donc nous avoir présenté l'Aurore mythologique, l'Aurore d'Homère, la déesse aux doigts de roses, Ῥοδοδάκτυλος Ἠώς, au moment où elle répand sur la terre des roses? Notre Aurore grenobloise, au contraire, est sombre, attristée, elle s'applique étroitement son loup sur le visage; et de plus elle se cache derrière un épais nuage, de peur de respirer un air malsain.

Page 222. — *Bennatiers.* — Qui vendent du charbon à la *benne;* par suite, *charbonniers*, et aussi fabricants de bennes. De plus, ouvriers qui travaillent dans les salines; mais ici, entreposeurs ou gardiens des *bennes*, ces sœurs aînées des seaux contre l'incendie.

Page 227. — *Qui court à l'Arsenal, qui court.* — Ce *qui* répété dans le sens de tel, est emprunté aux Grecs qui disent ὃς μέν, ὃς δέ, et il est devenu français: « Ils coururent aux armes, et se saisirent *qui* d'une épée, *qui* d'une pique, *qui* d'une hallebarde. »

Ibid. — *Deriua.* — Dans le sens de s'écarter de la rive, ou du bord; (se) partir, s'en aller.

Ibid. — *Cantonner* (*deux portes*). — On dit dans la langue littéraire *cantonner une porte,* comme en style de blason *cantonner un écu.* Cantonner une porte, c'est la consolider aux quatre coins, autrement la *garnir* de poutres aux quatre angles, non pas pour l'obstruer ou la condamner, mais pour la rendre inébranlable et la tenir ainsi toujours debout.

Page 228. — *Pe le vigne.* — La liquide *r* de *per* a coulé, a glissé devant la liquide *l* de *le;* pe le vigne est donc comme *per le vigne:* les Italiens diraient *pelle vigne.*

Ibid. — *Fourreau* (*la garnison coucha dans son*). — Coucha dans sa chemise, celle-ci étant le fourreau de l'homme, comme le fourreau est la chemise de l'épée.

Page 229. — *Sassenageo.* — Le même que *Sassonageo,* aujour-

d'hui et en français *Sassenage*. Pour qui a vu Sassenage, nul doute que ce lieu ne doive son nom à ces blocs de pierre, *saxa*, à ces pans de rochers qui sont tombés de la montagne dans le lit du Furon et qui sont là comme à la nage, *Saxa natantia,* parmi les ondes écumantes.

Page 230. — *Aigardan.* — Edit. A : *égardent ;* édit. B : *égardant ;* édit. Γ : *égardant.*

Aigue, d'où aiguière, ou pot à l'eau, vient du latin *aqua*. L'eau *ardente*, autrement *eau de feu*, c'est l'eau-de-vie, c'est *lorion*, dans Pompon-Lorion.

Étançonner son vin, ou plutôt ses tonneaux, c'est les prémunir contre l'inondation qui pourrait les emporter. Pour cela, on fixe étroitement entre la voûte de la cave et le fût un solide pieu, à la faveur duquel tout se trouve relié et compacte : l'union, là, comme ailleurs, fait encore la force.

Notre *aigue*, dans le composé aigarden, se trouve aussi dans *Evian*, renommé pour ses eaux minérales ; et dans l'ancien nom d'un faubourg de Lyon, l'*Aiguillotière,* dénaturé depuis en *la Guillotière.*

Ibid. — *Noi* (*huilo de*). — Celle qu'expriment les *troillandiers* au moyen du *treuil*, auquel ils empruntent en patois leur nom.

Ibid. — *Rhubarbe.* — Plante exotique, ou *barbare*, *rhu-barbara*, originaire des bords du *Rha*, fleuve plus connu sous le nom de Wolga.

Page 231. — *Carcaille* (*prend son pere en*). — *Carcaille* vient de l'italien *carica*, charge, au propre, dont nous avons fait au figuré *caricature*. Prendre en carcaille, c'est prendre en chargement, prendre sur son dos, comme font les enfants qui se portent mutuellement quand ils jouent au marchand de vinaigre. Dans le patois de Langres, prendre en carcaille, se dit porter *à la guégueille.*

Page 234. — *Peinte* (*la maison*). — Peinte en rouge, couleur de sang, avec portes et fenêtres tournées en sens inverse de la route, comme il convient à la demeure de l'exécuteur des hautes-œuvres.

Page 235. — *Clous de soufflet* (*je ne vaux pas quatre*). — Un clou quelconque vaut déjà peu ; un clou de soufflet, c'est-à-dire un tout petit clou, vaut moins encore. En français, on dit vulgaire ment : çà, ou il ne vaut pas les quatre fers d'un chien. Mais c'est

avec les Allemands que le patois concorde quand il dit : Je n'en donnerais pas un clou à soufflet, ich wolte nicht einen Pfifferling dafür geben.

Ibid. — *Eau* (*petit trou d'*). — Une *goutte*, pour ainsi dire, une gouttelette dans un *goliat*, c'est assez pour que l'auteur y fasse naufrage.

Page 239. — *Manleua* (*nou*). — Nos *mains-levées ;* dans le sens de nos *laissez-passer*, nos permis d'entrée, de transit, d'importation.

Page 240. — *Darbon* (*coma*). — Ce mot *darbon* est formé de *talparum*, prononcez *talparoum*. Puis la permutabilité des dentales T et D d'une part; d'autre part, des liquides L et R, enfin des labiales P et B nous conduit sûrement et directement à Darbaroum, lequel finit par se contracter en Darboum, d'où Darbon. Donc entrer comme darbon, c'est entrer à la manière des taupes, descendre *ad patres*. A Langres, on appelle familièrement le cimetière *le royaume des taupes ;* et l'on dit d'un chrétien indigne de vivre : « *Il serait mieux en terre qu'en pré.* »

Page 241. — *LI* (*l'an*). — Sous-entendu *mil ;* en tout, l'an mil cinquante-un, qui fut signalé par un affreux débordement des deux rivières de Grenoble.

Ibid. — *Bré* (*plus sale que*). — Le *bré* est tantôt une sorte de goudron composé de poix noire, qu'on mêle avec du suif et des étoupes pour calfater les vaisseaux; tantôt le *bré* est, comme ici, une substance plus vile encore, dont le nom a défrayé *bren* ou *bran*, *bréneux*, *brenat*, *embrenner*, et autres composés du même calibre.

Page 242. — *Beaucaire* (*sont parties pour*). — En suivant le cours de l'eau, elles arriveront en ligne droite.... à la foire de Beaucaire.

Page 243. — *Replonger*. — Ἀναβαπτίζειν, dans le sens de plonger de nouveau dans le bain ; teindre de rechef.

Page 244. — *Paimo*. — Dérivé apparemment de *paix*, *paimo* se dit d'un malade, par exemple, qui est *tranquille*, à force d'être épuisé, accablé de fatigue, lui qui sans cela serait vif et gaillard. Ne pas confondre ce *paimo* du patois avec *pesme*, en vieux français. Celui-ci vient du latin *pessimus* et comme lui signifie très mauvais, en un seul mot.

Ibid. — *Linota* (*sibla la*). — *Siffler la linotte* veut dire en pa-

tois. comme en françois : *boire-bouteille*. Pourquoi *siffler?* — sans doute, à cause du léger bruit qui s'échappe des lèvres lorsque le biberon aspire avidement le jus de la treille. Pourquoi *la linotte?* — Uniquement parce qu'au delà du Rhin, la linotte s'appelant Flachsfinke, autrement *lin-pinson,* de Flachs lin et Finke, pinson, *Flachs*, lin, se confond avec *Flache*, bouteille. La linotte est pour Linnée la *Fringilla Cannabina*.

Ibid. — *Orseille.* — La liquide R s'est glissée par surcroît dans *oseille,* adouci de *oxeille*, qui vient de ὀξύς, aigu, âcre. Cette plante, l'oseille, mérite un tel nom par son acidité. Mais l'oseille n'est pas l'orseille ; celle-ci est une petite mousse qui croît sur les rochers et sur les pierres des montagnes ; les teinturiers en font usage avec certaines préparations. C'est l'oseille des montagnes, que l'orseille, où il est encore permis de voir ὄρος, montagne, plus *seille,* abrégé de orseille.

Ibid. — *Aspic.* — L'aspic de notre épicier n'a rien de commun avec le venimeux serpent de ce nom. L'aspic, qu'il serait plus exact de nommer *spic*, dérivé de *spina*, épine, est une plante qui compte plusieurs espèces, entre autres *la lavande*. On tire de la fleur de lavande une huile dite *d'aspic*.

Page 245. — *Laque.* — Gomme ou cire rougeâtre, claire et diaphane, qui vient du Malabar, du Bengale et du Pegu. Outre qu'elle entre dans les peintures et les vernis, on en fait aussi la cire d'Espagne.

Page 247. — *Quun (bien)* — Quantum bonum, *quel-grand* bien.

Ibid. — *Comptes (le corps des)*, plus souvent appelé la Cour des Comptes.

Afin qu'il soit établi et avéré une fois pour toutes, que même des poésies patoises sont justiciables de la critique, tant pour l'orthographe et la métrique ou la prosodie, que pour la syntaxe ; que par suite c'est faire tort à Blanc la Goutte que d'entourer ses vers d'un culte aveugle et superstitieux, je vais jeter rapidement un coup-d'œil rétrospectif sur le *Grenoblo malheirou* des trois éditions de 1859, et y relever les plus lourdes bévues, dont il est déparé, les erreurs les plus grossières dont il reste entaché.

Puis je soumettrai au même examen, au même triage, le texte des deux autres pièces de la Goutte, mais seulement dans les éditions A et B, puisque le burin n'a encore donné ni le *Dialogue des quatre commères,* ni *la Copie de la Lettre*. Du moins,

quand il tiendra, tôt ou tard, sa promesse. il aura à sa disposition, s'il veut en user, non-seulement une traduction telle quelle, mais encore un original revu et corrigé avec soin.

Vers 36. — Édit. A : Si vo voulia de sou, vo *n'avia* su lo chan;

Ibid. — Édit. B : Si vou voulia de sou, vou *n'avia* su lo champ;

Ibid. — Édit. Γ : Si vou voulia de sou, vou *n'avia* su lo champ. Lisez (*vous en aviez*): vous 'n avia, pour *vous en avia*.

Vers 33, 34, 50, 51. — Édit. illust. : commençav*ont*, s'apriveysav*ont*, changir*ont*, augmentir*ont*. Comme la conjugaison patoise prend les désinences de la conjugaison italienne et provençale, lisez : commençav*on*, s'apriveysav*on*, changir*on*, augmentir*on*.

Dans les vers 60, 61, 62, 63 de la même édition, remplacez les barbarismes rempliss*ont*, tu*ont*, ravage*ont*, déclar*ont* par les seules formes correctes rempliss*on*, tu*on*, ravage*on*, deiclar*on*.

Vers 69, 73, 74 et 75. — Édit. Γ : Aveyz*ont*, tir*ont*, don*ont*, cop*ont*, mên*ont*; autant de barbarismes, dont il est inutile de citer plus d'exemples.

Vers 87. — Édit. A : coulant rapidamen ;

Ibid. — Édit. B : coulant rapidament ;

Ibid. — Édit. Γ : coulant rapidament.

En patois, l'adverbe, ainsi que le participe présent, finit par N, et non par T. Lisez donc avec nous : *coulan rapidamen*.

Vers 100. — Édit. A : Font parti de *bateu* ;

Ibid. — Édit. B : Font parti de *batteut* ;

Ibid. — Édit. Γ : Font parti de *batteut*.

Lisez avec nous : Font parti de *batteu*.

Vert 103. — Édit. A : *Prout gent* ;

Ibid. — Édit. B : *Prout* gen ;

Ibid. — Édit. Γ : *Prout* gen.

Lisez avec nous : *Prou gen*.

Vers 109. — Édit. A : *N'cit* quitto (en est quitte) ;

Ibid. — Édit. B : *N'eyt* quitto;

Ibid. — Édit. Γ : *N'eit* quitto.

Lisez avec nous : *'n eit* quitto.

Vers 112. — Édit. A : D'où vint-o? qu'ét-o mei?

Ibid. — Édit. B : D'où vint-to? qu'éto-mei?

Ibid. — Édit. Γ : D'où vint-to? qu'éto-mei?

To, la particule enclitique *to*, étant en patois le signe de l'interrogation, comme en latin *ne* placé après un mot ; et *mei*, en

latin magis, ayant par lui-même un sens indépendant du mot précédent, lisez avec nous : *D'ou vint to ? qu'eit to mei ?*

Vers 104. — Édit. A : *Y l'* eit ;

Ibid. — Édit. B : *Y l'*eyt ;

Ibid. — Édit. Γ : *Y l'*eyt.

Vl signifiant il, lisez avec nous : *Vl eyt.*

Vers 114. — Édit. A : Comben de *famillet.*

Ibid. — Édit. B : Combien de *famillet ;*

Ibid. — Édit. Γ : Combien de *famillet.*

En patois, famille se disant au singulier soit *famili*, soit familla, qui s'écrivait aussi, toujours en patois, *familha*, fait au pluriel dans les deux cas *famille*, absolument comme en latin *rosa* fait *rosæ.*

Donc lisez avec nous *combien* de *famille*, sans oublier que l'é final sonne comme celui de *domine*, vocatif de *dominus.*

Vers 115. — Dans les trois éditions de 1859, remplacez avec nous *n'y at* par *'n y at, en y a* (il y en a).

Vers 125. — Édit. A : Din *que l'*extremita ;

Ibid. — Édit. B : Din *ce l'*extremita ;

Ibid. — Édit. Γ : Din *ce l'*extremita.

En italien, ille, illa, illud des Latins devient quello, quella ; en patois, également quello, quella, plus tard, *cello*, *cella.*

Donc lisez avec nous : Din *cell'extremita*, élidé de *cella, extremita ;* ou lisez, si vous aimez mieux : Din *quell'extremita*, pour *quella extremita.*

Vers 137. — Édit. A : Tins-me donc compagni ;

Ibid. — Édit. B : Tin me donc *compagnit ;*

Ibid. — Édit. Γ : Tin me donc *compagnit.*

Lisez avec nous : *Tin* me donc *compagni.*

Vers 146. — Édit. B : Le *montagnet* se *beissont ;*

Ibid. — Édit. Γ : Le *montagnet* se *beissont.*

Lisez avec nous : Le *montagne* (au singulier montagni, ou montagna) se *beisson.*

Vers 149. — Édit. A : *Et n'en* sort.

Ibid. — Édit. B : *Et n'en* sort.

Ibid. — Édit. Γ : *Et n'en* sort.

En patois, au lieu de dire : *il en* (sort), après avoir supprimé et remplacé par une apostrophe l'i initial de *il*, la liquide L permute avec la liquide N et l'on obtient 'N.

Lisez donc avec nous *et 'n en* sort.

Vers 154. — Édit. A : Le *fenet*, le *fillet*.

Ibid. — Édit. B : Le *fenet*, ie *fillet*.

Ibid. — Édit. Γ : Le *fenet*, le *fillet*.

Femme se disant *fena*, par la suppression de *mi* dans *femina*, fait au pluriel *fene ;* de même une enfant de sa mère se nomme au singulier soit *filli*, soit *filla*, anciennement filha, et *filhi ;* au pluriel *fille* ou *filhe*, *ad libitum*.

Vers 166. — Édit. A : *n'yat* point de chamin ;

Ibid. — Édit. B : *n'yat* point de chamin ;

Ibid. — Édit. Γ : *n'yat* point de chamin.

Lisez avec nous : *'n y at point* : pour 'l y at point, par ellipse de la négation ; bref, *il* (n') *y a point* de chemin libre.

Vers 170. — Dans les trois éditions de 1859, un point d'interrogation gauchement interpolé à la fin de la ligne, fait un contresens et prouve qu'elle n'a point été comprise :

» Aussi fût-ey jamey si groussa, ni si forta. ? »

Il faut ici se souvenir d'abord qu'il est d'usage en patois de négliger la négation ; et il faut ensuite effacer le point qui interroge.

Lisez donc avec nous :

« Aussi fut tey iamey si groussa, ni si forta. »

Ideo fuit nunquam tam alta neque tam præceps ;

Aussi (ne) fut-elle jamais (ni) si grosse, ni si forte.

Vers 174. — Tout à l'heure un point de trop faussait le sens : voici qu'une virgule de moins ne produit pas un meilleur effet.

Édit. B : *Minet grange ;*

Édit. Γ : *Minet grange.*

La paille avec le grain, en un mot la gerbe se range dans la *grange ;* le grain seul, le blé s'entasse dans le *minet*.

Lisez donc avec nous : *Minet, grange.*

Vers 199 et 200. — Édit. A : *Le vignet, le colagne ;*

Ibid. — Édit. B : *Le vignet, le coulagnet ;*

Ibid. — Édit. Γ : *Le vignet, le coulagnet.*

Lisez avec nous : *Le vigne, le coulagne.*

Vers 268. — Édit. A : *L'y eut* commandament.

Ibid. — Édit. B : *L'yeut* commandament ; A et B écourtent le vers d'une syllabe.

Ibid. — Édit. Γ : *L'y eut* un commandament.

Lisez avec nous : *'l y eut* (élidé de *il y eut*) *un commandement*.

Vers 272. — Édit. illustrée : ce que t'a veu *d'iqu'y* (ce que tu as vu *de là*, du haut du clocher).

Lisez avec nous : ce que t'a veu *d'iquy*.

Vers 299 et 300. Dans l'édition illustrée, remplacez *Carmelitet*, *totet*, par *Carmelite*, *tote*, pluriel de *Carmelita*, et de *tota*.

Vers 319. — Supprimez entre *Poura* et *mi*, dans les trois éditions A, B et Γ, un malencontreux trait d'union.

Lisez donc *poura mi*; pauvre moi! hei mihi!

Vers 434. — Édit. A : *Je n'ai prou* dit, *n'en* reste.

Ibid. — Édit. B : *Je n'ay prout* dit, *n'en* reste ;

Ibid. — Édit. Γ : *Je n'ay prout* dit, *n'en* reste.

Lisez avec nous : Je 'n ai prou dit, 'n en reste.

Vers 536, ou dernier. — Il était réservé au *Grenoblo malheirou* illustré de finir comme il a commencé. Dans sa première ligne, il donne pour de la prose des mots qui sont dans la réalité deux vers ; dans sa dernière ligne, il a su ménager une place au barbarisme *veillot* (je) :

« Ma *Musetta* s'endort, je veillot tot solet. »

Lisez donc avec nous :

« Ma Museta s'endort : *Je veillo* tout solet. »

Je me fais un vrai plaisir de mettre ma plume au service du burin, de signaler au graveur les principales erreurs de texte qui, dans les éditions A et B, endommagent *le Caquetage des quatre Commères* et la *Copie de la Lettre ;* et je lui souhaite du meilleur de mon âme de ne pas venir, à son tour, échouer sur les mêmes écueils.

Ce qui me porte à croire que notre offre pourrait lui être de quelque utilité, c'est que dans son *Prospectus*, il lui est échappé d'écrire « la Jacquetti de le quatro *comares*. » Il aura sans doute calculé que dans *quatre*, il y a au moins de quoi faire un pluriel ; de là cet *s* exorbitant. Mieux valait se rappeler, ou apprendre, que si *rosa* fait au pluriel *rosæ*, ainsi *comara* ou *comari*, fait *comare*, sans le moindre brin d's.

— Le Caquetage des quatre Commères. —

Vers 7. — Édit. A : — *V l'aurion ;*
Ibid. — Édit. B : — *V l'aurion.*
Vl valant *il* et *ils*, lisez avec nous *vl aurion.*
Vers 11. — Édit. A : *passe-t-o* (passe-t-il), pe bague :
Ibid. — Édit. B : *passe-to* pe *bagues.*
Lisez avec nous : *passe to* pe *bague.*
Vers 22. — Édit. A : que *n'arrive* malheur (j'ai pou) ;
Ibid. — Édit. B : que *n'arrivey* malheur.

Puisque le poëte ajoute : *que le gen parleison* (*j'ai pou*) et qu'il n'emploie pas ici la négation, elle ne doit pas plus se trouver dans la première incidente que dans la seconde.

Lisez donc avec nous : que *'n arrive*, au lieu de que *il arrive.*
Vers 49. — Édit. A : *N'ya mei ;*
Ibid. — Édit. B : Gnia mey.
Lisez avec nous : 'n y a mei ; *il y a plus.*
Vers 57. — Édit. A : *L'ya ;*
Ibid. — Édit. B : L'y a ;
Lisez avec nous : *'l y a ;* pour *il y a.*
Vers 78. — Édit. A : *u l'*ont.
Ibid. — Édit. B : *u l'*on.
Lisez avec nous : *vl on* (elles ont).
Vers 80. — Édit. A : *n'ey* vo que *l'y* siet ;
Ibid. — Édit. B : *n'ey* vo que li siet.
Lisez avec nous : *'n ey vo* (en avez-vous ?) que li siet.
Vers 118. — Édit. A : u fat comme u l'enten ;
Ibid. — Édit. B : u fa come u l'enten.
Lisez avec nous : u fa com ul entend (ut ille sapit.)
Vers 151. — Édit. A : *V l'*ouri teu gagna (il aurait tôt gagné) ;
Ibid. — Édit. B : *V louri.*
Lisez avec nous : *ul ouri ; ille haberet.*
Vers 171. — Édit. A : vou que *n'ey ;*
Ibid. — Édit. B : vo que *n'ey.*
Lisez avec nous : vo que *ney ;* et mieux *vo que 'n ey ; vous qui en avez.*

— **Copie de la Lettre.** —

Vers 2. — Édit. B: per dire *qu'auquaren* (pour dire quelque chose).

Lisez avec nous : per dire *quauqua ren* (*aliquam rem*).

Vers 16. — Édit. B : *que pendolet.*

Lisez avec nous : *que pendole.*

Vers 23. — Édit. B : Scay *qu'un drole.*

Lisez avec nous : scay quun (quantus, qui, quel) drôle.

Vers 44. — Édit. B : *qu'auqu'habitant.*

Lisez avec nous : *quauque habitan.*

Vers 54. — Édit. B : *Nec-un.*

Lisez avec nous : *negun;* pas un.

Vers 84. — Édit. B : la glaci *n'y los givre.*

Lisez avec nous : la glaci *ni le givre.*

Vers 137. — Édit. B : on aurat eu *de soures.*

Lisez avec nous : on aurat eu *de soure* (*des restes*).

Vers 157. — Édit. B : faut qu'on *m'eu* pardonneyse.

Lisez avec nous : faut qu'on *m'u* (me le) pardonneyse. (*mihi. id.*)

— **Crayon de Blanc la Goutte, tant pour le corps que pour l'esprit, d'après ses propres écrits.** —

Anciennement, alors que l'imprimerie n'était pas, l'auteur d'une production de l'esprit la confiait à un manuscrit, qu'il signait de son nom sur la dernière page, non sans y ajouter la date, ou l'achevé d'écrire. Le plus souvent le tout était accompagné de quelques vers, latins ou grecs, par lesquels l'écrivain réclamait des lecteurs pour sa peine une prière. Et s'il était dressé plusieurs exemplaires du ms., travail auquel se livraient surtout les hôtes du cloître, les religieux, chaque exemplaire portait, au revers de son dernier feuillet, une signature, le nom du *librarius,* ou scribe, une date et l'humble vœu d'une prière. Dans les premiers temps de l'imprimerie, les éditions dites incunables, recevaient également, à la fin du livre, le nom de l'imprimeur, la date et le lieu de l'impression.

Qu'on le veuille ou non, Blanc la Goutte se conformait à cet usage antique et solennel, lorsqu'il inscrivit en vers, à la fin de

la Copie de la Lettre (1740), en prenant congé des lecteurs (1), son nom, sa demeure et la demande d'une bonne oraison.

Dans une pièce antérieure de sept ans à celle-là, dans le *Grenoblo malheirou* (1733), le poëte commence par nous entretenir un peu plus longuement de sa personne.

Il s'adresse à quelque grand seigneur sans doute, à en juger par le langage obséquieux qu'il lui tient :

Encore que vous ne vous souciiez aucunement des gens de ma condition (2)
Je voudrais bien pouvoir faire ouvrir votre porte,
Entrer chez vous, Monsieur, vous lever mon chapeau.
Vous rendre mes devoirs, vous offrir mes respects.
Mais d'avoir cet honneur l'espérance s'envole :
Je suis tout crispé (3), la goutte me désole ;
Je ne puis plus marcher, descendre ni monter.
A Pompon-Lorion je me fais charrier,
A peine dans mes mains puis-je tenir un livre,
Je n'ai plus que les yeux et quatre doigs de libre ;
Je suis sans appétit ; je ne puis pas dormir ;
Enfin, jamais goutteux ne souffrit autant que moi.
Malgré tant de chagrin, quand je suis las de lire,
Quelquefois, par hasard, je me mêle d'écrire,
J'estropie quelques vers, je fais quelques chansons,
Qui n'ont, le plus souvent, ni rime ni raison,
Et qui amusent néanmoins les jeunes filles qui aiment à rire (4),
Qui voudraient toujours voir des babioles nouvelles.
Grossier ! me direz-vous, il faudrait parler français.
— Il ne me revient pas aussi bien que le patois.
Quand à me délasser mon humble Muse m'invite,
Je mets par écrit ce que la folle dicte
N'attendant de cela ni profit ni renom :
Passant mes tristes ans, j'instruirai mes petits-fils (5).
Voilà ce qui m'a fait barbouiller assez d'ouvrages,
Sans crainte qu'on blâme mon barbare langage. »

---

(1) « A Dieu sias, faite dire vna bonna oreison
Per Blanc dit la Goutta, de placi Claveyson. »

(2) Début du *Grenoblo malheirou*, v. 1—27.

(3) Recoquillé.

(4) Follettes, égrillardes.

(5) Blanc la Goutte eut six enfants, deux fils et quatre filles, et il fut pour cela plus d'une fois grand-père.

En finissant, le poëte revient au Mécène pour qui furent ses premiers vers :

« Bien que j'en aie dit assez, il en reste bien à dire ;
Mais pour le moment, Monsieur, je suis votre valet. »

Il n'a pas négligé d'ailleurs de nous faire, en un endroit (1) du même *Grenoblo malheirou*, la confidence que, tout goutteux qu'il était, il ne couchait ni sur le duvet ni sur le crin, dans l'île Claveyson (2); à moins toutefois que la paille dont il nous parle et qui lui sert à emballer et à déballer, ne fasse simplement allusion à sa profession d'épicier en gros, ou bien encore qu'il n'en fût alors de la place Claveyson comme de la rue Pailleret, fréquentée particulièrement par les muletiers : c'est là ce que le burin n'a pas eu le courage de décider, parmi près de trois cents gravures. Ce passage avait pourtant besoin d'être éclairci, et véritablement illustré.

Si maintenant nous rassemblons en portrait les linéaments fournis par l'original lui-même, Blanc la Goutte nous apparaît avant tout comme un homme plein d'égards et de respect pour les supériorités sociales, qu'elles reposent sur la naissance, sur la richesse, ou sur les emplois.

En second lieu, il est modeste, humble, et désintéressé des honneurs autant que de l'argent.

Rimeur de rencontre, poëte par occasion, podagre par guignon, il était avec cela épicier de son état.

Ses écrits ont été jugés diversement. Le *Caquetage des quatre commères* est une satire dialoguée et elle possède plusieurs des qualités du genre.

La Copie de la lettre est une épître où la description empiète un peu trop sur le récit.

La plus connue de ses productions, *le Grenoble malheirou*, est loin de valoir les deux morceaux précités. C'est une œuvre hybride, qui a été surfaite, exaltée outre mesure par les uns, et

---

(1) Vers 394 : « Et l'îla Claveyson où ie seu pe la pailli. »

(2) On appelle *île*, dans une ville, un groupe circulaire de maisons isolées de tout ce qui n'est pas elles, comme étaient autrefois les habitations de la place Claveyson.

décriée au même degré par les autres. Le plus sûr, à mon sens, serait de s'en tenir à cette appréciation de M. Rochas, en sa *Biographie du Dauphiné*. « Les poésies de Blanc la Goutte, en patois de Grenoble, n'ont rien de remarquable. Leur vulgarité ne se rachète que par une assez grande variété de détails et beaucoup d'expressions heureuses (1). »

J'ai dit que le *Grenoblo malheirou* est un enfantement hybride; ce n'est précisément ni une Épopée ni une Épître ; et il tient tant soit peu de l'une et de l'autre.

Comme poëme épique, il devrait s'ouvrir par une proposition suivie d'une invocation à la Muse et confinant à la narration. Au lieu de cela, l'auteur consacre en commençant, vingt-six vers, ni plus ni moins, à rendre ses devoirs à un grand seigneur ; puis il expose en deux lignes son sujet. Ainsi d'invocation, pas un brin.

D'ailleurs, la proposition qui, je le confesse, a le mérite de la brièveté, pèche essentiellement contre l'unité :

« Maintenant je parlerai tant de l'inondation
Que des autres sujets qui causent l'affliction. (2) »

Décidément Blanc la Goutte était sans lettres et il n'apprit jamais, pas même de Despréaux (3), comment

Le seul courroux d'Achille, avec art ménagé
Remplit abondamment une Iliade entière. »

Vous croyiez peut-être que le *Grenoblo malheirou* avait pour objet l'inondation, la seule inondation de 1633 ; détrompez-vous : il chante tout à la fois l'eau, le feu, l'orage, le tremblement de terre, la peste, la famine et les contrebandiers; bref, dans ce poëme, tout fragment pris à part est un poëme entier.

Avec cela, pas l'ombre du merveilleux. Et pourtant l'inondation ne pouvait-elle pas être présentée comme une épreuve, sinon comme un châtiment céleste; et, au contraire, l'écoulement des eaux, comme un bienfait de la clémence divine? Dès lors,

(1) Rochas, *Biographie du Dauphiné*, V° Blanc la Goutte.
(2) *Grenoblo malheirou*, V. 27.
(3) Boileau, *Art poétique*, III. 251.

au moment du péril, il était naturel de rassembler autour des autels une partie des habitants.

A qui, prêts à périr, adressent-ils leurs vœux ?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié (1).

Et puis, le danger passé, la reconnaissance eût amené toute la ville cette fois dans le lieu saint.

Que dire maintenant des caractères ? En est-il un seul qui se grave dans notre esprit, un seul qui soit vivant ? Pas un épisode émouvant. Il était si aisé pourtant de peindre ici un autre Énée sauvant un second Anchise ; plus loin, un héros exposant sa vie pour celle d'un vieillard ; ailleurs, un Prélat volant au secours d'une famille éplorée ! Blanc la Goutte n'est qu'un gazetier ; il ne soupçonnait même pas l'idéal.

« Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
Qui chantant d'un héros les progrès éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit rendue ;
Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
Ait fait déjà tomber les remparts de Courtray ;
Apollon de son feu leur fut toujours avare (2). »

Je reconnaîtrai sans difficulté que dans le *Grenoblo malheirou* l'action est grande ; pouvait-elle être autre chose que grande, puisque cette grandeur tient à la nature même du sujet, sans être aucunement imputable à l'auteur ? mais si elle est grande, elle n'est ni une, ni merveilleuse ; je l'ai prouvé et j'ajoute qu'elle n'est pas entière non plus. J'entends par là qu'elle n'a ni un commencement, ni un milieu, ni une fin combinés de façon que la fin se rattache au milieu aussi étroitement que le milieu

(1) L. Racine, *la Religion*, I, 69.
(2) Boileau, *Art poétique*, II, 73.

au commencement. Oui, dans le *Grenoblo malheirou* il n'y a ni invention, ni ordonnance ou disposition; le lecteur peut y entrer par en haut, par en bas et même par les côtés. Ce sont donc des vers, aisés je le veux, mais souvent d'une abondance stérile; ce sont des vers, ai-je dit, mais pas un poëme. Par suite, le *Grenoblo malheirou* illustré ne sera jamais qu'un beau livre d'images.

D'un autre côté, si vous faites du *Grenoblo malheirou* une Épître, comment expliquer, ici que son humble Muse invite l'auteur à se délasser; là, qu'elle s'endorme; ailleurs, que le poëte lui crie, Muse ne me fuis pas, Muse change de ton, ou bien encore: Muse, toi qui es montée au clocher de Saint-André, tu devrais raconter ce que tu as vu de là? Certes, tout cela est épique au premier chef, sans compter une véhémente prosopopée à l'Isère.

On pourrait donc sans injustice prendre presque au mot Blanc la Goutte, lorsqu'il dit avec plus de vérité qu'il ne croit:

Mais souvent, malgré moi, ma petite Muse fantasque
Dans le milieu de l'inspiration vient me faire une frasque.
Où suis-je! Pauvre moi! je perds le sifflet,
Et je ne vaux pas quatre clous de soufflet.
Dans un petit trou d'eau je vais faire naufrage:
Finisse qui voudra ce méchant (1) ouvrage. »

Quant à la question de savoir, si Blanc la Goutte a fait des chansons, pour réjouir, le verre en main, des jouvencelles d'humeur folichonne, je crois que c'est là une fiction poetique, une nécessité de prosodie. C'est ainsi du moins que j'interprète ces mots:

« J'estropie quelques vers, je fais quelques chansons
Qui n'ont le plus souvent ni rime ni raison (2). »

En tout cas, il n'en a laissé aucune, ce qui revient exactement pour nous à n'en avoir point composé. Je veux bien croire qu'il était d'un naturel enjoué et que, nouveau Possidonius, il savait dire à sa douleur: « Non, ma goutte, tu n'es pas un mal. » Mais j'ai peine à me figurer ce joyeux convive, ce gaillard compaing, entouré, à plus de soixante-onze ans, d'un essaim de *joene ricandelle*, qui vont picorant, piquant et bourdonnant tout au-

---

(1) *Grenoblo malheirou*, v. 318-324.
(2) Ibid., v. 15.

tour de lui. Une seule fois dans toute l'histoire des lettres, un poëte octogénaire et cachant sous des roses ses cheveux blanchis, celui-là même qui mourut non pas en mangeant des raisins, comme je l'entendais dire hier soir, mais en vidant une coupe de vieux Lesbos où un pépin s'était caché, en un mot, le vieillard de Téos, le patriarche du galant rivage a pu fredonner ceci : « Anacréon (1), disent les femmes, ton front se ride. — C'est vrai, mais mon cœur est toujours jeune. » Celui-là du moins, avait à chaque main *cinq* doigts de libre pour tenir une lyre, une vraie lyre, en tout semblable à celle d'Apollon et des Muses.

Par quelle distraction le burin a-t-il attribué à un goutteux, non pas des pipeaux, des chalumeaux, une flûte de Pan tout au plus, mais une haute et large lyre à sept cordes, comme dut être celle de Pindare ou d'Horace? Et puis cet imposant et mythologique symbole s'accorde mal, il ne s'harmonise guère avec la modeste coiffe, la *caleta*, de notre *Muscetta* villageoise.

En dépit d'une parole célèbre, les épiciers, que les romantiques d'il y a trente ans n'avaient pas le droit de railler, prêteraient fort à rire aujourd'hui autant aux classiques qu'aux romantiques si, sur la foi d'une Pythonisse un peu Cassandre, ils s'imaginaient avoir désormais au Parnasse un patron à invoquer dans la personne de François Blanc dit la Goutte.

Du moins, si je m'oppose à sa canonisation, je ne conteste pas qu'il n'ait été martyr, martyr même jovial et résigné, au milieu des atroces douleurs d'une goutte incessante.

A-t-il toujours été aussi chaste, je ne dis pas dans ses mœurs, mais dans ses vers, que veut bien l'assurer un oracle rendu sur le même trépied auquel il vient d'être fait allusion? Citons et distinguons.

Regardez la Fleurie (2), n'est-elle pas bien aimable ?
. . . .
Sa bouche, ses tétons feraient les Dieux jaloux.
Heureux qui dans un coin, sans témoins ni notaire,
De ses autres beautés pourrait faire inventaire ! »

---

(1) Λέγουσιν αἱ γυναῖκες,
Ἀνακρέων γέρων εἶ.
— Od. XI. —

(2) *Dialoguo de le quatro comare*, v. 85.

Si je m'y connais, il y a là quelque chose comme du piment ; c'est, par ma foi, de la haute épice. Celui qui d'une main souffrante, fébrile, débile et sénile n'a pas craint d'écrire ce qui précède, serait assez bien comparé à de certaines montagnes dont la cime est couverte de neige tandis que leurs entrailles nourrissent des feux cachés.

J'ai promis de distinguer. Dans l'histoire de notre patois, l'époque, sinon héroïque, du moins archaïque, celle qui est souvent nommée pour cela gauloise, c'est-à-dire la plus ancienne, est représentée par deux noms. Laurent de Briançon, au XVIe siècle, et Jean Millet au XVIIe ne furent, ce nous semble, ni assez graves ni assez retenus dans leur langage ; mais en cela ils étaient d'un temps où, rigides sur les choses, les écrivains étaient relâchés sur les mots. C'est le contraire qui paraît être arrivé depuis. Et voilà ce qui me fait penser que tel texte sera chaste, pudibond même, et tel autre immodeste, graveleux, ou obscène, le tout selon sa date. Ainsi, reportés à cent, à deux cents ans en arrière, les vers cités plus haut trouveraient grâce devant la critique la plus timorée.

Immédiatement après Laurent de Briançon et J. Millet, prend place, sur notre liste de mérite, l'auteur anonyme de l'épître sur les *réjouissances publiques* à Grenoble.

Ensuite, j'inscrirai un maître d'école, du nom d'Antoine Reinier, auteur de *Grenoblo inonda ;* puis Nicolas Menilgrand, de Voreppe, encore que pour le style il le cède autant à Blanc la Goutte qu'il lui est supérieur pour la composition ; enfin M. Gabriel Martin, de Sinard, esprit cultivé, original dans le bon sens, pétillant d'esprit çà et-là, et dont certains *couplets* n'eussent pas été désavoués par Béranger, en même temps que le sévère Boileau eût souri, eût plus d'une fois applaudi à ses *Épitres*.

S'il m'appartenait d'assigner des rangs, c'est donc au dernier que je placerais Blanc la Goutte, en faisant remarquer pourtant que le patois s'altérant et se troublant à mesure qu'il s'éloigne de sa source, l'idiome de Ménilgrand, comme celui de M. G. Martin, vaut moins que la langue de Blanc la Goutte. Mais cette considération elle-même est loin de militer en faveur de ce dernier, puisque d'un instrument sensiblement meilleur, il n'a pas su tirer d'aussi poétiques accords. Cela tient uniquement aux études,

aux études libérales, en un mot aux humanités, dont il n'avait pas connu le bienfait.

Une plume indiscrétement amie de Blanc la Goutte n'a-t-elle pas voulu lui tresser une triple couronne, l'ériger tout à la fois en poëte, en historien et en archéologue?

Mais le saluer du même coup historien et poëte, n'est-ce déjà pas lui faire tort de moitié, puisque l'un nuit à l'autre, en raison peut-être de la diversité, je pourrais dire de l'antagonisme de tous les deux?

Blanc la Goutte archéologue, c'est tout aussi peu sérieux; mais c'est plus inoffensif, moins compromettant pour lui. Au fait, s'il fallait dresser l'inventaire des drogues, des denrées et des épices d'autrefois, il est telle marchandise dont la mention ne se trouve peut-être plus nulle part, hormis dans *le Grenoblo malheirou*. Jugez plutôt:

L'épicier, à moitié mort, soupirant de misère.
Pêche dans sa maison le reste de sa férie.
Que d'huile, d'eau-de-vie, de girofle perdus,
Que de poivre gâté, que de sucre fondu!
L'*esquina*, le gayac et la salsepareille,
Se trouvent mélangés dans le bol et aussi l'*orseille*;
L'on trouve tout ensemble le thé, le quinquina,
Le gingembre, l'anis, et l'ipékakuana.
Chez l'un, il n'est rien resté dans ses caisses de manne,
Ni (point) d'*huile d'aspic* dedans sa Dame-Jeanne;
Chez l'autre, le vert-de-gris s'est fondu comme sel;
Dans du noir de fumée son miel s'est renversé,
De toutes les couleurs le bizarre mélange
Barbouille les ouvriers, les fait paraître étranges;
L'ocre, le minium, le cinabre, l'alun,
L'azur et l'indigo se trouvent dans la glu.
L'un fait sécher son blanc, son tournesol, sa *laque*;
L'autre son amidon, qu'il retire de la vase.
Combien de chandelles et de coton mouillés!
De fromage pourri, de beurre foulé aux pieds!
D'étoffes gâtées, de draps de toutes sortes!
Combien de vin répandu, combien de bêtes mortes!
Le blé du grenetier dans l'entrepôt germa!
Enfin tout s'en sentit et chacun eut du mal;
Il n'y eut personne d'exempt, et les apothicaires
Perdirent leurs sirops et leurs *électuaires*. »

Il me reste encore un point à traiter avant de quitter le *Grenoblo malheirou.* Si on a bien pu croire, imprimer même et publier que le texte des poésies patoises ne saurait être rectifié *sous peine de sacrifier souvent la rime et la justesse* du vers, cette erreur ne saurait tenir plus longtemps devant les innombrables fautes que j'ai dû relever dans les trois éditions de 1859.

Si on n'a pas craint de croire, d'imprimer même et de publier que *dans une traduction* (faite ou à faire), *l'énergie du patois aurait disparu pour ne laisser qu'une froide imitation*, on voudra bien faire réflexion qu'une traduction telle quelle aurait préservé le burin d'une myriade de non-sens, de faux sens et de contre-sens.

Que voulez-vous? Le burin, celui qui le tient, s'entend, avait lu dans une monumentale (1) préface :

« Quiconque sait le français peut comprendre le limpide et gracieux dialecte de Blanc la Goutte, digne d'être entendu et goûté de toute la France. »

Perfide, ô perfide et séduisante sirène que vous faites, madame Georges Sand !

XI

Page 251. -- *Le Grenoblo inonda* se recommande surtout par l'unité, l'enchaînement, la proportion, la rapidité et la chaleur du récit.

Ibid. — *Thomas (jour de saint).* — C'est le 21 décembre 1740 qu'eut lieu l'inondation racontée et décrite par Antoine Reinier.

Page 252. — *Ravauder.* — Ce mot vient de *rapa*, rave, et il signifie raccommoder... des bas particulièrement. Où donc est l'idée moyenne, qui unit rave et rapiécer? A la ville, les dames ont un joli petit œuf en ivoire ou en bois odorant, qu'elles en-

(1) Cette Préface est devenue une Postface : elle s'est vu reléguer au talon de la neuvième ou dernière livraison du *Grenoblo malheirou*.

gagent, quand elles en veulent prendre la peine, dans le talon du bas à renforcer, afin qu'un corps dur puisse servir de prise, de point d'appui plutôt à leur mignonne main et à l'aiguille. Mais ce qui est aujourd'hui un objet d'art, un œuf en citronnier, en palissandre, ou en ébène, a commencé par être, aux champs, à la campagne, une rave, et c'est justement cette rave qui a donné son nom à ce travail de couture.

Ibid. — *Commandé (ce qui est).* — Le repos du dimanche et des fêtes chômées, ou carillonnées.

Ibid. — *Lui-même (s'en venger).* — En se fondant tout en eau et submergeant Grenoble.

Page 253. — *Redoux (temps de).* — Le *redoux* est après une température inclémente le retour au doux, comme le renouveau est après l'hiver le sourire du printemps renouvelé.

Ibid. — *Sept cent trente-trois (en).* — Suppléez *mil* (1733).

Page 254. — *Coup (pour le).* — Dans le sens de *pour cette fois.*

Page 255. — *Lumières (avec des).* — Dans le sens de *flambeaux*, comme dans le Berry.

Ibid. — *Soldats.* — Anciennement *sol*, dans *soldat*, sonnait *sou;* d'où le dérivé *soudard.*

Page 256. — *Inquelin.* — En latin *inquilini;* dans Athènes, les métèques, *οἱ μέτοικοι.*

Ibid. — *Détresse.* — A Rome, dans les calamités publiques, les femmes dénouaient leur chevelure, en signe de deuil; et la laissaient ainsi flotter sans tresse sur leurs épaules. De là l'origine du mot détresse, dans le sens de grande douleur, de désespoir et d'angoisse.

Ibid. — *Les locataires.* — Les inquilins qui habitent le rez-de-chaussée, l'entre-sol, ou le premier.

Ibid. — *Maîtres (les).* — Les propriétaires qui gardent pour eux l'étage supérieur.

Ibid. — *Croix (le pied de la).* — Celle qui surmonte la plus haute des églises de Grenoble.

Page 257. — *Péniche.* — *Penella*, en patois, veut dire barque, ou bateau de passage, *nacelle.* Ce dernier est abrégé de *navicelle*, en latin *navicula*, comme *ficelle* est contracté de *fidicelle*, *fidicula.* En anglais, toutefois, par *pinnace*, d'où nous vient *péniche*, on entend une *chaloupe*, *sloop.*

Page 258. — *Aller.* — *Pedibus ingredi.*

Page 259. — *Femella (vne).* — Une fille d'Ève.

Page 260.—*Église (un pauvre enterré dans l').* — D'ordinaire c'est aux grands et aux riches qu'un tel honneur est réservé.

Ibid. — *Pauvre muletier.* — Pauvre ici ne signifie pas sans fortune, mais digne de pitié, autrement misérable.

Page 262. — *Proprement.* — Littéralement, à la lettre.

Page 263. — *César (n'ayant pas de)* — « Cessantibusque copiis, quas subsequi jusserat, cum ad arcessendas frustra sœpe misisset, novissime ipse (Cœsar) clam noctu parvulum navigium solus obvoluto capite conscendit; neque aut quis esset ante detexit, aut gubernatorem cedere adversæ tempestati passus est, quam pœne obrutus fluctibus. » — Suet. vit Jul. Cæs. cap. 58. —

Page 265. — *Carcailli (en).* — Charge, fardeau, se dit en italien, *carica*, d'où le patois provençal a tiré la syncope *carca*, et le dérivé *carcailli.*

Porter en *carcailli*, c'est porter sur le dos, comme on porte un *fardeau*, altéré de *fer-dos.*

Page 266. — *Chère (mauvaise).* — En espagnol, *cara* veut dire *chère*, dans le sens de *mine*, visage. Comme tous les sept ans notre corps est renouvelé, puisque ce que nous mangeons et ce que nous buvons devient notre propre substance, manger et boire de mauvaises choses, c'est véritablement faire mauvaise chère, se procurer mauvaise mine.

Ibid. — *Bonne (porte de).* — Porte de François de *Bonne*, duc de Lesdiguières, par les soins et sous la direction de qui furent jadis construites les quatre portes de Grenoble.

Ibid. — *Nez long d'une aune.* — L'étonnement, la déception, le mécompte ont généralement pour emblême un visage amaigri et sur lequel le nez ressort d'autant.

Page 268. — *Courbé (bâton).* — Bâton béchu; d'un seul mot *béquille;* bâton crochu, d'un seul mot *crosse,* altéré de *croche.*

Page 273. — *Boulongié.* — De *boule* dérive, en patois, *boulongié;* en français *boulanger.* Ce mot rappelle la forme même sous laquelle on pétrissait jadis la pâte. Voir à ce sujet le célèbre tableau de la Cène par le Corrège et aussi cette série de boules en bois qui sert encore aujourd'hui d'enseigne aux boulangers.

Page 274. — *Commissaire (ce premier).* — Le commissaire en chef; comme on dit à présent.

Page 275. — *Chalende (la veille de).* — La veille de Noël. Le jour de Noël ouvrait autrefois l'année, comme chez les Romains le mois commence par les Calendes.

Ibid. — *Le trei fete.* — La solennité de Noël comprenait anciennement trois jours : la veille ou vigile, le jour et le lendemain.

XIII

Le *Chapitre brouillé* et les huit pièces qui le suivent immédiatement sont de N. Méuilgrand, mort à Voreppe en 1816.

Page 278. — *Pa (ie n'y volien).* — Comme en patois, *pas* nie en français moins fortement que *point :* je ne veux *pas* équivaut à je ne veux d'*un pas*, tandis que je ne veux *point* revient à je ne veux *d'un point.* De même *sans point de faute* signifie sans un brin de faute, sans l'ombre d'un manquement.

Page 280. -- *Abeillard (faut en fare vn segon).* — L'illustre amant de Louise ou Héloïse était un Breton à qui la douceur de son éloquence (*melliflua suada*) mérita le nom d'Abeillard, dont la racine est *abeille,* synonyme de *mouche à miel.* La vraie leçon est donc Abeillard, à l'exclusion d'Abailard.

Pierre Abeillard fut, à l'âge de trente-neuf ans, le précepteur de la nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Héloïse, pleine d'esprit et de charmes, avait alors dix-sept ans. Le maître et l'écolière étaient plus occupés d'aimer que d'enseigner ou d'apprendre. Aussi lisons-nous dans une des lettres d'Abeillard : « *Plura erant oscula quam sententiæ; sæpius ad sinum quam ad libros deducebantur manus.* »

Ce n'est pas la seule fois que l'Amour ait su se glisser ainsi dans les âmes à la faveur de l'étude; et il m'est avis que la Francesca de Dante est un digne pendant d'Héloïse.

« Nous lisions un jour en manière de passe-temps, raconte elle-même Francesca di Rimini, comment l'Amour s'empara de Lancelot; nous étions seuls et sans méfiance; plusieurs fois cette lecture fit que nos yeux se rencontrèrent et que nous changeâmes de couleur. Mais ce fut un seul passage qui nous perdit : quand nous lûmes comment cet amant si tendre avait baisé le

sourire adoré, Paul, celui qui ne sera jamais séparé de moi, baisa ma bouche tout tremblant. Le livre et celui qui l'avait écrit furent pour nous un autre Gallehaut (c'est-à-dire séducteur, proxénète). Ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant. »

« Noi leggevamo un giorno per diletto
Di Lancilotto, come Amor lo strinse :
Soli eravamo, e senza alcun sospetto.
Per piu fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci il viso.
Ma solo un punto fu quel che ci vinse :
Quando leggemmo, il disiato riso
Esser baciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me fia diviso,
La bocca mi baciò tutto tremante.
Galeotto fù il libro e chi lo scrisse :
Quel giorno più non vi leggemmo avante. »
— Infern. v., 127—138. —

Je reviens à Héloïse et à son oncle. Bientôt Fulbert, averti par la rumeur générale, voulut séparer nos deux amants. Mais sa nièce portait déjà dans son sein un gage de tendresse. Abeillard, après l'avoir enlevée, la conduisit en Bretagne où elle donna le jour à un fils appelé Astrolabe, autrement beau comme un astre, de *aster* et *labium*. Astrolabe aurait pu être nommé, avec non moins de justesse, *Tachymore*, Ταχύμορος, synonyme de Μινυνθάδιος, ὀλιγοχρόνιος ; il vécut ce que vivent les roses.

Abeillard ne tarda pas de promettre d'épouser Héloïse, à la condition que le mariage demeurât secret ; et les deux amants reçurent promptement la bénédiction nuptiale. Mais Fulbert ne voulut point faire mystère d'un lien qui devait être une réparation publique. Et comme Héloïse niait avec serment cette union sacramentelle, il la traita avec une rigueur extrême. Abeillard sut la mettre à l'abri du ressentiment du chanoine dans le monastère d'Argenteuil, où elle avait été élevée. C'est alors que Fulbert, s'imaginant qu'Abeillard voulait la faire religieuse pour s'en exonérer, conçut et exécuta le projet d'une atroce vengeance. Il aposta des sicaires qui, entrés nuitamment dans la chambre d'Abeillard, s'armèrent d'un rasoir et le châtièrent par

où il avait péché. A la suite de ce crime inouï, Fulbert fut arrêté, dépouillé de ses bénéfices et exilé; deux de ses gens furent jugés et subirent la peine du talion.

Cependant Abeillard allait cacher sa honte et son chagrin dans l'abbaye de Saint-Denis, où il se fit religieux.

Dans le même temps, Héloïse prenait le voile à Argenteuil.

Condamné au concile de Soissons vers 1121, condamné à celui de Sens en 1140, Abeillard le fut une troisième fois, à Rome, par Innocent II; et comme il ne se croyait pas coupable, il en appela au Saint-Siége et prit son chemin vers la ville éternelle.

En passant par Cluny, il fut converti par Pierre-le-Vénérable, abbé de ce monastère, qui peignit au pape le repentir d'Abeillard, en obtint le pardon de son ami et le réconcilia même avec saint Bernard, son antagoniste.

D'Argenteuil la mère d'Astrolabe vint au Paraclet, oratoire que son mari avait, en MCII, bâti près de Nogent-sur-Seine, en l'honneur du Saint-Esprit, le *Consolateur* par excellence, ou Paraclet, παράκλητος. C'est là qu'après onze ans de séparation, les deux malheureux époux se revirent pour la première fois. Puis Abeillard trouva dans le cloître de Cluny la paix de l'âme, que le plaisir et la gloire n'avaient pu lui procurer. Enfin, chargé d'ans et d'infirmités, il fut envoyé de Cluny au prieuré de Saint-Marcel, près de Châlon-sur-Saône; et c'est là qu'il mourut le 21 avril 1142, à soixante-cinq ans.

Héloïse demanda et obtint les cendres de son cher Abeillard. C'est Pierre-le-Vénérable lui-même qui, au mois de novembre 1142, les envoya clandestinement au Paraclet, où Héloïse les déposa dans une chapelle élevée par ses soins.

En 1792, le tombeau d'Abeillard fut transféré du Paraclet à Nogent-sur-Seine; de là il fut transporté, en 1800, au Musée des monuments français. En 1817, les restes de ces deux illustres personnages obtinrent une place d'honneur dans le cimetière, ou dortoir, κοιμητήριον, du Père-Lachaise. « Nous avons fait graver, dit Lenoir (1), sur la plinthe qui porte le monument les noms

---

(1) *Description des Monuments français*, p. 185.

d'Héloïse et d'Abeillard, qui se répètent alternativement. L'inscription suivante les sépare : « ΑΕΙ ΣΥΜΠΕΠΛΕΓΜΕΝΟΙ, TOVIOVRS UNIS. » Enfoncés dans la tombe, ils s'aiment toujours ces époux amants ; malgré la pierre qui les couvre, on croit entendre des soupirs de tendresse et d'amour ; l'air est frappé de leurs doux accents et le plaintif écho répète de tous côtés : Héloïse ! Abeillard ! Abeillard ! Héloïse ! »

Au point de vue de la doctrine, Abeillard semble clore le premier âge de la scholastique ; c'est un théologien doublé d'un philosophe. Après avoir été le plus brillant disciple de Guillaume de Champeaux, le premier dialecticien de son temps, il l'embarrassa plus d'une fois dans ces assauts d'esprit qu'on nommait thèses publiques, se brouilla avec lui et le quitta.

Puis il ouvrit à Melun, avec grand succès, une école qu'il dut bientôt transporter à Corbeil.

Quelques années après, il se réconcilia avec Guillaume de Champeaux et vint professer à Paris la rhétorique, la philosophie et la théologie devant plus de trois mille auditeurs.

Les principaux écrits publiés sous son nom sont des *Lettres*, des *Sermons*, un *Commentaire en cinq livres sur l'Épître aux Romains*, une *Introduction à la théologie*, une *Théologie chrétienne*, et enfin une *Ethica, seu liber dictus, scito te ipsum.*

Les autres ouvrages sont ou perdus ou ensevelis dans quelques bibliothèques de couvent, de la poussière desquelles on a été assez heureux pour tirer dernièrement le *sic et non (oui et non)* qu'a publié M. Cousin.

A l'égal de saint Anselme, mais avec plus de hardiesse que lui, Abeillard appliquait la dialectique à la foi et tentait une explication rationnelle des mystères.

Saint Bernard résumait dans cette phrase, avec plus de conviction que d'exactitude, toutes les théories d'Abeillard : « Quum de Trinitate loquitur, sapit Arium ; quum de gratia, Pelagium ; quum de Christo, Nestorium »

Comme amant, Abeillard a épuisé tout ce qu'il y a d'angoisses et de délices dans la plus vive des affections humaines ; et il a déclaré que dans son âme les angoisses égalaient les délices : « Unum ad ultimum restat, ut, in perditione duorum, minor non succedat dolor quam præcessit amor. » — Epist. Abeillardi Calamit. 17. —

Colardeau, moins chaste que Pope, a décrit complaisamment l'horrible outrage dont Abeillard devait être la victime.

« Que les temps sont changés! o jour, soir exécrable !
Jour affreux, où l'acier, dans une main coupable,
Osa....... » — Colard. *Lettre d'Héloïse à Abeillard.*
« Vous ne m'écoutez pas! le sang coule..... ah! cruels!
. . . .
Nos plaisirs sont détruits.... ma rougeur dit le reste. »
— Ibid. »

« Je ne me souviens plus de ton destin funeste :
Couvre-moi de baisers..... je rêverai le reste. »
— Ibid. —

« Ah ! tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abeillard, tu n'as plus de flammes criminelles :
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort. »
— Ibid. —

Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer;
Héloïse t'adore et tu ne peux l'aimer. »
— Ibid. —

« Oui, je t'aime et t'aimer est un supplice affreux. »
— *Fragment d'une réponse d'Abeillard à Héloïse.* —

« L'homme est anéanti dans l'homme qui respire. »
— Ibid. —

« Tu brûles de le voir, quand sa vue importune
Ne peut que te montrer toute son infortune;
Quand lui-même, pressé par tes embrassements,
Ne pourrait, dans tes bras, sentir que des tourments ! »
— Ibid. —

Dès lors *faire* de quelqu'un *un second Abeillard*, c'est proprement le *mutiler*, autrement le *rendre muet*, ou du moins altérer sensiblement son parler, par suite du rapport étroit qui semble unir dans l'homme les organes de la voix et ceux de la génération. En Italie, particulièrement, les castrats, les eunuques sont dit les *muets*, *i muti*. Dans l'Italie ancienne, chez les Romains, les Abeillards anticipés étaient dits *semi-viri*, ou *evirati*.

Page 282. — *De sa via y n'at.* — Ces six mots forment autant de syllabes, *via* ne s'élidant pas devant y et pour cela comptant pour deux.

De même, dans *i ét*, dans *paru vn*, les voyelles finales *i* et *u*, lesquelles sont communes, c'est-à-dire tantôt longues, tantôt brèves dans les langues à versification métrique, ne se retranchent pas devant la voyelle initiale du mot suivant.

Page 285. — *Cloître (dans le).* — Le cloître qui fait partie de l'évêché, et qui assez souvent confine à la cathédrale.

Page 286. — *Vergeron (monsieu de).* — Dérivé du latin *virga*, en français *verge*, ce mot est un nom fictif pour désigner qui frappe et corrige. M. de Vergeron est évidemment le cousin de M. Cinglant, de maître Frappart et du frère Jean des Entommeures (entamures). — Voir Rabelais, *Pantagruel*, liv. v, chap. 15.—

Page 287. — *Courda (y fari mieux la pata d'vna poigni de).* Ce vers nous semble offrir deux sens, l'un vulgaire et l'autre caché. Un peu plus haut il est question de *deux cents coups de bâton*, et aussi de *la houssine de mons Vergeron.* Or, c'est dans ce même ordre d'idées que rentre naturellement *la corgie* ou *le fouet*, la poignée de bois vert; c'est là le sens abstrus. *Cette grande bête, mieux vaudrait la régaler, la frotter, la cingler d'une poignée d'étrivières ou de lanières.*

En second lieu, le sens vulgaire est celui-ci : *Cette grande bête, le chargé d'affaires du Chapitre, est d'une intelligence si épaisse, que mieux vaudrait en faire la pâte d'une pogne de courge ou potiron;* c'est-à-dire de la moins fine et de la moins prisée de toutes les sortes de pognes. Par une métaphore analogue, nous disons en français d'un esprit inculte : *Il est grossier comme du pain d'orge.*

Au contraire, les esprits fins, délicats, déliés, subtils de la bonne manière, en un mot avisés et pénétrants, ceux-là sont et s'appellent *fins comme l'ambre.*

En patois, *Courda* veut dire *courge;* et, par allitération, *courge* amène invinciblement *corgie.*

Or, en vieux français, corgie, le même que *cuirgie*, dérive du latin *corium* et signifie un fouet de charretier.

— Voir notre *Glossaire*, V° *pata*, substantif, et aussi V° *pata* (*patà*), verbe actif.

Ibid.— *Bachacon (s'en seruon coma d'in).*— Dans la vieille langue des Trouvères, bachacon signifie un goujat, un homme de rien.

Page 293. — *Patagollia (lo)*. — C'est une espèce de Jocrisse en guenilles et qui se mouille dans tous les trous d'eau. Le mot est composé de *pata*, chiffon, guenille, et de *golia*, trou d'eau.

Page 303. — *Angloi (louz)*. — Les Bretons de la petite Bretagne, ou de l'Armorique, sont des *Angles*, des *Angli* et, par suite, des Anglais, au même titre que les Bretons de la Grande-Bretagne.

Ibid. — *Pas d'eicola (un furiou)*. — On a dit depuis, en français, *un pas de clerc*, c'est-à-dire une démarche d'écolier. Pour ce qui est de *furieux* ainsi employé, c'est un héllénisme en patois. Il est *très savant* se traduirait assez bien en grec par il est *furieusement* savant, δεινῶς πεπαιδευμένος.

Ibid. — *Belouza (y se son)*. — Au jeu de billard, envoyer sa bille dans la blouse, c'est mal jouer, c'est se tromper. De là se blouser se prend, par métaphore, pour se perdre, ou se mettre le doigt dans l'œil.

Page 304. — *Ricochet (chanoines faits par)*. — Outre les chanoines titulaires, on distingue les chanoines honoraires, ou faits par ricochet, par *surcroît*, à la suite, ou *pour bordure*.

Page 306. — *Quillettes (leurs grandes)*. —Des jambes longues et maigres sont plaisamment nommées tantôt des fuseaux, d'autres fois des flûtes, à l'imitation du latin *tibia*, ou, comme ici, des quilles fluettes, des quillettes.

XIV ET XV

Page 309. — *Bla (adieu lou)*. — Le patois *bla*, c'est le français *blé*; et ce français *blé* vient de l'italien *biado*, qui dérive lui-même de grec βίος, vie et vivres.

Ibid. — *Ripaille (adieu)*. — Ripaille, bourg de Savoie, dans le Chablais, sur un petit fleuve qui se jette dans le lac de Genève. On dit qu'Amédée de Savoie, antipape sous le nom de Félix V, s'y retira pour goûter les plaisirs de ce bas monde, et qu'il y mena une assez joyeuse vie. Ce bourg est à une lieue de Thonon. Long. 24. 10. lat. 46. 23.

— Ripaille, borgo di Savoja, nel Chablais, sopra un pic. fiche si getta nel lago di Ginevra. Si dice che Amadeo di Savoja, antipapa col nome di Felice V, vi si retirò per gustare i piaceri della vita, e che vi menò una vita assai deliziosa. Questo borgo è

una lega distante da Thonon. Lon. 24. 10. lat. 46. 23. — Bourckner. —

De là l'expression métaphorique et proverbiale, *faire ripaille,* pour signifier *vivre sensuellement.*

XVI

Page 321. — *Allongé* (*le nez*). — Au sens figuré, avoir le nez allongé, le nez long, un pied de nez, c'est être honteux et confus.

XVII

Page 325. — *'l ét venu, 'l at veu, 'l at vinqu.* — Allusion à la célèbre parole du premier des Césars : « *Veni, vidi, vici.* »

XVIII.

Page 329. — *Nazet.* — Dérivé du latin *nasus,* nez (humide ou sec), ce mot signifie *un morveux.*

Ibid. — *Saxe, Lovendahl* — Le premier est le maréchal de Saxe, le comte Maurice de Saxe, qui vécut et mourut dans la religion luthérienne. « Il est bien fâcheux, s'écria la reine en apprenant sa mort, qu'on ne puisse pas dire un *De profundis* pour un homme qui a fait chanter tant de *Te Deum.* »

Le Musée des monuments français possédait jadis le buste en marbre de Maurice de Saxe, maréchal de France, mort en 1750, âgé de cinquante-quatre ans, par Pigalle. D'Alembert composa pour ce héros l'épitaphe suivante :

« Par le malheur instruit, dès ses plus jeunes ans,
Cher au peuple, à l'armée, au prince, à la victoire ;
Redouté des Anglais, haï des courtisans
Il ne manqua rien à sa gloire. »

Le même Musée des monuments français possédait aussi le buste en marbre d'Ulric-Frédéric Woldemar, comte de Lœwendal, maréchal de France, mort en 1755. Lœwendal, ami particulier du maréchal de Saxe, se distingua d'une manière brillante en 1747, à la prise de Berg-op-Zoom.

XIX

Page 336. — *Brequinié* (*sen*). — En vieux français, *brequin*, un *brequin*, signifie une *grande tarrière*, grosser Bohrer. Brequin se retrouve dans le composé *vilebrequin*, altéré de virebrequin, en raison de la permutabilité des liquides L et R. De là, en patois, le verbe brequinié, dans le sens de *tourner-virer*, *tergiverser*, *hésiter*, *balancer*, et aussi *marchander*, *chipoter*.

XX

Page 342. — *V pales* (*charonta*). — Anciennement le procureur, quand il se rendait au Palais de dame Justice, était monté sur une mule, ou sur une docile et point fougueuse haquenée, et il portait un sac à papier, un sac bourré d'*instruments*, c'est-à-dire de pièces de procès. C'est de cette vieille coutume que nous avons retenu l'expression, l'affaire est dans le sac, c'est-à-dire la procédure est entamée. Plus tard, l'affaire sera au clou, elle sera pendante; autrement inscrite au rôle, après avoir été introduite régulièrement.

Page 346. — *Prune* (*croquer la*). — Au figuré, vivre frugalement et sans apprêts.

Ibid. — *A Dieu* (*aussi tretou*). — Allusion au dicton qui reproche aux Lorrains d'être *traître à Dieu autant qu'au prochain*.

Ibid. — *Lard* (*morceu de*). — Ce n'est pas sans malice que le poëte fait intervenir le lard: si on disait à un Lorrain, prête-moi ton lard, non, répondait-il, ça s'use. On ajoute qu'il prêtait

plus aisément une autre marchandise à laquelle il aurait dû plus tenir qu'à un jambon.

Page 349. — *Endosse.* — Il se met sur le *dos*, et aussi sur l'estomac, une chopine plus volontiers qu'un *scapulaire.*

Page 350. — *Octroi.* — Dans le principe, *octroi,* dérivé de *auctum*, enrichir, et *roi*, désignait une taille, un impôt dont la meilleure partie revenait au roi, c'est-à-dire au trésor. Plus tard, l'octroi profita surtout aux villes et fut dès lors pour elles une concession. De là octroyer, la charte octroyée, dans le sens d'*accorder.*

Ibid. — *Quinkenelle* (*il fera*). — Ce mot, qui s'écrit aussi *quinquenelle* et *quinquernelle*, est composé de *annus,* année, et *quinque*, cinq.

La quinquenelle était jadis une lettre de répit accordée par le souverain pour l'espace de *cinq ans* à un débiteur afin de lui laisser le temps de s'acquitter. Et si à l'expiration de ce terme, il ne payait pas ses dettes, il était frappé d'une peine particulière.

Faire quinquenelle, c'était donc, dans ce cas-là, être exposé en public, étant assis à cul nu sur une pierre.

XXI

Page 356. — *Linota* (*le sifflou la*). — La linotte est ains· nommée parce qu'elle fréquente la plante qui nous donne le lin; en cage, elle apprend le chant; on la dresse, on la serine, on la siffle, c'est-à-dire on lui souffle, on lui siffle les notes. Or rien ne dessèche, rien n'altère comme de siffler ainsi et quand on s'est acquitté de ce soin, on ne néglige jamais de boire. De là, j'imagine, avoir sifflé la linote, et même siffler la linote équivaut à *boire.* Les Allemands non plus ne l'entendent pas autrement: il a sifflé la linote se rend chez eux « *er hat sich ein wenig betrunken.* » — Voir une notule concernant la page 244.

Page 370. — *Chausses* (*tirer vos*). — Tirer ses chausses, ou ses grègues, comme dit La Fontaine, c'est se retrousser, *se succingere,* se préparer à courir, et même prendre sa course.

Page 371. — *Léché* (*un ours si mal*). — Cette locution prend sa source dans l'usage où serait, dit-on, la mère des oursins de les lisser de sa langue, quand ils viennent au monde, tant elle recule elle-même devant leur laideur.

Ibid. — *Pioche* (*nez de*). — Nez crochu, béchu, en tout semblable à celui du père Aubry, dans *Atala*, et tel qu'on peut dire aussi de lui : *il aspire à la tombe*.

Page 372. — *Place* (*homme en*). — Les Grecs disent de même *οἱ ἐν τέλει*.

Page 375. — *Quilotte* (*se gran*). — Voir plus haut la notule concernant ce mot de la page 306.

Ibid. — *Jarni Dieu*. — Ce fut là pendant longtemps le juron favori d'Henri IV, jusqu'à ce que son directeur, le Père Coton, l'eût amené à remplacer *Jarni Dieu*, ou je renie Dieu, par *Jarni Coton*, ou *je renie* mon confesseur *Coton*.

XXII

Une journée de pêcheur est de la coupe, de la facture de M. du Terrail, qui vous tourne et retourne un vers patois avec autant d'aisance que le plus souple des gants Jouvin.

Page 380. — *Michota* (*la*). — La femme de Michaud est dite en patois la Michaude.

Ibid. — *Nota* (*la*). — L'auteur entend par-là une jeune fille à l'œil vif et rond, ce qui lui donne une certaine ressemblance avec l'oiseau que les Latins nommaient *noctua*. Nota serait ici altéré de *noctua*.

Page 381. — *Meûnier* (*le*). — Meûnier est contracté de molinier, ou mieux *meulinier*, dont la racine est en latin *mola*, meule. Le meûnier est ici un poisson, ainsi nommé par ce qu'il fréquente les moulins.

Notre meûnier, c'est pour les Latins le *capito*, à cause du volume de sa tête et nous le retrouvons dans têtard. C'est encore chez nous le *vilain*, parce qu'il se nourrit d'ordures. C'est pour les Italiens le *cavezale*, qui nous ramène au *cephalus fluvialis*.

Page 382. — *Quinquets* (*triplés les*). — On y voit double au

moins et les lampes inventées par Quinquet sont multipliées par trois.

Page 383. — *Linot (nous entendrons chanter le)* — Voir plus haut la notule concernant ce mot de la page 356.

Page 387. — *Matefaim (le père)*. — Matefaim est composé de *mate*, dérivé de l'espagnol *matare*, tuer, et de faim. Dans le cabaret du père *Matefaim*, il y a de quoi apaiser, assouvir le plus robuste appétit. C'est dans le même sens qu'on appelle matefaim un certain beignet contre lequel le besoin de manger ne tient pas longtemps. Si Harpagon eût connu le père Matefaim, ce dernier aurait supplanté Valère et c'est à lui que l'Avare aurait dit : « Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord ; quelque bon haricot bien gros, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons » — *L'Avare*, III, 5. —

Page 390. — *Bobila*. — C'était, en son vivant, un suppôt de saint Crépin. Sans soucis du célèbre adage, NE SVTOR VLTRA CREPIDAM, il échangeait souvent la manique et le tire-pied contre le compas et l'astrolabe. Il enseignait aux niais que ce n'est pas la terre, mais bien le soleil, qui tourne.

XXIII

Voir plus haut, page 517, une courte appréciation des poésies patoises de M. Martin, de Sinard.

Page 392. — *Au fin pied*. — Tout au pied.

Page 393. — *Aubades*. — C'est par inadvertance que l'auteur a mis *aubades* quand le sens exigeait *sérénades*.

Page 394. — *Chandellas (sa pa quant de)*. — Comme on dirait, je ne sais pas combien de lampions.

Page 395. — *Prouces (vous lio)*. — Autrefois, lire dans les parchemins, dans les contrats, faisait partie des études élémentaires.

Ibid. — *Prêtre (savant comme un)*. — Anciennement, il n'y avait guère d'instruit que les prêtres, ou le clergé. Alors clerc signifiait savant, et bénéfice de clergie équivalait à bénéfice de savoir. On croyait alors donner une haute idée des connaissances de quelqu'un, lorsqu'on disait, *il a étudié pour être prêtre*.

Ibid. — *Taconner*. — Dans le vieux rançais des Trouvères, *tacon*, un *tacon*, c'est un morceau, une pièce de vieux cuir qu'on met à un soulier. Par extension, *taconner* le linge, c'est donc le rapiécer, le raccommoder.

XXIV

Page 413. — *Moine (lou saout d'aou)*. — Voir la légende relative au *saut du moine*.

XXV

Page 421. — *Couyoun*. — Timide et pâle..... comme la Lune. C'est, par antiphrase ou contre-vérité, appeler *viril*, ou courageux, celui qui manque de ce qui fait l'homme.

XXVI

Page 425. — *Du saint troupeau le guide porte-bouquet*. — L'allégorie, ou métaphore continuée, présente d'autant plus de justesse que les amis du curé de Sinard formant comme un troupeau, leur chef, ainsi qu'à la tête d'un troupeau proprement dit, leur guide est fleuri, orné d'un bouquet.

T



GLOSSAIRE.

